POUR LE DRAPEAU

POUR LE DRAPEAU

GRAND ROMAN PATRIOTIQUE

ET DE SENTIMENT

PAR

PIERRE MAËL

AUTEUR DE " BOIS D'AMOUR," " MER BLEUE," " LES DEUX JEANNES,"
" SOUFFRANCE ET BONHEUR," ETC.



LEVIS
MERCIER & CIE
LIBRAIRES-IMPRIMEURS ET RELIEURS
1901

POUR LE DRAPEAU

PROLOGUE

L'ATTENTAT

I

EN GARE

Le 5 mars 1892, deux voyageurs, un homme et une femme, s'entretenaient à demi-voix sur le quai du départ de la gare de l'E-t.

L'homme était grand, solidement, presque lourdement bâti. Bien qu'il ne portât que la moustache, une épaisse moustache rousse, sa tête et sa face avait tous les [illegible]ors significatifs de la race germanique.

De plus, quelque chose de raide, d'automatique dans le geste et dans la démarche faisait deviner en lui le reître gardant les habitudes de la caserne.

La femme grande aussi, était admirablement belle, de cette beauté massive et sans élégance qui caractérise les peuples du Nord.

Manifestement, elle appartenait à l'aristocratie et ses dehors étaient ceux d'une grande dame.

L'un et l'autre attendaient le départ du train, prêts à s'embarquer au dernier avertissement.

—Hermann, — demanda en allemand la voyageuse à son compagnon, à combien de minutes de délai sont les deux départ.

—Cinq minutes seulement, répondit l'homme.

Vous avez fort bien choisi l'heure, car mon train est formé en même temps que le vôtre. Je n'ai que le trottoir à traverser pour y prendre place. L'ennui, c'est que vous m'envoyiez faire ainsi un crochet que je juge inutile. Une fois à Château-Thierry, il me faudra nécessairement re[illegible]nir sur mes pas.

—C'est la prudence qui l'exige, mon cher. Je crois être bien informée, vous savez. Or, j'ai été avisée hier qu'on me surveille depuis plus d'une semaine. Il n'était pas bon que nous prissions le même train. Sur vous on n'a aucun soupçon.

—A ce compte, pourquoi m'envoyez-vous à deux heures de Paris pour m'y fa[illegible] rentrer ensuite.

—Uniquement pour mettre en lieu sûr le dépôt dont je suis la gardienne. A propos, avez-vous fait ce que je vous ai dit ?

—Quoi donc ?

—La jeune femme eut un mouvement d'impatience.

—Où donc avez vous l'esprit en ce moment, mon pauvre Hermann ? Il faut que je vous redise cent fois les même choses.

Il soupira.

—Hedwige, vous avez peut-être le droit de vous fâcher. Mais c'est pourtant une excuse pour moi de vous rappeler

que, dans tout ceci, je n'agis que pour vous.

—Elle eut un rire promptement réprimé.

Quand M de Stohlfeld aura bien voulu mourir, Hermann, nous parlerons de ces choses.

Ayez de la patience et de la résignation, mon cher. L'heure du bonheur viendra tôt ou tard.

—Tard, — murmura sourdement Hermann... Vous oubliez que je suis cadet de famille, Hedwige, que je suis capitaine et que, vu mon peu de fortune, je n'attendrai pas de sitôt le grade *d'ob rst.* D'ailleurs, il veut jamais mourir ce misérable Stohlfeld. Et pourtant, la vie qu'il mène aurait déjà dû cent fois l'expédier dans l'autre monde.

—Certes les motifs de divorce ne vous manquent pas

Mme de Stohlfeld eut un rapide froncement de sourcils.

—Ne parlons pas de ça, voulez-vous ? Ce n'est pas le moment. Nous dévions. Puisque vous ne vous rappelez pas ce que je vous avais recommandé, il faut que je vous réitère la question. Avez-vous pris soin de vous procurer une valise ?

—Ah ! c'est cela que vous vouliez dire ? mais certainement que je l'ai achetée cette valise.

C'est élémentaire.

—Tout à fait pareille à la mienne ?

—Oh ! tout à fait.

—Avec des anneaux, des boroles et des poignées d'argent ?

Il sourit un peu béatement.

—Quand je vous dis qu'elle est tout à fait pareille. Vous-même ne vous y reconnaîtriez pas.

—Et où l'avez-vous mise ?

—Dans le compartiment que j'occupe. Elle marque ma place.

—Oh ! c'est très imprudent !

—Pourquoi elle ne contient que du linge sans valeur.

Et Hermann ouvrait des yeux pleins d'étonnement.

—D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux que nous ne les échangions qu'à la dernière minute.

Elle n'insista point sur l'incident. Il poursuivit.

—J'y pense

Je n'aurai plus de linge. Le peu que j'en emporte suffit à peine pour quarante huit heures.

Elle sourit de nouveau, un peu méchamment.

—Eh bien ! mon cher Hermann, pour quarante-huit heures vous ne changerez pas de linge, voilà tout. Au reste n'allez-vous pas revenir à Paris, et, de là, venir me rejoindre ?

J'aime à croire que votre garde-robe dans la capitale n'est pas tellement démunie que vous n'y trouviez point assez de vêtement pour faire le trajet de Paris à la frontière.

En ce moment, la voie du chef du train retentit :

—Les voyageurs pour Maux, Soissons, Laon et la frontière, en voiture, s'il vous plaît !

—Voici le moment, fit la jeune femme.

Hermann courut au second train gar pareillement au premier de l'autre côté du trottoir d'embarquement.

—Il atteignit aussi un compartiment de première classe et prit sur les coussins dans l'un des angles une riche valise.

Puis, revenant sur ses pas, il rejoignit sa compagne qui, déjà installée dans le convoi d'en face, l'appelait de la main.

Très simplement, d'une manière tout à fait naturelle, ils échangèrent les deux colis, d'ailleurs absolument semblables.

—Un premier coup de sifflet retentit.

Hermann, qui était monté sur le marche pied, en redescendit par précaution.

Une mélancolie avait envahi ses traits rudes.

Il considéra la voyageuse d'un regard profondément attendri et même embrumé de larmes.

—Allons ! bon voyage, comtesse Hedwige, et pensez un peu à moi, pendant ces jours.

Si indifférente que parût l'Allemande, elle n'en laissa pas moins percer un peu d'émotion à ce moment.

—J'y pense plus souvent que vous ne

croyez, Hermann,—dit-elle.— Je vous aime bien. L'empereur a en vous un fidèle serviteur.

Une secousse ébranla le wagon et les sépara de quelques pieds.

Puis le train se mit à s'ébranler pesamment, se traîna en grinçant sur les rails, fit craquer avec fracas les plaques tournantes de la voie.

Hermann le suivit le plus loin qu'il put jusqu'au moment où la vitesse s'accéléra.

Alors, d'un dernier geste qui ressemblait à l'envoi d'un baiser respectueux, il prit congé de la jeune femme. Déjà la locomotive s'enfonçait dans la nuit sous les premières voûtes qui soutiennent le populeux quartier de la Chapelle.

D'ailleurs, en ce moment même, un second appel retentissait.

—Les voyageurs pour Meaux et Château-Thierry, en voiture.

Hermann, la tête penchée, le cœur dolent, revint prendre sa place dans le compartiment qu'il avait choisi.

En face de lui, dans l'encoignure opposée à la sienne, un autre voyageur était assis, paraissant sommeiller déjà.

Mais Hermann n'y prit point garde.

Il avait l'âme en deuil. Sa pensée suivait la voyageuse.

Négligemment, il posa la valise à son côté, de manière à la garder toujours à portée de la main.

Et jetant dans le filet le chapeau de feutre mou qui recouvrait son chef, il se renversa en arrière et s'absorba dans une douce et peut-être triste contemplation.

Le train s'ébranla à son tour, à l'instar du premier.

Une trépidation continue fit frémir la membrure du wagon. L'énorme chaîne des lourdes voitures oscilla, choqua les angles et les tournants, bondit d'aiguilles en aiguilles, et s'engouffra, à son tour, dans les ténèbres extérieures.

II

TÊTE À TÊTE

Le capitaine Hermann von Straken aurait peut-être bien fait de jeter un regard attentif sur son compagnon de voyage.

C'était un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne, à l'apparence replète, à la face glabre, aux joues pleines.

L'aspect général de la physionomie était débonnaire et joyeux. Ce petit homme avait manifestement l'air heureux de vivre. Au contraire de son pesant compagnon, il ne sourrisait sans doute que des idées folâtres, car un sourire mal comprimé épanouissait sa face hilare et faisait explosion dans les commissures de sa bouche et les rides de sa figure rubiconde.

Il portait un peu plus de cinquante ans mais d'une cinquantaine ingambe et vive.

Mieux que tous les autres traits de son visage, deux petits yeux pétillants de malice eussent suffi en toute circonstance à attirer sur lui l'attention, s'il n'avait pris soin de les éteindre en une sorte de quiétude béate.

Mais, à les considérer dans leur état naturel, on ne pouvait dire s'ils exprimaient la ruse ou simplement une gaieté bon enfant, cette gaieté des gens qui trouvent la vie à leur goût et n'ont aucune raison d'accuser la Providence !

Dès que le train eut franchi les fortifications, courant entre les coteaux dévastés et empestés par les usines, gagnant sur Bondy, Villemomble et le Raincy, le petit voyageur se mit à déplier avec soin une couverture de voyage, car on était aux premiers jours de mars et la fraîcheur des nuits était encore très sensible, précaution, d'ailleurs, excessive pour un voyage dont la durée n'excédait pas deux heures.

Cela fait, l'homme alla tirer sur la lampe la paupière de reps bleu qui en tamisait la lumière. Puis, tranquille sur la marche du train qui ne s'arrêtait qu'à Meaux, ne redoutant plus l'intrusion de nouveaux voyageurs, il s'étendit paisiblement sur les coussins.

En face de lui, Hermann Von Stracken demeurait perdu dans sa rêverie, n'attachant aucune importance à ses faits et gestes.

Le bonhomme parut s'endormir, preuve qu'il avait le sommeil facile.

Le train, après avoir traversé la Brie, s'arrêta enfin devant la jolie sous-préfecture du département de Seine-et-Marne.

L'Allemand parut s'éveiller en sursaut.

L'arrêt était venu sans doute plus tôt qu'il ne s'y attendait.

Sans en demander la permission à son voisin, il alluma un cigare et descendit pour faire quelques pas sur le trottoir.

Le train demeurait un quart d'heure en gare. Il s'y dédoublait la plus grande partie continuant sa course sur Château-Thierry, les derniers wagons devant se rattacher au train de la Ferté-Milon.

Celui dans lequel étaient montés les deux voyageurs appartenait à cette dernière catégorie. Ni les capitaine Hermann ni son paisible voisin ne paraissaient s'en douter.

A peine l'Allemand eut il mis le pied sur l'asphalte que le dormeur au sommeil prompt ramena vivement la portière comme pour empêcher l'air extérieur de lui souffler au visage.

Mais, au même moment, avec la souplesse d'un chat et l'adresse d'un singe, il s'empara de la valise demeurée sur la banquette d'en face, la dépouilla prestement de sa chemise de grosse toile, dans laquelle il introduisit une autre valise de cuir noir. Puis, il en assujettit les boutons et fit disparaître dans sa propre couverture le colis qu'il venait de dérober à l'Allemand.

Tout cela fut exécuté avec l'habileté d'un prestidigitateur, à la barbe de l'officier germain qui se promenant sur le trottoir de bitume, ne manquait jamais, en passant devant le wagon, d'entr'ouvrir la portière, afin de jeter un regard soupçonneux sur la place qu'il venait de quitter.

On entendit derechef l'appel des voyageurs.

—Von Stracken remonta dans le compartiment.

D'un geste rapide, il palpa de la main sa valise. Trompé par la chemise de toile, comme Isaac le fut par la peau de chevreau de Jacob et l'Ogre par les bonnets de coton de ses filles il se rencogna paisiblement dans l'angle et essaya, lui aussi, de dormir un peu.

Qu'avait-il à craindre ? Le train n'allait pas plus loin que Château Thierry. Un employé viendrait bien le réveiller.

Le sommeil vint cependant à son appel.

Ses paupières s'alourdirent. Sa pensée s'envola, en un rêve plein de charmes, à la poursuite du train qui emportait Hedwidge de Stohlfeld. Et dans cette course immatérielle, il eut tôt fait de rejoindre la voyageuse.

Sans doute, elle ne fut pas cruelle, elle accueillit doucement ses aveux renouvelles, car la face rouge du Teuton s'illumina d'une flamme nouvelle, et un sourire d'allégresse s'y alluma, pareil à un rayon de soleil.

Il rêva tant et si bien qu'il ne put voir son compagnon de route se soulever doucement sur son bras droit, rejeter sans bruit sa couverture de voyage, risquer une jambe d'abord, puis les deux, et finalement se dresser dans l'intérieur du sombre compartiment.

Qu'allait il faire ? Quels projets avait-il formés ?

C'est la question que se fût posée tout spectateur impartial de la scène.

—Car, à le voir en ce moment, personne n'eut reconnu le placide dormeur de naguère, le bourgois satisfait de vivre.

C'était un homme nouveau qui surgissait comme sur l'appel d'une incantation, dans la pénombre bleue de la voiture.

La taille courte et pensue avait pris une étrange souplesse, la face joufiue et rieuse avait pris une expression d'audace presque féroce. De ces yeux débonnaires et candides une flamme jaillissait et les prunelles, devenues phosphorescentes, dardaient sur l'Allemand endormi un regard comparable à celui du tigre guettant sa proie.

Avec des mouvements silencieux tels ceux d'une ombre, l'homme tira de la poche de son veston un couteau espagnol, à lame plate et prodigieusement effilée, enfermée dans une gaine de cuir.

La lame jeta un vif éclair dans l'atmosphère bleuâtre.

Il parut hésiter et ses doigts se crispèrent sur la poignée.

Il n'avait qu'à frapper. Von Stracken, à moitié renversé, ronflait à pleine gorge. Désireux de se mettre à l'aise, il a-

vait défait son col et les premiers boutons de sa chemise. Il présentait ainsi à nu son encolure de taureau au repos.

Un coup, un seul, porté d'une main sûre, et la bête était saignée, la carotide tranchée. La victime n'eut pas même proféré un soupir.

Mais l'homme n'était point un assassin.

Ce n'était que par mesure de prudence qu'il avait mis son couteau au clair. Et dans sa situation, cette mesure défensive était amplement justifiée par la presence sur le coussin du wagon, à portée de la main du dormeur, d'un revolver d'ordonnance de fort calibre.

Que celui-ci s'éveillât brusquement, et il suffisait d'une seconde pour qu'il abattit comme un chien son audacieux voleur.

Celui-ci ne frappa donc pas son compagnon de voyage.

Il se borna à gagner le plus doucement qu'il put l'extrémité opposée du compartiment. Avec d'infinies précautions, mais en faisant preuve d'une dextérité sans pareille, il abaissa la vitre, se pencha sur la baie afin de décrocher le taquet inférieur, et, le couteau aux dents, la valise dans la main gauche, il poussa brusquement la portière.

Le train courait en ce moment dans les terres mamelonnées qui bordent l'Ourcq. Devenu omnibus, après avoir été express jusqu'à Meaux, il s'arrêtait à toutes les stations.

Le hardi larron devait donc se presser, s'il ne voulait être surpris par l'arret en quelque gare.

Et, précisément, en ce moment, le sifflet de la locomotive retentissait, annonçant l'approche de la station de Lizy-sur-Ourcq.

L'homme n'hésitait pas.

Il ouvrit tout à fait la porte et descendit sur le marchepied.

Mais au même instant, l'événement à prévoir se produisit.

Hermann von Stracken se réveilla.

L'air plus frais du dehors, en pénétrant dans le wagon, avait frôlé son cou et son visage, et ce souffle avait suffi pour l'arracher violemment au sommeil.

—Bien qu'il eût encore les paupières lourdes et gonflées, il put se rendre compte de ce qui se passait.

D'ailleurs, la lumière discrète de la lanterne le servait mieux que ne l'eût pu faire un éclat plus vif qui l'eût aveuglé.

Il vit donc du premier coup d'œil la portière ouverte et son compagnon de naguère occupé à fuir sa valise d'une main un couteau entre les dents.

Il eut la rapide intuition de ce qui venait de se passer.

Mais il n'eut point, en même temps, l'élémentaire présence d'esprit de saisir la sonnette d'alarme, afin d'obtenir l'arrêt immédiat du convoi.

Il ne songea qu'à l'arme placée sous sa main. Un contact plus affiné de la valise venait de lui révéler la substitution dont il avait été victime.

D'un bond il fut à la portière au moment même où le voleur la renfermait violemment et assujettissait le taquet inférieur. Et, sans réfléchir autrement, sans prendre le temps à essayer d'ouvrir, l'Allemand pencha son large buste par l'ouverture au risque de tomber sur la voie, et fit feu à deux reprises dans la direction qu'il supposait celle du fuyard.

La détonation se perdit dans le roulement du train, mais sans éveiller les échos de la plaine endormie.

Alors seulement, Hermann se souvint de la sonnette d'alarme et en tira si violemment l'anneau qu'il la brisa.

Le train mis trois bonnes minutes à stopper.

III

LE VOLEUR

Pendant ce temps, le long du train en marche, une ombre se glissa avec la souplesse d'un écureuil, courant sur les marchepieds s'accrochant de portière en portière, jusqu'à ce qu'il eût atteint le fourgon aux bagages terminant le convoi.

Là, l'homme, par un tour d'équilibre prodigieux, plaça la valise entre ses jambes, remit dans sa poche la lame sans prendre le temps de la replacer dans sa gaine, puis saisissant le précieux colis

avec les dents, libre désormais de ses deux mains, parvint à se mettre à califourchon sur l'un des tampons du fourgon de marchandises. Puis, tournant sur lui même, ainsi que l'aurait pu faire le plus expert des acrobates, il se laissa tomber sur la voie.

Durant toute cette manœuvre périlleuse il avait entendu siffler à ses oreilles les deux balles du revolver d'Hermann Von Stracken.

En se retrouvant sain et sauf sur ses pieds, il poussa un soupir de satisfaction Pour un voleur, il avait bien mérité de la corporation.

Mais il ne prit pas le temps de se décerner des éloges.

Le train, averti par la sonnette d'alarme, ralentissait déjà sa marche. Il allait s'arrêter.

Leste et rapide l'homme traversa la voie, escalada le remblai, sauta par-dessus la barrière et s'élança en courant à travers la campagne enténébrée.

Et, tout en courant, il arrachait la fausse barbe courte dont il avait orné ses joues, défaisait son gilet et vidait son abdomen de tout le crin, de toute la ouate dont il l'avait empli.

Cela le délestait grandement et lui donnait des jambes de cerf.

Au lieu de fuir à reculons, en homme habile il gagnait sous le couvert des petits bois dont la contrée est semée et se dirigeait en avant du train, sur la route de Crouy-sur Ourcq.

Il put même, en passant, voir le convoi arrêté et des lanternes investigatrices circuler sur les rails autour des wagons.

Il prit encore un kilomètre d'avance.

Alors, il s'arrêta lui même et, tranquillement, à l'abri d'un fourré, alluma un falot à flamme sourde, ouvrit la valise sur laquelle l'Allemand avait eu l'imprudence de laisser la clef, en retourna vivement le contenu et y prit un paquet de papiers soigneusement ficelés et scellés à la cire rouge.

Cela fait, il mit le paquet en sûreté au fond d'une poche, jeta le colis, désormais inutile, en évidence sur le chemin, le dépouilla du cache poussière de toile qui l'avait enveloppé, y plia le chapeau, également de toile qu'il avait bien payé trente sous, se coiffa d'une casquette de soie noire, endossa la blouse bleue des marchands de bestiaux qui courent le pays, et roulant en un tas les vêtements abandonnés, les jeta dans la rivière où ils se mirent à descendre au fil de l'eau.

Après quoi, sifflotant et roulant une cigarette, il reprit la route départementale de la Ferté-Milon.

Dix minutes plus tard, il arrivait à la gare de Crouy.

Il y trouva le personnel en émoi.

On ne s'y entretenait que du retard du train, et le chef de gare avait lancé en avant un de ses hommes pour s'informer.

Le convoi ne se fit point attendre, d'ailleurs.

Il avait perdu vingt minutes, ce qui est un gros dérangement sur un embranchement. Mais le mécanicien répondait de rattraper le temps perdu entre la Ferté et Braisne.

Nul ne soupçonna dans cet homme en blouse bleue l'auteur de tout ce trouble. Jamais voyageur n'avait eu plus placide apparence.

Un train venait en sens inverse, se dirigeant sur Paris. L'homme en blouse y monta, après avoir exhibé un coupon de retour parfaitement en règle. Il ne vint point à l'esprit de l'employé qu'il n'avait pas reçu le coupon d'aller.

Mais il y avait eu, ce matin-là si grande affluence au débarquement que celui-ci aurait pu et dû passer inaperçu. C'était, en effet, jour de marché à Crouy.

Une fois installé dans un compartiment de première, ce qui ne surprit point le personnel, car ils savent ces gens-là très riches, l'homme, se voyant seul, attendit néanmoins que le train se fût ébranlé pour prendre ses aises.

Alors, seulement, il tira de sa poche le paquet, objet du larcin, et le considéra avec une satisfaction évidente.

Puis, d'un second gousset, il extirpa divers billets, désormais inutiles, des tickets pour toutes les départs ayant plus ou moins coïncidé avec celui des trains pris par la comtesse Hedwige de Stohlfeld et le hauptmann Hermann Von Stracken.

Il réduisit ces billets en petits mor-

ceaux et les sema discrètement le long de la voie.

A l'arrêt de Lizy, il trouva la gare en ébullition.

Le bruit de l'événement s'était répandu de proche en proche, et vu, l'heure encore peu avancée, les habitants, qui se couchent d'ordinaire avec les poules étaient accourus de tous côtés.

C'était une rumeur continue, des commentaires sans fin.

Précisément un voyageur monta dans le compartiment où le pseudo-maquignon avait pris place.

Le nouveau venu était en réalité ce que l'autre n'était qu'en apparence.

—Tiens ! Un collègue ! — fit-il avec une joyeuse bonhommie.

Ainsi interpellé le voyageur ne pouvait faire moins que de répondre.

A la vérité, une telle occurrence n'était pas pour le charmer.

Elle l'obligeait à soutenir une conversation sur des matières qui ne lui étaient point familières, car il allait certainement être question de veaux, de vaches, de bœufs, de moutons, voire de chevaux, toutes bêtes dont le voleur de chemin de fer se souciait assez médiocrement.

—Vous venez de Crouy, j'imagine ! Eh bien, ça a-t il marché.

— Heu ! Heu ! — répliqua l'autre, grognon, ne voulant point s'enferrer. Et vous ? — Si vous faites le mouton, ça a dû vous donner ?

Il tombait à pic. Le mouton avait excellemment rendu, ce jour-là.

Mais le partenaire, bien que renseigné, hocha la tête.

— J'y allions point pour les moutons, à c'te heure. J'ons fais emplette de sainfoin et de luzerne pour mes bêtes. C'est cher vu la sécheresse. En revanche, l'avoine, ça se donne.

Il mettait l'autre à l'aise. C'était un renseignement.

Justement, tout à l'heure, à la gare de Crouy, il avait entendu parler des prix extraordinaires de bon marché de l'avoine. Il risqua donc la partie et y allait d'une quasi énormité qui fit ouvrir des yeux tout ronds à son interlocuteur bouleversé.

—Cest y Dieu possible ! L'avoine à c'prix-là ! Mais c'est la ruine pour les cultivateurs.

—Eh bien !

Et nous, alors, les marchands de chevaux, qu'est ce que nous pourrions dire ? Pas de vert pour nos bêtes, cette année ici.

Il avait littéralement assommé l'acheteur de luzerne. Ce que voyant il éluda la suite du dialogue au moyen d'une diversion.

—Mais dites-moi donc un peu, voère, qu'est-ce qu'il est advenu sur la ligne ? Y avait grand rémue-ménage toute à l'heure à Crouy et à Lizy.

On disait d'un vol, une tentative d'assassinat.

—N'en parlez point ! J'étions là quand c'est advenu, j'ons tout vu. Figurez vous qu'on a voulu tuer un homme dans le train.

—Dans le train ! De quel train parlez-vous ?

— C'est juste, vous ne savez pas. Ben ! vous savez le train qu'il passe avant celui-ci qui a dû le croiser cette fois à Crouy. Y avait dedans un homme, un Prussien, et même un bel homme, ma foué. Y s'était trompé de ligne. Paraît qu'y se rendait à Château Thierry, et qu'il a pris par erreur le train de la Ferté-Milon.

Voilà donc que c't'homme y s'était endormi. Y avait un autre voyageur avec lui dans la voiture. Un peu avant Lizy, voilà qui s'éveille et qu'est-ce qu'il voit ? L'autre homme qu'il ouvrait la portière et s'enfilait dehors emportant la valise du Prusseo

Naturellement, celui-ci la trouva mauvaise.

Il avait un revolver avec lui. Il tire deux coups sur le voleur, et puis il sonne pour faire arrêter le train . Mais ouah ! l'autre était déjà loin. Ni vu, ni connu, attrape à courir.

—Ah ! vraiment fit l'autre avec une sincérité qui aurait convaincu un juge d'instruction en personne. Et alors ?

—Alors dame ! vous comprenez... Le train à fait halte. On a attendu le voyageur, on a couru, on a fouillé la voie. Tout ça a pris du temps, et l'autre filait bonne mesure.

On n'a rien trouvé. Ah! si. Paraît qu'on a trouvé de l'autre côté du talus une fausse barbe et des paquets de crin et d'étoupe, qu'un ne peut pas s'en expliquer la provenance.

—Mais les coups de revolver, il n'était donc pas blessé ?

—Faut croire que non puisqu'on n'a pas relevé une goute de sang ni sur la voie ni sur le remblai.

Et le marchand de bestiaux conclut avec une nuance d'admiration :

C'est égal ! c'est un rude gars tout de même, c'ti qu'à fait ce coup-là, Faut pas avoir froid aux yeux, savez-vous ? Et puis le volé, c'est un Prusco. C'est tout bénéfice que d'en prendre à ces gens-là.

L'interlocuteur dut se sentir flatté par le compliment. Il eut la tentation d'en sourire, mais il fut plus fort que la tentation, et secouant la tête.

—N'empêche que voler, c'est voler— ; dit-il sentencieusement.

—Je ne dis pas, rectifia l'autre. Ben sûr qu'il vaut mieux ne prendre que son dû Mais c'est mon opinion tout de même que les Prussiens ne sont pas des hommes comme les autres, et que c'ti qu'a fait le coup est un rude lapin.

Et, mécontent, sans toute, d'avoir reçu une leçon. il se tut et garda le silence jusqu'à Meaux, où il descendit.

C'était tout ce que désirait le pseudo maquignon.

A peine le train eut il quitté la petite ville qu'il profita de son complet isolement pour se livrer à une investivation plus complète des pièces qu'il avait dérobées.

—Il y en avait six en tout, enfermées dans une vaste enveloppe bulle que pour plus de précautions, on avait encore repliée, cachetée de cire rouge, après l'avoir entourée de ficelles et de cercles élastique

Des six pièces, trois représentaient divers fragments d'armes dessinés au trait et coloriés avec soin, avec une légende explicative écrite à l'encre rouge et en caractères d'imprimerie, d'ailleurs fort mal tracés. Les trois autres étaient des graphiques représentant sans nul doute des mouvements assez compliqués, établis sur des échelles proportionnelles. A chacun des dessins était jointe une notice d'une écriture visiblement contrefaite.

Le voleur considéra longuement toutes les pièces. Parvenu à la dernière, il eut brusquement un soubresaut de tout le corps, et serrant les poing avec violence, ne put retenir une exclamation.

Oh ! les misérables ! les infâmes traîtres !

Il replia soigneusement les six documents, les entoura derechef de leur ficelle, les replaça dans une poche intérieure, non de son veston, cette fois, mais de son gilet même qu'il boutonna avec soin.

Alors, se rencognant, il se replongea dans une méditation farouche.

Une demi heure plus tard, le train entrait en gare de l'Est.

L'homme mit pied à terre, tourna à sa gauche et entra dans un hôtel d'assez misérable apparence du faubourg Saint-Martin.

—Là il prit une clef au bureau, et au bout d'une nouvelle demi-heure, il redescendit vêtu d'un comp'et gris et coiffé d'un chapeau melon. Puis, dans la rue, il héla un fiacre et jeta au cocher ces simples mots :

—Ministère de la guerre.

IV

LABEUR OBSCUR

—Devant le ministère de la guerre, l'homme arrêta la voiture, régla le cocher et s'élança vivement dans la rue de Solférino, absolument déserte en ce moment

Onze heures sonnaient à la tour carrée qui fait l'angle de l'édifice. La nuit était très noire et le temps, indécis toute la journée, s'était mis à la pluie. Quelques gouttes fines et froides commençaient à tomber.

L'homme releva le collet de son vêtement, en murmurant entre ses dents, avec un léger frisson.

Fichtre ! J'aurais dû prendre mon par dessus. Il ne fait pas chaud.

Il tourna au coin de la rue de Bellechasse, pressant le pas.

Brusquement, une ombre se dégagea d'une porte cochère et s'avança vers le

marcheur. Celui-ci s'arrêta court, un peu surpris, et se mit instinctivement en défense.

—C'est moi, Savariau,—dit une voix. L'homme répondit, baissant le ton au même diapason.

—Sapristi, mon colonel,—vous m'avez fait peur.

—Peur ? — A vous ? Allons donc !— fit la voix avec un accent joyeux.

En même temps, le nouveau venu posait sa main sur l'épaule de son compagnon avec un geste de familiarité.

Cependant, tout en causant, ils avaient gagné du large et venaient de tourner dans la rue Las-Cases, se dirigeant vers Sainte-Clotilde.

Le nouveau venu était un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, à l'aspect franc et ouvert, souligné par ses allures toutes militaires.

Savariau—tel était le nom du voleur de valises—paraissait en excellents termes avec lui. Ce n'était peut être pas une fort bonne note pour un officier supérieur que d'avoir de telles accointances.

—Eh bien !— reprit celui-ci,—je suis impatient. Eh bien ! Avez-vous réussi ?

—Oui,— répondit brièvement Savariau.

—Ah ! —fit le colonel avec un soupir d'évidente satisfaction.

Puis, insistant sur sa question précédente, il ajouta.

—Complètement ?

—Aussi complètement que je pouvais le désirer, puisque j'ai retrouvé les pièces et que je les rapporte.

—Oh ! oh ! — Donnez, donnez !—murmura l'officier, que l'impatience faisait trembler.

Savariau tira de sa poche les papiers volés, les mit sous les yeux du colonel.

Les deux hommes marchèrent jusqu'au plus prochain bec de gaz. Là, l'officier, qui avait déjà défait le paquet d'une main fébrile, se mit à parcourir son contenu.

—C'est cela, c'est bien cela,—grommelait-il...... Voici les trois graphiques qui manquaient au carton B. Quant au reste......

Et soudain ses traits se contractèrent, ses doigts crispés froissèrent violemment les dessins. La même exclamation lui vint aux lèvres, qui était venu à celles de Savariau dans le train de retour Crouy à Paris.

—Oh ! les misérables ! les infâmes !

Il demeura un instant immobile, le corps secoué d'un long frisson. Cet homme superbe, au corps droit et robuste, parut fléchir soudain sous un faix écrasant. Il murmura :

—Un traître ! un officier français !— car ces pièces-là, voyez-vous Savariau, il n'y a qu'un officier qui ait pu les livrer, et même un officier d'état-major.

—Un traître, dites vous, mon colonel. Pourquoi pas : des traîtres ?

Le vieux soldat se redressa, frémissant.

—Non, non, Savariau, il n'y en a qu'un et c'est déjà trop ! Il n'est pas possible que l'armée abrite plusieurs misérables de ce genre. Il n'y en a qu'un, vous dis-je, il ne peut y en avoir qu'un ?

—Et si je vous affirmais, moi, qu'il y en a plusieurs ?

Le colonel se tut. Mais sa main gauche saisit le subalterne au revers de son vêtement et le secoua avec une sorte de colère.

—Prenez garde, prenez garde ! n'accusez pas sans preuves.

—J'ai des preuves, mon colonel.

—Des preuves ! Et ces hommes sont des...officiers d'état-major.

Il avait hésité à formuler la question. Il avait peur que ces preuves dont parlait Savariau ne lui parussent convaincantes.

—Non, —répliqua l'autre, —pas de l'état-major, mais des officiers tout de même, et des civils avec eux.

Le colonel haussa les épaules.

—Les civils, ça m'est égal. Il y a de mauvais Français. Mais les officiers, à quelle armes appartiennent-ils ?

—A toutes. Il y a un officier de réserve et deux d'infanterie de ligne.

Le colonel eut un geste évasif qui semblait dire :

—Bah ! un officier de réserve !......Et puis, Savariau ne se trompe-t-il pas ? Un agent peut se laisser abuser par les apparences.

Mais Savariau ne parlait pas sans motifs.

Il eut un sourire ironique.

— Vous doutez, mon colonel ? Vous ne douteriez plus, si je vous disais comment je suis arrivé à cette certitude. Mais ce n'est pas ici, dans la rue, que je puis vous fournir des détails indispensables pour vous faire une conviction.

Ils étaient au pied de l'église Sainte Clothide, devant le square.

— Montons chez moi, — dit le colonel.

Ils entrèrent dans la rue Casimir—Perier. Au numéro 7, l'officier sonna. La porte s'ouvrit. Tous deux franchirent le seuil et se trouvèrent dans l'obscurité de l'entrée.

Comme ils allaient refermer la porte, Savariau dit :

—Un instant, mon colonel. Il me semble qu'on nous suit.

Il poussa doucement le battant et appliqua son œil dans la fente imperceptible que laissait la porte.

Un bruit de pas restentissait sur l'asphalte du trottoir opposé.

Savariau tint lui-même le battant et regarda.

Un nocturne promeneur venait de s'arrêter en face de la maison et la mesurait du regard.

—C'était un homme de taille moyenne, vêtu de couleurs sombres et coiffé d'un chapeau de soie. A cette distance, on ne pouvait distinguer ses traits, mais on pouvait apprécier sa taille et sa démarche.

—A la bonne heure, railla l'agent à voix basse.

En voilà un qui ne se cache pas. La contre police fonctionne.

—Et d'un coup sec, il ferma la porte.

—L'observateur d'en face fut surpris sans aucun doute par ce bruit Il croyait la porte fermée et venait de s'apercevoir que lui-même était observé par ceux qu'il voulait surveiller.

—On entendit son pas se précipiter comme s'il se fût hâté de prendre une course rapide dans la direction du square.

A l'intérieur, Savariau eut un rire silencieux, tandis que le colonel frottait une allumette et se guidait d'une petite lampe de poche pour gravir les trois étages qui le menaient à son appartement.

—Il y pénétra, précédant son compagnon.

C'était un appartement de garçon, le colonel d'artillerie, Paul Derrien, étant célibataire impénitent.

Tu peux te coucher, Jean, cria celui-ci. — Je n'ai besoin de personne — Ah ! la lampe est elle allumée dans ma chambre ?

—Oui, mon colonel.

—Bien en ce cas, couche-toi, mon pauvre garçon. Je vois à tes yeux que tu as déjà pris un acompte sur le sommeil.

Et, parternellement, le colonel tapa sur l'épaule du jeune paysan qui sourit et s'empressa d'obtempérer à l'ordre qu'on lui donnait.

Pendant ce temps, le colonel faisait entrer Savariau dans une chambre richement meublée par le goût très sûr d'un véritable amateur d'objets d'art.

Il est vrai que ces objets d'art se rapportaient tous plus ou moins à la glorieuse profession de l'officier.

Ce n'étaient que tableaux de moyennes dimensions, aquarelles ou peintures à l'huile, gravures, eaux fortes, signés de maîtres et représentant des batailles, bronzes guerriers, panoplies d'armes rares, obus ou balles de mitrailleuses disposés en coupes, en vide-poches, en presse papier.

L'encrier était une bombe authentique rapportée de Mars la-Tour ou de Gravelotte.

—Asseyez-vous, dit simplement le colonel à l'agent.

Et d'abord, racontez moi l'expédition d'aujourd'hui.

Savariau narra l'aventure dans tous ses détails.

Le colonel l'écouta avec une scrupuleuse attention, sans réprimer le sourire d'admiration que le récit faisait progressivement épanouir sur son mâle visage.

—Vous êtes un maître homme, Savariau, dit il quand l'agent eut fini de parler. Tout cela a été admirablement mené, mais peut être avez-vous eu tort d'abandonner la valise.

—Pourquoi tort, mon colonel, fit l'agent surpris. En la gardant, je pouvais être

recherché comme un simple voleur. Tandis que maintenant, que voulez vous que dise Von Stracken ? Il ne peut pas réclamer ses papiers, n'est-ce pas ? Alors... Quoi ? D'ailleurs, l'essentiel était de recouvrer ces pièces. Nous n'avions pas le temps.

Il y avait surtout les originaux à reprendre. C'est fait.

Le colonel Derrien fit quelques pas dans la chambre, les mains derrière le dos. Il mâchonnait des paroles. A la fin, il s'arrêta et se planta devant son interlocuteur.

—Vous m'avez promis des preuves tout à l'heure.

—Oui mon colonel. Voulez-vous que je vous les donne tout de suite ?

—Je n'attends que cela, mon ami.

Savariau qui s'était assis, se releva, et lentement, pesant ses mots, il fit la déclaration annoncée.

—Mon colonel, c'est à vous que revient l'honneur d'avoir deviné les deux principaux meneurs de l'affaire : la comtesse Hedwige de Stohlfeld et le capitaine Hermann Von Stracken. Dans quelque jours vous pourrez dire le commandant, car son gouvernement lui doit bien ça, quoique son aventure d'aujourd'hui...

Il s'interrompit pour laisser passer un petit accès d'hilarité silencieuse qui était sa manière de rire......... Puis il reprit.

Donc c'est à vous que revient cet honneur. Ce que nous ignorons l'un et l'autre, c'est le nom de celui qui a livré les documents, le nom du véritable traître.

En effet, répondit le colonel, et nous n'avons pas même de soupçons à cet égard.

J'ai beau passer en revue les personnalités des officiers, je ne découvre rien qui permette de les incriminer.

Et, hochant la tête, il murmura avec hésitation :

—Il y a bien Hermann, dont les notes antérieures ne sont pas fameuses, mais depuis qu'il est avec nous, on n'a plus que des éloges à lui adresser.

Et le capitaine Julien d'Héricourt, mon colonel ?

Derrien eut un brusque haut-le corps et leva les bras.

— D'Héricourt ? Allons donc Savariau. Vous n'y êtes pas. On pourrait les soupçonner tous, me soupçonner moi-même, avant de.........

Un instant, mon colonel. Le capitaine d'Héricourt est pauvre et besogneux. Il est de famille alsacienne, et même, assure-t on, il est comte d'Héricourt. Un officier noble et sans le sou.

—Non, vous dis-je, non. Tous, excepté celui-là.

—Attendez. Le capitaine d'Héricourt est amoureux.

—Eh bien ! Où est le mal ? Est-ce que vous n'avez jamais été amoureux, vous ?

—Attendez encore, mon colonel. Le capitaine d'Héricourt fréquente dans des milieux extrêmement cosmopolites des milieux littéraires où les étrangers pullulent, en des salons où tout se triture et se marchande, la gloire pour les uns, la fortune pour les autres. Là se rencontrent le lieutenant de réserve Fougère les sous-lieutenants de la ligne Carquet et Lamalle.

Je vous dirai plus tard comment ceux-ci trahissent consciemment ou inconsciemment.

Enfin le capitaine d'Héricourt est amoureux, vous ai-je dit. Savez vous de qui ? De la personne même qui a remis à Mme de Stohlfeld les pièces que je vous ai rapportées.

—Vous dites ? — s'écria le colonel que cette accusation précise terrifiait.

—Je dis que le capitaine d'Héricourt aime éperdument une jeune fille du meilleur monde, sans fortune elle aussi, dont la beauté est célèbre à Paris. Or, cette jeune fille celle qui a livré les pièces à l'Allemande, habite au numéro 15 de la rue de Chanaleilles, et se nomme Mlle de Folligny, Isabelle de.........

Il n'acheva pas.

Le colonel venait de porter les mains à son cou avec un cri rauque.

—Isabelle ! Ma nièce Isabelle ! — Oh ! mon Dieu !

Et il tomba lourdement, inanimé sur le tapis de la chambre.

Savariau fit un bond dans la pièce à côté et appela :

—Jean, Jean, venez vite. ¡Votre maître —le colonel, — se trouve mal !

POUR LE DRAPEAU

PREMIÈRE PARTIE

LA CONJURATION DES TENEBRES

I

ISABELLE

La rue de Chanaleilles est l'une des plus paisibles de Paris. Elle s'ouvre entre des hôtels particuliers appartenant, pour la plupart à des familles portant les plus beaux noms de l'armorial français, au voisinage des rues Barbet-de Jouy, de Varenne, Monsieur, etc.

C'est là que dans un vaste immeuble, récemment restauré et sous le numéro 15, habitent au deuxième étage, sur la cour, une dame veuve et sa fille, la comtesse et Mlle Isabelle de Folligny.

Elles sont de souche très authentique et procèdent d'une ancienne et riche famille du pays d'Artois. La mère a quarante-cinq ans à peine, la fille pas encore vingt-cinq.

L'une et l'autre méritent une attention spéciale car l'une et l'autre sont connues, non seulement dans leur quartier mais de tout Paris, pour les grâces de leurs personnes.

A les voir ensemble, on ne saurait croire qu'elles soient mère et fille, on les prendrait bien plutôt pour les deux sœurs.

Grandes toutes les deux, admirablement faites d'une blancheur de cire immaculée sous l'admirable diadème de leurs opulentes chevelures noires, elles incarnent toute la splendeur de la beauté brune. Il faut un examen attentif pour décider laquelle des deux l'emporte en éclat et en charme et chacune a ses fervents adorateurs.

Cependant, Isabelle de Folligny a sur sa mère un avantage, celui d'être bien Française ; Française elle l'est par son père le général comte de Folligny, mort dix ans plus tôt, et qui avait épousé par amour la jeune et belle Eléonore Adrianos, fille d'un négociant de Marseille et Grecque.

Mariée à vingt ans, Mme de Folligny devint mère, un an après d'Isabelle, son unique enfant. Du moins, on ne lui en connut pas d'autre.

Les dames de Folligny ne sont pas riches, il s'en faut. L'appartement qu'el-

les occupent au deuxième étage de leur maison est d'une valeur locative de seize cents francs. Or Mme de Folligny ne possède, outre sa pension de veuve d'un officier général qu'une rente de six mille francs assurée par l'héritage d'une tante, sœur de son père.

Aussi ceux qui fréquentent chez elle ne laissent-ils pas d'être surpris des dépenses auxqu'elles se livrent les deux dames.

Paris offre de telles ressources aux femmes industrieuses, que nombre de mauvaises langues glosent à loisir sur le luxe de cette maison.

C'est qu'en vérité elles prêtent le flanc à la critique malveillante qui procède par insinuations, par réticences venimeuses.

Plusieurs,—des femmes particulièrement,— attribuent cette énigmatique aisance à des interventions de protecteurs puissants. Le plus grand nombre tiennent la fille pour une fort honnête personne, indemne de tout mauvais propos. En revanche, ils daubent sur la mère dont l'opulente beauté ne se ressent point encore des ravages de la quarantième année.

Si la réputation d'Isabelle de Folligny demeure à peu près intacte, du moins pour la chronique scandaleuse, elle n'échappe point aux reproches, de moindre importance. On l'accuse volontiers de coquetterie, d'insouciance, de frivolité. On parle de ses goûts de luxe, de son penchant à la dépense. Et les ménagères riches, qui n'ont jamais fait œuvre de leurs dix doigts, mais s'entendent à merveille à critiquer autrui, à fermer le buffet où pourraient puiser les domestiques, à rationner le pain et le vin à la valetaille, ne manquent pas une occasion de mettre en scène leurs vertus actives, en regard de cette paresse incurable.

— Est-ce qu'elle ne pourrait pas travailler, cette fainéante ?

—Travailler ? Et que voudriez-vous qu'elle fit, ma chère ? Elle n'a pas de voix, elle ne sait pas jouer du piano, elle est incapable de donner seulement une leçon de couture.

—Bah ! Je me suis laissée dire qu'elle était musicienne accomplie et qu'elle chantait comme un rossignol.

—Et moi,—ajoutait une autre,— j'ai lu des lettres d'elle qui m'ont paru fort bien tournées, ma foi !

—Est-ce qu'elle aurait des velléités d'écriture, de devenir une autoresse ? Par bleu ! C'est presque dommage ! Elle est bien trop jolie pour cela.

—Hé ! ma chère, la beauté n'est pas de trop pour une femme qui veut se faire un sort dans les lettres.

—Allons donc ! Le vice suffit. Voyez la grosse Férulard, celle qui fait des livres sur l'hygiène.

—Oh ! celle-là, tout le monde la connaît et connaît aussi ses ressources. Son salon sert à ruiner les hommes et à marier les femmes.

—Alors, comme ça, vous croyez que la petite Folligny a des talents ?

—Certainement, que je le crois,—appuya celle qui, tout à l'heure, moins méchante que les autres, avait révélé timidement les qualités de la jeune fille calomniée.

—En ce cas, elle n'en est que plus coupable. Elle devrait travailler, se rendre indépendante, s'affranchir de la tutelle de sa mère.

—Oh ! ...... Celle-là ! ......— risqua une voix.

La phrase resta suspendue, par une de ces réticences perfides qui sont le plus sûr moyen des médisances lâches, des sous-entendus gros d'infamie.

Mais l'essor était donné aux flèches empoisonnées. Ce fut à qui tirerait de son carquois une révélation inédite, un mauvais propos tenu en réserve.

—Savez-vous ce qu'on affirmait, l'autre jour, chez la comtesse de X...... ?

—L'on m'a assuré que la comtesse Elena tient les emplois de veuve à remarier sur la liste de la Férulard.

—Ça ne peut pas lui rapporter beaucoup, cet emploi-là. Car, enfin, on ne se remarie qu'une fois, au moins pour quelque temps que je sache.

—Vous n'y êtes pas. C'est la vieille qui paie pour qu'elle fasse figure, rien de plus.

—Je ne comprends pas, je l'avoue.

—Vous allez comprendre. Voici un

homme de province ou même de Paris, qui désire, à l'âge mûr, ou plus que mûr, convoler pour la première, la seconde ou la troisième fois. Naturellement, il ne vient pas tout droit chez la Férulard. Elle est fine, la vieille. Elle ne donne pas la chasse aux galants. Elle se contente d'avoir des rabatteurs qui mènent le gibier à ses soirées littéraires. Le gibier laisse toujours des plumes aux mains de ces pourvoyeurs dix louis, vingt louis, que sais-je? Quand il est présenté à la mère Joachim on produit selon le cas, l'héritière innocente ou la veuve consolable. Voilà comment la belle Hélène entre en scène. Au moment où tout va se conclure, tout se rompt, et elle sert une seconde, une troisième fois, une dixième s'il faut.

A cinq louis par entrevue, ça peut faire encore un joli revenu, qu'en pensez-vous.

—Fi! dit une forte dame, bon apôtre, —je ne crois pas à de telles vilenies. D'ailleurs, cette industrie ne suffirait pas à payer les dépenses de la maison. Non, vraiment. Mme de Folligny est au-dessus d'un tel soupçon.

On se tut dans l'entourage, beaucoup moins par déférence envers celle qui venait de tenter une apologie ou par respect pour la victime des malins propos, que parce que l'on savait la grosse femme habile à ménager ses effets.

Le peu de bien qu'elle avait dit n'était qu'une introduction au mal qu'elle allait dire, et c'était ce "mal" qu'on attendait avec des gloussements d'impatience.

—Non,— reprit l'oratrice,— je ne crois point a ces vétilles. Malheureusement on insinue, on chuchote des accusations infiniment plus graves que celle là. Car, remarquez le bien, ce serait encore honnête après tout, cette petite industrie-là. Ça ne serait que de la comédie de paravents.

— Comment ? Il y a donc pis que cela ?

— Certes! Mais je ne sais si je dois le répéter. Cela touche à des faits tellement odieux que vraiment......

Ici, l'aimable personne fit une pause. C'était dans sa manière. Elle poussait ainsi les curiosités au paroxysme.

—Parlez, parlez, chère. Il est toujours bon de connaître ces choses-là, ne fut-ce que pour prendre ses précautions.

La grosse dame minauda, fit des façons eut l'air de se laisser faire violence. Et, pour finir, elle déclara :

—Eh bien, je vais vous confier la chose. Mais que cela reste entre nous, n'est-ce pas ? Je serais dés[illegible] d'avoir pu nuire à une femme qui, après tout, ne m'a jamais fait de mal. D'ailleurs, je n'assume pas la responsabilité de ces racontars. Ce n'est pas moi qui les invente.

—Mais oui, mais oui, c'est entendu.

— On dit que l'argent qui paie les dépenses de Mme de Folligny lui vient d'une source assez malpropre. Il parait qu'elle est en relations suivies avec l'ambassade d'un grand Etat européen, que je ne désignerai pas autrement.

—L'Allemagne, naturellement !

—Espionne, alors ! c'est du propre.

Et les hypothèses s'enflaient, les suppositions allaient leur train, et, lentement, du secret de l'intimité, toutes ces imputations flétrissantes tombaient, dans la publicité.

Tels étaient les " potins " abominables qui passaient de bouche en bouche, déshonorant la renommée de deux femmes dont le tort principal était de vouloir tenir dans le monde un rang supérieur à leurs ressources.

Or, pendant que "le monde" déchirait ainsi, à belles dents, la réputation de la mère, s'apprêtant à mordre de même dans celle de la fille, que faisaient et comment vivaient les dames de Folligny dans leur modeste, mais élégant appartement de la rue de Chanaleilles, à l'heure où les regards malveillants ne pouvaient plus les épier pour les calomnier ensuite ?

Hélas! tout n'est pas rose dans la vie, dit le proverbe.

C'était surtout pour la veuve et la fille du général comte de Folligny que ce proverbe banal avait un sens absolu.

Isabelle de Folligny, sous ses dehors frivoles, était une créature d'élite.

Jamais plus belle âme n'avait animé un corps plus séduisant.

Car elle était vraiment belle, cette âme, possédant tous les dons de l'esprit et du cœur, ouverte à toutes les grandes et no-

bles pensées, prête à toutes les générosités.

Une seule chose nuisait à son prestige, à son épanouissement extérieur. Un découragement intense, une sorte de désespoir invincible la saturait, lui ôtant jusqu'au désir de la lutte.

D'avance, Isabelle se croyait vaincue dans ce terrible conflit de la vie.

Elle se savait belle, elle se sentait bonne.

L'éducation qu'elle avait reçue avait amplifié, accru, affiné les dons qu'elle tenait de la nature. Mais elle n'ignorait rien des misères de la vie et des rigueurs du monde, de ce monde au sein duquel elle était condamnée à vivre, qu'elle haïssait et méprisait en même temps.

La pire de ses souffrances c'était l'isolement de son âme.

Car, dans le tumulte des passions qui l'entouraient, dont elle subissait l'assaut sans fléchir, jamais, non jamais, elle n'avait trouvé auprès d'elle un cœur pour la chérir, une intelligence pour la comprendre.

Sa beauté n'était qu'un appât pour les plus méprisables compétitions, et sans fortune, sans espérances de famille, elle se savait vouée à cette détresse de cœur qu'est le célibat forcé. Et, pourtant, elle en préférait les perspectives désolées à celles d'une union mal assortie.

C'était même pour cette raison qu'Isabelle de Folligny allait atteindre sa vingt-cinquième année et coiffer sainte Catherine. Cette fille sans dot voulait choisir son mari.

Elle souffrait d'autant plus de cette solitude que le contact quotidien, la vie commune avec sa mère, ne lui apportait que des motifs nouveaux de dégoût pour la vie.

Ce n'était point qu'Elena Andrianos fût une mauvaise mère, ni même une méchante femme. Non, la belle veuve du général de Folligny aimait sa fille autant que le lui permettait ses facultés affectives, et celles-ci tenaient de sa nature à la fois molle et nerveuse, prompte à s'émouvoir, lente à agir et plus encore à réagir contre les obstacles.

Elle éprouvait pour Isabelle la même tendresse qu'elle avait ressentie autrefois pour son mari, tantôt folle et passionnée, incapable de supporter la contradiction ou la mesure, tantôt apathique et nonchalante, si voisine de l'indifférence qu'on n'aurait jamais pu reconnaître en cette femme froide et insouciante la créature violente et jalouse que l'on rencontrait à d'autres moments.

Isabelle se ressentait de ces inégalités d'humeur.

Elle ne laissait rien paraître de ses tristesses.

Il lui arrivait parfois de risquer un conseil dicté par une sagesse clairvoyante, d'essayer d'inculquer à sa mère le goût d'une existence plus intime et plus calme, d'une retraite même, au besoin, dans quelque coin paisible de province, où leurs moyens, insuffisants pour Paris, leur procureraient mieux qu'une honorable aisance.

Elle se heurtait invariablement au mauvais vouloir de la veuve.

Ou plutôt, à ces moments-là, Mme de Folligny opposait aux remontrances de sa fille cette force d'inertie qui est la résistance des natures indécises et faibles.

Elle se laissait morigéner avec une bonne grâce souriante.

Puis, embrassant sa fille, les bras passés autour de son cou, elle répondait à ses avis donnés d'une voix respectueuse et douce :

—Que veux-tu, ma belle chérie, on ne se refait pas. Je sais bien que tu es plus raisonnable que moi, que je devrais t'écouter. Mais la raison et moi, ça fait deux.

Tu tiens de ton père qui était la sagesse incarnée. Je l'ai rendu très malheureux, je lui ai dépensé son argent; j'ai même mangé ma dot.

Et, pourtant, je ne m'en accuse pas, parce que je sens très bien que je ne suis pas responsable de ma faiblesse. La nature m'a faite ainsi. J'aime Paris, j'aime le bien être et le luxe. Je mourrais s'il me fallait vivre autrement.

Que pouvait Isabelle contre de tels propos ?

A peine réagissait-elle parfois contre les velléités de dépense de sa mère, parvenait-elle à l'empêcher de jeter par la fenêtre le peu d'argent qui échappait aux frais quotidiens du ménage.

Mais, le plus souvent, c'étaient d'amères surprises, des notes impayées présentées à plusieurs reprises par des fournisseurs inconnus, lesquels ne se privaient point d'insinuations fâcheuses, de commentaires injurieux, ou même de paroles grossières, quand il leur fallait s'en retourner bredouilles.

Et, comme Mme de Folligny, énervée, ne recevait jamais ces visites importunes, c'était elle, Isabelle, qui subissait les apostrophes, qui essuyait les affronts.

Alors, il lui arrivait de s'émouvoir elle-même. Elle avait des emportements, trop explicables, hélas ! Elle jetait le manche après la cognée, renonçant à une lutte impossible, dans laquelle tous ses efforts étaient annihilés par la passivité de cette femme indolente. Elle levait des yeux désespérés vers le Ciel, prenant l'Invisible, à témoin de sa détresse morale.

Et elle avait le cœur plein d'une tendresse qui ne demandait qu'à s'épancher au-dehors ; elle était sollicitée vers le beau et le bien, vers l'héroïsme dans ce qu'il y a de plus sublime. Elle se sentait capable d'aimer jusqu'au sacrifice, jusqu'à la folie, si sur sa route passait un de ces hommes que toute imagination de jeune fille invente de pied en cap, mais que l'âme d'une femme héroïque elle-même devine et pressent souvent.

Mais où était il, ce héros, ce personnage du beau rêve qu'Isabelle de Folligny entretenait au plus secret de son cœur ?

Oh ! la lutte, l'horrible et déprimante lutte contre une inexorable destinée, contre une vie faite de petites misères qui n'avaient ni la grandeur, ni la vertu transfigurante des catastrophes dans lesquelles se trempent les puissantes énergies !

Or, ce jour-là, sous l'accablante chaleur de l'été, Isabelle s'était retirée dans sa chambre.

Elle était jolie et claire, cette chambre elle donnait sur de magnifiques jardins et laissait, par là, entrer un peu d'air dans l'appartement tout entier, dont les autres pièces prenaient jour sur la cour.

C'était même pour ce motif qu'Isabelle l'avait choisie. Elle avait laissé sa mère occuper la plus belle chambre, d'où elle pouvait voir s'ouvrir et se fermer les fenêtres de ses voisins et les visiteurs pénétrer sous la voûte de la porte d'entrée.

Elle, Isabelle, avait l'horreur du va-et vient.

Elle adorait la solitude, les apaisantes verdures des jardins qui l'entouraient dans le cadre étroit de cet horizon bordé d'hôtels. Et ce jour là, accoudée à sa table de travail, une toute mignonne table laquée, elle rêvait, la tête sur sa main, n'osant lever les jalousies que le soleil extérieur rendait brûlantes, écoutant, comme un songe, le ramage des multiples pierrots réfugiés dans les branches qui formaient nappe au-dessous d'elle.

Tout à coup, on frappa à la porte. Elle cria :

- Entrez !

Julie, une accorte femme de chambre, entre-bâilla la porte et dit, après s'être inclinée :

— Madame prévient mademoiselle que M. Helmann est au salon.

—M. Helmann !—fit la jeune fille dont les traits exprimèrent une visible contrariété.

Et elle ajouta, ne voulant point livrer ses impressions à la soubrette :

— C'est bien ! Dites à madame que je vais y aller, Julie.

A peine celle-ci eut-elle quitté la chambre qu'Isabelle, avec un mouvement de dépit, se leva et marcha vers sa glace.

Elle s'y vit, rayonnante de jeunesse et de beauté.

Autour du merveilleux ovale de son visage, les magnifiques bandeaux noirs de sa chevelure se renflaient avec des ondulations lustrées qui faisaient mieux ressortir la blancheur du teint.

Isabelle, d'un geste nerveux, les aplatit sur ses tempes.

C'était une façon de se vieillir. Apparemment, elle ne voulait point être belle devant l'homme dont le nom l'avait fait tressaillir.

Son cou blanc et d'une ligne si pure se dégageait de l'échancrure de la matinée, laissant deviner l'admirable attache des épaules.

Isabelle prit une broche et fixe étroitement le col. Elle serra de même les coulisses des larges manches où ses beaux bras jouaient à l'aise. Si elle avait pu couvrir ses mains et voiler ses traits nul

doute qu'elle ne se fût empressée de le faire.

Après quoi, se jugeant suffisammnt enlaidie, elle sortit de la chambre.

Au moment où elle entra dans le salon deux hommes se levèrent pour la saluer. L'un d'eux vint au-devant d'elle.

—Bonjour, Isabelle ?—fit-il d'un ton dégagé.

Et, prenant la main que la jeune fille ne lui tendait qu'avec répugnance, il la porta à ses lèvres avec autant de gaucherie que de prétention.

Son compagnon se contenta de s'incliner profondément.

A leur aspect, on s'apercevait tout de suite qu'on était en présence de deux militaires. Ils en avaient la distinction un peu raide, le geste vaguement automatique.

Sous leurs habits civils, ils conservaient l'allure du soldat.

Jeunes tous deux, d'ailleurs, c'est-à-dire au voisinage de la trente-cinquième année,—un peu plus, un peu moins.

Mais la différence entre eux était saisissante.

Le premier – celui qui avait baisé la main d'Isabelle—était d'une taille au-dessus de la moyenne.

Il avait la face ronde et pleine, les lèvres épaisses, le nez gros, surtout entre les yeux, et busqué.

Une forte moustache noire ombrageait sa lèvre supérieure ; un sourire perpétuel laissait voir ses dents blanches.

Dans ses prunelles très noires, des prunelles de myope, on ne lisait ni bonté, ni malice, mais plutôt une sorte d'indifférence alliée à une absence complète de respect ou de scrupules.

Le reste du corps était à l'avenant, gras et dodu, les hanches et les cuisses fortes, avec un roulement dans la démarche. Les mains étaient belles, mais trop épaisses, les pieds plats et larges.

Au demeurant, le personnage n'était point antipathique. Ses dehors étaient ceux d'un parfait bourgeois égaré dans l'armée par une méprise sur sa vocation.

On le nommait Simon Helmann.

Le second, d'une taille moins élevée, était beaucoup plus large des épaules, d'une maigreur musculaire et saine. La tête, droite et bien attachée au torse, pouvait être tenue pour laide par les amateurs de figures insignifiantes.

Cette tête, en effet, était celle d'un dolichocéphale de l'ordre le plus éminent. La boîte cranienne, allongée du front à l'occiput, se bombait en une fière arcade découvrant un front droit aux tempes largement échancrées. Sous des sourcils de moyenne épaisseur se laissaient voir deux yeux au regard doux et profond, des yeux d'enfant, presque timides.

Le nez était d'une ligne très pure, mince et légèrement incurvée ; la bouche, presque grande, souriait avec de la tristesse aux commissures, le menton s'accusait harmonieusement, la moustache, châtain clair, ne voilait pas les lèvres ; enfin, la vie avait sculpté l'ensemble de la face d'un ciseau dur et habile.

Le capitaine Simon Helmann le désigna du geste.

—Permettez-moi de vous présenter mon ami Pierre Audouars, capitaine d'artillerie, qui s'apprête à partir pour une longue mission dans l'Afrique centrale.

Isabelle dévisagea l'homme qu'on lui présentait.

Quelle fut son impression ? Bien habile qui l'eut su dire.

Et toutefois, un observateur sagace eût présumé que cette impression avait été favorable, car il aurait pu voir, à plusieurs reprises, les yeux de la jeune fille se lever furtivement sur l'officier.

II

DEUX AMIS

Trois jours plus tard, le capitaine Pierre Audouars traversait d'un pas lent, le front penché et rêveur l'esplanade des Invalides.

Il avait cette démarche qu'ont les hommes absorbés en une méditation profonde ou hallucinés par quelque rêverie captivante.

Pierre Audouars n'était point une personnalité vulgaire.

Il avait trente-sept ans à cette époque, et n'était encore que capitaine. La chose était d'autant plus surprenante qu'il était

depuis dix ans en possession de ce grade, conquis au prix de travaux remarquables et aussi d'actions d'éclat qui faisaient d'incomparables états de service.

Mais Pierre Audouars avait un défaut grave.

Il était pauvre.

C'était un soldat d'essence et de naissance.

Il était fils du colonel Audouars, tué à Puebla, petit-fils du brigadier Audouars qui commandait l'artillerie française sous les ordres de Drouot, à la bataille de Hanau où Napoléon, vaincu à Leipzig après trois journées d'une lutte formidable, avait rompu le cercle des alliés cherchant à lui couper la retraite en lui fermant les chemins de la France.

Mais pas plus le père que l'aïeul n'avait fait fortune dans le glorieux métier des armes.

Pierre était resté orphelin de bonne heure, avec une rente de dix-huit cents francs.

Sa mère n'avait pas tardé à suivre son mari dans la tombe et l'enfant avait eu pour l'élever la tutelle et les soins d'une femme du peuple, bonne et simple, une honnête paysanne de la Dordogne, veuve elle aussi, d'un militaire et mère d'un fils plus âgé d'un an ou deux que Pierre.

C'était elle, la mère Savariau, qui avait pris soin des premières années du petit garçon. Il avait vécu sous son toit, partageant la chambre et les jeux de son frère de lait Abel.

Quand le moment était venu pour les deux jeunes gens de chercher leur voie, Abel n'avait point hésité.

Trop paresseux, et, d'ailleurs trop peu fortuné pour entrer à l'Ecole, il s'était engagé dans les zouaves avait fait la campagne de Tunisie puis celle du Tonkin, où il avait mérité la contre-épaulette de sous lieutenant.

Puis brusquement, servi par un esprit ingénieux et plein de finesse, il avait bifurqué et s'était fait agent de recherche au service de l'état-major général. Il y gagnait, selon son expression, de bonnes journées, lorsqu'il y avait de la besogne exigeant le flair et la discrétion, qualités qu'il possédait au premier chef.

Pauvre, Pierre Audouars était timide.

La Bruyère a merveilleusement tracé le portrait de l'homme sans fortune.

Le vie du jeune capitaine n'avait jamais eu un rayon de soleil pour l'éclairer.

Très estimé de ses chefs, très aimé de ses camarades qui l'entouraient d'une sorte de vénération, il n'avait jamais mis à profit les bonnes dispositions des uns et des autres pour solliciter un de ces postes où l'homme de mérite peut enfin donner toute sa mesure.

Et, de la sorte, en dépit des multiples ordres du jour qui avaient mis son nom en vedette, qui lui avaient valu la croix, il n'était encore qu'à un rang assez éloigné pour la promotion de grade de commandant.

Mais voici qu'un événement s'était produit qui avait bouleversé de fond en comble l'âme et l'existence de ce soldat taciturne.

L'amour était entré dans sa vie aves la soudaineté de la foudre.

Cela remontait à quelques jours à peine.

Deux semaines ne s'étaient point écoulée depuis l'heure exquise et terrible où, se laissant entraîner par son camarade Hermann, Pierre Audouars avait franchi le seuil des dames de Folligny.

Un regard, pas même un regard, la seule présence d'Isabelle de Folligny, avait suffi à allumer dans ce cœur vierge, la flamme d'une passion sans mesure, de celles qui consument toute l'existence d'une créature humaine.

Car Pierre n'était point une créature ordinaire.

Par sa naissance, par les origines de sa famille, il était de cette race bretonne, mélancolique et fière, farouche et noble, qui ne se laisse pas conquérir, mais qui ne se reprend jamais une fois qu'elle s'est donnée spontanément.

Et Pierre Audouars s'était donné à Isabelle de Folligny.

Désormais, toutes les minutes de sa vie, toutes les pensées de son esprit, toutes les pulsations de son sang appartenaient à la belle et charmante fille du général de Folligny.

—Mais si cet amour était pour lui une source de rêves délicieux, il l'était également d'un long et morne désespoir.

Car, maintenant plus que jamais, la conscience de sa pauvreté, de cette infériorité sociale qui avait toujours entravé sa carrière, lui révélait l'abîme ouvert entre lui et la radieuse apparition qui avait ébloui ses regards.

Dans ce salon orné de toutes les futilités du luxe contemporain, le pauvre garçon avait cru voir une richesse, plus apparente, hélas ! que réelle.

Et, tout de suite, il s'était dit qu'il y avait folie de sa part à lever les yeux sur l'adorable femme qui régnait en ce milieu de bien être et d'opulence.

Mais, en même temps, une réaction s'était produite, réaction bien digne d'une telle âme.

Un rêve tel que seuls en peuvent faire les imaginations de héros avait hanté sa pensée au point de l'accaparer tout entière.

Il s'était dit que l'occasion serait bénie qui s'offrirait à lui d'accomplir un de ces exploits quasi surhumains qui immortalisent une mémoire, qui transfigurent un homme.

Il se disait que cet exploit, il l'accomplirait aisément, sentant en lui assez de force pour conquérir un monde, puisque par là même il conquerrait Isabelle

Et, farouche, dominé par l'idée fixe, il ne songeait plus qu'à cette occasion possible, il agitait les projets à la fois les plus chimériques et les plus raisonnables mettant la sagesse d'un grand capitaine au service de la conception d'un poète.

Il aurait tout profit à tenter cet impossible. Vivant, il aurait la gloire, la fortune peut être ; il aurait l'amour d'Isabelle ; mort, il ne périrait pas tout entier. La reconnaissance, le souvenir ému d'un peuple veillerait sur la pierre de sa tombe, et, peut-être, sur cette pierre, une femme en deuil, l'unique, la bien-aimée, elle, celle dont il n'osait même se répéter le nom, viendrait verser une larme, s'agenouiller pour une prière.

C'était l'effort de cette pensée noble et pure, douce et déchirante qui penchait le front de Pierre, qui creusait une ride sur ce front.

Brusquement, comme il allait tourner le coin du boulevard des Invalides, une main se posa familièrement sur son épaule.

Il se redressa un peu surpris par cet attouchement.

Un cri joyeux jaillit de sa poitrine :

—Abel ? Toi !

—Oui, moi, Pierrot, répliqua gaiement l'agent.

L'officier passa son bras sous celui de son frère de lait.

Quelle joie de te voir ? d'où viens tu ? Voici deux ans au moins que je ne t'ai pas embrassé, frère.

Et l'agent de répondre, en riant, quoique aussi ému.

—D'où je viens ? Voilà bien la question d'un provincial. On voit que tu arrives de Nancy, et que tu n'es pas depuis bien longtemps à Paris. Mais nous parlerons de moi tout à l'heure. Toi d'abord. Où vas-tu de ce pas ?

—Mais au ministère, bégaya Pierre en rougissant un peu.

L'œil pénétrant d'Adel démêla la cause de ce trouble.

—Au ministère, par le boulevard des Invalides, alors que la rue Saint Dominique est là ? et il montrait la ligne de superbes hôtels qui borde l'esplanade à droite.

Ah ! ça, il n'y a donc huit jours que tu es dans nos murs ?

—Mais non, confessa naïvement Audouars, il y aura demain six mois que je suis attaché à la place de Paris.

—Six mois ? Et tu ne sais pas mieux la topographie ? Je ne te reconnais plus, Pierre. Ou plutôt, ajouta-t-il en riant, je reconnais l'erreur qui t'a fait prendre le chemin des écoliers. Il doit y avoir par là quelque joli minois que...

—Je te jure que non, protesta le capitaine.

Mais sa rougeur le trahit une seconde fois.

Il avait le culte de son secret. Même à Abel, son frère de lait, son plus vieux, son plus intime ami, il ne voulait pas avouer que s'il avait fait ce détour, c'était afin de prendre la rue de Varenne, puis la rue Barbet-de-Jouy, puis la rue Chanaleilles, afin de passer, inconnu, le cœur

battant, devant la chère maison qu'habitait Isabelle de Folligny.

Abel Savariau devina cette délicatesse, il ne voulut pas alarmer cette pudeur, mais il en conçut un peu d'inquiétude.

—Ho ! ho ! pensa-t-il, si Pierre garde ainsi son secret, c'est qu'il ne s'agit point, d'une amourette de rencontre, d'une aventure banale.

Ce doit être sérieux.

—Pourvu que ce ne soit pas dangereux.

Et changeant de conversation, il demanda gaiement :

Tu t'es trompé de route, mon vieux. Je vas te remettre sur la bonne voie. Peut-on faire quelques pas avec toi ?

Il y eut un reproche dans les yeux d'Audouars ainsi que dans le ton avec lequel il dit à son frère de la[illegible]

—C'est toi qui poses cette question Abel.

L'incident était clos.

Le léger [illegible] qui avait failli assombrir cette a[illegible]ié se dissipait heureusement.

Ils reprirent l'entretien.

Après échange de menus propos qui défraient toute première conversation venant après une longue séparation, l'agent du ministère demanda au capitaine d'artillerie.

—Et maintenant, que comptes-tu faire? Que souhaites-tu ?

Pierre Audouars soupira :

—Ce que je compte faire ? Le sais je ? Me voici fixé à Paris, pour de long jours, sans doute. Je vieillis dans mon grade. J'y mourrai.

—Tais toi donc. J'ai vu tes notes. Elles sont admirables.

—Hé ! je sais bien que je suis bien noté. Mais ce n'est pas une raison.

—Oui l'on t'a un peu négligé, j'en conviens. Mais, aussi, tu n'as pas su te pousser. Te voici à Paris, au foyer. A toi de te remuer un peu. Je puis t'aider, et tu sais que je ferai l'impossible pour toi. Veux-tu que je te recommande......particulièrement au colonel Derrien ?

—Me recommander ? Pourquoi ?

—Parce qu'il est tout puissant au ministère, le colonel ; il a le bras long. Il est à la tête de la section des recherches.

—Ah ! —fit l'officier qui tendit l'oreille.

Savariau s'interrompit brusquement et regarda son compagnon.

—Voyons ? ....Voudrais-tu partir pour les colonies ?

—J'en reviens. Mais je suis tout prêt à repartir, pourvu que.........

—Pourvu qu'on ne t'envoie pas moisir dans un coin perdu de marécage, à Ninh-Binh ou dans les palétuviers de Madagascar. C'est bien là ce que tu veux dire, n'est-ce pas ?

—C'est cela même, mon cher Abel. Je consens à mourir de tout, excepté de la fièvre paludéenne.

—Eh bien, frère, ce que j'ai en vue est infiniment glorieux et celui qui mourrait en le faisant serait à jamais célèbre.

—De quoi s'agit-il donc ? questionna Pierre très intrigué

—Oh ! ce n'est encore qu'à l'état de projet. Il s'agit d'envoyer une colonne à travers le Sahara jusqu'aux territoires neutres de la côte des Somalis, en litige entre l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne, afin d'établir un point de communication entre Madagascar et nos possessions de l'Ouest africain.

Il y aura, à la tête de cette expédition, un officier de marine d'une valeur éprouvée, homme d'un mérite supérieur, d'une intelligence rare car il peut surgir des difficultés, naître des complications.

Si tu le désires et si le projet prend corps, tu pourrais être adjoint à cet officier comme commandant en second de l'expédition. Je crois qu'il serait heureux d'être secondé par un homme de ton énergie.

—C'est beaucoup d'honneur que tu me fais, frère.—Je n'ose m'en croire digne. Et, pourtant, une telle œuvre à accomplir me plairait.

Sa voix tremblait en prononçant ces paroles.

Une flamme étrange s'allumait dans ses prunelles et faisait rayonner son mâle visage d'une beauté presque surhumaine.

Abel Sauvariau le considérait à la dérobee.

—Oui,—fit-il,—plus j'y pense, plus je ne vois que c'est toi. Je vais en parler tout de suite au colonel. Ce n'est pas notre dé-

partement, puisque ça ressortit à la marine, mais n'importe ! Il a le bras long, le colonel Derrien, et on l'écoute volontiers. En tout cas, motus. C'est secret, car la mission ne sera pas reconnue officiellement.

Ils poursuivirent leur route, s'entretenant de ce grave sujet.

Abel quitta son frère de lait à la porte du ministère. Il n'y voulait point entrer ostensiblement avec lui.

Si avouables que fussent ses fonctions d'agent de la guerre, il savait quelle défaveur s'attache dans l'opinion du vulgaire à la profession d'agent d'une police quelconque, et il avait, lui aussi, ses intimes délicatesses.

Il ne voulait point que Pierre, si pur et si noble, pût être effleuré par l'ombre d'un soupçon flétrissant.

L'officier ne fit que traverser les bureaux, où il était stagiaire.

Il était depuis trop peu de temps à Paris pour qu'on l'eût initié à tous les dessous de ces rouages compliqués.

D'ailleurs, ses chefs eux-mêmes le jugeaient peu apte aux pratiques d'une diplomatie cauteleuse.

Pierre serra donc les mains de ses divers camarades et sortit, s'abandonnant tout entier à son rêve de gloire qui était aussi un rêve d'amour, puisque la gloire lui donnerait Isabelle.

III

L'AGENT SECRET

Pendant ce temps, Abel Savariau, après avoir pris de son côté "l'air de la maison", regagnait son propre domicile, situé au numéro 17, de la rue du Cherche-midi.

C'était un spectacle touchant que celui de l'intérieur de cet homme dont la vie publique était si mouvementée.

Là, dans un tout petit appartement bien clos il vivait en compagnie de sa mère, la vieille Périgourdine, fille et veuve de soldats qui avait eu la satisfaction de nourrir de son lait deux autres soldats son fils selon le sang, Abel, son fils d'adoption, Pierre Audouars

Oh ! comme elle les aimait l'un et l'autre, de quelle pieuse et constante tendresse elle les entourait !

—Et, vraiment, ainsi qu'elle le disait elle-même, elle ne savait lequel lui était le plus cher, l'enfant selon la chair, ou l'enfant selon le cœur.

Pourtant, elle ne les voyait que rarement. Abel la quittait fréquemment, chargé de missions secrètes, ne lui confiant même pas le but de ses voyages, s'absentant des semaines entières, sans qu'elle sût où le retrouver.

Quant à Pierre, il y avait des années qu'elle ne l'avait revu.

Jamais néanmoins, elle ne s'était troublée, jamais elle n'avait eu une plainte ou un regret, jamais elle n'avait posé à son fils une question qu'elle pouvait juger indiscrète.

Elle acceptait ce qu'il lui disait, elle n'en demandait pas davantage. Le dialogue était court :

—Maman, je pars ce soir.

—Bien, mon fils. Quand reviendras-tu ?

—Peut-être demain, peut-être après ? Je ne sais pas.

Et c'était tout.

Sur ses indications, elle lui préparait sa valise, une valise spéciale, d'une forme particulière, ou bien un sac si bien fait, si bien conditionné, qu'Abel pouvait le dissimuler sous ses vêtements, un vrai sac à malices, susceptible de se transformer en abdomen volumineux ou en bosse de polichinelle.

Mais lorsqu'il était à demeure auprès d'elle, il fallait voir de quel zèle, de quels soins pieux la mère entourait son fils.

—Elle le connaissait, elle savait ses goûts, ceux de cette partie de la forte population qui vit au centre de la France, plus près du Midi que du Nord, race vigoureuse d'esprit et de corps, un peu matérielle, un peu portée sur la bouche, mais patriote et vaillante, mangeant de bon appétit et travaillant de même.

C'était alors pour Abel des plats succulents préparés avec cet art inné de la cuisine que possèdent toutes les ménagères des régions riches de la France.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, Abel Savariau jeta d'une voix de fanfare ses salutations à sa mère.

—Maman, maman ! Devine un peu pour voir.

Elle ouvrit de grands yeux · elle ne l'avait jamais vu plus joyeux ! elle n'avait jamais découvert dans son hilarité ces airs mystérieux annonçant une surprise joyeuse.

Quoi ! Que veux tu que je devine ? fit-elle interloquée

—Il se recueillit, puis, lui sautant au cou :

—Pierre dînera ici, demain soir, maman.

—Pierre ! fit la brave femme avec un peu de saisissement.

—Oui, Pierre. Je n'avais pas voulu te le dire, d'abord, de peur de déception. Il était à Nancy, depuis son retour en France. Eh bien ! maintenant, il est à Paris. Je l'ai rencontré tout à l'heure.

—Merci Dieu ! fit-elle, je pourrai donc l'embrasser mon Pierrot. Voilà deux ans que je ne l'ai fait.

Ils se mirent à causer de ce sujet toujours intéressant.

Pendant ce temps. Mme Savariau dressait la table et servait le déjeuner où elle prenait place en face de son fils.

Et la conversation fut intime et gaie.

—Ah ! ça, risqua-t-elle, j'espère, Abel, que tu ne va pas repartir de quelques jours ?

—Ça maman, je ne puis te le dire. Je crains, au contraire, d'avoir à faire une assez longue absence avant la fin du mois.

Elle soupira :

—Allons ! Il faut savoir se résigner. Ce n'est pas pour moi seule que Dieu m'a donné des enfants.

Le rapas terminé, Abel s'enferma dans sa chambre.

Il avait des notes à compulser.

Je n'y suis pas pour personne, maman, recommanda-t il.

—Pas même pour le ministère ?

—Pas même pour eux.

Elle prit délibérément la consigne.

Elle était femme de devoir et d'exactitude.

Seul dans sa chambre, Savariau s'assit devant une table et déployant une serviette de cuir, en retira certains papiers qu'il étala devant lui.

Puis, monologuant, selon son habitude il se mit à récapituler la besogne accomplie.

Voyons, mettons un peu d'ordre dans mes notes.

Primo. J'ai eu peut être tort de garder les papiers de l'Allemande. En retrouvant la valise, on a dû s'apercevoir que le vol n'avait pas d'autre objet que la capture de ces papiers.

Il s'interrompit.

Hum ! reprit-il, voici bon nombre de jours écoulés, et malgré la plainte qu'il a déposée, Von Stracken n'a pas poussé bien avant son enquête, preuve qu'il ne tient pas à faire savoir à la prefecture ce que contenait le colis. Le reste a dû lui être restitué. Il ne sera pas bien commode, maintenant, de lui rendre ces documents.

—Il fit quelques pas dans la chambre, les mains derrière le dos, le front penché et soucieux.

Il se secoua, un peu nerveux.

—Bah ! ne pensons pas à cela pour le moment.

Ça ne presse pas. Je verrai à inventer quelque truc.

Secundo : — reprit il, scandant ses phrases, j'ai accusé le capitaine d'Héricourt d'être un traître. J'ai été un peu vite peut être.

Tertio, j'ai dit au colonel Derrien que les dames de Folligny avaient été pour le moins les complices de cette trahison, et que c'étaient elles qui avaient remis les papiers à la comtesse Hedwige.

Les dames de Folligny sont les parents du colonel.

Le coup a été si rude pour le pauvre homme qu'il en a eu presque une attaque et qu'il garde encore la chambre. Ça l'a rudement touché.

Derechef le soliloque s'interrompit. Après quoi il reprit.

—De ça pourtant je suis très sûr, quelque chagrin que cela fasse au colonel, quelque chagrin que j'éprouve moi même de lui en faire.

Mes certitudes sont absolues.

Il se mit à lire avec lenteur et scrupule une note primitivement écrite au crayon sur laquelle on avait repassé les caractère à l'encre violette.

Voici ce que dit cette note.

2 mars, — Aujourd'hui Justine a donné son cœur à son cousin en lui affirmant que sa mère avait remis à sa tante son consentement écrit à leur mariage.

Et, souriant à moitié, il murmura :

—Il n'y a pas à dire : le cœur de Justine est un cœur d'artichaut, mais ça ne l'empêche pas d'être une jolie fille tout de même.

Or, cette note est précise.

C'est bien le 2 mars qu'Abel Savariau, conducteur d'omnibus, son cousin a reçu, entre de doux épanchements, de Justine Lerminet, femme de chambre au service de Mmes de Folligny, l'assurance que sa maîtresse "sa mère" avait remis à la comtesse de Stohlfeld "sa tante", le "consentement écrit", c'est à dire les six pièces annotées par le traître qui les a prises dans les trois cartons du ministère.

Justine a fort bien fait sa commission.

Elle a indiqué la nature du papier, la couleur de l'encre, les marques spéciales des manuscrits, et même la feuille rose qui enveloppait les documents remis à Mme de Stohlfeld par Mme de Folligny, "de la main à la main", m'a t elle dit.

Or, le 5 mars, trois jours plus tard, j'ai repris ces mêmes documents dans la valise de Mme la comtesse de Stohlfeld, prêtée par elle pour la circonstance à M. le capitaine Von Stracken.

Donc, le doute n'est pas possible, les dames de Folligny. — l'une ou l'autre l'une et l'autre, il n'importe, — sont d'abominables coquines qui trahissent impudemment leur pays.

Voilà qui est acquis.

Il se remit à marcher dans la chambre.

—Le reste ne l'est pas autant fit-il avec un geste de dépit, en mordant furieusement sa moustache.

De qui tenaient-elles les papiers ?

J'ai accusé Héricourt. En avais-je le droit ?

Voyons encore cela. Ici, je n'ai plus les mêmes certitudes.

Et, après un nouvel examen des pièces il recommença son énumération à haute voix :

—Les cinq premiers documents ne sont que des amorces.

Von Stracken aurait pu les garder que cela ne nous eût fait aucun mal.

Si je les ai repris, c'est pour bien établir qu'ils sont sortis des cartons de l'état-major. Et même à cette heure l'Allemand doit être encore plus persuadé de leur valeur puisqu'on a mis tant de soin à les lui reprendre.

Oui, mais il y a la sixième pièce !......

Et celle-là, oh ! celle là, est concluante.

Raisonnons :

C'est le 10 février que, pour la première fois, les ministres des colonies et de la marine ont fait part à leur collègue de la guerre du projet de missions à travers le Sahara.

A cette date, les officiers chargés de la première étude n'étaient pas encore de retour.

C'est le 15 seulement que le lieutenant Carquet est rentré à Paris.

C'est le 18 qu'il s'est rencontré avec le lieutenant Freugère et le capitaine d'Héricourt dans l'arrière salle du café des Ministères et qu'ils ont parlé de leur mission préparatoire comme d'une mission d'études topographiques servant d'ouverture à une colonne d'exploration. J'ai entendu cette conversation.

Imprudence peut-être, rien de plus.

Ah ! oui, mais le 25 février. M. d'Héricourt en parlait à Mme de Folligny, et j'ai également entendu cette conversation — par les oreilles de Justine.

Ce n'est pas tout.

Le 28 février, le même Héricourt en parlait à Mme de Stohlfeld, chez la même dame de Folligny, et le 2 mars l'Allemand avait en mains le rapport préliminaire rédigé par lieutenant Carquet sous la dictée du capitaine Lamalgue.

Or, Lamalgue est absent et ne rentrera que dans quelques mois. Carquet a déposé son rapport aux mains du ministre, et celui ci l'a remis dans les bureaux.

Le 20, Carquet est allé prendre son congé en famille, dans le Midi.

Ce n'est donc pas lui qui a livré la pièce.

Voilà les présomptions logiques. Il y faut ajouter les présomptions morales.

Héricourt est joueur, il a des dettes.

Mme de Folligny dépense bien au-delà de ses revenus.

Toutes les apparences sont donc pour que la trahison vienne de ce côté.

Un geste d'impatience souligna cette phrase.

—Oui, mais tout cela ne constitue pas une preuve !

Et, rêveur, un demi-sourire errant sur les lèvres, Abel Savariau poursuivit :

—Tout de même, il n'a pas la tête d'un traître, cet Héricourt. Il est jeune il est beau, il use la vie par tous les bouts c'est de son âge, c'est de sa race. Il est amoureux d'autant de façons qu'un homme peut l'être de l'Allemande par les sens, d'Isabelle de Folligny par le cœur. Il peut suffire à ce double amour.

Besogneux. Et qui ne le serait à sa place ? faut de l'argent, beaucoup d'argent à un jeune officier pour tenir son rang aujourd'hui. Qu'on y ajoute l'amour et le jeu, en voilà assez pour expliquer ses dépenses et ses faiblesses.— Mais de là à la trahison, il y a loin.

Quant aux femmes ?.........

Savariau fit une pause. Son sourcil s'était froncé.

—Oh ! là ! Il n'y a pas de doute. C'est bien Mme de Folligny qui a remis les papiers à la Stohlfeld.

Ceci est hors de contestation.

Le fait matériel est établi.

Et...... pourtant ? Cette Isabelle si noble, si pure d'apparence, avec cette mélancolie étrange qui la rend plus séduisante encore, est-elle la complice de sa mère ?

Ah ! Je passe à bon droit pour l'homme le plus habile du ministère. Et, cependant que vaut ma perspicacité contre les roueries d'une femme ? Dalila n'a-t-elle pas joué Samson ?

Un coup discrètement frappé l'interrompit. La voix de Mme Savariau disait à travers la porte.

—Abel, une carte télégramme pour toi.

Il ouvrit la porte et prit la carte sur laquelle il lut ces mots.

"Je vous attends à dîner sans faute."

"PAUL."

—Ah !—fit-il,—le colonel me mande. C'est grave.

IV

LE PLAN

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque l'agent secret entra dans le cabinet du chef d'état-major général de la marine, le vice-amiral Lavieuville.

Deux hommes y attendaient déjà.

L'un des deux hommes était le colonel Paul Derrien, l'autre un lieutenant de vaisseau au mâle visage, au torse d'athlète, du nom de Jean Breton, déjà célèbre dans le monde de la marine pour ses exploits aux colonies, où il avait accompli de véritables tours de force, des prodiges d'adresse et de courage.

L'amiral Lavieuville entra et serra la main des trois hommes.

S'adressant à Savariau, il lui dit en souriant :

—L'exactitude faite homme. Nous allons avoir besoin de vous.

—A vos ordres, amiral, répondit simplement l'agent.

On s'assit autour d'une grande table où divers papiers étaient étalés.

Puis l'amiral tira d'un portefeuille de maroquin un pli scellé qu'il posa à côté de sa place.

—Messieurs, commença-t-il, ce qui va se dire ici est absolument confidentiel. Je n'ai pas besoin de faire appel à votre plus rigoureuse discrétion. C'est un secret d'Etat.

Les trois auditeurs donnèrent leur assentiment d'une simple inclination de tête.

L'amiral continua :

—Colonel, c'est à titre consultatif que vous êtes appelé, comme aussi vous, monsieur Savariau. Je vais avoir besoin de vos lumières et de votre intervention.

Vivement il fit sauter le cachet de l'enveloppe et déploya le document qu'elle contenait.

—Voici, dit-il, le plan ne varietur du projet de colonne exploratrice élaboré conjointement par les ministres des colonies, de la marine et de la guerre. Ce projet va vous être soumis. Dès à présent le choix du ministre de la marine s'est arrêté sur vous, monsieur Breton. Vous êtes le chef désigné de l'expédition.

Le lieutenant de vaisseau s'inclina avec déférence.

L'amiral partagea le document en trois copies dont il réserva une pour lui-même.

Il tendit les deux autres au colonel Derrien et à l'officier de marine.

—Nous avons tout le loisir d'étudier ce plan. Ce n'est pas à cette intention que je vous ai convoqués aujourd'hui.

Jean Breton releva la tête et considéra son chef avec un peu d'étonnement.

De quoi allait on parler ?

—Voici ce qui motive cette réunion, — reprit l'amiral Nous sommes avisés que le capitaine Lamalgue, revient du Soudan, et débarquera à Marseille dans le courant du mois prochain, c'est à-dire le 25 ou le 26 octobre.

Le capitaine Lamalgue est porteur de documents extrêmement importants.

Je ne parle pas seulement des études, des rapports, des cartes topographiques dressées par lui.

Je vise surtout des traités conclus ou en projet avec les divers chefs noirs dont il nous apporte les duplicata.

Par malheur, continua l'amiral, nous ne sommes pas les seuls à savoir son retour.

Cette révélation provoqua un nouvel étonnement sur les traits du lieutenant de vaisseau.

Le colonel Derrien et Savariau demeurèrent impassibles.

Ce que voyant, l'amiral poursuivit ses explications :

—Le but de l'expédition en projet est d'ouvrir la voie à une colonne française, voie purement coloniale à l'apparence, entre nos possessions du Soudan et les territoires contestés et jusqu'ici tenus pour neutres, qui s'étendent entre l'Etat du Congo belge et les possessions anglaises et allemandes.

Il s'agit d'assurer, avec entente de la Belgique, et au besoin de l'Allemagne, une route qui nous permette de rattacher, par un point du littoral, Madagascar au continent.

Deux nations européennes ont un intérêt à connaître notre plan : l'Allemagne, qui possède la côte du Zanguebar, et qui vise les massifs du Kenia et du Kilima-Njaro, et l'Angleterre dont l'effort tend à unir l'Egypte à ses territoires des grands lacs et à ses colonies de l'Afrique australe, menacées, à tout instant, de soulèvement locaux.

—L'Angleterre surtout,—fit la voix grave de Savariau

L'amiral considéra l'agent avec un peu d'anxiété.

—Ah !—Vous dites "l'Angleterre surtout " monsieur Savariau.

—Je dis "l'Angleterre surtout ", oui, amiral.

Le chef d'état-major s'était interrompu.

Les deux autres assistants regardaient Abel avec la même curiosité.

—Pour parler ainsi,—reprit l'amiral,—vous avez des raisons

J'ai toujours des raisons, amiral.

Il y eut quelques minutes de silence, de ce silence qui précède les révélations importantes.

—Afin de vous expliquer mes réticences, reprit enfin l'amiral Lavieuville, je dois vous apprendre, messieurs, que le capitaine Lamalgue a été l'objet de tentatives homicides contre sa personne et celles de ses gens.

On avait intérêt à savoir ce qu'il rapporte.

Jusqu'ici, nous n'avons pu savoir quels étaient les fauteurs de ces attentats. M. Savariau me paraît en savoir plus long sur ce sujet.

Le lieutenant de vaisseau Breton se mit à considérer l'agent avec une curiosité plus aiguë encore.

Ainsi mis en demeure de parler, celui ci s'expliqua :

—Vous ne vous êtes pas trompé, amiral, — dit il modestement.— J'en sais plus long, c'est-à-dire que je suis sur la voie d'une sérieuse découverte. C'est là ce qui m'a permis d'affirmer que des deux nations dont vous avez prononcé les noms, l'Angleterre est la plus directement, la plus vivement intéressée à connaître les projets de la France.

—Comment êtes-vous arrivé à cette déduction ?

—Je vais vous le dire aussi brièvement que possible.

Savariau raconta alors, avec dates à

l'appui, de quelle manière il avait découvert la livraison des papiers à la comtesse de Stohlfeld, comment il en avait opéré le recouvrement dans la valise du capitaine Von Stracken.

—Mais,— interrompit l'amiral,— ceci tendrait à prouver que c'est l'Allemagne qui opère ces détournements.

Abel sourit et, réclamant du geste l'attention :

—Si vous voulez me permettre d'achever, amiral, vous verrez que mes raisonnements sont fondés.

De tous les papiers trouvés dans la valise du capitaine, un seul était important le numéro 6, précisément la projet d'expédition qui nous occupe en ce moment.

Or, veuillez bien suivre mon raisonnement, cette pièce est la seule qui ne porte pas de mention spéciale, l'indication qui révèle l'attention qu'on pouvait lui prêter de l'autre côté du Rhin.

Sans doute, on la tenait pour utile, mais de valeur secondaire.

Mme de Stohlfeld en a été pour son argent. Elle a payé inutilement les cinq autres pièces, qui n'étaient absolument que des amorces.

—Je ne comprends pas très bien,—dit l'amiral.

—Vous allez comprendre. La pièce numéro 6 a donc été adjointe aux cinq autres à titre de renseignement éventuel, utile peut-être, mais non capital.

C'est ce que nous appelons des renseignements de " moralité ", lesquels n'ont d'autre but que de donner aux gouvernements une bonne opinion des agents qu'ils emploient en leur prouvant le zèle et l'activité qu'ils déploient. La mention *d'importance spéciale* n'y figurait point.

—Encore une fois, je ne vois pas l'Angleterre en tout ceci.

—Vous allez l'y voir.—Le numéro 6, en revanche, avait intéressé quelqu'un autre que la comtesse et son courrier, puisqu'elle a été décalquée et qu'elle porte les traces de ce décalque.

—Ah ! ah ! — fit l'amiral, ouvrant les oreilles.

—Or, la pièce, remise le 2 mars à Mme de Stohlfeld, n'est sortie de chez elle que le 5, trois jours après, dans la valise que j'ai eu le bonheur de reprendre à son courrier, le capitaine Von Stracken.

—Elle a donc été décalquée chez Mme de Stohlfeld.

—Ne venez-vous pas de dire qu'elle ne l'intéressait pas ?

—Et je le répète. Ce n'est pas Mme de Stohlfeld qui l'a décalquée.

—Ah ! — firent cette fois les trois interlocuteurs d'Abel.

—Si ce n'est pas la comtesse qui l'a décalquée—continua l'agent — c'est un autre.

Or, je viens de vous dire que la pièce n'est pas sortie de chez elle du 2 au 5 mars, c'est-à dire pendant les trois jours qu'elle est restée en sa possession.

Donc c'est bien chez elle qu'elle a été décalquée.

—Cela devient intéressant ! — fit l'amiral avec un sourire.

—Oh ! oui, amiral. Mon métier est souvent amusant.

—Continuez, Savariau, continuez — fit le colonel.

—L'agent poursuivit, secrètement flatté de son succès.

—Il faut vous dire qu'en femme qui se respecte, Mme la comtesse de Stohlfeld est pourvue d'un mari âgé.

—Oui, le vieil Otto ! — s'exclama l'amiral avec une hilarité que partagea le lieutenant de vaisseau Breton. Mais à part son rôle de mari pour la galerie, je ne vois pas à quoi il peut bien être bon.

—N'en riez pas, amiral.

Ce vieux polisson est bien loin d'être le nigaud qu'il affecte d'être. Qu'il soit un mari complaisant, ceci ne fait pas l'ombre d'un doute.

Mais cette complaisance lui profite.

Sa femme le paie très cher.

—On assure qu'elle lui fait cent mille francs de rentes

—Peut-être bien. Je n'ai pas vérifié leurs comptes. Ce que je sais mieux, c'est que ces cent mille francs ne suffiraient point au vieux drôle pour la vie qu'il mène. Il lui en faut aisément le double.

—Le double ? Allons donc ! Et pourquoi faire ?

—Dame ! amiral, ce comte Otto joue un jeu d'enfer.

La comtesse ne donnant que cent mille francs il faut bien que le comte se procure la différence par quelque autre industrie, n'est-ce pas ?

Eh bien ! cette industrie ressemble celle de sa femme.

Il est espion pour son compte.

—Pour son compte ? Qu'entendez-vous par là ?

—J'entends que ce modèle des époux, cet excellent Germain, espionne sa femme pendant que celle ci espionne la France.

—Alors, c'est un surveillant, une sorte d'inspecteur à domicile ?

—Oh ! non. L'Allemagne ne se méfie pas de la comtesse. Et d'ailleurs, un tel métier ne serait pas assez lucratif pour le vieil Otto.

C'est donc pour un autre pays que le sien qu'il travaille.

—Pouah ! quel monde ! — fit l'amiral avec dégoût.

—Heu ! — prononça philosophiquement l'agent, — nous avons de ce genre là chez nous.

Aucun peuple n'en est exempt.

—Alors, c'est pour l'Angleterre qu'espionne le comte Otto ?

—Vous l'avez dit, amiral. C'est lui qui a décalqué la pièce numéro 6.

—Je voyais venir cela, fit le chef d'état-major en riant. Mais dites-moi, Savariau, ceci n'est qu'une hypothèse En avez vous la preuve absolue ?

Autant qu'on peut l'avoir, amiral.

Je vous ai dit que les pièces sont demeurées trois jours chez la comtesse.

Pendant ces trois jours, le comte est venu chez sa femme non pour le plaisir de la voir mais pour accomplir sa besogne d'espion.

Il y a séjourné quatre heures en tout, pendant que Madame était en courses ou en promenade, le temps, comme vous voyez de visiter certain petit secrétaire en bois de rose et de prendre le décalque de la pièce numéro 6.

—Bon, Savariau, interrogea Derrien, mais un autre que lui n'a-t il pu pénétrer chez la comtesse.

L'agent eut un petit rire plein de sous-entendus.

—Vous me permettez de vous répondre, mon colonel, qu'à cet égard, il ne saurait y avoir l'ombre d'u ' erreur.

—Je possède dans la m. ` un autre moi-même à l'œil de qui ri ne saurait échapper.

Les documents ont séjourné pendant trois jours dans le petit secrétaire dont je viens de parler, et, pendant ces trois jours, la comtesse, n'a reçu personne.

Détail particulier. Le petit meuble était taché d'une goutte d'eau à la suite de l'opération pratiquée par M le comte de Stohlfeld.

Cette goutte d'eau, pareille à la tache de sang sur la clef de Barbe-Bleue, a donné beaucoup de mal pour l'enlever à M. Fritz valet de chambre de la comtesse, domestique vaillant et de plus Luxembourgeois bon teint, quoique né aux environs de la rue des Dames à Montmartre.

Cette fois l'hilarité fut générale.

Savariau avait une manière de présenter ses récits qui leur donnait une saveur toute parisienne

Cela permit aux trois auditeurs de se dilater un instant la rate au détriment des espions si bien surveillés par l'agent.

Le colonel Derrien redevint sérieux le premier.

—Puisque vous savez cela, Savariau, ne pourriez-vous prendre ce vieux coquin en flagrant délit ?

Les sourcils d'Abel s'étaient froncés.

— Vous touchez là, mon colonel, à une plaie saignante, au plus gros souci de ma carrière.

—C'est qu'en effet ce diable d'homme dont nous avons ri tout à l'heure, est l'individu le plus madré, le plus retors que j'aie jamais rencontré.

Depuis le jour où j'ai acquis la certitude de ses agissements, je n'ai jamais eu l'occasion de le prendre la main dans le sac.

J'ignore absolument où se trouve le centre de ses opérations, ou plutôt, je le soupçonne, mais je recule devant l'hypothèse.

Ces paroles, Savariau les prononça d'une voix sourde, comme s'il avait eu peur de les livrer à l'écho, de s'entendre lui-même.

Un silence anxieux se fit autour de lui.

—Peste — gronda l'amiral, c'est donc quelque chose de grave.

Abel Savariau hocha la tête.

—Très grave, tellement grave que je ne sais si, même à vous, je dois faire part de mes soupçons..

—Mais afin de ne vous laisser aucun doute je dirai simplement que mes soupçons se portent sur le représentant d'une nation que nous tenons pour amie.

Il y eut un mouvement de stupeur dans l'auditoire.

—La Russie ? s'écria inconsidérément Breton.

—Non,— pas la Russie, — les Etats-Unis.

Et, se reprenant avec une sorte de regret il ajouta :

— Je vous demande,messieurs,d'oublier ce que je viens de dire.

Il n'est pas dans mes habitudes d'énoncer mes soupçons, encore moins d'accuser sans preuve.

Mettez que je n'ai rien dit et revenons au sujet de cet entretien, si vous le voulez bien.

—Mais... il est terminé, l'entretien, — conclut l'amiral. — Vous venez, mon cher Savariau,d'éclairer en quelques mots la situation. C'est à vous qu'il appartient de prendre les précautions nécessaires pour mettre le capitaine Lamalgue en garde contre les machimations qui se préparent.

—Il faut le prévenir à temps, car il pourrait être, que dis-je, il sera sûrement l'objet de quelque tentative contre sa personne.

—J'aviserai, répondit tranquillement l'agent.

Alors la conversation revint à son point de départ.

L'amiral Lavieuville demanda au colonel Derrien :

Maintenant, colonel, c'est à mon tour de vous demander quels sont parmi vos subordonnés les hommes les plus sûrs que vous puissiez désigner au choix du ministre pour accompagner M. Breton ici présent dans l'expédition projetée.

Derrien hésita :

—Mais ne vous semble-t-il pas que les officiers qui ont fait les premières études sont naturellement indiqués pour ce rôle?

Non, répondit l'amiral. Le lieutenant Carquet a été pressenti. Il ne parait pas disposé à repartir et d'ailleurs, c'est un officier médiocre.

—Quant au capitaine Lamalgue, outre qu'il rentre fatigué ou anémié, après un séjour de trois années au Soudan, il est surtout explorateur beaucoup plus que chef militaire.

Dès le commencement de ces propos, Savariau s'était levé.

Je crois amiral, dit-il, que je puis me retirer Je craindrais d'être de trop dans une conversation de ce genre.

Mais non, mais non, Savariau, reprit chaleureusement l'amiral Lavieuville, les hommes tels que vous ne sont jamais de trop. Vous pouvez, même nous renseigner utilement.

Abel se rassit modestement et prêta l'oreille.

Amiral, dit alors le colonel Derrien, je suis un peu pris au dépourvu, je vous l'avoue. Cependant, je puis vous donner un nom tout de suite, sauf contrôle.

Voici plus d'un an que le capitaine d'Héricourt sollicite une occasion de se distinguer.

Un brusque tressaillement de Savariau arrêta net l'entretien.

Vous paraissez ne pas goûter ce choix demanda l'amiral.

Avant que Savariau pût répondre, le colonel intervint.

Oui, je sais que Savariau a des préventions contre M. d'Héricourt.

Mais je ne les partage pas et jusqu'à nouvel ordre, je les crois erronées.

J'ai même fait une enquête à ce sujet. Le colonel avait parlé avec une sorte d'irritation contenue.

Au mot d'enquête, Savariau avait eu un frissonnement.

Mon colonel,—prononça-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, — il ne m'appartient pas d'aller à l'encontre de vos propres recherches.

Je vous ferai remarquer toutefois qu'elles impliquent un blâme à mon adresse.

Le vieux soldat se retourna et tendit loyalement la main à l'agent.

—Amiral, — dit-il, — je serais désolé que quelqu'un pût croire que j'aie l'ombre d'un doute sur l'habilité ou sur la loyauté de Savariau, mais tout homme est susceptible d'erreur. Et peut-être Savariau lui-même serait-il heureux de reconnaître qu'il a pu se tromper.

—Dieu vous entende, mon colonel,— soupira Abel.—J'en serais plus qu'heureux. M. d'Héricourt est un soldat aussi brillant que brave, et, peut être, serait-ce lui rendre service que de l'éloigner de Paris.

—A la bonne heure ! — fit joyeusement le colonel. —En ce cas, Savariau vous ne faites pas d'opposition à la proposition du nom de M d'Héricourt comme membre de la mission ?

—Je ne fais pas d'opposition, mais j'y apporte une restriction.

—Une restriction ? Laquelle ? demanda l'amiral.

—Je crois que M. d'Héricourt peut être attaché à la colonne, mais non comme second de M. Breton. Il y a mieux que lui.

—Mieux que lui ? — réclame encore Derrien. — Mais oubliez-vous, Savariau, qu'il est le héros du Sud-Oranais, que c'est lui qui a conduit la reconnaissance de la Casamance ?

—Je n'oublie rien, mon colonel. Mais ici j'invoquerai le meilleur de tous les témoignages, celui de M. Breton lui-même. Demandez-lui comment se nomme l'officier d'artillerie qui a amené avec lui l'attaque des forts de Sousse et celle des positions chinoises de Bac Ninh.

—Pierre Audouars ? —s'écria joyeusement le lieutenant de vaisseau.

Le colonel Derrien se leva.

Pierre Audouars ? C'est vrai. Vous avez raison, Savariau. Je suis impardonnable de n'avoir pas prononcé ce nom-là avant tout autre.

El comme on se séparait pour sortir, il retint l'agent.

—Venez avec moi· J'ai besoin de vous parler.

V

LES ANGOISSES DU COLONEL

Une demi-heure plus tard, le colonel faisait asseoir Abel Savariau en face de lui dans son cabinet de la rue Casimir-Perier.

—Mon cher Savariau, commença-t-il,— j'ai pu vous faire de la peine tout à l'heure.

C'est bien involontairement que je l'ai fait.

Mais rappelez vous le terrible entretion que nous avons eu ici, quel coup vous m'avez fait en me faisant part de vos soupçons sur mes parentes, les dames de Folligny.

—Croyez bien, mon colonel, qu'à ce moment-là, j'ignorais qu'elles fussent vos parentes, sans quoi j'y aurais mis des ménagements.

L'officier sourit tristement.

—Je vous crois, Savariau, je vous crois.

Le coup a été rude.

J'ai cru que j'en mourrais.

N'importe ! Il vaut mieux que je l'aie reçu ainsi.

Maintenant ce n'est plus à refaire.

Et, comme se racrochant, malgré tout, à une espérance :

—Vous, — fit-il, — vous m'avez déclaré que les pièces remises à Mme de Stohlfeld étaient bien celles de la valise ?

—Oui, mon colonel, puisque je les y ai reprises.

—Et vous êtes sûr également qu'elles furent remises par Mlle de Folligny ?

Savariau protesta.

—Ah ! non ! ah ! non ! J'ai dit : " Mme de Folligny".

Un soupir involontaire de soulagement souleva la poitrine du vieil officier.

Il redevint morne tout aussitôt.

—J'aime mieux cela, assurément, bien que ça ne change pas grand'chose à la situation.

C'est la mère qui est coupable au lieu de la fille.

Mais vos soupçons sont-ils fondés ?

—Hélas ! oui, mon colonel.

Et l'agent fit à Derrien le récit des moyens dont il s'était servi pour arriver à acquérir la triste certitude.

—Ainsi, questionna le colonel, cette Justine que je croyais une servante mo-

dèle, dévouée à ses maîtresses, n'est pas autre chose qu'une policière à vos ordres.

—Dame, mon colonel, j'espère que vous ne m'en blâmerez pas.

Le métier veut cela.

On place ses agents où l'on peut.

J'espère aussi que ce que je viens de vous dire ne nuira pas aux intérêts de cette brave fille.

Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'elle est toute dévouée à Mlle Folligny et que, si elle dessert la mère, elle défend la fille avec un zèle et une affection tels qu'elle a modifié mes propres sentiments à son égard.

Que voulez-vous dire, Savariau ?

Je veux dire que mes certitudes se bornent aux agissements de Mme de Folligny et qu'en ce qui concerne sa fille, j'ai abandonné mes soupçons.

Rien ne les justifie.

Le vieux soldat saisit les mains de l'agent et les serra avec une vigueur nerveuse qui trahissait son émotion.

Ah ! Savariau, mon ami, si vous saviez le bien que me font vos paroles.

Isabelle est la nièce de ma femme, la fille de mon meilleur ami, le général de Folligny, ma fille pour ainsi dire.

J'aimerais mieux la voir morte, oui, morte, entendez-vous, que souillée par un tel soupçon.

Savariau baissa le front.

Ce trouble du vieux soldat lui poignait l'âme.

Il n'était pas aussi sûr qu'il voulait le paraître de l'innocence d'Isabelle. Mais il songeait que le défaut de présomptions concluantes lui interdisait d'affliger davantage le cœur du colonel.

Il serait toujours trop tôt pour lui révéler la vérité, si cette vérité, était aussi affreuse qu'il pouvait le craindre.

Paul Derrien continuait ;

Ainsi comprendrez vous mon chagrin, mon impatience peut être injuste, de vous voir hostile à Julien d'Héricourt, quand vous saurez que Julien d'Héricourt aime ma nièce, qu'il en est aimé, selon toute apparence, et que mon vœu le plus cher serait de les marier.

Ceci, Abel l'avait pressenti.

Pourtant, à l'annonce attendue, il ne trouva pas une parole à prononcer.

Son silence alarma l'interlocuteur.

Vous ne dites rien, Savariau ? demanda celui ci, inquiet.

L'agent se défendit, d'ailleurs, assez mal.

—En fait, mon colonel, ces choses-là sont des questions de famille qui ne me regardent pas et dont je serais indiscret de m'occuper.

Mais puisque c'est moi qui vous en parle mon cher.

Puisque c'est vous qui m'en parlez, mon colonel, il est certain que je dois vous répondre. Eh bien ! à mon humble avis c'est peut-être que vous vous pressez un peu. Vous pouvez trouver mieux que M. d'Héricourt pour votre nièce.

Croyez-vous, mon cher. Il a de l'avenir, ce garçon là.

Heu! Il est pauvre, dépensier, joueur, que sais-je encore.

Quoi, encore ? Vous m'avez fait entendre qu'il pourrait bien être pour quelque chose dans la livraison des documents.

Or, sachez que j'ai fait une enquête scrupuleuse.

Julien d'Héricourt était absent de Paris du 10 février au trois mars.

Vous avez déclaré que les pièces ont été remises à Mme de Stohlfeld le 2.

Savariau eut un geste vague exprimant le doute.

Le colonel poursuivit :

S'il est malheureusement certain pour vous que ces pièces ont été livrées par ma belle sœur, il n'est rien moins que certain que le capitaine d'Héricourt soit pour quelque chose dans cette livraison.

—Hélas ! ne put s'empêcher de dire l'agent.

Parlez clairement, s'écria le colonel bouleversé.

Cet hélas a un sens grave.

Il équivaut à une accusation.

Abel arrêta d'un geste le reste de la phrase.

Non, mon colonel. En toute loyauté, je l'accuse pas. Mais vous allez juger vous-même. Vous dites que M. d'Héricourt s'est absenté du 10 février au 3 mars, n'est-ce pas.

Oui. Je l'avais envoyé à Fontainebleau pour m'y copier les rapports des expériences faites à l'école sur le nouveau ca-

non. Ce n'était guère l'affaire d'un officier de cavalerie et j'en conviens mais aujourd'hui, c'est pour moi une preuve.

Cela établit un alibi.

Abel eut une brève hésitation.

Mon colonel, dit-il, je suis désolé de la peine que je vais vous faire.

Le 28 février, M. d'Héricourt est rentré à Paris où il a rencotré quelqu'un.

Il a passé la nuit à Paris et n'est reparti que le 1er mars dans l'après-midi

— Vous êtes sûr de cela, Savariau ?

—Autant qu'un homme peut être sûr de ses yeux et de ses oreilles.

Voici trois mois qui je surveille Mme de Stholfeld.

Le cocher de fiacre qui a pris Mme de Stholfeld, le 28 février, à sept heures du soir, au coin de la rue Galilée et de l'avenue Marceau, pour la conduire dans un appartement meublé de la rue de la Victoire, c'était moi, mon colonel.

Ah ! fit l'officier, dont le visage se grippait de douleur.

Place de l'Etoile, mon colonel, la comtesse m'arrêta.

Un homme sortit de l'ombre et monta dans le coupé.

Cet homme n'était autre que le capitaitaine d'Héricourt en civil.

Il y eut un moment d'effroyable silence entre les deux interlocuteurs. Le colonel, accoudé à la table, la tête dans ses mains haletait..

Quand il releva le front, Savariau vit que ce front était livide.

Continuez, mon ami, fit le vieux soldat.

Le lendemain, 1er mars, je vins prendre M. d'Héricourt à cinq heures du matin.

Je le conduisis à son domicile, et laissai un de mes agents en surveillence.

Vers neuf heures, le capitaine se rendit au ministère. A trois heures de l'après midi, toujours en civil, c'est-à dire incognito, il rendait visite à Mme de Folligny.

Suivez bien les heures, mon colonel.

C'est à cinq heures que Mme de Stolhfeld est sortie de chezMme de Folligny, emportant les documents.

Paul Derrien, agité d'un tremblement, se mit à marcher d'un pas saccadé dans la chambre.

Oui, fit il, oui, cela concorde, cela concorde trop. Vous devez avoir raison Savariau. Mais c'est terrible.

Brusquement il s'arrêta.

Un cri, ou plutôt un rugissement, faillit de sa gorge.

Le 1er mars, dites-vous, le 1er mars. Mais le 1er mars, Savariau, je suis entré au ministère à six heures du matin, je ne suis sorti de mon cabinet qu'à six heures du soir.

J'ai déjeuné sur ma table de travail.

Et, tenez, mes souvenirs sont absolument précis. Héricourt a pu venir à Paris, même au ministère en cachette.

Il n'est pas entré dans mon cabinet.

Or, à midi, entendez-vous, à midi, les pièces étaient encore dans leurs cartons, sur ma table. Je les ai compulsées moi-même. Je ai les replacées dans leurs casiers.

—A midi ? — questionna l'agent, surpris.

—A midi, — répondit fermement le colonel.

—Voilà qui est étrange ! A midi, à dix heures même, M. d'Héricourt n'était plus au ministère.

—Vous voyez bien ? — s'écria triomphalement l'officier.

—Je vois que le mystère s'obscurcit davantage, — prononça Savariau d'une voix sourde en serrant le poing.

Et, sans transition, il demanda pres que brutalement.

—Vous dites, mon colonel, que ce jour là, 1er mars, vous êtes resté toute la journée dans votre cabinet ?

—Oui, mon ami, très exactement, toute la journée.

—De six heures du matin à six heures du soir, n'est-ce pas?

—Oui. Pourquoi me répétez-vous tout cela ?

—Parce que ce sont vos propres paroles.

Donc vous n'êtes pas sorti ?

—Non, ou si peu que rien, le temps de commander mon déjeuner.

—Ah ! ce peu suffit. Combien de temps estimez-vous ce "peu" ?

—Dame ! je ne sais pas au juste : dix minutes un quart d'heure ?

—Bien. Etait-ce avant ou après que vous aviez vu pour la dernière fois les documents ?

—Après, certainement après. Je n'eusse pas laissé ces pièces en évidence sur ma table. Il pouvait être midi et quart, midi vingt.

—Eh bien ! mon colonel, je retire à moitié mes insinuations à l'encontre de M. d'Héricourt. Ce n'est pas lui qui a dérobé les pièces.

—Enfin, vous y venez. J'étais sûr que vous reconnaîtriez votre erreur.

—Doucement, doucement, mon colonel.

Les charges qui pèsent sur M. d'Héricourt ne sont pas détruites pour cela.

De ce qu'il n'a point pris lui-même les papiers, il ne résulte pas qu'il ne les ait pas reçus des mains d'un autre, d'un complice par exemple.

—En vérité, Savariau, qu'allez-vous chercher là, mon ami ?

—Mais, mon colonel, je cherche ce que j'ai le devoir, et aussi le droit de chercher.

Il est certain que n'étant pas au ministère après dix heures, le capitaine d'Héricourt n'a pu dérober des documents qui étaient encore dans vos cartons à midi. Ceci est clair.

Mais il n'est pas moins certain que les dits documents étaient, à cinq heures du soir aux mains de la comtesse de Stohlfeld qui les tenait de la comtesse de Folligny.

Il est également certain qu'entre deux heures et demie et trois heures M. le capitaine d'Héricourt rendait visite à Mme de Folligny qui n'a pas reçu d'autre visite ce jour-là seuf celle de Mme de Stohlfeld.

—Et vous concluez de là, Savariau ?

—Comme tout le monde conclurait à ma place, mon colonel, à savoir que M. d'Héricourt a reçu d'autre, d'un tiers, entre midi et deux heures les pièces qu'il a données à trois heures à Mme de Folligny laquelle les a livrées à l'Allemande à cinq heures.

Ceci est encore plus clair et, en outre, ceci a le mérite de préciser les dates et de nous fixer sur le moment probable du crime.

—Crime ! — murmura le colonel —oui crime est bien le nom d'une telle action. Et même quel crime peut être plus grand que celui-là: la trahison, la vente de son pays !

—Encore un mot, mon colonel. Ceci prouve qu'il y a plusieurs personnes impliquées dans l'affaire. Qui était avec vous, auprès de vous, le 1er mars ?

—Oh ! des gens de peu d'importance. Des garçons, des sous-officiers expéditionnaires ; les soupçons ne pourraient que s'égarer de ce côté. En fait d'officiers j'en ai vu trois ou quatre, ce matin-là, Peugnot, Lassalle, Helmann.

—Helmann ? — fit la voix de Savariau comme un écho.

Le colonel ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

—Ecoutez, Savariau, vous me dictez mon devoir.

Quels que soient les coupables, il faut les connaître Je requerrai leur arrestation immédiate. Fût-ce ma sœur, fût-ce ma nièce......

Il n'en put dire davantage. La voix s'éteignit dans un sanglot.

L'agent fit un pas vers lui et très noblement, lui dit :

Ne pleurez pas mon colonel. Peut être sommes-nous simplement le jouet des apparences.

Retenez ceci : dans quarante-huit heures j'aurai tiré la chose au clair, ou j'y perdrai mon nom.

Espérons.

VI

CONDUCTEUR D'OMNIBUS

Le lendemain, comme trois heures sonnaient, le nommé Jérôme Blaisot conducteur d'omnibus, sonnait lui aussi, à la porte de l'escalier de service de l'appartement occupé par les dames de Folligny 15, rue de Chanaleilles.

C'était un aimable et joyeux garçon que ce Jérôme Blaisot.

Il était Picard, assurait-il, des environs d'Abbeville, et deux mois plus tôt, s'était découvert une parenté, un cousinage,

aussi douteux que lointain, avec Justine Lerminet, femme de chambre de Mme la comtesse de Folligny.

Cette parenté, Justine n'avait pas voulu la contrôler, le cousin lui plaisant assez par lui-même.

Blaisot se présenta donc à l'heure où il était un peu près certain de trouver Mlle Justine seule.

Elle jeta un petit cri de joie en le reconnaissant :

Ah ! c'est vous, monsieur Jérôme !Eh bien ! c'est gentil. Je ne pensais plus vous revoir. Je vous croyais mort.

Mort ? Et pourquoi donc ça, mam'zelle Justine ?

Dame ! voilà deux bons mois qu'on ne vous a vu.

—Faut m'excuser, mademoiselle. On n'est pas maître de soi dans notre métier. Faut vous dire que j'ai eu un congé.

C'est ça, et , étant libre vous vous êtes empressé de ne pas venir.

Ah ! que non pas. C'est pas la raison. Je suis allé tout dret au pays, ousque ma vieille mère était malade.

Malade, monsieur Jérôme ? Moi qui croyais que la mère Blaisot s'était laissée mourir, il y a deux ou trois ans.

En voilà des merveilles. Elle se porte bien à c'te heure, la mère. Et vous jugez si j'en ons eu, de la joie, à l'embrasser.

Bon !

Et vous êtes resté deux mois au pays ? J'savais pas que la Compagne des omnibus, elle donnait tant de vacances à ses employés. Vous ne pourriez pas m'en faire mettre des fois ?

Vous vous moquez, mam'zelle Justine. Où a-t-on vu des conducteurs en jupons ? Est-ce que ça vous irait, cette vie-là ?

Dame ! on m'a dit que dans les Amériques, les femmes faisaient ça.

—En Amérique, c'est pas la France, mam'zelle, et c'est bien loin.

Justine tenait à son sujet. Elle reprit :

Deux mois de congé ! V'là qu'est beau. Et on vous paie tout de même ?

Mais non, mam'zelle, fit Jérôme. Je ne vous ai pas dit que j'avais eu deux mois de vacances. J'ai eu quinze jours, c'est tout. Vous pensez bien qu'autrement, je serais venu à la course, pour revoir les beaux yeux qu'ils me brûlent le cœur tant et quantes fois je les considère.

Oui, vous le dites, minauda Justine, mais vous ne le pensez pas.

Vous me faites injure, mam'zelle. Quand je vous dis que je brûle ! Seulement, voilà la Compagnie, elle ne s'inquiète pas que ses conducteurs ils brûlent. Par là il va qu'elle m'a changé de ligne.

Ah ! fit Justine, vous n'êtes plus sur les omnibus de la rue du Bac ?

Non, pour mon malheur. Je suis maintenant sur la ligne de Charenton.

Pendant tout ce dialogue, Jérôme Blaisot avait pénétré peu à peu dans l'appartement.

Est-ce que vous êtes seule, par hasard ? demanda t-il.

Bien sûr que je suis seule, répliqua la jolie fille, rieuse. Vous comprenez que quand Madame et mademoiselle sortent dans l'après-midi, Catherine, la cuisinière, en profite pour aller causer avec ses connaissances.

Et vous ne sortez jamais, vous mademoiselle Justine ?

Oh ! moi, je reste à garder la maison, soupira la Picarde.

C'est bon à savoir ! s'écria Jérôme avec un petit rire canaille qui fit rougir l'ingénue soubrette.

Et tout aussitôt il ajouta :

Eh bien ! Puisque rien ne nous gène en ce moment, si nous en profitions, hein, qu'en pensez-vous.

—Il jugea que le moment de prendre quelques privautés était venu, car, d'un bras nerveux, il enlaça la taille de la jeune fille et cueillit sur sa nuque un baiser appétissant.

Elle lui allongea, quoique un peu tard, une claque amicale.

Allons, allons, monsieur Jérôme, pas de bêtises ! Parlons de choses sérieuses, de notre mariage, voulez-vous ?

Je ne suis venu que pour ça, répliqua l'amoureux.

Et sans lâcher la souple taille, il entraîna la soubrette du côté de la cuisine, salon de réception des servantes.

Là, quand ils se furent assis côte à côte sur deux chaises de paille, Jérôme aborda les questions graves.

Puisque il s'agit de notre mariage,

mam'zelle Justine, faut bien savoir dans quelles conditions il doit se faire. Moi, d'abord, je vas vous dire :

Je gagne cent quatre-vingt-dix francs par mois ; j'aurai une retraite de la Compagnie, et de plus, ma bonne femme de mère me laissera une petite terre du côté de Saint Mulfran.

C'est pas mal, ça, monsieur Jérôme. Eh bien ! moi, j'ai quarante francs de fixe par mois, et des gratifications.

Il y a combien que vous êtes ici, pour voir ?

Il y a tantôt dix-huit mois. La maison est bonne. Beaucoup de travail, c'est vrai, à cause des réceptions et des soirées, mais aussi on a la pièce des visiteurs et des amis.

Ah ! ah ! Et ça peut monter haut, ce rabiot-là ?

Ça me fait toujours bien deux cents francs de plus par an, peut-être davantage.

Pensez donc. Il vient tant de monde.

Jérôme hocha la tête. Il parut même soucieux un instant.

Qu'est-ce que c'est que cette mine-là ? demanda la servante.

Je vas vous dire bien sincèrement, ma pensée. On m'a dit comme ça que ces maisons-là, c'était jamais bien solide. Elles dépensent beaucoup, ces dames de Folligny, n'est-ce pas ?

Pour sûr qu'elles dépensent. Mais raison de plus pour que la place soit bonne si elles ont de quoi payer leurs dépenses.

Jérôme attira plus près la jeune fille et essaya de caser un nouveau baiser au voisinage de l'oreille, toute rose, toute mignonne.

Il fut repoussé avec pertes. Justine eut même l'air de se fâcher.

—Voyons, voyons, monsieur Jérôme.

C'est pas sérieux. Dans un sujet comme celui-là, on ne badine pas.

Il fit amende honorable.

—Vous avez raison, et je vous fais mes excuses. Mais vous êtes si jolie. C'est plus fort que moi, comprenez bien.

Et, prenant l'une des mains, très soignées de la soubrette, pour mieux faire la paix sans doute, il la baisa aussi galamment que le gentleman le plus accompli.

Cela fit rire la jolie Picarde.

—A la bonne heure ! J'aime mieux ça.

Savez-vous, monsieur Jérôme, que vous êtes très bien élevé pour un conducteur d'omnibus. Vous faites ça aussi bien que M. d'Héricourt quand il vient ici.

—Il vient souvent, M. d'Héricourt ?

—Vous savez bien, puisque je vous l'ai dit, même que je vous ai raconté l'histoire des papiers qui vous a si fort amusé. Depuis cette époque, il est venu plus rarement. Je crois que ses affaires avec mademoiselle se gâtent un peu. Il n'est pas riche et l'autre jour, madame a fait des réflexions qui ont fait pleurer mademoiselle.

—Vous l'aimez bien, votre demoiselle, mam'zelle Justine.

—Oh ! oui, — réplique la femme de chambre avec explosion. — Elle est si bonne, si gentille et avec ça si triste quelquefois.

—Triste et pourquoi donc ça ?

—Dame ! Je ne sais pas D'abord, parce que je crois qu'elle est jalouse de l'autre, de la dame polonaise, vous savez Mme de Stohlfeld, celle à qui madame a remis les papiers.

—Jalouse ? Et pourquoi est-elle jalou-[illegible]

[illegible] arce que M. d'Héricourt est très [illegible] avec la dame.

—Ah ! Ah ! Je comprends alors. Et vous dites qu'elle a d'autres raisons d'être triste ?

—Je pense que oui. Il vient ici un autre jeune homme, officier aussi, M. Helmann, qui est très bien avec madame et je crois que madame voudrait le marier avec ma [illegible]emoiselle.

A ce nom d'Helmann, la face de Jérôme Blaisot eut une si brusque contraction que la soubrette en fut surprise.

—Tiens ! qu'est-ce qui vous prend, monsieur Jérôme ? Est-ce que vous le connaissez ce M. Helmann ?

—Je crois bien que je le connais. Il a été mon lieutenant. Est-ce que ce n'est pas un brun, avec un gros nez ?

—Tout juste ! Il ne me plaît pas beaucoup. Ce qu'il est rat, c'est pas pour dire Il a une manière de regarder tout dans

la maison, comme s'il voulait toujours emporter quelque chose. Il entre partout et on voit bien qu'il porte sur les nerfs à mademoiselle.

—C'est bien ça. Quand il nous commandait, il était détesté de tout le monde. Il avait l'air d'un voleur.

—Je ne sais pas ce qu'il vient faire ici.

Il entre comme chez lui. Souvent il s'enferme avec madame et, un jour, j'ai entendu madame qui pleurait en lui parlant.

—Qui pleurait dites-vous ? Et pourquoi donc ?

Justine parut hésiter. Elle garda un instant le silence.

—Monsieur Jérôme — reprit-elle — ce ne sont pas mes affaires et j'ai peut-être tort de parler de tout cela. Mais, voyez-vous, j'aime tant mademoiselle que je voudrais la voir délivrée de cet homme-là.

—Tout ça ne me dit pas pourquoi votre dame pleurait.

Justine baissa la voix et, tout près de l'oreille de son interlocuteur, ajouta avec une réelle émotion dans toute sa personne:

—Ecoutez, monsieur Jérôme, mais gardez ça pour vous, J'ai écouté quelquefois leurs conversations......... Eh bien ! ......

—Eh bien ?

—Eh bien ! ce monsieur Helmann a un pouvoir sur madame. Elle lui donne de l'argent.

—Allons donc ! — s'exclama le conducteur d'omnibus, — de l'argent.

—Oui, de l'argent, monsieur Jérôme, et jamais elle n'y suffirait s'il n'y avait pas quelqu'un pour lui en donner à elle.

—Tiens, tiens, tiens ! Comme ils sont drôles, dans la haute ! Alors, vous dites comme ça que madame donne à M. Helmann de l'argent qu'elle reçoit d'un autre ?

Et qui est l'autre ?

—Oh ! c'est un étranger, un monsieur assez âgé, qui vient quelquefois.

Un coup de sonnette à la porte d'entrée interrompit l'entretien.

Justine se leva, effarée.

—Venez vite, monsieur Jérôme. Je ne voudrais pas qu'on vous trouvât avec moi toute seule. Je vais vous cacher.

Et, le guidant par la main, elle le poussa dans un cabinet de toilette un peu sombre qui prenait le jour par une porte de tapisserie s'ouvrant dans une chambre à coucher.

Cette chambre était celle de Mme de Folligny.

Le conducteur d'omnibus tendit l'oreille.

Justine était allée ouvrir la porte et s'entretenait avec un homme qui paraissait être un valet de chambre. La conversation des deux domestiques paraissait assez animée.

Jérôme eut le temps d'entendre une phrase.

—C'est de la part de M. Samuel Walter.

Et, comme le dialogue se prolongeait. Blaisot fit un pas puis deux, risqua un coup d'œil dans la chambre à coucher et, séduit sans doute par le luxe de l'ameublement, se décide à y pénétrer en curieux.

A quelque distance d'une armoire à glace de palissandre ciré, un petit meuble de thuya attira son attention.

C'était un meuble composite, tenant le milieu entre la chiffonnière et le secrétaire. Le corps supérieur, vitré, s'ouvrait comme une bibliothèque. La clef était sur la porte.

Jérôme l'ouvrit brusquement.

Sa main n'eut pas d'hésitation.

Elle prit délicatement une sorte de livre de comptes à travers les pages duquel se trouvait un coupe-papier de nacre. Les yeux curieux de l'intrus interrogèrent ces pages, assez régulièrement écrites.

C'était une façon de journal, mal tenu à vrai dire, attestant en celle qui le tenait un grand désordre de vie et de pensée. Jérôme lut à la hâte.

—15 Août,—Reçu de W... pour S. H. —2,000

—25 août— S. trouve qu'il n'y a pas assez. J ai dû prendre sur les coupons de septembre. Isabelle a pleuré.

—4 septembre.—J'ai la preuve que J. d'H... aime Mme de S...I... soupçonne aussi la vérité. Pauvre enfant !

Il y avait aussi des notes plus ou moins précises, remontant à plusieurs mois.

Fiévreusement, Jérôme Blaisot, très indiscret, très curieux surtout pour un simple conducteur d'omnibus, se mit à retourner les pages jusqu'à ce qu'il atteignît le journal du mois de mars.

Là, il s'arrêta comme fasciné sur la page.

Il venait d'y lire en effet, à la date du 2 :

„*J'ai remis tout à l'heure à la comtesse de S...tout un paquet de lettres que W... m'a fait remettre par Julien d'Héricourt. —J'ignorais que W... connût la comtesse. Si j'avais osé, j'aurais défait ce paquet. Cet homme est bien infâme, mais avais je le droit de surprendre son infamie?*

—Oh!—murmura Jérôme sans y prendre garde,— cette femme serait-elle innocente?

Il n'eut pas le loisir de méditer plus longuement.

La voix de Justine retentissait, l'appelant:

Vous pouvez venir, monsieur Jérôme, On est parti. Nous sommes seuls—Mais où donc êtes-vous?

Et la soubrette entrait dans la chambre par l'autre porte, celle qui donnait sur le couloir.

Blaisot n'avait eu que le temps de remettre le cahier à sa place.

La Picarde le vit considérant béatement le mobilier.

—Ah! curieux que vous êtes!—s'écria t-elle,—c'est comme ça que vous entrez, sans permission, dans la chambre de madame? Si elle le savait elle me mettrait à la porte.

Mais Jérôme n'eut qu'à sourire pour se faire pardonner la liberté grande qu'il avait prise.

Il en prit même une plus grande en embrassant Justine à l'improviste, ce qu'elle lui pardonna gaiement.

C'était un si aimable cousin!

—Tout de même, c'est chouette d'être logé dans une maison comme ça,—fit Jérôme admiratif. — C'est pas nous, mamzelle Justine, qui en aurons un, de mobilier pareil.

—On ne sait pas, monsieur Jérôme,—riposta la jolie fille en riant en dessous, ce qui lui fit luire ses belles dents blanches.—Je vous assure que si j'écoutais tout ce qu'on me raconte, je serais plus richement frusquée et logée que ma dame.

Et, coquette, elle le provoquait de l'œil, en femme qui sait son pouvoir, mais qui ne veut pas en abuser.

Le bon Jérôme eut l'air de s'en alarmer.

—Et qui est ce qui vous dit ces choses-là, Justine? C'est-il un de ces messieurs qui viennent ici qui vous conte des douceurs?

—Bien sûr. Et tenez, ce vieux là, l'ami de madame, celui qui lui écrit cette lettre si je voulais m'en donner la peine....

—M. Walter—demanda Jérôme à brûle-pourpoint.

—Tiens? Comment savez-vous son nom?—questionna Justine.

Jérôme ne mentit pas.

—Parbleu! J'ai entendu l'homme qui vous a apporté la lettre.

Et il désignait l'enveloppe que la soubrette froissait de ses doigts.

—Tout de même—reprit il— vous avez eu tort de me dire ça. Je vais avoir l'œil sur cet oiseau-là. Et vous savez, mam'zelle, si vous tenez à moi, vous lui ficherez son paquet, à ce vieux polisson-là. Autrement, ni, ni, fini entre nous.

—Oh! monsieur Jérôme!—s'écria t elle très franche. —Pouvez vous croire? C'est pour rire ce que je vous en dis.

Une demi heure plus tard Jérôme redescendait l'escalier.

—Allons! monologuait-il, je suis renseigné. La Folligny est innocente. Mais ce Walter? Qu'est-ce que c'est que ce coco-là?

VII

LA COMTESSEE HEDWIGE

L'hiver est venu. Il fait froid. Dans le grand salon luxueusement meublé de l'appartement qu'elle habitait rue Galilée, la comtesse Hedwige de Stohlfeld est assise ou plutôt mollement étendue sur une causeuse devant le feu qui pétille dans l'âtre d'une somptueuse cheminée aux riches boiseries.

Visiblement, la jeune femme est impatiente.

Ses yeux inquiets interrogent, de minute en minute, une superbe pendule Louis XV. Celui qu'elle attend tarde bien à venir.

Voici qu'il est déjà trois heures et la sonnette de la porte d'entrée n'a pas tinté

Pourtant, la belle étrangère a donné des ordres précis à son valet de pied.

Elle n'y est pour personne, sinon pour le visiteur dont la carte portera ce nom :

JULIEN D'HERICOURT

capitaine au 25e régiment de dragons

Et il ne vient pas, et cette atteinte énerve de plus en plus la jeune femme.

Elle se lève avec des frémissements de dépit.

Elle est forte belle, cette comtesse Hedwige dans l'opulence de sa carnation laiteuse, de sa chevelure d'or fauve, dans la perfection de ses formes sculpturales.

Tout à coup la demie après trois heures sonne à la pendule.

Il ne viendra pas ! prononce la jeune femme avec une sorte de colère serrant ses poings blancs et fronçant ses sourcils à l'arc pur. J'ai été bien sotte de l'attendre jusqu'à présent. Je vais sortir.

Au même instant, comme pour faire écho à la pendule, le timbre électrique de la porte d'entrée fait entendre son grelottement.

Ah ! si c'était.... ! murmure Hedwige en retombant, le souffle plus court, sur la causeuse qu'elle vient de quitter.

Quelques secondes s'écoulent, puis le valet de chambre ouvre la porte du salon et annonce :

M. d'Héricourt.

Un homme entre, un homme de trente-cinq ans au plus, jeune, admirablement beau, grand, et mince, avec de large épaules et une taille de jeune fille souple et élégante.

Il porte avec une suprême distinction la tenue civile qu'il a adoptée, la redingote noire qui fait valoir ses lignes viriles.

Il s'approche de la jeune femme qui s'est soulevée nonchalamment sur sa couche et dont le beau visage s'est empourpré, et porte à ses lèvres la main qu'elle lui tend en un geste alangui.

Bonjour, cher ! dit elle languissamment afin de dissimuler son émotion. Savez-vous que vous vous êtes fait attendre ?

Elle parle très purement le français, la belle espionne, et pourtant une pointe d'accent tudesque perle sous son intonation.

Il s'excuse en homme qui sait ses torts mais connaît son pouvoir.

Il vous faut me pardonner, madame. J'ai été retenu aujourd'hui plus longtemps qu'à l'ordinaire dans les bureaux.

—Au ministère.

—Oui, au ministère.

—Tiens, je croyais que vous aviez quitté les bureaux pour rentrer dans le service actif. Vous n'aimez donc plus le cheval.

Au contraire, plus que jamais Mais je ne me presse pas de demander ma rentrée dans le rang. Nous sommes, en effet en train d'étudier en ce moment plusieurs questions d'un intérêt passionnant, et j'avoue que je tiens à rester jusqu'au bout.

Elle s'accouda aux coussins de la chaise longue et lui planta bien droit dans les prunelles l'éclair de ses yeux de Provenche.

—Si passionnant que ça ? interrogea-t elle.

Et elle risit, et ce rire découvrit ses dents blanches, et mettait dans toute sa personne on ne savait quoi d'ensorcelant, d'irrésistable qui éblouit le jeune homme.

Oh ! que vous êtes belle, Hedwige, murmura t-il.

Un coup de sonnette vient détruire l'effet du compliment.

Julien d'Héricourt se redresse, tandis que la contesse, restait surprise et inquiète.

Le coup de sonnette qui avait alarmé la comtesse, c'était peut être bien le comte qui l'avait donné.

Un pas sonore retentit dans le corridor et derechef, le valet de pied ouvrit la porte et annonça :

Le capitaine Hermann Von Stracken !

Une ride fugitive, mais profonde, creu-

sa le front d'Hedwige, entre ses deux sourcils, exprimant la plus vive contrariété.

Ah ! Il venait à propos, celui-là !

A tout prendre, elle eût préféré la visite de son mari.

Hermann, c'était l'amoureux, l'amant sans cesse rebuté et toujours indécourageable. Bon soldat, maladroit et gauche en diplomatie comme en amour, il n'en gardait pas moins sa ténacité teutonne à poursuivre son rêve.

Or, comment tromper un amoureux, comment lui faire prendre des vessies pour des lanternes ?

D'autant plus que depuis longtemps les deux officiers se connaissaient depuis longtemps,malgré leurs rapports de politesse, Hermann était antipathique à Julien d'Héricourt, qu'il haïssait cordialement de son côté.

Et voilà qu'un ironique hasard allait mettre ces deux hommes aux prises en face l'un de l'autre, dans une situation telle qu'ils ne pouvaient se faire aucune illusion sur les préférences temporaires accordées à chacun d'eux, peut être même à tour de rôle.

Hedwige avait toujours eu de la chance Elle le proclamait elle-même avec une sorte de défi à la destinée.

La chance la servit une fois de plus.

Soit que Julien d'Héricourt ne tint pas à se retrouver en tête-à-tête avec l'officier allemand, soit qu'il en eût assez de la conversation de la jeune femme, il profita de ce que Mme de Stohlfeld se levait pour recevoir le visiteur pour prendre lui-même congé de sa belle hôtesse.

—Déjà ? fit-elle avec un regard de doux reproche.

Mais ce déjà fut intercepté par l'oreille de l'entrant.

Hermann se présentait, on sait, selon son habitude, raide et sanglé dans sa jaquette bleue, ignorant, ou feignant d'ignorer nos usages de France qui exigent la tenue noire pour toutes les visites de l'après-midi.

Le salut qu'il échangea avec Julien fut bref et sec, une simple inclination de tête qui révélait la mutuelle hostilité des deux hommes.

Il n'imita pas le français qui baisa galamment la main de la comtesse, et se tint debout, silencieux, jusqu'à ce qu'il eût quitté le salon.

Alors seulement, nerveux, agacé, il fit trois pas sur le tapis qu'il éraillait de son talon, et dit :

Cet homme, toujours cet homme ! Je le trouverai partout !

Hedwige avait eu le temps de se remettre. Elle répliqua, sans prendre la peine de dissimuler son ennui :

—Ah ! ça, mon cher, si c'est pour me montrer un aussi bon visage que vous êtes venu, vous auriez aussi bien fait de rester chez vous.

Hermann fit un pas vers elle.

Avouez pourtant que j'ai bien un peu le droit d'être jaloux ?

Elle se redressa, et la figure changée, presque haineuse, elle répliqua, l'obligeant à baisser les yeux.

Jaloux, de quoi ? Jaloux, de qui ? Et pourquoi ? Et vous en faites un droit, qui pis est. Quel est ce droit ? Où le prenez-vous ? Est ce que je ne suis pas maîtresse de mes actes, libre de faire ce que je veux ?

Il s'alarma, craignant d'être allé trop loin.

Hedwige, dit-il, humblement, vous devez me pardonner. Vous savez bien que je suis un maladroit, que je ne sais pas mesurer mes paroles, que je ne sais pas disimuler mes impressions,

—C'est une chose très fâcheuse, mon cher Hermann, et vous devez craindre qu'à la longue cela ne me donne de vous une fort mauvaise opinion. Or, vous le savez, les femmes sont capricieuses d'essence. Il ne faut pas leur demander une trop longue patience. Je pourrais me lasser, à la fin, de ces incessantes récriminations.

Il se rapprocha encore, joignant les mains.

—Vous parlez de patience, Hedwige, Croyez-vous que je n'en ai pas ?

Comment ? de quelle patience vous enorgueillissez-vous ?

Mais de celle qui m'a promis d'attenbre depuis si longtemps. Songez donc que j'ai quarante ans Hedwige, et que, depuis dix ans, vous m'avez permis seulement de vous dire que je vous aime.

Eh bien ! cela ne vous suffit pas ? Que voulez-vous de plus ?

Il soupira.

—En vérité, vous êtes cruelle dans vos railleries !

Mais, je ne suis déjà plus jeune, mon amie.

J'ai le cœur plein d'amour et pourtant, mon existence est vide, comme mon foyer.

—Qu'à cela ne tienne, mon ami. Mariez-vous, si vous êtes si pressé que ça. Je n'y mettrai aucune opposition.

—Méchante! Mais, c'est vous que j'aime vous le savez bien, vous que j'adore. C'est vous que je veux pour femme.

Prenez vous-en à mon mari, mon cher, il ne veut pas mourir.

Mais n'avez-vous pas dix raisons, cent raisons pour vous séparer de lui, pour exiger le divorce ? Vous l'obtiendriez haut la main, et alors.........

—Alors, je deviendrais la femme du capitaine Hermann Von Stracken, n'est-ce pas ? C'est là ce que vous voulez dire ?

—Oui, Hedwige. C'est bien cela. Et si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Vous ne m'infligeriez pas toutes ces tortures morales, comme celle de vous voir recevoir chez vous, dans l'intimité, ce Français que je hais.

Il dit cela en serrant les poings, en grinçant des dents.

La comtesse éclata de rire.

—Fi! Que c'est laid d'être jaloux comme cela ! Ce Français, nigaud que vous êtes, est pour moi une source merveilleuse de renseignements. On en tire tout ce qu'on veut. Et, tenez puisque nous sommes sur son chapitre, savez-vous ce qu'il vient de me confier ?

—Ma foi, non ! Comment voulez-vous que je le sache ?

—C'est vrai, — murmura-t elle. — J'oubliais que vous ne saviez rien que par moi.

—En ce cas, laissez-moi donc vous apprendre qu'il se passe en ce moment des choses fort intéressantes dans les bureaux de la guerre et qu'il y aurait tout intérêt à les connaître.

—Quelles choses ? — demanda Hermann, ouvrant des yeux surpris.

Elle eut un petit rire agacé.

—Eh ! si je le savais mon cher, je ne vous en parlerais pas. Si je vous le dis, c'est que j'ai besoin de vous, non comme courrier, cette fois, car, vrai, j'aime mieux faire mes commissions moi-même.

Cette allusion à sa mésaventure humilia profondément Von Stracken.

—C'est cruel à vous, Hedwige, de me rappeler le fâcheux incident de mon voyage.

Je vous jure que si je tenais ce maudit agent...

—Oui, mais vous ne le tenez pas. C'est un maître homme.

—Je le retrouverai, je vous le jure, dussé-je y dépenser la moitié de ma fortune.

Elle sourit et lui tendit la main.

—J'ai eu tort de vous parler de cet homme. Laissons ce sujet et revenons à l'autre. Vous est il possible de compléter mes renseignements ?

—Ils sont très vagues, vos renseignements, comtesse.

—Raison de plus pour les préciser. Cet Héricourt est naïf, mais ce n'est pas un traître. S'il se doutait de quelque chose, je ne le verrais plus ; il ne mettrait plus les pieds ici. Vous n en seriez pas fâché, hein ? —acheva t-elle en riant.

—Ma foi, je ne vous contredirai point.

—Ce serait grand dommage. Ce grand garçon m'est fort utile. C'est un indicateur précieux. Par lui, je sais au moins qu'il y a du nouveau chez les plumes d'autruche.

Hermann eut une explosion d'hilarité lourde.

Oh ! le joli mot ! Où l'avez vous trouvé ou inventé ?

Il n'est pas de moi, malheureusement C'est un Français qui l'a prononcé, l'autre jour, à un dîner du ministère des affaires étrangère, un journaliste très connu, Malicot, le Warwick des cabinets de la République.

—Ha ! ha ! Malicot ? Je le connais C'est un allié que nous avons là.

—Ne vous y fiez pas. L'homme n'est pas à nous. C'est un sectaire féroce, qui voudrait décatholiciser ce pays. De plus, c'est un besogneux, qui dépense des sommes folles dans les coulisses de l'Opéra, — et celles de la Bourse. Pour tout dire

c'est un ami de mon mari Nous ne faisons pas les mêmes affaires.

—Un ami du comte ? Alors il est peu dangereux. D'ailleurs, ne venez-vous pas de me dire qu'il fréquente les mêmes coulisses ?

Hedwige saisit l'officier par le poignet et le serra avec une vigueur que nul n'aurait pu soupçonner en ces doigts de femme élégante.

—Vous vous trompez, Hermann, en supposant que mon mari n'est bon à rien. Je vous assure, moi, qu'il sait se tirer d'affaires.

—Allons donc ? Un homme qui vit à vos crochets ?

—Erreur ! Voici plus de six mois qu'Otto ne m'a rien demandé si ce n'est à déjeuner ou à dîner. Et encore chaque fois qu'il vient ici, il me plaisante il a des sourires narquois. Cependant, il ne change rien à son train de vie ordinaire. Il joue un jeu plus effréné que jamais.

—Peut être a-t-il gagné la forte somme ?

—Erreur, vous dis-je ? Il y a quinze jours, il a perdu dix mille francs en une seule séance de baccara.

—Peuh ! S'il en a gagné cent ou deux cent mille ?......

—Non, encore une fois. Il m'a avoné lui-même, — et je sais qu'il est sincère, —qu'il était dans la série noire.

—Alors, un héritage peut-être ?

—Un héritage ? De qui ? Il a mangé les fortunes de ses trois tantes et le domaine de Stohlfeld est grevé d'hypothèques. C'est le bon vouloir de l'Empereur seul qui l'empêche d'être vendu.

—En ce cas, je suis au bout de mes hypothèses. Voyons comment vous expliquez les ressources de votre seigneur et maître ?

Elle n'avait pas lâché sa main. Elle la secoua vivement.

—Vous êtes un bon Allemand, Hermann, n'est-ce pas ?

—Ah ! oui, j'ose le dire, — prononça l'officier avec feu.

—Et vous n'aimez que la patrie allemande ?

—Tout pour l'empereur et la patrie, même ma fortune et ma vie.

—A bonne heure ! Eh bien ! sachez ceci, Hermann Von Stracken, mon mari, le comte Otto de Stholfeld, est un traître. Ce que nous faisons pour notre pays, il le fait contre nous.

—Etes-vous sûre de ce que vous avancez là, Hedwige ?

—Les preuves décives me manquent, mais toutes les présomptions concordent. Et elles sont aussi nombreuses que concluantes.

—Et quel est le gouvernement qu'il sert contre nous ?

—Ai-je dit " contre nous" ? Oui, puisque je l'ai appelé traître.

De cela je ne suis pas aussi sûre. Ce que j'affirme, c'est qu'il n'est pas avec nous. Il n'y a qu'un peuple assez riche pour satisfaire aux caprices d'un homme tel que le comte.

—Et ce peuple, selon vous c'est...?

—L'Angleterre, — répondit la comtesse Hedwige de Stohlfeld.

Un cri jaillit de la poitrine de l'officier.

—L'Anglerre ? — Oui, vous avez peut-être raison. Mais encore faut-il en être bien sûr, savoir si c'est la France ou l'Allemagne qu'il est chargé de surveiller.

—L'une et l'autre, mon cher Hermann

—C'est beaucoup de besogne pour un homme comme lui.

—Oh ! cet homme est à la hauteur de sa tâche.

Je le connais bien, moi qui suis sa femme. Malgré ses soixante-huit ans, il est de fer et peut faire face au travail en même temps qu'au plaisir.

—Der Teuffel ! — fit l'Allemand, oubliant de parler français ; — s'il en est ainsi, savez-vous que nous sommes en fort mauvaise posture, vous et moi ?

—Pourquoi cela ?

—Parce que si l'on apprend la chose là-bas, on se méfiera de nous ; on nous retirera les moyens d'agir.

La comtesse haussa les épaules.

—Voilà où vous faites complètement erreur, mon ami. Notre situation est encore la meilleure de toutes. "Un homme averti en vaut deux," dit un proverbe de ce pays-ci. A plus forte raison une femme avertie. Maintenant que je connais mon ennemi, qu'il habite sous mon toit,

qu'il est mon commensal, je puis d'autant mieux l'observer et déjouer ses machinations. — Au surplus, tenez. J'ai pris mes précautions en avertissant qui de droit.

Et elle tira de son corsage une lettre chiffrée qu'elle tendit au capitaine Hermann.

Il la lut et son visage s'éclaira. Il prit la main de la comtesse et la baisa derechef, mais avec les signes d'une respectueuse admiration.

Vous êtes une créature de génie, madame ! dit-il !

Elle se remit à rire et replaça la missive en sa cachette parfumée ajoutant victorieusement :

Eh bien ! jaloux, pensez-vous qu'avec une semblable cuirasse je ne puisse pas être à l'abri des atteintes de M. le capitaine Julien d'Héricourt ?

Ceci était une audace féminine, de celles qui réussissent toujours.

Hermann se laissa prendre au piège de cette affirmation

Encore une fois, dit-elle, revenons aux plumes d'autruches. Il est de toute nécessité que nous sachions ce qui se passe dans les bureaux.

Oui, répondit le capitaine, mais je ne vous cache pas que je suis un peu à court d'argent. Là bas, on trouve que je me laisse jouer, que je paie beaucoup trop cher. Ce Hellmann a les dents longues. Il me coûte les yeux de la tête.

Rien d'étonnant à cela, mon cher. Cet homme n'est-il pas très dépensier ?

Je n'en sais rien. Je ne le crois pas, il n'en a pas les dehors. Mais, voyons, ne pourriez-vous me procurer le moyens de le faire parler sans trop lui jeter d'argent ?

Elle réfléchit, puis, sérieuse, calculatrice, elle dit :

Ecoutez ; c'est dans huit jours que je donne ma grande soirée. Il y aura des tables de jeu dans le fumoir. Il est joueur.

Bon ! fit Von Stracken ; j'ai compris. Je limiterai la perte.

Et, sur cette parole de haute moralité, l'officier espion prit congé de la dame, qui se prépara à sortir, malgré le froid.

VIII

LE BAL

Elle était enfin venue la grande soirée de Mme la comtesse Hedwige de Stohfeld.

Ce fut une des plus belles fêtes de la saison, bien qu'elle en fût des plus hâtives.

On disait, il est vrai, que l'opulente étrangère ne bornerait point là ses démonstrations d'amitié à la société parisienne, et que trois autres fêtes semblables seraient données dans le courant de l'hiver.

Ce qui était certain c'était que l'on ne pouvait rêver rien de plus féerique que la décoration des salons, des antichambres.

La comtesse Hedwige avait réquisitionné, en quelque sorte, tous les maîtres en l'art que possède le capitale.

Des fleurs, des lumières, partout. Les cristaux, les dorures, les cartouches, les tentures sortaient des meilleures maisons, étaient signées des plus grands artistes du genre.

Il y avait aussi profusion de victuailles et de rafraîchissements. Le buffet n'était pas un des moindres attraits de cette réunion mondaine.

De nos jours, c'est un élément indispensable.

Et quelle foule dans ces salons, — foule un peu bigarrée, il est vrai, mais sur laquelle les chamarrures, les cordons, les crachats, les plaques de tous ordres, les diamants de tout origine, jetaient assez d'éclat pour en effacer les ombres, en éblouissant les yeux les plus méfiants.

Au nombre des invités figurait le capitaine Julien d'Héricourt.

Il obtenait un succès mérité.

Sa beauté mâle et fière lui attirait les regards complaisants des femmes et l'envie mal dissimulée des hommes.

Il en triomphait peut-être trop ostensiblement.

Cependant le bal était commencé et des groupes brillants tournoyaient à l'envie sous le feu des lustres, aux sons d'un orchestre rassemblé avec un soin minutieux parmi les meilleurs exécutants du monde de la musique.

Le buffet avait ses pratiques.

Dans le fumoir, bien qu'il ne fût pas encore minuit, des joueurs se donnaient déjà toute latitude de vider mutuellement leurs poches.

Un homme de haute taille, à la charpente osseuse, déjà grisonnant, y était venu allumer un cigare.

Comme il allait s'asseoir à l'une des petites tables de jeu, un personnage vêtu d'un accoutrement oriental et sur la poitrine duquel brillaient plusieurs étoiles d'ordres étrangers, s'approcha de lui et le salua avec un accent exotique.

—Bonsou, col.......

Le colonel Derrien, car c'était lui, se leva pour rendre au personnage sa politesse. Brusquement, il ouvrit la bouche et les yeux tout grands, mais ne proféra point une parole révélatrice. Seulement un commencement de mot lui vint aux lèvres :

—Sav... !

Il s'interrompit, mais ce fut pour reprendre aussitôt :

—Savez-vous, Excellence, que je ne vous avais point reconnu ? Il faut me pardonner cette distraction.

—Vous êtes tout pardonné, - répliqua l'autre avec le même accent bisarre.- Vous plairait-il de faire un écarté en cinq points ?

Et, tout en parlant, l'homme clignait de l'œil significativement.

Le colonel r. [illegible] pas. Il demanda un jeu de cartes.

Savariau, car c'était l'agent, s'assit vivement en face de lui.

On avait apporté les cartes.

La partie commença.

A l'autre bout de l'étroite pièce quelques autres joueurs s'étaient assis également.

Savariau glissa rapidement quelques mots au colonel.

—Je suis présentement le prince Aureng-Bahadar, frère et premier ministre du khan de Kérat, venu à Paris en mission extraordinaire, pour y rencontrer le général Verzoff, envoyé particulier de la Russie auprès d'Abderrahman, sultan de l'Afghanistan.

Ceci dit, jouez consciencieusement. Je perdrai.

Il n'y avait pas cinq minutes que la partie était engagée, le hauptmann Von Stracken, en grand uniforme, pénétra dans le fumoir, entraînant Héricourt.

Les deux hommes reconnurent en même temps le colonel Derrien.

Ni l'un ni l'autre ne reconnurent l'étranger.

Von Stracken vint tout droit au groupe.

—Colonel,—dit-il gaiement,—est-il contraire aux bonnes relations de nos deux pays que je soutienne une partie d'écarté contre M. le capitaine d'Héricourt ?

—Nullement, capitaine, — répondit Derrien, en tendant cordialement la main au jeune officier français.

En même temps, il présenta l'Oriental qui salua assez gauchement.

—Comment, — demanda Hermann à celui-ci, — Votre Excellence connaît nos jeux d'Europe !

—Nous sommes au courant de tous les vices modernes, monsieur le capitaine, — répondit l'exotique personnage.

Von Stracken et Héricourt se mirent à rire.

Ils prirent congé de leurs voisins de table et s'installèrent eux mêmes quelques pas plus loin.

Un quart d'heure s'écoula, sans autres réflexions.

Brusquement le prince Aureng-Bahadar laissa échapper cette exclamation.

—Morbleu ! On joue beaucoup ici pour une maison honnête. Voici mon second billet de cent qui y passe.

Et, très attentif à son jeu en apparence, il surveilla celui des deux hommes que venaient de leur adresser la parole.

Une demi heure ne s'était pas écoulée que le prince du Beloutchistan quittait la table.

Le colonel le suivit.

—Avez-vous remarqué ? — demanda l'agent quand ils furent sortis de l'étroite pièce.

—Oui — répondit Derrien dont le front était sombre.

—Le capitaine d'Héricourt joue gros jeu.

Il a déjà perdu deux mille francs. Et il n'a pas de fortune personnelle.

—Chut ! — fit l'autre. — Nous reparlerons de cela chez moi.

Ils rentrèrent dans les salons, où le bal battait son plein.

En ce moment, un remous se produisit dans la foule.

Les rangs s'étaient ouverts, car l'orchestre venait de terminer une valse, et les spectateurs s'écartaient, pleins d'admiration devant deux femmes d'une radieuse beauté qui s'avançaient d'une allure triomphale.

Le colonel Derrien les reconnut et murmura.

—Mes cousines ici ? Encore une folie nouvelle !

Il se retourna.

C'était à Savariau qu'il avait parlé.

Savariau n'était plus là, mais, à quelque distance, dans le flot des uniformes et des habits noirs, Derrien aperçut la dalmatique rutilante qui se mêlait aux groupes.

Il songea à faire retraite lui même, quand tout à coup les yeux de Mme de Folligny le distinguèrent

De loin, elle le salua d'un sourire et perçant la foule, vint à lui tout droit la main tendue.

Le colonel prit cette main et la porta à ses lèvres.

—Que je suis ravie de vous rencontrer ce soir, mon cousin, — dit elle. — Savez-vous qu'on ne vous a point vu depuis une éternité ? Est-ce que ma maison vous fait peur ?

—Je ne réponds pas à ce reproche, ma cousine, — dit Derrien, un peu embarrassé.

Vous savez que si je ne parais pas plus souvent à vos réunions, c'est que mes occupations sont aussi nombreuses que fatigantes.

—Oui, oui, — fit la mondaine, — je sais cela. Aussi n'insisterai-je pas sur le reproche. Mais, maintenant que je vous tiens, je ne vous lâche plus.

Et, ce disant, elle passa son bras sous celui du colonel, l'entraînant au milieu des groupes, où elle retrouva Isabelle déjà très entourée, très louangée.

La jeune fille vint, elle aussi, vers l'officier et lui présenta ses compliments avec beaucoup plus de discrétion que n'en avait mis sa mère.

Derrien lui sourit avec une sollicitude quasi paternelle, bien qu'une sorte d'inquiétude se fît jour dans ses regards, malgré l'affection qu'ils décelaient.

En ce moment, l'attention du groupe et de leurs voisins fut attiré par le retour dans les salons de la maîtresse de la maison.

Mme de Stohlfeld, radieusement belle, donnait le bras au capitaine Julien d'Héricourt et triomphait à son côté.

Mme de Stohlfeld avait vu l'affluence formée autour des deux superbes Françaises.

Avec une grâce nonchalante, elle pesa sur le bras de Julien et le poussa insensiblement vers l'agglomération mondaine.

Et alors ce fut un échange d'exclamations aussi mensongères que sonores.

—Oh ! chère madame, — fit la comtesse, — que c'est aimable à vous d'être venue et surtout avec mademoiselle !

—Pouvais-je manquer une telle réunion ? — riposta Mme de Folligny toute gracieuse. — Je m'en serais fait un crime.

L'étrangère présenta son cavalier.

—M. le capitaine d'Héricourt

Le front de celui-ci jusque-là nuageux s'éclairait brusquement à la vue d'Isabelle.

La beauté exerce un tel prestige qu'elle peut produire de ces transfigurations soudaines.

Et, vraiment, en ce moment Isabelle, dans son juvénile rayonnement l'emportait d'une manière éclatante sur toutes les femmes assemblées en ce salon.

La comtesse Hedwige s'aperçut-elle de l'impression ressentie par le capitaine ? Sans doute, car elle s'empressa de mettre un terme à la conversation banale qui venait de s'engager et entraîna Julien loin du groupe où elle venait de pénétrer.

Simon Hellmann, s'avançant ensuite vint saluer très familièrement les dames de Foligny.

A la vue du colonel Derrien, il parut un peu interloqué.

Mon colonel, dit-il, je ne m'attendais

pas à vous rencontrer ici ce soir, je l'avoue.

Ceci prouve capitaine, que vous ne m'y avez pas vu souvent.

La réplique était plutôt sèche, mais Hellmann avait l'épiderme épais et les nerfs peu sensibles.

En effet, confessa-t-il, c'est la première fois.

Derrien fit un pas de retraite, laissant voir son désir de quitter cette maison trop hospitalière.

Toujours accrochée à son bras, Mme de Folligny l'accompagna vers le buffet, où elle l'avait prié de la conduire.

Vous avez été un peu dur pour ce garçon, Paul, fit-elle avec une nuance d'amertume dans la voix. Et c'est toujours comme ça quand vous le trouvez en face de vous.

C'est vrai, ma chère Elena, je l'avoue Ce garçon a le pouvoir de me porter sur les nerfs. Il m'horripile.

Ah ! Et...... pourquoi donc s'il vous plait ?

Je n'en sais rien. C'est une antipathie naturelle, une aversion que rien ne justifie, car c'est un excellent officier, très intelligent.

Alors mon cher Paul, votre antipathie est inexcusable, et je ne comprends pas qu'un homme de votre âge et de votre caractère puisse laisser de tels sentiments se manifester au dehors.

J'ai tort, sans doute, ma chère cousine, je vous le répète, mais c'est plus fort que moi.

Bizarre excuse pour un homme dont on vante l'esprit de justice !

Le colonel se sentit agacé par cette ironie continue.

Ah ! ça, ma chère cousine, fit-il en riant, pour mettre fin à cet échange de propos déplaisants, qu'avez-vous donc à défendre cet enfant du hasard ? Est-ce que vous voudriez en faire votre gendre ?

Et, en même temps, il se retournait gaiement vers sa belle compagne et la dévisageait sans malice.

Mais, à sa vue, le rire s'arrêta sur ses lèvres.

Mme de Folligny était devenue très pâle et le léger fard de ses joues, le carmin de ses lèvres ne faisaient que mieux ressortir la subite décoloration du reste de ses traits et de sa gorge nue.

Mon gendre ? Vous êtes fou, Paul ? Décidément, les hommes reputés les plus sages sont d'aussi pauvres cervelles que les autres.

Elle n'avait pu retenir ce cri de dépit.

Arrivée devant le buffet, elle quitta le bras de son cavalier et le remercia d'une façon presque hostile.

—Je regrette, mon cher cousin, de vous avoir imposé la corvée de m'accompagner jusqu'ici. Je vous rends votre liberté.

Il s'inclina, un peu ahuri, et gagna l'antichambre.

Et tout en s'éloignant il se demandait avec inquiétude.

—Ah ! ça, quelle mouche l'a piquée ? Que signifie le grand intérêt qu'elle porte à ce Hellman ? — Est-ce que ?...

Il n'eut pas le temps de creuser plus profondément l'hypothèse.

Une main venait de le toucher au coude.

Il se retourna.

—Mon colonel. — lui dit un laquais galonné, – votre coupé attend.

Il regarda son interlocuteur.

C'était le prince beloutchi de naguère, le prince Aureng-Bahadar, dépouillé de ses oripaux et de sa barbe, ou plutôt le prodigieux, le méconnaissable Abel Savariau.

Derrien n'insista pas.

Il comprit que l'agent avait à lui parler. Car il n'avait pas de coupé. Il était venu dans une voiture de place.

Mais la subite transformation de Savariau, tout en le surprenant lui faisant comprendre que celui désirait un entretien immédiat.

Dans la rue, où nombre de voiture attendaient, l'officier gagna vivement le large pour sortir au plus tôt des lumières et se dirigea vers les Champs-Elysées, par la pente de la chaussée.

Quand il fut arrivé dans l'ombre plus épaisse, il ralentit le pas. un autre pas, précipité, sonnait derrière lui, sur le trottoir séché par le froid de la nuit.

Le colonel s'arrêta court et attendit pour se laisser rejoindre.

Savariau l'atteignit en quelques enjambées.

Eh bien ? questionna l'officier. Y a t il du nouveau ?

Je crois que oui, mon colonel.

Ah ! Et quel est ce nouveau ?

Voici, M. d'Héricourt a perdu exactement deux mille cent francs.

Un nombre hebdomatique, fit l'officier. Après ?

—Il en a perdu mille sur parole.

Peste ! Et qu'en concluez-vous ?

—Que le capitaine d'Héricourt se brûlera la cervelle demain.

Ah ! fit encore Derrien, en se mordant la moustache.

Et, plus ému qu'il voulut le paraître il demanda :

Ne peut-on pas empêcher un pareils malheur, Savariau.

L'agent hésita, puis, avec une voix affirmative, il répondit.

—Si, mon colonel on peut l'empêcher. J'ai les mille francs sur moi.

—Vous ? exclama l'officier dont l'agent put voir les prunelles s'écartiller démesurément dans l'obscurité de la rue.

—Moi, répliqua Savariau, en souriant. J'ai regagné au capitaine Von Stracken, les deux mille francs de M. d'Héricourt, plus quinze cents perdu par M. Heilmann.

C'est un peu de la revanche.

Si grave que fût le sujet, le colonel Derrien ne put s'empêcher de rire.

Décidément, ce pauvre Stracken n'a pas de chance avec vous !

—C'est ce que je me suis dit. Mais son argent est du bon argent. Je le fais rentrer dans la caisses du ministère ; trois mille cinq cents d'un seul coup, mon colonel.

Et je ne vous dis rien des bourdes que je lui ai collées à propos de l'alliance du Beloutchistan et de la Russie.

Derrien riait toujours.

Brusquement, il devint sérieux.

— Vous jouez gros jeu, Savariau. Si cet homme vous découvre jamais il vous tuera comme un chien, n'en doutez pas.

—A moins que je le tue, prononça flegmatiquement l'agent.

—C'est une hypothèse acceptable. N'importe ! Je vous conseille de vous tenir sur vos gardes et surtout de tenter moins ouvertement la chance. Elle peut faire défaut au moment où l'on s'y attend le moins. Mais revenons à nos moutons. Vous destinez ces mille francs à M. d'Héricourt. C'est très généreux de votre part, mais comment vous y prendrez-vous pour les lui faire parvenir ?

C'est ici, mon colonel, que je compte sur votre intervention.

—Mon intervention ? A quel titre ?

A titre de supérieur, rien de plus. Vous connaissez le capitaine, vous l'avez vu jouer et perdre ce soir. Il trouvera tout naturel que vous vous inquiétiez de sa situation.

—Mon cher Abel, je ne trouve pas la chose si naturelle que cela. Comment voulez-vous que je propose à ce garçon?

—Oh ! mon colonel, rien n'est plus facile.

Vous mandez M. Héricourt de votre autorité privée, vous lui faites part de vos inquiétudes sur le jeu qu'il joue, et finalement, vous lui offrez les 1,000 francs comme sortant de votre poche.

—Hum ! Il sait fort bien que je ne suis pas riche. La chose me paraît presque impossible, Savariau.

L'agent eut une légère grimace, ce qui, chez lui, était un indice d'impatience.

Il trouvait le colonel lent à comprendre.

—Il n'y a pourtant pas d'autre moyen, mon colonel, si vous ne voulez pas placer demain le capitaine d'Héricourt dans l'alternative de se tuer ou de.........

Il hésita. Les mots lui paraissaient sans doute trop pénibles

Achevez, prononça Derrien avec effort.

—Ou succomber à la tentation, termina sourdement l'agent.

Un grondement fut l'unique réponse de l'officier.

Il fit quelques pas rapides dans la rue. Puis s'arrêtant, il dit enfin.

Succomber, non, Savariau, il ne peut succomber. Vous savez bien que nous ne sommes pas d'accord à ce sujet. Depuis que je vous ai vu, vous vous êtes renseigné, n'est ce pas ? Vous avez constaté que certains de vos soupçons n'étaient pas fondés Eh bien ! moi, je connais ce garçon.

Je vous jure qu'il ne peut commettre la chose abominable que vous supposez.

Savariau eut un geste évasif.

—Je veux bien, mon colonel. En tout cas, il ne succombera pas cette fois ci puisque nous avons le moyen de le sauver.

Seulement, reprit le colonel, ce que je ne puis admettre c'est que des officiers français puissent être exposés à de semblables tentations qu'ils fréquentent de pareils milieux. Il faudrait faire arrêter ou du moins expulser cette femme. Pour ma part, je vais interdire à ma nièce de mettre les pieds dans cette maison où l'on trouve toutes les hontes réunies.

L'agent posa doucement sa main sur le bras du colonel.

Doucement, mon colonel. Tout ce que vous dites là n'est que trop certain. Mme Stohlfeld, qui se dit Polonaise, est une espionne allemande ; son mari, le comte Otto, est un espion anglais, Mais il nous est utile que ces salons restent ouverts.

C'est là que j'entends tout ce qui se trame contre la France.

Paul Derrien eut un geste de colère Puis le reprimant, il dit d'une voix encore frémissante :

Donnez-moi vos mille francs,Savariau. Je ferai comme vous dites. Mais je vous jure que cela m'est bien dur !

IX

PETITS PROFITS

Il faut croire qu'Abel Savariau avait le don d'ubiquité, car moins d'une heure plus tard, on le voyait entrer à la Brasserie des Roses, située au voisinage de la place Maubert.

Cette fois, l'agent était vêtu d'un complet gris à carreaux. Il portait sur le dos un ample mac farlane couleur de poussière et sur sa tête une casquette de touriste anglais. Il était entièrement rasé.

Nul n'aurrait pu deviner sous ces apparences de jockey en goguette ou de bookmaker en rupture de pelouse le formidable policier militaire qui, à lui seul tenait en échec les plus plus fine limiers de l'Europe.

Il entra délibérément dans la brasserie par une porte étroite connue des seuls initiés, car l'établissement était fermé depuis une heure du matin et il demanda à l'hôte, les yeux bouffis de sommeil.

—Est ce que Frédéric est là ?

—Il vous attend depuis une demi-heure, répliqua le tenancier de la maison avec une expression de profond respect, car il était lui même un indicateur à la préfecture et prenait Savariau pour un inspecteur de la sûreté, qu'il connaissait sous le nom de Blaisot.

Abel descendit dans une salle basse prise sur les caves de la maison, un réduit d'assez sinistre apparence.

Un homme se leva pour le recevoir.

Cet homme était d'assez grande taille, lourd et massif, l'accent allemand. Il n'avait pas pris le temps de dépouiller entièrement sa livrée, car sous son veston ouvert, on pouvait voir briller les boutons de cuivre de son gilet.

—Ponchour, mosieur Plaissot, salua-t-il gauchement.

—Bonjour, Fritz, — répliqua l'agent —C'est bien d'être venu.Tu as donc réussi à t'échapper ?

Le valet de chambre eut un gros rire.

—Oui, j'ai pu m'échapper. Vous comprenez que Madame est assez occupée avec son bal. J'ai prié M. Pierre le valet de Monsieur, de me remplacer pour la soirée.

Je lui ai dit que j'allais voir une petite femme.

Et il riait plus fort encore, le bon Alsacien.

—Très bien, — acquiesça Savariau. — tu as gagné ta prime. Je vais te la payer tout de suite.

Et, ce disant, il mit sur la table un jouis d'or et un écu de cinq francs que Fritz empocha prestement.

—Maintenant, — reprit Abel, — ce n'est pas tout. As-tu pensé au reste ? M'as-tu trouvé l'homme ?

—L'homme est là, mosieur Blaisot.

C'est le chef de la sûreté lui-même qui me l'a désigné.

—Fais-le venir.

L'Alsacien quitta la salle basse et monta au rez-de-chaussée.

L'instant d'après, il redescendit accompagné d'un personnage vêtu d'une blouse bleue, à l'aspect patibulaire.

Savariau le dévisagea d'un clair regard.

—Viens ici, toi, — dit-il impérieusement.

L'homme s'approcha d'une démarche incertaine, avec une méfiance visible, devinant le haut policier.

—Quand as-tu subi ta dernière condamnation ? — demanda Abel,

—Il y a un mois, — répondit l'homme d'un air piteux.

—Qu'est-ce que tu avais fait ?

—Oh ! rien de grave, du vagabondage, voilà tout.

—Etais-tu à Paris au mois de mars dernier ?

—Oui, je travaillais comme terrassier sur la ligne de l'Est.

—A merveille ! Veux-tu gagner deux louis ?

—Ca ne se refuse pas, ces choses-là,— fit l'autre joyeusement.

—Bon, je vais te le faire gagner. Connais-tu un aminche qui repasse la marchandise ?

L'homme comprit.

L'agent lui demandait s'il connaissait un receleur.

Il sourit d'un air finaud.

Ah ! oui, il en connaissait.

—Eh bien ! Ta besogne est simple, mon garçon. Demain tu iras chez lui et tu lui remettras un paquet que je vais te donner A propos, où niche-t-il, ton aminche ?

Le vagabond eut une hésitation manifeste

Le regard de Savariau l'interrogeait, le fouillant au plus intime de son être, ce regard auquel les coquins ne savent rien cacher.

—Je ne suis pas une mouche, bégaya le malandrin.

—Imbécile ! riposta l'agent avec un sourire de dédaigneuse compassion,— Crois-tu que si je te voulais du mal, à toi ou à ton cousin, j'aurais pris la peine de t'avertir, et surtout de t'offrir deux louis à gagner ? Tiens ! Je vois que tu n'as pas compris. Tu n'es pas l'homme qu'il me faut. Tu peux t'en aller.

Le client de Fritz s'était mordu les doigts.

Il voyait s'échapper une bonne occasion, qui n'était pas un mauvais coup.

—Si vous me donniez votre parole que c'est bien vrai ?

Savariau envoya un grand coup de poing dans la table.

—Ma parole ? — A toi, espèce de crétin ? Mais d'où sors-tu, espèce d'andouille ? Tiens ! Va-t en ! Tu es trop bête. Va t-en donc, autrement, je ne réponds plus de moi.

Et il roulait de si terribles yeux que le misérable prit peur et se mit à reculer jusqu'à l'escalier du rez-de-chaussée.

Cela ne faisait pas le compte de Fritz.

Il craignait d'être mal noté de son chef pour lui avoir amené un incapable.

D'autant que Savariau le regardait de travers déjà.

Où as-tu ramassé ce paroissien-là ?— demanda-t-il, l'air à la fois courroucé et railleur.

L'Alsacien se fit tout petit garçon, très humble.

—Des fois, monsieur Blaisot, si on lui expliquait la chose, on pourrait voir à en tirer parti. C'est pas un mauvais zig.

—Tu crois ? — questionna, Savariau, s'adoucissant.

C'était un acquiescement. Fritz rapela le vagabond.

—Tu vois, — lui dit il,— que M. Blaisot ne veut pas te tromper. Parle donc sans crainte. Dis où demeure ton homme

Convaincu, cette fois, le repris de justice s'exécuta sans arrière-pensée.

—Eh bien, il loge dans la rue Saint-Philippe, au coin de la rue Beauregard.

Savariau lui fit signe de s'approcher.

—Tu vas comprendre, espèce de nigaud de quoi il s'agit. Je vais te donner un paquet de papiers. Tu iras, dans la journée les porter à ton homme et tu l'avertiras qu'un inspecteur viendra, le soir, les lui reprendre.

...Un inspecteur ?—fit le vagabond, ressaisi par la peur.— Vous m'aviez dit pourtant qu'on ne lui ferait pas de mal ?

—Où vois-tu qu'on veut lui faire du mal, triple buse ? Je te répète que ni toi, ni lui n'aurez rien à craindre. Eh ! Tiens c'est encore plus simple. Remets-lui les papiers et ne lui dis rien. Je me charge du reste.

Un signe amical que lui fit le valet de chambre acheva de décider le vagabond. Il reçut les papiers des mains de Savariau.

—On tâchera moyen de vous faire plaisir, patron, dit-il.

....

Quarante-huit heures plus tard, le nommé Fritz Hopkirch rejoignait Savariau au coin du Cours la-Reine et de l'avenue d'Antin.

—Eh bien ! demanda l'agent, ça a-t-il marché ?

—Comme sur des roulettes, monsieur Blaisot, — répondit joyeusement l'Alsacien.

—Raconte moi ça, mon vieux ? — interrogea Abel Savariau.

Le valet de chambre de la comtesse Hedwige fit sa narration.

Ce n'était point un beau parleur que le nommé Fritz Hopkirch. Son éloquence n'eut point enflammé des masses, ni galvanisé des inerties. Mais dans son chara bia mi-allemand, mi-français, il arrivait encore à dire assez c airement ce qu'il voulait dire

Savariau du moins, se montra satisfait de son récit.

—Voilà, monsieur Blaisot,—narra-t-il, —comment les choses se sont passées.

Comme vous me l'aviez indiqué, je me suis rendu chez le nommé Eugène Ter rou, au coin de la rue Saint-Philippe et de la rue Beauregard, une sale tête, vous savez une vraie fripouille.

Je lui ai demandé les papiers. D'abord il a voulu faire des façons et m'a très mal reçu. J'ai exhibé m'a carte et je l'ai menacé d'appeler la police. Alors, il est devenu très doux et m'a rendu ce que vous savez.

—As-tu vérifié les papiers, au moins, Fritz ?

—Oui monsieur Blaisot. Ils y étaient tous. C'étaient les mêmes. Il y en avait six, cinq annotés au crayon bleu, un sans annotation.

—Bien ! continue.

—Alors je suis revenu chez la patronne et, comme elle m'avait confié ses peine au sujet de ces maudits papiers, je suis venu en secret près d'elle et lui ai dit :

Madame va être tranquille, maintenant. J'ai son affaire.

—Ah ! —fit Savariau souriant—et que t'a-t-elle dit alors ?

—Elle m'a regardé d'un air qu'on aurait dit qu'elle allait me sauter au cou et m'embrasser. Elle m'a dit tout de suite, avec des yeux brillants !

Mon brave Fritz, tu es bon serviteur. Je vais te donner une gratification.

—Ah ! ah ! Te l'a t-elle donnée au moins ?

—Je vous crois. Même qu'elle est allée chercher un billet de cent francs et qu'elle me l'a mis dans la main, en prenant les papiers.

Alors, ç'a été une joie folle. Jamais je n'aurais cru qu'une femme comme ça pourrait faire des bêtisses pareilles. Elle riait, elle pleurait, en lisant les papiers. Elle les embrassait comme si ça aurait été un enfant.

Et, comme je la regardais avec étonnement, voilà qu'elle me dit :

Je dois te paraître folle, Fritz, n'est-ce pas ? C'est que tu ne peux pas te douter, mon garçon de l'importance de ces papiers, ni du service que tu m'as rendu. Tiens ! je suis une ingrate. Je ne t'ai pas donné assez.

Alors elle est allée chercher un second billet de cent et me l'a donné. Avec les vingt-cinq que j'ai eus de vous, ça fait un joli petit compte.

Savariau, se mit à rire de bon cœur, largement.

—A la bonne heure ! Ce sont des petits profits qui ne sont pas à dédaigner. Elle t'a payé mieux que moi. Elle pouvait la coquine. Cet argent qu'elle dépense, c'est à nos dépens de Français qu'elle le gagne. Mais continue.

Fritz reprit la narration sur le même ton placide et débonnaire.

—Madame m'a raconté que ces papierlà auraient pu lui faire une mauvaise affaire, lui faire perdre sa position, la chasser de France.

C'est toi qui m'a tirée de là, Fritz, toi, mon brave garçon. Tu aimes l'Allemagne n'est-ce pas ? Tu es un fidèle sujet de l'empereur ?

Madame peut me croire. J'étais dans les uhlans du prince Frédéric. —Vous

comprenez monsieur Blaisot, si ces mots-là me brûlaient la langue, moi qui ai chargé à Sédan, avec le général Margueritte, et qui a été six mois prisonnier de ces animaux-là, à Dantzig.

—Que veux-tu, Fritz, —fit doucement Savariau, —tu sers encore mieux la France aujourd'hui qu'alors, tu nous ai des à déjouer les ruses de l'ennemi.

—Alors, monsieur Blaisot, la comtesse s'est informée, m'a demandé comment je m'y étais pris pour retrouver les papiers. Dame, je lui ai dit que j'avais des connaissances qui n'étaient peut être pas très propres, des escarpes, des cambrioleurs.

—Très bien joué, ça, mon camarade,—approuva l'agent.—Et comment a-t-elle pris ça ?

—Pas mal du tout, au contraire. Elle m'a dit :

Fritz, puisque tu as des relations dans ce monde-là, conserve-les. J'aurai peut-être à les utiliser bientôt. C'est un nouveau service que tu me rendras.

—Ah ! Elle t'a dit cela ? —fit Savariau dont les prunelles brillèrent.

—Comme je vous le raconte, monsieur Blaisot.

—Eh bien, mon garçon, ouvre l'œil et, au premier mot, fais-moi signe.

X

OU LE COEUR SE PREND

Oh ! ce bal chez la comtesse Hedwige Quel retentissement il eut et, surtout, il devait avoir dans la société parisienne !

On en parla des jours et des semaines. Dans les milieux mondains, il ne fut pas question d'autre chose.

Tout ce qui s'intéresse aux choses de la politique étrangère, ou intérieure, toute cette agglomération de cosmopolites et d'internationaux auxquels Paris offre sa généreuse mais aussi sa dangereuse hospitalité, les écrivains, les journalistes, les voyageurs, les explorateurs, les courtiers de boutiques à décorations, les amis des légations lointaines, les gens qui donnent tous les ans, on ne sait pourquoi ni avec quel argent, des banquets ou des fêtes en l'honneur du sultan des turcs ou même du Zanzibar, s'entretinrent pendant près d'un mois des incidents de la magnifique soirée.

Mais il y eut, entre tous, deux êtres qui en gardèrent particulièrement et profondément la mémoire.

Isabelle de Folligny avait gardé dans ses yeux et dans son cœur l'image du bel officier entrevu à la lueur des lustres et des candélabres.

Julien d'Héricourt, de son côté, était resté l'âme pleine du souvenir de l'admirable beauté que ses yeux venaient de contempler, dans son splendide épanouissement.

Et, si blasé qu'il pût être en ces matières, si dédaigneux que l'eût fait l'expérience de la vertu des femmes, il n'en avait pas moins éprouvé, ce soir là, ce sentiment décisif qui lie l'existence entière d'un homme à celle de la femme dont il veut faire sa compagne.

Ainsi, ils tendaient l'un vers l'autre, poussés par ce besoin intime du cœur, attirés par l'invincible sollicitation de l'amour.

Il s'était produit dans la vie de Julien, au lendemain de la soirée un événement qui avait gravé en son esprit une forte empreinte.

En quittant le bal, la fièvre du souci le brûlait.

La perte qu'il venait de faire au jeu était énorme pour lui.

Il venait de laisser sur le tapis vert ses émoluments de cinq mois.

En supposant qu'il trouvât un usurier complaisant, c'était son avenir assombri pour longtemps, sa vie surchargée d'un lourd fardeau.

Emprunter, n'est-ce pas se mettre au cou la plus lourde des chaînes ?

Comment s'en libérerait-il ?

Mais ce problème était subordonné à un autre plus grave, plus pressant, puisqu'il lui en fallait la solution immédiate.

Il fallait que, sous vingt quatre heures il eût payé une dette d'honneur, une dette sur parole. Or cette dette était de mille francs, et si minime que pût paraître ce chiffre à quantité de ses camarades, il était écrasant pour Julien d'Héricourt.

Ce n'était pas tout.

Son créancier, c'était cet étranger, cet Allemand, dans lequel il devinait un rival jaloux, un ennemi implacable.

—Demain soir, à cette heure, je serai mort ! décida le jeune homme avec cette farouche résolution des êtres en qui toute espérance, comme toute foi, a sombré sans ressources.

Ceci voulait dire que le capitaine Julien d'Héricourt s'accordait vingt-quatre heures pour trouver la somme ; sinon il mourrait.

Il rentra chez lui aux premières heures du jour, se jeta sur son lit et dormit jusqu'au moment où son ordonnance vint l'éveiller en lui présentant une lettre avec en-tête du ministère de la guerre.

Julien l'ouvrit assez distraitement, ne s'attendant à n'y trouver qu'une banale convocation à quelques travaux habituels.

Sa surprise fut grande lorsqu'il y lut ces mots :

" Le colonel Derrien prie le capitaine d'Héricourt de se présenter sans retard à son cabinet. Il a besoin de le voir ".

—Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda l'officier.

En un clin d'œil, il fut hors de son lit et procéda à sa toilette.

Neuf heures sonnaient à l'hrloge lorsqu'il remit son nom au planton de service.

On l'introduisit aussitôt.

Le colonel Derrien l'attendait debout devant sa cheminée.

Il lui tendit affectueusement la main.

—Bonjour, capitaine. Je vous ai prié de venir, malgré votre veille de la nuit passée, afin de vous dire tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous me pardonnerez cet excès de sollicitude.

—Je vous en remercie, mon colonel, répondit Héricourt, visiblement touché de ces paroles affectueuses et du ton dont elles étaient dites.

—Ne me remerciez pas. J'ai d'abord un blâme à vous infliger.

—Je le recevrai avec la même reconnaissance, mon colonel.

Le vieux soldat hésita un peu, puis se décidant brusquement :

—Héricourt, dit-il, vous jouez beaucoup.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

—J'ai joué hier pour la première fois depuis cinq ans.

—Je vous crois. Et vous avez perdu, beaucoup.

—Hélas ! répondit il, affectant d'en rire, la forte somme.

—Combien, à peu près.

—Deux mille francs, mon colonel.

—C'est tout ?

—La question était simple, brève. Mais elle révélait que le colonel était informé.

Julien ne savait pas mentir.

Il répondit :

—Non, mon colonel, ce n'est pas tout J'ai perdu sur parole.

—Combien ?

—Mille francs.

—Et vous n'avez pas de fortune ?

Cette fois Héricourt baissa le front.

Il trouvait que son supérieur abusait de son rôle d'inquisiteur.

Il dit pourtant :

—Non. Je n'ai pas de fortune.

Derrien se fit plus pressant. C'était un peu son droit.

—Avez-vous un moyen de vous procurer cette somme ?

L'orgueil fut le plus fort, la fatalité l'emporta.

Julien répondit :

—Oui, mon colonel, j'ai des amis.

Il y eut quelques minutes de silence.

Maintenant c'était le chef qui était embarrassé.

Mais la loyauté lui vint en aide.

—Ecoutez, Héricourt, si je vous ai appelé ce n'est pas, vous le pensez bien uniquement pour vous admonester. J'ai ici quelques fonds disponibles. Je puis vous prêter cette somme. Quand pensez-vous pouvoir me la remettre ?

Il était impossible d'y mettre plus de délicatesse.

Le colonel affectait de donner au service la forme d'un prêt

Pour la seconde fois, la vanité conseilla mal l'officier.

Je vous remercie infiniment, mon colonel, dit-il. Mais je sais où trouver cet argent. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant. Si par malheur, mes prévisions étaient déçues, je recourrais à votre obli-

g[illegible]ce. En ce cas, fixez vous-même le dé[illegible] de restitution. Je m'y conformerai scrupuleusement.

—Six mois vous suffiraient-ils ?

— Assurément, mon colonel. Merci encore, de toute mon âme.

Il serra la main que lui tendait Derrien et prit congé de lui.

Sur le seuil de la porte, celui-ci le rappela :

—Un mot encore. S'il était plus de cinq heures, ne venez point ici. Vous me trouverez chez moi, toute la soirée. Vous savez mon adresse.

Héricourt sentit les larmes lui monter aux yeux.

Il s'échappa, bouleversé, de ce cabinet où il venait de recevoir un accueil vraiment paternel, et se mit à arpenter fiévreusement la rue, tout occupé, pour l'instant, à mettre ses idées en ordre.

Le problème qui se dressait devant lui était effrayant.

Où allait-il courir ?

Qui lui prêterait ces mille francs ?

Terrible problème duquel dépendait sa vie.

A vrai dire, la conclusion fatale ne s'imposait plus avec une aussi implacable dureté.

Héricourt n'était pas forcé de mourir.

Il savait qu'à défaut d'autre ressource il trouverait chez le colonel Derrien, aux mains de ce chef qui venait de lui parler comme un père, la somme libératrice.

C'était un répit de six mois qu'il obtiendrait ainsi.

Mais ce répit l'humiliait. Il ne voulait rien devoir à l'homme généreux et bon qui venait de lui tenir un si noble langage.

Son amour propre souffrait de cette confession d'impuissance.

A cette heure, il eût béni n'importe quel usurier, n'importe quel prêteur sur gages qui l'eût écorché cruellement.

Et voilà que, du fond de sa mémoire, émergea une figure qu'il avait raillée jadis une figure grotesque, odieuse peut-être, celle d'un tailleur, jadis établi dans une ville de l'Est où lui, Julien d'Héricourt, avait tenu garnison.

Ce tailleur, du nom de Zendel, d'origine étrangère bien certainement, lui avait prêté des petites sommes à des taux assez élevés, mais relativement raisonnables.

Zendel avait quitté Nancy pour venir se fixer à Paris.

Le capitaine se rappela qu'il avait peu de jours plus tôt, rencontré ce Zendel dans une rue proche des Invalides.

Il se mit tout aussitôt en peine de le retrouver.

La chance le servit à souhait.

Comme il remontait la rue de Bourgogne, se demandant où il pourrait [illegible]ter le Bottin, voici qu'à l'angle de la rue Saint-Dominique, il vit flamboyer en lettres d'or, sur une boutique ornée de vastes glaces sans tain, le nom recherché.

ZENDEL TAILLEUR

—Allons ! — se dit le jeune homme— voilà la douloureuse. Prenons notre courage à deux mains.

Et il se disposa à franchir le seuil du magasin.

Mais, en ce moment même quelque chose se passa dans la rue qui fit brusquement reculer l'officier.

Il venait de voir s'avancer à sa rencontre le comte Otto de Stohlfeld qui le salua amicalement.

Héricourt dépassa la boutique et prit la rue en sens opposé, dans la direction de la rue de Varenne, se proposant de revenir sur ses pas

Mais là une nouvelle rencontre le cloua sur place.

Débouchant de la rue de Varenne les dames de Folligny venaient d'entrer dans la rue de Bourgogne.

Cette vue là n'était pas faite pour ennuyer Julien.

Il y avait tout près d'un an qu'il connaissait les dames de Folligny, un an qu'il aimait éperdument Isabelle.

La veille, dans les salons de la comtesse allemande, il s'était laissé présenter à elles par son hôtesse, tout comme un étranger.

Pour agir de la sorte Héricourt avait ses raisons.

Il connaissait la comtesse.

Il la savait jalouse jusqu'à l'emporte-

ment jusqu'aux pires violences. Et par malheur, il lui avait donné presque le droit, si c'en est un d'être jalouse.

Mais Hedwige, ce n'était pas l'amour.

Sans doute le capitaine l'avait aimée avec la fougue que l'on apporte toujours à ces sortes de passions.

Il l'avait trouvée belle, désirable à l'excès.

Elle avait dominé ses sens, troublé sa raison ; elle n'avait jamais pris son cœur.

Maintenant, il était pris ce cœur, pris par une autre, par une femme de sa race, une Française comme lui.

Et, plus il approchait Isabelle, plus il découvrait en elle de séductions nouvelles plus aussi il se laissait prendre, sans retour, plus un désir de posséder cette créature d'élite s'emparait de sa volonté.

Mais, en même temps, impatient des chaînes qu'Hedwige avait su lui imposer, n'aspirant qu'à secouer son joug, il redoutait la colère de cette femme : il appréhendait l'heure où elle saurait l'état de son âme.

De quelles vengeances n'était-elle pas capable ? Quels moyens n'emploierait-elle pas pour se défaire de sa rivale ?

—Voilà pourquoi le capitaine Julien d'Héricourt, la veille, avait tu à Mme de Stohlfeld ses relations antéreures avec Mme et Mlle de Folligny, pourquoi il s'était laissé présenter, tout comme en une première rencontre.

Cette incorrection n'avait pas laissé que de paraître bizarre aux deux femmes.

Elle avait même fâcheusement impressionné Isabelle.

.—Aussi la jeune fille n'éprouva-t-elle qu'une médiocre satisfaction à se trouver d'une manière inopinée en face du bel officiere.

Celui-ci était venu troit droit aux deux dames et, après un respectueux salut, s'était enquis de leurs santés, leur demandant si elles ne se ressentaient point les fatigues du bal.

—Nous nous sommes retirées de très bonne heure, monsieur, répondit assez sèchement Mme de Folligny. Il était à peine une heure.

Héricourt s'aperçut qu'il avait commis un impair.

Il voulut le réparer et fut plus] maladroit encore.

—A une heure du matin ? Comment se fait-il que je ne vous ai point retrouvées pour vous saluer ?

—Sans doute, répliqua ironiquement Isabelle, que vous ne nous avez point reconnues au moment où nous avons traversé la salle de bal pour sortir. Peut-être aussi étiez-vous retenu ailleurs ?

Il ne fut plus question de l'incident. On parla de choses et autres. Mmes de Folligny paraissaient pressées de faire une course, ce qui expliquait l'heure vraiment matinale, pour des femmes du monde, et en hiver surtout, à laquelle Julien d'Héricourt venait de les rencontrer dans la rue.

Elles s'éloignèrent donc d'un pas alerte et le jeune homme les vit tourner à droite, du côté de l'église Sainte-Clotilde.

La froideur de cet accueil lui avait serré le cœur.

—Oh ! murmura-t-il entre ses dents, je suis dans la série noire. Tout se tourne contre moi, décidément.

Il redescendit la rue de Bourgogne et revint vers le magasin du tailleur Zendel. Sans hésiter cette fois, il entra.

Un homme sortit de l'arrière-boutique et vint à lui, très obséquieux.

Ah ! monsieur d'Héricourt ! Vous vous êtes souvenu de moi ?

Julien fixa sur son interlocuteur un regard méfiant.

Ce Zendel lui paraissait trop plat, trop servile.

Il l'avait rencontré peu de temps auparavant. Mais soit qu'il l'eût mal vu, soit que la lumière diffuse, peut être même un vêtement bien fait, eussent avantagé le personnage, il ne lui avait point trouvé, ce jour-là l'aspect repoussant qu'il avait aujourd'hui, du moins aux yeux de l'officier.

Zendel était un homme de taille moyenne, gras et rond, pourvu de ce nez caractéristique et de ces formidables oreilles qui sont les signes les plus évidents de la race sémite.

Mais celui-ci était très brun, ce qui dénotait une origine méridionale, portugaise sans doute, note plus favorable.

La bouche large et lippue était ornée d'un perpétuel sourire.

Avant que Julien eût parlé, le juif reprit avec volubilité :

—En quoi pourrai-je être agréable à monsieur d'Héricourt ? Monsieur désire-t-il un costume civil, noir ou fantaisie ?

Julien risqua le paquet d'un seul coup, sans trembler.

—Père Zendel, ce n'est pas pour des vêtements que je viens.

Ah ! Alors monsieur, c'est pour .....

L'officier posa sa main sur l'épaule ronde du juif.

Voici ce qui m'amène, j'ai besoin d'argent tout de suite.

L'israélite se gratta la tête , indice de graves préoccupations.

Vous tombez bien mal, monsieur d'Héricourt, bien mal.

—Croyez-vous, père Zendel ? Moi je ne crois pas, je vous jure.

—Vous avez tort monsieur. Je n'ai pas de fonds en ce moment.

—Bah ! vous savez où en trouver, si vous voulez en prendre la peine.

-C'est très difficile, monsieur le capitaine, très difficile.

—Rien n'est difficile pour vous. Et puis, voyons, à Nancy, vous m'avez déjà rendu quelques petits services. Je suis de bonne paie.

—Oh ! pour cela, oui, monsieur d'Héricourt. Vous êtes un bon client.

—Eh bien ! vous n'allez pas me refuser cela aujourd'hui, je suppose ?

—C'est très difficile, monsieur, très difficile.

—Vous me l'avez déjà dit, Zendel, et j'y ai répondu péremptoirement.

L'usurier garda un instant le silence. Puis se décidant :

C'est il beaucoup qu'il vous faut, monsieur le capitaine ?

Mille francs, père Zendel.

Le père Zendel leva les bras au ciel, dans un geste de détresse.

—Mille francs ! C'est énorme, monsieur c'est énorme. Je ne les ai pas dans ma maison ; je vous assure que je ne les ai pas.

A la maison, possible. Mais vous les avez ailleurs, certainement.

C'est très gênant. Il me faut déplacer des titres.

Vous ferez cela pour moi, père Zendel Je vous le rendrai au centuple, avec toute ma reconnaissance, qui plus est.

Au centuple non. Je suis un honnête homme, monsieur d'Héricourt.

Je le sais et je voulais rire. Combien prendrez-vous là dessus.

Oh ! peu de chose, monsieur, très peu de chose. Mais d'abord, pour combien de temps voulez vous emprunter ?

—Six mois, excellent père Zendel, la moitié d'une année.

Alors pour vous, et je vous traite en ami, ce sera deux pour cent par mois. Vous voyez que je suis raisonnable.

En effet. Deux pour cent par mois pour mille francs, c'est deux cent quarante pour un an, à peine vingt-trois pour cent.

L'argent est cher, mon bon monsieur le capitaine.

—Parbleu ! je m'en aperçois, mon bonhomme. Ce n'est pas donné N'importe ! J'accepte vos conditions. Vous allez me prêter mille francs ; je vous en rendrai onze cent vingt dans six mois.

—Bien ! Et......... quand vous faut-il cet argent, monsieur d'Héricourt ?

—Aujourd'hui même, père Zendel. Demain, ce serait trop tard.

De nouveau le juif réfléchit. Après quoi il dit posément

-- Eh bien, revenez aujourd'hui à trois heures. Il me faut le temps de préparer le petit papier pour que tout soit en ordre.

—Et j'aurais mon argent à trois heures ?

—Vous pouvez y compter. Vous aurez la somme de mille francs.

Ce disant, l'usurier tendit à Héricourt une main que celui-ci dut serrer, bien qu'il le fit avec une visible répugnance.

Le jeune homme sortit, rassuré pour l'instant, ne se doutant pas le moins du monde qu'il venait d'engager un doigt dans un formidable engrenage et que le bras pourrait bien y passer.

Tout à l'heure, en effet, tandis qu'il échangeait avec les dames de Folligny des paroles indifférentes ou plutôt froides

ce même comte de Stohlefld qui l'avait si gracieusement salué, était entré chez le tailleur Zendel, non par le magasin, mais par les couloirs de la maison.

L'entretien avait été bref entre les deux hommes

—Zendel, — avait dit l'Allemand, — il va venir chez vous un officier français qui a besoin d'argent. Quelle que soit la somme, vous la lui prêterez sans trop peser sur les intérêts.

—Mais......... serai je payé, au moins ?

—Ne vous inquiétez pas de cela. Ça figure dans notre programme.

Et le comte Otto était sorti, sans rien ajouter à ces mots.

XI

MARI ET FEMME

En sortant de la rue Saint Dominique, le comte Otto avait sauté dans un fiacre et s'était fait porter chez lui, ou plutôt chez sa femme, quisqu'il en était le parasite légal.

Hedwige était encore couchée.

Il ne s'arrêta point à l'ordinaire consigne et pénétra dans la chambre où ses droits d'époux lui donnaient accès à toute heure.

Il trouva la jeune femme très lasse mais éveillée.

La tête sur ses mains, pelotonnée sur l'oreiller, Hedwige méditait longuement sur les incidents de la fête.

Ses souvenirs n'étaient sans doute pas très gais, car un pli rayait son front et rapprochait l'arc de ses sourcils.

A la vue de son mari elle fit une moue significative.

—Ah ! c'est vous, Otto ? — murmura-t-elle.

—Voilà un accueil peu engageant ma chère Hedwige, — dit il avec un sourire railleur. — Mais je ne saurais vous en vouloir de votre peu d'empressement après la nuit de fatigue que vous venez de subir. — Entre nous il était trop beau votre bal, et l'on en parlera longtemps à Berlin comme à Paris

Elle répliqua en bâillant sans se dissimuler.

—Ce n'est pas pour me parler du bal que vous êtes venu, j'imagine.

—Ceci veut dire que je vous importune et que vous attendez peut être quelque visite matinale. — Rassurez-vous je ne serai pas long C'est du bal que je veux vous parler.

— Soit ! Parlons-en. Qu'y avez-vous trouvé à redire ?

—Rien ma chère. C'est parfait. Je suis heureux d'avoir une femme telle que vous. Je me déclare pleinement satisfait de ce côté-là.

—Alors, de quel côté ne l'êtes-vous pas ?

Car je suppose.

—Vous supposez à tort, comtesse. Je ne viens pas critiquer.

Elle se souleva à moitié, avec un peu de nervosité agacée.

—Voyons, Otto. Nous perdons notre temps. Allons au fait. Est ce de l'argent qu'il vous faut ? Je suis à court vous devez le comprendre.

—Je le suppose, en effet. Aussi ne vous demanderai je que peu.

—Ah ! Et à combien s'élève ce peu, monsieur ?

—Une bagatelle. — A peine quatre mille marks. Les avez-vous.

—Oui, — fit-elle, — c'est dans mes moyens. Mais pas un thaler de plus.

Et, du bras étendu, elle lui désigna un élégant secrétaire.

—Prenez là, dans ce tiroir. Il doit y avoir la somme que vous désirez.

Le comte marcha vers le petit meuble en bois de rose, ouvrit le tiroir indiqué et prit en bel or français, en billets de banque, une forte poignée de numéraire qu'il se mit à compter scrupuleusement.

—Il y a même plus de quatre mille francs, ma chère, — dit-il après compte fait. Mais je suis de parole. Les quatre mille me suffisent.

Il mit l'argent dans sa poche et prit une chaise.

—Voilà une première question vidée. Causons un peu du reste.

—Quel est ce reste ? Quelque chose de désagréable sans doute ?

—Oh ! non, un simple avis. Ma chère Hedwige, vous êtes trop belle.

—Après ?

—Vous étiez encore plus belle hier soir sans flatterie.

—Après ? — répéta-t-elle avec quelque impatience.

—Après ? Il y a que d'autres que moi le pensent aussi.

—Cela n'est pas pour me déplaire. Et ces autres disent..

— Que vous avez parfois des préférences trop marquées, trop visibles.

—Pour le capitaine d'Héricourt, par exemple ? Je sais cela.

—Si vous le savez, tant mieux. Cela m'épargne d'insister.

Et, entrant dans le vif de la question, le comte de Stohlfeld poursuivit :

—Permettez-moi de vous déclarer tout d'abord que je n'attache aucune importance aux propos plus ou moins désobligeants que l'on tient.

—Ah ! Et quels sont ces propos, je vous prie, monsieur le comte ?

—Peu importants, je viens de vous le dire. On trouve que vous affichez un peu trop...crânement cette liaison.

—Ah ! c'est bien le mot ? On dit bien "cette liaison" ?

—Ou à peu près ?

—Eh bien ! que voulez vous que ça me fasse, mon cher Otto ?

L'homme était cynique. Il le fit voir avec crudité.

—Oh ! pour vous, je comprends. Vous êtes au-dessus de ces préjugés, je ne l'ignore pas. Mais, pour moi, c'est autre chose.

—Pour vous ?

Et la belle comtesse éclata d'un rire impertinent que malgré son superbe aplomb, le vieux viveur en fut désarçonné.

—Comment ? — fit-il, — cela vous étonne ? Il n'y pas de quoi.

Elle réfréna son hilarité et, à travers les derniers spasmes :

—Mon cher ami, si j'ai ri irreverencieusement en vous entendant, c'est que tout le monde en eût fait autant à ma place. Le rôle de mari jaloux, ou simplement soucieux de la dignité de son foyer n'a jamais été créé pour vous, soit dit sans vous offenser.

Or, je m'empresse de vous rassurer à cet égard. L'honneur dont vous me paraissez si tardivement inquiet ne redoute aucune atteinte. Il n'en a pas reçu et n'en recevra pas, vous pouvez en être certain.

Il hocha la tête, lui-même, un peu impatienté.

—Je vois que vous me comprenez tout de travers, ma chère Hedwige,—dit-il.

—Il ne saurait être question d'honneur entre nous.

Le mot était à la hauteur de ceux qui l'avaient précédé.

Décidément, dans ce ménage, on ne se mettait pas en frais de rhétorique : on ne prenait pas de précautions oratoires.

La comtesse devina que son mari allait être "sérieux".

Elle tendit l'oreille, afin de ne pas perdre une parole.

—Ce que j'ai voulu vous faire entendre —poursuivit il,— c'est que je ne porte aucun soupçon sur votre fidélité conjugale.

Je m'inquiète uniquement des fonctions délicates dont vous êtes investie par la confiance de notre gouvernement.

—Est ce donc là ce qui vous soucie ?- plaisanta Hedwige.

—Mais certainement, chère amie. Cela vous étonne ?

—Oui, je l'avoue. Je ne vous savais pas si bon patriote.

—Oh ! De ce que je ne m'en vante pas il ne faut pas conclure que je me désintéresse de la prospérité et de la gloire de mon pays.

—Je m'étais toujours figurée que vous en remettiez à d'autres du soin d'y veiller et de les servir. Vous me faites plaisir en m'apprenant que vous êtes encore sensible à cette préoccupation.

—Je l'ai toujours été,— sujet fidèle de Sa Majesté l'empereur.

—Fort bien. Voilà une excellente parole. Mais ne sortons pas de la question, je vous prie. C'est de ma mission qu'il s'agit.

—Ai-je dit cela ?

—Vous avez parlé "des fonctions délicates dont je suis investie par la confiance de notre gouvernement". Ces paroles doivent avoir un sens, et je me demande quel titre vous les prononcez.

L'attaque était directe. Elle mit un instant Otto mal à l'aise.

Mais il se ressaisit promptement et reprit :

—Ce qui m'inspire ces paroles ma chère Hedwige, c'est l'intérêt que je vous porte et que je vous ai toujours porté.

—Merci mille fois. Je vous en sais un gré infini.

—Je disais donc qu'en témoignant au capitaine d'Héricourt une sympathie toute particulière, vous courez le risque......

—De me faire mal juger ? Qu'importe si j'ai votre confiance.

—Ce n'est pas tout à fait ce qu je voulais dire.

Il s'interrompit, paraissant chercher ses mots avec soin.

Elle l'écoutait, l'observant avec une attention soutenue.

—Voulez-vous que je vous aide, mon cher Otto ?

La question était si mordante qu'il en fut troublé.

—M'aider ? Et comment feriez-vous pour m'aider ?

—En vous trouvant des termes précis, des synonymes de choix.

Il la regarda.

Le sourire qui se jouait sur les lèvres de la jeune femme était plein d'astucieuse malice. Il se sentit deviné.

—Eh bien ! soit !— fit-il,— aidez-moi. Finissez mon discours.

Elle sauta à bas du lit, et s'enveloppa d'un peignoir de fourrures.

—Ce ne sera ni long, ni difficile !— s'écria t-elle gaiement.

Monsieur le comte Otto de Stohlfeld, voici la petite harrangue que vous vous prépariez à adresser à votre femme.

"Ma chère Hedwige, en favorisant ouvertement le capitaine d'Héricourt, vous ne portez pas seulement tort à mon bon renom d'époux, de quoi je me moque comme d'une guigne, mais à vous-même, que l'on peut taxer d'imprudence, et surtout à ce garçon qui est votre pourvoyeur de nouvelles, et que vous brûlez aussi sottement qu'inutilement.

Et comme il la contemplait, ahuri, elle ajouta riant toujours :

—Est-ce bien cela, hein ? Osez dire que ce n'est pas cela.

Il s'avoua vaincu, sincèrement, sans mauvaise grâce.

—C'est bien cela. Vous êtes sorcière. Je l'ignorais.

Il ne voulut rien dire de plus.

Se levant, il prit son chapeau et vint baiser galamment la main de sa femme.

Celle-ci le retint une seconde pour achever de le convaincre.

—Otto,— fit elle,— je ne sais si c'est vraiment l'intérêt que vous me portez, ainsi que vous le déclariez tout à l'heure qui vous a poussé à me donner ce charitable avis, ou si par des moyens que je ne veux pas connaître vous avez sollicité et obtenu de devenir le surveillant de votre femme......

Il l'interrompit d'un beau geste d'indignation.

Elle ne s'arrêta pas pour si peu et continua avec fermeté.

—Quelle que soit la cause de votre attitude, je tiens à vous donner un renseignement utile, afin que vous gagniez honnêtement votre argent, si tel est votre nouveau moyen d'existence.

Sachez donc que si " j'affiche", comme vous dites, le capitaine d'Héricourt, c'est que la chose, le jeu si vous préférez me plaît. "L'homme, d'ailleurs" ne m'est pas antipathique.

Mais sachez aussi que le capitaine d'Héricourt ne m'a jamais servi d'informateur Tout au plus, pourrait-il me servir de paravent à l'égard de certaines indiscrétions de mon entourage.

Le comte, ...on tour eut un sourire de raillerie.

—Vous voulez, sans doute, me faire entendre que, sous le couvert de cette liaison et peut-être à la faveur des relations qu'elle vous procure, vous pouvez mieux approcher les personnes que vous devez interroger habilement ?

—Je vois que vous avez compris, répliqua-t-elle.

Il salua très respectueusement et sortit la tête pensive.

—Ho ! ho ! se dit-il une fois hors de la chambre. C'est une fine mouche.

J'ai été un niais.

C'est elle qui m'a pris mon jeu.

Et, tout en quittant la maison, il se disait :

—Elle ne m'a pas menti.

Cet Héricourt ne lui rend aucun service, de diplomatie, s'entend.

Peut être lui en rend-il d'autres ?

Mais elle est bien trop rusée pour m'a voir livré son secret.

Sa physionomie s'éclaira d'un éclat de gaité intérieure.

—Eh bien ! Je vais me servir des armes qu'elle dédaigne.

Cet Héricourt, dont elle ne sait, ou ne veut tirer aucun parti, je l'utiliserai, moi, pour les besoins de ma cause.

Je saurai par lui, sinon ce qui se passe en France et au ministère de la guerre, du moins ce qui se passe dans les salons de ma femme.

Un tel projet suffisait à alimenter son intelligence d'espion.

Or, tandis que le comte Otto s'en allait, monolguant de la sorte, la comtesse Hedwige sonnait sa camériste et procédait avec le flegme le plus parfait aux minutieux apprêts de sa toilette.

Se préparait elle donc à ajouter un chapitre de plus au régistre déjà très fourni de ses victoires et conquêtes ?

Il est certain qu'elle mit plus d'une heure à ces préparatifs.

Peut-être était il nécessaire qu'elle y apportât tout ce temps à la suite de la longue veillée qui avait fatigué ses traits et foncé les roses de ses joues ?

Le déjeuner passé, déjà reposée, ce qui prouvait en elle une constitution de fer, elle s'installa dans son salon, auprès d'un feu flamboyant, et attendit une visite annoncée.

Cette fois, elle savait qui allait venir.

Comme deux heures sonnaient, le capitaine Hermann von Stracken se fit annoncer.

Hedwige le reçut, le sourire aux lèvres très aimable.

—Vous êtes le bienvenu, mon cher Hermann. Je vous attendais. Nous avons à parler de choses sérieuses.

Le hauptmann soupira et eut un geste las.

—Toujours des choses sérieuses ! Rien que des choses sérieuses !

—Est-ce que le sérieux en amour vous effraie, Hermann ?

—Ah ! fit-il, incrédule, si j'étais sûr qu'il fût question d'amour entre nous, Hedwige ?

Il y avait tant de doutes dans ces paroles que la jeune femme se sentit émue, presque malgré elle.

Elle répondit :

—Hermann, l'amour entre vous et moi ne peut être que sérieux. Vraiment une amourette, un caprice ne conviendraient point à nos caractères.

Il l'interrompit et, avec un nouveau soupir, ajouta :

—Parole de consolation, comtesse, et que vous me donnez chaque fois que je vous parais découragé. Ignorez-vous qu'il y a dans la littérature française une pièce de Molière dans laquelle se trouvent deux vers qui me semblent caractériser nos situations réciproques.

—Ah ! Et quels sont ces vers-là, je vous prie ?

—Je ne suis pas très fort en ces questions, madame, mais je me suis souvenu de ces vers pour les avoir entendus un soir, à la Comédie-Française. Ils me frappèrent :

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Hedwige eut un bel éclat de rire, un peu moqueur.

—Voilà une citation mal choisie, mon cher ami. Ces vers sont précisément ceux que le poète met dans la bouche d'un petit maître ridicule et prétentieux.

—Eh ! que m'importe ! Ils conviennent à mon cas.

Elle sourit et le regarda en pitié. Elle était dans ses bons jours.

—Allons, Hermann, allons ! Je suis bien disposée pour vous aujourd'hui. Ne me faites pas regretter ces sentiments.

Elle fixa sur lui des yeux pleins d'une douceur langoureuse.

Il tressaillit.

La sirène le fascinait, l'ensorcelait.

Il tomba à genoux au pied de la chaise longue et, d'un mouvement passionné, fou de bonheur, il mit un baiser brûlant sur ses bras qui ne se dérobèrent point.

Elle le laissa faire.

Il put croire qu'elle partageait son trouble.

C'était une habile comédienne. Cette peu probante concession lui suffisait pour remettre l'homme sous le joug.

Et quand elle vit qu'elle le tenait bien, elle l'interrogea :

—Nous n'avons pu causer hier, dans cette foule. Maintenant nous voici seuls. Parlez. Avez-vous bien travaillé ?

—Aussi bien que j'ai pu, Hedwige.

—Ah ! vous avez joué ?

Oui, pendant près de trois heures, comtesse.

—C'est très méritoire, Hermann. Et... contre qui ?

—Contre Héricourt, d'abord.

—Ah ! ah ! Et il a perdu... beaucoup ?

—Deux mille francs qu'il avait sur lui et mille qu'il n'avait pas.

C'est donc pour cela qu'il avait la mine si déconfite.

Un vague sourire erra sur ses lèvres. Elle murmura :

—Pauvre garçon !

Et ce sourire eut le don de charmer Von Stracken.

Le hauptmann se dit que, pour sourire à la pensée de la déconfiture de l'officier français, il fallait que la comtesse n'eût pas le cœur bien occupé de lui.

S'il avait pu pénétrer en son âme, il eût été plus alarmé.

Ce qui provoquait le sourire d'Hedwidge c'était une pensée de toute autre nature que celle que supposait Hermann.

Elle s'était dit, avec vraisemblance, d'ailleurs, qu'Héricourt n'ayant pas l'argent, accepterait n'importe quels secours.

Et, raisonnant ainsi, elle méconnaissait la pudeur, le sentiment de l'honneur qui est au fond de tout cœur français.

Si Héricourt avait besoin d'argent, ce serait elle, Hedwige de Stohlfeld, qui lui porterait cet argent libérateur.

De la sorte, elle le sauverait du piège tendu par Hermann.

Mais, de la sorte aussi, elle l'assujétirait à ses lois.

Toutes ces pensées avaient eu la durée d'un éclair.

—Et, après Héricourt, qui avez-vous dépouillé ?

—J'avais la chance,—reprit Von Stracken. —J'ai gagné à Hermann tout près de trois mille francs.

—Peste ! Mais vous êtes riche, alors. Six mille francs en une seule soirée ? Comme vous y allez, Hermann ?

Il se mit à rire bruyamment.

—Ce n'est pas six mille, comtesse ; ce n'est que la moitié.

—Ah ! la chance a tourné sans doute ?

—Comme vous dites. Ou plutôt elle a varié. J'ai perdu les trois mille francs d'Héricourt contre un animal d'Oriental, une espèce de Persan....

—Le prince Aureng-Bahadar peut-être

—C'est cela même

La comtesse se redressa d'un seul mouvement.

—Hermann, — dit elle d'une voix rauque nous avons été joués l'un et l'autre. Le prince est un agent de police.

—Allons donc ! s'exclama le hauptmann.

—Oui, oui, à n'en pas douter. Le prince Aureng-Bahadar est présentement à Vienne.

J'en ai été avisée, ce matin, par dépêche de Peter Buchmann. Vous voyez que c'est certain.

Hermann von Stracken avait froncé les sourcils.

Si c'est Buchmann qui vous avise, c'est que c'est vrai.

Ils demeurèrent un instant silencieux se regardant, effarés.

—Mais, alors cet agent de police serait un Français ?

—Assurément. Comment l'avez vous connu, Hermann ?

—Mais je l'ai vu hier pour la première fois. Il était justement en train de gagner quelques manches au colonel Derrien.

—Vous dites au colonel Derrien ?

—Oui, comtesse.

—Et vous conservez des doutes ?

—Quels doutes ?

—Mais sur l'authenticité du faux prince ?

Ignorez vous que Derrien est précisément à la tête du service des renseignements ?

La conclusion était si logique, si obligée, qu'il devenait impossible d'aller contre elle.

L'homme et la femme se regardèrent avec effroi.

—C'est un gaillard audacieux que ce policier ! — murmura Hermann.

Le même, sans doute, qui vous a volé dans le train.

—Oh ! non ! — s'écria le capitaine. — Je l'aurais reconnu.

—Croyez-vous ? — demanda ironiquement la comtesse.

—Certes ! L'autre était un homme gros, massif, l'air d'un paysan marchand de bestiaux. On ne se transforme pas ainsi.

—Bah ! Cela prouve seulement que c'est un homme très fort.

Hermann se leva, en proie à une indicible émotion.

—Qu'allez-vous faire ? questionna Hedwidge.

—Oh ! — répondit il, — c'est bien simple. Je tiens complètement Hellmann. Je vais obtenir de lui qu'il me livre le nom de cet homme.

Et, sans autre formule, il sortit comme un fou.

XII

CŒUR DE SOLDAT

A peine le hauptmann Von Stracken eut-il quitté le salon que la comtesse Hedwige en sortit elle-même et rentra dans sa chambre où, en quelques minutes sans même recourir à l'aide de sa femme de chambre elle s'habilla pour sortir.

—Oui, oui, disait elle entre ses dents, tu peux courir à la recherche de l'agent qui nous a joués. Fais parler Hellmann. C'est ton rôle de nourrir les traîtres, à la brochette, si toutefois celui là est un traître, s'il n'est pas plutôt l'agent lui même de quelque autre machination occulte.

— Ce que je ne veux pas, Hermann, c'est que tu le perdes, lui l'autre celui que j'aime mon bon, mon beau, mon vaillant Julien. Je ne veux pas que tu me le prennes. Il est à moi et je vais le sauver, l'arracher au piège que ta jalousie lui a tendu.

Brusquement son sourcil se fronça.

—Et si pourtant je me trompais, s'il me trompait, si son amour n'était qu'un leurre s'il aimait l'autre, cette jeune fille française, cette Isabelle de Folligny. Ah je crois que je pourrais le haïr, après l'avoir follement aimé.

Elle avait achevé ses préparatifs.

Comme elle se préparait à descendre le valet de chambre Fritz Hopkirch se présenta très respectueux.

—Madame va sortir ?—interrogea-t-il.

—Oui, Fritz.

—Madame n'a pas commandé sa voiture ?

—Non, mon garçon. C'eût été trop long.

Je prendrai un fiacre.

Et, sans fournir d'autre explication, elle descendit l'escalier.

Dans la rue elle marcha quelques pas et remonta du côté de l'avenue Marceau. Les voitures de place étaient rares. Pourtant une vint à passer, que la comtesse appela.

—Avenue Bosquet, — cria-t-elle à l'automédon.

Cinq ou six minutes plus tard le véhicule la déposait devant une maison neuve de très belle apparence.

Sans s'arrêter à la loge. Hedwige gravit quatre étages.

Sur le palier du quatrième, elle sonna à la première porte à gauche.

Un pas d'homme résonna.

Un soldat en livrée d'ordonnance vint ouvrir.

La comtesse ne donna pas son nom ne posa aucune question.

Elle entra délibérément.

Elle pénétra de la sorte dans un petit salon forte élégamment meublé attenant à une chambre dont la porte était restée ouverte.

Dans cette chambre un homme était debout le front appuyé sur la vitre de la croisée, plongé en une profonde rêverie.

Pourtant au bruit que fit la visiteuse il se retourna.

—Vous ? — fit-il avec un étonnement qui n'était pas feint.

—Moi ? — répondit-elle, joyeuse, — Cela vous ennuie ?

—Vous savez bien, madame, que vous êtes la bienvenue.

—Oh ! — fit-elle surprise de l'accent contraint dont ces paroles avaient été prononcées, — on dirait vraiment, mon ami, que je suis importune aujourd'hui. S'il en est ainsi, je vais me retirer.

Julien d'Héricourt voulut réparer son incorrection.

—Comtesse,—dit-il,— il faut me pardonner. Je ne suis pas très bien.

D'un mouvement gracieux, la jeune femme dépouilla son manteau de fourrure et, s'approchant du jeune homme, posa ses deux mains gantées sur ses épaules.

—Malade ?— Oh ! alors, je ne m'en vais pas, je reste pour vous soigner. Je m'installe à votre chevet.

Il sourit :

—Quel enfantillage !

Elle reprit se faisant plus tendre, plus enveloppante :

—C'est que je vous soignerais bien, allez ! je serais une bonne garde-malade.

Il voulut mettre un terme à ce babillage amoureux.

—Je ne suis pas malade, Hedwidge. Je ne suis qu'un peu fatigué.

—Ah ! voilà qui va déjà mieux, puisque vous m'appelez Hedwidge. Fatigué ? Oui, je comprends. Vous devez l'être. Vous vous êtes retiré si tard.

—Quatre heures du matin,—confessa-t-il, essayant de plaisanter.— Quand on est chez vous, comtesse, on n'en sort plus. On est sous le charme.

Elle le menaça du doigt en riant.

—Est-ce bien sous mon charme, à moi, monsieur ? N'y avait-il pas d'autres à vous contempler, à vous fasciner ?

Il affecta la plus parfaite indifférence.

—D'autres yeux, Hedwidge ? Que voulez vous dire ? Je ne comprends pas.

—Cherchez-bien. Est-ce qu'il n'y avait pas là les belles dames de Folligny ?

—Les dames de Folligny. Mais c'est vous qui m'avez présenté à elles ?

—Ce n'est pas une raison. Et le coup de foudre, mon beau capitaine ?

Il haussa les épaules, en se détournant C'était sa meilleure réponse.

Elle revint à la charge.

N'avait-elle pas son but ?

Et ce but n'était-il pas de faire avouer à l'officier sa perte au jeu ?

—Si les beaux yeux de Mlle de Folligny ne vous ont pas retenu, ce ne sont pas les pauvres miens qui l'ont pu faire, et.........

—Hedwidge,— interrompit-il,—je crois qu'en ce moment vous vous moquez de moi.

—Non, je ne me moque pas,— fit-elle avec le même enjouement,—mais cette fois, je n'ai aucune jalousie,— un peu de commisération tout au plus.

—Pourquoi de la commisération, comtesse ?

Il dit cela avec un peu de dépit, presque de l'irritation.

Tout doucement, elle se pressa contre lui.

Elle posa sa belle tête câline sur son épaule, et lui dit d'une voix berceuse :

—Julien, je suis votre amie plus que vous ne le croyez, plus que vous ne sauriez le croire. Je vous aime de toutes les affections, presque comme une mère. Il ne faut pas vous en offenser, mon Julien.

Parlant ainsi, elle était sincère, et l'émotion qui faisait frémir tout son être n'avait rien d'apprêté.

Le jeune homme se sentit gagné par cette affection.

L'image d'Isabelle de Folligny s'effaça de ses yeux.

—Eh bien maman,—dit-il avec une gaîté où tremblaient des larmes, — ma belle, ma trop jeune maman, quel est votre souci au sujet de votre enfant, de votre grand fou de fils ?

Avec un admirable regard, elle répliqua le fascinant :

—Julien, Julien, vous autres soldats, vous avez un ennemi plus terrible que la femme. La femme peut se prendre à vos mensonges ; elle peut vous aimer. L'ennemi dont je parle est implacable ; il n'a pas d'entrailles. Il n'a d'autres existence que votre passion.

—Et quel est cet ennemi, madame ?

—Le jeu, mon ami, les cartes. Avec votre esprit français, vous lui donnez une vie avec un nom ; vous le personnifiez. C'est "la dame de Pique."

Il se prit à sourire, de plus en plus touché de cette sollicitude.

—C'est vous qui avez de l'esprit, comtesse, et du meilleur.

—En ce cas, c'est mon cœur qui me le donne. Je vous aime, Julien, et tout à l'heure si j'ai pris des détours, c'était afin de ne vous pas froisser. Je sais ce qui cause votre peine "morale", car c'est mo

ralement que vous souffrez. Vous avez perdu au jeu.

—C'est vrai,— fit-il d'un accent rauque et farouche.

Le sentiment avait changé de nature. Il éprouvait une surprise désagréable, une sorte de ressentiment contre cette femme qui venait lui parler d'une perte de jeu subie chez elle, dans ses salons convertis en tripot.

Il ne comprenait pas qu'elle eût le front d'y faire allusion.

Mais, comme si elle eût deviné ce qui se passait dans l'âme du jeune homme, la comtesse poursuivit :

— Je sais cela, Julien, parce que je vous ai vu jouer, parce que je vous ai suivi du regard et de la pensée, la mort dans le cœur. Que voulez-vous ? Je suis, malgré tout, une étrangère, une cosmopolite J'ai cru bien faire en tolérant chez moi ce que j'avais vu tolérer dans dans d'autres milieux. Ce n'est pas ma faute absolument. A l'avenir, cela ne se produira plus. Nous autres, Polonais ou Russes, nous sommes tous joueurs et nous prenons aisément pour une permission générale ce qui n'est qu'un acquiescement tacite. Me le pardonnez-vous ?.

Il se pencha vers elle, il vit des larmes scintiller au bout de ses cils.

—Si je vous pardonne, chère âme ? Mais je n'ai pas à vous pardonner. Vous n'avez péché contre aucune bienséance. Je suis seul responsable, seul coupable de mes pertes.

—Elles sont importantes, ces pertes, Julien ?

Assez élevées, en effet,— fit-il en riant, —du moins pour moi.

—C'est vrai, murmura-t-elle— vous n'avez pas de fortune.

Et, comme il se taisait, ne voulant point répondre, elle reprit :

—Ecoutez Julien, permettez de réparer ma faute ?

—Quelle faute, madame ?

—Celle d'avoir laissé jouer chez moi, dans mes salons. C'est moi la cause du mal. Laissez moi y porter le remède. Cet argent que vous avez perdu, je vais vous le rendre. Vous me le remettrez quand vous pourrez, quand vous voudrez.

Julien d'Héricourt eut une grande secousse par tout le corps.

—Oh !—fit-il, en reculant d'un pas s'éloignant d'elle.

Vous refusez ? —soupira t-elle, les mains tendues, prêtes à se joindre dans un signe de prière,

—Madame,— murmura l'officier éperdu,—savez-vous ce que vous me proposez ?

—Ce que je vous propose ? Mais rien que de naturel. C'est moi qui a fait le mal. J'ai bien le droit de mettre le baume sur la blessure, de la soigner, de la guérir.

Des larmes coulaient sur ses joues, de belles et bonnes larmes, montées du cœur aux paupières.

Et puis, cette voix caressante, tout contribuait à donner à la fermeté du jeune homme le plus terrible assaut qu'il eût encore subi.

Il était pâle, haletant.

Il mesurait la profondeur de l'abîme ouvert devant ses pas, le gouffre que son imprudence avait creusé.

Ah ! ce n'était plus la question d'argent qui le rendait anxieux à cette heure !

Ne savait-il pas que, dans quelques instants, cet argent, il le trouverait chez l'usurier, chez ce juif Zendel auquel il l'avait demandé.

Ne savait-il pas qu'à défaut de Zendel le colonel Derrien son supérieur, son père en quelque sorte le mettrait à sa disposition ?

Non. Le péril était bien autrement redoutable, bien autrement grave.

Il fallait éloigner désormais cette femme qui avait pris l'amour au sérieux.

Etrangère elle ignorait sans doute les délicatesses de notre éducation nationale.

Elle offrait un secours qui eût été pour lui une honte.

Oui, il fallait l'éloigner à jamais sans espoir, brutalement, afin de rendre tout retour impossible. Car, à présent, le visage exquis d'Isabelle de Folligny émergeait de la brume des souvenirs.

Il sentait bien qu'Hedwige, consolée acceptée, tolérée seulement, c'était Isabelle perdue pour lui.

Et il tremblait.

Une sueur glaciale perlait à ses tempes

Que dire, que faire, en ces terribles circonstances ?

Comment repousser cette femme ardente et sincère, dont tout le tort était de l'aimer passionnément, sans aucun souci des conventions sociales ou mondaines.

Au nom de son honneur, il devait broyer le cœur de cette femme.

Il leva un regard vers le ciel gris, maussade.

Ce ciel lui parut fermé à toute espérance.

Il n'y entrevit point le secours.

Et voilà qu'à ce moment même le succès lui vint, inespéré.

Du fond de l'avenue de Tourville une fanfare retentit, la claire et vibrante musique d'une marche militaire.

Un régiment d'infanterie allait passer sous ses fenêtres.

Brusquement, Julien ouvrit celle de sa chambre.

Le son guerrier, éclatant pénétra dans la maison.

Les notes lumineuses éclairèrent la conscience troublée de l'officier.

En même temps, au-dessus des képis rouges et des baïonnettes étincelantes le drapeau fulgura, dans le clapotement des trois couleurs.

Tête nue, Héricourt salua.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

Il murmura, d'un accent dont il ne fut pas le maître.

— Drapeau, fleur de la Patrie, le plus saint des amours, le seul amour.

Une autre voix lui répondit grondante, presque haineuse.

— Voilà comme vous êtes, les hommes !

Il suffit de ce chiffon pour vous prendre le cœur et vous mourez joyeusement dans ses plis.

Il répondit.

— Vous l'avez dit, madame. Ce chiffon est le seul linceul où l'honneur puisse s'ensevelir.

XIII

ONCLE ET NIECE

Le colonel Derrien était l'oncle d'Isabelle de Folligny. Marié à la sœur du général de Folligny, il avait perdu sa femme à l'époque où Isabelle n'était encore qu'une enfant.

La douleur du vaillant soldat avait été profonde, si profonde qu'à partir de ce jour il avait renoncé au monde et à ses joies pour s'enfermer dans ses souvenirs.

Une seule affection le rattachait pourtant à la vie familiale celle qu'il avait vouée à sa nièce.

Il avait concentré sur elle toutes ses tendresses.

Le colonel Paul Derrien avait vu grandir Isabelle, il l'avait tenue dans ses bras fait sauter sur ses genoux.

Lorsque le général de Folligny était mort, Derrien était devenu, en quelque sorte, le second père d'Isabelle.

Même à son lit de mort Folligny avait fait appeler son frère d'armes qui était, en même temps son frère selon la loi.

Paul, lui avait-il dit, je quitte ce monde avec une crainte et un souci J'ai peur pour Isabelle, pour mon enfant.

N'a-t elle pas sa mère ? avait répondu le colonel.

Un nuage passa sur sa face livide du mourant.

Non, mon ami, elle n'a pas sa mère. J'ai été l'un et l'autre pour elle. Eléna n'est point mère au sens élevé, sublime de ce mot. A peine est-elle femme ! Je l'ai considérée moi-même comme une enfant en tutelle. J'ai dû veiller sur elle avec autant de sollicitude que sur ma fille. Moi disparu, je ne vois plus que toi qui puisse avoir quelque empire sur cette âme faible et puérile.

Je compte donc sur toi.

Il était mort et le colonel Derrien avait accepté la mission que lui avait laissée le mourant.

Il l'avait remplie.

Un jour était venu, pourtant, où cette mission lui avait paru très pénible à remplir.

C'était une douleur progressive pour

son cœur de constater que, malgré ses efforts, Mme de Folligny ne changeait rien à sa manière de vivre, n'atténuait point ses extravagances coutumières, qu'elle demeurait incurablement l'enfant gâtée telle que l'avait jugée son mari, le général défunt.

Ses dépenses restaient les mêmes, mais aujourd'hui il semblait au colonel qu'elles cachaient un mystère qu'il aurait voulu éclaircir.

On savait bien que la veuve dépensait beaucoup : on ne connaissait pas l'objet de ces dépenses.

Et c'était là ce qui préoccupait le plus le colonel.

Les notes de Mme de Folligny, les factures qui arrivaient à domicile ne justifiaient point la fuite de l'argent.

—Longtemps, Paul Derrien avait été tenu au courant de ces dépenses par Isabelle.

A son insu, l'enfant lui remettait les pièces pouvant permettre d'établir une comptabilité.

Et c'était sur le vu de ces pièces que Derrien faisait la comparaison entre les chiffres accusés et les chiffres justifiés.

A diverses reprises, il en avait fait la remarque à sa belle-sœur.

Celle-ci s'était défendue en riant, prétextant son peu de mémoire, son insouciance, son incurable désordre.

Dès ce moment, Derrien avait flairé le mystère.

Il s'était juré de le découvrir, coûte que coûte.

Mais avec le temps, l'élément d'information primitif avait disparu.

Isabelle s'était faite petit à petit plus réservée à l'égard de son oncle.

A la longue, elle lui avait tu les dépenses de sa mère, et, quand il l'interrogeait à ce sujet, elle répondait avec un enjouement calculé :

—Ça va beaucoup mieux, mon oncle. Maman se range.

Mais la tristesse de ses yeux démentait la gaieté de son rire.

Lui, de son côté, n'osait insister sur ce point délicat.

Il avait peur en scrutant plus profondément, d'arriver à découvrir quelque secret pénible, de ceux dont un galant homme se refuse, le plus longtemps qu'il peut, à soulever le voile.

Et voici que ce secret venait maintenant au-devant de ses recherches.

Le colonel se rappelait le singulier épisode de la soirée.

Il entendait vibrer encore à ses oreilles le reproche de Mme de Folligny, l'accusant de se montrer injuste à l'égard de Simon Hellmann.

Pourquoi l'avait-elle ainsi défendu, avec une âpreté farouche ?

Entre ce jeune officier d'allures bizarres, d'origines douteuses, et cette grande dame folle et dépensière, quel lien existait donc.

La question se posait mystérieuse à son esprit.

Il n'était ni dans son tempérament, ni dans son caractère de demeurer longtemps en face d'un problème.

Il voulut en avoir le cœur net, au plus tôt.

Car la plus cruelle souffrance qu'il ressentait d'une telle situation, ce n'était pas seulement du soupçon qu'elle procédait.

Quel que fût son respectueux attachement pour la veuve du général de Folligny, elle n'était, après tout, pour lui qu'une étrangère.

En faisant même les pires suppositions, il ne se blessait pas lui-même.

Non, là n'était pas le point sensible du cœur de Paul Derrien.

La véritable cause de sa souffrance était plus intime.

En soupçonnant la mère, il atteignait du même coup la fille.

Et voilà que l'attitude embarrassée d'Isabelle, ses réticences, ses faux-fuyants lui revenaient invinciblement à la pensée.

La question qu'il se posait était terrible autant qu'inévitable.

Quel rôle jouait là-dedans Isabelle ? était-elle complice ou victime ?

Lorsqu'il avait demandé, sans malice, à Mme de Foligny si elle avait l'intention de faire de Hellmann son gendre, celle-ci avait protesté.

—Mais cette protestation avait sonné faux au oreilles du colonel.

—Est-ce que par hasard, la veuve, en

mère dénaturée, avait prêté les mains à quelque abominable marché ?

Avait-elle vendu sa fille ?

A peine la question fut-elle posée brutalement à son esprit que l'officier eut honte de l'avoir laisser naître.

Elle lui fit horreur.

Non, non. Cela était trop monstrueux pour être vrai.

Il ne put tolérer plus longtemps la présence de ce doute.

Je saurai bien la vérité ! se dit-il avec une farouche énergie.

Et il résolut d'aller rendre visite aux deux dames, une visite qu'il leur devait d'ailleurs depuis plusieurs jours.

Ceci se passait le surlendemain du bal donné par la comtesse de Stohlfeld.

Alors d'autres pensées vinrent se mêler à celles qui déjà torturaient son cœur.

Il se rappela que la veille, il avait offert à Julien d'Héricourt de lui payer ses dettes de jeu, et que celui-ci, mû par de généreux scrupules, n'était venu le voir chez lui que pour refuser le prêt.

Il se souvint, en même temps, des propos que lui avait tenus naguère Abel Savariau et de la terrible accusation que celui-ci avait portée jadis contre les dames de Folligny.

Savariau n'avait-il pas dit, en effet, que les documents repris par lui au capitaine Hermann Von Stracken avaient été livrés à celui-ci par les dames de Folligny.

Ces paroles de l'agent, en la bonne foi duquel le vieil officier avait toujours mis sa confiance, constituaient le plus grave des soupçons que l'on pût concevoir au sujet des deux dames, le soupçon de trahison avouée ou inconsciente.

Ce souvenir avait achevé de décider le colonel.

Il prit donc le chemin de la rue de Chanaleilles et s'y présenta dans l'après-midi à une heure où il supposait ses parentes chez elles.

La soubrette qui servait plus spécialement Mme de Folligny le reçut d'un air assez embarrassé, disant après l'avoir introduit :

—Je vais voir si ces dames ne sont pas sorties.

Cet accueil ne laissa pas que d'étonner le colonel Derrien.

Depuis quand faisait-on de telles façons avec lui dans cette maison ?

Il y avait donc une consigne le concernant ?

Il avait toutes sortes de raisons pour s'en trouver offensé.

Il n'en laissa rien voir, cependant.

Il attendit le retour de la femme de chambre, laquelle vint lui dire cérémonieusement :

—Madame est sortie, mais Mlle Isabelle est là et prie monsieur de vouloir bien l'attendre un petit moment.

Derrien avait posé son chapeau sur un meuble.

Il eut envie de le reprendre et de s'en aller sans autre formule

Mais, une fois encore il maîtrisa l'espèce d'irritation qui le gagnait et resta dans le luxueux salon de sa belle-sœur.

Au reste il n'eut pas longtemps à attendre. Un bruit de pas, un froufrou de jupes l'avertirent de la présence d'Isabelle, qui entra le sourire aux lèvres.

A sa vue, toute la colère de Derrien tomba.

—Bonjour, mon oncle,—fit gracieusement la jeune fille, en tendant son beau front pur au baiser du vieux soldat.

—Bonjour, ma nièce,—répondit-il affectueusement.—Tu es donc seule ?

—Oui, mon oncle. Maman est allée faire des courses.

—Ah ! des emplettes nouvelles, sans doute ?

—Oui. Vous savez que c'est dans les habitudes de maman.

—Si je le sais ? — Certes, c'est une vieille notion ! —soupira-t-il.

Et, tout aussitôt, il demanda comme il le faisait autrefois :

—Décidément, elle ne se corrige pas, ta mère. Je croyais que tu m'avais annoncé, il y a quelque temps, qu'elle s'amendait.

—Oh ! —fit Isabelle, se reprenant,—il ne faut pas être trop exigeant. Je vous assure qu'elle va beaucoup mieux.

—Tu crois ? Il me semble, à moi, que c'est toujours la même chose.

Comme elle se taisait, n'osant le regarder il n'insista point.

Il détourna la conversation et prit une voie indirecte.

—Vous êtes-vous beaucoup amusée, l'autre soir ?

—L'autre soir ? De quel soir parlez vous ?

—C'est vrai, il faut préciser, car vous ne tenez plus le compte des soirées que vous passez hors de chez vous. Je veux parler de celle où je vous ai rencontrée chez la comtesse de Stohlfeld.

—Ah !.... fit la jeune fille avec une expression d'ennui, — ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question, c'est à maman. Vous savez qu'elle s'amuse beaucoup, elle, à ces sortes de distractions. Personnellement, je n'aime pas le monde.

Il y avait une telle lassitude dans sa voix qu'il en fut ému.

—Tu n'aimes pas le monde, à ton âge, toi, Isabelle ?

—Dites que je l'ai en horreur, et vous serez dans la vérité.

—En vérité, voilà ce que je ne puis comprendre. Le monde n'a pourtant jamais ennuyé une jeune fille de ton âge, que je sache.

—Les autres jeunes filles, peut-être, mon oncle.- Pour moi, croyez-vous que je me plaise à ces réunions banales ?

—Pourquoi ne t'y plairais tu pas, Isabelle ? Est-ce que la jeunesse et la beauté peuvent trouver plus merveilleux cadre une meilleure serre pour s'y épanouir ?

Elle hocha la tête, avec un sourire amer.

—Mon oncle, avez-vous vu beaucoup de plantes s'épanouir dans les serres, sous des lampes à incandescence ? Quand la nuit est venue, est-ce l'heure où les fleurs ouvrent leurs calices ?

Cette amertume impressionnait péniblement l'officier.

—Voyons, Isabelle, — questionna t-il, ému, avec un accent paternel,—tu me caches quelque chose. Il n'est pas naturel qu'une femme de vingt-cinq ans parle avec un tel détachement.

Elle s'éloigna de lui, de quelques pas, le front penché.

Il poursuivit :

Non, cela n'est pas naturel. Chaque fois que je te revois, je te trouve plus mélancolique, plus sombre, en dépit des apparences de gaieté forcée que tu te donnes quelquefois.

Tu me caches quelque chose, mon enfant, et tu as tort Ne suis-je plus le vieil oncle, le confident de tes peines comme de tes joies, celui qui jadis, lisait dans ton cœur comme en un livre ouvert ? Si tu souffres, que ne me livres-tu le secret de ta souffrance ?

Ce serait encore le meilleur moyen de l'alléger.

Elle se retourna.

Des larmes tremblaient à ses paupières.

Elle se jeta dans ses bras, ainsi qu'elle faisait quand elle était toute petite, quand elle venait réchauffer son âme d'orpheline dans l'étreinte de cette tendresse, à la chaleur de cette virile poitrine.

Oh ! vous êtes bon, mon oncle ! Vous m'aimez, et je vous aime aussi moi, de toutes mes forces. Vous le savez bien.

Alors, parle, ma chérie. Ne me fais plus mystère de tes chagrins, si tu en as Hélas ! je ne les devines que trop même dans tes silences. Mais autrefois, tu me les confiais, tes douleurs. Si tu n'oses plus m'en faire part aujourd'hui, c'est, que, peut-être, elles ont changé de nature, elles se sont aggravées ?

Isabelle tressaillit et le colonel sentit tout son corps frémir dans son étreinte.

Il comprit que sa parole avais touché la plaie vive.

Voyons, reprit- il doucement, conte-moi tout. Tes inquiétudes au sujet de ta mère sont toujours les mêmes, n'est-ce pas.

Oui, avoua la jeune fille dans un sanglot étouffé.

Et, pas plus aujourd'hui qu'alors tu ne connais la cause de ses dépenses.

Elle répondit, avec un accent bizarre, qui manquait de sincérité.

—Non, mon oncle, je ne la connais point.

N'as-tu pas, du moins, quelque soupçon ? Ne peux-tu trouver un indice qui guide tes recherches ? Car, pour y porter le remède, la première condition, tu le sais, est de connaître le mal.

Elle garda le silence un instant. Puis, se dégageant des bras de son oncle, elle répondit, les sourcils froncés, l'air farouche :

Non, je ne soupçonne rien, je n'ai aucun indice.

Il la regarda avec une douceur infinie.

Toute son âme de père passa dans ses prunelles.

Il s'enhardit jusqu'à la questionner.

—Isabelle, mon enfant, ma petite fille chérie, tu dois comprendre que pour te parler comme je le fais, j'ai de sérieux motifs

Elle se retourna et vit son visage attristé, son front soucieux.

Que voulez-vous dire mon oncle? Quels sont ces motifs?

Et dans son accent, dans son intonatian, il y avait de la crainte.

—Je veux dire que certaines rumeurs sont parvenues à mes oreilles, que dans le public, on porte d'étranges jugements sur ta mère.

—Sur maman? se récria Isabelle, obéissant à un sentiment de révolte.

—Mon enfant, reprit le colonel, je devrais pas te parler de ces choses. Mais tu n'est plus à l'âge où l'on se faisait un devoir de taire devant toi les commentaires désobligeants du monde. Tu dois, au contraire, les connaître, afin de savoir jusqu'où peut aller la malignité humaine.

Un sourire amer se joua sur les lèvres de la jeune fille.

—Oh! mon oncle vous n'avez point à me ménager. Je les connais déjà, ces méchants propos auxquels vous faites une discrète allusion.

Je sais ce que valent les hommes, ce que vaut le monde. Leur opinion, ai-je besoin de vous le dire, n'entre pour rien dans ma conception de l'honneur et de la droiture.

Je ne m'en préoccupe pas

Il se méprit au sens de ses paroles. Il se fit un peu sévère.

—Je ne saurais te blâmer, mon enfant. d'avoir devant les yeux des considérations plus hautes et plus nobles que le vain désir de ne point choquer l'opinion.

Il n'en faut pas moins tenir compte de cette opinion dans la vie sociale.

Il est permis de mépriser en soi-même les louanges et les blâmes de la multitude, mais il serait présomptueux de les fouler aux pieds, ce serait pécher par orgueil que de ne faire aucun cas du jugement de nos semblables.

Et, comme elle paraissait impressionnée par sa gravité, il poursuivit:

Si nous ne vivions que pour nous-même nous aurions peut être le droit de nous enfermer dans le sentiment de notre dignité offensée.

Mais nous vivons au sein d'une communauté, et cette communauté, c'est le monde.

Nous sommes donc contraints d'accorder une créance aux jugements qu'il porte sur nous et de sauvegarder notre bonne renommée.

—Mon oncle, interrompit la jeune fille avec une certaine vivacité, dois-je entendre par ce que vous me dites que la réputation de maman est atteinte?

Elle avait le rouge au front et ses yeux décelaient la colère.

—Vas tu donc t'irriter contre moi des avis que j'ai voulu te donner?

Le colonel Derrien avait dit cela avec un calme qui imposa à sa jeune interlocutrice. Elle adoucit l'expression de son regard.

—Non, mon oncle. Quelque parole que vous m'adressiez, elle ne saurait m'irriter, venant de vous. Je sais trop bien, en effet, quel est le sentiment d'affection qui vous les dicte, et je vous en suis reconnaissante.

Mais vous devez vous expliquer ce que j'éprouve en mon cœur, lorsque j'apprends que des insinuations ont pu atteindre la réputation de ma mère.

—Isabelle, reprit Paul Derrien, le sujet est trop grave pour que parvenu au point où nous en sommes, je veuille revenir en arrière et ressaisir mes paroles.

Je croirais manquer, d'ailleurs à mes devoirs envers toi en manquant de franchise.

Si dure que soit la déclaration que je vais te faire, je n'hésite point à la faire. Oui la réputation de ta mère est atteinte oui, certains yeux se sont ouverts, certaines langues se sont déliées.

Ces dépenses exagérées que rien ne justifie ont fourni un aliment aux méchants propos, un fondement au hypothèses malveillantes, et s'il faut tout te dire, ma pauvre enfant, moi-même je m'en suis alarmé.

Elle le considérait avec une inquiétude croissante dans les regards.

Il était manifeste que les paroles de son oncle réveillaient une angoisse latente en l'esprit d'Isabelle de Folligny.

—Vous vous en êtes alarmé, mon oncle ?

Voulez-vous me faire entendre par là que vous avez ajouté foi à ce propos.

—Non, ma fille. Jusqu'à la dernière heure je nierai, même contre l'évidence. Et, cependant, puisque tu m'interroges de la sorte, je suis bien contraint de te déclarer que certaines accusations, émanant de personnalités absolument désintéressées, ont pour elles de terribles apparences de vérité.

Isabelle était livide. Un tremblement convulsif l'agitait.

—Quelles sont ces "personnalités désintéressées" dont le témoignage revêt à vos yeux de si " terribles apparences ? "

—Je ne puis te les nommer, mon enfant.

Le secret professionnel m'oblige à taire leurs noms. Sache seulement qu'elles appartiennent au monde politique et que par ses agissements, ses fréquentations, ses relations mondaines, ta mère s'est compromise au point d'être, à l'heure qu'il est l'objet d'une surveillance spéciale.

Un rire nerveux maladif secoua la jeune fille.

—N'est-ce que cela ? — s'écria-t-elle avec une ironie amère.

Paul Derrien fit un pas en arrière.

Il avait frémi lui-même dans ses fibres les plus secrètes.

Tout son sang de soldat et de Français avait bouillonné.

—"N'est-ce que cela ?"— Eh quoi ? Il avait exprimé en termes presque précis la plus grave, la plus redoutable des accusations, une accusation de trahison, et c'était sa nièce, l'enfant qu'il adorait, la fille d'un soldat héroïque qui venait de prononcer cette parole d'indifférence et de scepticisme, cette parole de doute incurable : " N'est-ce que cela ? "

Le colonel n'en voulut pas entendre davantage.

Le regard qu'il jeta à Isabelle fut à la fois l'expression d'une douleur sans bornes et d'un mépris écrasant.

Puis, sans prononcer un mot de plus, il sortit.

Elle ne chercha pas à le retenir.

XIV

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

Place des Etats-Unis, en ce morceau de Paris qui commence le quartier de Passy où les hôtels somptueux se pressent les uns contre les autres, de manière à former dans l'immense capitale comme une ville à part de palais et de villes.

Là, dans un riche pavillon, luxueusement meublé habite M. Samuel Walter, sujet américain, personnage bizarre, aux mœurs étranges, célibataire riche à millions, si l'on en croit l'opinion publique.

Samuel Walter peut avoir de cinquante à cinquante cinq ans.

Il est grand et maigre, mais d'une maigreur robuste et élégante.

Ses cheveux sont blancs, les favoris qui encadrent sa face glabre sont presque noirs.

Il mène une existence régulièrement désordonnée.

Ce Yankee, mélange d'Anglo-Saxon et de races orientales ou méridionales, Espagnols, Portugais ou Mexicains, parle couramment douze ou quinze langues.

Il n'a pu dépouiller entièrement l'accent de son origine, mais cet accent luimême s'est fortement adultéré au contact de tous les idiomes auxquel a dû se plier l'organe de l'exotique personnage.

Il peut, à son gré, prendre la rugosité du castillan, la souplesse grasse de l'italien, ou le sifflement guttural de l'anglais.

M. Samuel Walter est connu sur les boulevards.

C'est un homme de la haute noce quotidienne. On le trouve dans tous le cafés où l'on soupe, dans tous les restaurants de nuit.

Il boit prodigieusement, en vrai Saxon.

Au reste, il connaît depuis longtemps la France.

Des gens assurent qu'il y a même eu vers sa vingtième année une aventure qui a influé sur toute son existence, un amour profond pour une jeune fille de bonne famille.

Ceci s'est passé à Marseille, paraît-il où Samuel, en ce temps-là âgé de dix-neuf ou vingt ans, était venu apprendre le français et de commerce des huiles et des savons, dans la puissante maison de Théodore Andrianos l'un des plus opulents industriels de la cité d'Euxène et le correspondant de Jacob G. Walter, le grand banquier de Charleston.

Depuis lors, Samuel Walter a couru le monde au hasard, sans but, guidé par ce sentiment de vagabondage qui est au fond de la race saxonne.

Celle qu'il a aimée s'est mariée.

Elle est devenue la femme d'un officier français.

Elle a été perdue pour l'Américain.

Pourtant, il ne l'a point oubliée.

Il est resté fidèle à son souvenir.

Tous les ans, il est revenu en France pour la revoir, l'âme pleine de cet amour dégénéré peu à peu en une haine profonde, froide, calculée, contre l'homme qui la lui a ravie et, par voie de généralisation, contre toute cette armée française dont le mari de l'aimée faisait partie.

Et, maintenant, ce Yankee, ivrogne avec ostentation, s'est fixé en France.

Il possède un hôtel à Paris, une villa à Cannes.

Sa fortune est considérable, il ne cherche point à l'accroître.

Il la dépense, au contraire, au gré de sa fantaisie, mais, comme peut la dépenser une créature virile dont toutes les facultés intellectuelles, toute l'énergie se seraient concentrées sur un but unique, sur un effort patient de haine à servir : la vengeance.

Quel rôle peut jouer un tel homme, au service d'un tel désir, au sein d'une nation qu'il tient pour ennemie ?

Samuel Walter est, par excellence, l'un de ces pouvoirs occultes, dissimulés, que l'attentive jalousie des peuples voisins entretient, comme autant de chancres rongeurs, dans le sein de la douce et hospitalière France.

Lui, il est d'autant plus fort qu'aucune volonté étrangère à la sienne ne la guide et ne la réfrène, d'autant plus fort qu'en servant les intérêts de sa patrie, il il sert, en même temps, ceux de sa vengeance.

Or, cette lointaine histoire que le public ignore, que lui-même n'a jamais racontée à qui que ce soit, quelqu'un la connaît maintenant aussi bien que lui-même

Ce jour-là, veille de Noël, Samuel Walter a reçu par la poste une carte sur laquelle il a pu lire ce nom :

PHILEAS G. WALTER

Ce nom est celui d'un cousin à lui, — disons mieux,—d'un frère naturel, un fils du banquier Jacob George Walter, dont lui, Samuel, a tenu l'existence aussi secrète que possible, qu'il a fait élever en France, très généreusement, auquel il alloue une pension annuelle de six mille dollars payables par trimestre.

Ce frère, Samuel ne l'a pas revu depuis dix ans.

Il sait seulement que c'est une sorte de fou, animé de la passion des voyages, comme lui-même, un peintre qui vend bien ses toiles, d'ailleurs élève distingué de l'École des beaux-arts.

Et, aujourd'hui, veille de Noël, Phileas Walter va venir rendre visite à Samuel, selon que l'indique la carte, mise à la poste la veille :

I will go and see you to merrow, half past two.

"Je viendrai vous voir demain, à deux heures et demie"

Il est manifeste que cette visite ennuie vivement le Yankee. Il ne s'y attendait point.

Il doit lui même recevoir du monde ce jour-là.

Le "cousin" Phileas le dérange énormément.

N'importe ! Il le recevra, car il n'est pas homme à différer les contrariétés.

Autant vaut que cela se passe tout de suite.

Il tâchera de congédier l'importun le plus tôt possible.

En conséquence, il a déjeuné chez lui, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

Présentement, il est assis au coin de son feu, fumant un magnifique havane, attendant le visiteur

Deux heures et demie sonnant à la pendule du cabinet de travail, Phileas Walter fait son entrée.

C'est un homme de taille moyenne, de trente ans environ, sec comme un coup de trique, porteur d'une chevelure et d'une barbe rutilantes, joli garçon au demeurant.

Il secoua la main de Samuel d'un vigoureux *shake hand*.

—Bonjour, mon frère, dit-il en français

Samuel le regarde curieusement.

—Vous me trouvez changé, hein ? — fait gaiement le peintre.

—Oui, vraiment. Je ne vous aurais pas reconnu. Mais ce sont toujours vos cheveux et votre barbe, Phileas. Et puis, c'est aussi votre air de gaieté. Vous êtes content de la vie ?

Phileas s'assit sans façon.

—Voilà ce qui vous trompe, Sam. Je suis, au contraire, très mécontent de l'existence. J'ai été malade, j'ai perdu de l'argent. Je viens vous en demander.

—Mon garçon,— répondit flegmatiquement Samuel,— vous perdez votre temps je n'ai pas d'argent à vous donner.

Le peintre eut un sourire de joyeux drill. Puis :

—Vous m'en donnerez cependant. Sam quand vous saurez le......

—Ne vous mettez pas en frais pour cela, Phil. Vous n'aurez pas un sou de plus que les cinq cents dollars de votre pension mensuelle. Vous savez que je suis un homme d'ordre.

—Vous m'en donnerez dix mille aujourd'hui même, Sam.

L'aîné des Walter se leva tranquillement.

—Phil, je n'attendais pas votre visite aujourd'hui. Elle me gêne énormément, parce que j'ai du monde à recevoir Je vous ai témoigné beaucoup le politesse en vous recevant moi-même. Rendez-la-moi en vous en allant.

Cette prière n'eut pas le don d'émouvoir le peintre.

Il s'enfonça plus profondément dans son fauteuil.

—Sam, mon digne frère,— dit-il,—quel que désir que j'aie de vous être agréable, je ne m'en irai pas. Vous ferez attendre votre monde, vous prendrez le temps de m'écouter, et vous me donnerez les deux mille livres que je vous demande.

Le flegmatique Américain eut néanmoins un geste d'impatience.

—Faut-il que je vous mette moi-même à la porte, Phil ?

—Vous ne feriez pas cette injure à votre frère, Sam, vous ne le pourriez pas. Je suis plus fort que vous.

Les sourcils de Samuel Walter commençaient à se froncer.

L'interlocuteur ne s'en émut pas.

—Au lieu de vous fâcher, Sam, vous feriez mieux de m'inviter à parler.

L'autre eut un geste de lassitude condescendante.

—Parlez donc vite. Mes visiteurs vont arriver d'un instant à l'autre.

—Voici ce qui m'amène,— commença Phileas.—Je suis amoureux.

—Ah !— fit Sam. Mauvaise affaire ! il ne faut pas être amoureux.

—Vous l'avez été, Sam,—Je sais votre histoire,-vous l'êtes encore. Donc, je suis amoureux, et je veux être riche pour me marier.

—De qui êtes-vous amoureux, Phil ?

—D'une Française, Sam. Il n'y a encore que les Françaises, voyez vous. Je vous dirai son nom tout à l'heure.

Un soupir souleva la poitrine du frère aîné.

Des souvenirs le troublaient sans doute.

Il n'interrompit pas.

—Je veux être riche pour me marier, car les Françaises aiment le luxe et la dépense, celle-là surtout. Or, celle-là est courtisée par un officier français, un rival sérieux.

—Ah ! — prononça le Yankee qui attacha un noir regard sur son frère.

—Ca commence à vous intéresser, n'est-ce pas, mon cher Sam ? Vous détestez aussi les officiers français et vous avez vos raisons pour cela. Je les connais Je me suis renseigné.

—Qui vous a renseigné ? — interrogea l'autre d'une voix rauque.

—Je n'ai pas à vous le cacher, mon digne frère. C'est par une série de déductions habiles que je suis parvenu à posséder votre secret. Vous comprenez bien que lorsqu'on a mille fr... par mois pour tout potage, et qu'on possède un frère riche de vingt-cinq millions on prend ses mesures pour entrer plus avant dans les bonnes grâces et l'intimité de ce frère

Un frémissement convulsa la face de Samuel Walter,

Mais au lieu de se fâcher, il toucha du doigt un timbre.

Un valet de chambre parut.

—Portez-nous une bouteille de whisky et deux verres, — commanda le Yankee.

L'instant d'après les deux frères choquaient leurs verres à bordeaux pleins jusqu'au bord.

—Vous avez eu raison de rester, Phil, — dit Samuel en vidant le sien d'une seule lampée, ce qui prouvait la vigueur de son palais saxon.

—Je le savais bien Sam, et vous allez voir que nous nous entendrons à merveille. Je continue donc.

Pour être riche il faut cinquante mille francs.

—Ce n'est pas assez mon garçon· C'est une goutte d'eau.

—C'est assez et vous allez me comprendre. Avec deux cent mille francs, je puis fonder une usine de produits chimiques, dans l'Amérique du Sud, parce que décidément, je renonce à la peinture.

L'aîné ouvrit des yeux étonnés.

—Deux cent mille, dites-vous, Phil ? Ce n'est plus cinquante mille.

Phileas eut un petit rire sec.

—Je m'étonne qu'un homme comme vous, Sam, me présente une telle objection.

Avec deux cent mille francs, je gagne un million en un an. Je reviens demander la main de la Française. L'officier est pauvre.

—On l'a écarté.

—Vous auriez plus court de le tuer en duel, Phil.

—Hum ! On ne sait pas, Sam. Ces diables de Français ne se laissent pas tuer comme ça. Je ne veux pas mettre de mauvaises cartes dans mon jeu.

—Bien. Mais dans tout ça je ne vois pas les cinquante mille francs.

Phileas prit lui-même la bouteille et remplit de nouveau les verres.

Après quoi promenant autour de lui un regard soupçonneux, il demanda.

—Vous êtes bien seul, ici, Sam ? On peut parler sans crainte ?

—Oui, — fit le Yankee, que l'impatience regagnait un peu.

Alors Phileas, après avoir trinqué derechef, dit :

—Sam, on me paierait deux cent mille francs comptant, à Londres, si je pouvais procurer à l'Amirauté le plan de l'expédition que le ministère de la marine va envoyer à travers l'Afrique.

Pour le coup, l'impassible Samuel changea de visage.

—Vous dites ? — bégaya-t-il d'une voix émue.

Je dis que, si je procurais ce document on me donnerait jusqu'à dix mille livres sterling. Eh bien, sur les dix milles livres soit deux cent cinquante mille francs je vous rendrais les deux mille que vous me prêteriez pour acquérir le document Comprenez-vous ?

Samuel Walter n'avait pu dominer un tremblement nerveux.

—Je comprends que vous croyez pouvoir acheter ce document.

—C'est cela même. Je peux l'acheter.

—"Well"—Et si je vous demandais à qui vous pouvez l'acheter ?

Ce fut au tour de Phileas de devenir grave.

—Sam, vous vous expliquerez que je ne réponde pas à une pareille question. Je suis contraint par ma parole au secret.

—Fort bien ! — riposta l'aîné ironique.

—Gardez votre secret, je garde mon argent. Vous vous expliquerez vous-même qu'en de semblables matières, deux sûretés valent mieux qu'une comme dit un proverbe de ce pays, et que je n'accepte pas vos inventions sans les avoir contrôlées.

—Ceci signifie qu'à moins de preuves vous ne me croirez pas.

—Vous l'avez dit, Phil. Nous touchons là à des questions brûlantes. Il y a dans ce que vous m'avez dit assez pour faire chasser de France dix hommes comme vous et moi, et j'ai déjà presque trop fait de vous écouter. Je suis habitant d'une terre généreuse.

Ce n'est pas contre la nation française que je veux agir.

Phileas eut un sourire railleur.

Allons donc, mon frère ; dites-moi simplement que vous ne voulez pas vous faire expulser. Ce serait plus franc à mon égard.

Le Yankee se redressa avec une véritable dignité.

Je vous ai parlé franchement, Phil. Non seulement je ne hais pas la France, mais je l'aime.

Citoyen de la libre Amerique, je ne puis oublier que nous devons à la France notre indépendence.

—Cela ne vous empêche pas de vous occuper de ses affaires, de poursuivre contre elle des œuvres de vengeance.

De quelles œuvres de vengeance parlez-vous, Phil ?

Le peintre regarda son frère bien en face. Puis, emplissant une troisième fois les verres, il se leva et se tint debout.

—Tenez, Sam, s'écria t-il, voici dix minutes que vous jouez au plus fin avec moi. Vous avez tort. Je suis venu animé de bons sentiments à votre égard. Et je vais vous les prouver en mettant sous vos yeux les preuves que vous m'avez mal demandées.

Ce disant, Phileas Walter tira de sa poche un portefeuille où il prit un papier plié en quatre. Il le déploya sur la table en ayant soin d'en couvrir la signature avec la main.

Lisez ! dit-il.

Samuel se pencha sur le papier et le lut attentivement.

C'était une lettre écrite en caractères renversés :

"Cher monsieur Phileas,

"Je suis tout prêt à reprendre avec "vous l'entretien que nous avons ébau"ché au mois de novembre. L'affaire est "faisable, mais exige des précautions. "L'entrepreneur veut tout de suite cin"quante mille francs de couverture, a"vant de vous remettre les plans que vous "lui demandez.

" Toute peine mérite salaire. "

La missive était écrite sur du papier portant le timbre de la guerre. En outre sur l'un des angles figurait une annotation chiffrée accompagnant la lettre A tracée à l'encre rouge.

—Cela me suffit, répondit Samuel. Je vous crois.

Alors, reprit Phileas en repliant la lettre qu'il plaça dans le portefeuille, laissez-moi vous dire maintenant, mon frère, tout ce que je sais de vous et ce que j'en attendais.

Que savez-vous de moi ? riposta l'aîné. Il n'avait pas l'air irrité.

Tout au contraire, son visage était hilare, comme éclairé d'une joie intérieure.

Etait-ce la genèse d'un plan qui épanouissait ainsi les traits du Yankee, ou ne fallait il y voir que l'action du whiskey ingéré ?

Car il avait déjà absorbé quatre verres contre un à peine bu par son jovial cadet.

Si grande que fût sa résistance à l'alcool, elle pouvait offrir quelques points de faiblesse.

Mon frère, recommença Phileas, je vous ai dit que je suis amoureux. J'ajoute que vous pouvez m'aider de toutes façons dans mes projets amoureux, quand vous saurez de qui je suis épris.

Je ne comprends pas, fit Samuel en hochant la tête.

—Sam, la française que j'aime s'appelle Isabelle de Folligny.

Ce nom ne vous est pas inconnu, n'est-il pas vrai ?

Phileas avait envoyé cette phrase comme un projectile en fixant ses yeux, de plus en plus brillants sur ceux de son frère.

L'effet en fut formidable.

Comme s'il eût été atteint en plein visage, Samuel chancela.

Il retombe assis dans son fauteuil, la face cramoisie.

Isabelle de Folligny, répéta-t-il bêtement, sans conscience.

Phileas vit que le coup avait été trop soudain. Il aida son frère à se remettre de la secousse, à recouvrer sa présence d'esprit.

Oui, ajouta-t-il, la propre fille de Mme de Folligny, la veuve du général, celle que vous avez aimée, Sam, que vous aimez encore, et par amour de laquelle vous poursuivez de votre haine la France.

Le Yankee passa lentement la main sur son front en sueur.

—Pas la France bégaya-t-il, je ne hais pas la France : je hais l'armée française.

C'est tout comme, fit Walter junior en ricanant.

Un coup de sonnette à la porte d'entrée suspendit l'entretien.

Samuel se leva, galvanisé.

Il posa avec autorité sa main sur l'épaule de son frère et lui dit :

Nous allons traiter ensemble, Phil. Attendez-moi un instant seulement. Voilà mes invités qui arrivent. Ne trouvez pas mauvais que je vous laisse seul, et même que je vous enferme ici.

Faites, Sam. Je vous attendrai.

Le Yankee sortit du cabinet de travail pour passer dans le salon y attenant.

Il donna un tour à la serrure et retira la clef.

Un rire silencieux éclata dans la gorge de Phileas.

En un clin d'œil il adopta à la serrure une façon de microphone, de cornet acoustique et y appliqua son oreille.

C'est merveilleux comme on entend bien, murmura-t-il. Tiens. Mme la comtesse de Stohlfeld, et aussi monsieur son mari.

Qui se ressemble s'assemble !

XV

MINE ET COMTREMINE

C'était une conversation pleine d'intérêt qui se tenait de l'autre côté de la porte du salon, car, selon ce qu'il en recueillait, Phileas, aux écoutes, laissait la joie ou la colère rayonner sur son visage.

De l'autre côté, en effet, dans le salon, un complot de haine et de passion s'ourdissait à grandes lignes contre la France.

Les trois interlocuteurs n'étaient pourtant pas des alliés.

On avait commencé par échanger de banales politesses.

Très échauffé par les spiritueux qu'il venait d'absorber, Samuel Walter avait adressé à la belle comtesse de Stolhefld des compliments imprégnés d'alcool à très haut degré.

Mais le comte Otto, qui n'était venu là que pour affaires, avait trouvé de mauvais goût, sans doute, ces déclarations pesantes faites à la barbe du mari. Il avait donc abrégé les préambules.

—Si vous le voulez bien, monsieur, — dit il en anglais, — nous aborderons tout de suite le sujet qui nous intéresse.

Samuel Walter répondit amicalement.

—Mon cher comte, je sais combien vous êtes bien patriote. Je ne vous ferai donc pas languir. Mais si vous m'en croyez, nous parlerons français, sans nous gêner. C'est la langue de la diplomatie. C'est encore la meilleure en ce pays-ci pour détourner les soupçons et échanger clairement ses pensées.

Il souligna d'un gros rire cette lourde plaisanterie.

—Oui, parlons en français, — appuya la comtesse Hedwige.

Alors le dialogue s'engagea, d'abord cauteleux et prudent, chacun voulant garder ses positions, le mari désireux de cacher à sa femme le rôle antipatriotique qu'il jouait, la femme soucieuse de bénéficier seule et pour le plus grand profit de son pays, des révélations importantes que l'Américain allait lui faire.

Et si, vraiment, Phileas, apprenti espion, n'était pas encore au courant des ruses, de l'astuce déployées et mises en œuvre par les indiscrets politiques, il put s'instruire en cette occasion.

Car ce qu'il avait là, sous l'oreille sinon sous les yeux c'était un conciliabule secret, de ceux que toutes les grandes capitales abritent.

Paris, en effet, n'est pas la seule ville du monde où l'espionnage politique se donne carrière.

Mais, plus peut-être qu'aucune autre ville, elle possède des cachettes sûres, des retraites quasiment inviolables où la trahison peut se donner carrière, sous le couvert des droits à l'hospitalité que réclame la colonie étrangère.

Les trois personnages dont Philéas écoutait l'entretien n'étaient en aucune manière, ainsi que beaucoup de gens le croient, des espions attitrés, accrédités par ou auprès les diverses ambassades, lesquelles ne reconnaissent jamais de tels agents.

C'étaient simplement de ces personnages inconnus, aux douteuses origines, qui viennent, on ne sait ni pourquoi, ni comment, s'installer dans la grande ville, se mêler à la société, interroger l'un et l'autre, rassembler les cancans, les menus propos, coordonner ces vérités fragmentaires ou même ces mensongères informations, pour les porter ensuite aux intéressés qui les rétribuent sans les commissionner, qui les désavouent sans pitié à la première maladresse.

A cette heure, sans doute, un intérêt commun les rassemblait.

Maintenant, c'était Samuel Walter qui parlait.

Il le faisait avec aisance, avec une sorte d'enjouement railleur.

—Mon cher comte, et vous, ma belle comtesse, je ne vous ai réunis que pour vous faire profiter d'un renseignement utile.

J'ignore s'il aura la même importance pour tous les deux et si vous avez les mêmes raisons de haïr la France. Moi, je n'ai aucune haine contre ce peuple ; je ne lui prends de ses secrets que ce qui peut servir mon pays.

Quels que soient les événements de la vieille Europe, la jeune Amérique, séparée d'elle par toute la largeur de l'Atlantique, n'en subira jamais que le contrecoup indirect.

J'ajoute que nos sympathies sont acquises à l'avance à la nation qui nous a prêté le sang de ses fils, celui des Lafayette et des Rochambeau.

Mais en même temps, comme tout bon citoyen des Etats Unis, je me rends compte que les déboires de la France, ses querelles possibles avec ses voisins peuvent être, selon les cas, utiles ou préjudiciables à mon pays.

Je tiens donc celui-ci sur ses gardes, je l'informe de tout ce qui peut lui devenir avantageux ou nuisible, et, selon les circonstances, je livre aux adversaires de la France ce qui peut gêner l'expansion de la richesse américaine.

—On ne saurait dire de meilleure grâce que la sympathie n'entre pour rien dans les communications que vous faites, dit la comtesse Hedwige avec un rire qui parut singulièrement agaçant à Philéas, l'oreille collée à son tuyau acoustique.

—Vous avez raison comtesse,—répliqua philosophiquement Samuel.—Ne vous ai-je pas dit que je suis un ami de la France ?

—Précieuse amitié ! —pensa l'attentif Walter junior.

Cependant le dialogue prenait une autre tournure.

—Voici donc ce que j'ai à vous apprendre, mes chers alliés du moment.

L'Amérique a toutes sortes de raisons pour vivre en bons termes avec l'Angleterre et l'Allemagne, et, comme le proverbe enseigne que "les petits cadeaux entretiennent l'amitié," je trouve bon, présentement de prendre dans les poches de la France le "petit cadeau" que j'offre simultanément à l'Allemagne et à l'Angleterre.

La voix mordante de la comtesse s'éleva.

—Voilà qui est fort ingénieux, et bien américain. Mais, cher monsieur Walter, il n'y a personne ici, que je sache dont l'affection pour l'Angleterre soit si forte que vous le pensez.

Bien dit ! ricana Philéas derrière la porte.

Samuel reprenait la conversation.

Vraiment, ce que j'en ai dit, comtesse, n'est que pour la galerie, afin que nul ne doute de mes bons sentiments à l'égard de la vieille terre qui fut, comme toute, notre métropole, notre berceau. Et comme M. le comte de Stohlfeld est en l'espèce, la galerie entre vous et moi, c'est à lui que va ma politesse.

Vieux roublard, marchand de porc salé ! fit encore Walter junior.

Mais il se tut. Samuel, instinctivement avait baissé le ton.

Ce qu'il racontait à cette heure était grave.

Il révélait à ses associés temporaires que le projet d'expédition africaine avait pris corps, que le capitaine Lamalgue, chef de la mission d'études, allait, selon toutes les probabilités, débarquer à Marseille, et que ce serait un coup d'une habilité suprême de lui enlever ses papiers au débarquement.

Bonne affaire ! pensa tout haut le comte Otto.

Et la comtesse Hedwige ajouta :

—Ce serait une superbe revanche de l'aventure survenue à ce pauvre Hermann au mois de mars.

Phileas entendit un rire sonore, celui de son cher frère.

Ce pauvre Hermann, en effet ! A propos, comtesse, vous ne les avez jamais retrouvés, ces papiers ?

Je vous demande bien pardon, monsieur.

—J'ai à mon service un valet de chambre admirable, Fritz Hopkish.

C'est un homme inestimable.

Il a l'avantage de connaître un tas d'honnêtes repris de justice qui font pour lui tout ce qu'il désire. Cela lui a permis de me rendre mes documents le surlendemain de mon bal.

Il les a retrouvés, paraît il, chez un récéleur.

Vous comprenez que je tiens à ce garçon.

—Il pourrait me procurer des auxiliaires.

Hum ! fit Samuel un peu inquiet, ces papiers sont restés neuf mois hors de vos mains.

C'est bien longtemps.

Or, quand je vous les avais fait remettre par Mme de Folligny c'était des lettres intimes.

Ils auraient dû rentrer plus tôt.

Pardon, interrogea la comtesse, si la police les eût saisis, croyez-vous qu'elle eût attendu si longtemps pour me prier d'aller prendre l'air du Rhin, excellent pour ma santé.

Derechef, Phileas entendit les trois copains rire.

A propos reprit Hedwige, j'ai toujours ignoré par quelle voie ces papiers étaient venus en vos mains d'abord, puis en celles de Mme de Folligny.

Comtesse, dit galamment le Yankee, vous me pardonnerez de vous taire le nom de la personne qui m'a remis ses documents. Sachez qu'elle me touche de très près.

Pour le surplus, je n'éprouve aucune difficulté à vous dire que Mme de Folligny les avait reçus elle-même de M. d'Héricourt, qui les tenait de moi.

Tiens ! M. d'Héricourt connaissait donc ces dames avant mon bal.

Il sembla à Phileas Walter que la voix d'Hedwige était changée.

—Décidément, murmura-t-il entre ses dents, c'est le jour aux découvertes. Que vais-je bien apprendre encore ?

Oh ! faisait à ce moment même Samuel, il y a plus d'un an que M. d'Héricourt est en relations suivies avec les Folligny.

Je crois même qu'il courtise Mlle Isabelle.

La voix peut prendre, même à distance, un caractère de méchanceté qui n'échappe point à l'oreille d'un psychologue.

Ho ! ho ! murmura Phileas, c'est un homme féroce que mon digne frère ! avec quelle haine il a prononcé ces mots. Mais qui poursuit cette haine ? l'Allemande ou Héricourt ?

L'organe altéré de la comtesse demandait :

—Et M. d'Héricourt connaissait-il la nature du message dont vous l'aviez chargé, mon cher monsieur Walter ?

—En aucune façon, madame

Ce jeune homme est un écervelé, un fou tant qu'on voudra, mais c'est un bon français et un loyal soldat.

—Je sais cela, — prononça encore la comtesse. —Il aime son drapeau. Alors il a cru tout bonnement qu'il rapportait des lettres de vous à moi ? Savez-vous que c'est peu galant, monsieur Samuel Walter ?

—Madame, —fit l'autre, — vous vouliez ces papiers. Je n'avais pas le choix des moyens pour vous les faire tenir.

—Allons ! —soupira la comtesse, —il ne me reste qu'à vous remercier, mon-

sieur. A quelle époque doit arriver ce capitaine Lamaigue ?

—Vers la fin de janvier, je pense. Il faut se trouver à l'arrivée de tous les paquebots d'Afrique.

—Nous nous y trouverons, conclut la terrible femme.

Phileas entendit qu'on ouvrait la porte du salon. Samuel reconduisait ses visiteurs.

Prestement, le cadet Walter retira son microphone de la serrure et revint s'attabler devant les verres vides.

Il ricanait dans sa barbe fausse, avec une satisfaction.

—Tu peux venir maintenant, mon bonhomme. Je te connais, je sais tes relations avec cette folle de Folligny, avec ce malheureux Héricourt. Tu viens de m'apprendre qu'ils sont innocents tous les deux. Mais il faut que tu m'apprennes encore quel est le véritable traître, celui qui te "touche de très près", et qui te renseigne sur les secrets d'Etat.

Tout à coup ses yeux devinrent fixes. Sa face, d'abord hébêtée, s'éclaira d'un lumineux sourire

—Oh ! — murmura-t-il, — comment n'ai-je pas deviné plus tôt ?

Il se tut.

La clef venait de tourner dans la serrure.

Samuel rentrait, la figure rouge et congestionnée.

Le whisky, un instant combattu par le souci de la conversation, reprenait son empire et montait à la tête du Yankee.

Pourtant, il avait encore la netteté de ses idées.

—Eh bien, Phil, — dit-il en déchargeant amicalement un coup de poing sur l'épaule du peintre, — vous ne vous êtes pas trop ennuyé à m'attendre tout seul ?

—Non, Sam. J'ai bu tout le temps, — répondit Walter junior.

Et il montrait à son frère la bouteille dont il avait vidé la valeur de deux verres dans le feu de la cheminée.

—Well ! Vous êtes digne de moi. Recommençons.

—Ah ! non !—Je n'en veux plus. Je veux pouvoir discuter.

Un rire, précurseur de l'ivresse plus pesante, dilata la face enluminée de Samuel Walter.

Il se versa une nouvelle rasade.

—Vous ne m'avez pas compris, Phil. Je voulais dire : Recommençons à parler d'affaires.

D'ailleurs, vous n'avez pas à discuter. Je suis tout disposé à vous faire plaisir.

—Vous êtes un bon frère, Sam.

—Certainement. Eh bien, reprenons. Où en étions-nous ?

—Voilà, je vous disais que je suis amoureux de Mlle de Folligny.

—Très bien, et vous voulez que je vous appuie auprès de la mère ?

—C'est cela même, et que vous m'aidiez à écarter le capitaine Héricourt.

—Ce sera plus difficile. N'importe ! je l'écarterai.

—Et que vous me prêtiez cinquante mille francs pour acheter un secret qui sera payé deux cent mille.

Cette fois, l'ivrogne, les paupières clignotantes, l'arrêta.

—Ecoutez-moi, Phil. Voulez-vous me céder cette affaire ?

—Non pas, Sam. Elle est bonne. Je la garde pour moi.

—Jouons franc jeu. Je vous l'achète. Vous ne la mèneriez pas bien. Moi, c'est différent. Je suis habitué à ces sortes de choses.

—Et... combien me la paieriez-vous, Sam ?

Le Yankee fit un effort pour maintenir sa tête qui ballottait.

—Je vous la paierais ce qu'on vous en paierait à Londres.

—Dix mille livres. Vous feriez cela ?

—Je ferais cela.

—Bah ! Vous vous moquez de moi. De quoi cela vous servirait-il ?

A ces paroles, il se fit une transformation étrange en Samuel Walter.

L'ivrogne se leva, effrayant, la bouche baveuse, les yeux sanglants, hors de la tête.

Une haine, une haine démoniaque, flamboyait dans ses prunelles.

—De quoi cela me servirait ?—hoqueta-t-il.—Je vais vous le dire, Phil. J'ai aimé une femme, une femme qui m'a

trompé, qui est devenue l'épouse d'un officier français.

Depuis lors, j'ai juré de me venger de cette femme et de cet homme.

L'homme est mort.

Mais j'ai reporté ma haine sur tous ceux qui lui ressemblent, sur tous ceux qui revêtent son uniforme, sur toute l'armée française, en un mot.

Il tremblait de colère, et cette colère était épouvantable à voir.

—De quoi cela me servirait ?—Vous ne comprenez pas ? Ce plan, si je le possédais, je le livrerais à l'Angleterre, pour rien.

Je dirais que je le tiens d'un officier de l'état-major, de Héricourt, du colonel Derrien, d'un plus haut encore, si je pouvais trouver une vraisemblance à mon accusation.

Et je la trouverais bien certainement.

De quoi cela me servirait ? Mais cela me permettrait de dresser à ma haine un monument immortel.

J'anéantirais toute cette expédition que le gouvernement français prépare, je ferais périr tous ces officiers qui vont partir, je déshonorerais tout le haut commandement de l'armée de ce pays.

Car il est mort général,—savez vous cela, Phil, celui qui m'a volé mon amour, qui m'a pris la femme que j'aimais.

Et vous ne savez pas de quoi ma haine est capable.

Je vais vous dire ce qu'elle a déjà fait.

J'ai un fils, Phil, un fils que vous ne connaissez pas, que personne ne connaît. Ce fils, je l'ai élevé dans la haine de ce pays, je l'ai instruit, formé à la trahison et quand je l'ai trouvé mûr pour la besogne, j'en ai fait un officier français.

Un rire abominable, un rire de dément l'agitait.

Il tomba lourdement sur son fauteuil, sans voir le formidable regard que Phileas Walter, le bâtard de son père, fixait sur lui.

—Vendez-moi votre secret, Phil, bégaya le Yankee, et je vous paie tout de suite les dix mille livres.

Soit ! répondit audacieusement Walter junior. Délivrez-moi le chèque et je vous donne le nom de l'homme qui vous livrera le secret.

Samuel se leva, titubant, prit dans le tiroir de la table un carnet à chèques et d'une main plus ferme qu'on n'aurait pu le supposer, remplit les blancs de la formule imprimée et signa son nom.

Bien, fit l'autre. A mon tour de tenir mes engagements.

Il rouvrit son portefeuille, en retira la missive qu'il avait montrée tout à l'heure, et découvrit la signature qu'il avait tenue cachée.

Un rugissement de bête fauve gronda dans la gorge de Samuel.

Il venait de lire au bas de l'épître ces deux nom significatifs :

ABEL SAUVARIAU

Service de renseignements

XVI

AVERTISSEMENT

A peine hors de l'hôtel de la place des Etats Unis, Phileas Walter pressa le pas se dirigeant vers l'avenue d'Iéna.

Une agitation fébrile courait par tout son corps.

Il marchait, la tête baissée, les yeux au sol en proie à une émotion, qui de temps à autre, amenait à ses lèvres une exclamation sourde et involontaire.

Il parlait à haute voix, sans s'inquiéter des passants, d'ailleurs rares, car les jours baissent rapidement, à cette époque de l'année.

Le vieux coquin ! Pour une fois qu'il m'ouvre son cœur, il m'a tout laissé voir.

C'est du propre. Et ça se dit ami de la France. Que serait-ce donc, s'il en était l'ennemi ?

Arrivé au tournant de la rue, il pivota sur ses talons et fit face une dernière fois à la place où les becs de gaz s'allumaient.

Ah vieille canaille, voilà donc tes projets Et tu t'imagines que je vais te laisser faire ?

Heureusement que je suis arrivé à temps.

Il montra le poing à la maison déjà effacé par les ténèbres.

Puis une réflexion gaie lui vint sans doute.

Le poing s'ouvrit, les doigts s'écartèrent en éventail, le pouce vint se placer au bout du nez.

Il railla :

Samuel Walter, vieille bête, ton frère Phileas te salue. Que le génie de ta race te garde s'il le peut.

Le geste gamin s'acheva en un éclat de rire sonore.

En même temps, d'un mouvement rapide, Phileas Walter arracha la belle barbe blonde qui couvrait son menton et ses joues.

La tête fine et énergique d'Abel Savariau se laissa voir.

Allons, se dit l'agent, je viens de gagner une partie qui n'est que la première manche.

La lutte est engagée, elle sera mortelle, sans merci.

Profitons de la première victoire pour en préparer d'autres.

Il avisa un coupé stationnant à quelques pas plus loin en bordure du trottoir.

Le cocher était descendu et déambulait près de son véhicule, en battant éperdument la semelle sur l'asphalte.

Au moment où Savariau passa près de lui, il demanda :

Si, des fois monsieur Blaisot voulait profiter de l'occasion.

Savariau se retourna d'un bloc et répondit paisiblement :

C'est toi,Guermeur.Tu as eu une bonne idée de venir me prendre ici. J'allais te chercher plus haut, mon garçon.

Il prit la poignée de la portière et se disposa à monter.

Où faut il vous conduire ? interrogea l'automédon.

Chez moi, rue du Cherche-Midi. Tu connais le chemin.

Bien, monsieur Blaisot.

Une demi-heure plus tard, le "sapin" s'arrêtait à la porte de la maison habitée par Abel Savariau et sa mère.

L'agent congédia le cocher, lequel n'était autre qu'un subalterne dont le dévouement lui était connu.

Quand il eut grimpé les étages de la maison, quand il se fut assis devant le dîner que lui avait préparé sa mère, sous ce bon regard plein de sollicitude, il eut une explosion du cœur.

Tout de même c'est bon, maman, de savoir que quelqu'un vous aime.

Que veux-tu dire, Abel ? questionna l'excellente femme.

Il la prit à la taille, l'entoura de ses bras et se mit à la comptempler longuement, avec cette expression du regard que les petits enfants possèdent seuls.

Ma bonne mère, murmura t-il d'une voix chantante, si tu savais comme je t'aime maintenant que je suis un grand garçon !

Mon petit Abel, répliqua-t-elle, le baisant au front, avec des larmes au bout de ses paupières, tu es toujours mon petit Abel.

Eh bien, sais-tu que ton petit Abel a risqué sa vie aujourd'hui ?

Tu dis ? s'exclama t-elle, prise d'épouvante.

Oui, c'est comme ça maman. J'aurais bien pu ne pas te revoir.

Oh, mon fils, mon petit enfant ! Que me racontes-tu là.

La vérité, maman. J'ai joué une grosse partie, une terrible partie. Je viens de rouler un homme très fort, le plus fort que j'aie encore rencontré. Le métier a de ces exigences. Je lui ai ravi un secret important.

Un secret ? prononça la vieille femme avec émotion.

Oui maman. Un secret qui intéresse le pays, comprends-tu ?

Elle ne l'interrogea pas. Simple et grande la paysanne dit :

—Je comprends que tu as fait ton devoir en bon Français, Abel. Je n'ai pas à en savoir davantage. Ce ne sont pas mes affaires.

Les yeux de l'agent se mouillèrent à leur tour. Il dit :

De sorte que si je mourais, maman, tu ne pleurerais pas trop.

—Elle fit un geste très noble, comme pour détourner une menace.

—Tu es soldat, Abel. On ne pose pas de telles questions à la mère d'un soldat.

Et tout aussitôt, souriant pour adoucir sa réplique de Spartiate :

—Les femmes, vois tu, les mères sur-

tout, c'est fait pour pleurer. Mais il ne faut pas que les hommes les voient pleurer.

Savariau se leva plus ému qu'à l'ordinaire.

Il alla prendre dans la poche de son par-dessus le portefeuille de Phileas Walter.

Il en tira le chèque que son "bon frère" avait signé tout à l'heure.

—Maman, dit-il, — il n'est personne au monde dont je sois plus sûr que de toi.

Prends ce papier et garde-le avec soin. Tu ne le remettras qu'à moi, ou au colonel Derrien, mon chef, celui que tu connais bien.

—Oui je le connais, le colonel. C'est un vaillant homme celui-là

—J'ai autre chose à te dire. Si je venais à disparaître, rappelle-toi que j'aurais été assassiné par un Américain, M. Samuel Walter.

—Samuel Walter,—répéta la Périgourdine. — Je retiendrai ce nom.

—Il faut bien le retenir, mais ne le prononce jamais au dehors.

—Je ne le prononcerai pas. Tu peut-être tranquille là-dessus.

—Bien ! Quant à ce papier il contient l'honneur de ton fils. Garde-le comme tes prunelles. Il vaudrait mieux mourir que de le perdre, ma bonne mère.

—Je ne le perdrai pas — répondit elle avec le même calme imperturbable.

Et, tout aussitôt pour mieux rassurer son fils, elle alla prendre un vêtement à elle une sorte de caraco de laine, dont elle défit la doublure

Dans cette doublure elle enfouit le chèque et recousit l'étoffe

Ils se mirent à table, et l'on ne parla plus de l'incident

Le lendemain, de grand matin, Abel Savariau fut sur pied

Il se rendit au ministère. Le colonel Derrien était absent.

Il ne devait rentrer que dans la journée, vers trois ou quatre heures.

Abel courut à son domicile particulier, rue Casimir-Périer.

Il y laissa un mot écrit à la hâte, l'avisant qu'il avait à le voir d'urgence.

Il revint, en effet, vers quatre heures et demie.

Derrien était rentré.

—Qu'avez vous à m'apprendre, Savariau?—demanda l'officier.

—Des choses graves, mon colonel. Je sais beaucoup de nouveau.

—Parlez, en ce cas. Je vous écoute. Mais faites vite, car nous pourrions être dérangés, J'attends des visites, notamment celle du capitaine Audouars.

—Ah ! de Pierre ?—s'exclama joyeusement l'agent.

—Oui : j'ai ordre de lui notifier l'agrément du ministre. Il est attaché à la mission Breton. — Vous le connaissez bien, n'est ce pas ?

—C'est mon frère de lait, mon colonel, —répondit Abel avec émotion.

—Je comprends votre joie, mon cher Savariau. C'est d'un bon frère. Et, pourtant, c'est un terrible honneur que la France fait au capitaine Audouars.

—Je le sais, mon colonel. Mais il en est digne plus que tout autre.

Le viel officier soupira et passa la main sur son front.

—Pauvres enfants ! murmura-t-il. — Reverront-ils jamais la France ?

Et, revenant au sujet de la visite de l'agent, il lui dit :

—Maintenant, narrez-moi votre journée et le résultat de vos recherches.

Savariau raconta l'épisode de la veille, sa visite à l'Américain, son audacieuse supercherie, sa substitution au personnage de Philéas Walter.

A mesure qu'il parlait, la figure de Derrien s'éclairait d'un sourire.

Une admiration non mitigée se peignait sur ses traits.

—Vous êtes prodigieux, Savariau, — prononça-t il, —prodigieux.

Et tout aussitôt, voulant de plus amples détails, il demanda :

—Ah ça, mais il existe donc, ce frère naturel du Yankee ?

—Il est mort, mon colonel.

—Mort !

—Mort depuis trois semaines. Je me suis approprié ses papiers. Je me suis fait une tête à sa ressemblance, d'après une photographie.

C'était une espèce de détraqué qui vi-

vait au fond d'une masure qu'il s'était fait construire à la pointe de la Garoupe Il y a un mois,il est revenu dans le Nord. en Normandie, juste à temps pour y attraper une fluxion de poitrine. Il n'avait plus le sou. Il a eu encore la force de regagner Paris, où il est mort à l'hôpital Laënnec. C'est Guermeur qui a été informé de la chose par un infirmier, et comme il parle très bien l'anglais, il a pu s'emparer des preuves d'identité. On a enterré le Phileas sous un nom quelconque, c'est à dire sous le nom de Walter tout court.

—Bien ! —Vous avez joué une grosse partie, mon cher. Attention !

—Je veille au grain, mon colonel. Maintenant, nous sommes trois avertis.

—Comment trois ? Je ne vois que vous et moi, Savariau.

—Et Guermeur ? C'est même lui qui a machiné toute l'affaire.

—Vous avez peut-être eu tort de livrer votre nom, mon ami ?

—Je me suis dit cela, mon colonel. Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il fallait prendre à ce vieux coquin ses secrets.

—Et qu'avez-vous fait du chèque ; c'est une pièce à conviction. Il est en lieu sûr.

—A qui l'avez vous confié ?

—A ma mère. Elle a l'ordre de ne pas le remettre qu'à moi ou à vous.

—Bien, fit encore Derrien.—Je connais votre mère, Savariau.

—Oh ! mon colonel, elle se ferait hacher plutôt que de le livrer.

—Je sais cela, mon ami, je le sais. Mais, faites attention à ceci. Si vous ne touchez pas le chèque, Walter va s'apercevoir du tour joué.

—C'est vrai. Mais il faut nous presser. Deux choses me paraissent urgentes.

—Quelles sont ces choses, à votre avis Savariau ? Précisez.

L'agent eut une minute de réflexion. Puis très posément :

—La première est de dépister les gens qu'on va lancer à la rencontre du capitaine Lamalgue et de prévenir celui ci du coup qu'on prépare.

—Bon ! et la seconde chose urgente, Savariau ?

—La seconde mon colonel, —on pourrait presque dire la première, à beaucoup d'égards,—c'est de savoir quel est cet officier français que le Yankee dit être son fils et qu'il se vante d'avoir dressé à la trahison.

Le colonel fit quelques pas, le front plissé, dans la chambre.

Puis s'arrêtant devant l'agent, les bras croisés, il lui demanda :

—Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez fait boire cet homme ?

—Certes ! du whisky à pleins verres, comme de l'eau.

—Propos d'ivrogne, alors. Il ne convient pas d'y attacher trop d'importance.

—*In vino veritas*, mon colonel. Les proverbes sont vrais. Et puis si vous l'aviez vu, ce Samuel Walter, à ce moment-là vous ne douteriez pas.

—Tout de même, un officier traître de profession, traître par haine, le fils de cet homme, épousant sa querelle, servant sa vengeance. C'est invraisemblable.

—Invraisemblable peut être, mais vrai tout de même.

Et si je vous disais qu'en l'écoutant, une pensée m'est venue, un nom m'est monté aux lèvres ? — Maintenant que je sais M. d'Héricourt innocent, il me fallait bien un autre.

Les deux hommes se regardèrent, craignant de trop bien se comprendre, n'osant émettre l'accusation qui flottait dans leurs esprits et sur leurs lèvres.

Elle s'y fit jour, cependant. Un même nom jaillit de leurs bouches tordues.

—Helmann !

Ils se turent. L'ordonnance venait d'ouvrir la porte et annonçait :

—Mlle Isabelle de Folligny, mon colonel.

Si rapidement que disparut l'agent, il dut saluer la jeune fille qui entrait.

XVII

UN ORAGE

Elle arrivait mal à propos, la pauvre Isabelle.

Le colonel, la tête encore pleine des confidences de Savariau, eût préféré se

trouver seul pour remettre un peu d'ordre dans ses idées.

Et voilà que la jeune fille se présentait à lui au moment même où l'agent après lui avoir raconté son audacieux exploit de veille, avait prononcé ce nom de Helmann, objet des antipathies de l'officier.

Or, ce Helmann, c'était l'habitué le commensal de la maison des dames de Folligny, le protégé d'Elena Andrianos qui en avait pris si âprement la défense contre les suspicions de son beau-frère.

Paul Derrien accueillit donc sa nièce d'un visage soucieux, sans lui témoigner l'empressement habituel qu'il mettait à la recevoir.

—Je vous dérange, mon oncle ? — fit-elle visiblement surprise.

—Un peu, je ne te le cache pas. N'importe ! Puisque tu es venue, dis-moi ce que tu as à me dire. Parle vite.

—Il était si préoccupé qu'il ne lui offrit pas même de s'asseoir.

—Mon oncle, — commença Isabelle,— je suis venue vous faire une commission de la part de ma mère.

—De la part de ta mère ? — questionna-t-il, se radoucissant. — Pourquoi pas de la tienne ? Tu n'as donc rien à me dire ?

—De la mienne aussi, mon oncle, si vous le voulez.

—Moi, je le veux bien. Et même, c'est la meilleure manière de me la faire

Il souriait. Il lui avait pris les mains et l'avait amenée devant un fauteuil où, tout doucement, il la fit asseoir, réparant ses torts.

—Voyons. Dis-moi de quoi il s'agit Quelque folie nouvelle ?

—Non, — fit la jeune fille. —C'est très sérieux, au contraire.

—Quelque chose de sérieux venant de ta mère ? — Enfin dis toujours.

—Voilà, mon oncle. Maman serait très heureuse de pouvoir rendre service à quelqu'un que vous connaissez, sans doute.

Elle avait hésité. Son front et ses joues s'étaient empourprées.

Quelqu'un que je connais, dis-tu ? Sois plus précise.

— M. le capitaine Julien d'Héricourt, mon oncle.

Il sourit derechef, très paternellement, cette fois.

—Tu vois, petite sotte, que tu aurais bien mieux fait de parler en ton nom.

—Pourquoi cela, mon oncle ?

—Dame ! Parce qu'il me semble que tu es au moins aussi interressée que ta mère à la demande que tu vas m'adresser,—car je devine qu'il s'agit d'une demande,—et la cause d'Héricourt y eût gagné.

Isabelle avait rougi sous ce propos.

Mais la rougeur s'était effacée. Le beau visage avait repris sa blancheur mate, un peu pâle. Une mélancolie envahit son front.

—Je crois, mon oncle, dit-elle avec une certaine tristesse,—que vous vous trompez dans vos suppositions. M. d'Héricourt ne pense pas à moi.

—Hum ! —Et toi, ne penses-tu pas à lui, petite ?

—Moi ? —je ne sais, mon oncle. Il ne m'est pas indifférent, je l'avoue. Comme beaucoup de personnes, je l'admire.

S'il me demandait en mariage, je crois que je dirais oui, mais ce que dit mon cœur, je l'ignore.

—Comment Isabelle, à vingt-cinq ans, tu n'es pas mieux fixée sur l'amour ?

—Savez vous,—fit-elle en souriant,— que ce n'est pas très aimable ce que vous me dites là, non, ce n'est pas aimable, mon oncle.

—Vraiment ? et pourquoi n'est-ce pas aimable, ma fille ?

—D'abord, vous me rappelez que j'ai coiffé sainte Catherine.

—Allons donc ! C'est le bel âge, ça, ma petite belle.

—Et, ensuite ?

—Ensuite, vous avez l'air de vous étonner que je ne sache rien de l'amour. Mais il me semble que vous devriez en être satisfait, de cette ignorance

Les yeux du colonel se mouillèrent.

Il mit un baiser sur le beau front pur.

—Tu as raison, chère petite. Je ne suis qu'un vieux nigaud, vois tu. Je radote. Dans notre métier, nous ne savons même plus tourner un compliment.

—Oh ! mon oncle, c'est pour rire que je vous fais ce reproche !

—Allons ! revenons à nos moutons, pe

tit agneau. Tu dis donc qu'il ne te déplairait pas, le beau capitaine ? Le fait est qu'il est superbe.

—Ai-je dit cela, mon oncle ? reprit Isabelle qui rougit derechef.

—Tu ne le dis peut-être pas, mais tu le laisses entendre, ce qui revient au même.

—Eh bien ! mettez que vous ayez entendu juste, mon oncle.

—Certes ! vous feriez un beau couple à vous deux, sais tu ? J'en serais fier.

Et un nuage sur le front, il ajouta, s'affligeant lui-même :

—Oui mais voilà. Il n'a pas un sou vaillant, ce satané Héricourt. Il a mangé son saint-frusquin, et ce ne sont pas les vingt-cinq ou trente mille francs de ta dot qui pourraient lui constituer un revenu suffisant.

—Les trente mille francs de ma dot ? Vous plaisantez, mon oncle ?

Elle ouvrait tout grands ses admirables yeux pleins de stupeur.

—Non, je ne plaisante pas, belle. N'es-tu pas ma fille ? Le vieil oncle a pu mettre quelques sous de côté, la dot réglementaire, et même un peu plus.

—Oh ! mon bon oncle ! —s'écria t-elle, lui jetant ses bras au cou.

—Avec tout ça, — reprit-il,—tu ne m'as pas fait la commission de ta mère.

Elle le vit bien disposé. Elle parla sans réserve, sans précautions.

—Voilà de quoi il s'agit, mon oncle. Il paraît que M. d'Héricourt serait désireux de rentrer dans le service actif. Nous avons pensé que, mieux que personne......

—Je pourrais lui obtenir un poste ? — Hum !—Je connais les désirs du particulier. C'est un brillant soldat, mais il ne voudrait pas d'un emploi obscur.

—Oh non ! mon oncle, à un officier comme lui, il faudrait......

—Des exploits surhumains, n'est-ce pas, —une carrière de héros ? Je devine que ton imagination rêve pour ton futur mari les plus nobles destinées. C'est juste, mais ce n'est pas facile.

Il ajouta avec un hochement de tête plein de sous-entendus :

—Et puis, tu sais, les plus sûrs héros ne sont pas toujours les plus brillants.

Isabelle ne releva pas cette parole de désillusion.

Elle n'avait d'ailleurs, rien de désobligeant pour Julien d'Héricourt.

Le colonel revenait, l'invitant à présenter sa requête :

—Ne perdons pas de temps aux propos inutiles. Voyons, expose-moi ce que demande ta.........mère. Si je puis le faire, je le ferai.

La jeune fille s'enhardit tout à fait. Elle s'exprima nettement :

—Mon oncle, on a dit l'autre jour à maman que le gouvernement allait envoyer une mission en Afrique. M. d'Héricourt serait heureux.........

Elle s'arrêta, n'osant continuer, très intimidée.

La figure du colonel avait brusquement changé d'aspect.

Ses traits s'étaient grippés, ses sourcils s'étaient froncés violemment.

Un instant il se tint immobile.

Il était visible qu'une colère grondait en lui, que les mots se pressaient trop nombreux sur ses lèvres, qu'il tremblait de laisser sortir un son.

Pourtant ce son jaillit, cette colère éclata, violemment.

—On a dit cela à ta mère ? Que lui a t-on dit ? Parle.

La jeune fille frissonna.

Elle n'avait jamais vu telle figure à son oncle.

—Mais,—murmura-t-elle, —c'est dans notre salon, devant moi, que ces propos ont été tenus. Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

—Ce n'est pas là ce que je demande ? Qui en a parlé à ta mère ?

—Qui ? Mais quelqu'un que vous connaissez, mon oncle, M. Helmann.

—Ah ! C'est Helmann qui en a parlé ? C'est bon à savoir.

Mais Isabelle commençait à secouer son trouble.

Elle se révoltait contre la rudesse du ton et des paroles.

Elle n'acceptait pas cet interrogatoire.

Qu'y avait-il donc de si mal à parler de ces choses ?

Elle ne faisait que répéter ce qu'elle avait entendu dire.

Celui qui avait porté ces nouvelles,

c'était un habitué de la maison, un homme que sa mère recevait en ami, un officier français.

A dire le vrai, elle ne l'aimait pas cet homme, elle éprouvait même une véritable répulsion à son encontre. Mais c'étaient là des sentiments personnels dont elle ne devait aucun compte à autrui, pas même à son oncle, à cet oncle qu'elle chérissait à l'égal d'un père, dont elle se savait tendrement aimée.

Tout cela lui paraissait extraordinaire, anormal.

A la surprise du premier moment succédait peu à peu une indignation sourde.

Vraiment, elle ne méritait pas qu'on lui parlât ainsi, surtout à si bref délai, si peu de temps après les paroles affectueuses.

Mais tandis que ces idées se mouvaient confusément en elle, le colonel dominé par le bouillonnement de son irritation, ne gardait plus aucun ménagement.

Il épanchait sa mauvaise humeur.

—Ah ! c'est Hellmann qui a parlé ? J'en prends note. Me voilà renseigné sur ce monsieur. Eh bien ; il aura de mes nouvelles. Personne n'y gagnera, d'ailleurs. Tu peux dire à ta mère qu'elle ne pouvait rendre un pire service à Héricourt.

—Mais enfin, mon oncle, m'expliquerez-vous?......commença Isabelle.

—Que je t'explique quoi ? Pourquoi tu me vois en cet état ?

—Oui. Quel mal avons-nous fait ? Quel mal à fait M. Helmann ?

Il fit de grands pas saccadés dans la chambre.

Puis donnant libre cours à son exaspération, ne se contraignant plus à aucun ménagement il jeta tout d'une haleine :

—Quel mal ? Vous autres femmes, vous ne pouvez comprendre ces choses. Ca n'a pas d'importance à vos yeux Pourvu que vous puissiez babiller à votre aise, sur n'importe quoi, vous vous tenez pour satisfaites. Un secret d'Etat ne vous intéresse pas plus qu'une question de chiffons, qu'un roman ou une pièce de théâtre.

—Un secret d'Etat, mon oncle ? Il y avait là un secret d'Etat ?

—Tiens ! Tais-toi. Tu ne sais pas ce que tu dis. Moi non plus, d'ailleurs.

Ce Helmann a parlé imprudemment de choses dont il n'avait point à ouvrir la bouche.

Et cela, je suis sûr, il l'a fait devant des étrangers, devant ce monde interlope que vous avez le tort, ta mère et toi, de fréquenter, devant cette prétendue Polonaise, cette Mme de Stohfeld, qui n'est au fond, qu'une espionne allemande, j'en ai la certitude.

Isabelle se dressa, toute pâle. Elle tremblait, elle bégayait :

—Une......espionne ? — Vous dites... une ...... espionne, mon oncle ?

—Je dis que cette femme que ta mère a la sottise d'accueillir en amie, vient chez vous pour vous faire parler, pour vous voler tout ce qu'elle peut, des renseignements vrais ou faux, il n'importe, des potins du monde, des propos déshonorants, des bruits vagues dont elle se sert comme d'indices pour atteindre plus sûrement la vérité.

Cette femme est une espionne, te dis-je. Elle vole ce qu'elle peut. Un de ces jours elle te volera ton fiancé, si ce n'est déjà fait, ma pauvre enfant.

—Mon oncle ! mon oncle ! Oh ! mon Dieu !

—Je dis,—poursuivit l'officier, — que j'en ai assez de me voir présenter tous les jours des rapports de police où votre maison est désignée comme un nid de trahison, comme un foyer d'espionnage, où l'on soupçonne ta mère d'avoir cet Helmann pour un amant qu'elle paie, et de se servir de toi comme amorce pour attirer chez elle les rastaquouères dont l'argent l'aide à vivre.

Un cri sourd l'arrêta au milieu de sa philippique.

Il se retourna.

Il vit Isabelle rigide, les dents serrées.

—Isabelle, mon enfant,—s'exclama-t il, en s'élançant vers elle pour la soutenir, la voyant près de défaillir.

Elle se ranima toute seule. Une parole déchirante jaillit :

—Oh ! mon oncle ! mon oncle ! Si vous saviez quel mal vous m'avez fait !

Et sans qu'il pût, sans qu'il osât la retenir, elle s'élança au dehors.

Dans l'escalier, sans écouter les mots tendres et suppliants que lui prodiguait son oncle, s'efforçant de la retenir, elle se mit à descendre, égarée, sentant tout s'effondrer en elle.

Au deuxième étage, elle tituba et se retint à la rampe.

Sa tête tournait.

Elle avait la conscience de côtoyer la folie.

Comme elle mettait le pied sur la dernière marche du rez-de chaussée, elle glissa, avec une plainte sourde et tomba à la renverse.

Un bras viril la retint, la soutint un instant. Une voix murmura à son oreille assez haut pour la ranimer.

—Mon Dieu, mademoiselle, que vous arrive-t-il ? Etes-vous souffrante ?

Elle ouvrit les yeux.

Le visage qu'elle vit penché sur elle avec sollicitude était rayonnant de bonté et de tendresse.

Elle le reconnut :

Monsieur le capitaine Audonars ? — murmura-t-elle.

Et elle essaya de sourire, et se dégagea de ses bras.

—Un peu de vertige seulement, monsieur, dit-elle. Merci de votre intervention Sans vous je serais tombée.

—Voulez vous que je vous reconduise, mademoiselle ? demanda respectueusement l'officier. J'ai précisément une voiture.

Elle sourit derechef et, s'appuyant malgré tout à lui, marcha vers la porte.

—Merci encore, monsieur. Je vais mieux. Mais je profite de cette offre aimable. Je prendrai volontiers votre voiture.

Il l'accompagna, ouvrit la portière, la fit asseoir.

—Me permettez-vous d'aller prendre de vos nouvelles... demain ?

—Je vous le permets, répondit elle encore troublée.

La petite main gantée et tremblante toucha celle de l'officier.

Il l'embrassa d'un regard si respectueux, si dévoué, qu'elle en éprouva comme un apaisement.

C'était une caresse pour son âme meurtrie.

Il donna l'adresse au cocher. Le véhicule s'ébranla.

Quelques secondes, Pierre resta sur le seuil, ébloui, regardant le fiacre s'éloigner dans la direction de Sainte Clotilde.

Et quand il eut tourné l'angle de la rue, il rentra dans la maison.

D'un pas incertain, attardé par sa rêverie, Pierre se mit à gravir l'escalier, en proie à un trouble délicieux.

Oh ! cette rencontre imprévue, inespérée de la bien aimée, ce minime service, si aisément rendu, accepté de si bon cœur, comme tout cela lui parut de bon augure.

Et de quel visage réjoui il aborda le colonel après que le planton l'eût introduit !

En revanche il trouva celui-ci les traits décomposés, l'air inquiet.

—Capitaine, — dit Paul Derrien, — je suis chargé de vous communiquer une décision qui vous honore Le gouvernement vous désigne d'office pour faire partie de la mission Breton, qui va traverser l'Afrique. Avez vous quelque objection contre ce choix ?

Pierre était devenu très pâle.

Il venait de croiser le bonheur.

L'amour était passé sur son chemin, illuminant sa vie.

Et il fallait dissiper le rêve, dire adieu à l'ivresse à peine gâtée.

—Mon colonel, répondit-il mon pays m'assigne un glorieux devoir. Je suis aux ordres de mon pays.

XVIII

RELIQUE SACREE

—Isabelle était rentrée chez elle toute tremblante de fièvre.

Elle était rentrée dans sa chambre sans passer par celle de sa mère.

Justine la vit passer. Elle fut frappée de l'altération de ses traits.

—Oh ! comme mademoiselle est pâle ! —s'écria t-elle.

La jeune fille lui imposa silence, mais la soubrette la suivit.

—Mademoiselle a dû être saisie par le froid. Elle ferait bien de se coucher tout

de suite. Je lui mettrai une bouillotte aux pieds.

—Non, Justine, je ne veux rien. Je n'ai aucun mal.

Mais la brave fille aimait bien sa maîtresse, ainsi qu'elle l'avait dit à son aimable cousin Jérôme Blaisot. Elle la suivit.

—Mademoiselle a tort. Elle peut me croire. Elle ferai bien mieux de se coucher et de transpirer. Rien ne vaut une bonne transpiration. C'est comme ça que le mal vient. Au lieu que si mademoiselle......

Isabelle la regarda un peu agacée.

C'était une servante dévouée. Elle ne voulut pas lui faire de peine.

—Allons, Justine, si vous voulez absolument me préparer quelque chose, que ce soit une boisson chaude. Faites-moi du feu. J'ai froid

—Vous voyez bien, vous voyez bien Quand je vous le disais ?

Et en un clin d'œil, la femme de chambre eut allumé le feu dans la cheminée et chauffé une tasse de lait qu'elle apporta bouillante.

Mademoiselle veut-elle que je prévienne madame ?

. Gardez-vous en bien, Justine. Vous l'alarmerez inutilement.

...Inutilement, c'est bien le mot ! pour ce qu'elle y ferait......

—La soubrette exprimait son opinion sans se gêner.

Il y avait longtemps qu'elle savait faire la différence entre la mère et la fille.

Quand elle eut achevé les préparatifs des soins à donner à sa maîtresse, celle-ci la congédia en disant qu'elle désirait rester seule.

Oh ! oui, elle le désirait ! Elle en avait grand besoin.

A peine Justine eut-elle quitté la chambre, qu'Isabelle, ne contraignant plus son chagrin, donna libre cours à sa douleur.

Les larmes ruisselèrent de ses yeux, détendant ses nerfs.

Et ce fut une crise violente, mais salutaire qui la soulagea.

Jamais, non jamais, elle n'avait pleuré de la sorte.

C'était une fière nature, animée d'une énergie peu commune.

Souvent en ses heures de rêverie, elle avait laissé son cœur s'émouvoir.

— Des larmes de mélancolie avaient mouillé ses paupières.

Elle avait goûté le charme de ces tristesse sans cause, plus suaves que les plus ardentes joies, qui imprègnent l'âme de leur poésie.

Plus souvent encore peut-être, elle avait pleuré sur son isolement.

Ce cœur tout plein d'amour latent, qui ne demandait qu'à s'épandre, cette jeunesse frémissante de généreuses aspirations, sans cesse refoulées, cette beauté radieuse, toute prête à se donner en prix au dévouement ou à l'héroïsme, n'avaient jamais trouvé leur fin naturelle.

Ce n'était pas tout, hélas, quoique ce fût beaucoup déjà.

D'autres épreuves plus cruelles avaient assailli l'orpheline.

Et ces épreuves-là n'avaient rien de grand.

Elles n'ennoblissaient point la douleur elle la ravalaient, au contraire.

Elle déprimaient la créature humaine, de même que certains métiers, réputés à juste titre dégradants, déforment le corps et les organes de l'homme.

Isabelle avait souffert au foyer, souffert de la faiblesse de caractère, de la puérilité mentale de sa mère.

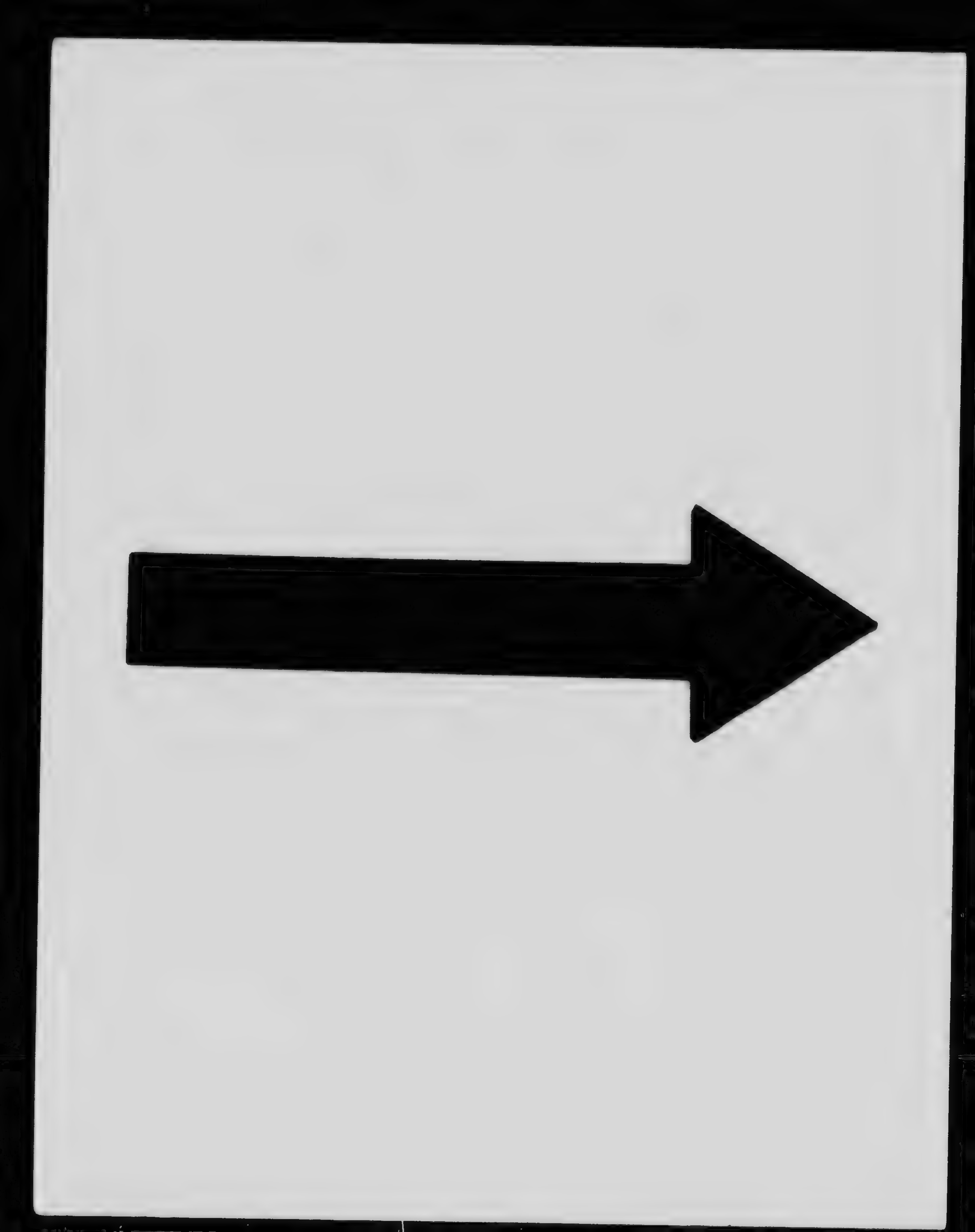
Elle avait souffert de ce qu'elle voyait, — plus encore de ce qu'elle ne voyait pas.

Mais jamais sa pensée inquiète, même dans ses plus grandes alarmes, même après les demi-confidences de son oncle n'eût osé prévoir la révélation foudroyante qui venait de lui être faite

Et c'était justement cet oncle, cet ami sûr, ce père bien aimé de sa jeunesse et de son enfance, l'homme dont la parole était pour elle le symbole de la loyauté et de la justice, c'était lui qui venait de prononcer ces mots terribles comme une sentence de mort.

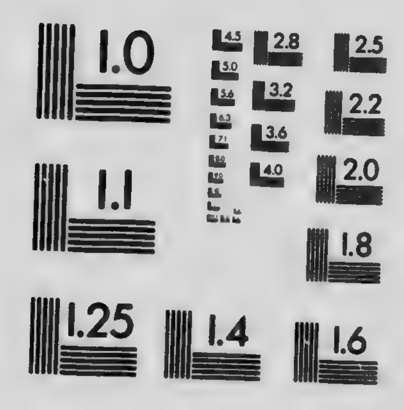
—Isabelle les attendait bruire à son oreille terrifiée, avec le grondement d'un tonnerre inconnu éclatant sur sa détresse.

'J'en ai assez de me voir présenter tous les jours des rapports de police où votre maison est désignée comme un foyer d'es-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





pionnage, où l'on soupçonne la mère d'inconduite de se servir de toi comme amorce pour attirer chez elle les rastaquouères dont l'argent l'aide à vivre."

Oh ! ces paroles affreuses, cette épouvantable clarté faite tout à coup aux yeux de la jeune fille sur ce qui lui avait paru obscur jusque-là.

Helmann, un louche personnage, leur maison, un nid de trahison, elle même, elle, Isabelle, une amorce pour les étrangers !

Et voilà qu'elle s'expliquait tout qu'elle voyait clair.

Oui, c'étaient bien des étrangers, des cosmopolites, des rastaquouères, comme disait le colonel, qui fréquentaient chez sa mère.

Des étrangers, ce comte et cette comtesse de Stohlfeld, qui se disaient Polonais, et que le colonel Derrien accusait d'espionnage.

Un étranger. ce Samuel Walter, cet Américain bizarre qui de temps à autre, plus rarement, il est vrai, venait rendre visite à Mme de Folligny et restait des heures assis dans un fauteuil, fascinant de son étrange regard la pauvre femme apeurée.

Oui, tout ce qu'avait dit le colonel était vrai.

Toutes les apparences s'unissaient pour lui donner raison.

Et il l'avait dit lui-même, c'était par des rapports de police qu'il avait appris cela !

Des rapports de police !......

Les yeux d'Isabelle étaient secs maintenant.

Il flamboyaient, pleins d'une flamme brûlante qu'aucune larme ne venait éteindre.

Elle avait du feu dans les veines.

Les rapports de police !...Elle ne savait pas ce que cela pouvait être mais elle devinait que ce devait être quelque chose d'avilissant.

Tout son sang courait comme une lave dans ses artères.

La fille du général de Folligny avait la rage de l'affront reçu.

Elle, elle, l'enfant héroïque, née d'un soldat, soupçonnée d'être l'instrument, sinon la complice, du plus abominable des crimes : la trahison.

Et sa mère, sa mère, la veuve de ce vaillant, flétrie, stigmatisée.

A présent elle n'en voulait plus à son oncle.

Par ce qu'elle souffrait d'elle-même elle comprenait ce qu'il avait dû souffrir.

Elle s'attendrissait de nouveau : de nouveau ses paupières devenaient humides.

—Oh ! murmurait elle en se tordant les mains,—pourquoi m'a t-il parlé ainsi En le faisant il m'a laissé croire qu'il me soupçonnait moi-même.

Est-ce qu'il aurait dû laisser un tel soupçon entrer en lui ? Est-ce qu'il n'aurait pas dû écarter l'affreuse pensée ? Tout, tout aurait dû lui crier que son Isabelle sa nièce, sa fille, était innocente.

Les pensées ont une chaîne comme les souvenirs.

Maintenant Isabelle se rappelait la suite des paroles du colonel.

Il avait été plein de mépris non pour Mme de Folligny, mais pour les hôtes de sa maison.

Sur elle il n'avait énoncé que les soupçons contenus dans les rapports de police.

Mais il avait été affirmatif, précis, en parlant des autres.

Il avait nommé cette étrangère, cette pseudo-Polonaise cette comtesse Hedwige Stohlfeld qu'Isabelle haïssait d'instinct.

Il avait dit, en parlant de cette femme détestée ?

— "Elle n'entre chez vous que pour vous voler, elle te volera ton fiancé si ce n'est déjà fait."

" *Si ce n'est déjà fait !*"

Et voilà qu'Isabelle se remémorait le magnifique bal de la comtesse. Avec quel orgueil triomphant elle avait traversé la cohue mondaine au bras d'Héricourt radieux ; de quel air protecteur elle avait présenté son cavalier à Mme de Folligny, sans paraître se douter que le beau capitaine connaissait déjà les deux dames.

Et, le sourcil froncé, n'ayant plus que le sentiment de sa blessure d'amour-propre, la jeune fille se rappelait que Julien

n'avait rien dit, n'avait pas cherché à dissiper l'erreur de Mme de Stohlfeld.

—Allons ! murmura-t-elle, farouche,— tout est fini pour moi.

Je n'ai plus rien à faire en ce monde. Pourquoi y demeurerais-je ?

Tout s'écroulait en elle ; la foi de sa jeunesse, la piété de son enfance.

Le monde était mauvais décidément ; plein de déceptions et de douleurs.

Pourquoi vivrait-elle ? Pour voir s'effeuiller ses dernières illusions ?

En ce moment elle se sentit détachée de toutes ses affections.

Héricourt ? Elle ne l'aimait pas.

Elle le voyait bien, à cette heure, puisqu'en apprenant qu'il était l'ami d'Hedwige, elle ne souffrait que dans son orgueil.

L'orgueil, ce n'est point l'amour.

Son oncle ? Il la pleurerait et ce serait sa vengeance à elle !

Sa mère ?

Cette fois ses prunelles s'embrumèrent Elle pleura derechef.

Et ces larmes-là étaient faites d'une immense pitié.

Sa mère, c'était, malgré les imprudences, malgré les fautes commises, l'être qui lui tenait le plus près.

Elle s'était habituée à la chérir, moins en fille qu'en amie indulgente, attentive à veiller sur ses faiblesses et ses inconsciences.

Mourir, c'est l'abandonner à elle-même sans ressources.

Pauvre maman ! murmura-t-elle dans un sanglot.

Pourtant, cette pensée même ne put ébranler sa farouche résolution.

La mort lui apparaissait trop belle, trop séduisante en ce moment.

La mort, la fin des espérances pour tant d'heureux, n'était pour elle que la fin des douleurs, libératrice suprême.

Ce n'était point qu'Isabelle se complût dans le lâche désir d'un affranchissement de la peine, d'un anéantissement bienfaisant.

Non.

Elle croyait et elle était fervente.

Elle croyait qu'au delà de la vie terrestre s'ouvre une autre existence.

Et dans cette autre existence, ce qu'elle cherchait, ce n'était point un repos veule, un nirvâna dépourvu de torture.

Elle y voyait la délivrance des misères déprimantes, l'envol de l'âme vers des régions pures, vers des horizons de lumière, vers un séjour où le désir insatiable s'abreuverait de justice, de grandeur et de beauté.

La mort, pour elle, c'était le commencement de la transformation.

Puisque la terre était laide et souillée, puisqu'elle n'y pouvait faire un pas sans se heurter à la misère morale, sans se maculer dans la fange, elle avait bien le droit de se libérer elle-même.

Elle eut à peine un regard pour le monde qui l'entourait, pour sa beauté, pour sa jeunesse. Elle ne se plaignit point.

Elle se dit seulement :

Ne différons point. Le courage pourrait me fuir. Profitons de l'heure.

Alors elle se demanda comment elle pourrait mourir.

Ce ne sont point là les habituelles pensées d'une jeune fille.

Jamais Isabelle n'avait envisagé la sinistre hypothèse.

Il était naturel qu'elle se trouvât dépourvue devant la mort.

On ne meurt pas comme on veut. Les moyens sont divers.

Il en est qui répugnent à la faiblesse, à la coquetterie d'une femme.

On en a vu se jeter d'un sixième étage.

Plus nombreuses sont celles qui cherchent le trépas dans les eaux d'un fleuve; plus nombreux encore celles qui veulent dormir leur dernier sommeil sur leur propre couche, pudiquement drapées, aux émanations du carbone mortel.

—Isabelle se dit qu'aucun de ces moyens ne lui convenait.

—Elle ne voulait pas faire du scandale, elle voulait sortir de ce monde décemment, en sauvegardant les apparences.

Justine l'avait vue rentrer bouleversée, malade. L'hypothèse d'une congestion foudroyante ne serait pas invraisemblable.

Or, dans son cabinet de toilette se trouvait une fiole de laudanum.

Elle s'était servie du remède pour soi-

gner sa mère, naguère atteinte de douleurs d'estomac.

Le médecin lui avait dit de surveiller le dosage.

Trente-cinq gouttes, quarante au plus suffisaient à tuer un homme bien portant.

Isabelle décida donc qu'elle mourrait ainsi par le poison.

Et, si la chose venait à se découvrir on supposerait qu'il y avait eu accident qu'elle avait succombé en se soignant imprudemment.

Il restait deux heures encore avant le dîner.

C'était un délai plus que suffisant.

Isabelle le mit à profit.

Avec un soin scrupuleux, elle fit elle-même sa dernière toilette se revêtit de son plus beau linge, ne voulant laisser à personne le soin des apprêts funèbres.

Puis la chambre étant réchauffée par la belle flamme du foyer, elle s'agenouilla sur son prie Dieu et fit une longue prière.

—Seigneur, dit elle, si ce que je fais est mal pardonnez moi. Je n'ai pas voulu vous offenser par une désobéissance. Mais la vie est trop lourde pour ma faiblesse. J'en rejette le fardeau écrasant.

Pauvre enfant ! Elle ne s'apercevait point qu'une telle prière était un blasphème !

L'oraison terminée, très calme, elle prépara le poison à la dose voulue.

Or, devant elle, dans l'intérieur de l'armoire qu'elle avait laissée ouverte, un objet attira et captiva ses regards.

C'était une boîte de carton rectangulaire, nouée de faveurs rouges.

—Ah ! oui—murmura Isabelle—que je baise encore la relique.

Elle prit la boîte, dénoua les faveurs souleva le couvercle et du milieu d'une seconde enveloppe en papier de soie, tira l'objet qu'elle venait de nommer pieusement la "relique."

Elle déplia l'étoffe et ses yeux s'emplirent de larmes plus douces.

La " relique " c'était un drapeau français.

Isabelle l'étala devant elle et se mit à le contempler.

Ce drapeau avait une histoire incomparablement glorieuse.

Aux jours sombres de la défaite, au lendemain de Metz, le général de Folligny, alors chef de bataillon, avait emporté ce baillon sacré.

Il l'avait enroulé sur lui, autour de sa poitrine, ainsi qu'un suaire d'honneur.

Ainsi cuirassé dans son patriotisme ceint d'héroïsme par les trois couleurs nationales, il avait forcé le cordon qui investissait la place.

Un factionnaire allemand lui avait refusé le passage.

Folligny n'en avait pas tenu compte.

Alors, la baïonnette effilée l'avait frappé d'un coup lancé. La guenille sainte avait fait bourrelet.

L'arme avait troué, mais peu gravement, la noble et virile poitrine qui palpitait sous les plis du drapeau.

Plus tard, alors qu'Isabelle n'était encore qu'une enfant, au jour même de sa première communion, le général de Folligny couché sur son lit de mort avait appelé sa fille et lui avait dit :

—Tu n'avais pas encore quatre ans lorsque ton père, prisonnier des Allemands, s'enfuit de Metz emportant ce débris de l'honneur français. Dieu m'a permis de l'arracher à l'humiliation et de le marquer de mon sang.

Gardez le en souvenir de moi ma fille.

Si jamais le malheur se lève sur ton chemin, si le deuil assombrit ton front, si le doute trouble ton esprit, prend ce lambeau d'étoffe et prie Dieu qu'il te donne la force de poursuivre ta voie et de vivre pour ta foi, ta famille et ta patrie.

Or, il était là, sous ses yeux, le lambeau sacré.

Elle le revoyait, ainsi qu'elle l'avait vu souvent, sali par la poudre de la bataille, portant dans sa partie blanche à l'entour de la déchirure faite par la baïonnette allemande une tache brune.

Cette tache, elle la connaissait, elle en savait la provenance.

C'était le sang du commandant de Folligny le sang de son père.

Maintenant à cette heure critique, décisive, il parlait ce sang.

Il mêlait sa voix à celle du haillon glorieux.

—Allons ! murmura-t-elle, farouche,—tout est fini pour moi.

Je n'ai plus rien à faire en ce monde. Pourquoi y demeurerais-je ?

Ensemble, ils reprochaient à l'enfant sa lâcheté, le recul dans la lutte de la vie, la désertion du poste de combat que la destiné lui avait assignée.

Isabelle entendit cet appel suprême, elle y répondit :

—O mon père,—sanglota-t-elle, — c'est toi qui sort de la tombe pour m'arrêter au bord de l'abîme. Je comprends l'ordre que tu me jettes. J'y obéirai. Je n'abandonnerai pas mon devoir.

Brusquement elle eut un vertige.

Elle se sentit défaillir.

Elle saisit le vieux drapeau, y enfouit son visage, comme dans un linceul. En fléchissant sur ses genoux, cédant à la syncope due à l'ébranlement de son être, elle crut voir surgir devant elle l'austère figure du soldat mort.

Près d'elle une autre figure se montrait, celle de Pierre Audouars, de cet autre soldat, de cet officier qui, tout à l'heure, dans l'escalier de la maison de son oncle, l'avait soutenue dans ses bras, l'avait empêchée de tomber.

Elle glissa tout doucement et s'abattit au pied de son lit, évanouie.

DEUXIEME PARTIE

MALGRE L'AMOUR

I

HAINE DE FEMME

La comtesse Hedwige de Stohlfeld avait pleuré.

Elle pleurait ainsi tous les jours, depuis celui où, dans le salon de l'Américain, elle avait appris le mensonge d'Héricourt.

Le mensonge, oui, car elle n'en doutait plus à cette heure.

L'officier s'était joué d'elle ; il avait abusé de sa confiance.

De sa confiance au sens le plus délicat de ce mot,—de sa confiance de femme, de tout ce qu'elle lui avait donné de tendresse, de toutes les chères espérances qu'elle avait fait reposer sur sa loyauté.

Le comte Otto l'avait épousée très jeune, à dix-huit ans, lui déjà vieux de plus de onze lustres. Elle noble, mais pauvre, elle avait accepté ce mari sur le déclin afin de s'affranchir de la médiocrité.

Elle n'avait fait que changer de misère et s'en était vite aperçue.

Otto n'avait été pour elle qu'un maître, —peu rigoureux, à vrai dire, m[illegible] sans pudeur, sans ménagements.

Il avait froissé toutes ses susceptibilités d'épouse, toutes ses délicatesses de femme.

La vie qu'il lui avait infligée était devenue promptement odieuse.

D'abord, elle avait protesté.

Le viveur lui avait ri au nez.

Alors, pleine de mépris, n'ayant plus même la consolation de compter sur la fortune de ce mari infâme, puisqu'il la dévorait à belles dents, elle avait juré de s'émanciper elle même, de prendre son mal en patience jusqu'à ce qu'elle fût assez forte pour secouer le joug, pour tenir tête à son seigneur et maître.

Elle y avait réussi, mais après dix ans d'efforts acharnés.

Quand elle avait pris cette résolution, le bien patrimonial du comte, grevé d'hypothèques innombrables, n'échappait à la rapacité des créanciers que grâce à la haute protection du kaiser.

Le ménage n'avait pas dix mille marks de rente.

Hedwige s'était souvenue d'un vieil ami de sa famille à elle.

C'était un haut, un très haut personnage, tenant de près à l'entourage impérial.

Elle était allée le voir et, très franche, lui avait exposé sa situation.

—Vous avez toujours été bon pour les miens et pour moi. Sauvez moi.

—Vous sauver, mon enfant ? Que puis-je faire pour cela ?

—Ecoutez-moi. J'ai vécu dans le luxe et la grandeur. Malgré les hontes de mon foyer, je suis restée une honnête femme, j'aime mieux la mort qu'une déchéance

aux yeux du monde. Vous savez qu'elle est mon instruction. Je parle couramment le français, le russe, l'anglais ; je lis latin et le grec, je connais toutes les littératures. Ne pouvez-vous me procurer à l'étranger une de ces situation *de confiance* qui permettent à une femme du monde de tenir son rang en servant son pays ?

Et, parlant de la sorte, Hedwige regardait le vieux conseiller d'Etat.

Elle ne s'intimidait point sous ses yeux effarés de son audace.

Car, lui, le vieux diplomate, l'homme rompu à toutes les roueries des cours, aux manœuvres louches, parfois malpropres, de la politique il demeurait béant d'hébétude, devant cette jeune femme qu'il avait connue fille modeste, pleine de candeur et d'illusions.

Il avait eu des larmes dans les yeux à l'entendre parler de la sorte.

Il s'était remis à la tutoyer comme aux jours de son enfance.

—Quoi ! Hedwige, — s'était-il écrié,— est-ce toi qui me parle ainsi ?

Un sourire amer s'était joué sur les lèvres de la comtesse.

—Oui, c'est moi, bon ami. Voilà ce que le monde, ou plutôt mon mari, le comte Otto de Stohlfeld, a fait de moi. Je veux vivre de mes propres ressources, je veux être libre.

Le conseiller frémissant s'était pris la tête entre ses mains.

—Toi ! Toi ! C'est toi qui viens me demander d'être une espionne ?

—Je n'aurais pas prononcé le mot, Excellence. Mais, puisque vous le prononcez vous-même, je le répéterai après vous. Il ne me fait pas peur.

Et, superbe, prête à la lutte, elle s'était dressée en face du vieillard.

—Sachez le bien,—je demande à devenir une espionne.

C'est là un mot terrible, j'en conviens. Terrible pour qui ? Pour les timorés, pour les gens qui s'effraient de l'opinion publique.

Je ne suis pas de ces gens là, Excellence, j'ose vous le dire.

Il ne me répugne pas de jouer un rôle qui peut avoir sa gloire puisqu'il a ses dangers. D'ailleurs, pourquoi ne serais je pas une espionne au service de mon pays.

—Mon enfant ! Mon enfant ! — C'est terrible ce que tu dis là ! Tu as dû beaucoup souffrir pour en arriver à une telle résolution ?

—J'ai souffert, c'est vrai, mais j'ai appris le mépris.

Le mépris a tué la soufrance. Je n'ai plus de cœur désormais.

—Mais sais-tu en quoi consiste ce rôle? En soupçonnes tu les tristesses, les humiliations ? En prévois-tu les difficultés ?

Hedwige eut un sourire d'audacieux défi. Elle se mesura du regard.

—Les humiliations, les tristesses, je saurai les éviter. Et quant aux difficultés considérez-moi, mon vieil ami. Ne suis-je pas suffisamment jeune et belle.

—Allons !— conclut-il avec un soupir, —tu es une vaillante. Tu honoreras la profession, si décriée qu'elle soit. Tu serviras bien l'Empire.

Huit jours plus tard, le conseiller mandait à sa protégée :

"Ma petite Hedwige,

" Viens me voir au plus tôt. J'ai ton affaire. "

La comtesse s'était empressée de courir au rendez vous.

Là, elle avait appris qu'on agréait en haut lieu ses offres de services.

Mais on y mettait des conditions de réserve absolue

C'était en France qu'on avait besoin d'elle, pas ailleurs.

Sa beauté, son élégance, sa distinction parfaite, l'authenticité de ses titres était des ressources de premier ordre et l'accréditeraient tout de suite dans la haute société parisienne où, tout au moins dans le monde spécial au sein duquel elle allait opérer.

Mais pour ce faire, elle devait agir à ses risques et périls.

Elle devait en toute circonstance, sauvegarder les apparences, n'engager que sa responsabilité propre, ne jamais découvrir son gouvernement.

Elle n'aurait aucune attache avec l'ambassade.

On se réservait le droit de la désavouer.

On la laisserait surveiller, expulser, emprisonner même, si elle se mettait en pareil cas.

Ces conditions humiliantes, la comtesse les accepta toutes.

En revanche, elle imposa les siennes d'ailleurs justifiées.

Il lui fallait un train de maison considérable. Il lui fallait donc une ouverture de crédit suffisante pour faire face à ses dépenses.

On lui accorda quatre cent mille marks par an sur les fonds secrets.

Cette somme énorme, elle devait la toucher par trimestre.

Elle eut encore d'autres exigences auxquelles on fit droit.

Elle réclama d'avoir un agent spécial ne relevant que de ses ordres.

On lui en accorda le choix:

Elle songea tout de suite à un compagnon de son enfance, un Poméranien demeuré son ami, éperdument épris d'elle, un jeune officier que son manque d'initiative avait empêché d'atteindre de plus hauts grades.

Le hauptmann Hermann von Stracken avait dix ans de plus qu'elle.

Il l'avait toujours aimée, il l'aimait encore. Il attendait la mort du comte pour l'épouser. C'était une constance toute germaine.

Hermann était riche mais de très petite noblesse.

Jadis quand il avait été question de mariage, Hedwige, ambitieuse et, d'ailleurs, ne l'aimant pas, avait repoussé le jeune officier.

Aujourd'hui, elle avait besoin de ce dévouement sans restriction, de ce bon chien qu'elle pourrait lâcher sur n'importe quel ennemi.

Elle le fit donc nommer attaché militaire à l'ambassade.

Ces précautions prises, afin d'être plus libre en son jeu, elle fit à son mari une déclaration formelle, l'avisant que s'il refusait de se prêter à la combinaison, elle demanderait le divorce et agirait pour son propre compte.

Otto accepta, en sceptique pratiquant. Qu'est-ce que pouvait bien lui faire que sa femme fût espionne, si elle le payait ?

Toutes choses ainsi combinées le couple prit le chemin de Paris.

Il s'installa en un très bel appartement de la rue Galilée, d'un loyer de douze mille francs, se donnant ouvertement pour des Polonais réconciliés avec la Russie.

Otto possédait en Silésie un château merveilleux.

Hedwige le lui acheta régulièrement, par acte authentique.

Elle en fit venir le mobilier dans son appartement de Paris et y adjoignit d'autres meubles achetés dans les premières maisons de la capitale, avec un goût très sûr.

Elle ouvrit ses salons, eut des réceptions princières, attira du monde.

Et, vraiment, pendant les deux premières années, elle accomplit des prodiges.

Elle rendit de tels services que, d'office on éleva de moitié ses émoluments.

Mais la troisième année fut pour elle l'heure critique.

Car ce fut cette année-là qu'elle connut Julien d'Héricourt.

Elle s'était dit qu'elle était à l'abri des surprises du cœur, qu'elle n'aimerait plus.

Et soudain, elle avait vu paraître ce beau jeune homme, ce soldat sémillant, aimable, aux douces paroles, aux tendres regards.

L'Allemande n'avait jamais aimé encore. Elle aima éperdument.

Elle voulut se réchauffer à cette flamme, elle s'y brûla.

Elle comptait prendre le bel oiseau volage, ce fût elle qui fut prise.

Le réveil fut terrible, le déchirement affreux,

Le jour où, avec ou sans intention, Samuel Walter lui révéla que depuis longtemps déjà, Julien d'Héricourt était l'ami des dames de Folligny qu'il aimait "sérieusement" Isabelle, Hedwige pensa devenir folle.

En un clin d'œil, elle se remémora des incidents oubliés.

Elle fit un tout concordant des détails passés inaperçus, négligés jusqu'alors, et habile à se torturer elle même, elle s'en exagéra l'importance.

Les larmes gonflèrent son cœur.

Et parce qu'elles étaient brûlantes, elles lui corrodèrent le cœur.

Une semaine n'était point écoulée qu'elle sentit la haine sourdre au fond de sa douleur.

Elle s'effrayait elle-même des pensées abominables qui germaient spontanément en elle, de la violence de leur éclusion.

Oh ! ce Julien d'Héricourt, comme elle se sentait prête à le haïr !

Elle était venue en France, n'ayant au cœur que l'amour de la patrie, méprisant sur la foi des rapports qu'on lui en avait faits, cette race française qu'elle tenait pour dégénérée, déchue de sa primitive grandeur.

Pendant deux années entières, elle avait été confirmée dans cette opinion par les succès faciles qu'elle avait obtenus ; pendant deux ans, les Français bénévoles l'avaient accueillie en amie, lui avaient ouvert leurs portes.

N'était-elle pas Polonaise, et Polonaise réconciliée, ce qui mettait tout le monde d'accord, les farouches survivants de 1830 qui avaient pris part aux soulèvements de la Pologne, et les jeunes partisans de l'alliance moscovite ?

La troisième année elle s'était prise dans ses propres filets.

Elle avait laissé l'amour entrer dans son cœur, déranger son jeu.

Femme diplomate, elle s'était laissée rouler par un capitaine de dragons.

Espionne, elle avait négligé ses précautions au point de se laisser deviner par un agent qu'elle ne connaissait point, qui avait joué son courier, Hermann Von Stracken, et lui avait volé ses papiers.

Un moment, elle avait pu croire que ce vol était accompli par quelque cambrioleur vulgaire.

Mais de ce qu'on avait retrouvé les papiers neuf mois plus tard chez un receleur de la rue Saint-Philippe, il ne résultait pas que les documents ne fussent point passés entre les mains de la police française, bien au contraire.

Et au souvenir des fautes commises contre l'intérêt de sa patrie, se joignait celui d'autres fautes contre ses propres intérêts, contre le paisible lendemain qu'elle avait voulu se ménager, pour le jour où lasse d'entretenir Otto, qu'elle savait maintenant son adversaire politique, elle divorcerait pour récompenser enfin le long et patient dévouement d'Hermann von Stracken.

Elle se vengerait.

Puisqu'il s'éloignait d'elle, elle jetterait Hermann sur Julien, comme on lâche un chien robuste sur un loup.

Mais, arrivée là, la femme jalouse hésitait, reculait devant ce dénouement.

Si elle ne haïssait pas Julien autant qu'elle l'eut désiré, en revanche, elle ressentait plus âpre, plus féroce, une autre inimitié.

Et cette fois tous ses instincts de femme, toutes ses facultés de russe, tous ses désirs de vengeance s'accordaient pour la surexciter.

A la seule pensée d'Isabelle de Folligny elle grinçait des dents.

Isabelle, c'était la rivale née, l'adversaire qu'il fallait détruire.

Isabelle c'était la beauté égale, sinon supérieur à la sienne.

C'était la douceur pénétrante sous laquelle on devinait la force.

C'était la femme française avec ce je ne sais quoi de souverain, de gracieux, d'ensorcelant qui la met au-dessus des autres femmes.

C'était enfin, c'était là plus que tout le reste, la créature d'élection qui avait captivé la vue de Julien, qui avaient ravi son cœur à Hedwige.

Oh !

Cette patricienne pauvre, cette fille de soldat, cette séductrice, cette Française pour tout dire, comme la comtesse la détestait.

Oui, vraiment, elle ne pouvait vivre auprès d'elle, respirer le même air, souffrir qu'elle triomphât impunément de ses humiliations et de ses souffrances.

Il fallait que l'une ou l'autre disparût ; il le fallait.

Et Mme de Stohlfeld, devant cette supposition d'une mort accidentelle qui la débarrasserait de sa rivale, sentait ses yeux devenir secs.

Une fois de plus, elle décréta qu'elle se débarrasserait d'Isabelle.

Alors, tout l'effort de sa pensée se concentra sur ce point.

Comment s'y prendrait-elle pour se défaire de sa rivale ?

La plus élémentaire prudence, pour ne pas dire la perfidie la plus classique, lui commandait de ne rien laisser paraître de ses sentiments

Elle devait dissimuler, cacher son animosité, se faire plus aimable que jamais multiplier les témoignages de sympathie.

De la sorte, elle donnerait confiance à la jeune fille, elle entrerait plus avant dans son amitié ; elle pourrait mieux connaître son point faible et la frapper plus sûrement.

Mais où la frapper ? Dans son corps ou dans son âme ?

Dans le corps ? Cela c'était le crime, le crime que ne punit pas seulement la justice de Dieu, mais aussi celle de l'homme.

—Or, si perverse qu'elle fût devenue, Hedwige n'était pas encore criminelle.

Il lui répugnait de tuer brutalement.

Il y a une manière plus sûre de tuer, c'est de pousser au désespoir l'être qu'on veut voir mourir, d'armer sa propre main contre lui-même, de l'acculer à la nécessité du suicide.

Cette méthode était la meilleure ; elle ne déplaisait point à la comtesse de Stohlfeld ; elle entrait dans ses moyens d'action.

Allons voir cette chère Mme de Folligny, se dit elle.

II

EN VISITE

Au moment où Mme de Stohlfeld se présenta chez les dames de Folligny, deux personnes se trouvaient déjà dans le salon.

L'une de ces deux personnes était le capitaine Helmann, l'autre l'Américain Samuel Walter.

C'était jour de réception.

La comtesse entra souriante, tout emmitouflée de fourrures.

Elle vint, la main tendue, vers la maîtresse de maison.

—Ah ! mon Dieu ! fit-elle en regardant les traits altérés de la veuve, que vous arrive-t-il donc ? Vous paraissez bouleversée ?

—Je suis inquiète, en effet, chère amie, répondit Mme de Folligny

Je veux l'espérer aussi. Avant hier, en revenant de chez son oncle, Isabelle a été prise d'une syncope inexplicable. Le médecin est venu hier. Il ne paraît pas rassuré.

Elle a une très forte fièvre.

Mme de Stohlfeld prit une figure de circonstance

—Vous me voyez désolée, chère amie, des nouvelles que vous me donnez.

—Merci de l'intérêt que vous me témoignez. Je vous en suis profondément reconnaissante, chère amie.

—Et... ne peut-on la voir, cette pauvre Isabelle ?

—Le docteur ne l'a pas pas défendu, et si la chambre d'une malade ne vous fait pas peur, si vous ne craignez pas le contact ?...

—Non Je suis réfractaire à toute espèce de contact.

En ce cas, je vais vous conduire près d'elle, fit la veuve, qui ne parut pas fâchée de se dérober un moment à ses autres visiteurs.

Elle sortit, précédant Hedwige, pour la conduire vers la malade.

Celle-ci ne s'attendait guère à une telle importunité.

Depuis l'avant veille, Isabelle, succombant à une immense fatigue morale, qui avait eu son contre coup sur ses nerfs, grelottait la fièvre sous ses couvertures.

Cette mort qu'elle avait souhaitée, quelle avait été sur le point d'appeler à son secours, allait elle donc répondre à son appel ?

Chose étrange ! A la suite de la terrible secousse ressentie, après l'entretien qu'elle avait eu mentalement avec le souvenir de son père, enfermé aux plis du vieux drapeau, l'hypothèse funèbre ne lui avait plus semblé aussi consolante.

Une sorte d'hallucination hantait sa pensée affaiblie.

Devant ses yeux apparaissait une figure presque inconnue la veille, une figure qu'elle n'avait vue que deux fois en sa vie, à laquelle elle n'avait jamais fait attention, celle du capitaine Audouars.

Et ce qui contribuait à ramener cette image devant ses yeux, c'est que la veille elle avait entendu sonner à la porte d'entrée.

Elle avait appelé Justine et lui avait posé la question :

— Est ce une visite ? Ce n'est pas notre jour, cependant.

La femme de chambre lui avait tendu une carte en disant :

—Non, mademoiselle. C'est un monsieur qui est venu prendre de vos nouvelles.

—Et que lui as-tu dit, Justine ?

—J'ai répondu que mademoiselle était un peu souffrante. Ça parut l'impresionner beaucoup, car il a dit : "Ah ! mon Dieu ! "

Alors Isabelle avait jeté les yeux sur le carré de bristol et y avait lu :

PIERRE AUDOUARS

capitaine au 8e Régiment d'artillerie

Pourquoi ce nom ainsi lu lui avait-il fait l'effet d'une caresse ?

Pourquoi s'était-elle rappelé l'énergique visage, aux yeux mélancoliques et profonds, penché sur elle, là-bas dans l'escalier de la rue Casimir Perrier ? Pourquoi le revoyait-elle beau, d'une beauté surnaturelle ?

C'était en telles réflexions, voisines du délire, que son esprit était plongé en ce moment même où Hedwige franchissait le seuil de sa chambre.

L'entrée de cette femme la ramena violemment à la réalité.

Cette femme, elle ne l'avait jamais aimée : elle avait même éprouvé contre elle une instinctive répulsion.

Or, voilà qu'elle venait à elle, qu'elle se dressait sur sa couche.

Il y a des communications magnétiques qu'on ne saurait nier.

Les cas de télépathie sont assez nombreux, assez bien constatés pour que la science positive s'en occupe et les étudie avec soin.

C'était un cas de magnétisme particulier qui se produisait là.

En demandant à voir Isabelle alitée, Hedwige avait cédé à un affreux désir, bien féminin, bien conforme à sa nature.

Elle avait voulu contempler sa rivale vaincue par la maladie, se repaître en sa souffrance, s'emplir les prunelles du spectacle des ravages que le mal pouvait exercer sur cette beauté dont elle redoutait la puissance.

Et, de son côté, Isabelle avait pressenti ce désir de l'ennemie.

Elle la vit s'avancer vers elle, telle une vision de cauchemar.

La comtesse se pencha sur le lit et, audacieusement, approcha ses lèvres du front de la malade, empourpré par la pyrexie.

Mais Isabelle eut un geste rapide et l'écarta de la main.

— Oh ! Prenez garde ! Le docteur craint une fièvre maligne.

Si sûre qu'elle se proclama de son immunité, l'Allemande recula.

Il est toujours imprudent de braver la contagion.

Elle affecta de rire des craintes de la jeune fille.

Celle-ci avait obtenu le résultat qu'elle désirait.

Elle avait éloigné de son front la morsure du baiser de Judas.

Cependant la comtesse bavardait avec volubilité.

— Quelle mauvaise idée vous avez eue, chère amie, de vous laisser tomber malade en ce moment ? C'est le temps des plus belles réceptions. Voici les fêtes du carnaval qui approchent.

—Le carnaval se passera de moi, madame,—répondit Isabelle.

—A propos du carnaval,— reprit l'étrangère, notre plus brillant valseur va nous manquer, cet hiver.

—De qui voulez vous parler ? —questionna Mme de Foligry.

—Comment, cette designation ne vous suffit pas pour le reconnaître ?

—Oh ! J'ai connu et je connais encore tant de beaux valseurs, —répondit étourdiment Isabelle,— que je ne puis deviner.

—Mais c'est de M. d'Héricourt que je parle, du capitaine d'Héricourt.

Et elle glissait un coup d'œil sournois sur la malade.

Fait que la fièvre fut plus forte en ce moment, soit que la réaction de la contrariété éprouvée fit affluer le sang plus violemment aux joues d'Isabelle, celle ci parut rougir à l'allusion.

Allons !—pensa la comtesse,—elle l'aime. Malheur à elle.

Elle ne prolongea point le tête-à-tête. D'ailleurs elle était mécontente.

La maladie n'avait point enlaidie sa rivale, bien au contraire.

Cet afflux d un sang riche et généreux avait donné à l'épiderme ordinairement pâle de la jeune fille une chaleur insolite. Son teint mat avait pris la coloration des brunes piquantes.

Mme de Stohlfeld quitta la chambre sans qu'Isabelle la retînt.

Et quand elle fut sortie, un grand soupir de soulagement dégagea la poitrine oppressée de la jeune fille.

Elle murmura :

—Merci, mon Dieu ! J'ai été coupable envers vous. Mais je n'ai pas mérité d'être châtiée par l'amitié de cette femme.

En rentrant au salon, Mme de Folligny y trouva un visiteur de plus.

C'était le capitaine Pierre Audouars.

—Madame,—dit affectueusement l'officier,—je ne suis pas venu abuser de vos moments, mais m'informer des nouvelles de Mlle de Folligny que je savais souffrante.

La veuve répondit de fort bonne grâce, avec un sourire :

—Je vous sais gré de votre sollicitude, monsieur. Mais voici Mme de Stolfeld qui vient de voir la malade et qui ne me paraît pas plus inquiète qu'il ne faut.

—Mais non, mais non—fit la comtesse. Une indisposition, tout au plus. Quelques jours de repos suffiront.

—D'autant plus qu'Isabelle est une fille robuste,—prononça la grosse voix du capitaine Hellmann, toujours familier.

Cette familiarité choqua Audouars. Il tressaillit.

A quel titre ce "camarade", pour lequel il n'éprouvait que de l'antipathie, parlait-il ainsi de Mlle de Folligny, en l'appelant par son prénom, comme eût pu le faire un parent ?

Mais il se rappela que ce même Hellmann l'avait présenté dans la maison, et cela en des termes dont la familiarité n'était pas moins choquante.

Il en ressentit un malaise profond, si profond qu'il s'avança pour prendre congé de la maîtresse de maison.

Comme il se disposait à sortir, la porte du salon s'ouvrit.

Elle livra passage à un cinquième visiteur : le colonel Derrien.

Celui-ci s'avança, l'air hilare et dégagé, un air que personne ne lui avait encore connu. Il baisa la main de sa cousine.

—Eh bien ! questionna t-il, comment va Isabelle depuis hier ?

—A peu près dans le même état, mon cher Paul.

—Je vais aller la voir tout à l'heure, reprit l'officier. Les nouvelles que je lui apporte sont de nature à améliorer sa situation.

—Ce sont donc de bien bonnes nouvelles ? demanda Mme de Stohlfeld.

—Mais oui, madame, du moins pour une vaillante Française comme l'est ma nièce. Je ne sais si vos sentiments d'affection pour notre patrie, chère madame, vous les feront trouver aussi agréables, car la décision que je viens notifier à mes parentes va peut-être nuire à vos satisfactions de mondaine.

—Vraiment ? fit Hedwige, le plus naturellement du monde.

—Oui, vraiment, — reprit Derrien, du même ton enjoué.

Heureusement, vous appartenez à une nationnalité qui s'est toujours considérée comme sœur de la nôtre. Vous accepterez donc ce léger sacrifice pas amour de la France.

L'Allemande cessa de sourire. Cet accent badin l'inquiétait.

Fallait-il croire à la sincérité du chef des renseignements ?

Fallait-il ne voir que du persiflage dans ses paroles ?

Elle en était encore à creuser ce problème, lorsque le colonel, décidément de bonne humeur, brusqua la solution.

Allons ! fit-il, pas plus dans la joie que dans le chagrin, il ne faut faire traîner le dénoument attendu.

Je vais donc vous communiquer la nouvelle qui n'est plus secrète.

Ma belle-sœur et ma nièce s'intéressent vivement, chere comtesse, à l'avenir d'un homme qu'on s'est habitué à considérer comme l'un des plus brillants cavaliers de vos réceptions.

Je veux parler de M. le capitaine d'Héricourt.

Or, M. d'Héricourt a sollicité du ministère un emploi difficile, périlleux même, qui lui permette de manifester ses qualités.

Cette demande fait le plus grand honneur à son caractère.

Je ne surprendrai donc personne en vous apprenant que le ministre de la guerre a voulu honorer M. d'Héricourt en faisant droit à sa requête.

Par décision ministérielle de ce matin M. d'Héricourt est attaché comme officier auxiliaire à une mission commerciale qui va explorer les confins de nos possessions du Soudan.

En entendant ces paroles, Pierre Audouars avait eu un haut le-corps.

La surprise n'avait pas été moindre chez Simon Helmann,

Quant à Mme de Stohlfeld, elle était devenue très pâle.

En parlant comme il venait de le faire à qu'elle pensée avait obéi Derrien ?

Quelle sorte de mystérieuse comédie venait il de jouer ?

Quoi qu'il en pût être, le résultat de sa communication fut immédiat.

La comtesse de Stohlfeld se leva la première.

—Elle prit même congé de Mme Folligny si rapidement que Pierre Audouars ne passa qu'après d'elle ou plutôt après le capitaine Helmann et le Yankee Samuel Walter.

Et comme la veuve reconduisait les trois étrangers, le jeune officier se trouva seul, en tête à-tête avec son supérieur.

Il n'eut pas même le temps de faire la moindre réflexion.

Le colonel vint à lui et lui saisit le bras fortement.

— Capitaine Audouars, — lui dit-il à mots rapides, je ne sais depuis combien de temps vous fréquentez cette maison. Rappelez-vous seulement ceci ; quoi que vous y voyiez ou vous y entendiez, n'en soyez pas surpris, du moins ne le laissez pas voir, ne prononcez aucune parole. Il y va de votre fortune, de votre honneur de soldat, de votre vie peut être. Souvenez-vous de vos propres paroles : Vous êtes aux ordres de votre pays.

—Je m'en souviendrai, mon colonel, répondit-il.

Il se tut. Mme de Folligny rentrait en ce moment.

Audouars alla s'incliner devant elle et sortit à son tour.

—Allons voir Isabelle, dit le colonel à sa belle-sœur.

Eléna accompagna son beau-frère jusqu'à la chambre de la malade

Et, comme elle savait l'affection toute particulière de l'officier pour sa nièce elle la laissa entrer seul, prétextant des ordres à donner.

Paul Derrien ne fut pas plus tôt près de la jeune fille qu'il l'entoura de ses bras et mit un long baiser sur son front.

—Chère petite, pleura-t-il, je viens te demander pardon. Ma conduite a été inqualifiable avant hier. C'est moi qui t'ai rendue malade, ma pauvre enfant. Et, pour me faire mieux pardonner, j'ai voulu t'apporter moi-même de bonne nouvelle. Je sais tes sentiments à l'égard du capitaine d'Héricourt. Apprends donc que sa demande est agréée et qu'il fait partie de la mission projetée.

Isabelle leva sur le colonel ses grands yeux limpides et dit :

—Je crois que vous vous trompez, mon oncle. Je n'aime pas le capitaine d'Héricourt.

III

ECLAIRCISSEMENTS

Ce qui s'était passé la veille, ce qui avait dicté au colonel Derrien l'attitude nouvelle et étrange qu'il venait de prendre chez Mme de Folligny était, au fond, d'une simplicité enfantine.

La veille, le colonel avait reçu la visite de Savariau.

—L'agent était accouru, pressé, haletant.

Sitôt qu'il s'était trouvé en face de son chef, il lui dit :

—Mon colonel il y a du nouveau.

—Il y a toujours du nouveau avec vous Savariau ?

—Oh ! mais cette fois, c'est de derrière les fagots.

Ecoutez moi.

—Le colonel s'était assis en face de son interlocuteur.

—Mon colonel, j'ai vu ce matin, Fritz Hopkirch.

Il m'a avisé que sa patronne la belle comtesse, lui a enjoint de lui procurer une demi douzaine de gas solides, des escarpes et des malandrins, qu'il s'est vanté de connaître.

—Ah ! ah ! Et dans quelle intention ce racolage.

—C'est ce que je ne sais pas, ni lui non plus d'ailleurs. Mais je crois avoir deviné le motif de cette mission.

—Et quel est ce motif, selon vous, Savariau ?

—Voilà. La charmante femme a dit à son fidèle serviteur :

—Procure-moi des garçons hardis que le scrupule ne gêne pas. Qu'ils soient prêts à tout et particulièrement, à faire un voyage d'agrément du côté du Midi. Par ce temps de froid, c'est un plaisir.

—Un peu tard pour la saison fit Derrien en riant.

—Mais non, mon colonel. Il y a le carnaval de Nice.

—C'est juste. Et vous supposez que la comtesse de Stohlfeld :

—Racole du monde pour monter un fort bateau au gouvernement français. Elle veut peut-être décrocher le premier prix au concours des chars.

—Continuez, Savariau. Ce ne sont jusqu'ici, que des hypothèses.

—Attendez, mon colonel. Quand le capitaine Lamalgue rentre-t-il ?

Le colonel Derrien fit un bond et se leva tout droit.

—Comment ! Savariau, vous supposeriez qu'ils oseront.

—Je suppose tout, mon colonel. Cette expédition d'Afrique les préoccupe tous, un surtout, le mari de la dame, lequel espionne pour le compte de l'Angleterre. C'est lui qui aiguillonne sa femme sur cette voie.

—Ah ! ça, mais c'est donc de tradition, l'espionnage dans cette famille ?

—Je le crois, mon colonel. Je dis donc qu'ils vont essayer, par tous les moyens, de mettre la main sur les rapports du capitaine, dussent-ils, pour y arriver, recourir à la violence.

—La violence ? Ho ! ho ! C'est un bien gros jeu, Savariau !

—Vous n'y êtes pas, mon colonel. J'ai quelque tuyaux sur le capitaine.

—Quels tuyaux, mon ami ?

—M. Lamalgue est un admirable soldat, mais......

—Mais.. quoi encore ? Pourquoi ces réticences ?

Que sous entendez vous ?

—Mais le capitaine est assez porté vers le sexe.

Voilà tout près de deux ans qu'il n'a eu d'autre conversation que celle des négresses.

—C'est maigre, en effet, fit également Derrien.

—C'est plutôt gras, mon colonel, et puis ça donne des idées noires.

L'officier laissa libre cours à un bel accès d'hilarité.

—Vous avez l'esprit joyeux aujourd'hui, Savariau.

—Il y a de quoi, mon colonel, car je trouve là une superbe occasion de rouler toutes ces bonnes gens qui nous a[illegible]nt-tant.

—Les rouler ? Comment cela, s'il vous plait ?

—Voulez vous me prêter un instant d'attention, mon colonel ?

—Mais je ne fais pas d'autre chose, mon cher Savariau.

—Bon. Vous y êtes ? Suivez bien mon plan.

Je serai bref.

Il y a donc que Mme Stohlfeld envoie en villégiature au pays du soleil une demi-douzaine de bons garçons sans scrupule.

Comme par hasard, ils se trouvent à Marseille le jour même où le capitaine Lamalgue débarque à la Joliette.

Naturellement, l'officier trouve, au sortir du paquebot des Messageries, une jeune et jolie femme, qui soudain, lui fait des yeux en coulisse.

Lui, bon soldat, qui n'a pas peur de trois hommes, est un peu naïf avec les femmes. Vous devinez le reste, mon colonel.

On fait connaissance ; on va à l'hôtel, on fait un tour au Prado.

Toujours comme par hasard, les papiers sont soulagés, ou bien on enlève la malle à la gare de départ, ou bien encore, au retour de la Réserve, le capitaine tombe au beau milieu d'une querelle de matelots ivres. On le passe à tabac, et quand il sort, déplumé, les papiers ont été chipés. On les retrouve le lendemain, naturellement, comme ceux d'Hermann, — j'en sais quelque chose, mais après la lettre, c'est-à-dire après la photographie.

Le colonel réfléchissait. Il releva la tête enfin.

—Si ce n'était pas vous, Savariau, qui me disiez cela, je n'y ferais pas attention, car une telle manœuvre me semble invraisemblable.

—Deux sûretés valent mieux qu'une, mon colonel.

—Ce qui signifie, mon cher ami ?

—Que nous devons prendre toutes nos précautions.

—Bien ! Et quelles sont les précautions à prendre ?

—Suivez-moi bien. D'abord divulguer le projet d'expédition.

Vous dites ?

—Je dis le projet je ne dis pas le plan. Il y a une différence.

—Mais pourquoi divulguer le projet, mon ami ?

—Parce qu'il ne sert de rien de le cacher. C'est le secret de Polichinelle à cette heure.

En le divulguant, on manifeste qu'on ne craint plus rien.

—Soit ! Continuez. Et, une fois le projet divulgué ?.....

On fabrique un faux plan, bien habile, qu'on confie à Savariau.

—A vous ? Et pourquoi faire ? Qu'est-ce que cela encore ?

L'agent se mit à rire à son aise. Puis, très posément :

—Savariau part avec le faux plan. Il rejoint en mer le capitaine et lui remet un ordre du ministère par lequel le dit capitaine dépouille pour quarante huit heures sa personnalité, qu'il prête pour le même délai au dit Savariau. Comprenez-vous, mon colonel ?

—Je commence à comprendre, mon ami.

—Bien. Dans le même temps, nos bons amis d'Allemagne, d'Amérique et d'Angleterre apprennent, d'une source sûre, que le capitaine Lamalgue, au lieu de toucher terre à Marseille, descendra d'un bateau quelconque, sur un pont quelconque de la côte, à Handol, ou au Trayas, ou au golfe Juan, afin de dépister les recherches.

—Mais c'est du roman, cela, Savariau ! Et, alors que font nos amis ?

—Naturellement, ils suivent la côte, et pendant que le vrai capitaine prend à Marseille, d'urgence, le train qui le ramène à Paris, le faux capitaine débarque à l'endroit prévu, le faux plan dans ses poches.

—Alors mon colonel, il se passe que, Dame ! Vous devenez indiscret. C'est très délicat à dire, ces choses-là. Si la demoiselle est jolie, le capitaine fait sa connaissance et... se laisse voler par elle.

Le colonel demanda avec sollicitude :

—Savez vous, Savariau, que vous me faites peur ?

—Peur ! A vous mon colonel ? Et.... pourquoi donc.

—Parce que vous donnez tête baissée, de gaîté de cœur, dans le danger.

—Il y a des cas, mon colonel, où il faut savoir être imprudent.

—Pas dans le cas présent, mon ami.

Pourquoi pas en ce cas ? Ne voyez-vous pas qu'en prévenant leur tentative, en feignant de nous laisser jouer, c'est eux que nous mettons dedans ? Et puis, j'ai une raison personnelle...

—Une raison personnelle Ah ! si vous m'en dites tant.........

—Comprenez moi bien. J'ai à moitié surpris le secret de l'Américain. Je veux le secret tout entier J'entends savoir quel est le traître avéré, portant l'uniforme français, dont cet homme se sert et qu'il dit être son propre fils.

—Je ne vois pas comment vous pourriez le savoir.

—Comment, mon colonel ? Mais c'est bien simple,

Le faux plan volé sera remis à la comtesse, qui le remettra à son mari, qui le fera contrôler par le Yankee.

—Bien. Mais le Yankee lui-même, comment saura t-il ?

—Par sa voie ordinaire. Il chargera le fils en question de vérifier le plan dans les cartons du ministère. Vous aurez eu soin de laisser à sa portée un double du faux plan, et vous veillerez scrupuleusement sur les personnes qui pourraient approcher des cartons où ce plan sera enfermé.

—De la sorte vous connaîtrez, sans erreur possible, les personnes qui sont nos ennemis.

Paul Derrien considéra l'agent avec attendrissement.

—Voilà qui est hardiment conçu, Savariau

Mais vous risquez votre peau.

—Je le sais, mon colonel, mais je prendrai, moi aussi mes précautions.

Et se levant pour sortir, l'agent fit une pause.

—Mon colonel, dit il avec une certaine hésitation, j'ai quelque chose de particulier à vous dire. Il avait l'air embarrassé, presque confus.

—Ah ! fit l'officier, est-ce que cela vous est personnel ?

Oui. J'ai commis une faute. J'ai accusé M. d'Héricourt à tort.

Bien, mon ami. Du moment que vous reconnaissez votre erreur.

Voici la chose. M. d'Héricourt m'intéresse à présent Je voudrais l'aider à se tirer d'affaire. Il a emprunté à un juif les mille francs qu'il vous a refusés. Avez vous encore ces mille francs ?

Ils sont là mon ami, dit Derrien en montrant son coffre fort.

Bien ! Voudriez vous me les rendre ?

Assurément. Ils sont à vous Savariau. Vous pouvez les prendre.

Et l'officier remit à Abel les dix billets de cent francs qu'il en avait reçus.

Encore une autre chose, mon colonel. M. d'Héricourt partira de grand cœur avec la colonne. Il rendra des services et ce serait lui en rendre un considérable que de le faire partir

Cette fois le colonel parut surpris. Il demanda :

Comment, Savariau, êtes-vous assez revenu de vos préventions pour passer ainsi d'un extrême à l'autre ?

L'autre jour...... ?

—L'autre jour je me trompais. Aujourd'hui, j'estime qu'on ne peut mieux faire que d'envoyer M. d'Héricourt en Afrique.

Il dit cela d'un tel ton que l'officier le considéra avec inquiétude.

Vous avez de bonnes raisons pour cela ? questionna t-il.

Savariau soutint le regard du colonel et répondit :

M. d'Héricourt est en danger. Il n'est que temps de l'arracher aux griffes de cette femme.

Craignez vous donc d'autres tentations de sa part ?

Non. Elle ne tentera pas, mon colonel.

Mais, elle le tuera.

Soit ! Je vais proposer d'Héricourt au ministre.

Vous savez qu'Audouars est déjà désigné comme second de Breton ?

Le visage de l'agent rayonna d'une belle flamme de joie.

Je ne savais pas que le choix fût définitif. Je m'en réjouis pour Pierre Audouars et aussi pour mon pays.

Vous avez raison. Le capitaine Audouars est un homme.

Vous ai-je dit, mon colonel, reprit encore l'agent, que la chute de mes soupçons contre M. d'Héricourt a entraîné celle de mes soupçons contre les dames de Folligny ?

Ah ! fit l'officier qui respira longuement. Voilà une bonne nouvelle.

Oui, mon colonel, et je suis heureux de vous ôter ce poids. Seulement puisque vous êtes le parent de ces dames, ne pourriez vous faire cesser leurs relations avec tout ce monde interlope qu'elles reçoivent ?

J'y tâcherai, Savariau, fit Derrien en serrant la main de l'agent.

Telle avait été la conversation que le colonel avait eue, la veille, avec Abel Savariau, tel le motif de son échange d'attitude

Ce fut son tour d'être surpris lorsque sa nièce lui eut déclaré qu'elle n'éprou-

vait aucun sentiment d'amour pour Héricourt.

Toutefois, il ne voulut point insister sur ce sujet.

Il se dit que l'état maladif d'Isabelle était sans doute la cause explicative de cette variation d'humeur.

Il se résolut donc à attendre son rétablissement.

Il fut promptement rassuré à cet égard.

Au moment même où il s'apprêtait à se retirer, Justine vint annoncer la visite du médecin.

Celui-ci s'approcha de la malade, l'examina, l'ausculta, puis, tranquille lui-même, prit congé d'elle en lui déclarant que ce qu'elle avait subi était un trouble nerveux, rien de plus, qu'elle serait sur pied dans quarante huit heures.

IV

LE TENTATEUR

Au moment où Pierre Audouars, après avoir quitté la maison de la rue de Chanaleilles, tournait le coin de la rue Barbet-de-Jouy, il ne fut pas peu surpris d'en voir déboucher le capitaine Simon Helmann qu'il venait de rencontrer, quelques minutes plus tôt, dans le salon de Mme de Folligny.

Si Pierre n'eût écouté que son instinct, il eut battu en retraite.

Car cet homme lui inspirait une véritable répulsion.

Sans qu'il se l'expliquât, il éprouvait à son égard une sorte d'aversion naturelle, une antipathie de sensibilité.

Les natures droites sont ainsi très souvent impressionnées.

Et il ne sert de rien de taxer de puéril ou de ridiculiser cet avertissement de la nature Presque toujours la suite des événements les justifie. Il sont comme un avis occulte de la destinée.

Malheureusement, il n'était pas possible à Pierre de reculer.

Hellmann l'avait aperçu et venait à lui la bouche en cœur.

Vous sortez de chez Mme de Folligny? demanda-t-il.

Oui, répondit Audouars. J'ai été retenu un instant.

Il ne voulait pas dire que la rencontre du colonel avait été la cause de ce retard à sa sortie.

—Ah ! On vous a retenu ? Tous mes compliments, mon cher.

Pierre regarda son interlocuteur avec étonnement.

Pourquoi celui-ci le complimentait-il ?

Il y avait sur sa bouche et dans les yeux d'Helmann une façon de sourire bizarre, énigmatique, qui lui déplut

—Vos compliments ? interrogea-t il sans phrases.

—Mais certainement, mon cher camarade, mes compliments.

Et, comme les yeux d'Audouars s'assombrissaient, il poursuivit :

—C'est que vous ne pouvez pas savoir. Mais je vais vous instruire, moi, Mme de Folligny est la belle sœur du colonel Derrien.

Je sais cela depuis tout à l'heure, répondit Pierre

—Ah ! vous ne le saviez pas avant ? J'avais donc oublié de vous l'apprendre, le jour ou je vous ai présenté à ces dames ?

—En effet, vous l'aviez oublié, — dit froidement l'artilleur.

Cette froideur grandissait et s'accentuait.

Il n'était pas possible que Helmann ne la remarquât point.

Mais l'homme n'était pas susceptible à l'excès.

Il ne sans émut pas le moins du monde.

Tout au contraire, devenu plus familier, il passa son bras sous celui du capitaine d'artillerie et se fit plus enjoué.

—Mon cher Audouars, on n'a pas exagéré votre réputation de puritanisme. Vous êtes tout à fait le juste d'Horace.

—Que voulez-vous dire ? Vous moquez-vous de moi ?

—Me moquer de vous ? En ai-je l'air ? Pourquoi me prêter de telles intentions ? il y a peut-être un peu d'ironie dans ma phrase, mais c'est tout. Et encore est ce par sympathie.

—Une ironie sympathique ? railla à son tour Pierre.

—Certes oui. Et vous allez me comprendre, mon cher ami.

Il avait dit d'abord " mon cher camarade. "

Maintenant il disait " mon cher ami ".

Un psychologue n'eût pas manqué de trouver ce progrès inquiétant.

Helmann poursuivit, tantôt sérieux, tantôt rieur.

—Mon cher Audouars, c'est une noble chose que la fierté.

Mais ce n'est pas la meilleure qualité pour réussir.

Lorsque je vous ai introduit chez les dames de Folligny, j'imaginais, pardonnez-le-moi, que, comme beaucoup, comme nous tous, pour être sincère, car vous êtes peut être le seul en votre genre, vous soigneriez un peu vos intérêts.

—Mais je les soigne à ma manière.

—Votre manière n'est pas bonne Sans doute vous êtes un excellent officier, bien noté, estimé des chefs, aimé du soldat. Et après ?

Où cela vous a-t-il conduit ? A trente six ans, trente-sept peut être, vous êtes encore capitaine.

Pierre ne put retenir un soupir involontaire.

—Et vous avez des états de service exceptionnels, vous comptez déjà six campagnes.

Ce n'est pas encourageant.

L'officier réagit contre le découragement

— J'ai la consolation d'avoir fait mon devoir, répliqua-t-il.

Helmann haussa les épaules et fit un geste évasif.

—Consolation si l'on veut ! Qui vous en tiendra compte ? Ah ! je sais bien. Dans des cas spéciaux, ça peut être utile. Un de ces jours peut être on pensera à vous pour vous envoyer mourir obscurément dans un coin d'Asie ou d'Afrique, au Tonkin, à Madagascar, au Congo, que sais-je ?

Ici, Simon Helmann fit une pause a droite.

Peut être attendait-il une riposte qui ne vint pas.

—Audouars aurait pu lui dire que ce choix était déjà fait.

Mais il garda le silence, la tête pleine d'idées sombres.

Et puis, voyons, votre avenir est désormais tout près d'être clos. La limite d'âge va vous atteindre. Vous prendrez votre retraite, comme chef de bataillon, avec la croix d'officier de la Légion d'honneur.

—Franchement, vous valez mieux que ça.

Pierre avait baissé la tête, plus attristé.

Maintenant, les paroles de son compagnon, perfides et mauvaises sous leurs dehors de sollicitude, pénétraient en lui comme des flèches barbelées distillant leur venin.

Il disait qu'elles étaient vraies, ces appréciations.

Mais l'autre n'avait fait que commencer son œuvre de démoralisation. Il continua méthodiquement.

—Ce n'est pas tout. Vous êtes vieux pour toute autre profession que celle du soldat. En supposant que l'on veuille vous récompenser, que vous donnerait-on ?

A peine un emploi de rédacteur à 5,000 francs à la guerre ou une perception de 6 à 7,000 dans quelque trou de province.

Le pauvre Pierre ne trouvait rien à répondre.

Tout cela n'était-il pas l'absolue, la lamentable vérité ?

N'est-ce pas à cela qu'aboutissent tant de rêves généreux, tant d'efforts vers la gloire des armes ? On sort de Polytechnique ou de Saint Cyr avec l'espoir d'accomplir des prodiges.

Les plus heureux parviennent à se distinguer quelquefois sur les champs de bataille.

Et l'on va finir, rhumatisant ou goutteux, dans un bureau de recrutement ou devant la financière d'un scribe rond de cuir.

Pauvre Pierre !

Il n'avait pas besoin qu'on lui rappelât tout cela.

Mais Simon Helmann avait sans nul doute son but.

—Et ce n'est pas tout, reprit il, vous avez un cœur, n'est-ce pas ? Vous avez bien formé, un jour ou l'autre, le projet de vous marier, de fonder une famille, de vous créer un foyer ? Eh ! bien ! cela ne

vous est pas permis. Il vous faut renoncer à l'amour, choisir une femme riche, qui, finalement, ne vous apporte, avec sa laideur, son caractère acariâtre, son mauvais goût, que les douze cents francs à peine suffisants pour payer ses toilettes ridicules.

Pierre frémit. Ces mots étaient des lardons dans sa chair.

Adieu, l'amour ! ai je dit, continua Helmann, c'est-à-dire adieu le plus cher, le plus doux rêve que l'homme puisse faire au milieu des tristes réalités de l'existence.

Le plus humble commis, le plus misérable chemineau peut se créer un idéal, nourrir une espérance, entretenir un beau songe le réaliser au besoin, et, par là, connaître l'amour et ses joies.

Vous, soldat de devoir, vous devez bannir une telle folie, abdiquer une semblable précaution.

Vous avez dû, sur votre chemin, rencontrer la femme de votre songe ou, du moins celle qui vous semble être cette femme. Eh bien ! non. Détournez vous d'elle, éloignez-vous. Cette femme ne sera jamais à vous, et vous aurez la conclusion, en mourant, de la voir au bras d'un autre homme, peut-être d'un pleutre, qui la fera pleurer et auquel, pourtant, elle prodiguera ses caresses.

Cette fois, la douleur fut trop forte. La victime cria :

—Mais à quel propos, dans quelle intention me dites vous tout cela ? s'exclama Pierre avec impatience.

Le coup avait porté. Helmann dut être content.

Il avait voulu savoir le point sensible de l'officier

Il le savait à présent, il n'en pouvait plus douter.

Pierre Audouars était amoureux.

Il l'était, il devait l'être, éperdument, à en mourir.

—Pourquoi je vous dis tout cela ? reprit Simon Helmann.

Mais, mon cher ami, simplement pour vous témoigner mon affection, pour éclairer votre cœur, pour vous montrer que votre stoïcisme et votre désintéressement sont aussi amers que le brouet noir des Spartiates.

—Je vous en sais gré, fit Pierre. Mais enfin, tout entretien doit avoir une portée pratique, n'est ce pas ? A quoi tend votre discours ?

—A ceci, cher ami, qu'au lieu de vous donner dans la satisfaction du devoir accompli, vous devriez soigner vos intérêts, cultiver vos relations, vous en créer de nouvelles, en un mot, vous pousser.

—Je n'ai aucunes relations, confessa Pierre un peu tristement.

—Aussi ai je voulu vous en faire en vous conduisant chez les dames de Folligny. Et c'est pour cela que je vous ai félicité, quand vous m'avez dit qu'on vous avait retenu.

Je ne vous cacherai pas, lorsque je vous ai ouvert cette porte, c'était avec l'espoir que vous sauriez en profiter pour aller plus avant pour chercher du piston.

La maison est hospitalière.

Ces dames, par le colonel, leur parent, ont fait obtenir de l'avancement à beaucoup d'officiers.

Et, tenez, n'avez-vous pas entendu, tout à l'heure, Derrien nous déclarer, sans vergogne, que d'Héricourt ne devait qu'à l'intérêt de ses parentes de faire partie de la prochaine mission en Afrique

Une fois de plus Helmann eut un point de suspension.

Il attendit l'effet de son insinuation bien amenée.

Il n'obtint aucun résultat, pas plus que la première fois.

Le seul mot mission avait mis Pierre sur ses gardes.

L'autre reprit, d'un air parfaitement indifférent :

Et puis voulez-vous que je vous donne un renseignement, Audouars?

—Un renseignement ? De quelle nature et pourquoi ?

—D'ordre intime, mon cher, et pour votre profit, si vous savez vous y prendre.

Vaguement, Pierre se méfia.

Une sorte d'angoisse lui étreignit brusquement le cœur.

Helmann se penchait à son oreille, tout près pour lui dire :

—Comprenez-moi bien. Il y a une fille à marier dans la maison.

Pierre était si loin de l'hypothèse, qu'il demanda naïvement :

—Une fille à marier ?.. De quelle fille parlez vous.

L'interlocuteur partit d'un sonore éclat de rire.

—Ah ! non ! Décidément, mon cher, vous êtes trop simple.

De quelle fille je parle ? Mais il n'y en a pas trente-six ; il n'y en a qu'une, la fille de la maison, la belle Isabelle.

Il dit cela avec un air de gaîté offensante, brutale, qui froissa toutes les fibres du cœur de Pierre, que révolta toutes les pudeurs de cet amour qu'il tenait pour sacré.

—Ah ! fit-il en se reculant si brusquement qu'il dégagea entièrement son bras de celui d'Helmann.

Et le regard qu'il lui jeta fit pâlir celui ci.

Monsieur, dit il, d'une voix mal contenue, c'est par vous que j'ai eu l'honneur d'être introduit dans cette maison. Je ne puis vous cacher la surprise pénible que j'éprouve à vous entendre parler ainsi de deux femmes que je crois avoir le devoir de respecter.

Déjà Helmann avait vaincu son trouble.

—Ha, ha, ha ! s'écria t il, riant brusquement, Monsieur ? Comme vous y allez, mon cher camarade ? Je n'ai rien dit d'offensant pour les dames de Folligny, que je sache.

—Encore une fois ! fit Pierre frémissant, vous prononcez des noms, , et vous oubliez que nous sommes dans la rue à deux pas......

—De leur maison, c'est vrai. Vous avez raison, Audouars. J'ai failli manquer de savoir vivre. Merci de la leçon.

Mais laissez-moi tout de suite vous rassurer sur mes intentions et sur le sens que vous attribuez à mes paroles.

Il avait pris un air bon enfant, des dehors de sincérité qui trompèrent son loyal compagnon.

Il poursuivit :

—Peste ! Comme vous y aller mon cher. Je ne vous savais pas si chatouilleux à l'endroit de vos préférences, ou si vous le préférez, de votre culte pour la dame de vos pensées.

—Je vous en prie, Helmann, ne recommencez pas.

—Bon, bon, monsieur l'homme austère monsieur l'homme irascible. Je ne recommence pas.

Je continue.

Vous venez de commettre une maladresse, Audouars.

— Une maladresse ? Que voulez-vous dire ?

Helmann lui tapa familièrement sur l'épaule.

—Ah ! grand enfant incapable de maîtriser son cœur ! Votre maladresse, par bonheur, vous est avantageuse. Vous m'avez livré votre secret, Audouars, oui, votre secret.

Vous êtes amoureux.

—Helmann !......

—Allons ! allons ! Ne vous en défendez pas. Vous n'êtes pas le permier, vous ne serez pas le dernier que les yeux d'Isabelle auront conquis. Ah ! je vous comprends, mon cher.

Elle est splendide, cette fille là et avec ça, fière, généreuse, vaillante. Tout le monde n'est pas agréé par elle, vous savez. Mais, mais......... pas le son.

Qu'importe ! prononça étourdiment l'officier d'artillerie.

—Qu'importe ? Essayez de nier maintenant. Il importe tout de même, mon cher Car, avec une femme comme celle là, il faut être riche, mon pauvre Audouars, et vos appointements n'y suffiraient pas Bonne affaire, pourtant, car elle est la nièce du colonel.

Pierre ne parlait plus. Son compagnon avait pris le bon moyen pour l'amadouer. Il faisait l'éloge de la jeune fille.

En même temps, il semblait compâtir à l'amour de l'officier.

—Il est certain, continua-t il, que le colonel ferait marcher le mari et sa nièce presque Oui décidément, ce ne serait pas une mauvaise affaire pour vous.

Seulement voilà, il y a un cheveu.

Les prunelles d'Audouars se fixèrent curieuses, un peu inquiètes.

Helmann le tenait. Deviné, il n'essayait pas de se défendre.

—Oui il y a un cheveu, reprit l'autre ; Mlle de Folligny a l'air très dédaigneux, très indifférente. Mais vous comprenez

bien qu'à son âge ce ne peut être là qu'une attitude.

J'ai quelque raisons de croire qu'elle a un coup de soleil pour quelqu'un.

Ah ! proféra la voix étranglée du pauvre Pierre.

—Le quelqu'un d'ailleurs, le mérite. C'est le plus beau bourreau des coeurs qui existe ; c'est notre camarade Julien d'Héricourt.

—Ah ! fit encore Audouars, que la jalousie venait de mordre.

—Après ça je me trompe peut-être. Et puis, je vais vous dire. Isabelle a vingt-cinq ans L'âge vient. Je suis convaincu qu'elle serait reconnaissante à tout homme de sa recherche.

Sans compter qu'Héricourt ne se laissera pas pincer aux filets du conjungo. A un gaillard de sa trempe, il faut une femme riche.

Pierre Audouars parut respirer plus librement.

Tout en devisant de la sorte, les deux hommes avaient atteint l'Esplanade des Invalides.

Helmann fit mine de se séparer de son compagnon.

—Oui, mon cher dit-il affectueusement plus j'y pense, et plus je trouve que, si le cœur vous en dit, vous pourriez poser votre candidature. Vous êtes riche d'énergie et de courage. Vous vous ferez aimer et, tenez, voulez-vous un bon avis ?

—Quel avis ? interrogea Pierre avec candeur.

Eh bien ! Voici. J'ai eu vent, ces jours-ci, au ministère, qu'on allait vous faire commandant à votre retour de la mission.

Le coup était imprévu, si rude que l'officier changea de couleur.

Par bonheur, la nuit s'était faite petit à petit.

Helmann ne vit donc pas l'altération de ses traits.

Il reprit, avec le même enjouement, en bon camarade :

—Audouars, j'ai beaucoup bavardé mon cher Pour conclure, si vous avez réellement un sentiment sérieux pour la petite Folligny, dites-le moi sans cachotterie. Je suis, entre nous, du dernier bien avec la maman, qui d'ailleurs, est une femme très bien. Faites-moi signe et je crois pouvoir repondre d'avancer vos affaires.

Merci, mon cher camarade, fit Pierre affectant de rire.

—Seulement, ajouta l'autre, qui avait gardé le mot de la fin, je ne suis pas chevaleresque comme vous. Donnant, donnant. Je vais vous demander un service en retour.

—Deux, si vous voulez ? répliqua Pierre gaiement.

—Voici, mon cher. Je suis ambitieux à ma manière Demandez donc au colonel Derrieu de m'attacher à la mission en projet. Je commence à en avoir plein le dos de Paris. Un petit voyage d'aventures ne me déplairait pas.

Brusquement, les dernières paroles du colonel revinrent à la mémoire de l'officier d'artillerie.

Il eut le temps de poser sa voix pour pondre très naturellement :

—Mon cher camarade, vous m'avez raillé tout à l'heure de ma droiture.

—Oh ! raillé ? pour rire ? Une simple plaisanterie.

—Plaisanterie ou non, vous m'avez raillé.

Eh bien ! je tiens à vous prouver que la droiture a du bon.

Si c'est en retour d'un service aussi minime que vous voulez m'en rendre un si grand, vous faites un mauvais marché.

—Comment "un mauvais marché"? Expliquez-vous.

—Je veux dire que je suis incapable de vous prêter l'assitance que vous me demandez. De toute cette "mission" dont j'entends parler par tout le monde, je ne sais absolument rien que ce que vous venez de m'en apprendre.

Audouars ne mentait pas au sens précis du mot.

Le colonel lui avait notifié son choix, mais il ne savait rien du plan qu'il allait être appelé à exécuter.

A la lueur d'un bec de gaz, il vit les traits dépités d'Helmann.

—Comme on bâtit des histoires ?—fit celui-ci. On m'avait assuré que vous étiez désigné pour prendre le commandement en second.

Il serra la main de Pierre et s'éloigna.

Au même instant Audouars se sentit saisir le bras.

— Pierre — dit une voix à son oreille— tu viens de l'échapper belle. Cet homme qui te quitte est un infâme traître.

Ils se retourna. Sous la clarté de la lanterne, il reconnut son frère de lait, Abel Savarian.

V

LES DEUX FRÈRES

—Voici une heure que je marche derrière vous, — reprit l'agent.

—Toi ? Allons donc ? Où étais-tu alors ?

—Dans ton ombre, Pierrot. Tu me parais avoir oublié que tu dînes chez nous ?

Il riait et contemplait malicieusement l'officier.

—C'est pourtant vrai, Abel ; je l'avais complètement oublié. Il faudra que maman me pardonne ça. C'est la première fois que ça arrive.

—Maman n'aura pas à te le pardonner pour l'excellente raison quelle n'en saura rien.

—Comment? Il faut que je lui explique......

—Quoi, que tu as failli oublier ? Je dis failli. Il n'est que six heures.

—Et comment as-tu fait pour me retrouver, frère ?

—Comment ? Si je faisais le malin comme cet olibrius , je te dirais que j'ai des facultés spéciales. C'est beaucoup plus simple que ça.

Voici comment je t'ai retrouvé. Tu vas comprendre.

J'avais à voir le colonel. Je me suis rendu au ministère.

Il n'y était pas, chez lui non plus.

Alors je me suis rappelé que c'était le jour des dames de Folligny, ses parentes.

—Ah ! questionna Audouars, tu connais les dames de Folligny ?

—Un peu, mon colon. Pas elles précisément, mais leur femme de chambre Justine Lerminet, ce qui revient au même.

—Comment ce qui revient au même ?

—Ce serait un peu long à t'expliquer. Sache seulement que Justine, qui est la plus aimable qu'on puisse croquer, est non seulement une payse, mais aussi ma cousine.

—Ta cousine ? Tu as une cousine du Périgord femme de chambre à Paris ?

—Comme tu vois, mon cher.

Ho ! ho ! Abel, je vais en parler à maman tout à l'heure.

—Garde t'en bien, malheureux ! Elle n'est que ma cousine à moi, pas du tout la nièce à la bonne femme. Apprends, d'ailleurs, pour ta gouverne, que dans cette maison le cousin de Justine s'appelle Jérôme Blaisot et qu'il est conducteur d'omnibus profession honorable, mais peu lucrative.

—Si tu m'en dis tant , fit Pierre Audouars en riant.

—A présent, motus ! Mets ça dans ta poche et ton mouchoir par-dessus.

Ils étaient revenu vers le boulevard des Invalides.

—Je reprends donc l'histoire de ta découverte, continua Savariau.

Naturellement, je m'en vais rue de Chanaleilles. Je ne monte pas parce que Justine ne s'expliquerait pas très bien ce qu'un conducteur d'omnibus peut avoir à dire au colonel.

Il y a dans la rue de Bellechasse une crémerie d'où l'on peut voir toute la rue de Chanaleilles en enfilade. Je m'y installe et j'attends que le colonel, vienne à sortir. Au lieu du colonel je vois sortir, d'abord, une belle dame.

—Ah ! oui, Mme la comtesse de Stohlfeld.

—Ensuite deux messieurs, dont un était le personnage que tu viens de lâcher. Puis, au bout d'un quart d'heure, c'est toi que je vois apparaître.

Hein ! c'est clair, n'est ce pas. Il ne faut pas être sorcier ?

Si c'est comme ça, en effet, ce n'est pas nécessaire.

Ils se mirent à déambuler à petits pas, remontant le boulevard.

—Maintenant que te voilà satisfait, dit Abel, à ton tour !

—Je veux bien, fit Pierre. Qu'as-tu à me demander ?

—Pas grand'chose, Pierrot. Je suis curieux par métier. Mais avec toi, ce n'est

pas le métier qui le veut, c'est mon affection.

—Je le sais, Abel. Interroge donc à ta fantaisie.

Je répondrai de mon mieux.

Sois tranquille. Je ne te demanderai rien que tu ne puisses me dire. Ainsi je n'ai pas besoin de te parler de ta nomination. Je la connais depuis hier, par le colonel en personne. Tu as eu du nez de faire l'imbécile avec ce coquin d'Helmann. C'est un traître.

—Bon tu m'as déjà dit ça. Tu exagères certainement.

—Alors tu ne me crois pas. Et bien ! mon petit, tu as tort.

Sais-tu pourquoi cet animal-là te demandait d'appuyer sa demande auprès du colonel ! T'en doutes-tu, au moins ?

—Ma foi, je pense que c'était pour se donner de l'importance.

—L'importance, mon vieux Pierre, c'était pour lui d'aller dire à certains agents de l'Angleterre : L'un des chefs de la mission est le capitaine d'artillerie Pierre Audouars.

—Mais à quoi cela peut-il profiter à l'Angleterre ?

A ceci que le jour même où tu aurais reçu ta commission en règle avec les plans qu'elle comporte, on t'aurait volé tes papiers.

—Mais, mon cher Abel, ces papiers, ils me les voleront le jour où paraîtra la liste officielle du personnel de la mission.

—Oh ! que nenni, mon camarade. Le jour où cette liste paraîtra, on aura eu soin de laisser voler par ces braves gens des papiers faux. Les vraies instructions, vous les recevrez chiffrées le jour de votre embarquement.

—C'est donc si mystérieux que cela ? —fit Pierre avec incrédulité.

—Mais oui, Pierrot. Songe donc comme il serait facile à nos bons voisins d'outre-Manche de semer quelques milliers de livres sterling pour exciter les populations à vous faire la guerre,

Cela s'est vu. Ils sont déjà nombreux les explorateurs français qui ont laissé leurs os sur le continent noir, sur les bords de l'Amazone, dans les pampas de l'Argentine, sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

—Comment ? C'est sérieusement que tu dis ces choses ?

—Le plus sérieusement du monde, Pierre, tu peux m'en croire.

—Alors, tu prétends que les puissances européennes peuvent se servir ?...

– Du plomb, du fer, du poison, des sagaies, des yatagans, des flèches trempées dans le jus d'upas, pour détruire les caravanes qui les gênent.

J'affirme que c'est à Berlin, à Rome, à Vienne, à Londres, quelquefois à Paris même, sans aller plus loin, que s'aiguisent les sabres, que s'affûtent les lances, que se tendent les arcs destinés à tuer les vaillants compatriotes qui se jettent dans les hasards d'un tel voyage.

Pierre eut un léger frisson et regarda son compagnon avec stupeur.

—Sais-tu que c'est effrayant ce que tu me racontes là, Abel ?

—Oui, mon ami, c'est effrayant pour une âme faible. Pour les gens comme toi et moi, c'est un stimulant de plus, une excitation à faire des prodiges.

—Tu as raison, Abel. Je me sens plus résolu que jamais.

—Très bien, Pierrot. Eh bien ! puisque tu es résolu, il ne faut pas l'être à moitié.

—Je ne te comprends pas, frère. Que dois je prendre de tes paroles ?

—Ceci. Quand tu quitteras la France, il ne faudra rien laisser derrière toi.

—Rien derrière moi ? Et mes affections mes souvenirs ?

—J'entends rien qui te gêne, qui puisse être une cause de faiblesse, un motif de regret ou de plainte. L'aventurier d'autrefois emportait avec lui sa fortune, puisqu'elle dépendait de son cœur et de ses bras.

—Parle avec clarté, Abel. Ce que tu me dis là est un apologue.

—Soit ! Il ne faut pas qu'en quittant la patrie, tu puisses te dire que tu as commis une imprudence, négligé une précaution, paralysé une énergie. Ou, pour être plus clair, il ne faut pas que tu ais fait un acte, prononcé une parole, pris un engagement qui puisse devenir pour toi une entrave ou une chaîne. En un mot, il faut accomplir le précepte de l'Evangile : Si ton œil te scandalise, ar-

rache le ; si ton cœur te gêne, brise-le.

Savariau avait prononcé ces derniers mots avec une sorte de tristesse.

Pierre Audouars s'en aperçut. Il saisit les mains de son frère de lait.

—Pour que tu me tiennes un pareil langage, Abel, pour que tu prennes tant de précautions, il faut que tu aies quelque chose de bien pénible à m'annoncer, que tu te prépares à me briser toi-même le cœur.

—Oui répondit sourdement Savariau je vais te faire du mal.

—Alors, fais-le vite ; que je ne languisse pas entre tes mains.

L'agent le regarda avec une douceur infinie.

L'expression de ses yeux fut celle que pourraient prendre les yeux d'une mère.

Pierre, dit-il, j'espère que le coup porté la plaie se cicatrisera vite, car le mal dont tu souffres et auquel j'applique un dur remède n'est pas invétéré. Il y a quelques mois à peine que tu en es atteint.

—Alors, interrompit l'officier, je sais de quoi il s'agit. Attends une minute, une minute seulement, le temps de rassembler toutes mes forces. Laisse-moi pleurer mon amour, mon seul amour.

—Pauvre Pierre ! murmura Savariau, bouleversé.

Et il pleura en regardant pleurer son frère.

La nuit était devenue tout à fait noire. Et si quelqu'un passant eût suivi d'un œil attentif la marche un peu vacillante de ces deux forts appuyés au bras l'un de l'autre il n'aurait rien compris de ces larmes silencieuses coulant sous les ténèbres de la belle voie spacieuse en ce moment déserte ; il se fût demandé à quelle ébriété triste il fallait faire remonter la cause de cette douleur insolite.

Ce fut Pierre qui recouvra son calme le premier.

—Allons, dit-il, me voici prês, Opère.

Il ajouta, avec un sourire navrant qui démentait ses paroles :

—Ce que tu vas me dire est ce une sentence sans appel ?

– Non, répondit Savariau. A dire le vrai, ce n'est pas même une sentence. L'arrêt, mon Pierre, c'est toi qui le porteras.

Je veux seulement te fournir les éléments du jugement.

—Bien ! Cela veut dire que tu me laisse une parcelle d'espoir.

—Précisons, reprit Abel. Si tu veux espérer, tu le peux. Si tu désires même que j'espère avec toi, j'espérerai, quoique ce soit plus difficile. Si enfin tu désires que je tente l'impossible, je le tenterai.

—Merci, frère. Je serai à la hauteur de ta confiance. Et maintenant assez de préambules. Parle. J'écoute.

Alors l'agent, prenant les choses d'un peu loin, exposa à son frère de lait ce que les circonstances aussi bien que sa propre enquête lui avaient révélé sur le compte des deux dames de Folligny, l'étrangeté de leur vie, l'impossibilité d'expliquer leurs dépenses sans l'admission de ressources pour ce qu'elles étaient en réalité, c'est-à dire faite d'un monde interlope recruté dans cette agglomération étrangement mêlée qui, depuis la guerre de 1870, s'est progressivement infiltrée dans la vie nationale dans la société parisienne au point d'y introduire des mœurs des goûts, un monde d'existence absolument nouveau, destructeur de nos vertus antiques, de nos primitives énergies.

Il ne dit rien de ses hypothèses, de ses soupçons souvent confirmés.

A vrai dire, il n'accusa pas. Ainsi qu'il l'avait annoncé, il se borna à exposer les résultats de ses investigations.

—Voilà où j'en suis, conclut-il. Si d'une part, je suis arrivé à la conviction que les dames de Folligny ne trahissent pas la France pour leur compte, je suis bien contraint de reconnaître que leurs imprudences, leurs légèretés équivalent à une trahison.

Je dirai même plus. En ouvrant leurs portes aux ruffians titrés que l'étranger entretient chez nous, elles commettent une faute plus grave peut être, puisque, inconsciemment, elles se font les pourvoyeuses de ces curiosités intéressées.

Enfin, nous sommes en face d'un pénible dilemme.

Ou les dames de Folligny trafiquent de leur propre honneur, et dans ce cas, tu ne peux, sans opprobre personnel, nourrir un projet d'alliance qui te ferait complice de leur abjection ;

Ou bien, indemnes en leur vie privée, elles reçoivent de l'étranger des subsides qui leur permettent de faire figure dans le monde, en livrant, ou laissant livrer, des pièces ou des documents pouvant intéresser notre défense militaire ou maritime.

Ici le crime est plus grave, mais les apparences moins compromettantes.

Choisir ? murmura Pierre. Un condamné choisit-il son genre de mort ?

Et de nouveau, il saisit fébrilement le bras de Savariau.

—Un mot, — une seule question, Abel —veux-tu.

—Interroge, mon pauvre frère. Je te dirai tout.

—Ces dames ne sont-elles pas les parentes du colonel Derrien ?

—Sans doute. Je devine ta question. Tu te demandes, et tu me demande si le colonel connaît ces choses, et s'il les connaît, de quel œil il les considère ? C'est bien là ta pensée ?

—Oui.

C'est là ma pensée. Tu m'as deviné, mon frère.

—Eh bien ! j'y réponds sans détours.

Le colonel connaît ces choses aussi bien que moi. Il en gémit, il ne peut pas les empêcher.

Mais l'autre jour encore, il me disait : Savariau, le jour où une arrestation deviendrait indispensable, si cruelle que fût une telle mesure, j'y souscrirais

—Une arrestation ? ......murmura Audouars tremblant.

—Ce n'est là par bonheur, qu'une phrase.

Moi-même je ne voudrais pas de cette mesure, Rien ne la justifierait. Et, d'ailleurs, ce salon interlope m'est utile. Au moins sais je où trouver mes gens.

Seulement cela te montre quel est l'état d'esprit du colonel.

Ça te montre aussi dans quel milieu tu te trouve.

Ils avaient atteint la rue du Cherche Midi A mesure qu'ils se rapprochaient de la maison de Savariau, ils ralentissaient le pas.

Une fois encore, Pierre Audouars arrêta son compagnon.

—Dans tout ce que tu viens de me dir[e] tu as parlé au pluriel.

Tu as dit constamment "les dames d[e] Folligny". Laisse-moi te demander si tu n'établis aucune distinction, si tu ne sé[-]pares pas......

—La fille d'avec la mère n'est-ce pas ?

—Oui je la sépare.

Mlle de Folligny me paraît être, par tout ce que j'en ai appris, une femme aussi noble que belle. Je la crois très supérieure à son milieu.

—Ah !—fit Pierre, respirant—cela me suffit. Je ne t'en demande pas plus.

Savariau le contempla d'un œil un peu alarmé.

—Prends garde, Pierre ! En supposant que tu nourrisses une espérance, en supposant que Mlle de Folligny t'agrée, tu ne peux davantage songer à un tel mariage. Tu ne pourrais épouser la fille, sans prendre la mère à ta charge.

—Tu ne m'as pas compris, Abel—répondit gravement l'officier.

Ecoute. J'aime Mlle de Folligny : je l'aime pour toujours, je l'aime sans espoir. Qu'importe le reste, si je puis conserver son souvenir intact.

Ils n'échangèrent plus une parole sur ce douloureux sujet.

Ils entrèrent. Malgré la tendresse de Mme Savariau pour ses deux "enfants", malgré les efforts prodigieux de Pierre pour sauvegarder les apparences et ne point inquiéter sa "mère" le dîner fut triste.

De bonne heure, Savariau reconduisit son ami chez lui.

— Ecoute,—lui dit il en le quittant.—Demande un congé d'un mois. A la veille de ton départ, on ne te refusera pas. Je t'emmène dans le Midi, où j'ai affaire. Tu descendras dans un hôtel de la rive bleue, tu y respireras un air plus calme et plus pur.—Cela te fera du bien à tous égards.

—Soit !—accepta Audouars, je partirai avec toi.

VI

RIVE BLEUE

Entre Cannes et Nice, avant Antibes, le littoral, si profondément découpé, se creuse en une large échancrure à laquelle l'histoire a donné le nom de golfe Jouan, que l'on écrit aujourd'hui à l'espagnole : Juan.

Car il a une histoire, ce golfe, une histoire qui n'a pas encore un siècle.

Ce fut là, en effet, que le 1er mars, 1815, l'aigle tombé de son aire impériale et jeté par la tempête européenne sur un flot de la Méditerranée vint reposer dans son suprême essor, avant de voler "de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame."

Effort inutile, d'ailleurs, aussi désastreux que sublime.

En vain, d'un double coup d'aile, le formidable homme de proie plana-t-il sur l'Europe à Fleurus et à Ligny, l'ouragan de Mont Saint-Jean le chassa une dernière fois, bien loin de la France vaincue et il alla tomber là-bas, sur un autre rocher sinistre, un piédestal de granit à son impérissable gloire, où il agonisa cinq ans sous les chaînes de l'Angleterre, justifiant les visions prophétiques qui l'avaient désigné jadis du titre de "l'Homme des Iles".

Aujourd'hui, le golfe Jouan ne conserve de Napoléon qu'un souvenir perpétué par une maigre colonne élevée sur le lieu de son débarquement, là où les grenadiers de l'Ile d'Elbe formèrent son premier bataillon.

On dirait, d'ailleurs qu'en nos jours moins glorieux, la nature, complice de l'indifférence des hommes, veuille effacer sous ses caresses la mémoire des temps héroïques.

Le golfe n'est plus qu'un séjour de plaisance pour les heureux de la terre.

A moins de cinq kilomètres de Cannes, la ville des hivernages mondains, à vingt milles de Nice autre grand centre de la richesse cosmopolite, une étroite bordure de terre court au pied de coteaux riants, où les souffles du Nord n'étendent jamais le tapis de neige qu'ils déploient sur les montagnes d'alentour dont l'œil peut voir les blancs sommets scintiller sous le gai soleil.

Cannes est aujourd'hui une cité opulente. Les riches n'y trouvent plus de place pour y édifier leurs hôtels et leurs palais.

Force leur est donc de chercher ailleurs, à droite et à gauche de nouveaux emplacements pour leurs demeures fortunées.

La route du Golfe s'est donc garnie ainsi de villas charmantes, entourées de jardins qui sont autant de paradis terrestres.

Les coteaux sont aujourd'hui couverts de propriétés merveilleuses, de bastides et de bastidons,—ce sont les termes du pays,—dressés sur des terrasses en échelons d'où la vue s'étend sur un panorama incomparable.

Au Midi c'est la mer toute bleue alanguie sous les baisers du soleil, arrondissant son étreinte de la pointe de la Californie jusqu'à ce promontoire effilé, derrière lequel se lève le jour, la pointe de la Garoupe.

A l'Ouest, coupant la mer, s'allonge l'Ile Sainte Marguerite au delà de laquelle l'œil découvre les campaniles de Saint-Honorat.

A l'Est, c'est la Garoupe avec son sémaphore et son phare, et, comme un liséré d'or, la plage qui ourle les terres basses de Juan les-Pins.

Et, si l'on gravit les coteaux, soit qu'on remonte vers Vallauris soit qu'on se dirige vers la chapelle Notre-Dame, l'horizon s'élargit encore.

Au couchant, par-dessus le mamelonnement des collines, l'œil découvre les farouches caps de l'Estérel, aux gorges tapissées de chênes-lièges

Au levant, c'est Antibes émergeant de sa crique, c'est la tache blanche des maisons de Nice, c'est la grande coupure du Var entre les contreforts des Alpes, ce sont les Alpes elles-mêmes, neigeuses, hautaines, blanches ou roses, ou violettes sous les rayons qui les colorent, le mont Agel, la Turbie, la tête de Chien dominant l'invisible rocher de Monaco.

C'est là que les conseils de la science ont envoyé Isabelle de Folligny prendre

quelques jours de repos à la suite de sa courte maladie.

Mme de Folligny n'a pu accompagner sa fille.

Elle a accepté, à l'insu d'Isabelle, l'hospitalité offerte par sa bonne amie, la comtesse Hedwige de Stohlfeld

Cette acceptation a même donné lieu à une explication pénible entre la mère et la fille. Isabelle a voulu refuser l'offre de l'étrangère, Mme de Folligny a répondu que ce serait une cause de rupture violente. Elle a crié, elle a pleuré, selon son habitude La jeune fille s'est soumise.

Mais Justine Lerminet, toujours dévouée à sa jeune maîtresse et d'ailleurs, ne [illegible]vant la suivre, a raconté la chose à [illegible] cousin Jérôme.

—Soyez tranquille, Justine, lui a dit le conduc[illegible]ur d'omnibus, je vais recommander la demoiselle à un mien ami qui veillera sur elle.

—Comment s'appelle-t-il, votre ami ? a demandé la soubrette.

—Il s'appelle Abel Savariau. C'est un marchand d'huiles d'olives de Nice.

Ainsi protégée, sans le savoir, Isabelle a quitté Paris par train rapide dans un wagon de lits toilettes, qu'elle a partagé avec la comtesse.

Jamais Hedwige ne s'est montrée plus affectueuse pour elle.

Et, maintenant, elles sont installées, toutes les deux, accompagnées de servantes allemandes, à la villa des Bambous, l'une des plus belles du golfe.

Avant de partir, prise d'un scrupule, la jeune fille a voulu consulter son oncle. Le colonel Derrien, a tout d'abord partagé sa manière de voir, comprenant sa répulsion. Mais le lendemain, il est venu lui-même rue de Chanaleilles.

—Acceptez, a-t-il dit sommairement à sa nièce.

Car, dans l'intervalle, le vieil officier a vu Savariau.

—Ça tombe à pic mon colonel, a dit l'agent. Pour peu que Mlle de Folligny s'y prête, nous serons nous mêmes renseignés.

Et voilà pourquoi la mère d'Isabelle résolue à réparer les imprudences de sa mère, à démentir l'opinion de son oncle, est devenue la commensale payante, elle l'a exigé.

Maintenant, les deux rivales habitent côte à côte, sous le même toit.

La vie a de ces ironies étranges qu'un occulte destin prépare.

Il est vrai qu'ici le dessein de l'homme a secondé le caprice du destin.

La villa des Bambous est une résidence princière.

Celui qui l'a construite, son premier propriétaire, a su bien faire les choses. Son architecte fut un véritable artiste.

La villa est une maison carrée, adossée à la pente du coteau.

Une large terrasse à balustres de marbres lui sert d'atrium. A l'entour, un bosquet de cocotiers, de palmiers de toutes essences, de tamarins, de bambous, d'eucalyptus, lui forme un enveloppement de verdure qui fait croire à une transplantation, à un soudain envol dans un paysage d'Orient.

La comtesse a loué très cher cette féerique demeure.

A quelle pensée a-t-elle obéi en invitant Isabelle à la suivre ?

Qui donc dira jamais le dernier mot du cœur de la femme ?

Hedwige, cela est fort probable, a voulu simplement s'assurer de sa rivale. Elle a craint de la laisser seule, sans contrepoids, à Paris. Elle a eu peur d'une victoire définitive qui lui ravirait Héricourt.

C'est pour cela qu'elle l'a amenée au golfe Jouan.

Mais pourquoi elle même y est-elle venue ?

Celui-là seul pourrait le dire qui aurait assisté, trois jours plus tôt, au formidable entretien que la belle Polonaise a eu avec son maître légitime, le comte Otto de Stohlfeld.

Présentement, entre ses divers soucis, femme de tête et d'énergie, elle a donné la première place à ses préoccupations patriotiques.

Il s'agit pour elle en effet, de servir l'Empire et de prendre sa revanche contre les occultes menées du comte.

Car, elle ne peut se le dissimuler, elle a perdu la première manche contre lui.

Prudente, elle a assuré ses derrières. Isabelle est sous sa main.

La vie se passe agréable, un peu monotone dans la villa.

Les deux femmes ne se rencontrent guère qu'à l'heure des repas.

Mme de Stohlfeld, en effet, ne sort guère. Elle est enfermée, tout entière à ses plans, car l'heure est proche, prévue par Audouars, où elle va mettre à exécution le plan que lui a imposé son mari.

Il y a quinze jour de cela, Otto est entré de bon matin dans la chambre de sa femme.

Il n'a pas eu les propos aimables qui lui sont habituels.

—Hedwige, lui a t il dit simplement, je connais vos projets. J'ai besoin de vous. Il me faut les plans du gouvernement français.

—Croyez-vous qu'on me les ait confiés ?

—Ne plaisantons pas. Vous êtes informée, comme moi, de l'arrivée prochaine du capitaine Lamalgue. Je veux ses papiers.

—A quoi pourront-ils vous servir, ces papiers, Otto ?

—Ne vous mettez pas en peine à ce sujet, Hedwige.

J'en ai l'emploi.

Et, froidement, l'agent allemand de l'Angleterre a dicté à sa femme toute la machination que Savarieu a pu deviner grâce au zèle de l'honorable Fritz Hopkrich, valet de chambre de la comtesse.

Le moment est venu de mettre le plan à exécution.

Mme de Stohlfeld n'est pas rassurée. C'est une grosse partie qu'elle joue.

Elle sait que l'enjeu, ce sont les papiers du capitaine Lamalgue.

Mais l'enjeu est aussi sa réputation, son honneur, sa liberté.

C'est l'expulsion honteuse, l'emprisonnement brutal.

Et elle a des terreurs bien naturelles de légitimes appréhensions.

Elle s'étonne de la longanimité de ce pays dont elle viole l'hospitalité ; elle s'effraie du silence qui l'entoure ; elle s'épouvante de ses propres succès.

En vérité, est-il possible que la France soit si mal gardée ?

Il lui semble que, si elle en avait le soin, elle ne négligerait rien, elle ne perdrait de vue aucun détail, surveillerait ses gens, ses amis, ses parents, elle-même.

Et jamais, jamais, elle n'a subi aucune surveillance, souffert d'aucune investigation, jamais elle n'a dû répondre de ses faits et gestes.

Décidément, c'est trop de confiance, trop de bêtise, de la part de ce peuple.

N'importe ! Elle a peur.

A mesure que se rapproche le moment, son angoisse redouble.

N'a-t-elle pas reçu, il y a trois jours cet avis chiffré de son mari :

Capitaine Lamalgue arrive à Alger 8 février. Repartira le 12 pour Marseille. Vous envoie un auxiliaire.

Or, c'est aujourd'hui le 13. Et le ne sait rien de plus.

L'auxiliaire annoncé n'est pas arrivé et Hedwidge de Stohlfeld tremble de plus en plus.

Car, enfin, toute cette tentative est téméraire.

Elle sort absolument du cadre de ses opérations ordinaires.

Ce n'est pas elle qui l'a conçue. L'idée vient de son mari.

Mais prudent au-delà du nécessaire, le comte reste dans la coulisse.

Il ne veut pas paraître. Si la partie se perd, ce ne sera qu'elle, Hedwige, qui l'aura perdue.

Otto lui annonce l'envoi d'un "auxiliaire".

Quel est cet auxiliaire ?

Telles sont les pensées qui retiennent la comtesse sous son toit.

Il va sans dire qu'avec de tels soucis, la jeune femme n'accordait qu'une très médiocre attention aux mouvements de sa rivale, devenue sa compagne. Elle l'avait près d'elle : cela lui suffisait.

Isabelle jouissait donc d'une très grande liberté.

Dans les premières heures de son séjour, elle en profita peu.

Encore faible, incomplètement remise de sa secousse morale la jeune fille aspirait avec délices l'air pur et clément de la côte d'azur.

Sa plus grande joie était de gravir le coteau par les allées taillées avec art au

flanc du roc et ombragées d'arbres des tropiques.

Elle gagnait ainsi un élégant belvédère, une sorte de tourelle attenant à la villa et du haut de laquelle la vue embrassait le paysage environnant.

Là, pendant des heures, la jeune fille s'isolait de la terre, s'enfuyait loin du monde cruel où elle avait vécu au milieu des souffrances et des humiliations. Elle aspirait à une liberté totale, absolue qui lui permettrait un envol éperdu au pays des rêves.

En cette âme ardente, en cette imagination pleine de poésie, un besoin d'action vaillante, d'héroïsme et de dévouement, entretenait un perpétuel désir de lutte et de sacrifice.

Et l'horizon pour elle était étroit et borné, s'il ne promettait point à sa pensée d'ouvrir son aile sur l'infini.

VII

DANS LE REVE

Peu à peu, à mesure que les jours s'allongeaient, que des haleines plus douces faisaient pressentir le retour du printemps, Isabelle agrandissait le cercle de ses promenades, poussait sa course plus avant.

Mme de Stohlfeld n'y prenait point garde.

La jeune fille sortait donc tous les jours, se dirigeant tantôt du côté de Cannes tantôt du côté de Juan-les Pins, par la route d'Antibes.

On était à la veille du carnaval, qui réjouit la côte.

Certes, Isabelle n'avait aucun souci de ces fêtes bruyantes.

Il est probable même qu'elle n'y fût pas pensé, si le dimanche gras, à table, au dîner, Mme de Stohfeld n'y eût fait allusion.

—A propos, Isabelle,— avait elle demandé,—m'accompagnerez vous à Nice pour les fêtes ? Je compte m'y rendre demain matin.

La jeune fille avait tressailli, désagréablement surprise.

A Nice ? Pourquoi irait elle à Nice ? Pourquoi s'arracherait elle à la paix de sa retraite et de ses rêveries, pour se replonger dans le tumulte des mondanités, dans la cohue des folles joies ?

Ne les connaissait elle point depuis longtemps, ces plaisirs de la foule, cette exubérance des veglioni, des batailles de confetti et de fleurs ? Pourquoi chercherait elle le contact des flirts, des mensonges, des compliments venimeux, des désirs éhontés qu'elle venait de laisser à Paris.

Elle répondit donc à la proposition de son hôtesse.

—Si cela ne vous fait rien, madame, je resterai ici.

—Vous ne tenez donc pas à voir le carnaval de Nice ?

—Comme je l'ai déjà vu. Cela me suffit.

Comme il vous plaira, ma chère Isabelle Mais, entre nous, laissez-moi vous dire que je vous trouve bien rêveuse, bien misanthrope, presque sauvage. On jurerait, à vous voir, que vous avez laissé votre âme à Paris, qu'il vous manque quelque chose, ma belle désenchantée !

—Oui, il me manque quelque chose !—répondit-elle tristement.

Le front de Mme de Stohlfeld se plissa d'une ride rapide.

—Que peut il lui manquer, , se dit-elle sinon l'amour de......... ?

Elle n'acheva pas sa pensée. Elle lui eût brûlé le cœur.

—Il sera temps d'y mettre ordre quand j'aurai terminé le reste.

Et concluant ainsi ses réflexions, la comtesse accorda à sa compagne les deux ou trois jours, qu'elle sollicitait.

Isabelle sut les mettre à profit.

Le lendemain lorsque, au point du jour Mme de Stohlfeld monta dans sa voiture en compagnie de l'une des deux femmes à son service, elle laissa au fidèle Fritz le soin de veiller sur la maison.

—Surtout, lui recommanda-t-elle, aie bien soin de ce que je t'ai confié. C'est toute ma confiance que je mets en toi.

A quoi l'honnête Allemand répondit en jurant ses grands dieux que les intérêts de sa noble maîtresse seraient sauvegardée.

Mlle de Folligny laissa le véhicule disparaître à l'horizon.

Puis, s'adressant à Liebeth, la seconde des domestiques, elle lui dit :

—Je rentrerai peut-être en retard pour le déjeuner ; ne vous en inquiétez pas.

Comme elle s'apprêtait à franchir la grille d'entrée, elle s'arrêta court.

Un cavalier passait au petit trot sur la route, se dirigeant vers Antibes.

Isabelle tressaillit. Elle avait reconnu le cavalier.

C'était le capitaine d'artillerie Pierre Audouars en civil.

—Il ne m'a pas vue, se dit-elle, en le voyant disparaître au coude de la route.

Et elle en éprouva comme un chagrin, une sorte de malaise inexpliqué.

Elle sortit alors et courut jusqu'à Cannes. Contrairement à ses prévisions, elle rentra de bonne heure et déjeuna d'excellent appétit.

—C'est étrange ! pensa-t-elle. Depuis que cette femme est partie, il me semble que je me porte mieux, que je respire plus aisément.

La journée était d'une douceur exquise Les senteurs du large venaient, apportées par la brise, se mêler au parfum des fleurs écloses sur toutes les haies.

Isabelle ne put tenir en place. Elle voulut sortir de nouveau.

Mais cette fois, elle prit la direction opposée à celle du matin.

Elle marcha dans l'air embaumé, dans le soleil déjà chaud.

Elle atteignit au bout d'une heure de paisible promenade l'extrémité du golfe où a poussé de terre la station toute neuve de Juan-les-Pins.

La route était déserte ; les hôtels et les villas vides.

Tout le monde était parti pour Nice afin de ne pas perdre la première journée du Carnaval.

Et Isabelle, radieuse dans le paysage radieux, se réjouissait.

Quel bonheur ! Voici que Dieu fait la nature splendide pour moi seule.

Elle marcha ainsi joyeusement devant elle, à travers les bouquets de pins.

Décidément, c'était la solitude absolue, parfaite.

La jeune fille vint jusqu'à la plage de sable, à peine limitée par le boulevard qu'on y trace. Elle mouilla dans les flots bleus la pointe de ses bottines.

Un instant elle s'oublia à contempler le merveilleux panorama.

Des pierres de taille étaient entassées à quelque distance.

Une villa commençait à sortir de ses fondations.

Les maçons, paresseux comme on l'est sur l'heureuse rive, avaient pris ce jour de congé. A cette heure, ils devaient s'en donner à cœur joie de lancer à la pelle les petites dragées de plâtre, eux, les gâcheurs de mortier.

Isabelle vint vers une pierre dure et s'en fit un siège.

Alors, abritée sous son ombrelle rose, elle s'abandonna au rêve.

Et le rêve vint à elle, caressant, berceur. Il l'emporta au-dessus de la terre.

Ce fut le vertige de l'infini, l'incantation d'un extase

Il sembla à la jeune fille qu'il lui venait des ailes.

Ces ailes, elle les ouvrit et prit son vol sur la mer.

Elle y plana, très haut, embrassant d'un coup d'œil la côte, toute la terre, qui lui parut toute petite.

Et soudain, elle ne la vit plus. Elle était entrée dans un monde nouveau.

Oui, il était nouveau, ce monde sans étroitesse, sans pesanteur.

Des fleurs et des verdures l'ornaient et l'embaumaient, fleurs étranges, verdures prodigieuses comme elle n'en avait jamais vu.

Isabelle vivait d'une vie si intense, si suave qu'elle se demandait si elle n'était pas sortie du monde, si elle n'avait pas franchi les limites de l'au-delà.

Elle était dans une atmosphère si douce que chaque frôlement du vent lui semblait une carresse, que les rayons d'or du ciel la vêtaient de lumière.

Et voilà qu'au sein de cette hallucination, des formes surgirent devant ses yeux.

Elle vit apparaître ceux qu'elle aimait sa mère, la pauvre femme faible et sans volonté qu'elle avait laissée là bas, dans les misères de son existence.

Elle eut peur. Etait-il possible qu'une fascination pût troubler à ce point l'es-

prit ? N'avait elle pas reçu là comme un avertissement mystérieux ?

Mme de Folligny était-elle morte ?

Mais d'autres images se montraient : celle du colonel, souriant et bon.

Puis ce fut le visage mutin, mais affectueux de Justine.

Et Isabelle, sentant de douces larmes monter dans sa paupières, murmura :

Mon Dieu ! mon Dieu ! Que ne puis je les avoir ici ? Les réunir dans mes bras ?

Et soudain, elle tressaillit.

Une figure nouvelle venait d'apparaître, la contemplait.

Oh ! ces grands yeux adorateurs et tristes, ce visage mâle et fier, dont la bouche ne souriait presque jamais, où les avait-elle vus ?

Elle se souvint. Le matin même, au seuil de la villa, elle avait contemplé cette figure. Mais ces yeux ne s'étaient pas tournés vers elle.

Elle redescendait sur la terre. Chose étrange ! Elle ne le regretta point.

Monsieur Audouars ? prononça t-elle inconsciemment.

Et tout aussitôt, surprise plutôt que troublée, ella se demanda :

— Pourquoi donc pensé-je à lui ? Qu'y a-t-il de commun entre lui et moi ?

Ce qu'il y a de commun se dit-elle, c'est que je l'ai rencontré à l'heure de ma plus grande douleur. Il m'a vue souffrir. La souffrance est un lien.

Alors la réflexion se fit précise. Elle se prit à méditer.

Je l'ai mal vu ; j'ai retenu pourtant l'expression de ses yeux fixés sur moi. Il avait l'air à me plaindre profondément. Il doit être souverainement bon.

Or, comme elle prononçait ces mots, une silhouette se dessina devant elle.

C'était à l'autre bout du boulevard, sur le chemin qu'elle avait suivi pour venir, qu'elle allait suivre pour revenir à la villa des Bambous.

Cette silhouette, Isabelle la reconnut sur-le-champ.

C'était celle du cavalier qu'elle avait vu passer le matin, celle de ce Pierre Audouars dont sa pensée était si bien remplie.

Etait-il possible que ce fût la réalité ?

Isabelle avait eu peur tout à l'heure, croyant à un pressentiment.

Elle éprouva une bien autre terreur devant ce fait imprévu.

En vérité, fallait-il croire à ces phénomènes troublants dont s'occupe aujourd'hui la science ? Etait-ce son souvenir qui avait évoqué Pierre ? N'était-ce pas plutôt l'approche de Pierre qui avait suscité ces réminiscences ?

Elle n'eut pas le temps de s'arrêter sur ce temps.

L'officier, car c'était bien lui, et non son ombre, son "double", comme disent les highlanders d'Ecosse et les habitants des Pyrénées, l'avait, lui aussi, reconnue et s'avançait vers elle, hésitant.

Un instant, il parut indécis. Oserait-il l'aborder ?

De loin, malgré la distance, Isabelle devina cette hésitation.

Une étrange émotion s'empara d'elle, une émotion qu'elle ignorait.

En même temps, elle eut l'intuition d'un trouble semblable chez le jeune homme.

Elle se dit que si elle ne prenait pas les devants, il passerait peut-être près d'elle sans lui adresser la parole, se bornant à la saluer.

Elle marcha donc à sa rencontre le sourire aux lèvres, la main tendue.

—Monsieur le capitaine Audouars n'est-ce pas ? —demanda-t-elle.

—Mademoiselle de Folligny ? — répliqua-t-il, en serrant la petite main.

—Vous voilà donc dans le Midi, monsieur, en villégiature ? Je l'ignorais.

- J'y suis depuis près de deux semaines, mademoiselle.

—Moi, il n'y a pas aussi longtemps. Mais, tout d'abord, que je vous remercie, monsieur, de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner.

—Quel intérêt, mademoiselle, et de quoi me remerciez-vous ?

—Mais de l'affectueuse persévérance avec laquelle vous avez pris de mes nouvelles.

—N'était-ce pas un peu mon devoir, mademoiselle ?

Elle sourit gentiment et le regarda bien en face :

—Oh ! votre devoir, monsieur Au-

douars ?...Ne m'aviez-vous pas déjà suffisamment obligée, le jour où vous me cédâtes votre voiture ?

La voix de Pierre s'altéra un peu lorsqu'il répondit :

—Ce jour là, mademoiselle, je n'eus que le regret de ne pouvoir vous reconduire moi-même. Vous paraissiez si fatiguée et si souffrante.........

—C'est vrai. J'étais souffrante. Le même soir, je fus atteinte du mal qui m'a retenue au lit toute une semaine et qui a motivé mon départ pour ces régions.

—Ah ! c'est pour des raisons de santé que vous êtes ici ?

—Oui, monsieur. Vous y trouvez-vous pour les mêmes raisons ?

—Non, mademoiselle, je me suis laissé entraîner par un ami dont je suis l'hôte.

—Et c'est en ce lieu, à Juan-les Pins que vous avez élu domicile ?

—Comme vous le dites. J'habite à l'hôtel, à mi-chemin de la Garoupe. Et vous ?

—Moi je suis locataire de la villa des Bambous, au Golfe.

Avec un enjouement presque enfantin elle demanda :

—A propos, n'êtes-vous pas passé à cheval, ce matin, sur la route ?

—En effet, mademoiselle, répliqua-t-il charmé qu'elle l'eût reconnu.

Les amoureux tirent des présages des incidents les plus insignifiants.

Il sembla à Pierre Audouars que pour l'avoir ainsi remarqué, il faut que Mlle de Folligny eut son image présente à ses yeux.

Mais en même temps il se rappela le terrible avis de Savariau.

S'il avait quitté Paris, n'était-ce pas pour la fuir ?

Il était venu sur la côte d'Azur pour y reposer son esprit, pour y guérir, s'il était temps encore, le mal à sa naissance pour se mieux préparer au rôle glorieux, mais difficile qu'il allait tenir.

Et voilà que le rêve cher et cruel le poursuivait dans sa retraite.

Comment résister à cette tentation suprême, se détourner de ce vertige ?

Il était là, seul sur cette plage déserte, aux côtés de la femme adorée, au milieu d'un paysage merveilleux, dans l'éblouissement d'une féerie.

Il voyait Mlle de Folligny plus belle qu'il ne l'avait jamais vue.

Son cœur battait à coups redoublés. Un enchantement l'enveloppait. Jamais l'amour n'avait revêtu plus de séduction sur cette terre que l'on dirait créée tout exprès pour être le berceau de l'amour.

Du sol et de ses plantes, de la mer et de ses roches, du ciel immuablement bleu, bordé à l'horizon d'une frange d'argent, se dégageait une griserie.

Et Pierre ne savait plus si ces parfums ces reliefs harmonieux, cette lumière transfigurante n'étaient point l'accord de la nature à fêter la bienvenue à cette adorable créature qu'il comtemplait, l'invitation à l'amour et à l'espoir.

Cependant le soleil déclinait vers l'Occident. Rapidement il descendit sur la mer. Son disque flamboyant se reposa un instant sur les crêtes dentelées de l'Estérel, fermant le ciel.

Alors ce fut une gloire incomparable, un embrasement de la terre.

La farouche silhouette noire se découpa précise et nette.

Du haut des monts, comme de l'autre côté d'un écran, des rayons fusèrent dans la voûte empourprée un rai d'or rouge incendie.

Sur les lames, des paillettes étincelèrent, au large, ce fut un flottement de lingots. Aux criques du rivage l'écume jeta de la poussière d'or

—Ils se retournèrent tous les deux éblouis.

A leur gauche, sur les lignes de la Garoupe, sur la plate bordure de sable, la lumière alluma des splendeurs. La lanterne du phare, les vitres des maisons et des hôtels prirent feu sous ce baiser de flamme.

Puis des teintes plus douces, des violets transparents, des mauves liquides tombèrent comme une rosée de jour sur les profils des cimes et des faîtes.

Le crépuscule ensevelit progressivement les formes dans un suaire rose.

Isabelle ne put retenir un grand cri d'admiration.

Mon Dieu ! Que c'est beau ! fit-elle.

Oh ! oui, c'est bien beau ! dit en écho la voix grave de l'officier.

Ils s'oublièrent, sans y prendre garde, en cette contemplation.

Et, lorsque, dans un dernier regard, ils voulurent emporter le spectacle entrevu, ils s'aperçurent qu'à l'Ouest le soleil avait disparu, que l'Estérel était tout noir et qu'au-dessous de l'Islette la nappe devenait d'un bleu sombre.

Oh ! murmura la jeune fille avec une sorte de terreur, il va faire nuit.

Qu'à cela ne tienne, mademoiselle, répondit Pierre, je vous accompagnerai.

Elle hésita.

Etait-ce chose licite ? Ne commettait elle pas une imprudence ?

Avec un sourire, elle répondit :

Merci, monsieur Audouars. J'accepte. Menez-moi à la gare.

Et, comme il lui offrait son bras, elle le prit gentiment.

Ils s'éloignèrent sur le chemin désert, se retournant vers la mer afin de jouir des derniers reflets du crépuscule.

Isabelle se sentait envahir d'une émotion profonde, inexplicable.

Elle voulut réagir, et avec l'accent gamin, elle cria dans le silence :

On ferme......

Elle ajouta rieuse, s'adressant à son compagnon :

Capitaine, on ne donne l'extinction des feux qu'à dix heures au fort d'Antibes. Le bon Dieu, lui, est en avance. Il n'est que six heures.

—La trame des ténèbres qui s'épanouissent. Pourtant elle lui répondit, grave, presque solennel :

Il en est ainsi de toute chose en ce monde.

Le jour n'est qu'un rêve et c'est à l'heure où il s'évanouit que ce rêve est le plus brillant. On voudrait le garder dans ses yeux, pour toujours, et quand on rouvre les paupières, elles sont pleines de nuit. On y porte la main afin de chasser l'ombre, de ranimer la lumière ; on la retire mouillée de larmes.

Isabelle eut un grand choc au cœur en écoutant ces paroles.

Elle regarda le jeune homme. Appuyée à son bras, elle ne le voyait que de profil.

Il lui sembla que quelque chose étincelait au bord de son cils.

Le quelque chose retint une parcelle de la clarté finissante.

Puis, cela se détacha de la paupière, cela coula sur la joue et s'éteignit.

Pierre Audouars avait laissé parler, son cœur, Pierre Audouars avait pleuré.

Oh ! pensa la jeune fille, frémissante, lui aussi a souffert ; il souffre encore !

Cette plainte discrète et voilée l'avait pénétrée au plus intime de son cœur.

Elle avait senti passer sur elle ce premier souffle qui annonce l'éveil des tendresses, ce battement d'ailes de l'amour qui vient.

—Croyez-vous, demanda-t-elle avec un peu de malice, que tout spectacle finisse dans la nuit, que toute joie s'éteigne dans les pleurs ?

Il répondit, plus sombre, avec une nuance de désenchantement :

Toutes, assurément non. Celles de la jeunesse durent autant que dure le jour. C'est qu'alors, on sort de la nuit pour voir se lever l'aurore.

Isabelle inconsciemment, s'appuya sur son bras.

Est-ce qu'il n'y a que la jeunesse qui puisse contempler l'aurore.

Pierre Audouars se recueillit. Il était visible qu'il souffrait.

Non dit-il. Mais, seule, la jeunesse sait que le grand jour suivra. J'ai vu se lever le soleil sur nos côtes de France. Ce fut toujours au moment où je les saluais d'un adieu.

Ils avaient atteint la gare. Le train s'y arrêtait.

Adieu, mademoiselle, dit Pierre en aidant Isabelle à monter au wagon.

VIII

L'AUXILIAIRE

Nice est en pleine effervescence

On est au dernier jour du carnaval. La folie populaire bat son plein ; les masques et les travestis courent les rues.

Fo n des observances de l'étiquette, des convenances du monde.

Le monde ? Ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, l'ensemble des viveurs riches et titrés, les heureux aristocrates du

rang ou de la fortune, et même ceux que de graves occupations devraient éloigner, semble-t-il, de ces saturnales païennes prennent, ce jour-là, leurs coudées franches.

Toutes les licences se coudoient, toutes les gaietés s'éclaboussent.

Il n'y a plus de titres, plus de dignités, plus de fortunes.

La joie égalise tout, l'exubérance populaire excuse, tolère tout.

Combien d'amoureux transis ont profité de cet incognito pour oser murmurer des paroles d'amour ?

Combien d'audacieux Lovelaces ont fait entendre des promesses séductrices, ou se sont enfuis, déconfits, chassés par une petite main nerveuse, ou par un beau rire juvénile et frais ?

Combien de "belles et honnêtes dames" sous le domaine protecteur qui protège si mal, n'ont-elles pas approché leurs lèvres timides des lourdes coupes où s'épanche le gros vin des ivresses bruyantes ?

Car c'est la gaieté d'en bas, la réjouissance des foules.

C'est le débordement des *vegliones* de "gala" l'ébullition des ébriétés de la plèbe, la revanche de l'égalité.

Parmi les plus enragées coureuses des bals publics, la belle comtesse de Stohlfeld ne se montre pas la dernière.

C'est qu'elle a du tempérament, la magnifique Allemande.

On ne sait quel atavisme fait bouillonner dans ses veines le sang des vieux reîtres Germains, de ceux qui escortèrent les empereurs teutons dans leurs courses en Italie, qui prirent Rome d'assaut aux côtés du connétable félon

De tout temps, le Midi a attiré les hommes du Nord.

De tout temps, ces natures alourdies par la bière ont éprouvé le besoin de pétiller un peu sous l'ardeur du soleil qui brûle les cervelles méridionales.

La comtesse Hedwige est de ce nombre.

Il lui faut les secousses violentes, les froissements dont la brutalité fouette la circulation et la "change" des fadeurs de salons, de la méthodique et fatigante élaboration de ses manœuvres diplomatiques.

Et quand elle descend à ces niveaux de la joie populaire, vraiment on peut le dire, elle en prend largement son compte.

Or, ce mardi-là Mme de Stohlfeld a vêtu un déguisement de circonstance.

Il lui plaît de se mêler aux tourbillons des danses, de s'accrocher à des bras d'ouvriers, de se sentir étreinte par de rudes biceps.

Là-bas, dans le quartier pauvre près de *Rauba Capeou*, elle est entrée dans une vaste salle où tournoient d'incomparables couples.

Maintes fois elle a dû s'arracher, haletante, à des sollicitations trop grossières, remettre en ordre sa coiffure défaite. Et, pour la dixième fois, elle entre dans la mêlée.

Tout-à-coup un bras plus fort la saisit et l'entraîne.

Ah ! c'est un fier cavalier qu'elle vient de trouver, pour le coup.

Celui-là ne danse pas avec grâce, comme les petits maîtres

C'est un hercule. Sous son étreinte la taille de la jeune femme plie. Elle ne lui pèse pas une once bien qu'elle soit de respectable corpulence.

Lourdement, avec des coups de coude qui ouvrent des places nettes dans la cohue, il fait passer la patricienne par tous les coins du bal.

Elle n'en peut plus, elle est épuisée, elle demande grâce

—Ramenez-moi, monsieur, demanda-t-elle doucement.

—Ah ! Madame—répond le brave homme Je vois ce que c'est. Vous êtes fatiguée. Tonnerre de Brest ! C'est que nous venons d'en suer une qui compte.

Elle regarde la large et bonne figure du colosse.

—C'est curieux,—lui dit-elle,—vous ne parlez pas comme ici.

—Je vous crois. Je ne suis pas moco. Je suis Breton.

—Vous ressemblez étonnamment à un cocher de place de Paris.

—C'est mon frère, sans doute. J'ai un frère cocher.

—Mais Mme de Stohlfeld s'arrête à temps.

Elle a peur d'en avoir trop dit de s'être trahie.

Cependant le rude valseur, quelque ancien gibier de la flotte, venu peut-être de Toulon ou de Villefranche la ramène vers les banquettes

—Je vas vous donner à un ami, madame. Il est est mieux éduqué que moi. Il saura vous dire des douceurs.

Et se retournant l'hercule fait signe à un homme de taille moyenne dont un énorme nez de carton déshonore la tête intelligente.

L'homme s'approche avec de grands gestes et un accent italien.

—Tiens Bello,—fait le Breton—je te confie cette dame, qu'elle est un peu fatiguée. Mais ça a du fond tout de même. Offre lui une consommation et après tu la feras pirouetter encore, si elle en a envie.

Bello s'incline très bas et dit, en digne fils de la galante péninsule.

—Ze souis à vos ordres, la plus belle des signoras de Nice.

Et, ce faisant l'homme au faux nez entraine la comtesse du côté de la buvette assiégée par des centaines de gens qui suffoquent.

—Merci, monsieur,—fait Hedwige, qui ne veut pas boire.

—Oh! Bellissima, vous avez soif. Oun poco de vin d'Asti, d'Asti spoumanté. Ça ne peut pas vous faire du mal.

La comtesse rit. Pourquoi pas ? Cet italien est si drôle.

Et les voilà qui se fraient un passage, qui atteignent le buffet.

Elles ne sont pas grosses, les bouteilles d'Asti spoumanté.

Elles coûtent trente sous] ou deux francs selon la qualité.

En revanche, dans leur ventre rond, elles contiennent l'ivresse facile, la gaîté pétillante, Ce champagne ultramontain a tôt fait d'incendier le cervelet.

Une coupe, deux coupes, trois coupes, et la comtesse sent tout tourner autour d'elle. Elle s'accroche déssespérément au bras de l'Italien. S'il ne la soutenait pas elle tomberait.

Oh ! monsieur, monsieur menez-moi au jardin.

Le jardin. c'est une sorte de cour, entourée de tonnelles à la mode italienne, des treilles soutenues par des colonnes de maçonnerie.

Là, sous une façon de bosquet le Transalpin fait asseoir sa compagne.

Hedwidge se ressaisit un peu. L'air moins lourd la ranime.

—Allons bon !—murmure entre ses dents l'italien—aurais-je forcé la note.

Par bonheur, la griserie de l'Asti est de courte durée.

La quantité de gaz qu'il contient en rend la digestion facile.

Mettez vous à l'aise, madame, fait le cavalier plein de zèle.

Elle suit son conseil.

Elle veut respirer. Elle écarte les plis du domino.

L'air frôle sa poitrine. Une seconde, une seconde seulement, elle soulève son loup de velours rose.

Mais cette seconde a suffi pour que l'Italien ait vu ses traits.

Un autre spectateur les a vus, ou plutôt une spectatrice.

C'est une femme du même âge qu'Hedwige, moins grande, plus souple, au buste opulent, aux cheveux noirs.

Son loup, très court, voile à peine son visage et découvre une bouche admirable, charnue et rieuse. Sa taille cambrée est celle d'une fille des frontières d'Espagne. Elle en a la voluptueuse démarche.

Deux fois elle passe devant la comtesse et la garde attentivement.

Mais la présence de l'Italien semble la gêner.

Celui-ci ne paraît pas s'en apercevoir Il demande à Hedwige :

Madame désire-t elle quelque chose de plus ?

La comtesse s'oublie.

—Elle redevient grande dame sans le vouloir.

—Si, mon ami. Allez me chercher une voiture.

Cela suffit à la trahir.

L'homme au faux nez s'incline derechef et sort pour faire la commission.

Au même instant la femme aux allures d'Espagnole s'approche.

Bonjour, madame de Stohlfeld ? dit elle avec une malice enjouée.

Hedwidge se redresse, frémissante, pleine de trouble.

Comment ?

Dans ce milieu étrange, où elle avait tout lieu de se croire perdue, effacée, on avait pu la reconnaître ?

Et qui pis était, c'était une femme qui l'avait reconnue.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame ? réplique-t elle.

L'Espagnole eut un petit rire aigu. Elle dit :

—A quoi bon nier ? Vous n'avez rien à craindre. Je suis l'auxiliaire.

—L'auxiliaire ? répéta la comtesse qui ne comprenait pas.

L'inconnue eut un petit mouvement d'impatience.

—Voyons, madame. Je suis un peu gênée ici pour vous parler.

Et, la touchant au bras, elle lui glissa, en allemand, ces mots rapides :

Je suis l'auxiliaire dont votre mari, le comte Otto, vous a parlé.

Ah ! fit Hedwige, plus tranquille. Qu'allons-nous faire ?

—Vous avez demandé une voiture, n'est-ce pas ?

—Oui. Mais il est difficile que nous sortions ensemble.

—A cause de l'Italien ! Soit ! Sortez la première.

Vous me prendrez au coin du quai St Jean Baptiste.

Elle s'interrompit et disparut derrière un bosquet factice.

L'homme au faux nez rentrait juste en ce moment.

La voiture de la signora est avancée. dit-il avec une révérence.

—Merci, mon garçon, fit la comtesse en lui tendant un écu de cent sous.

Il la conduisit avec des multitudes d'accents circonflexes vers le véhicule.

A peine celui-ci eut-il commencé à se mouvoir péniblement à travers la foule que le faux-nez disparut et la tête fine de Savariau se montra.

Attrape à courir, prononça l'agent.

Et, par les rues moins peuplées, il gagna le bord du Paillon.

Dix minutes plus tard, il était au coin du quai.

Il vit une femme élégante démasquée, monter dans la victoria.

D'un bond l'agent s'accrocha à la capote et fila pendu à la voiture.

A l'angle du boulevard Dubouchage, il retomba sur ses pieds.

Il ruisselait de sueur.

Quarante-huit heures pour parer à tout C'est court ! murmura-t-il.

Mais il était de ceux qui pratiquent la formule anglaise :

" Time is money ", le temps c'est de l'argent.

Vingt minutes plus tard, un gros homme porteur de larges favoris roux, soufflant, suant, une sorte de maquignon britannique, entrait dans la gare au moment même où Hedwidge de Stohlfeld et sa compagne, suivies de la femme de chambre de la comtesse, pénétraient dans les salles d'attente.

Il était fort empêtré cet insulaire. Il ne savait pas un mot de français.

Son vêtement gris, son chapeau, ses favoris, sa face même étaient blancs de plâtre écrasé, semés de confetti.

Il jurait, il se démenait, sommant tous les employés de la gare de lui procurer un interprète, essayant de parler son pocketdictionary.

On s'en amusait énormément parmi les voyageurs.

Des commis-voyageurs en goguette lui décochèrent quelque lazzis.

L'Anglais les regarda, en colère. Et comme, malgré son belon, il paraissait redoutable, on alla rire plus loin de lui.

Finalement, un remous sur le quai d'embarquement le refoula aux abords des premières où il s'échoua, comme par hasard, dans le compartiment occupé par Mme de Stohlfeld et sa compagne.

Là grommelant, il fit ses excuses, posa quelques question à la grande dame qui voulut bien le renseigner obligeamment.

L'Espagnole riait en se voilant la face.

Est-il drôle, ce poussah ? disait-elle, sans se gêner.

Le train partit, franchit en une demi-heure la distance qui sépare Nice du Golfe Juan. Les dames descendirent. L'An-

glais demeura seul dans le wagon. Il allait à Cannes.

Il y a de six à huit minutes de trajet entre le Golfe-Juan et Cannes.

Mais ces six ou huit minutes suffisaient à Savariau.

En un clin d'œil, ventre, perruques favoris ont disparu.

La face rouge elle-même s'est dégonflée et décolorée.

Le ventre est devenu une sorte de valise où se sont enfouis les autres accessoires.

Et à l'arrivée à Cannes, c'est un valet de pied très correct qui descend du train.

Celui ci ne fait pas long feu dans la ville d'hiver.

Le voici qui reprend la route du Golfe-Juan.

Trois quarts d'heure plus tard, il sonne hardiment à la grille de la villa des Bambous.

Une des servantes allemandes vient ouvrir.

—Master Fritz Hopkirch, - demanda le domestique anglais.

On appelle l'honnête Fritz. Il accourt un peu ahuri.

—Fritz,—lui dit brièvement Savariau, —il faut que ce soir même, tu entends ce soir, j'entre dans la chambre de ta patronne et dans celle de la jeune dame qu'elle vient d'amener de Nice.

—Comment...vous savez déjà ?—murmure l'ancien cuirassier.

—Je sais toujours, mon vieux. Donc, prends tes mesures.

L'homme de confiance de la comtesse réfléchit. Puis :

—Ecoutez, patron Il n'y a qu'un moyen. Tout à l'heure, pendant le dîner, vous pouvez passer par le sentier qui longe le belvédère. Faites le tour par le chemin, sautez la clôture du jardin. Je vous mettrai une planche.

....

Il est six heures du soir. La nuit vient.

Flegmatique et rêveur, le domestique anglais gravit le coteau auquel est adossée la villa. Il veut voir le soleil disparaître derrière l'île Sainte-Marguerite. Ces insulaires sont tous poètes.

Mais voilà qu'en chemin, il s'aperçoit que le soleil ne l'a point attendu pour se coucher. En revanche un son de cloche retentit. Ce son vient d'en bas, sous lui, dans la villa.

—La cloche du dîner,—se dit le solitaire promeneur. - C'est le moment.

Et il songe à part soi, mélancoliquement.

—Encore un dîner par cœur, mon vieux Abel ! C'est triste, d'autant qu'il fait très faim et que tu as mal déjeuné.

Bah ! l'air tiède, le parfum des sèves qui se raniment, car le printemps de Provence commence en février, remplaceront peut-être le dîner absent.

Un sifflement très doux, modulé à quelque cent pas, l'avertit que Fritz, ce modèle des serviteurs, a tout préparé.

D'un bond léger, l'agent franchit la clôture.

Le voilà dans cette avenue merveilleuse, dans cette allée de cocotiers et de palmiers qui mène au belvédère où la triste Isabelle de Folligny aime à rêver.

En quelques pas rapides il en atteint le faîte.

Le ciel est d'une pureté idénique ; les étoiles commencent à se lever. Là-bas, tout à l'Orient, un pic des Alpes retient encore une étincelle rouge échappée du soleil couché.

Savariau regarde autour de lui Il hésite.

IX

CAMBRIOLEUR

Fritz est un serviteur dévoué, un subalterne fidèle.

Mais, à coup sûr ce n'est pas une vaste intelligence.

En toute cette affaire, il n'a oublié qu'un point.

Tout à l'heure, il avait promis de mettre une planche. La mémoire lui a fait défaut sans doute. Il n'y a pas de planche entre le belvédère et la croisée grande ouverte du deuxième étage.

Ce qu'il y a, par exemple, c'est un précipice de dix mètres.

Et la plate forme où se trouve Abel n'est pas large.

Elle est bordée de créneaux de brique qui arrêteraient l'essor si, par impossible un acrobate avait le désir de sauter par-dessus le trou.

Précisément ce désir est venu à Savariau.

Il est pressé : il se dit qu'il perd un temps précieux là, sur cette terrasse, pendant qu'en bas, au rez-de-chaussée, Fritz, le voulut-il ne peut lui prêter aucune aide, retenu qu'il est par son service.

Alors Abel n'hésita plus.

Il se connaît. Il a des jarrets de gymnasiarque, malgré ses trente-sept ans. La fenêtre béant l'attire.

Il sait que ce second étage a pour locataires Mme de Stoh'feld et, sans doute aussi, la nouvelle venue, l'auxiliaire.

N'importe ! un bond de deux mètres, pardessus une fente de dix, cela ferait reculer plus d'un brave.

Sans compter que, pour revenir, Savariau n'aura pas la ressource de prendre le même chemin. Le second étage est, en effet, de soixante ou quatre-vingts centimètres au-dessous du belvédère.

Il faut entrer pourtant, il faut savoir ce que cette étrangère a apporté à l'espionne. On verra à ressortir ensuite.

Et l'agent songe que, dans une heure au plus, il devra reprendre le train, pour Monte-Carlo cette fois, où doit l'attendre un autre de ses clients, le bon Yankee Samuel Walter, l'ami de la France.

Allons ! La fenêtre est largement ouverte. Ni table ni chaises auprès. Ce doit être une antichambre. Un bon coup de reins...

C'est fait. Abel a tâté du pied le sol de la terrasse, et, houp ! il a pris son vol. Gymnaste consommé, il est retombé sur le plancher, au bout des semelles, sans faire grand bruit.

Le temps de s'orienter et il enfile un corridor.

Sur ce corridor trois chambres s'ouvrent. Laquelle est celle d'Hedwige ?

Au petit bonheur, Savariau pousse une porte.

Un parfum délicat et pénétrant lui révèle qu'il est tombé juste. Ce parfum, il le connaît bien. Tout à l'heure, la folle danseuse du "veglione" en a laissé l'odeur sur les doigts de l'Italien.

Vivement, il frotte une allumette. Il y enflamme une lanterne sourde dont il promène autour de lui le rayon.

Sur la financière, à peine décachetées, des lettres sont ouvertes.

Abel, d'une prunelle rapide, les a lues. Sa face s'illumine.

Elles sont écrites en espagnol, ces lettres. L'une d'elles accrédite son porteur :

—" Chère,—écrit le comte Otto,—je vous adresse la senora Carmen Hualdès, une amie sûre. C'est elle qui vous remettra mes instructions."

—Bien ! Je retiens son numéro, à celle-là, murmura Abel.

Et il lit la seconde épitre, qui contient les instructions.

—"Le capitaine Lamalgue arrivera à Marseille dans trois jours. Il ne dépassera pas le Frioul. Un vapeur du commerce le prendra à bord du *Sénégal*, et le portera secrètement sur la côte, dans votre voisinage. Tenez-vous prête. Que le capitaine rencontre Dona Carmen à l'hôtel où il débarquera. Pour vous, tenez le reste dispos en prévision de moyens extrêmes."

—Parfait !—s'exclama Savariau—Le poisson a mordu ; l'imbécile a gobé la bourde comme un requin l'hameçon. Seulement il s'agit de ne pas commettre une faute maintenant.

Il sort de la chambre et regagne le corridor.

—Par où passer maintenant ? — se demande-t-il, inquiet.

Miséricorde ! à l'autre bout du couloir, l'escalier a crié sous un pas léger, un pas de femme.

Nul doute ! c'est la comtesse qui revient. Tout est perdu.

Et, dans l'obscurité, tatant les murs de la main, l'agent cherche où il pourra se cacher un instant seulement, le temps de laisser Hedwidge rentrer chez elle.

Tout à coup, il sent le vide. Une autre porte est là, qui cède sous la pesée.

Il la pousse doucement, il entre, la tirant sur lui.

Fatalité ! La femme qui vient, ce n'est point la comtesse.

Elle ne s'arrête pas à la chambre voisine. Elle vient ici, dans celle où s'est réfugié Savariau. Désormais, il ne peut l'éviter.

Et l'agent a soudain un violent accès de désespoir.

Il sera pris à son propre piège. Lui, lui Savariau, l'introuvable, l'insaisissable, le voici traqué, acculé dans une souricière.

Et par qui, grands dieux ! Par une femme !

Mille pensées germent en son cerveau, traversent son esprit, fulgurantes, incohérentes, n'ayant entre elles aucune coordination.

S'il laissait entrer la femme, s'il se jetait sur elle, brusquement, sans lui laisser le temps de se reconnaître, s'il lui enveloppait la tête d'une couverture, d'un linge, et, dans le temps qu'elle se débrouillerait, s'il fuyait par l'escalier, en quelques bonds ?

Mais tout cela exige du temps, entraîne une lutte.

Ou bien si, sans autre forme de procès, il se laissait surprendre, arrêter comme un vulgaire cambrioleur, la main dans le sac ?

Oui, mais alors [illegible]omment faire comprendre leur erreu[illegible] aux gendarmes, aux magistrats de Grasse ? Comment leur taire l'essentiel qui est aussi le secret inviolable ? Comment éviter l'effroyable perte de temps ?

Car, dans trois jours, il doit être au Frioul pour se substituer à Lamaigue ; dans trois heures, il faut qu'il soit à Monte-Carlo pour rencontrer l'Américain.

Angoisse effrayante, affreux dilemme, plus prompts que la pensée.

Et voilà que la femme est entrée dans la chambre.

Abrité par la porte, Savariau voit se dessiner sur la pâle blancheur des vitres une longue et fine silhouette, une ombre élégante qu'il reconnaît du premier coup.

Cette femme, c'est Isabelle de Folligny.

Isabelle de Folligny, — la nièce du colonel Derrien.

C'est d'abord une stupeur pour lui, bien qu'il se rappelle que le colonel est venu le consulter à ce sujet. Mais il n'a pas pris le soin de s'assurer que la jeune fille ait suivi l'Allemande.

Maintenant il bénit Dieu de cette coïncidence.

Isabelle, c'est le salut.

Il la connaît Justine, par ses propres enquêtes.

Il sait qu'elle est une vaillante fille, une fière Fran[illegible]e.

—Oui, —ma[illegible]le ne le connaît pas, elle ne l'a jamais vu.

Que va-t-il lui dire ? Quel discours rapide et convaincant lui adressera-t-il ?

Car il faut qu'elle le croie, qu'elle soit convaincue tout de suite !

Il faut qu'aucun cri, aucun appel ne le trahisse.

Déjà Mlle de Folligny s'approche d'une table, y prend une boîte d'allumettes pour allumer une bougie.

Savariau pousse à moitié la porte, sans se montrer.

Au bruit, la jeune fille se retourne. Elle a peur.

Il y a quelqu'un dans sa chambre, un malfaiteur sans doute.

Elle fait un pas en avant, elle veut sortir de la chambre.

Savariau achève de jeter la porte en arrière. Il se dresse devant la jeune fille. Prompt comme l'éclair, il l'enlace de son bras droit ; de la main gauche il lui ferme la bouche prête à crier.

En même temps, haletant, honteux de cette violence indispensable, il la supplie.

—Pardonnez-moi, mademoiselle. Je ne suis point un malfaiteur. Je ne vous ferai aucun mal. J'ai besoin que vous m'aidiez.

Il la laisse aller, éperdue, haletante. Elle est courageuse.

Elle recule, cherchant une arme quelconque pour se défendre.

Abel la prévient. Il ferme la porte. Rapidement il enflamme une allumette. La chambre s'éclaire.

Isabelle a reculé jusqu'à la croisée. Elle en saisit fébrilement l'espagnolette. Elle va l'ouvrir, appeler du secours.

Alors la voix de l'agent prend un accent qui l'émeut.

—Pour l'amour de votre mère, pour l'amour de votre oncle, pour l'amour de la France, mademoiselle de Folligny, n'appelez pas !

En entendant ainsi prononcer son nom, à cette évocation de son oncle, de la patrie, la jeune fille s'arrête.

La poitrine encore soulevée de spasmes convulsifs, elle interroge :

—Mais, — enfin, — qui êtes-vous, monsieur ? Que me voulez-vous ?

Il joint les mains. Ses traits expriment sa propre angoisse.

—Je vous en conjure, parlez moins haut. Qu'on n'entende rien.

Elle n'est pas encore convaincue, mais elle a comme une divination.

Cet homme lui parle bas, tout bas, presque dans un souffle.

Il la supplie et ses traits expriment la prière.

Si c'était un malfaiteur, il l'eût tuée tout à l'heure. Il le pouvait.

Peu à peu le calme lui revient. Elle recouvre sa présence d'esprit.

—Soit ! Mais, encore une fois, monsieur qui êtes-vous ? Que faites-vous ici, à pareille heure, dans ma chambre ? Cela n'est pas normal, vous en conviendrez ? Vous m'appelez par mon nom ; vous me parlez de ma mère, de mon oncle. C'est donc que vous me connaissez. Par contre, moi, je ne vous connais pas.

Alors il fait un pas vers elle et, très noble :

—Mademoiselle de Folligny — dit-il — il y a des heures où l'hesitation n'est plus possible. Je fais appel à toute votre loyauté de femme, à tout votre amour de patriote. Jurez-moi que vous garderez le secret que je vais vous confier.

—Un secret ? — répond la jeune fille, émue.—Venez-vous donc ici pour.. Mme de Stohfeld, car c'est chez elle que vous êtes ?

Elle a prononcé ces mots avec une répugnance visible.

Il ne veut pas laisser s'égarer ses soupçons. Il l'interrompt.

—Si j'étais venu pour la comtesse, je ne me cacherais pas, surtout dans votre chambre. Ecoutez-moi. Les moments pressent. Il faut que, dans dix minutes, je sois hors de cette maison.

—Comment y êtes-vous entré ? — demanda-t-elle curieuse.

Il lui montre la direction de l'antichambre.

—Par là, —dit-il. — La fenêtre est ouverte, le belvédère la domine.

—Oh ! — murmura-t-elle, prise de vertige à cette pensée.

—Faisons vite, — reprend Abel. — Vous allez tout savoir. Mais jurez-moi quoi qu'il arrive, de ne parler à personne de tout ceci.

—Que m'importe ! Je vous le jure, monsieur.

—Alors, mademoiselle, oubliez vous-même mes paroles.

Et se redressant fier superbe il prononça lentement.

—Je me nomme Abel Savariau, je suis agent secret des recherches du ministère de la guerre. Je suis ici parce qu'un complot abominable est ourdi contre la France, et que c'est ici sous ce toit, que les fils de ce complot se nouent.

—Ah ! — fit la jeune fille, — je comprends. Cette femme est une espionne, n'est ce pas, un agent de l'étranger ?

—Vous l'avez dit, mademoiselle.

—Mon oncle m'avait prévenue dejà. Mais je ne croyais point absolument. Malheureuse que je suis !

—Chut ! — fit Savariau, — ne trahissez pas le secret. Il vaut mieux que vous soyez ici maintenant que vous êtes instruite.

Vous pouvez nous aider vous même.

Elle était persuadée à cette heure. Elle le contemplait en admiration.

—Vous aider ? Certes ! Mais je ne veux pas rester une heure de plus sous ce toit. Il me semble que l'air qu'on y respire m'asphyxie.

Et, toute changée, pleine de feu, elle tendit les mains à Savariau.

—Emmenez-moi, monsieur, je vous en prie, emmenez-moi.

Il sourit et du geste lui imposa le silence.

—Taisez-vous, mademoiselle, taisez-vous. Dans trois jours, si je suis de ce monde, je pourrai venir vous chercher. Mais, jusque là, tenez-vous tranquille. Vous feriez avorter tout le plan que j'exécute en ce moment.

Il ajouta, avec une pointe d'humour gamine :

—D'ailleurs, comment pourrais-je vous emmener en ce moment, moi qui ne sais pas même comment je sortirai d'ici ?

Il se tut brusquement. De nouveaux pas résonnaient dans l'escalier.

Attendez, — fit Isabelle à voix basse. — J'ai trouvé un moyen.

Et, ouvrant la porte, elle s'avança dans le corridor.

Elle se trouva face à face avec la comtesse.

—Madame — demande-t-elle, — la nuit est si belle que je vous prie de me laisser faire un petit tour sur la route.

La voix un peu ironique d'Hedwidge réplique :

—Allez, belle rêveuse, mais ne rentrez pas trop tard.

Isabelle s'empressa de profiter du congé octroyé.

Elle rentra dans sa chambre et décrocha un peignoir qu'elle mettait fréquemment dans ses échappées du matin.

—Habillez-vous avec ça, monsieur Savariau, dit elle.

—Allons, — fit l'agent, — c'est l'évasion de Lavalette.

Quand il eut revêtu le féminin accoutrement, il eut une si étrange tournure que la jeune fille dut s'enfouir la tête dans ses rideaux pour étouffer les éclats de son rire.

—Il me faut aussi une coiffure, — réclama Savariau.

Elle lui tendit une pèlerine à capuchon dont elle faisait parfois usage.

Il l'endossa et, comme malgré tout, sa démarche le trahissait un peu, il soumit la difficulté à Isabelle.

—J'ai encore une idée, — fit-elle, — très résolue.

Au fond du corridor se trouvait le compteur à gaz.

—Profitez du moment, — lui dit-elle.— Je vais tout éteindre. Vous passerez vivement par le vestibule Moi, je sauterai par la fenêtre du rez de-chaussée et je gagnerai la route par le jardin.

Là, vous me restituerez mes vêtements et je reviendrai par le chemin. Personne n'aura vu la supercherie.

—Vous êtes un admirable général, — fit l'agent.

Il mit un genou en terre et baisa le bout des doigts d'Isablele.

L'instant d'après, une rumeur générale annonçait que les habitants de la villa, surpris par l'obscurité soudaine, ne savaient comment s'expliquer ces ténèbres inattendues.

Fritz et les servantes allemandes accouraient pour en chercher la cause et ne pensaient qu'en dernière analyse à visiter le compteur.

Mais l'intervalle avait largement suffi à assurer l'évasion d'Abel.

En même temps, Isabelle, tête nue, invisible dans sa robe noire, s'enfuyait sous les cocotiers et tournait la villa pour gagner la route.

Là, elle resta quelques minutes à attendre, ne comprenant rien au retard de Savariau, prise brusquement d'un doute, se demandant si elle ne venait pas de se laisser jouer par quelque hardi voleur.

Elle fut assez promptement rassurée contre une telle hypothèse.

Cachée derrière un pan de mur, elle eut l'explication du retard de l'agent en voyant passer sur le chemin le capitaine Audouars.

En un clin d'œil la jeune fille devina ce qui avait eu lieu.

Savariau sortant de la villa avait dû donner de la tête dans le capitaine d'artillerie. Une crainte d'être découvert l'avait sans doute faite rentrer à l'intérieur de la propriété.

Ce fut exactement ce que lui raconta Abel, lorsque, jugeant Pierre Audouars, assez éloigné, il revint vers la jeune fille pour lui rendre le capuchon et le peignoir dont elle l'avait affublé.

Alors, après un bref, mais énergique remerciement, Abel franchit en quelques bonds les quelques mètres qui le séparaient de la voie et gagna par là la gare du Golfe-Juan non sans avoir repris dans un fourré la valise dont il s'était fait un abdomen de maquignon anglais, deux heures plus tôt.

Quant à Isabelle, déjà oublieuse de l'incident elle pensait à Pierre.

—C'est pour moi qu'il est venu se disait elle le cœur bondissant.

X

L'OMBRE DE PHILEAS

L'amour du jeu est une passion qui ne perd jamais ses droits

Aussi, ce jour-là, mardi gras, en dépit des folies de la journée les tables de roulette et de trente et quarante ne perdirent-elles pas un seul de leurs habitués.

Au milieu de la foule cosmopolite et bigarrée qui se pressait dans les salons de Monte-Carlo, un homme allait et venait soucieux, interrogeant sa montre de quart d'heure en quart d'heure grommelant entre ses dents.

—Il m'a prévenu qu'il se trouverait, à dix heures devant la troisième table, le dos tourné au croupier.

Et voilà qu'en revenant pour la troisième fois au moins près de la troisième table, le personnage au soliloque s'arrêta court les yeux écarquillés.

Un homme était là, debout, dans la position indiquée.

Le solitaire promeneur qui semblait être un joueur maniaque, un inventeur inlassable de martingales infaillibles, donna tous les signes d'une profonde stupeur.

Comment l'homme attendu était il venu là ? Par quelle porte était il entré ? Depuis une heure qu'il déambulait dans la vaste salle du tripot, il avait interrogé tous les visages d'entrants.

Il n'avait pas vu celui-là.

Etait-il sorti de dessous terre, monté par quelque trappe invisible dissimulée dans le plancher, tombé du plafond ruisselant d'or, ou jailli des plis du tapis vert ?

Il y avait là de quoi ahurir une cervelle aussi solide que celle du bon Yankee Samuel Walter.

—Cependant,—se disait-il à lui même, —je n'ai pas bu une goutte de whiskey ou de gin, pas même un verre de stout depuis midi.

Cependant l'homme au dos tourné le considérait lui aussi.

A la fin, l'Américain se décida à l'aborder.

Il le fit sans préambule à la mode de son pratique pays.

—Monsieur Abel Savariau ?— questionna-t il.

—Lui même—répondit l'autre—et vous M. Samuel Walter.

—*Yes* dit le Yankee visiblement satisfait.

Et tout aussitôt pressé sans doute d'engager la conversation :

Vous jouez ?—interrogea-t-il en montrant la roulette.

—Un peu.........quelquefois........pour me faire la main.

—*No* :—j'entends : jouez-vous en ce moment ?

—Je n'avais pas commencé. Je puis attendre.

—*Well !*—fit l'Américain—vous attendrez pour me faire plaisir. Causons, d'abord, de notre petite affaire.

—Comme il vous plaira, monsieur Walter, dit l'agent.

L'interlocuteur étendit le bras et cueillit sur l'épaule de l'agent un bout de ruban rose qui y était resté accroché.

Puis, après avoir flairé le parfum, il dit en riant :

—Vous venez de causer avec une jolie femme, monsieur ?

—Peut-être bien ? — confessa Abel sur le même ton.

Il se sentit pourtant un peu ennuyé en se rappelant que ce ruban avait été l'une des attaches du peignoir d'Isabelle de Folligny.

—Alors, — fit le Yankee, — Je garderait ce chiffon, voulez vous ?

—Peut-être serait-il plus galant de me la rendre ?

—Non, — reprit l'Anglo-Saxon, — je préfère le conserver en souvenir de ma rencontre avec vous, laquelle marque une date dans ma vie.

—Tu ne la marqueras pas d'un caillou blanc, mon bonhomme ! — se dit à part soi l'agent. — Ah ! tu fais le malin avec Bibi, tu veux jouer les détectives amateurs, les "special constables", et tu te dis que ce ruban t'aidera peut-être à me faire un mauvais tour ? Eh bien ! vas-y, mon vieux. On verra à te servir la monnaie de ta pièce.

Cependant Samuel Walter avait emmené son interlocuteur hors de la salle de jeux, dans les jardins du casino.

Là encore, sous la nuit étoilée, se trouvant trop entourés de curieux et d'indiscrets, les deux hommes se mirent à suivre la route de Monaco, descendant vers La Condamine.

Le Yankee ouvrit le feu le premier par des banalités :

—Monsieur Savariau, vous connaissez mon cousin Philéas ?

—Pardon, — répondit imperturbablement Abel, — il me semble que M. Philéas Walter s'est vanté d'être votre frère consanguin.

—Cela est possible, — répondit l'Américain avec flegme. — Mais, moi, je préfère ne voir en lui qu'un cousin.

—Il y a des cousins qui sont frères et des frères qui sont cousins,—dit Savariau pour dire quelque chose.— Après ça, ça m'est égal.

L'Américain reprit, c'était un homme tenace :

—Mon cousin Philéas m'a parlé de vous, beaucoup parlé.

J'en sais quelque chor , pensa l'agent.

—Je trouve même que vous lui ressemblez un peu.

—Ah ! vraiment ? — fit Abel que ce début inquiéta.

—Je ne sais pas bien par où vous lui ressemblez. Je crois que vous avez la même voix. Mais il est plus beau garçon que vous.

—Espèce de malotru ! — pensa l'autre.

—On ne dit pas de ces choses-là.

Et, abordant à son tour le sujet, il risqua ceci :

—Si j'en crois vos paroles, vous vous substituez à votre frère ?

—Comme vous dites, monsieur Savariau.

—Si cela ne vous ennuie pas, vous ne prononcerez pas mon nom.

—Rien de plus juste, monsieur. Il faut être prudent.

—Bien ! Je serais assez heureux de revoir votre frère.

—Voilà qui est bien difficile, monsieur. Je ne sais pas même où il loge.

—Ah ! —fit l'agent.— Quand je l'ai connu, il avait un logis fort étroit, pas même la place pour remuer. On pouvait s'y tenir couché tout juste, une vraie boite, quoi.

—Et ce logis était dans quel quartier s'il vous plaît ?

—Dame ! Un peu loin du centre de Paris, rue du Repos, par delà les fortifications, dans la zône du cimetière des Bagneux.

Il jouait sur les mots, mettant *zone* où il allait mettre *enceinte*.

L'Américain ne chercha pas aussi loin

—Mon cousin a toujours été un original conclut-il.

—Savariau revint à la charge.

Dans ces sortes de duels, tout dépend du premier engagement.

—C'est égal. Vous n'êtes pas sans nouvelles de lui. Je tiendrais beaucoup à le voir. Il y a des choses dont je ne puis parler qu'à lui.

Samuel Walter esquissa un geste significatif.

—Monsieur Savariau.—reprit-il—je puis éclairer votre conscience. J'ai acheté à mon cousin le secret que vous êtes prêt à lui vendre.

—Vous tenez donc absolument à ce qu'il soit votre cousin ?

—Certainement. Est-ce que cela vous gêne ?

—Beaucoup. Je m'embrouille. Et puis, enfin, je ne suis pas le cousin, c'est la même chose que le frère. Le mien s'appelle Philéas Walter.

—C'est le même. Donc j'ai payé à Philéas huit mille livres sterling, et je suis prêt à vous en payer deux mille, le prix convenu.

—Comment, le prix convenu ? Ce coquin-là vous a vendu quatre fois plus cher ce que je lui a promis. Eh bien ! je vois que le commerce de la peau d'ours est prospère. J'ai bonne envie de m'établir négociant en cette marchandise.

—Allez-vous donc me demander davantage, cher monsieur ?

—Ce serait mon droit, — j'oserai dire "mon devoir".

L'Américain s'alarma et prit une figure de mauvaise humeur.

—On m'avait dit que les Français n'ont qu'une parole, — risqua-t il.

—Pas dans ce commerce-là, ricana Abel Savariau.

Mais, tout aussitôt, il s'adoucit, se fit plus onctueux.

—Allons ! — dit-il, bon enfant, — je ne reviens pas sur le marché. Donnant, donnant. Où sont vos guinées ?

Le Yankee tira un chèque d'un porte-feuille et le tendit.

L'agent le prit et l'examina avec soin. Puis il le rendit.

—Ah ! non, pas de ça. Ce n'était pas convenu ainsi.

—Comment était-ce donc convenu ? — questionna Samuel interloqué.

Ma signature est au-dessus de cela, savez-vous, monsieur ?

—Je n'en doute pas, mon bon monsieur. — Mais, outre que votre papier n'est payable qu'à Paris, il ne me convient pas de laisser un reçu en mon nom aux mains d'un banquier quelconque. — Et puis, tenez, je rompe le contrat. Ça ne m'a pas l'air bien clair, toute l'affaire.

—Aoh ! — gronda l'Anglo-Saxon, — vous rompez ? Et vous croyez que je vais vous laiser rompre, — que je vais perdre mes dix mille guinées pour le plaisir d'obliger Philéas ? — Oh ! *no*. Vous ne pouvez pas rompre.

—Hein ! — railla Savariau, — et qui m'en empêcherait ?

—Moi, monsieur, moi tout seul, — riposta le Yankee.

Il se mit en travers de la route et prit une position de boxe.

Ils étaient, en ce moment, à la descente, là où la route s'infléchit.

Abel fit semblant de tourner court et de s'enfuir.

En quelques élans, son partenaire le rejoignit.

Un coup de poing lancé à toute volée effleura l'épaule de l'agent.

Celui ci comprit que les choses se gâtaient.

Il pivota sur ses talons. Ce transatlantique méritait une leçon.

D'un coup de tête imprévu, Abel l'envoya s'asseoir dans un massif.

Alors, débonnaire, il revint vers lui, souriant et l'aida à se relever.

—C'était pour rire, monsieur Walter. Le contrat dure. Je voulais seulement vous éprouver Mais je ne veux pas de votre chèque,

—Que voulez-vous donc ? — fit le Yankee, assez déconfit, en s'époussetant.

—Je veux du bon argent français, des billets de la Banque de France.

Samuel Walter soupira :

—Je n'ai pas plus que quarante mille sur moi, — confessa-t-il.

—Qu'à cela ne tienne ! Je vous fais crédit du reste.

Ils fouillèrent en même temps leurs poches.

Tandis que l'Américain en tirait quatre liasses de fafiots bleus, Savariau dépliait un document timbré du ministère de la guerre.

Ils se tinrent en face l'un de l'autre, leurs papiers à la main.

—Donnez ? — fit impérieusement Walter.

—Un instant ! — Signez-moi, d'abord, mon reçu.

Quel reçu ? Je n'ai rien à vous signer.

—Vous croyez ça ? — Et vous vous imaginez que je vais prendre la responsabilité de vous avoir livé une pièce de cette importance ? Il faut que je sois couvert.

Le Yankee eut un geste de désappointement. Il dit :

—Je ne ne compreads pas ce que vous voulez. Comment puis je vous couvrir ?

C'était le moment psychologique, le moment capital de la lutte.

Une seule maladresse, et le piège était éventé.

L'adversaire était en méfiance, Il se tenait sur ses gardes.

Mais Savariau n'avait pas engagé une aussi formidable partie pour la perdre ou l'abandonner.

Il promena autour de lui un regard soupçonneux.

—Nous ne sommes pas bien ici, — fit-il. — Allons plus bas.

Et, donnant l'exemple, il se mit à descendre la côte.

Son interlocuteur le suivit, assez surpris de la manœuvre.

Ils marchèrent quelques minutes, en sens inverse du chemin déjà parcouru, revenant vers le Tir aux Pigeons, mais par la grève absolument déserte à pareille heure.

Au bord de l'eau, ils s'arrêtèrent.

Un pas de plus et ils tombaient sur les rochers, dans la mer.

Au-dessus d'eux, à la gare, le train des décavés chauffait.

Savariau était résolu, froid et implacable.

—Voilà bien des précautions ! — essaya de railler Samuel Walter.

—Vous trouvez ? — répliqua l'autre, qui ne riait pas.

Et, à brûle-pourpoint, sans préambule, il reprit :

—Ecoutez bien, monsieur Walter, et tâchez de comprendre.

Le rôle que je joue auprès de vous est infâme. Je vends mon pays.

— Je le sais, — dit froidement l'Américain.

—Pour faire une telle besogne, il faut avoir perdu tout honneur, avoir tout sacrifié à une passion. J'en suis là. Mais j'entends que ma passion soit satisfaite, que mon crime me serve. Je veux donc être couvert.

—Comment ? Pourquoi ? Je suis étranger. Je ne puis donc vous garantir.

Abel étendit la main et toucha l'épaule de son interlocuteur.

—Votre frère m'a assuré que vous connaissiez un officier... de l'état-major.

Malgré l'ombre profonde, il vit la face du Yankee se contracter.

—Et.... après ? — demanda celui ci d'une voix rauque.

—Après ?—J'ai sur moi un reçu de service auquel il ne manque que la signature. Vous allez le signer du nom de cet officier.

—Je ne ferai pas ça,...prononça Samuel en reculant d'un pas.

Les yeux de Savariau étincelèrent.

—Vous le ferez,—dit-il—Vous n'êtes pas venu jusque-là pour vous dérober. Tout à l'heure vous avez exigé que je tinsse ma promesse. A mon tour d'exiger que vous remplissiez toutes les conditions du contrat,

—Je ne le ferai pas, vous dis-je.

—Prenez garde. Si vous ne le faisiez pas, je vous tuerais.

—Allons donc !—ricana l'Américain.

Il se tut. La main de Savariau s'était levée. La gueule d'un revolver frôla la tempe du Yankee. L'agent dit très vite :

—Je vous tuerai sans hésiter. Là-haut on croira qu'un malheureux ruiné de la roulette, s'est brûlé la cervelle. Ça se voit tous les jours. Et, en supposant qu'on m'arrête, je répondrai :

—Eh bien ! oui. C'est moi qui ai cassé la tête à cet homme, parce qu'il voulait me corrompre". Et, comme preuves de mon dire, on trouverait dans votre poche le chèque que vous aviez préparé pour me payer. Vous voyez que vous allez faire ce que j'exige.

Samuel eut un geste de rage. Il essaya de se détourner.

L'arme se rapprocha de lui. Il ne résista plus.

—Mais signer...... quoi ? Comment le faire dans cette obscurité ?

—Rassurez-vous. J'ai tout ce qu'il faut sur moi.

Et, prompt comme l'éclair, il passa de l'autre côté des roches fermant la retraite à son partenaire.

Alors tranquillement il tira de sa poche la petite lampe portatative qu'il alluma et présenta à Samuel un ordre de service et une de ces plumes qui sont toujours garnies d'encre.

—Signez—dit il à voix basse.

L'Américain eut une dernière rébellion. Il repoussa la plume.

—Signez !—répéta Savariau implacable.

Walter le regarda. Dans les ténèbres il vit luire les prunelles de l'agent.

Il était clair que cet homme ferait comme il le disait.

Il prit la plume et sous une place imprimée que lui montrait le doigt impérieux d'Abel, il s'apprêta à signer.

—Votre frère m'a dit le nom de l'officier. C'est le capitaine Simon Helmann.

Il risquait le tout pour le tout. C'était son unique chance.

Il avait touché juste. L'hypothèse était confirmée.

Le traître, le pourvoyeur de l'étranger, c'était bien Simon Helmann.

Samuel Walter signa d'une manière quelconque, se disant, en dernière analyse qu'Helmann n'aurait aucune difficulté à nier cette signature et à faire la preuve du faux.

Qu'importait à son adversaire ? Ce

qu'il possédait à cette heure c'était l'arme cherchée pour écraser la bête venimeuse qui livrait son pays.

Alors il remit à Walter le faux plan combiné d'avance entre lui et le colonel Derrien. Puis empochant le reçu, il salua galamment le Yankee de la main qui tenait le revolver en lui disant :

...Passez devant, monsieur. A vous l'honneur.

XI

LE GUET-APENS

Soixante heures se sont écoulées depuis qu'Abel Savariau a remis à Samuel Walter le plan illusoire que celui-ci a payé deux cent mille francs à son frère Philéas, quarante mille à l'agent lui-même. Et déjà l'homme-Protée a eu le temps de regagner Marseille, de rejoindre le capitaine Lamalgue sur "Sénégal," au Frioul, et de s'embarquer, sous son nom, sur un vapeur côtier retenu d'office à cette occasion.

C'est le premier vendredi de carê[illegible]

Tous les habitants de la côte, qu[illegible] fêtes de Nice avaient attirés, ont reg[illegible] leurs gîtes respectifs aux alentours de [illegible] ville du soleil.

La station de Juan-les-Pins a recouvré ses hôtes de passage.

Et, ce jour-là, sur la terrasse de l'hôtel d'Albion, une douzaine de consommateurs sont assis, prenant des rafraîchissements.

Car le soleil est déjà chaud et il fait bon s'humecter le gosier.

Au nombre de ces consommateurs, les amis de la beauté plastique peuvent admirer dans tout son éclat une jeune femme aux cheveux et aux yeux noirs, hétaïre de grande marque, la senora Carmen Hualdès, la même qui, trois jours plus tôt, dansait de si bon cœur dans les veglionès de Nice, et qui, le même soir, acceptait l'hospitalité de la comtesse de Stohlfeld.

Vraiment la superbe jeune fille a été mal inspirée de choisir un pareil séjour et surtout un pareil hôtel.

Il n'y a point là le public compétent pour fêter sa royale splendeur.

Autour d'elle deux ménages d'Anglais dont les femmes, d'une suprême laideur lui forment un repoussoir de choix. Leurs maris, il est vrai, se "rincent l'œil" sans aucune espèce de pudeur britannique.

Un peu plus loin, quelques naturels de la côte d'azur.

Dans un coin, poissant les tables de marbre, une demi-douzaine de personnages hétéroclites, dont il serait difficile de préciser l'origine.

Cependant, à les écouter attentivement on parviendrait peut-être à leur donner une nationalité plus exacte.

Ils ont ce grasseyement des faubourgs qui dénonce le "Parigot".

Bien mis, du reste, bien qu'avec mauvais goût et recherche.

Ils ont des chapeaux mous, des casquettes de cyclistes, des vêtements gris ou mastic ; quelques-uns des guêtres, voire des bottes.

Leurs faces seraient traitées de patibulaires en tout autre lieu.

Mais ici, sur cette côte resplendissante, on n'y fait pas attention.

L'indigène en a tant vu, en voit tant, chaque hiver, de rastaquouères, de cosmopolites, de gibiers de maisons centrales !

De temps à autre, la belle Carmen jette un coup d'œil de leur côté.

Qui sait ? Elle y compte peut-être des connaissances, un frère, un ami.

Mais ses yeux n'y restent pas longtemps. Ils se fixent sur un autre point.

Là bas, à l'horizon au Sud-Ouest, un petit nuage a surgi.

Un nuage, non—une fumée simplement, la fumée d'un steamer.

Il est apparu, il y a une demi-heure à peine, et maintenant il est visible ; il grossit rapidement ; il se rapproche ; on distingue sa nature.

Qu'a donc ce vapeur inconnu pour solliciter ainsi la vue de la belle Carmen ?

Peut-être lui porte-t-il la fortune, c'est-à-dire l'amateur intelligent qui la comprenne, qui mette un mont d'or sous ses pieds ou, simplement, l'emmène souper à l'hôtel d'Angleterre, avant de risquer vingt cinq louis à la roulette.

Aussi hâte-t-elle de ses vœux la venue du steamer désiré. Il faut pourtant sa-

voir attendre. Les vapeurs des petites Compagnies du littoral ne marchent point encore à raison de vingt-cinq nœuds.

Et la belle oisive quitte sa place, ennuyée Elle descend sur le rivage.

C'est une manière de tuer le temps qui abrégera peut-être la distance.

Elle s'éloigne de l'hôtel, elle marche le long de l'eau bleue.

Bizarre coïncidence. Les consommateurs parisiens l'imitent.

Mais ils ne vont que prudemment sur ses traces.

Il faut, en toute chose, respecter le décorum, n'est ce pas ?

Si puissant que soit l'attrait d'une femme, la politesse a aussi ses droits.

En conséquence, les six amoureux conservent leurs distances.

La belle promeneuse s'en va, rêvant, silencieuse.

Il y a un vers qui dit la même chose, dans "l'Iliade" :

Il marchait, se taisant, au bord de la mer bavarde.

Carmen n'avait certainement jamais lu Homère.

C'était donc spontanément qu'elle imitait le vieillard Chrysès.

Mais, tandis qu'elle dégourdissait son ennui, le vapeur approchait.

Il venait d'une belle allure tout de même, avec entrain.

Et, maintenant, il était certain qu'il se dirigeait vers le golfe.

Il avait doublé la Tradelière à la pointe de l'île Sainte-Marguerite.

Un instant, il parut vouloir mouiller près du môle de Golfe-Juan.

Carmen Huaildès en reçut un petit choc au cœur.

En vérité, ce serait là jouer de trop malchance.

Elle n'eut pas à redouter longtemps cette hypothèse fâcheuse.

Le bateau avait simplement ralenti sa marche.

Il venait à une vitesse moyenne de dix nœuds, paresseusement.

Il mit aussi un quart d'heure à franchir l'espace.

On le vit virer lentement, stopper et détacher un canot.

Il était à quelques encâblures à peine.

Sur sa hanche se lisait un nom plein d'harmonieuse poésie : *Le Cygne.*

—Tiens ! — se dit Carmen, — comme dans Wagner : Lohengrin.

Elle devait avoir lu cela quelque part, en allant à l'Opéra.

Le canot glissa sur la nappe calme comme un lac d'huile.

Et, par poussées tranquilles, il vint accoster sur la plage, à quelques mètres au plus de la solitaire promeneuse.

Carmen, du coin de l'œil, observa ce débarquement.

Un homme sortit du canot, un officier d'infanterie de marine, très bronzé, l'air fatigué, avec des lunettes bleues.

—Le capitaine Lamalgue ? — pensa-t-elle avec raison.

Et elle se rappela qu'on lui avait dépeint comme un vert-galant ce pauvre soldat fourbu, que le ciel des tropiques avait cuit.

—Il n'a pas l'air d'attaque, — se dit-elle avec une pitié ironique.

Ce disant, elle revint sur ses pas, dans la direction de l'hôtel.

Pendant ce temps, l'officier avait pris un petit sac à main et l'avait passé à son cou à l'aide d'une solide courroie.

—Voilà la sacoche aux malices, — se dit encore la promeneuse. — Pauvre homme, il ne la défendra pas avec beaucoup d'énergie.

Le voyageur gagnait l'hôtel, le dos voûté, les jambes molles.

Carmen passa tout près de lui, à le toucher.

Il lui parut alors que, sous les paupières de cet homme si vanné à l'apparence, un éclair avait lui, à travers les besicles sombres.

—Ho ! ho ! — ricana-t-elle, — ce sarment sera vite allumé.

Il entra dans le caravan-sérail par la terrasse.

Un maître d'hôtel obséquieux accourut à sa rencontre.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon capitaine ? — demanda-t-il.

L'officier parut hésiter. Cependant, il répondit assez fermement :

—A quelle heure y a-t-il un train pour Cannes ou pour Nice ?

—A cinq heures cinquante pour Nice, à six heures pour Cannes.

—Oh ! n'aurai je pas le temps de dîner avant cela ?

—Si vous le désirez on pourra vous faire dîner à part. Car la table d'hôte est à six heures et demie.

—Et, après ces trains là, qu'y a-t-il encore ?

Après, il n'y en a plus qu'à sept heures et demie.

—En ce cas, j'attendrai l'heure de la table d'hôte.

—Monsieur ne désire pas une chambre ? Nous en avons sur la mer.

—Si je te le permets, mon bonhomme, —fit Carmen entre ses dents.

Et ces dents, très blanches, très aiguës étaient disposées à mordre.

Elle alla s'asseoir à un des bouts de la terrasse, pendant que l'officier s'installait lui-même à une table de consommation.

Il n'y avait plus personne autour d'eux. Les femmes anglaises avaient remis leurs époux en cage. Quant aux Parisiens de naguère, on pouvait les voir déambulant sur la plage, en flâneurs.

Il y eut d'abord un instant de tête à tête silencieux.

Le capitaine était très inflammable, ainsi que l'avait jugé Carmen.

Il en avait, d'ailleurs, depuis longtemps.

Une œillade discrète de la belle Espagnole mit le feu à cet organisme que les sécheresses de l'Afrique avaient prédisposé.

—Vous habitez cet endroit-ci, madame —demanda-t-il.

Elle se retourna un peu offusquée, ainsi qu'il convient.

—Monsieur ?......répondit-elle avec une certaine rougeur.

—Pardon, madame,—reprit l'officier qui allait vite en besogne, je ne voudrais pas être indiscret. Je vous demandais si vous habitez ici.

Elle s'humanisa. Une honnête femme peut répondre à cela.

—Oh ! j'y suis de passage—répliqua-t-elle—de passage seulement.

—Comme moi, en ce cas. Et, vous habitez ordinairement ?.........

Elle se rebiffa, elle fit la mijaurée. Un peu sèchement.

—Mais monsieur,—fit-elle—je ne sais vraiment ce que.........

Il l'interrompit avec un rire qui avait quelque chose d'enfantin.

—Allons ! Allons ! madame, ne vous fâchez pas. Ça ne tire pas à conséquence tout ce que je vous dis là. Dans une heure, ni vu, ni connu. Il faut me passer ça. Je ne sais pas comment vous seriez, vous, si vous veniez de passer, comme moi, deux ans au Sénégal, au pays des négresses.

Tout cela était dit d'un ton si allant, si gai que la plus austère vertu eût été désarmé et se fût laissée aller au rire, sans arrière-pensée.

Ce fut ainsi, d'ailleurs, qu'agit la fière Espagnole.

Le capitaine la voyant rire prit de l'avance. Il poursuivit ;

—De sorte—que vous comprenez,—quand on rentre en France, si, par chance, au premier pas qu'on fait en son pays, on rencontre un miracle de beauté comme il m'arrive......

—Oh ! monsieur, je vous en prie...... —minauda l'hétaïre.

Au fond, elle se sentit très flattée. Ce bois sec avait de la verdeur.

—Je dis miracle de beauté continua le capitaine en s'échauffant—et je n'en démords pas. Vous voyez donc ce qui peut se passer dans les veines d'un homme qui n'a jamais été de bois, oh ! pour ça non.

—Savez-vous que vous parlez très bien monsieur ?—riposta-t-elle.

Elle était à court de belles phrases. Son vocabulaire était restreint.

A Paris, celui qui l'avait envoyée comptant sur sa discrétion lui avait fait la leçon à un tout autre point de vue.

Peut-être s'était-il méfié d'une éloquence à laquelle les épices ne faisaient pas défaut. Les filles de Tralos Montes se nourrissent de piment.

Mais l'entreprenant marsouin avait été encouragé de son audace.

Il reprit de plus belle, Métaphore sur métaphore, il entra dans la place avec la *furia* bien française qui caractérise ce corps l'élite.

Au bout d'un quart d'heure, Mlle Carmen ne se défendait plus.

Son cœur était pris d'assaut. Elle capitulait avec armes et bagages.

Satisfait l'incandescent Lamalgue crut devoir jeter un peu de cendres sur cette braise. Il proféra un long soupir plein de mélancolie.

—Voilà bien les contradictions de l'existence—fit-il.—On se rencontre un soir sans se connaître. On échange quelques paroles, le temps de s'apercevoir qu'on ne se déplairait pas trop. Et v'lan il faut se séparer !

Et il exhala un second soupir plus dolent que le premier.

—Pourquoi faut-il se séparer ?—questionna l'amoureuse Carmen.

—Pourquoi ? Mais parce qu'on tire chacun de son côté. Vous vous envolez vers Cythère ô déesse de l'amour et moi je cours par les voies les plus rapides, là où le devoir m'appelle

Ce devoir est il si pressé que cela ? Ne peut-on le retarder ?

—Impossible, ô flamme de ce crépuscule ! Ne m'avez vous pas entendu, tout à l'heure, interroger cet officieux sur l'heure des trains ?

Oui, je vous ai entendu. Mais le train que vous voulez prendre est un train charette, cher monsieur. Et, d'abord, où voulez vous aller ?

—A vous je ne cacherai rien. Je dois rentrer à Paris.

—La belle affaire ! Prenez demain matin le rapide à Cannes.

—Et, en attendant demain, ô ma charmante conseillère, que ferai je ?

Carmen, qui avait arboré l'éventail, s'en voila à moité.

—Voilà une question à laquelle vous seul pouvez répondre.

— Ça mord, — pensa la belle fille s'applaudissant intimement.

Un coup de cloche venu de la cour de l'hôtel annonça que l'on pouvait rentrer pour le dîner à table d'hôte.

Il faisait presque entièrement nuit au dehors.

—Voilà qui tombe bien mal ! —maugréa le capitaine.

—Bah ! — riposta l'ingénue,—ce n'est qu'un chapitre interrompu.

Elle prit le bras que lui offrit le galant soldat pour la conduire à table.

Hélas ! le chapitre interrompu ne devait pas être repris de sitôt.

Soit, en effet, que le repas l'eût alourdi soit qu'un séjour d'une heure sur le "plancher des vaches" l'eût assagi, il se trouva qu'au sortir du repas le brillant capitaine Lamalgue n'était plus dans les mêmes dispositions.

Ses facultés semblaient avoir baissé de plusieurs crans.

Aussi la bouillante Carmen vit-elle toutes ses sollicitations échouer.

—Chère amie,—lui dit l'officier, — si vous m'aimez, ce n'est pas vingt-quatre ou quarante huit heures qui peuvent attiédir votre amour.

Vous m'attendrez donc, n'est-il pas vrai ? Pour ce soir, je dois mettre en lieu sûr certains papiers qui ne m'appartiennent point. Ce souci ôté, je serai tout entier à vous.

C'était bien de ça, en vérité, que Carmen Hualdès était jalouse.

Elle ne pensait guère à cette bagatelle qu'est l'amour.

Ces papiers qu'on voulait mettre à l'abri, cette sacoche qui battait la hanche du capitaine, voilà ce qu'elle voulait précisément.

Or, quand elle vit que sa résolution était bien prise, que l'officier prenait le chemin de la gare, elle feignit d'accepter son adieu provisoire.

—Eh bien ! soit ! —dit-elle, — j'attendrai votre retour, mon beau sire. Voulez vous, toutefois, me permettre de vous accompagner jusqu'au train ?

—Si je vous le permets,—fit Lamalgue.
—En voilà une question !

Et le bras de la jeune femme sous le sien, il s'engagea sur la route enténébrée.

XII

LE COUP DU PERE FRANÇOIS

Il y avait deux bons kilomètres pour atteindre la gare.

La jeune femme paraissait moins gaie qu'au premier moment.

Elle faisait du sentiment, elle exhalait son âme dolente.

—Quel ennui que vous partiez, — soupirait-elle.

L'exhubérante créature s'animait de plus en plus, à chaque pas qu'elle faisait sous le couvert des ombres. Et, vraiment le marsouin n'était plus à la hauteur.

C'est que la flamme de Carmen grandissait en proportion de l'épaisseur des ténèbres environnantes.

Autour d'eux les arbres se pressaient plus nombreux.

Avec un peu d'attention, le capitaine eût distingué derrière lui, sur la route, des bruits de pas criant sur le sable et le gravier.

Un moment, il parut même s'en inquiéter et regarda.

—Qu'avez vous ? —questionna l'Espagnole, se serrant contre lui.

—Il me semble qu'on nous suit, — répondit l'officier

Elle joua mal son rôle. Elle n'eut pas l'air de craindre.

Tout au contraire, elle éclata de rire.

—Ha ! ha ! C'est vous , un soldat qui avez peur ?

—Peur ? —répliqua Lamalgue. — Ce n'est pas pour moi que j'ai peur.

Et, très imprudent, il ajouta, tapant sur la sacoche:

—C'est que, voyez-vous, je porte sur moi des papiers importants.

Parbleu ! Elle le savait bien.

—Vous vous effrayez à tort,—ricana-t-elle.—Vous vous croyez encore en Afrique. Ce ne sont pas des nègres, bien qu'il fasse noir.

Et elle se mit à rire de ce bon mot très facile

Ils continuèrent à s'avancer. La route se fit plus déserte.

Cependant l'officier paraissait plus tranquille.

Il mit sa main gauche sur un revolver de poche après avoir ramené la sacoche.

C'était le bras droit qu'il donnait à l'Espagnole, le bras "militaire".

Il ne remarquait point que celle-ci s'y accrochait avec plus de tenacité, qu'elle l'immobilisait peu à peu

—Foin des terreurs de la nuit ! —dit-il joyeusement.—Parlons d'amour, ma belle Carmen.

—C'est ça, parlons d'amour, mon beau capitaine.

—Vous n'avez pas encore répondu à ma question.

—Quelle question? Il me semble que je vous ai tout dit !

—Excepté cela Où allez-vous en partant de Juan les Pins ?

—A Nice. Peut-être irai-je jouer quelques écus à Monte-Carlo.

—Ah ! Aux frais de la princesse, sans doute ?

Elle se laissa prendre au jeu de mots. Elle répliqua naïvement :

—Elle n'est pas princesse ; elle n'est que comtesse.

L'officier se dit qu'il y avait lieu d'exploiter cette franchise.

—Ah ! Elle n'est que comtesse ? — Alors, c'est une femme.

—T'es bête ! Que croyais-tu donc que c'était ?

—Dame ! J'aurais cru, comme tout le monde, que c'était un homme.

—Mon petit il y a un homme tout de même dans l'affaire.

Ah ! je ne suis donc pas si bête que j'en ai l'air !

Elle se remit à rire, bonne fille, se donnant partie gagnée

—Non, tu es même très intelligent. Et puis, maintenant, je puis bien tout te dire. Il y a un homme, le comte Otto, un vieux

—Ah ! un vieux ! Et.... un Allemand, qui a pu t'apprendre ?

Elle venait de concevoir un doute. Ce soldat était peut-être malin

Mais non Le soldat répondit avec candeur et simplicité :

Qui m'a appris ? Mais toi-même. Est-ce que tu n'as pas dit "le comte Otto ?"

—Oui, mais qu'est-ce que ça prouve ?

—Ça prouve qu'il n'y a que les Allemands qui s'appellent Otto.

—Non pas. En espagnol, on prononce de la même façon.

—Pas en français. Or, tu parles français en ce moment, ma chère.

—C'est juste,—fit la gourgandine convaincue par cet argument concluant.

—Mais, voyons, —reprit Lamalgue,— Allemand ou non, il n'importe. Raconte-moi ton histoire. Elle doit être drôle.

—Ah ! oui, c'est rigolo, mon petit. Figure toi que je connais à Paris, un vieux, c'est vrai qu'il est Alboche, qui s'appelle le comte Otto.

—De Stohlfeld, pas vrai ?

Elle s'interrompit derechef et demanda inquiète :

—Tu le connais donc, ce vieux-là, mon petit capitaine ?

Le rire de l'officier la rassura.

—Otto le vieux Stohlfeld ! Qui ne le connaît pas à Paris ?

C'est le plus enragé noceur qu'on puisse trouver. Moi-même j'ai badrouillé avec lui, il y a six ou sept ans. Tu vois que je le connais.

Le dialogue prenait le ton et le diapason convenables.

Elle recommença sans remarquer que son cavalier jetait par dessus sa tête un regard circulaire dans l'obscurité ambiante, pleine d'embûches.

—Mais ce qu'il y a de plus rigolo, mon cher, c'est que le vieux m'a envoyée ici pour faire une commission. Devine à qui cette commission ?

—A ton ami de cœur, je parie.

—Tu n'y es pas. Il m'a envoyée à sa femme, mon petit, à sa femme, tu entends. J'ai couché et mangé deux jours chez elle. Et c'est beau chez elle, je te le jure, une villa qui coûte au moins cent mille francs.

—Ah elle est bien bonne ! éclata Lamalgue, surexcité.

—Attend, ça n'est pas fini, ajouta Carmen riant aussi.

—Comment ! Il y a encore autre chose dans ton histoire.

Oui, mon bon !

Le vieux m'envoyait prévenir la comtesse que son ami allait venir la rejoindre.

—Tiens ! tiens ! tiens ! Et comment s'appelle-t-il, l'ami ?

—C'est un officier français, un beau garçon, un capitaine, comme toi ; il s'appelle M. d'Héricourt et on dit qu'il va partir pour le Sénégal.

Pour le coup Lamalgue ne fut pas maître de son émotion.

La nouvelle dut le surprendre, car il eut un brusque haut-le-corps.

—Qu'est-ce qui te prend ? demanda la gourgandine.

—Rien, fit l'officier. Je pense qu'Héricourt est de ma promotion.

Ha ! ha ! Et tu te dis qu'il serait peut-être temps de le remplacer auprès de la comtesse, puisqu'il part quand tu arrives ? *Qui va à la chasse perd sa place.*

Cette phrase, bien de circonstance, fut lancée d'une voix haute et joyeuse.

Le couple était parvenu à un coude du chemin dominé par des arbres.

Il y avait là une villa en construction dont les fondations étaient béantes.

Brusquement une ombre surgit devant les amoureux promeneurs.

Oh ! j'ai peur ! murmurait Carmen, en se pendant au bras de l'officier.

Au même instant, celui-ci se sentit tirer en arrière, à moitié étranglé.

Un foulard venait de lui serrer le cou. Il chancela et se sentit sur le dos d'un homme.

A la sacoche, prononça une voix brève.

Je m'en charge, fit l'amoureuse Carmen, qui lâcha les bras de Lamalgue.

En même temps, un coup de poing pesant étourdit celui-ci.

La sacoche avait été ouverte avec dextérité, et vidée de même.

Il eut la force de jeter un cri aigu, sentant qu'on le traînait vers la fosse ouverte pour l'y précipiter. Il s'accrocha à son agresseur.

Mais alors, la scène changea de caractère et d'aspect.

Au moment où Lamalgue, suspendu par la main gauche au pan de la vareuse de l'assassin, glissait dans les fondations, un bras herculéen le saisit lui-même et le dégagea.

Hardi ! cria une voix rude, n'en laisse pas un.

Il y eut un bruit de lutte dans la nuit.

L'officier s'était relévé et avait mis son revolver au poing.

Pas la peine, patron, dit quelqu'un à son oreille. La besogne est faite.

Chut ! demanda-t-il. Ne parle pas Guermeur.

Le colosse découvrit toutes ses dents dans un large rire.

De la main, il montra quatre hommes ligoté, comme des saucissons.

Sur le sol, deux autres gisaient, râlant dans l'herbe.

L'un avait le poitrine défoncée et hoquetait péniblement.

De la tempe de l'autre un filet rouge coulait maculant le sol.

J'ai tapé trop fort, murmura le Breton. Il n'en reviendra pas.

Cependant, on accourait des hôtels et des villas voisines.

On apportait des lanternes et des torches. L'émotion était considérable.

Guermeur fit signe aux agents, ses compagnons.

Ne perdons pas de temps. Le train va passer. J'ai réquisitionné un wagon. Allons, ouste ! Bonjour, la compagnie.

Fallait donc dire que vous étiez de la rousse ? fit l'organe gouailleur et grasseyant de l'un des Parisiens emmenottés.

Des hommes d'équipe, commandés pour la circonstance, ramassèrent les blessés qu'on porta jusqu'à un fourgon tout prêt.

Et la femme ? réclama l'un des captifs toujours railleur.

—Mets-lui un baillon, Onésime, — ordonna la voix de Guermeur.

—Pas la peine, monseigneur, — répliqua le faubourien, je me coupe la langue.

Alors Guermeur s'approcha de Lamalgue, qui avait remis son revolver dans sa poche et s'époussetait de son mieux avec son mouchoir.

—Mon capitaine,—demanda-t-il respectueusement, — voulez-vous que je vous donne deux hommes pour vous garder ?

L'officier eut un geste de refus amical.

—Maintenant, ce n'est plus la peine, mon ami. Je vais revenir à l'hôtel. Avisez tout de suite le parquet. J'irai demain à Nice faire ma déposition.

Et se tournant vers le public, il le remercia de sa tardive intervention.

En ce moment un homme traversa les rangs et vint à lui.

—Mon capitaine,—dit-il,—vous plaît il d'accepter l'hospitalité d'un camarade ?

Il faisait noir malgré les lanternes, ce qui permit à Lamalgue de serrer la main à Pierre Audouars, sans se laisser reconnaître par lui.

—Merci de votre invitation,— répondit-il ; —je l'accepte. Voulez vous me donner le bras pour m'aider à marcher, car je suis un peu engourdi et froissé.

Ils sortirent ainsi de la cohue indiscrète, se dirigeant vers la Garoupe.

—Vous sentez-vous fatigué ?—demanda l'artilleur avec sollicitude.

—Heu ! Ils m'ont bousculé un peu rudement. Il n'y paraîtra plus demain.

Et, quand ils furent seuls, à la montée de la côte, sous la lune qui se levait :

—Allons ! Le tour est joué ! — fit le marsouin avec un bel éclat de rire.

Pierre Audouars s'arrêta court, pétrifié par la surprise.

—Abel ! —murmura-t-il en regardant son compagnon.

—Tais-toi ! —répliqua l'agent. — Je suis le capitaine Lamalgue, débarqué hier, secrètement, du *Sénégal*, et auquel on vient de voler ses papiers.

—Je ne comprends pas ! — prononça Pierre tout à fait ahuri.

—Tu comprendras mieux chez toi, mon vieux. Mais ne trahis pas mon incognito.

—Alors, toute cette aventure n'était qu'une comédie ?

—Une comedie ! Heu ! qui a failli tourner au drame. J'ai joué gros jeu. Si mon brave Guermeur était arrivé cinq minutes trop tard, j'étais mort.

—Pauvre frère ! mais pourquoi risquer de telles aventures ?

—Pourquoi ! —Parce qu'il fallait mettre en échec la contre-police de trois pays.

—Oh ! —fit le capitaine.— Ainsi cette bande d'escarpes qui t'a attaqué ?....

—Est payée avec de l'or anglais et allemand sans le savoir.

—Et la femme avec qui tu es parti de l'hôtel, à ce que l'on m'a dit ?

—Leur complice. C'est elle qui avait mission de voler mes papiers.

—Mais......ces papiers, Abel ? Comment vas-tu faire pour les retrouver ?

—Je ne les retrouverai pas. Rien ne serait plus facile que de les reprendre. En ce moment, ils courent sur la route du Golfe, où ils seront en sûreté, dans une heure, chez Mme la comtesse de Stohfeld à la villa des Bambous.

—A la villa des Bambous ? fit Pierre Audouars qui tressaillit.

—Oui, la villa des Bambous. Est-ce que tu la connais ?

—Je l'ai aperçue en me promenant sur la route, prononça-t-il d'une voix altérée.

Et revenant au sujet de l'entretien, il interrogea de nouveau.

—Et le capitaine Lamalgue, que fait-il pendant ce temps ?

—Le capitaine Lamalgue a pris, hier soir, le rapide à Marseille. Il a dû être reçu aujourd'hui même par le ministre. Dans quinze jours au plus tard, tu partiras.

—Ah ! —fit encore Pierre, dont la poitrine se souleva dans un soupir.

Cepen lant, ils avaient fait le chemin. Ils e[illegible]nt à l'hôtel, où l'officier d'artillerie fit donner tout de suite une chambre à son compagnon.

—Qu'on m'apporte ma note sur-le-champ,—demanda celui-ci.—Je partirai avant le jour. Je ne veux pas me mettre en retard.

La note payée, les deux frères s'enfermèrent dans la chambre de Pierre.

Audouare paraissait soucieux. Savariau remarqua sa tristesse.

—A quoi penses-tu, frère ?—questionne-t-il affectueusement.

L'officier passa la main sur son front et répondit avec effort :

—Abel, ne viens-tu pas de me dire que la femme qui t'a volé ces papiers doit les porter à la comtesse de Stohlfeld, à la villa des Bambous ?

—Parfaitement, c'est bien ça que je t'ai dit, Pierrot.

Il ajouta, avec un malicieux sourire dévisageant son frère de lait :

—Mais ne te mets pas en peine pour ces papiers.

Ils étaient faits pour être volés.

L'officier le considéra une fois encore avec stupeur.

—Avec toi—dit-il—on va de surprise en surprise. Je ne m'étonnerai plus.

—Ceci veut dire que tu as une autre question à m'adresser ?

—Oui—confessa Pierre, souriant malgré lui de se voir ainsi deviné.

—Tu vas me demander si cette comtesse n'est pas une espionne ?

Et, Pierre se taisant, Abel Savariau poursuivit :

—J'ai le don d'ubiquité, tu sais cela. Or je t'ai vu rôder autour de la villa, et ce n'est pas pour les beaux yeux de l'Allemande que tu y rôdais.

Audouare ouvrit la bouche sans qu'aucun son en jaillît.

Pour le coup, c'était trop fort. Cet homme lisait donc dans les cœurs.

—Maintenant, achève ta confession—dit l'agent affectueusement.

—Oh ! murmura l'officier—à quoi bon ? tu as lu en moi.

Je n'avais qu'une chose à t'apprendre. Tu m'as envoyé ici pour fuir le danger, Abel. Eh bien ! le danger m'y a suivi,

—Je sais cela, Mlle de Folligny habite la villa des Bambous.

—Comme tu dis cela ?—Mais c'est épouvantable !—Chez l'espionne !

—Sans doute, chez l'espionne, et c'est tant mieux pour nous.

—Alors quoi ?—Ton jugement sur elle n'est donc plus le même.

Savariau se leva et prit les mains de son frère.

—Pierre,—lui dit il,—si Mlle de Folligny peut te payer de retour, aime-la adore-la, fais en ta femme. Jamais plus noble créature n'a mérité de porter le titre de Française.

—Ah !—s'écria Audouare radieux—Mon cœur ne m'avait pas trompé.

Abel le fit asseoir et lui raconta par le menu la dramatique scène de la villa, scène où Isabelle l'avait sauvé.

XIII

DEUX HOMMES ET DEUX FEMMES

Le bruit de l'attentat s'etait répandu. On en parlait sur la côte.

Malgré les démarches personelles de Savariau auprès des divers organes de la région, la presse avait parlé de l'agression dont le capitaine Lamalgue avait eté l'objet sur la côte d'azur.

Et maintenant on en parlait à Paris, on en parlait dans toute la France.

Voilà qui va à merveille !

Telles furent les paroles par lesquelles Abel prit congé de son frère de lait lorsque, le surlendemain, il prit à Nice le rapide pour Paris.

Dans le même train s'embarquait Samuel Walter.

Le Yankee, en effet, avait hâte de réintégrer la capitale.

Déjà, par dépêche chiffrée, il avait prévenu Simon Helmann, son complice et son bras droit. Mais il était nécessaire qu'il y eût entre les deux hommes une entente plus explicite.

D'autant que, de leur côté, le comte et la comtesse de Stohlfeld allaient agir, sans aucun doute.

Or, dans cette association d'intérêts entre les divers ennemis de la France, une compétition subsistait. Chacun servait les autres, mais en faisant, au préalable la part de son propre avantage.

Il y avait entre eux d'autre lien que cette haine commune de la généreuse nation dont ils recevaient en commun l'hospitalité.

L'heure viendrait prochaine sans doute où les associés de la haine se battraient entre eux pour le partage du butin.

Cependant, au Golfe Juan, la comtesse Hedwidge prolongeait son séjour.

La mission dont l'avait chargé son mari était terminée.

Même, elle avait tout lieu de la croire heureusement terminée.

En effet, Carmen Hualdès, si facilement échapp[illegible] mains des agents de Savariau, [illegible]vée, la nuit même à la villa des Bambous.

Elle était arrivée, mais en quel état, justes cieux !

Sa robe était frippée et déchirée, sa chevelure aux trois quarts défaite.

Il y avait de la poussière sur ses fines bottines, il y en avait sur tout sa personne, jusqu'à sur son visage rougi par une course rapide.

Elle était entrée comme une furie dans le jardin de la villa

La première personne qu'elle y avait rencontrée, c'était Mlle de Folligny.

Isabelle selon son habitude, respirait l'air de la nuit, sur un banc de la terrasse, au milieu du feuillage toujours vert des arbres tropicaux.

Elle s'était levée, surprise, à la vue de l'Espagnole.

Celle-ci en effet, avait quitté les Bambous la veille, annonçant son retour pour ce jour même ou le lendemain, sans préciser.

Et voici qu'elle entra en une toilette lamentable.

Une telle fugue eût suscité des alarmes dans les esprits les moins prévenus.

Celui d'Isabelle de Folligny n'était que trop bien disposé au soupçon.

A la vue de cette femme en désordre, elle ne put retenir un cri :

—Ah ! mon Dieu ! madame, que vous est-il donc arrivé ?

Mais avant que Carmen pût répondre, la comtesse était accourue.

Elle avait entendu l'exclamation d'Isabelle.

C'était déjà trop que la maladroite Espagnole se fût laissée voir à la jeune fille faite comme elle l'était.

Pour y remédier autant que possible, Hedwige joua la surprise :

—En vérité, ma chère, comme vous êtes drôle !

Qu'est-ce qu'il y a ?

Carmen comprit qu'elle devait une explication vraisemblable.

—Il y a, répondit-elle, affectant de rire que je viens de courir comme une folle à travers la compagne, avec la peur aux talons.

—La peur ? demanda Isabelle. — Peur de quoi donc ?

—Figurez-vous que j'étais à Juan les Pins, où j'ai dîné. Il y avait là plusieurs personnes, des gens de mauvaise mine ; il y avait aussi un officier qui venait de débarquer d'un bateau à vapeur.

Parlant ainsi, elle jetait un coup d'œil significatif à la comtesse.

—Voyons, dit amicalement celle-ci, ne restons pas dehors pour causer. Rentrons. Vous pourrez mieux raconter la chose.

On pénétra donc dans le salon où Fritz avait allumé les lampes.

Alors Carmen après avoir ôté manteau et chapeau, reprit sa narration, moins essoufflée que précédemment.

—Après la table d'hôte, j'avais pris le chemin de la gare. Les hommes dont je vous parle venaient derrière moi, en bande.

A un moment donné, ils se sont pris de querelle avec l'officier.

—Oh ! fit vivement Isabelle qui avait pensé à Pierre Audouare, lui ont-ils fait du mal ? comment s'appelait cet officier ?

Un coup d'œil de Mme de Stohlfeld avertis l'Espagnole.

Je ne peux pas vous dire ce qui s'est passé. Je me suis enfuie, prise par la peur, manquant le train. J'ai couru, couru, et me voilà.

Tout ce récit n'était que d'une très médiocre vraisemblance.

Mais Isabelle n'y prit point garde. Ce qu'elle voulait savoir c'était si, dans cette bagarre, où elle avait tout lieu de voir un guet-apens, Pierre avait été blessé.

—Le nom, répéta-t-elle, haletante, le nom de cet officier ?

Carmen se garda bien de donner le nom du capitaine Lamalgue.

Elle jeta le premier qui lui revint en mémoire.

Je crois qu'il s'appelle M. d'Héricourt.

—M. d'Héricourt ?—fit la jeune fille, —ici en ce moment ?

Les deux autres femmes crurent voir dans cette surprise une crainte.

—Je crois, malgré tout,—acheva l'Espagnole,—qu'il n'a pas eu grand mal.

Qu'en savait-elle, puisqu'elle s'était enfuie dès le début de l'affaire ?

Moins troublée, Isabelle eût pu lui poser cette question, d'ailleurs embarrassante.

Mais, en entendant ce nom, la jeune fille respira plus librement.

La comtesse lui jeta un mauvais regard de froide jalousie.

Elle l'aimait donc toujours, qu'elle s'intéressait ainsi à lui ?

Seulement, en ce moment, d'autres soucis absorbaient la pensée d'Hedwidge.

Le premier de ces soucis était de faire disparaître Carmen.

L'"auxilliaire", en effet, sa besogne faite, devenait compromettante.

Un plus long séjour pouvait tout perdre. Il fallait que l'Espagnole s'éloignât du Golfe par les voies les plus rapides. Peut-être même était-il déjà trop tard, si l'attentat était connu.

—Isabelle, ma chère amie,—dit Mme de Stohlfeld —j'ai quelques mots à dire en particulier à madame qui repart tout à l'heure.

Mlle de Folligny ne se fit pas prier pour s'éloigner.

Mais, pour la première fois, elle se rappela les paroles de Savariau.

Alors, poussée par une curiosité bien légitime, elle sortit, mais fit le tour de la véranda du rez-de-chaussée et se trouva à portée d'entendre.

A peine avait-elle quitté le salon que la comtesse demanda anxieusement :

—Eh bien ?

—Eh bien, c'est fait. J'ai les papiers, —répliqua Carmen.—Mais il n'est que temps de filer. Je ne crois pas avoir été reconnue. Pourtant les agents doivent être à mes trousses.

—Les agents ? — questionna Mme de Stohlfeld avec effroi.

—Oui, les agents. Il était gardé, le capitaine. Nos hommes n'ont pas eu de chance. Je les ai entendus lutter, mais les autres étaient les plus forts. A cette heure, on a dû emmener tout le monde à Antibes ou à Nice.

—Miséricorde !— fit encore Hedwidge. —Pourvu qu'on ne se doute pas de votre présence ici ?— La voiture est prête. Il y a un train pour l'Italie dans une heure.

—A Cannes, sans doute?

—Oui, à Cannes. Je vais vous y conduire moi-même. Ce sera plus habile.

—Vous avez raison. Seulement, il faut que je change de toilette.

Isabelle entendit la plus grande partie du dialogue.

Elle n'en put entendre la fin, les deux femmes remontant au premier étage.

Carmen avait dit à sa noble complice, en hésitant :

—C'est égal, il est fâcheux que cette jeune fille m'ait vue revenir.

— En effet, c'est fâcheux, — prononça sourdement la comtesse.

Elle acheva sa pensée à haute voix.

—Je m'arrangerai pour qu'elle n'en parle pas de sitôt.

Dix minutes plus tard, le landau de la villa, conduit par le toujours fidèle Fritz Hopkireh, roulait sur la route de Cannes. Une heure n'était pas écoulée que la belle Carmen Hualdès s'installait dans un compartiment de première classe en route pour Vintimille où elle prendrait un train italien.

Il n'était que dix heures et demie du soir.

....

Au moment même où la comtesse, après avoir installé son, "amie" de fraîche date, l'"auxilliaire" du comte Otto, dans son compartiment, revenait vers la sortie des voyageurs, elle recula, partagée entre la crainte et la joie.

Mais il était trop tard pour se dissimuler. Elle avait été reconnue.

Un voyageur, son chapeau d'une main sa valise de l'autre, s'avançait vers elle pour la saluer.

Et ce voyageur n'était autre que le capitaine d'Héricourt.

Carmen Hualdès n'avait pas menti au capitaine Lamalgue en lui racontant qu'elle était venue annoncer à la comtesse l'arrivée de d'Héricourt.

Cela faisait partie des moyens "diplomatiques" du comte Otto.

C'était par Héricourt, en effet, s'il le jugeait opportun, que le noble époux tenait sa noble femme.

Mais ce que le comte Otto ne savait pas encore, c'était que le voyage de Julien d'Héricourt avait eu deux motifs, au nombre desquels ne restait, en aucune façon, le désir de se rapprocher de la comtesse.

Le premier de ces motifs, le plus impérieux, c'était que, la veille, il avait été avisé par le colonel Derrien, d'avoir à se rendre à Marseille pour y attendre le moment et l'ordre du départ de la mission.

Le second était son désir de revoir Isabelle avant de la quitter, pour toujours peut-être.

Ce que savait Julien, c'était qu'Isabelle habitait chez la comtesse.

Il ne pouvait donc éviter celle ci. Il espérait, toutefois, pouvoir échanger de suprêmes paroles avec la jeune fille, sans subir la présence d'Edwidge.

Et voilà que la fatalité s'en mêlait.

C'était Hedwige en personne qu'il rencontrait à sa descente du train, sur le bitume de la gare de Cannes.

Elle avait eu le temps de se remettre de son trouble.

—Vous, vous ici ?—demanda t-elle.

Moi, —répondit-il, embarrassé,— Est-ce que cela vous surprend ?

Elle répliqua sur un ton de doux reproche, avec tristesse :

—Oui, cela me surprend. Savez-vous combien il y a de jours que je ne vous ai vu, mon cher capitaine ?

—De jours ? —fit-il distrait.— Mais je ne sais trop.

—Dites tout de même, pour voir si vous les comptez ?

Comment voulez-vous que je le sache ? Dix ou douze, peut être ?

Elle eut un sourire aimer, les prunelles humides.

—Il y en a douze déjà que je suis ici. Et vous m'avez laissé partir de Paris sans venir me conduire à la gare, sans prendre même de mes nouvelles. Il y a un mois, Julien, que je ne vous ai point vu.

Il ne se defendit pas. Qu'eût-il pu dire pour sa défense ?

Ou plutôt, que peut dire pour sa défense l'homme qui n'aime plus la femme dont il est toujours aimé ?

Ce sont là des situations cruelles dans la vie d'un galant homme.

Hedwidge ne voulut point abuser de son embarras.

Elle souffrait, mais elle l'aimait. Elle voulait le reconquérir.

Les voyageurs s'éloignaient de la gare. La voiture de la comtesse l'attendait toujours.

Elle le fit monter dans le landeau et s'assit à côté de lui.

La voiture s'ébranla et se mit à courir sur la route, longeant la mer.

C'était une nuit tiède, une nuit de rêve. Les étoiles scintillaient à d'incommensurables profondeurs. Très haut dans le ciel, au-dessus du couchant, Orion étalait son splendide quadrilatère, son baudrier des Trois Rois. Plus bas Sirius étincelait, diamant des immensités ténébreuses.

Alors une femme que l'amour étreignait, cette femme toute prête au crime, ne vit plus que l'être cher auquel elle avait lié son âme.

Lui demeurait sans voix, inerte, honteux de lui même.

Tout à coup un sabot de cheval sonna sur la route.

Un cheval croisa le landau.

On passait en cet instant sous un bec de gaz de la route.

Le cavalier et Héricourt se regardèrent et se reconnurent.

—Oh ! pensa Julien, brusquement ennuyé, Pierre Audouars ici.

Et Pierre qui venait de laisser à Juan-les-Pins le capitaine Lamalgue, ou plutôt Abel Savariau, afin de comtempler, dans sa joie nouvelle, la maison où dormait sans doute Isabelle, se sentit le cœur broyé d'une affreuse douleur.

—Héricourt ! murmura-t-il. Avec elle, sans doute !

XIV

LA TRADELIERE

En face de Cannes, ou plutôt de la pointe de la Califournie, se développe l'île Saint-Marguerite, fourrés de bois de pins du milieu desquels émerge, farouche comme un donjon du moyen âge, le fort qui domine ce morceau détaché du continent.

A l'extrémité orientale de l'île, dans un incessant remous de vagues se dresse l'écueil qu'on nomme la Tradelière.

D'où vient ce nom ? de l'italien sans doute, car l'étymologie serait trop ambitieuse de remonter jusqu'au latin pour expliquer cette dénomination par une racine synonyne de "trahison".

Et, pourtant, il est vraiment "traître" cet flot.

Bien des barques s'y sont perdues. Des navires de plus fort tonnage y sont venus s'éventrer, malgré l'avertissement des brisants.

Les torpilleurs, ces libellules de tôle, évitent la roche maudite baignée par le courant.

Là, sans cesse, la mer bout et écume, fouettant de sa neige les sinistres anfractuosités du récif, y écrasant ses lames courtes.

Que de fois, du haut du belvédère de la villa, Isabelle de Folligny n'a-t-elle pas senti ses regards invinciblement sollicités par ce bouillonnement lointain, comme si, dans cette écume attirante, elle eût vu un mirage de la destinée.

A table, quelquefois, obligée de converser avec une femme qu'elle devait ménager, ne lui avait-elle pas dit avec une sorte de désir :

Est ce qu'il ne serait pas possible de voir cette roche de plus près ?

—Peut-être bien répondait la comtesse. Mais il faudrait connaître un marin expérimenté. Ah ! si Jacopo était ici.

Jacopo, c'est un pêcheur italien que la comtesse a connu jadis à Finale où elle a séjourné trois hivers consécutifs, au temps où elle était jeune fille. Un accident avait privé le pauvre garçon de l'usage de la parole. Cela ne l'empêchait point d'être un matelot merveilleux, si adroit et si audacieux que ses compatriotes l'avaient désigné d'un surnom significatif :

"Il Pesce, le poisson.

Or le troisième jour après l'arrivée de Julien d'Héricourt aux Bambous, Mme de Stohlfeld qui l'avant-veille, s'était absentée toute la journée, dit en souriant à Isabelle :

—Ma chère amie, vous savez que si vous voulez visiter les îles, Jacopo vous y portera quand vous voudrez.

—Quel Jacopo ?... demanda Mlle de Folligny.

—Mais celui que je connais, homme aussi sûr que bon marin. Au temps où ma famille venait passer l'hiver à Finale, à Albenga ou à Savone, nous aidions de tout notre pouvoir les parents de ce pauvre garçon. C'est vous dire qu'il m'était dévoué jusqu'à la mort, qu'il se serait fait hacher pour moi.

Elle ajouta, d'un air de modestie très détaché :

—Or, je viens de rencontrer Jacopo à Cannes, où paraît-il, il est établi, il y a dix ans. Il m'a reconnue et je lui ai promis d'aller le voir. Vous pourrez donc, chère amie, mettre à profit son affection pour moi.

—Merci, madame, répondit la jeune fille. J'en profiterai.

Et elle décida, à part soi, qu'elle ferait l'excursion le lendemain.

Ce lendemain, d'ailleurs, devait être l'un des derniers jours de sa villégiature sur la côte. Depuis plus de deux semaines qu'elle habitait chez la comtesse, la fille du général de Folligny avait dû vaincre

chaque jour ses répugnances, son aversion croissante à l'encontre de cette étrangère dont son oncle lui avait dénoncé le rôle plus que suspect.

E. cette antipathie n'avait fait que s'accroître au moment du dramatique incident qui l'avait mise en rapport avec Abel Savariau.

L'agent ne lui avait laissé aucun doute à cet égard.

L'épisode du retour inopiné de Carmen avait achevé de confirmer les paroles de Savariau et de pousser ou paroxysme les sentiments d'Isabelle.

D'ailleurs, elle sentait que cette animadversion était partagée.

La comtesse Hedwidge lui rendait avec usure son antipathie.

Un plus long séjour n'était donc plus possible.

C'était une véritable souffrance que subissait la jeune fille.

Ce n'était pas tout. Il y avait d'autres motifs à ce départ projeté.

L'arrivée inopinée de Julien d'Héricourt, avait décidé Mlle de Folligny à s'arracher à un contact qu'elle jugeait avilissant.

Ses sentiments à l'égard du jeune officier avaient changé.

Certes, elle le trouvait aussi beau, aussi séduisant que par le passé.

Mais elle ne lui pardonnait point cette légèreté de caractère, cette faiblesse de volonté qui le plaçait, malgré lui sous le joug de l'étrangère.

Car, à cette heure, Isabelle ne conservait plus aucun doute sur Julien d'Héricourt.

Et ce manque de virilité morale en cet homme si beau au physique lui causait une impression pénible, un insurmontable dégoût.

Elle le comparait involontairement à l'autre, à Pierre Audouars.

Quelle différence entre ces deux natures !

Du même âge, soldats tous les deux, ils étaient en tout dissemblables.

Chez un on retrouvait, sans doute ce courage téméraire, cette bouillante valeur qui a toujours été l'apanage du sang français.

Mais il s'y mêlait on ne savait quoi d'indécis, de trouble, d'inférieur en un mot, qui le laissait impuissant contre l'obstacle réel.

Chez l'autre, au contraire, rien ne brillait au premier abord. Un secret désir du mieux, un constant effort vers la perfection continue, éteignaient l'éclat de mérites supérieurs.

Héricourt, c'était l'audace, l'impétuosité, mais aussi la folie.

Audouars, c'était le sang-froid, l'intrépidité réfléchie.

Et ces vertus du soldat devaient être celles de l'homme.

Julien avait la parole facile, la verve entraînante, la caresse du regard, du geste, de la voix, de la phrase, il pouvait captiver les yeux, allumer le désir, troubler le cœur avec les sens.

Pierre ne troublait pas, n'éblouissait pas.

C'était l'homme au verbe lent et mesuré, plein d'images et de pensées, rare en paroles, riche en justesse du mot. Et ce mot était toujours substantiel et profond, fort comme son âme, doux comme ses yeux, triste comme son regard.

Pour le premier, l'amour ne pouvait être que la rapide flambée d'une passion ou d'un caprice, la fumée d'un bois odorant.

Isabelle se disait toutes ces choses avec une grande lucidité.

Elle avait cru longtemps qu'elle aimait Héricourt.

Elle s'apercevait aujourd'hui que Pierre Audouars lui était plus cher. Depuis qu'ils avaient échangé, là-bas, au crépuscule, de douces et tristes pensées, elle ne lui avait plus adressé la parole.

Mais elle savait qu'il était encore là.

A plusieurs reprises, le matin ou le soir, elle l'avait vu passer discrètement sous ses fenêtres, tantôt à pied, tantôt à cheval.

Une seule fois, une seule, elle s'était laissée voir à lui.

Il l'avait saluée de loin.

Et, dans ce salut, il avait mis tant de bonne grâce, tant de respect, qu'elle s'était sentie très fière d'être aimée ainsi...

Car elle n'en doutait guère, un secret pressentiment le lui révéllait, il l'aimait sans oser le dire. Peut-être ne le dirait-il jamais ?

De cela Isabelle ne souffrait pas encore. Elle y prenait même plaisir.

C'est là un raffinement de tendresse pour les natures exquises, celle en qui la sensibilité se contient, se savoure elle-même.

Et maintenant il lui manquait : elle avait besoin de le voir.

Car elle ne le voyait plus depuis quatre jours déjà.

La dernière fois qu'il était passé sur la route c'était dans la journée où Carmen Hualdès était rentrée échevelée à la villa.

Cela s'était passé le soir, et, quand la comtesse était revenue de Cannes, vers minuit elle avait ramené M. d'Héricourt.

Depuis ce jour-là, Pierre Audouars n'avait pas reparu.

Avait-il repris le chemin de la capitale ?

Non. Cela, Isabelle ne le croyait pas.

Quelque chose lui disait que Pierre n'aurait pas quitté le Golfe sans le lui faire savoir, sans lui envoyer son adieu.

Son adieu ? Elle avait un frisson en prononçant ce mot.

"Adieu !" Toute la vie ne tient-elle pas dans ces cinq lettres ?

Adieu !—On se voit un matin on regarde ensemble le soleil qui se lève ; on lit en d'autres yeux le présage d'un heureux jour.

Et voilà que le jour s'use : le midi embrase l'existence ; la fatigue naît de la course en commun ; on a peur du déclin qui s'approche.

Elle sonne pourtant cette heure du déclin. L'astre descend, le crépuscule revêt d'une suprême splendeur les horizons qui vont s'effacer de nos yeux.

Tout à coup, on tressaille ; on s'aperçoit qu'on est seul sur la rive.

La main qui tenait notre main l'a lâchée ; la compagne ou le compagnon qui marchait à notre bras s'est enfui. Nous ne le verrons plus.

Et alors seulement, on s'aperçoit des nœuds intimes, des liens insoupçonnés qui nous liaient à lui. Toutes ces fibres rompues saignent ; elles saigneront toujours désormais. — Et c'est la nuit.

Le jour où elle eut la prescience de cette vérité redoutable, Isabelle essuya ses yeux que les larmes avaient envahis.

—Si je suivais le conseil de la comtesse ?—se dit-elle.

Elle courut à Cannes, y trouva Jacopo, lui retint sa barque pour l'après-midi du même jour.—"Quatre heures"—avait dit l'Italien—suffiraient à la promenade... Isabelle devait revenir après le déjeuner de midi. Elle l'annonça à son hôtesse.

Une lueur de joie passa sur les traits d'Hedwige, surtout lorsque la jeune fille la prévint qu'elle repartirait pour Paris à la fin de la semaine.

Or, on était, ce jour-là, au mercredi qui suit les Cendres.

Cette joie d'Hedwidge était bien naturelle.

Depuis qu'Héricourt habitait Cannes la jeune femme s'apercevait qu'il était distrait et rêveur. Il ne retrouvait sa verve et l'éclat de son esprit qu'en présence d'Isabelle. Manifestement, le beau capitaine de dragons était épris de la fille du général de Folligny.

Isabelle disparue, l'obsession prenait fin ; Héricourt lui était rendu.

Pas pour longtemps, hélas ! Elle savait qu'il allait partir, quitter la France pour de longs mois. Elle ne voulait pas dire "pour toujours", car, en nos temps, on revient des colonies les plus lointaines, les plus malsaines.

Mais ce départ était imminent. L'ordre pouvait arriver à tout instant.

Du moins, pendant ces derniers jours d'ivresse, Mme de Stohfeld voulait Julien sans partage.

La promenade d'Isabelle en mer servait son souhait.

Et puis, qui pouvait dire ? La mer est parfois mauvaise sur nos côtes. Il s'y lève des coups de vents subits, et Jacopo était si dévoué.

Depuis deux jours, d'ailleurs, le baromètre annonçait des menaces.

Ces menaces, Hedwidge les connaissait.

En somme, ce n'était pas elle qui poussait sa rivale à l'abîme.

Elle eut pourtant un vague trouble au moment où la jeune fille, abritée sous son ombrelle, prit à pied le chemin de Cannes.

—Si je la prévenais ! pensa-t-elle.

Elle céda à ce bon sentiment et, quittant la terrasse, courut jusqu'à un angle de la propriété, d'où elle pouvait rappeler la promeneuse.

Mais là elle s'arrêta et retint son souffle, cachée par une haine.

Deux voix s'élevaient, dans l'allée, deux voix basses, en confidence.

L'une était la voix d'Isabelle, l'autre celle de Julien d'Héricourt.

Oui, de Julien. L'officier, lui aussi, avait couru après la jeune fille.

Que lui disait-il ? Hedwige écouta et put entendre le dialogue.

—Mademoiselle,—avait commencé le capitaine,—me permettez-vous de vous accompagner pendant quelques pas ?

Surprise, Isabelle s'arrêta et répondit, un peu ironique :

—Monsieur, je n'y verrais aucun empêchement si....

—Si......?—interrompit Héricourt.

—Si les devoirs de la galanterie ne vous obligeaient à demeurer près de Mme de Stohlfeld.

—Mme de Stohfeld va sans doute faire sa sieste, mademoiselle, car il fait très chaud. On peut même dire que l'été est commencé.

—Vous êtes pressé de le faire commencer raille la jeune fille.

—Vous n'avez pas répondu à ma question, mademoiselle ?

—J'y réponds. J'aime assez faire mes courses seule.

Si ce que vous avez à me dire n'est pas long, je puis m'attarder de quelques secondes.

Ah ! —fit il,—vous comptez par secondes avec moi ?

Elle répliqua, hautaine, presque dure.

—Je croirais manquer à tous mes devoirs envers Mme de Stohlfeld en tenant une autre conduite, monsieur d'Héricourt.

Il ne protesta pas. Il avait le front baissé, la voix grave.

—Mademoiselle, — reprit il, — je ne combattrai pas vos préventions. Mais cet instant, cette seconde, pour compter comme vous, est solennelle dans ma vie. Je vais partir,—vous l'ignorez peut-être —et ne suis ici qu'en attendant l'ordre de mon départ. Les moments me sont comptés pour vous dire ceci. Reviendrai-je ? Dieu seul le sait. Quel que soit pour moi l'avenir, me pardonnez-vous de vous demander s'il m'est permis d'emporter, là bas, où mon pays m'envoie, à défaut d'une espérance, un souvenir qui remplira toute ma vie, qui sera le meilleur stimulant de mon énergie et de mon courage ?

Ces paroles, il les prononça simplement. Elles venaient de son cœur.

Isabelle vit bien qu'il était sincère, que l'aveu était profond.

Elle s'en sentit bouleversée.

Car ce. aveu, elle ne l'avait pas prévu, elle ne s'y attendait pas.

Si étrangère qu'une femme soit à l'amour, peut-elle demeurer indifférente à l'éclosion soudaine du sentiment qu'elle a inspiré ?

Peut-elle résister à cette magie d'une tendresse ardente qui prend pour la séduire toutes les délicatesses du terme, toutes les caresses de la voix ?

Un instant, l'esprit d'Isabelle flotta dans les vapeurs d'un songe.

Héricourt l'aimait.

Lui, le jeune et bel officier, le paladin dont le regard de flamme avait consumé tant de cœurs, le chevalier dont rêvaient à Paris et ailleurs tant de femmes énamourées, avait réellement pensé à elle ?

Et il avait pensé à elle, non comme on pense à un caprice, à une amourette, à une conquête facile, mais comme on pense à la femme dont on veut faire sa compagne, à la bien aimée à laquelle on donne sa vie

Il ne demandait que le droit d'emporter un souvenir, peut-être une espérance.

Ah ! elle trembla, cette fois ! Ce fut son tour de baisser les yeux.

Et, pour cacher son trouble, elle se hâta de mettre fin à l'entretien.

—Monsieur,—répondit-elle,—s'il peut vous être agréable de garder mon souvenir, je ne me crois ni le droit ni le pouvoir de vous le défendre.

Elle lui tendit la main et fit un pas pour s'éloigner.

Cette main, Julien porta à ses lèvres. Très ému, il murmura :

—Isabelle, si je ne devais plus vous

revoir, me pardonneriez-vous de vous aimer ?

Cette fois, elle ne répondit pas et s'enfuit en courant sur la route.

—Allons ! —prononça derrière la haie Mme de Stohlfeld,—que ta destinée s'accomplisse ! Ce n'est pas ma faute Je défends mon bien.

Elle demeura immobile, dévorant du régard Héricourt qui regagnait la maison le front penché, l'âme flottante.

—Oh !— gronda-t-elle.—Tu n'a pas cru si bien dire. Tu ne la verras plus.

Et, pareille à la tigresse qui rampe dans la jungle avant de bondir sur sa proie, elle s'avança, onduleuse et souple, vers le jenne homme qu'elle allait ressaisir.

Pendant ce temps, Isabelle, l'esprit troublée, la poitrine haletante, se hâtait sur le chemin poudreux, d'où les souffles printaniers faisaient monter des fumerolles de poussière.

Là bas, sur la mer, à l'Ouest, des nuages sombres s'allongeaient.

Elle marchait d'un pas rapide, déjà sous la menace.

Pauvre Pierre ! Où était-il à cette heure ?

En quel lieu retiré de la côte cachait-il ce désespoir qui lui était venu quatre jours plus tôt, lorsque, dans la voiture de la comtesse de Stohlfeld, il avait cru reconnaître Isabelle assise aux côtés de Julien.

Cette erreur de sa vue n'avait elle été que l'avertissement du destin ?

....

Mlle de Folligny avait parcouru la route.

Elle était un peu lasse, ayant marché vite. Il était deux heures et la chaleur grandissait de minute en minute, une chaleur d'orage, lourde et suffocante.

Au bout de la Croisette, en face de l'île, elle trouva Jacopo paré.

Il avait pris un autre homme avec lui. Obséquieux, prodigue en révérences, il aida la jeune fille à embarquer.

La voile ouvrit son aile, la barque s'envola dans le bleu.

Assise à l'arrière, Isabelle laissa son âme errer au loin.

Elle était venue pour contemple : le paysage paradisiaque. Elle ne vit que l'Eden de son cœur, où les paroles du tentateur exerçaient déjà leurs ravages.

Il l'aimait ! Julien d'Héricourt l'aimait !

Tout s'effacait autour d'elle ; un vertige fatal l'attirait.

Brusquement elle s'éveilla. Elle fut arrachée au songe.

Un souffle inattendu venait de fouetter la mer, qui avait grossi tout à coup.

Les deux matelots s'étaient levés, pris d'épouvante. Au lieu de serrer la voile, ils franchirent le plat bord et se jetèrent à la mer.

Et tandis qu'ils nageaient vers l'île Sainte-Marguerite, la barque saisie par une furie de vent soudaine, bondissait, éperdue, au milieu des brisants, emportée par les tourbillons d'écume sur les pointes mortelles de la Tradellière.

XV

CELLE QUI AIME

Eh bien ! oui. Elle l'avait ressaisi.

Julien d'Héricourt était retombé sous le joug.

Il y avait une heure, une heure à peine que, penché sur la main d'Isabelle, y appuyant ses lèvres sincères, il lui avait parlé d'un amour éternel, d'un amour qui deviendrait sa vie, qui serait la consolation de sa mort.

Et, soudain, caressante, l'autre femme, était venue à lui, les yeux noyés de langueur.

Et maintenant hébété, il sentait l'horreur de son parjure empoisonner son cœur. Les paroles dites tout à l'heure à Isabelle brûlaient ses lèvres. Une sorte de haine montait en lui

Hedwige était là, près de lui.

Il ne la regardait même pas. Son œil était fixe, plein de visions odieuses, s'efforçant de suivre l'autre dans le ciel assombri.

Il voulait s'expliquer avec Hedwige, lui dire enfin qu'il ne l'aimait pas qu'il ne l'avait jamais aimée.

Sa vie passée n'allait-elle pas prendre fin bientôt ?

Ce départ pour l'Afrique n'était-il pas un renouveau de son existence ?

Or, Julien ne voulait emporter de la France que le cher et pur souvenir de

l'amour qui allait le réhabiliter, lui donner une seconde naissance.

Son regard revint vers la comtesse et se fit alors moins dur, plus humain.

Hedwige paraissait dormir.

Autour d'eux c'était le silence pesant, la chaleur écrasante qui prélude aux grandes commotions de la nature, aux bouleversements du globe, — le calme avant la tempête, comme dans leurs cœurs.

Héricourt ne voulut point interrompre ce sommeil.

Il s'accouda, le front plissé, l'œil errant sur la mer.

Combien de temps dura sa rêverie morne ?

Il n'aurait su le dire.

Le ciel se faisait noir au loin. Il n'y prit point garde.

Tout à coup, au large comme un point blanc, une voile se détacha sur la nappe devenue sombre et sur les horizons de l'île.

Héricourt se rappela qu'à cette heure Isabelle était en mer.

Cette pensée le galvanisa. Il éprouva comme une secousse.

Ses prunelles s'attachèrent, fascinées à ce point fugitif.

Cette voile, c'était celle de la barque qui portait Mlle de Folligny.

Elle était là-bas, sur cette mer d'encre, elle, la seule aimée.

Soudain l'air entier frissonna, un nuage de poussière vint de la route.

Et la mer se couvrit de lignes blanches, instantanément.

Une rafale avait passé, terrible coup de fouet du vent d'Ouest.

L'ouragan accourait, féroce, implacable, striant l'échine des vagues de ses formidables lanières sifflantes.

Héricourt eut l'intuition du péril couru par Isabelle.

Il avait vu la barque donner de la bande à tribord et s'enfoncer dans le bouillonnement de chaudière qui entourait l'écueil.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il involontairement,—oh ! mon Dieu !

Hedwige se ranima soudain.

—Qu'y a-t-il donc ?—questionna-t-elle — Que vous arrive-t-il ?

Il l'aperçut les yeux rougis, la face inondée de larmes.

Il l'avait crue endormie : — elle pleurait.

Il n'eut pas pitié de ces pleurs. Il lui saisit la main.

—Là bas !—fit-il d'une voix rauque—là-bas ! Voyez-vous.

Et il lui montrait la petite voile affolée perdue sur les roches.

Maintenant on eût dit un goéland entraîné dans la vortex.

Hedwige retira sa main avec violence. Elle répondit farouche :

—Cette barque, là-bas ?—Après ? Que voulez vous que ça me fasse ?

Il eut une clameur de colère, révolté par cette cruauté.

—Oui, cette barque, — vous la connaissez, vous savez que c'est elle qu'elle porte.

—Qui, — elle ? Je ne vous comprends pas.

—Elle, elle, Isabelle, Mlle de Folligny.

La comtesse éclata d'un rire aigu, fait de plaintes, un rire qui déchira l'oreille.

—Isabelle de Folligny ? — Encore une fois, que voulez-vous que ça me fasse ?

—Malheureuse ! s'exclama l'officier. Mais songez donc au danger qu'elle court ; songez qu'elle est perdue, dans ces vagues, dans cette tempête.

Hedwige tordit ses belles mains de patricienne.

Ha ! ha ! ha ; Cela vous émeut, monsieur d'Héricourt ? Vous tremblez à la pensée de la mort de cette femme qui ne vous aime pas ? Et celle qui vous aime, qui souffre et qui pleure près de vous, ne vous émeut pas ; vous ne la voyez point ?

La tempête ? Les vagues ? C'est ici qu'elles sont les vagues ; ici qu'elles gronde, la tempête. Les vagues bouillonnent dans mon sang, la tempête rugit dans mon cœur. Et vous ne voyez rien de tout cela ; vous n'avez d'yeux que pour l'agonie de cette femme. Est-ce que je n'agonise pas moi ?

C'était effrayant, ces sanglots mêlés à ce rire strident.

Mais qu'importait à Héricourt ? Que lui faisait cette douleur.

Madame, rugissait-il, il y a là-bas une pauvre femme innocente, une jeune fille qui vous était confiée, et qui va mourir, vous entendez, mourir d'une mort affreuse, sans que vous ayez pour elle un regard de pitié.

—Pitié ? répéta la comtesse, avez-vous donc pitié de moi.

Pendant ce temps l'orage montait au zénith.

Les nues se pressaient, se soudaient les unes aux autres.

Elle venaient, pareilles à des monstres à des bêtes apocalyptiques, dévorer le firmament, verser leur ombre sur la mer.

Celle-ci était toute blanche d'écume, en pleine ébullition.

La petite voile perdue battait encore de l'aile dans ce cataclysme.

—Oh ! pleurait Héricourt, fou de douleur, elle, elle, là bas, perdue sans ressource, et moi je suis seul ici, impuissant à la secourir.

La comtesse fit écho à cette plainte, comme le gouffre fait écho au tonnerre, quand la foudre ébranle les sommets.

—Oui, oui impuissant, tu l'as dit. Quoi que tu fasses, quoi que tu veuilles faire, tu ne peux la sauver. Elle est perdue, pour toi, perdue pour le monde.

Demain, un pêcheur la prendra dans ses filets ; ou l'apportera, la belle morte ; on lui fera un beau cercueil, un beau service à l'église, on lui creusera une tombe sous les fleurs. Tout le monde suivra son convoi ; on pleurera, on gémira. On dira : Vous savez, c'est la belle jeune fille, la Française, qui habitait au Golfe-Juan, à la villa des Bambous. Elle s'est noyée, là, sur la Tradelière, au bout de Sainte-Marguerite. Et le conseil municipal de Cannes fera planter une croix en face de l'îlot, une croix en pierre dure, — pour marquer la place où elle s'est noyée.

Et moi, je rirai comme une folle, et les gens me croiront folle de chagrin. Et je serai folle de joie, parce que la mer m'aura vengé, parce qu'elle m'aura jetée le cadavre de celle qui m'avait pris celui que j'aime.

Les affreuses paroles sonnaient comme un chant, comme le refrain d'un vocero funèbre, scandées par les hurlements des rafales, par les crépitements de la foudre.

Sous le ciel noir, des éclairs sillonnaient les lourds nuages.

Sur la mer, des fentes s'ouvraient, pareilles à des tombes.

Brusquement, la ...que disparut, la tache blanche s'effaça.

—Misérable femme ! — s'écria Julien d'Héricourt.

Il s'élança, hors de lui, dans l'allée qui descendait du mamelon.

Elle se jeta en travers de la route, les bras ouverts.

Je ne veux pas que vous partiez.

—Elle est morte ! sanglota le soldat. Je veux mourir aussi.

—Taisez-vous ! Je ne veux pas ; je ne veux pas.

Elle l'avait saisi.

Elle se liait à lui et dans les rugissements de la tempête, sa voix et ses plaintes se tordaient, inutiles, Que faisait à la nature ce deuil humain s'ajoutant à l'universelle désolation ?

De la terrasse de la villa dont les volets claquaient, dont les ardoises s'envolaient dans la trombe les servantes affolées, appelaient leur maîtresse à grands cris :

— Madame, madame, où êtes-vous Répondez !

Elle ne voyait que Julien, livide de douleur, pleurant des larmes de sang.

Il luttait contre elle, désespérément, ménageant sa force.

Mais elle nouait ses bras aux siens, comprenant bien que la folie le tenait, que si elle le laissait échapper, il courait à cette mer en furie, il l'affronterait, désespéré.

D'un effort exaspéré, n'ayant plus aucune pitié de la femme il tordit ses bras qui se violacèrent sous ses doigts.

Alors, libre, d'un bond il s'élança hors du bosquet, sur la pente.

—Ah ! fit Hedwige qui sentit la terre manquer sous ses pieds.

Et elle tomba, inerte, évanouie, tandis qu'à quelques mètres à peine, la foudre s'abattait sur la cime d'un eucalyptus qui prit feu comme une torche sinistre.

Les deux servantes allemandes avaient entendu le cri.

Elles accoururent ; elles emportèrent la comtesse inanimée.

Pendant ce temps, le capitaine d'Héricourt parcourait comme un insensé la route et descendait au port du Golfe-Juan.

Des pêcheurs épouvantés essayaient de saisir leurs barques que la lame choquait les unes contre les autres.

— Un bateau ! — cria Julien, — un bateau et un homme de cœur pour aller à la Tradelière sauver une femme qui se meurt.

Tous les yeux se levèrent sur lui avec compassion. Une femme dit :

— Pauvre monsieur ! L'orage lui a ôté la raison.

XVI

CELUI QUI AIME

“Aimer, c'est souffrir”, a écrit un saint qui fut poète.

Si la comtesse Hedwige souffrait comme une damnée, Pierre Audouars souffrait comme un saint. Et jamais le ciseau de la douleur n'acheva de tailler son chef-d'œuvre dans une plus belle âme d'homme.

Le soir du jour où Savariau, jouant jusqu'au bout son rôle de capitaine Lamalgue, se coucha de bonne heure à l'hôtel de Juan les-Pins pour se lever de meilleure heure encore le lendemain, Pierre alla seller lui-même le cheval de louage sur lequel il avait l'habitude de pousser sa course aux environs.

Savariau ne venait-il pas de lui dire parlant de Mlle de Folligny :

— Aime la, épouse-la. Jamais femme ne fut plus digne d'être aimée.

Aussi l'officier d'artillerie ne voulut-il pas remettre au lendemain le bonheur de revoir, sinon la bien-aimée, du moins les lieux qu'elle habitait.

Ce fut une surprise pour le cheval de refaire deux fois le même chemin.

Mais Audouars n'avait pas pour habitude de consulter sa monture.

Il descendit donc le boulevard de la Plage et piqua des deux sur la route de Cannes.

C'était une nuit splendide, que les étoiles éclairaient discrètement.

Le ciel, la mer, les plantes, tout respirait l'amour.

Et l'amour chantait aussi dans l'âme illuminée de Pierre.

Il alla d'une allure modérée sur le chemin, voulant jouir longtemps de ses impressions heureuses. Au coude que fait sur la route le grand magasin de faïences du Golfe, il vit de loin la villa des Bambous dresser dans l'air limpide son belvédère et son toit crênelé.

Il ralentit encore son allure et mit sa bête au pas.

Docile et complaisant, le coursier ne protesta pas.

Pierre passa ainsi, le cœur en fête, devant la belle propriété orientale.

La grille était ouverte, ce qui le surprit. Au deuxième étage une fenêtre était éclairée. Il ne se rappela pas que Savariau lui avait appris que là se trouvait la chambre d'Isabelle.

N'importe ! Il salua cette clarté ainsi qu'un phare d'espérance.

Aussi longtemps que tourné sur sa selle, il peut l'apercevoir, il alla au pas.

Mais la route fit un coude brusque. Alors il reprit le trot.

Il avait des délicatesses pieuses. Il ne voulait pas revenir tout de suite sur ses pas, de peur que, si l'on veillait encore dans la maison, on ne s'étonnât du passage si prompt de ce nocturne cavalier.

Il poussa donc plus en avant, évitant la lueur des réverbères.

Tout à coup un grincement de roues lui annonça l'approche d'une voiture.

C'était un landau traîné par deux chevaux superbes.

La fatalité voulut que le véhicule et le cavalier se rencontrassent sous le feu d'un bec de gaz. Et Pierre eut le temps de reconnaître dans la voiture son camarade Julien d'Héricourt aux côtés d'une femme.

La femme portait une capeline blanche que l'officier se souvenait d'avoir vue sur la tête d'Isabelle de Folligny.

Les amoureux s'alarment vite.

Une ombre les épouvante.

Pour Pierre cette coiffure fut une preuve. Comme si d'autres femmes qu'Isabelle ne pouvaient se coiffer de capelines blanches ?

Alors toute la joie mourut en lui, d'un seul coup.

Il laissa le landau disparaître. Comme il revenait, il entendit dans le jardin de la villa le piaffement des bêtes qu'on dételait.

Un démon, en croupe derrière le cavalier, murmura à son oreille :

—Broie ton cœur, Pierre Audouars, étouffe ta plainte. *Elle l'aime*

Il rentra à Juan les Pins. La nuit lui parut sombre comme l'enfer.

Il la passa, debout, accoudé à l'appui de sa fenêtre.

Malgré lui, à travers l'espace, ses yeux cherchèrent la fenêtre illuminée.

Il ne la vit point. La distance l'avait elle éteinte ?

Ou plutôt n'étaient-ce pas les larmes qui l'avaient effacée dans les yeux du soldat.

Car il pleurait, le pauvre Pierre : il pleurait comme un enfant.

Il pleurait l'illusion perdue, le rêve si promptement dissipé qu'il avait fait quelques jours auparavant sur la plage.

Il pleurait les bonnes paroles d'Abel, sitôt démentie par l'événement.

Le jour le surprit ainsi l'œil brûlé par les larmes, mais toujours attaché sur les collines dans la verdure desquelles se dressait le belvédère.

Il allait rejoindre Savariau qui partait.

Il l'escorta jusqu'à la gare.

L'agent vit bien que son frère avait souffert, mais il eut la délicatesse de ne point le questionner à ce sujet.

Et, quand il se trouvait seul, l'officier sentit que tout s'écroulait en lui.

Isabelle aimait Héricourt. Il se disait cela avec force, afin de mieux enfoncer l'arme empoisonnée dans son cœur.

A Paris, Helmann le lui avait fait entendre Abel, lui aussi, dans leur terrible entretien, avait exprimé le même sentiment.

C'était lui qui avait tort, lui, Pierre Audouars.

Que venait-il faire ici ?

Pourquoi se jetait-il en travers de cet amour ?

Héricourt n'était-il pas le premier occupant ?

Puis, il songeait à cette promenade nocturne, en voiture, sur la route de Cannes, et il lui venait des doutes cruels.

Est-ce que les filles du monde ont le droit de sortir ainsi, librement, avec leurs fiancés, alors que les filles du peuple en seraient irrémédiablement compromises ?

Mais son amour était si respectueux qu'il écartait ce doute.

Il ne s'accordait point à lui-même le droit de juger Isabelle.

Savariau ne venait-il pas de lui dire qu'elle était la plus noble, la plus pure des créatures, que nul soupçon ne devait, ne pouvait l'effleurer ?

Un instant la torture fut trop forte. Elle se compliqua de jalousie.

Elle eut raison de la constance de ce fort. Il dit : "Assez !"

Il voulut en secouer le deuil, chercha à se distraire.

Il courut à Nice et à Monte-Carlo.

La douleur l'y suivit

Il revient à Juan-les-Pins.

La solitude lui valait mieux.

Une lettre l'attendait à l'hôtel, une lettre de Savariau.

L'agent lui disait en substance, lui annonçant son retour.

—Je sors du ministère. Tiens toi prêt. Tu as bien fait d'emporter tes bagages, car tu n'aurais pas le temps de revenir à Paris. Les ordres de départ sont signés. Tu rallieras Marseille dans deux jours.

—C'est la fin du rêve ! — murmura Pierre qui écrasa sa dernière larme dans ses yeux —Patrie, patrie, tu nous prends plus que notre sang !

Il se rappela alors qu'il avait promis au jeune capitaine commandant du fort de Sainte-Marguerite d'aller déjeuner avec lui.

Il l'avisa par dépêche qu'il tiendrait sa promesse le lendemain.

Le camarade le reçut, assez contrarié.

—Tu tombes mal, lui dit-il. Je suis mandé aujourd'hui même à Nice. Mais n'importe ! Nous allons déjeuner à la vapeur. Tu auras ensuite tout le loisir de te promener dans l'Ile avant de regagner Cannes.

Les choses se passèrent ainsi.

Le repas fut absorbé en moins d'une heure. Vers midi et demi, Pierre libre de son temps et de ses mouvements, dirigea sa promenade vers la pointe orientale de l'Ile. Ces bois de Pins déserts l'attiraient. Il voulait souffrir sans témoins.

l'Eternelle Sagesse forme des plans qu'elle réalise toujours.

Pourquoi l'officier se trouva-t-il, ce jours-là, à la pointe de l'Ile, au moment même où l'embarcation qui portait Isabelle, abandonné par les deux marins qui la montaient, venait, saisie par la rafale, se briser sur la plate-forme rocheuse de la Tradelière ?

Au moment, en effet, où le coup de vent éclata, Pierre se tenait debout sur le cap extrême sur les récifs les plus bas au niveau de l'eau.

Il vit Jocopo l'Italien et son compagnon se jeter à la mer.

Il vit la barque bondir sur les crêtes soudainement hérissées.

Il distingua, à l'arrière, une figure de femme agitant les bras.

En même temps un cri sinistre vint de la roche, un appel de détresse.

Pierre avait trop de fois navigué pour n'être pas quelque peu au courant de la manœuvre d'un bateau.

En cet endroit un éboulis de blocs titaniques formait comme une jetée gigantesque, abritant un port naturel.

Une dizaine de barques y dormaient sur leurs grappins.

Courir à l'une de ces embarcations, saisir au collet l'un des pêcheurs qui s'y tenaient couchés, fut pour l'officier l'affaire d'un élan.

—Embarque, embarque ! —ordonna-t-il au matelot stupéfait.

Et comme celui ci, pris de peur devant la mer, hésitait, Pierre appela deux soldats qui se trouvaient là en promenade et les requit de lui prêter main-forte.

C'étaient deux "joyeux" deux garçons bien rablés qui avaient servi dans l'infanterie de marine. Ils ne se firent pas tirer l'oreille

Bon gré, malgré, le matelot dut pousser au large avec les trois compagnons à bord. En même temps, Pierre emportait un cablot enroulé dont il ferait, le cas échéant, un va-et-vient de l'écueil à l'Ile.

Ce fut une lutte furieuse entre la mer et le vent unis.

Il n'y avait pas une seconde à perdre, si l'on voulait arriver à temps pour sauver la pauvre passagère, si lâchement abandonnée.

Les soldats avaient pris les avirons et nageaient vigoureusement.

Le pêcheur tenait la barre ; c'était lui qui connaissait les passes.

Debout, à l'avant, Pierre avait déroulé le cablot et s'apprêtait à en lancer l'un des bouts à la barque en détresse

Vingt fois rejetés par les vagues qui dressaient de véritables murailles liquides entre les deux bateaux, les hardis sauveteurs parvinrent enfin à bonne distance de l'esquif en perdition.

Brusquement, ils firent entendre un cri de douleur.

Un pli énorme de la vague venait de leur cacher la barque.

Quand elle reparut, elle était à trois encâblures plus bas.

Elle ne bougeait plus, ou si peu que rien.

Une lame l'avait emportée et clouée sur un rocher aigu.

Elle était là, semblable à un gigantesque papillon blanc fixé par une épingle invisible. Ses voiles battaient comme des ailes, ses vergues et ses agrès avaient l'air d'antennes brisées.

La femme, à l'arrière, ne criait pas.

Elle avait vu venir les sauveteurs. L'espoir était rentré en elle.

Les mains jointes, les yeux au ciel, elle priait ardemment.

Ont eût dit de quelque vision céleste, d'un ange debout à la poupe du bateau.

Et les coups de mer secouaient la frêle coque, sans la déraciner.

Le vent mugissait alentour, les lames déferlaient.

Les embruns montaient comme les plis d'un suaire transparent.

De temps à autre, ils enveloppaient la barque en détresse.

Alors elle se fondait dans la trame liquide : elle paraissait s'évanouir.

Trois fois l'assaut donné par le bateau de secours fut repoussé.

—C'est tenter Dieu ! — murmura l'homme de barre.

Mais, soudain, dans une déchirure du voile de brume, Pierre aperçut la femme en prière. Il la reconnut.

—Isabelle ! — prononça-t-il, frémissant.—Isabelle !

Ce nom ainsi murmuré lui fut comme un réconfort.

—Hardi !—cria-t-il.—Souquez sur les avirons ! Encore un effort.

Les deux soldats s'arc-boutèrent aux bancs.

Une lame venait, énorme, renflée comme une montagne.

Elles les prit, les souleva sur son échine, les jetta à une brasse de la barque.

Cela suffit. Pierre lança le câblot qui vint s'enrouler au pied du mât.

Lui même d'un bond, sauta dans l'esquif en perdition.

—Pierre ! Monsieur Andouars !—fit Isabelle dans un grand cri.

La secousse avait jeté l'officier avec violence sur les bancs.

Il se releva le crâne ouvert, le visage ensanglanté.

Mais il n'avait pas le temps de songer à lui-même.

Rapidement il fixa le câblot au mât de la barque clouée sur le récif.

Puis il hala dessus et attira l'autre le plus près possible.

Alors, aidé par l'un des soldats, il fit passer la jeune fille à l'autre bord.

De terre on les aida. Le retour f[illegible] aussi terrible que l'aller.

Mais lorsqu'ils se retrouvèrent sur le rivage en sûreté Pierre osa regarder sa compagne.

Celle ci, pâle mais forte, plus belle sous ses vêtements trempés d'eau salée, vint à lui, calme, grave, sans sourire Elle lui prit la main.

—Vous m'avez sauvée, monsieur Andouars, dit-elle simplement.

Il se pencha sur les doigts blancs pour les porter à ses lèvres.

Quelque chose coula de son front, une large tâche rouge s'étala sur la main qu'il tenait. Quel baiser eût mieux traduit son amour ?

—Votre sang ?—prononça la jeune fille.—Vous êtes blessé...... pour moi.

Lui, il sourit, n'ayant pas encore parlé.

Et, dans cette f[illegible]e sanglante, ce sourire fut un rayonnement.

Quelque chose entra dans l'âme d'Isabelle, quelque chose d'irrésistible, comme une flamme d'héroïsme jaillie des yeux du soldat.

Il recouvra enfin la parole, et ce fut pour lui dire ;

—Vous ne pouvez garder ces vêtements, mademoiselle. Il y a près d'ici une maison de garde forestier. On trouvera bien de quoi vous habiller. Songez à vous.

—A vous d'abord—fit-elle.

Elle tira de sa poche un fin mouchoir de batiste que l'eau de mer avait respecté et sans qu'il pût l'en empêcher lui épongea le front.

Il tremblait. La secousse nerve[illegible], avait été trop forte.

Et, maintenant il se rappelait,et le [illegible]leur renaissait en lui.

Dieu lui avait fait cette grâce lu[illegible]avait accordé ce bonheur.

C'était lui,—ce n'était pas *l'autre*,—qui avait arraché la bien aimée à la mort.

Et c'était l'autre qui jouirait de ce bonheur, qui bénéficierait de cette grâce.

N'en est il pas toujours ainsi dans la vie ? Pour qui travaillons-nous sinon pour les autres ? Un poète latin l'a dit :

—Ce n'est pas pour vous, abeilles que vous faites vos ruches !

Lui, Pierre, il venait de sauver le bonheur d'Héricourt.

Machinalement, l'esprit flottant, le cœur en deuil, il marcha vers les pauvres demeures où des femmes apprêtaient déjà un grand feu de branches et des vêtements pour les naufragés.

Il était retombé sous le joug du chagrin sans mesure.

Et il ne voyait pas les yeux d'Isabelle fixés sur lui.

Une demi-heure plus tard, il étaient assis l'un et l'autre devant une cheminée où flambaient des souches de pins. Une femme de garde-forestier, attentive et adroite, avait bandé de compresses le front de l'officier.

Depuis les quelques paroles échangées sur la grève, il n'avait plus ouvert la bouche.

Ce silence pesait à Isabelle. Elle attendait une autre chose de lui.

—Vous souffrez ? interrogea-t-elle avec une sollicitude pieuse.

—Oui, je souffre,—répondit il.

Il faisait allusion à l'état de son cœur, elle à la blessure physique.

Derechef, le mutisme se rétablit. Pierre, accoudé à une table, regardait au dehors où la tempête faisait rage.

C'était la rencontre du mistral, vent du Nord-Ouest, descendu des gorges de la montagne, avec les souffles du Sud-Est, qui avait provoqué cette conflagration des flots.

Le ciel, embrasé par les éclairs, se traînait, sale et pesant, sur la mer et la côte. Les vagues, enragées par ce duel de l'air, se mettaient de la partie et mordaient le rivage comme des dents de fauve.

Et cette tempête des éléments couvrait d'autres tempêtes des âmes.

Tandis que là-bas, aux Bambous, Julien d'Héricourt luttait contre Hedwige, ici, sur ce morceau de terre enveloppé par les lames furieuses, Isabelle de Folligny assistait, silencieuse aussi, à un combat plus terrible que celui des deux vents, le conflit des deux amours qui se partageaient son cœur.

Qui l'emporterait en elle ? L'homme aux douces paroles ou l'homme aux viriles actions, le brillant Julien ou le noble Pierre ?

Et, les yeux fixés sur Audouare, qui ne voyait que l'abîme de son désespoir, elle attendait qu'un mot de sa bouche, un de ces mots qui conquièrent, qui décident, vint mettre un terme au combat de son pauvre cœur.

—S'il savait ?—se dit-elle.—S'il voulait ?......

Et il ne voulait pas, parce que .... parce qu'il ne savait pas.

Comment ne sentait il pas sur lui l'attente de ce cœur de femme, le fluide de cette sollicitude épanchée de ces yeux troublés ?

La douleur est une terrible maîtresse. Elle ne souffre pas de partage.

Et Pierre Audouare appartenait tout entier à la douleur.

Elle le tenait dans sa main de fer, le broyait comme la meule broie les épis.

Deux fois l'humble femme du pêcheur vint renouveler les compresses mouillées laver la plaie vive faite au front de l'officier.

Isabelle eût bien voulu remplir ce doux office, s'acquitter de ce soin pieux.

Elle n'osa le demander. La taciturnité de Pierre l'intimidait.

Et puis elle se disait que cette femme du peuple s'y entendait mieux qu'elle, que la douceur de son attouchement valait mieux que sa maladresse probable. Et elle craignait de faire souffrir Pierre en le soignant.

Cependant les heures avaient passé. La bourrasque avait été trop violente pour durer. La mer s'apaisait, le ciel redevenait limpide

On devait songer au retour.

De Cannes, où l'on avait assisté au drame, un yacht, appartenant à un riche propriétaire, était venu aux nouvelles.

—Voici le moment de rembarquer mademoiselle, — dit Pierre.

—Ne rentrez vous pas aussi ? — demanda-t-elle timidement.

—Je vais rentrer, en effet. Je compte quitter le Golfe demain.

—Moi aussi,— murmura Isabelle, — Ma mère m'attend à Paris.

Quand ils prirent pied sur la Croisette pressés de se dérober à l'importunité des curieux ils gagnèrent la plus proche station de voitures.

Dois-je vous ramener à la villa ? — questionna Pierre.

—Oui — répliqua-t elle, hésitante. — On y doit être inquiet à mon sujet.

Le sourcil de l'officier se fronça, son œil se fit plus sombre.

—C'est vrai, — murmura-t il ; — j'oubliais que vous êtes attendue.

A mi-chemin des Bambous, il sentit la main d'Isabelle se poser sur la sienne.

—A quoi pensez-vous donc, monsieur Audouars ?

—Je pense, — proféra-t-il d'une voix rauque, — qu'il est des heures où ce serait un bonheur de mourir !

Il arrêta la voiture et lui fit ses adieux. Il n'y tenait plus, et, cette fois, sans qu'elle eût le retenir, elle vit bien qu'il pleurait.

XVII

L'IMPASSE

Il était presque six heures du soir lorsque refoulant ses propres larmes, après avoir quitté Pierre Audouars sur la route, Isabelle de Folligny rentra à la villa des Bambous.

Elle y trouva la maison bouleversée les mines retournées comme après une catastrophe.

—Que s'est-il donc passé ici ? demanda-t-elle à Fritz.

—C'est juste! répondit l'homme de confiance de la comtesse, vous ne pouvez pas savoir.

Il s'est passé, mademoiselle, qu'on vous a crue perdue, que M. d'Héricourt a quitté la maison comme un fou et que nous avons trouvé madame évanouie.

—Oh !—se récria la jeune fille,—tout cela à cause de moi ?

—Oui, à cause de vous, mademoiselle. C'était assez naturel.

—Merci, Fritz —Et maintenant, le calme est-il revenu ?

—Madame a repris ses sens, mais elle est toute remuée.

—Et M. d'Héricourt ?

—Ah ! lui, nous ne savons pas. Il n'a pas reparu.

Elle allait sans doute poser de nouvelles questions, quand la porte s'ouvrit. La comtesse parut, blanche, les lèvres décolorées.

—Fritz, ordonna-t-elle d'une voix coupante, vous attellerez pour le train de huit heures. Mademoiselle nous quitte ce soir.

Et, voyant Isabelle ouvrir la bouche, elle s'avança vers elle.

—Vous me voyez ravie de vous retrouver vivante, ma chère. En vérité, c'est un miracle, à moins, toutefois, que vous n'ayez couru aucun danger.

Mlle de Folligny la considéra avec stupeur.

Jamais encore elle n'avait vu Hedwige sous cet aspect.

Certes, elle avait, en tout temps, admiré sa beauté superbe.

Mais aujourd'hui, avec cette pâleur de cire sur les traits, Mme de Stohlfeld lui apparaissait royalement belle.

Seulement, cette royauté était terrifiante.

La foudre des catastrophes humaines avait frappé cette femme ; une incommensurable douleur l'avait baignée d'un flu de sinistre qui, en quelques heures, l'avait vieillie, mais d'une vieillesse resplendissante.

La femme de chair semblait avoir dépouillé d'un seul coup les attraits de la matière séductrice. Elle s'était muée en une créature nouvelle de force et de volonté, en une sorte de Walkyrie pareille à ses sœurs guerrières de l'Edda et du Niebelungen.

—Madame, —répliqua Isabelle, — j'ai échappé, en effet, à un danger mortel ; je ne dois, comme vous l'avez dit, la vie qu'à un miracle.

Mais, puisque me voici revenue, puisque vous êtes remise des frayeurs que je vous ai causées, me permettez vous de vous demander l'explication des paroles que vous avez prononcées tout à l'heure?

—Quelles paroles, ma toute belle ?

—Celles par lesquelles vous avez annoncé mon départ à ce domestique.

—L'explication est très simple. Vous partez, en effet, ce soir.

—Ah ! il est donc venu une dépêche de ma mère me rappelant ?

—Il n'est rien venu. C'est moi qui vous chasse de chez moi.

Les joues d'Isabelle s'empourprèrent sous l'affront.

—Chut ! fit la comtesse,— Il est inutile que mes gens sachent le motif de notre séparation. Entre nous, ma chère, les choses doivent se passer correctement

décemment. Vous aves le temps de dîner avant votre départ. En attendant, nous allons monter, dans votre chambre. Là, je vous donnerai les raisons de ma conduite.

Mlle de Folligny réfréna sa révolte Elle suivit son hôtesse.

Quand elles furent parvenues au deuxième étage, Hedwige parla :

—A défaut d'autre preuve, votre accoutrement suffirait à me montrer que vous avez été réellement victime d'un accident. Vous pouvez vous en remettre à moi du soin de rapporter à la brave femme qui vous les a prêtés ces vêtements de pêcheuse de crabes.

—Madame, — interrompit Isabelle,— ce n'est pas pour plaisanter mon costume, j'imagine, que vous m'avez amenée ici. D'autant que j'ai à peine le temps de faire mes malles, n'ayant pas prévu un départ aussi précipité.

—Rassurez-vous à cet égard, ma chère. Vos malles sont faites. En femme d'ordre, j'avais prévu le cas où vous reparaîtriez, aussi bien que celui où je devrais rendre compte de votre linge à Mme de Folligny, votre mère.

Isabelle frisonna. Il y avait dans ces mots ainsi prononcés une intensité de haine qu'elle n'eût oser soupçonner.

Elle riposta avec un sourire de glaciale ironie :

—Je vous remercie, madame. Je ne me savais pas aussi bien aimée.

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier de vous aimer ainsi,—fit Hedwige.

—Ah ! et à qui donc doit aller ma reconnaissance ?

—Mais simplement à l'homme dont la folle passion pour vous a réussi à creuser entre vous et moi cet abîme de haine.

Isabelle rougit, mais elle eut l'audace de mentir.

—Je ne connais point cet homme-là, madame.

Les prunelles de la comtesse étincelèrent. Le désir homicide y reparut.

Elle se contint pourtant et reprit, quoique d'une voix mal assurée :

Vous vous tirez mal d'un mensonge inutile. Tout à l'heure quand vous avez quitté la villa pour vous rendre à Cannes, j'ai entendu toute votre conversation avec M. d'Héricourt.

—En ce cas, vous devez être édifiée sur mes sentiments à son égard.

—En effet, assez pour savoir que vous lui avez permis de concevoir des espérances.

—C'est vous qui interprétez ainsi mes paroles.

—Ce n'est pas moi seule. Il leur a donné le même sens.

Il le leur a même si bien donné qu'elles ont amené entre lui et moi une explication violente, à la suite de laquelle il est parti pour essayer sans doute de vous porter secours Et, qui sait ? Il est peut-être encore en mer.

—Voilà une générosité qui honore M. d'Héricourt, mais cela ne m'explique point qu'elle ait pu provoquer une rupture entre vous.

—Une rupture ! — fit Hedwige avec un rire sinistre. —Une rupture ! Vous choisissez bien vos mots. Il n'y a rien de tel que les ingénues pour avoir toutes les audaces du langage. Il est vrai, aussi qu'une ingénue de votre âge !...... N'importe !

—Madame !.........—s'exclama la jeune fille s'indignant à la fin.

Elle pesa âprement sur ces mots qui lui brûlaient les lèvres.

—Vous m'avez pris Julien d'Héricourt Isabelle de Folligny, et c'est pour cela que je vous hais. Que m'importe de vous le dire aujourd'hui ? J'ai tant souffert tout à l'heure que ma faculté de souffrir en est morte et que mon amour est mort aussi.

Quand je me suis relevée, quand je me suis vue dans un miroir, j'ai compris que je venais de subir une opération terrible, une opération morale : l'ablation du cœur. J'ai cru que je n'avais plus une goutte de sang dans mes veines. Je me suis aperçue alors qu'un autre pouvoir était en moi ; le pouvoir de la haine.

Maintenant je hais cet homme comme je vous hais vous-même. Malheur à vous, Isabelle de Foligny !

Elle ne ménageait plus rien, n'ayant plus rien à ménager.

Isabelle la considérait avec effroi.

Elle s'expliquait à cette heure le chan-

gement étrange qu'elle avait remarqué à son arrivée sur la physionomie de la comtesse.

Ne venait-elle pas de le dire ? Elle avait subi une opération morale.

Son cœur était mort et de ce cœur mort ne sortait plus le sang qui alimente et vivifie l'organisme, instrument de l'âme souveraine.

Cette faculté de haine dont elle parlait n'était que la puissance d'aimer prise au rebours ; haïr, c'est aimer encore, mais d'un cœur qui veut la mort.

M'avez-vous tout dit, madame ? interrogea la jeune fille.

—Tout, non certes, mais assez pour que vous sachiez quelle responsabilité vous avez assumée, quelle ennemie vous avez en moi. Ne vous y méprenez point d'ailleurs. Ce n'est pas la mort violente que je veux pour vous, celle qui résulte d'un acte criminel. Non, votre vie m'est sacrée. Vous êtes la protégée du destin puisque vous n'avez pas succombé aujourd'hui.

— Ah ! railla Isabelle, vous daignez épargner ma vie ?

—Oui, je suis superstitieuse. Je vous reconnais l'élève des génies qui gardent les êtres prédestinés à la souffrance. Vous souffrirez à en vouloir mourir.

—Bien, répondit Mlle de Folligny, me voici prévenue.

—Défendez-vous bien, gardez-vous bien.

Je ne vous avertirez plus.

La voix de Fritz annonçant le dîner interrompit l'entretien.

Vous vous expliquerez, n'est-ce pas madame, dit Isabelle, qu'après une pareille conversation, il ne me soit plus possible de m'asseoir à votre table.

Ce sera comme vous voudrez, ma chère. Je ne vous force point.

—En ce cas, si la voiture est prête, je me rendrai à la gare tout de suite.

—Mais le train n'arrive que dans une heure au plus tôt.

—C'est le temps d'aller à Cannes. C'est là que je m'embarquerai.

Elles se saluèrent poliment. La lutte commençait désormais.

Une heure plus tard, Isabelle de Folligny prenait le train pour Marseille.

Elle entra dans un compartiment de dames. Elle s'y trouva seule.

Alors n'ayant pas de témoins, elle laissa son cœur se dégonfler.

Les larmes ruisselèrent de ses yeux, les plus amères qu'elles eût jamais versées.

Quelle journée que celle qui prenait fin, et quelle date en son existence !

En quelques heures, elle avait traversé l'épouvante et la joie, le chagrin et l'espoir, côtoyé la mort et l'amour.

La mort n'avait pas voulu d'elle, l'amour l'avait enveloppée de ténèbres ouvrant un double vertige sous ses pas, pour la pousser finalement en cette impasse du doute où elle ne voyait plus aucune issue.

Qui aimait-elle ?...Julien ou Pierre ? Qui l'aimait le mieux Pierre ou Julien ?

L'un, lui avait fait l'aveu de sa passion l'autre lui en avait fourni la preuve.

Elle revivait les instants de mortelle angoisse, où perdue sur les flots, à la merci des vagues écumantes, elle n'avait plus eu d'espoir qu'en Dieu.

Or, à ce moment même, un homme avait surgi, superbe d'énergie et de vaillance, qui était venu, au péril de sa vie l'arracher de la mort.

Cet homme, n'était-ce pas Dieu lui-même qui l'envoyait ?

N'était-ce pas Dieu qui le désignait clairement pour qu'elle l'aimât.

Et le démon de la contradiction qui est au cœur des femmes répondait :

—Ce que Pierre a fait là, Julien l'aurait fait comme lui, s'il se fut trouvé à sa place.

Parole mauvaise, parole de doute qui prenait les dehors d'une affirmation.

—Pauvre Pierre ! pensa Isabelle.

Il n'a point parlé, lui qui en avait le droit. J'ai eu de son amour que les larmes qu'il a voulu me cacher.

Elle s'interrompit, saisie par un souvenir plus puissant.

—J'ai eu aussi son sang, son sang sur ma main.

Et elle ôta vivement son gant pour revoir la place où était tombé la larme rouge.

—Oh ! frémit-elle, pourvu qu'il n'ait pas suivit sa pensée !

Elle se rappela sa dernière parole, sur la route, avant d'arriver aux Bambous.

Il y a des moments où ce serait un bonheur de mourir !

Renversée sur les coussins, elle pleurait. Une étrange prière lui vint aux lèvres.

—Pierre, Pierre, revenez, revenez me prendre. C'est à vous que je veux appartenir. Sauvez-moi de l'autre. J'apprendrai à vous aimer.

Mais c'était l'image de l'autre qui reparaissait.

Elle le revoyait beau, séduisant, avec ses yeux pleins de caresses.

Elle se disait qu'il fallait bien qu'il l'aimât, ce Julien pour avoir rompu violemment la chaine qui le liait à la comtesse Hedwige.

—Il m'a préférée à cette femme ; il a encouru sa haine. Et quelle haine !

Elle frissonnait au souvenir du dernier regard de Mme de Stohlfeld.

Puis à mesure que le train pressait sa course dans les ténèbres, d'autres pensées plus tristes, moins cruelles, emplissaient son esprit.

Il s'en allait, ce train longeant la rive bleue, la fuyant.

Peu de jours auparavant, Isabelle y était venue, sinon heureuse, du moins un peu consolée par la perpective de ce séjour dans l'Eden.

Car elle l'aimait, ce pays du rêve, ce pays du soleil.

Et voici qu'elle le quittait à la hâte, presque en cachette, humiliée, injuriée par la femme dont, sans le savoir, elle s'était fait une rivale implacable.

Elle n'avait pas même eu le temps de faire ses adieux au paradis.

Demain, le soleil se lèverait sur ce belvédère où elle l'avait tant de fois salué, il se coucherait derrière cet Estérel qui lui servait d'écran.

Pierre le verrait se lever, Pierre le verrait se coucher, comme il l'avait vu se coucher un soir auprès d'elle, sur la plage de Juan-les-Pins.

Mais elle ne serait plus là, elle ne verrait plus les prunelles mystique du jeune officier s'illuminer du reflet de cette gloire, s'emplir de ce crépuscule.

Pierre ? —Penserait-il à elle, en ce moment-là ?

Et cette question si simple eut le don de l'émouvoir plus que l'avait émue le reste de ses réflexions, et de ramener des larmes dans ses paupières.

Oh ! oui, il penserait à elle, oui, de cela elle était sûre.

Mais Julien, lui, se souviendrait il ? Lui, c'était le héros. Il allait vers la gloire éclatante, vers la mort sublime peut-être. Pierre c'était le devoir quotidien et obscur.

Les heures s'étaient usées. Le train arrivait à Marseille.

Brusquement, l'attention d'Isabelle fut violemment attirée.

Du wagon qui précédait le sien, deux officiers venaient de descendre en uniforme, portant de lourdes valises. Ils conversaient.

Les deux officiers, c'étaient Julien d'Héricourt et Pierre Audouars.

XVIII

ADIEU

Lorsque, fou de douleur, Julien d'Héricourt s'était heurté au flegmatique refus des marins du Golfe, il avait couru louer une voiture, et malgré le vent, malgré l'orage s'était fait porter à Cannes.

Là, il espérait bien trouver un pêcheur plus audacieux qui tenterait l'aventure, qui se risquerait avec lui en mer.

Il avait compté sans le temps et les imprévus de la destinée.

La voiture, harcelée par l'ouragan, avait mis près d'une heure à franchir les cinq kilomètres qui séparent le Golfe-Juan de Cannes.

Et quand elle était arrivée, la tourmente touchait à sa fin.

Déjà la foule accourue sur la Croisette savait que le sauvetage était opéré.

Alors, passant du désespoir à la joie, l'officier avait couru jusqu'à l'hôtel où il avait retenu une chambre sans l'occuper et où il se faisait adresser son courrier.

Il était trempé par la pluie, il grelottait de froid.

Mais une nouvelle grave l'attentait, une nouvelle d'ailleurs prévue.

L'ordre de départ était arrivé.

Le lendemain, il se trouvait à Marseille d'où le paquebot "France," l'emportevers la côte d'Afrique, riche en gloire, prodigue de morts.

Partir ? Julien prononça ces mots avec une sorte de terreur.

Partir ? —Le lendemain ? —Sans adieu sans une parole d'elle, sans l'avoir revue ?—En vérité, ce coup du sort, le dernier, était trop cruel, trop violent. Il l'étourdissait.

Partir ? —Sans avoir réglé ses comptes, en laissant des dettes.

Il se rappelait,en effet les milles francs empruntés à Zendel.

Il n'y avait plus pensé depuis, il se laissait prendre au dépourvu.

Partir ? —Il avait encore un autre adieu à adresser.

Toute la terrible scène de la journée lui revenait à la mémoire.

Si folle qu'eût été Hedwige, elle avait une excuse, elle aimait !

Lui, il n'en avait pas. Il avait été dur pour cette femme. Après lui avoir pris son cœur, il l'avait abandonnée, bien pis, il l'avait rejetée violemment, brutalement.

Et il partait, sans la revoir, sans lui laisser un mot de consolation !

Non. Cette faute contre la délicatesse humaine, il ne voulut pas la commettre.

Il n'avait pas le temps de retourner au Golfe Juan.

D'ailleurs, il ne l'eût pas osé. Quel accueil y eût-il trouvé ?

Il s'enferma donc dans sa chambre et y écrivit à la comtesse :

" Madame,

"Ce qui s'est passé entre nous aujourd'hui ne peut plus être réparé. Je vous
" dois pourtant l'expression de ma grati-
" tude pour tout ce que vous avez eu de
" bontés envers moi. Cette lettre vous
" apporte mon adieu. Demain, je quitte-
" rai la France, pour jamais peut être.
" Pardonnez-moi mes violences, mon in-
" gratitude d'une heure. Le malheur que
" je redoutais ne s'est pas accompli
" Dieu n'a pas permis que cette ombre
" affreuse demeurât sur le souvenir que
" j'emporte de vous, que je garderai jus-
" qu'à la mort.

"JULIEN D'HERICOURT"

Ces lignes écrites, l'officier se sentit soulagé d'un grand poids. Sa nature mobile et passionnée trouvait la réparation suffisante.

Il jeta la lettre à la poste et redescendit vers le port.

Là, il apprit que, dans l'intervalle, un yacht était venu de Sainte Marguerite, ramenant la naufragée et son sauveteur.

Ce sauveteur était un officier. On ne sut pas lui en dire le nom.

Il se trouva anxieux. Isabelle était-elle rentrée aux Bambous ?

Etait elle retombée aux mains de sa rivale ? Que s'était-il passé là-bas ?

Autant de chers et douloureux problèmes dont il ne saurait pas la solution !

Car l'heure suprême du départ approchait. Ce train qu'il allait prendre était le dernier qui pût l'apporter en temps utile à Marseille.

Le paquebot, en effet, levait l'ancre dans la matinée.

Ce fut avec ce désespoir au cœur que Julien d'Héricourt monta dans le convoi où, déjà, Mlle de Folligny avait pris place sans qu'il le sût.

Et sans qu'elle le sût elle même, Pierre Audouars s'y trouvait aussi.

Il avait reçu à Juan-les-Pins l'ordre qu'Héricourt avait reçu à Cannes.

Tout cela, Isabelle en eut l'intuition en retrouvant les deux jeunes gens ensemble sur le quai de débarquement à Marseille.

Ainsi, par une dernière ironie, la destinée unissait devant ses yeux ceux qu'elle aurait dû séparer afin d'aider au choix de son cœur.

Comme elle mettait le pied sur l'asphalte, indécise, si elle se laisserait voir et reconnaître une voix affectueuse, la salua doucement.

—Bonjour, mademoiselle ?—Vous rentrez à Paris ?

Elle se retourna. Celui qui l'avait saluée, c'était Abel Savariau.

—Vous, monsieur !—s'écria t-elle, presque joyeuse à cette vue.

Il lui tendit la main qu'elle serra avec chaleur.

—J'arrive de Paris, où je viens de passer huit jours. Je puis vous donner de bonnes nouvelles de votre mère et de votre oncle.

—Merci,—fit-elle.—Et vous revenez pour affaires ?

Le visage de Savariau s'assombrit, Elle vit ses yeux humides :

—Non,—répondit-il—je reviens pour embrasser mon frère qui va partir.

—Votre frère ? Il habite donc Marseille ?

—C'est de mon frère de lait, que je parle, le plus vaillant officier de l'armée, l'homme le plus noble qui soit au monde.

Elle faillit l'interrompre pour lui demander, imprudemment :

—M. le capitaine d'Héricourt est votre frère de lait ?

Mais la pensée ne se formula point. Ce fut Savariau qui dit :

—Peut-être le connaissez-vous, mademoiselle, le capitaine Pierre Audouars ?

—Pierre Aud......

Elle ne put en dire plus long. Sa voix s'était étranglée.

Pierre partait aussi. Elle n'en avait rien su, rien soupçonné.

Brusquement, il grandissait aux yeux de la jeune fille.

Ce silence qu'il avait gardé envers elle lui paraissait sublime.

Il partait. Il s'en allait comme Héricourt. Comme Héricourt, il allait vers la gloire ou vers la mort. Et de ce départ, depuis longtemps connu, il n'avait jamais ouvert la bouche. Comme son amour, son héroïsme était muet.

Pierre partait !...Elle ne pensait plus, n'entendait plus autre chose.

Savariau voulut prendre congé d'elle.

—Vous allez sans doute prendre le train de Paris ?—demanda-t-il.

Elle répondit timidement :

—C'était mon intention. Mais ce que vous venez de me dire l'a changée.

—Ah !—fit-il.—Et vous préférez attendre à demain ?

—Oui. M. Audouars ne m'avait rien dit de son départ. Je voudrais lui souhaiter un bon voyage. D'ailleurs, M. d'Héricourt ne part-il pas avec lui.

—Ils font tous les deux partie de la mission Breton qui quitte Marseille demain. M. Audouars commande en second ; M. d'Héricourt est simple attaché.

Il dit cela intentionnellement, voulant relever le prestige de Pierre.

—Me sera-t-il possible de les saluer avant leur départ ?

—Oui, mademoiselle ! Et, tenez, pour simplifier la chose voulez-vous que je vienne vous prendre à votre hôtel, pour vous conduire au paquebot.

—Oh ! de grand cœur, monsieur Savariau, répondit-elle.

Abel lui désigna un excellent hôtel aux abords de la Joliette et l'y accompagna.

—Je vais vous laisser, mademoiselle, dit-il......Pierre sait que je dois passer cette dernière soirée avec lui. Il doit m'attendre.

Elle eut bien voulu pouvoir lui dire : "Emmenez-moi."

Mais il faisait nuit. La jeune fille monta dans la chambre qu'on lui avait donnée, et, pendant plus d'une heure elle resta accoudée au balcon, regarda la lune se mirer dans les eaux calmes du grand port et mettre des clartés tristes sur les larges steamers immobiles au long de l'embarcadère.

—Il va partir, murmurait-elle—et il ne m'a rien dit.

Les larmes coulaient silencieusement sur ses joues. Elle ne les essuyaient pas.

Et, cette fois, dans la cruauté de sa douleur, il y avait une consolation.

Elle pensait à Pierre seulement,—rien qu'à Pierre.

Le lendemain, vers huit heures comme Julien Héricourt s'apprêtait à descendre dans la ville, il vit Abel Savariau rentrer dans sa chambre.

L'agent sortait de celle de Pierre Audouars.

—Vous ne me connaissez pas, mon capitaine ?—fit il en saluant Julien.

—Je vous ai rencontré quelquefois au ministère, ce me semble, monsieur.

—Moi, je vous connais bien. J'ai eu souvent à m'occuper de vous.

Et Abel, sans fausse honte déclina son nom et qualités.

—Ah ! — fit l'officier qui ne put dissimuler une certaine animadversion.

—Mon capitaine,—reprit Savariau,—j'ai eu à m'occuper de vous pour beaucoup de raisons.—Et, d'abord, permettez-moi de vous le dire, je vous dois des excuses.

Alors, au milieu de l'étonnement croissant,—bientôt après, de la terreur indignée du jeune homme, il lui raconta de quelle surveillance protectrice il avait dû l'entourer.

—Vous l'avez échappé belle mon capitaine,—conclut-il,—vous êtes aux mains de terribles gens. La trahison vous enveloppait comme un filet.

Alors, cette femme ?......

—Cette femme vous a aimé, mon capitaine. Prenez garde à vous, le jour où elle vous haïra. Il ne faut pas irriter la tigresse.

Il tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille un papier.

—Je vous devais une réparation je vous l'apporte. Prenez ceci, comme je vous le donne. Vous ne me devez rien, et vous êtes libre de ce côté là,

Julien regarda le papier. C'était la quittance en bonne et due forme des mille francs que lui avait prêtés le juif Zendel.

—Monsieur, — s'écria t-il — ému et troublé,—je vous dois cette somme.

—Je vous le répète vous ne me devez rien. J'ai fait mon métier en reprenant à ces bandits l'argent qu'ils avaient pris dans votre poche.

—Cependant, monsieur vous me rendez un service, et je désire.........

—Vous en acquitter ? C'est juste. — Il y a un moyen, monsieur d'Héricourt.

—Dites-le et je vous jure de le prendre pour vous témoigner ma gratitude.

—Mon capitaine, vous partez avec l'homme que j'aime le plus au monde, le capitaine Pierre Audouars. Promettez-moi de veiller sur lui comme s'il était votre frère !

Julien regarda l'agent. Il lui vit des larmes plein les yeux.

—Monsieur Savariau, — répondit il, avec une souveraine noblesse, — il y a longtemps que j'aime et que j'estime Audouars. Je vous jure, si Dieu le permet, de mourir avant lui.

—Non, —répliqua Abel, essayant de sourire,—jurez de revenir glorieux tous les deux.

Ils se tendirent la main et ce fut entre eux une chaude étreinte.

....

Il était quatre heures du soir. Des ordres venus de Paris avaient retardé le départ.

Maintenant, sur la dunette des premières de "France", Isabelle de Folligny, que Savariau avait conduite lui-même, achevait de faire ses adieux à Pierre Audouars, à Julien d'Héricourt et au lieutenant de vaisseau Breton, auquel elle venait d'être présentée.

La cloche du bord sonna le troisième coup.

C'était l'ordre sans appel pour ceux qui ne partaient pas de quitter le navire.

La jeune fille, profondément émue, retenait à peine ses larmes.

Elle avait ôté son gant de la main droite. La dernière qu'elle serra ce fut celle de Pierre Audouars. Et peut-être un suprême frémissement alla-t-il porter au cœur de l'officier le premier témoignage de ce cœur de femme.

Hélas ! c'était l'heure des adieux qui sonnait !

—Nous serons sur le môle jusqu'au dernier moment,—dit-elle.

....

Quatre heures et demie !

Au pied du phare, sur la masse ronde de la jetée, des grouppes sont assemblés.

Au premier rang plus bas que les pierres, sur les blocs des brise-lames, Isabelle de Folligny attend au bras d'Abel Savariau, qui la surveille comme un petit enfant de peur qu'elle ne se laisse glisser d'un faux pas dans cette onde claire et perfide.

On entend résonner le sifflet de la "France". Les amarres sont larguées.

Le paquebot s'avance lentement, majestueux et fort. Un panache de fumée couronne ses cheminées.

Tous les passagers sont sur le pont ou les dunettes couvertes de tentes.

L'immense steamer glisse sur l'eau bleu. Il se présente de flanc et défile à moins de ving-cinq mètres du môle. Des cris partent des deux bords :

—Adieu ! Au revoir ! Bon voyage ! Souvenez vous !

Des femmes pleurent, des enfants crient. Des mains s'agitent avec des mouchoirs, et les signes d'amitié se prolongent. Ils dureront tant que le jour et la distance permettrent de les apercevoir.

A l'arrière, à la corne, flamboient les trois couleurs de France,

Debout à l'arrière, trois hommes regardent fuir la patrie.

Isabelle les reconnaît.

Le premier, c'est le lieutenant de vaisseau Breton, le chef de l'expédition, le second, Julien d'Héricourt, le troisième Pierre Audouars

L'officier de marine salue en homme du monde, galamment.

Le geste de Julien est dramatique, un geste fou ; les nerfs ne sont pas maîtres d'eux Il y a du déesepoir dans cet adieu.

Pierre, lui, a ôte son képi, gravement. Il ne fait aucun geste. Il reste découvert, immobile. Mais Isabelle a vu ses yeux fixés sur elle.

Et, à mesure que le bateau s'éloigne, elle les voit ces yeux tout pleins d'elle.

Elle voit ce bras replié sur la poitrine, compriment ce cœur qui se brise.

Et, dans un sanglot, sa pensée lui redit :

—Il est parti ! Il n'a rien dit ! Et, peut-être, tu ne le verras plus !

Autour d'eux, le jour descend dans une féerie incomparable.

Le soleil touche déjà l'occident, à droite, du côté de l'Estaque et de l'étang de Berre, du côté de Rhone et des terres basses, du côté de l'Europe, mais où ne finit pas le globe.

Il s'abaisse, creusant l'horizon de sillons où l'or ruisselle, où se mêlent aussi des traînées sanglantes, or de la gloire, sang des sacrifices.

A l'Ouest, Marseille entier s'enflamme sous ce baiser de braise : la cathédrale aux pierres rouges, le vieux port, le fort Saint-Jean et tout en haut de sa colline, Notre-Dame de la Garde vêtue de rayons.

Le paquebot diminue aux regards. Le voici qui se détache en blanc sur la double tache sombre du Frioul et du château d'If.

Puis la nuit s'épaissit, la mer devient noire ; tout se brouille.

Les feux de la côte s'allument. Au large, les Planiers lancent par intervalle leurs étincelles vives. Le grand navire a disparu.

—Venez, mademoiselle—dit respectueusement Abel à la jeune fille.

Il lui offre son bras pour regagner la ville sur le long chemin de la jetée. Il la sent trembler et pleurer et l'entend murmurer.

—Il est parti,—il n'a rien dit.—Adieu.

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE

TROISIEME PARTIE

MALGRE LA HAINE

I

EN MER

Sur le pont de la *France*, à l'arrière, les trois officiers sont restés debout, contemplant la terre qui fuit.

Héricourt s'est lassé le premier. Le chagrin l'a vaincu.

Il n'a pas voulu laisser voir ses larmes.

Il est redescendu dans la cabine, où la solitude le cache.

Pierre est demeuré, les yeux fixés sur l'objet de son rêve, sur ce dernier fantôme de sa jeunesse. Il a vu Isabelle aux côtés d'Abel Savariau, l'amour près de l'amitié.

Le vapeur est passé si près du môle qu'il a pu une dernière fois, distinguer les traits de son visage. Au travers de ses larmes, car elle pleure, il l'a vue s'efforcer de sourire.

Mais à qui donc a-t-elle souri ? Qui pleure-t-elle ?

N'est-ce donc pas ce beau jeune homme au fier visage qui se tient près de lui ? N'est-ce pas à Julien d'Héricourt qu'est venue la dernière caresse de ces prunelles mouillées de larmes ?

Et voilà qu'il s'en va, lui, Héricourt, lui qui aurait dû rester là pour conserver le plus longtemps possible cette communication du regard de l'aimée. Aime-t-il, cet homme qui s'en va.

Mais il reste, lui, Pierre, lui pour qui n'est pas ce sourire, pour qui ne sont pas ces pleurs.

Il se tient immobile, accroché à la barre du garde-fou, tant il a peur que les mouvements du bateau ne dérangent la chère image.

Il l'a voit décroître lentement, s'amoindrir peu à peu.

Ce n'est plus qu'une silhouette—moins que cela, une tâche claire,—moins encore, un point lumineux.

Car le soleil couchant frappe les côtés de la jetée ; il pénètre de ses rayons la toilette grise d'Isabelle ; il lui prête sa clarté.

—Adieu !—prononce la voix sourde d'Audouars.

Alors seulement la douleur la domine. Un rauque sanglot soulève sa gorge. Le point lumineux a disparu avec le soleil.

—Allons, du courage, capitaine,—dit une voix mâle à son oreille. Levez la tête,—regardez en haut.

En même temps, le bras du lieutenant de vaisseau Breton prend le sien, tandis que sa main tendue lui montre le pavillon flottant.

Elles sont là, les trois couleurs françaises, se déployant dans la brise, se profilant sur le ciel bleu.

Et le soleil déjà tombé de l'autre côté de la mer darde ses flèches à travers la toile transparente. Il fait le bleu plus sombre que l'azur, le rouge plus chaud que le sang, le blanc plus neigeux que l'écume. Le pavillon sur sa drisse, a l'air de quelque lambeau volant qu'un fil d'or rattache au firmament.

Et plus haut encore, encore que le pavillon plus haut que les ténèbres qui moutonnent au-dessus de Marseille piquées de taches jaunes, par les feux des lumières, la statue du sanctuaire protecteur scintille comme une étoile dans la voûte irradiée.

—La patrie et la foi ?—dit gravement l'officier.—Toute l'espérance et tout l'amour. Cela ne périt point.

—Merci, répond Pierre, rendant la pression de main à cet homme dont il est désormais le frère d'armes.

La nuit s'est faite entièrement. La *France* fouette de sa puissante hélice les eaux plus profondes et plus dures,

Le steamer plonge de l'avant et ressort pour replonger encore. Une trépidation continue court dans toute la membrure un souffle de fauve gronde dans les flancs de la machine inventée par l'homme vainqueur de l'espace.

L'espace !—Il prend sa revanche, Tandis que le navire court ardemment vers d'autres cieux derrière le gouvernail dans le sillage de l'hélice, les lieues s'ajoutent aux lieues, la distance grandit, l'adieu se fait plus lointain.

Mais Pierre n'a pas quitté le pont.

Là-bas, dans la profondeur fuyante, dans l'épaisseur des ténèbres son œil cherche encore Marseille étalée au pied des coteaux blancs, le bras de ce môle, allongé sur la mer et sur l'extrêmité de ce môle, ce groupe qui concentre toute son affection : Abel Savariau et Isabelle de Folligny, le frère et la bien-aimée.

Il attend l'heure du repas pour descendre au salon.

Le soir, le lieutenant de vaisseau leur dit :

—Reposez-vous cette nuit. Demain je vous serai fort obligé si vous voulez bien venir dans ma chambre prendre connaissance des divers plans que j'ai mission de vous communiquer.

Il les laisse à leurs impressions. N'a-t-il pas lui-même à savourer ses dernières joies et ses dernières tristesses ? Ne vient-il pas de laisser en Bretagne une jeune femme qui le pleure et deux petits en-

fante qu'il adore ? Et, pourtant, il va stoïque à son devoir, et l'exemple de ce fort est bien fait pour ajouter à la force de ses compagnons.

Pierre et Julien sont remontés sur la dunette.

La nuit est merveilleusement pure, propice aux rêveries et aux entretiens qu'alimentent les souvenirs.

Ils se sont assis l'un près de l'autre. Frères d'armes, ils sont pourtant rivaux en amour. Mais Pierre a sur son voisin l'avantage de savoir cette rivalité. Héricourt ne la soupçonne pas.

Ils parlent et tout de suite le dialogue prend son cours naturel.

De qui, de quoi pourraient-ils bien parler, sinon d'elle, de sa beauté, de son charme, des épisodes de sa vie auxquels leur vie s'est trouvée mêlée.

—Vous connaissiez déjà Mlle de Folligny interrogea Julien.

—Oui,—reprend Pierre.—Voici tantôt quatre ou cinq mois que j'ai eu l'honneur de lui être présenté.... chez elle.

—Ah ! chez elle......Je ne vous y ai jamais rencontré.

—J'y suis allé deux fois en tout : le jour de ma présentation et la seconde fois pour prendre de ses nouvelles pendant sa maladie.

—Mais il me semble, mon cher camarade, vous avoir rencontré sur la route de Cannes. Me serais je trompé ?

Pierre tressaillit. Il ne se rappelait que trop cette rencontre.

C'était celle qu'il avait faite le soir où son espérance était morte.

—Vous m'aurez rencontré sans doute, —répondit-il d'une voix altérée, — quelque soir où je me promenais à cheval. Il y a trois semaines environ que je suis en villégiature au Golfe-Juan. Et vous ?

—Oh ! moi, il n'y a pas encore huit jours. J'ai accepté l'hospitalité de Mme de Stohlfeld, et c'est le soir de mon arrivée à Cannes que vous avez pu me voir dans sa voiture avec elle. J'aurais juré que vous m'aviez reconnu, car je vous ai bien reconnu, moi.

La poitrine de Pierre se dilata. Il aspira l'air avec plus de force.

Ainsi donc, il s'était trompé ce jour-là.

Ce n'était point Isabelle, c'était la comtesse allemande qui se trouvait dans la voiture à côté de Julien d'Héricourt.

Et, sur cette erreur de sa vue s'était fondé son atroce désespoir.

Ah ! s'il l'avait su plutôt, s'il avait pu croire à la possibilité de l'amour, pour lui-même, le silencieux, le déshérité, peut être eût-il.... osé !

Il s'était tu. Maintenant il était trop tard.

Et c'était un crève-cœur nouveau, une autre forme de la souffrance.

Il était parti sans une parole, sans même laisser parler ses yeux.

Et, pourtant, elle était là tout à l'heure, près de lui. Il croyait respirer encore le parfum suave et discret qui se dégageait d'elle, il croyait sentir sur sa paume la moite pression de sa petite main.

Illusion ! Ne lui avait-il pas semblé, à ce moment, que cette pression se faisait plus douce, plus affectueuse, plus intime ? N'avait-il pas cru remarquer que son dernier regard avait été pour lui,— pour lui seul ?

Et sur le môle, elle était démeurée après que Julien s'était retiré.

Mais ce n'était là que la suprême caresse du rêve.

Si elle était démeurée sur le môle même après le départ de Julien, c'est qu'elle avait Abel pour compagnon, et qu'elle ne voulait pas s'éloigner sans lui.

Si la pression de sa main avait été plus nerveuse et plus chaude, c'est qu'elle était celle de l'adieu à ceux qu'on quitte pour longtemps, pour toujours peut-être......

Tout cela, c'était le vent de la folie qui soufflait sur lui de nouveau.

Breton le lui avait dit tout à l'heure en lui montrant les trois couleurs :

"La patrie et la foi, l'espérance et l'amour ; ce qui ne périt point."

Tout cela lui traversa l'esprit comme un éclair.

Déjà Julien d'Héricourt reprenait le dialogue :

—Mon cher camarade, j'ai à vous demander de ne point me juger trop mal sur ce que je viens de vous apprendre.

—Pourquoi vous jugerais-je mal, et que m'avez-vous appris ?

C'est au sujet de mes relations d'amitié avec la comtesse.........

—C'est vrai. Elle a été malade. Je ne l'ai su que ces jours-ci.

—Vous-même la connaissez depuis plus longtemps ?

—Oh ! voici deux ans passés que je suis reçu chez ces dames.

—Mais......ne l'avez-vous pas revue ici même ?

Héricourt hésita un peu. La question le gênait.

—Oui, fit-il, je l'ai revue chez la comtesse de Stohlfeld, chez qui Mlle de Folligny était descendue, au Golfe-Juan.

Et pour changer le sujet de la conversation, il questionna à son tour.

—Capitaine d'Héricourt, répondit gravement Pierre, je ne me suis jamais permis de porter un jugement sur un officier français.

—A la bonne heure ! — fit l'autre.—Merci. Voilà qui me réconforte. Je vous connaissais depuis longtemps sur votre renom de droiture et de loyauté. Je vois qu'il était au-dessous de la vérité. Pour moi, je n'ai jamais été qu'un pauvre fou à la merci de ses passions. Mais je puis être un camarade dévoué, un ami fidèle. Voulez-vous que je le sois pour vous, mon cher Audouars ?

Cela fut dit avec une telle spontanéité que Pierre se sentit tout ému.

—Si je le veux, mon cher Héricourt ? Pouvez vous en douter ?

—Non ; je n'en doute pas. C'est donc entre nous à la vie, à la mort. Sachez d'ailleurs que j'ai promis ce matin que je me ferais tuer pour vous.

A qui donc avez-vous promis cela, mon cher "fou" ?

—A l'homme qui vous aime le plus au monde, je crois.

—A mon frère de lait alors, à Abel Savariau ?

—Oui, c'est cela, —à cet agent héroïque auquel j'ai à payer une dette de reconnaissance,

Et, simplement, avec sa fougue ordinaire, l'officier de calvarie raconta à l'artilleur le service rendu par l'agent, aussi bien que les renseignements précieux et terribles qu'il lui avait donnés sur la comtesse.

—Cela prouve,—répondit Pierre,—qu'un officier est tenu à plus de réserve que tout autre homme dans le choix de ses relations et qu'il ne doit pas donner barre sur lui.

Ils prolongèrent l'entretien assez avant dans la nuit.

Tout d'un coup Héricourt s'écria étourdiment.

—A propos de Mlle de Folligny, savez vous ce qui lui est arrivé.

—Quoi donc ?—répondit Pierre pris d'une anxiété.

—Mais, hier, pas plus tard qu'hier, elle a failli se noyer sur la Tradelière. Il paraît que c'est un officier qui l'a sauvée. Le connaissez-vous ?

La question était inattendue. Audouars garda le silence,

Héricourt revint à la charge insistant sur sa demande.

—C'est moi,—répondit simplement Pierre Audouars.

—Vous ?—fit Julien avec une sincérité d'étonnement qui fit sourire son compagnon, tout en lui révélant la bonté native de ce cœur d'homme.

Et, se levant, Héricourt ouvrit les bras à son nouvel ami.

—Audouars--dit-il—permettez-moi de vous embrasser.

Ce fut une chaude accolade que se donnèrent les deux soldats.

—Voilà qui me fait vous aimer doublement Audouars,—confessa le jeune homme,—Car je puis bien vous l'annoncer à présent, j'aime Mlle de Folligny à en mourir.

Chose étrange, le cœur de Pierre ne tressaillit point à cet aveu.

Mais sa voix trembla lorsque pour le compléter, il murmura :

—Et, sans doute.... vous êtes payé de retour ?

—Héricourt hésita.........Ce n'était plus son amour, mais sa vanité qui était en jeu.

—Peut-être franc,—répondit-il enfin,—je vous dirai que je n'en sais rien.

Une âpre joie, quelque chose de naturellement cruel réjouit Audouars,

—Comment ?—fit-il,—Mlle de Folligny n'a pas répondu à votre......sentiment ?

—Non. Que je nourrisse un espoir, c'est mon droit en qualité d'amoureux. Mais que cet espoir soit fondé, je n'ose le prétendre. Ce serait de la présomption.

Ils se quittèrent sur cette parole. Pierre n'eut pas la force de l'encourager.

Mais quand il se trouva seul dans sa cabine, la tristesse reprit le dessus.

—Et voilà la vie,—se dit il avec mélancolie. Cet homme auquel j'enviais son bonheur est presque aussi malheureux que moi. Il ne sait pas plus que moi s'il a le droit d'espérer. Il espère pourtant, moi je n'espère plus, C'est là qu'est la différence entre nous. Espérer, c'est être plus près du bonheur.

Il ne voulut plus penser, craignant d'affaiblir son courage.

Car il n'était pas bien sûr de n'avoir pas conservé un peu d'espérance.

Or, de quoi lui servait-elle cette espérance dérisoire ?

Entre Héricourt et lui la lutte se réduisait présentement à un conflit d'ambitions légitimes, sans doute, mais que rien ne justifiait.

Isabelle avait l'amour de Julien, elle ignorait le sien.

Mais cet amour de Julien, elle ne l'avait pas encouragé.

Où donc était l'avantage d'Héricourt dans cette compétition.

Il avait osé exprimer le vœu de son cœur, On n'y avait pas donné de réponse.

A tout prendre, n'était-ce pas lui, Pierre, qui avait le plus d'avantage ?

N'ayant pas parlé, il n'avait reçu ni consentement ni refus.

Et, cependant, il souffrait plus encore qu'il n'avait souffert.

Il se comparait à Julien. Son excessive modestie le desservait:

A quoi bon rêver d'un amour dont la profession exigerait qu'il devint le rival de cet homme jeune, beau, vaillant généreux qui venait, avec tant de noblesse, de se déclarer son ami "jusqu'à la mort" ?

Julien n'était-il pas mieux fait que lui pour ce bonheur ? N'y avait-il pas plus de droit ? Entre Isabelle et lui, l'amour ne pouvait être qu'une correspondance naturelle, une mutuelle convenance.

Pourquoi lui, Pierre Audouard, se jetterait-il entre les deux, mettrait il son ombre à cette lumière, sacrifiait-il son amitié ?

S'il fallait que l'un des deux disparût, —pourquoi ne serait-ce pas lui ?

—Allons !—fit-il en un acte de résignation sublime, qu'il ne sache jamais que j'aurais pu devenir son rival.

II

PLI CACHETE

Le jour venu, après le déjeuner du matin et une promenade en commun sur la dunette, les trois officiers descendirent dans la cabine du lieutenant Breton.

—Messieurs,—leur dit l'officier,—le moment est venu de prendre connaissance des plis qui m'ont été remis par le ministre et qui règlent définitivement le but et l'itinéraire de la mission confiée à nos courages et à nos intelligences.

Ces plis ne devaient être ouverts qu'en mer. Le gouvernement avait ses raisons pour les tenir secrets. Bien des obstacles, en effet pouvaient se dresser sur notre chemin.

En quelques mots précis, le lieutenant de vaisseau exposa à ses collaborateurs l'ensemble des intrigues ourdies tant à Paris que dans les Capitales de l'Europe Il leur fit comprendre cette guerre perpétuelle des diplomaties conjurées, qui suit parfois la guerre à main armée, et qui dirige le froid et implacable intérêt des nations.

Depuis les douloureux événements de 1870, la France, amoindrie et humiliée, a dû chercher à se relever du cataclysme qui, en brisant sur son front la couronne de son renom militaire mutila son territoire et la laisse aux prises avec les innombrables difficultés de la vie moderne.

Car la concurrence vitale, jadis, sanglante aux temps de l'enfance des peuples s'est peu à peu convertie en une lutte d'intérêts économiques. Les longues paix, en assurant dans une certaine mesure la sécurité du travail n'en créent pas moins la surproduction industrielle. De là cette effroyable lutte pour qui a

enfanté les théories du socialisme par le duel du travail et du capital.

De là aussi l'inéluctable nécessité pour les peuples comme pour les individus de se créer des ressources nouvelles de s'assurer des débouchés plus nombreux pour les productions de leurs industries.

De là, enfin, la doctrine de l'expansion coloniale, défendue par beaucoup, attaquée à outrance par quelques uns, et qui pourtant trouve sa justification dans l'obligation d'écouler au dehors, en des pays encore neufs, le trop-plein de la vitalité des peuples vieillis.

Or, chez ceux-ci, le besoin est d'autant plus grand que leur vie industrielle est plus intense, et qu'ils sont, par là même, plus immédiatement menacés par les doctrines du bouleversement social.

Au premier rang des peuples producteurs figure l'Angleterre.

Penchés sur la carte du monde, les trois officiers contemplaient d'un œil plein d'admiration le gigantesque effort qui a donné un tiers du globe pour empire à ce peuple de marchands infatigables.

Ils voyaient sous leurs yeux le Canada, à moitié peuplé par des colons d'origine française, et devenue la proie de l'Angleterre, le jour où, abandonnée par Choiseul et les philosophes, l'héroïque Moncalm tomba sur le champ de bataille de Québec ; l'Inde, créée par Colbert et sa première Compagnie, accrue et conquise par ce grand homme que le ministre Godeheu devait faire mourir de misère, Dupleix ; les îles de l'océan Indien défendues par La Bourdonnais, par Suffren, par Surcouf, et tout cela était devenu le butin de l'industrieux Royaume-Uni ; l'Australie, la Nouvelle Zélande, le cap de Bonne-Espérance, colonies directes de cette race que l'histoire a dénommée "la perfide Albion", laquelle n'est, au fond, qu'une race comprenant ses intérêts et les défendant âprement contre les convoitises de l'Europe.

Puis ils contemplaient les routes diverses tracées par l'Angleterre pour relier ses colonies à la mère patrie, pour permettre à ses innombrables vaisseaux de sillonner les mers : Gibraltar, porte d'entrée de la Méditerranée, Malte surprise au moment de la paix d'Amiens et jamais restituée, Aden, rocher calciné où stationnent les vaisseaux de guerre, l'Egypte, arrachée au sultan sous prétexte de protectorat, malgré les protestations de l'Europe, parce que là s'ouvre le canal de Suez, indispensable à la navigation.

Ce n'était pas tout.

D'un regard plus attentif, les trois officiers interrogeaient la carte d'Afrique, de cette Afrique où ils se rendaient.

Là encore, l'Angleterre apparaissait dévoratrice, guidée par son besoin de manger des peuples, pour vivre elle-même.

Elle s'étendait, envahissante, s'emparant des côtes d'abord.

Au Sud c'était le Cap, avec ses fortes annexes, le Transvaal, l'Etat libre du fleuve Orange, où vivent les Boers, ces héroïques "paysans", descendants glorieux de familles hollandaises, flamandes françaises qui s'y sont établies il y a deux siècles ; au centre, les terres des peuples noirs qui vivent autour des grands lacs Tanganyika et Nyanza; au Nord, cette même Egypte prise en tutelle et maintenue en servage, malgré la Turquie impuissante, malgré la France spoliée, et, peut-être en des temps prochains, le Maroc, redoutable voisin de notre française Algérie.

—Grand peuple, tout de même ! — ne put s'empêcher de dire Pierre Audouars,

—Oui, grand peuple répondit Breton, —mais dont la grandeur même est un danger, car cette grandeur commence à inquiéter le monde, et des menaces grondent déjà autour d'elle.

—Voyez,— continua-t-il, — les progrès qu'accomplit en Orient cet autre peuple énorme dont nous avons l'alliance tacite, la Russie !

La voici qui gagne la mer extrême, et n'a plus pour voisine que l'Amérique. Plus bas, elle atteint la Chine et commence à la pénétrer, enserrant l'Inde dans une étreinte de fer que ne rompra point la résistance de ces deux fragiles tampons, l'Afghanistan et le Thibet

Voyez gronder au Canada le désir de l'indépendance et, peut-être, d'une union

avec les Etats Unis et, dans cette Afrique même, les justes revendications de ces Boers, que l'Angleterre n'a pas assujettis, qui lui ont même infligé de retentissantes défaites, comme celle de Majuba-Hill.

Et l'officier de marine ajouta avec fierté :

—Sur cette terre d'Afrique, du moins, la France possède un vaste champ pour son activité et c'est à unir ses diverses possessions que nous allons travailler, messieurs.

Il ouvrit alors les enveloppes timbrées du sceau ministériel.

C'étaient des ordres précis et pleins de prévoyance.

Voici ce qu'ils contenaient en substance. Il y était dit :

"La mission prendra terre en apparence à Kotonou, elle séjournera une semaine a Abomey, et reprendra la mer, pour débarquer, à sa convenance, sur un point quelconque de la côte du Gabon, plus spécialement aux bouches de l'Oghooué, afin d'atteindre obliquement la grande boucle du Congo et de se diriger, par là, vers les limites du territoire français, aux sources du Haut Nil, afin de se mettre en rapport avec le royaume d'Abyssinie, notre alliée."

—Ce sont là les instructions générales,—dit Breton.

Il rompit une seconde enveloppe et lut:

—"Le lieutenant de vaisseau Breton, commandant en chef la mission—à son défaut, le capitaine d'artillerie Pierre Audouars, et à défaut de celui-ci le capitaine Julien d'Héricourt, où les autres appelés à remplacer les premiers empêchés, auront sans cesse présente à l'esprit la pensée que la mission à eux confiée a pour but de condenser les peuplades soumises nominalement au protectorat français et de ne les laisser en contact qu'avec les nations ou tribus favorables à la France.

"Ils devront poursuivre leur œuvre à travers tous les obstacles d'où qu'ils viennent et mourir, s'il le faut, pour la faire triompher. La France compte sur leur dévouement.

"Toute latitude leur est laissée de changer leur itinéraire ou même, si le plan général devait être modifié, d'élaborer entre eux le plan nouveau qu'ils devront exécuter."

Breton prit une troisième enveloppe et l'ouvrit :

Elle ne contenait que ces trois lignes décisives :

—En cas d'impossibilité de poursuivre sa route vers le Haut-Nil et les régions du Bouzo et du Mittou la mission se replierait vers les terres du Djebel-Merra, et, en dernier lieu sur le Baghirmi et le Ouada.

Le reste des plis concernait chaque officier en particulier.

Pierre Audouars y lut qu'il trouverait à Kotonou quatre mitrailleuses Maxim, avec leurs munitions accompagnées de leurs servants européens et d'une compagnie d'infanterie noire formée par les soins d'un lieutenant et de deux sous-officiers blancs, attachés à la mission.

Julien d'Héricourt devait prendre un contingent de cinquante saphis soudanais que lui amèneraient également un lieutenant et deux maréchaux des logis habitués aux campagnes africaines.

Ainsi toutes les conditions de discrétion, toutes les garanties de secret se trouvaient réunies. L'œuvre patriotique allait se poursuivre sans interruption. C'était à l'intelligence et au courage de ceux qui en étaient chargés de faire le reste.

Le voyage se poursuivit calme au milieu des travaux de préparation.

La vie commune, les rapports de bonne confraternité ne firent que resserrer les liens entre ces divers hommes voués à une noble, mais périlleuse entreprise. L'amitié se fit étroite, profonde, durable, entre les trois officiers formant la tête de l'expédition.

Six semaines plus tard, la mission prenait terre aux bouches de l'Oghooué.

III

MYSTIFIES

Il y avait deux jours que la comtesse Hedwige était rentrée à Paris.

Le séjour de la Côte d'Azur lui était devenu insupportable.

N'y avait-elle pas reçu l'adieu de Julien ?

La lettre que lui avait adressée l'officier était parvenue dans la matinée.

Elle n'avait fait qu'accroître sa douleur et son ressentiment.

Un instant, le désir lui était venu de prendre le rapide de Marseille.

Elle aurait voulu revoir Héricourt, calme et maîtresse d'elle-même cette fois !

Elle aurait voulu lui répéter ce qu'elle avait dit à Isabelle, lui exprimer sa haine en une sorte de déclaration de guerre conforme à leurs caractères

Car, si elle était capable de ruse en politique elle ne l'était pas en amour.

Julien l'avait mortellement blessée. Elle entendait lui rendre coup pour coup.

Mais elle voulait le frapper en face, à visage découvert.

Cela convenait à son tempérament, à sa nature. N'était-elle pas du pays des Walkyries, de cette terre où la poésie des scaldes a chanté les déesses guerières ?

Telle avait été sa première pensée, puis elle avait réfléchi.

Elle n'était pas bien sûre d'arriver à temps pour le départ du paquebot.

D'ailleurs, aurait-elle pu voir Héricourt ? N'en eût-elle pas été empêchée par la rigueur des règlements, par la présence d'autres officiers, ses compagnons ?

Puis, une explication orageuse ne lui eût servi de rien.

Elle l'eût desservie, au contraire, en portant atteinte à sa réputation.

Et cette réputation devait être sauvegardée. Elle entrait dans ses attributions.

La comtesse de Stohlfeld ne pouvait pas plus être soupçonnée que la femme de César.

Elle renonça donc à son projet, mais annonça son départ imminent.

Une lettre confidentielle du comte vint précipiter ce départ.

Otto n'était pas content, Otto se fâchait presque.

Il avait ses raisons, qu'il n'avait pas confiées au papier.

C'était même pour ce motif qu'il pressait le retour de sa femme.

Hedwige laissa donc s'écouler quarante-huit heures au bout desquelles elle prit le rapide.

Quand elle réintégra son appartement de la rue Galilée, elle n'y trouva point le comte.

Otto avait quitté Paris pour quarante-huit ou soixante-douze heures.

« Voyage urgent, à cause de vous", — disait-il dans une brève épître.

Hermann von Strecken, lui aussi, était absent.

Il avait éprouvé le besoin d'aller respirer l,air du Rhin.

Aussi bien la saison était-elle superbe, bien qu'on fut au temps des giboulées.

Force fut donc à la comtesse de patienter dans sa sollitude.

Oh ! cette solitude ! comme elle la ressentait à cette heure !

Pauvre femme, car elle est toujours à plaindre, la femme qui souffre.

Et celle là avait atrocement souffert.

Qui n'a lu, qui n'a compris les vers fameux du grand poète :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui [tombe !
Savez-vous sous quel poids sa pauvre âme succombe ?

Ni l'ambition, ni le désir de la fortune n'avaient fait fléchir Hedwige.

Le poids additionnel sous lequel son âme avait succombé, c'était l'amour pour lequel tout cœur de femme est fait.

Ce jour-là donc, solitaire, elle attendait le retour de son mari.

Il ne manqua point à sa promesse. Il vint vers midi et, sans façon, s'invita à déjeuner, ainsi qu'il en avait le droit.

J'ai à vous parler,—fit il simplement.

Le repas terminé, il passa dans la chambre de sa femme.

L'endroit lui semblait plus propice aux explications.

Lorsque, silencieuse, elle se fut assise en face de lui, il commença :

—Ma chère Hedwige, j'ai quelque chose à vous apprendre.

—On apprend toujours quelque chose avec vous, répondit-elle.

Elle avait l'air si las, si plein de dégoût qu'il s'en alarma.

—Ho ! ho ! — fit-il, — je crois que votre épreuve du Golfe-Juan vous a touchée plus profondément que je ne l'aurais supposé. Décidément, la Côte d'Azur ne vous réussit pas.

—Je suis de votre avis. Mais... de quelle épreuve parlez vous ?

—Vous devez me comprendre à demi-mot. — Nous y reviendrons tout à l'heure, si vous voulez bien. Ce n'est pas le plus pressé.

—Alors faites-moi connaître ce que vous avez à m'apprendre.

—Voici, en deux mots : Nous avons été mystifiés.

—Mystifiés ? Et par qui ? Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que les papiers volés, à Juan-les-Pins, au capitaine Lamalgue n'ont aucune valeur et sont dépourvus d'intérêt.

—Ah ! Et qu'est ce qui vous fait dire cela, Otto ?

—Tout, ma chère Hedwige. Nous avons été roulés, comme disent les Français.

—Ce n'est pas une réponse ; c'est une nouvelle affirmation, voilà tout.

—C'est une certitude. Nous avons été que des imbéciles.

—Parlez pour vous, monsieur le comte. Je n'ai fait, en toute cette affaire, qu'exécuter un plan élaboré, dicté, imposé par vous. J'ai même poussé fort loin la complaisance, jusqu'à recevoir chez moi une personne louche.

—Détail de peu d'importance, ma chère Hedwige. C'était une femme à mon service politique que vous receviez.

—Ah ! la senora Carmen Hualdès était à votre service.

—Oui, momentanément, ce qui est dans ses habitudes.

—En ce cas, si la besogne a été mal faite c'est à elle qu'il faut vous en prendre.

—La besogne a été bien faite. Je n'accuse ni vous ni elle.

—Qui accusez-vous donc ? N'avez-vous pas dit le mot "imbéciles" ?

—Sans doute. Il s'applique à nous tous indistinctement.

—Et qu'est-ce qui vous donne le droit de nous l'appliquer ?

—Le résultat obtenu. Il est simplement lamentable.

La comtesse quitta le fauteuil sur lequel elle était assise.

—Je suis très fatiguée, Otto dit-elle,— souffrez que je m'étende un peu.

Elle alla se coucher sur sa chaise longue, et paisiblement :

—Maintenant parlez à votre aise. Je suis tout oreilles.

L'Allemand laissa voir quelque surprise de cette attitude.

—Ecoutez donc reprit il. C'est instructif et amusant.

Et comme le visage de la jeune femme n'exprimait ni ennui ni curiosité, il ne put s'empêcher de faire cettte réflexion mécontente

—En vérité, vous n'avez pas l'air de vous émouvoir outre mesure de ce que je vous raconte. Il y a pourtant de quoi en être troublé

—Mon cher, reprit-elle, vous feriez mieux de me narrer les choses sans tant d'exorde. Je verrais alors si je dois m'émouvoir, ainsi que vous paraissez le désirer.

—Soit ! Sachez donc que ces papiers ne valent absolument rien.

—Ceci, vous me l'avez déjà dit, mon cher Otto. Ce n'est pas émouvant.

—Voici qui l'est, du moins. Le coup tenté à Juan-les-Pins n'a été qu'une mauvaise plaisanterie, une pure "fumisterie", en argot parisien.

—Cela regarde Mlle Carmen Hualdès et non pas moi.

—Cela vous regarde, Hedwige, car vous y avez prêté la main.

—Oui, sur votre ordre, monsieur le comte. Et j'ajoute que vos ordres ont été fidèlement exécutés, si j'en crois le rapport de la dite demoiselle Hualdès. Elle m'a affirmé, en effet, avoir pris les papiers dans la sacoche du capitaine Lamalgue.

—Qui n'était pas le capitaine Lamalgue, chère comtesse.

La nouvelle parut faire une certaine impression sur l'interlocutrice.

—Comment,—ce n'était pas le capitaine Lam...... ? Qui était-ce donc ?

—Quelqu'un, un agent du ministère, un homme fort adroit qui en a rempli le

rôle à la perfection, qui s'est laissé séduire par Carmen, attaquer par les bandits que vous aviez recrutés et, finalement, dépouiller de papiers qui n'étaient dans sa sacoche que pour y être volés.

Contrairement à l'attente d'Otto, et à sa grande stupeur, cette révélation ne provoqua chez la comtesse qu'un accès de fou rire.

— C'est comme ça que vous prenez la chose—ma chère ? gronda-t-il.

—Comment voulez-vous donc que je la prenne, mon cher ? Mais ne vous fâchez pas. Vous voyez bien que je m'émeus, puisque je ris.

Force lui fut de laisser passer cette crise de gaieté intempestive.

—Oui, reprit Henwige, comment voulez-vous que je le prenne autrement ?

Il y a plus de six semaines, vous entrez dans ma chambre un matin, et vous commencez par me faire une scène de jalousie. Cela à seule fin de m'amener à vous obéir comme un chien à son maître.

Je me soumets, non sans quelques objections sérieuses.

Vous me dictez alors un plan de campagne admirable.

Il s'agit de nous rendre à Marseille, d'y surprendre au débarquement un officier français qui revient d'Afrique porteur de rapports soigneusement élaborés sur un projet de mission française à travers le continent noir et, de gré ou de force, de nous emparer de ces rapports.

Je renouvelle mes objections. Vous passez outre.

Le projet est exécuté. Je recrute un certain nombre de malandrins, parfaitement inutiles. Vous vous réservez de m'adjoindre un auxilliaire, et vous m'envoyez qui ? une créature quelconque, ramassée je ne sais où, une femme de ruisseau, Mlle Carmen.

Convenez-en, mon cher, je ne suis pour rien dans votre déconvenue et j'ai bien le droit d'en rire.

Sa voix était âpre, sa parole mordante, incisive.

Le comte Otto avait baissé la tête, il se sentait battu.

Sa femme était la plus forte, en cette occasion du moins.

Hedwige reprit, prenant plaisir à retourner le fer dans la blessure :

—Et vous voudriez que je pleurasse de cet accident ? Je m'en réjouis au contraire, monsieur le comte de Stohlfeld ; je m'en réjouis à tous les titres.

D'abord comme épouse, car je vous méprise de tout mon cœur.

Vous n'avez jamais été pour moi qu'un homme abominable, déshonorant mon foyer.

Et, si vous pouvez encore pénétrer sous ce toit, c'est parce que j'ai besoin d'être à l'abri de votre nom. Sans cela, je n'aurais eu qu'un mot à dire pour me défaire de vous.

Ensuite, je m'en réjouis comme fidèle sujette de l'Empire.

Vous souvient-il du jour où je vous exposai mon plan de vie à venir, au lendemain de votre ruine ? Vous acceptâtes d'être nourri par moi. Vous jurâtes de n'être jamais un obstacle à mes desseins.

—Vous faisiez sans doute vos réserves vous aviez vos restrictions mentales.

Car vous avez profité de mon rôle pour faire vos propres affaires !

Vous m'avez surveillée, scrutée, épiée. Tandis que je servais l'Allemagne en bonne patriote, vous serviez l'Angleterre, monsieur le comte de Stohlfeld. Je puis être une espionne pour mon pays ; vous êtes, vous, traître à votre pays.

Elle était debout devant lui, hautaine, la face empourprée, les regards flamboyants.

Il l'avait écoutée en silence, pâle d'abord, le front déprimé.

Mais, aux derniers mots, le rouge monta à ce front, comme sous un soufflet.

—Hedwige ! râla-t il d'une voix étranglée.

—Monsieur n'est pas content ?—répliqua-t-elle avec l'intonation d'un gamin.

Il tremblait de tout son corps, secoué par la fureur d'être ainsi deviné.

Et cette fureur même était un indice, un aveu même qu'elle avait touché juste.

De cela il se rendait compte. Mais la colère était plus forte. Il n'en était plus le maître.

La comtesse abusait de la position. Elle le bravait imprudemment.

Oui, imprudemment, car ce vieillard de soixante-huit ans était un colosse.

Enfermé dans son abjection, convaincu simultanément de crime et de sottise, il pouvait s'insurger contre le reproche, vouloir sortir de la double accusation.

Son exaspération était révélatrice de son impuissance à se maîtriser.

Il fit quelques pas dans la chambre tel, qu'un fauve autour de sa cage.

Et chaque fois, qu'il se rapprochait d'elle, la comtesse se redressait sur la causeuse.

Elle le voyait s'arrêter devant elle, et la couvrir d'un sombre regard.

Allait-il donc se ruer sur sa femme, saisir dans ses lourdes mains de lansquenet cette belle gorge blanche et charnue, étouffer la comtesse entre ses doigts.

Il en était capable au moral comme au physique. Elle le savait.

Elle continuait à le braver pourtant, ayant son plan à elle.

—Quand vous aurez fini de me regarder avec des yeux d'assassin — fit-elle — nous pourrons reprendre le dialogue. La fin vaudra mieux que le commencement.

Ceci fut dit sur un calme, entièrement exempt de persiflage.

—Que dois-je entendre par là? interrogea le comte surpris.

—Que je ne veux pas vous laisser céder à la tentation que vous avez de m'étrangler, et je me sens disposée à vous rendre d'autres services.

Et quels services pourriez-vous bien me rendre après ce que vous venez de me dire

—Ceci signifie qu'étant aux gages de l'Angleterre, vous n'attendez rien de moi qui suis bonne Allemande et qui ai la ferme volonté de le rester. Est-ce bien cela?

—C'est cela, en effet, et vous êtes d'une clairvoyance admirable.

—Je ne vous retournerai pas le compliment,—Otto. — Vous n'êtes pas bon psychologue.

Il s'arrêta tout à fait et manifesta quelque impatience.

—Voyons, ma chère, vous m'avez assez raillé, ce me semble. Parlez clair.

Elle lui fit signe de s'asseoir et très posément, lui dit :

—Ecoutez-moi, Otto, et faites en sorte de me bien comprendre.

J'entends par là que vous prendrez mes paroles au pied de la lettre, sans arrière-pensée de votre part, sans intention d'éluder les conditions :

Voici ce que je vous propose :

Non seulement, je ne vous perdrai pas, mais je vous sauverai. Non seulement je vous sauverai, mais je vous aiderai.

—Pardon ! — interrompit le comte,— ceci mérite explication.

Que vous me sauviez, je me l'explique encore, si tant est que j'en aie besoin.

Mais que vous m'aidiez, c'est autre chose. Je ne comprends plus.

Vous avez pris soin, tout à l'heure, de définir nos situations, de préciser les différences entre nous. Je n'aurai pas le mauvais goût de vous contredire.

Mais, ces différences existent, et elles sont capitales et nettement tranchées, je ne vois pas comment vous pourriez "aider" un homme dont le jeu peut être diamétralement opposé au vôtre.

Hedwige sourit et répliqua avec une exquise complaisance :

—Mon cher Otto, bien que conjoints, ne pouvons-nous être qu'ennemis ?

—Nous pourrions être alliés, si nos intérêts n'étaient pas contraires.

—Soit ! mais il est des points sur lesquels nos intérêts se confondent.

C'est même pour cela que je me suis prêtée à votre plan, que j'ai consenti à servir vos desseins, malgré le peu de foi que j'eusse en leur réussite.

Combattre la France, n'est-ce pas servir aussi bien l'Allemagne que l'Angleterre ?

—Hum ! — fit Otto, — cela n'est pas très sûr, ma chère Hedwige.

Le jour n'est peut-être pas éloigné où un rapprochement aura lieu entre les deux nations, et ce jour-là, leur entente cordiale sera tournée contre la Grande-Bretagne.

—Peut-être, mais cette entente n'est pas encore conclue.

En tous cas, je n'ai pas reçu mission d'y aider, je vous l'assure.

Or, il est, je le répète, des terrains sur lesquels nos intérêts sont communs.

—Voulez-vous, au lieu de m'épier, de chercher à me surprendre, conclure une loyale alliance avec moi ?

Je vous communiquerai tout ce qui peut être de nature à servir l'Angleterre sans préjudice à mon pays qui est le vôtre.

Vous me rendrez la pareille, et nous vivrons sur ce pied de bonne amitié.

Le comte regarda longuement sa femme. Un sourire lui vint.

—J'y consens, Hedwige. Mais quel gage allez-vous exiger de moi ?

—Pourquoi me posez-vous cette question, mon cher ?

—Parce que je me rends bien compte que, possédant mes secrets, vous devez mettre un prix à votre silence, n'est-ce pas ?

—A la bonne heure ! Vous commencez à devenir un homme sensé.

Eh bien ! oui j'y mets un prix. Mais ce prix n'est pas élevé.

Bien plus. En vous le faisant payer, c'est votre propre cause que je sers.

—Encore une énigme ? J'ai l'esprit un peu fatigué aujourd'hui.

—Non, ce n'est point une énigme. C'est même d'une simplicité enfantine.

N'avez-vous pas dit tout à l'heure que *nous* avons été mystifiés ? Ce mot, si cruel qu'il soit à notre amour propre est justifié.

Seulement, pour ne pas vous peiner, j'accepte le *nous* au lieu de *je* qui aurait été plus exact. Moi, j'avais prévu la mystification.

—Vous l'aviez prévue ? Et vous ne m'en avertissiez pas ?

—Soyons exacts. Je l'avais pressentie, plutôt que prévue.

Et puis, nous n'étions pas encore alliée Otto.

Je n'avais aucun motif d'être agréable à vos amis les Anglais.

Aujourd'hui, je n'en ai pas davantage. Mais j'ai une raison personnelle.

Je veux me venger.

Et les yeux bleus de la jeune femme eurent un éclair métallique et froid comme le reflet d'acier d'une lame brusquement dégainée.

—Vous venger ?—questionna Otto, avec un regard hypocrite.

—Oui me venger. Et pour cette vengeance je jouerais ma vie.

—Der Teuffel ! c'est grave. Est-ce comme femme ou comme....

—Ou comme espionne ? .....N'ayez pas peur d'achever la phrase.

—Vous l'avez achevée vous-même ma chère Hedwige.

—Eh bien ! vous saurez tout. C'est à la fois comme espionne et comme femme.

—Alors, vous allez être terrible, car je vous connais bien.

—Ne raillez pas, Otto. Je vous l'ai dit, je tiens à cette vengeance plus qu'à la vie.

—Bien ! Mais que puis-je faire pour la servir utilement.

—Il faut que vous m'aidiez en une double entreprise.

—Quelle est cette double entreprise ?

—La première, de connaître, exactement cette fois, le plan de l'itinéraire de la mission française qui vient de quitter Marseille.

Ceci est plus spécialement dans votre intérêt.

La seconde, de découvrir par tous les moyens le mystérieux agent qui nous a mystifiés.

Vous voyez que j'accepte le mot.

—Et moi,—fit le comte joyeux,—j'accepte la chose. En avant donc vers la revanche. Nous aurons affaire à forte partie sans doute.

—Qu'importe, si nous combinons nos efforts habilement.

—Soit ! —Avez-vous un moyen, ou simplement un point de repère ?

—Je crois en avoir un,—répliqua-t-elle.—Il est chez la Folligny.

Et moi—ajouta le comte—je crois pouvoir utiliser Mlle Carmen Hu[illegible] qui a dû garder le souvenir du fau[illegible]ier-Du moment qu'on ne l'a pas inquiétée c'est qu'on la redoute.

Le mari et la femme se serrèrent loyalement la main, Savarian n'avait qu'à se bien tenir.

IV

MÈRE ET FILLE

En rentrant dans la chambre de la rue de Chanaleilles, Isabelle avait éprouvé un véritable soulagement.

C'était son toit, sa demeure à elle, son asile pour tout dire.

Et elle sentait bien que cet asile lui était nécessaire.

Que de secrets n'y rapportait-elle pas ? Quelle paix ne réclamait-elle pas ?

Elle y retrouvait sa mère, toujours faible, toujours étrange.

Elle y retrouvait Justine, toujours dévouée et fidèle.

Dès son arrivée, la vaillante fille avait exprimé sa joie.

—Si vous saviez, mademoiselle, comme j'attendais votre retour, comme j'avais hâte de vous voir rentrer, comme j'ai pleuré !

—Tu as pleuré, ma pauvre Justine vraiment ?

—Mademoiselle ne me croit pas ? Mademoiselle a tort.

—Mais si, mais si, je te crois, ma chère enfant.

Et, reconnaissante, Isabelle embrassa la servante sur les deux joues.

—C'est que, voyez-vous mademoiselle, j'avais des pressentiments je ne sais pas pourquoi. Il faut vous dire que je ne l'aime pas du tout, cette Polonaise, cette Mme de Stohlfeld, et je crois qu'elle ne vous aime guère, elle non, vous savez.

Il y a des choses qu'on devine, quand on n'est pas trop bête. J'avais une peur affreuse à votre sujet. Il me semblait que cette femme allait vous faire mourir. Oh ! oui, j'avais bien peur.

Isabelle eut un mélancolique sourire en répondant :

—Tu n'avais pas tout à fait tort de craindre. J'ai failli mourir.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria la femme de chambre terrifiée.

Et elle se fit raconter par sa jeune maîtresse le drame de la Tradelière.

—En voilà un brave garçon, cet officier qui vous a sauvée.

—Tu le connais, Justine. C'est M. Pierre Audouars.

—M Audouars ? Un qui venait demander de vos nouvelles pendant votre maladie ? Oh ! quel gentil officier ! Comme je le recevrai quand il reviendra !

—Il ne reviendra pas—dit tristement Isabelle—au moins avant longtemps.

—Il est donc parti ce monsieur ? C'est bien dommage !

Et après un regret exprimé avec sincérité, Justine exprima ses doléances.

—Et puis, voyez-vous, mademoiselle, c'était terrible quand vous n'y étiez pas.

—Pourquoi était-ce terrible, ma petite Justine ?

—Dame, mademoiselle sait bien,—à cause de madame.

—Ah ! maman a donc fait des siennes ......encore ?

—Mais oui, comme toujours. Seulement ce n'est pas ça qui me chagrinait le plus fort : mon chagrin, voyez-vous, c'est que je sais à présent.........

Elle s'interrompit, baissant les yeux, craignant de trop parler.

Isabelle avait pâli. Un soupçon affreux lui mordait le cœur.

Elle demanda pourtant, faisant un effort pour se vaincre :

—Que sais-tu donc, maintenant. Justine ? Raconte-le moi.

La soubrette hésita......Il était visible que ça lui coûtait à dire.

—C'est que, mademoiselle, ce n'est pas facile a dire ces choses-là à une fille de sa mère, Mais ça crève le cœur tout de même.

Isabelle eut un froncement de sourcils. Elle répliqua sans colère :

—Si tu as du mal à me dire de maman, tu peux garder tes confidences.

—Ce n'est pas du mal que j'ai à en dire, mais seulement des choses tristes.

—Quelles choses tristes, Justine ? Explique-toi sans tant de phrases.

—Eh bien ! mademoiselle connaît bien M. Helmann. C'est lui qui est la cause du chagrin de Madame.

Isabelle avait prévu ce nom sur les lèvres de la camériste.

Elle pâlit et passa les mains sur ses joues pour y ramener la chaleur.

—Monsieur Helmann ? Tu es folle. Pourquoi maman pleurerait-elle ?

Justine baissa de nouveau les yeux. Elle balbutia :

—Mademoiselle me pardonnera. Je n'ai pas voulu écouter, mais j'ai entendu tout de même.

—Et qu'as tu entendu ? Parle, parle Ne fait pas languir.

Elle avait la fièvre, la pauvre Isabelle, elle tremblait.

Qu'allait-elle apprendre ? Qu'allait lui révéler cette fille ?

—J'ai entendu,—prononça la soubrette en hésitant,— j'ai entendu que ... madame ....oui, mademoiselle, que madame lui donnait.... de l'argent.

—Oh fit Isabelle d'une voix sourde, en reculant d'un pas.

Et, revenant vers Justine avec une sorte de violence, elle s'écria :

—Ce n'est pas possible ! Tu n'as pas entendu......tu n'as pas pu entendre cela.

La femme de chambre leva ses grands yeux clairs sur sa maîtresse.

Je vous jure, mademoiselle, que j'ai entendu. Je puis même vous répéter les paroles qu'ils ont prononcées......

M. Helmann disait à madame en se fâchant :

"Je t'assure qu'il me faut ces deux cents francs pour ce soir "

Madame répondait, et c'était une voix qui pleurait :

"Mais mon pauvre enfant, où veux tu que je prenne cet argent là ?"

Isabelle n'en put supporter davantage. Elle imposa silence à Justine.

—En voilà assez, ma fille. Tu comprends bien que tu n'as pas pu entendre une pareille conversation. Tu as rêvé tout cela, bien certainement.

La femme de chambre se tut et retourna attristée à son travail

Isabelle l'avait appelée "ma fille", ce qui était un signe de mécontentement.

De son côté, Mlle de Folligny s'enfermait dans sa chambre en proie à une véritable épouvante. Les paroles de Justine l'avaient terrifiée.

Car elle connaissait depuis longtemps la jeune servante.

Elle la savait incapable de mentir, avec elle du moins.

Donc, ce qu'elle lui avait rapporté était exact.

A moins que, selon ses insinuations, Justine n'eût été le jouet d'une hallucination ou bien encore la victime de quelque mystification.

Mais Justine était une fille robuste, saine d'esprit et de corps.

En outre, qui donc eût voulu la mystifier ? Et même la question ne pouvait se poser aussi car il eût fallu supposer une entente de Mme de Folligny et d'Helmann, dans l'invraisemblable intention de se jouer de la simplicité de la jeune domestique

Car c'était bien eux, non pas d'autres, que la soubrette avait entendus.

Restait enfin l'hypothèse d'un mensonge que rien n'expliquait.

Cette hypothèse, Isabelle l'avait écartée sans examen.

Donc si Justine ne mentait pas, ce qu'elle venait de raconter était vrai.

Et c'était là ce qui épouvantait Isabelle.

Quelles effrayantes perspectives cette révélation ouvrait devant ses yeux !

Le mystère, toujours sombre, jamais éclairci, s'illuminait enfin.

Mais quelle affreuse lueur descendait en ce gouffre !

Maintenant la jeune fille comprenait ce qu'elle n'avait pu comprendre auparavant.

Les dépenses inexpliquées de sa mère c'étaient des dons à Hellmann.

—Mais de quel droit, à quel titre Helmann recevait-il ces dons ?

Et le front d'Isabelle se creusait en rides profondes.

Elle ne voulait point juger sa mère. L'enfant n'en a jamais le droit.

Et, cependant, elle se trouvait en face de l'évidence

Justine n'avait pas menti, elle n'avait aucune raison de mentir.

Son témoignage était donc éclatant, irréfutable.

Pourtant, Isabelle disait que ces choses invraisemblables et cruelles remontaient déjà haut dans le passé, que les mystérieuses dépenses de sa mère dataient d'une dizaines d'années et que néanmoins elle-même ne s'était jamais aperçue de rien.

Oui, mais, c'était aussi à cette date qu'il fallait faire remonter les premières visites d'Helmann dans leur maison.

Elle avait quinze ans à cette époque, l'officier vingt à peu près.

Mme de Folligny l'avait reçue avec de la joie tempérée de crainte, et Isabelle

n'avait jamais compris cette attitude indécise de sa mère.

Quelle place cet homme occupait-il donc dans la maison ?

En même temps qu'Helmann, un autre homme y était venu.

Celui là ne lui était pas aussi sympathique que l'officier.

Mais elle n'éprouvait point contre lui la même aversion.

Celui-là c'était l'Américain Samuel Walter.

La première fois qu'il avait paru, Mme de Folligny, à peine âgée de trente-sept ans, lui avait présenté sa fille à laquelle elle avait dit :

—M. Walter est un vieil ami d'enfance que j'avais perdu de vue.

Isabelle sentait qu'un lien étroit devait exister entre ces deux hommes et que ce même lien avait dû leur servir à enchaîner sa mère.

Seulement, le problême restait entier : quel était ce lien ?

Elle voulut en avoir le cœur net et se dit qu'elle interrogerait sa mère.

L'occasion se présenta pour elle ce jour-là même.

Rentrant d'une de ses courses habituelles dont elle ne disait jamais ni le but ni le résultat, Mme de Folligny s'ouvrit à sa fille.

—Isabelle lui demanda-t-elle, voudrais-tu me rendre un service ?

—Mais assûrément, maman,—répliqua la jeune fille.

—C'est que le service est assez délicat, fit la mère, avec un visible embarras— Il s'agirait d'obtenir un renseignement utile.

—Quelle sorte de renseignement ?— répliqua Isabelle.

—Un renseignement que ton oncle seul peut te fournir.

—Ah !—fit la jeune fille mise en méfiance et se rappelant les paroles, déjà lointaines, du colonel le jour de leur terrible explication.

Mais elle ne voulut pas en arrêtant sa mère sur ces premiers mots borner là une confidence peut être précieuse.

—Si la chose est faisable,—répondit-elle—je la ferai.

Mme de Folligny reprit avec un embarras croissant :

—Je ne sais si ton oncle voudra ou pourra te donner ce renseignement.

—Dites toujours. J'en serai quitte pour y réfléchir.

—Eh bien : voilà : il s'agit de savoir si le service des renseignements au ministère de la guerre compte parmi ses agents un certain Savariau.

Isabelle eut assez de force pour masquer son trouble.

—Savariau,—fit-elle—vous dites bien Savariau, maman ?

—Oui, Savariau. Du moins, je ne crois pas me tromper.

—Et......pourquoi ne demanderiez-vous pas cela vous-même ?

Mme de Folligny eut un geste de vive dénégation.

—Moi, demander cela à ton oncle ? Mais tu ne sais donc pas en quels termes nous sommes, lui et moi ?

—En quels termes ? Vous êtes-vous donc fâchés pendant mon absence ?

—Mais non, mais non. Nous ne sommes pas fâchés. Seulement, tu le connais c'est un homme sévère, méthodique, qui me tient pour une folle ou pour quelque chose d'approchant. Tandis que, venant de toi......

—Venant de moi la question lui paraîtra plus bizarre encore.

Non, car tu pourras en fournir la raison.

Ah ! et quelle raison lui donnerai-je ma chère maman ?

Tu lui diras qu'il s'agit de demander à M. Savariau un service pour un de nos bons amis que le colonel connaît, le capitaine Helmann.

Un service pour M. Helmann ? se récria Isabelle qui ne sut pas dissimuler un vif mouvement de répulsion.

—Oui, je sais,—fit Mme de Folligny avec tristesse—tu ne l'aimes pas, ce garçon-là. Tu as tort, car il t'aime bien, lui.

—Que voulez-vous, maman, je n'éprouve aucune sympathie pour lui.

—Qu'importe, si tu ne lui manifeste pas tes sentiments ?

Et revenant à la charge, elle ajouta :

—Eh bien ! consens-tu à tenter à cette démarche ?

Isabelle ne répondit pas.

La mère eût un profond soupir. Elle murmura entre ses dents :

—Voilà bien des enfants ! Même pour les choses les plus simples, on ne peut compter sur eux.

La jeune fille attacha son clair regard sur les yeux de sa mère.

—Maman, vous ne jugez pas la chose si simple que cela, puisque vous vous en remettez à moi du soin d'une démarche que vous ne voulez pas faire.

—Il faudra bien que je la fasse, puisque tu refuses

—Je n'ai pas dit que je refusais. Seulement comme je me rends compte de la gravité de cette démarche je tiens à être suffisamment éclairée. Quel service M. Helmann veut-il demander à M. Savariau, en supposant que ce M. Savariau existe.

Le trouble de Mme de Folligny devint extrême.

Après avoir hésité quelques secondes, elle finit par avouer à sa fille, en termes embrouillés, cherchant ses mots, que le service n'était pas absolument pour Helmann, mais bien pour M. Samuel Walter lequel tout récemment avait eu affaire avec un personnage disant se nommer Savariau et être attaché au ministère de la guerre.

La défiance s'accrut en proportion dans l'esprit d'Isabelle.

Ainsi, ce n'était plus d'Helmann qu'il s'agissait,

C'était l'intérêt de l'Américain qui était en jeu.

Pourquoi Mme de Folligny avait elle pris des détours ?

Pourquoi avait-elle commencé par un mensonge ?

Pourquoi surtout, oui, pourquoi ces deux noms s'attiraient-ils, pourquoi sa mère ne pouvait-elle prononcer l'un sans l'autre, et parler d'Helmann sans parler de Walter ?

Autant de questions pénibles, autant de motifs de soupçons.

—Vous voyez bien, maman, que la démarche n'est pas simple du tout, — fit observer justement Isabelle. Vous-même avez craint de me dire cela d'abord.

Elle protesta, bien que le rouge de son front démentît la protestation :

—Je n'ai pas craint, ma fille ; je t'ai parlé d'Helmann d'abord, parce que je pensais que ce nom t'agréerait mieux. D'ailleurs, je ne voulais que te suggérer une raison à fournir à ton oncle pour justifier ta demande.

Après ça, si tu ne veux pas, si ça t'ennuie trop, n'en parlons plus.

Isabelle eut une soudaine inspiration. Elle répliqua résolument.

—Non, maman. Je ferai la démarche dès que je verrai mon oncle.

—Merci, — répondit la mère, avec une visible allégresse.

Isabelle se retira dans sa chambre jusqu'à l'heure du déjeuner.

Elle n'avait que trop de matières à réflexions.

Sans l'éclairer, cette conversation avec sa mère venait d'ajouter un peu plus de clarté au filet de lumière descendu dans ces ténèbres.

Ce nom de Savariau, à lui seul, était une lumière.

Elle se rappelait, en ce moment, la scène nocturne de sa rencontre avec le policier dans sa chambre de la villa des Bambous.

Malgré les apparences, elle avait conservé des doutes.

L'homme qu'elle avait vu, ce soir-là, était-il vraiment ce qu'il prétendait être ?

Elle l'avait affublé de ses vêtements pour faciliter sa sortie.

Ces vêtements, il les lui avait rendus dehors en la remerciant.

Mais les derniers doutes s'étaient dissipés à Marseille.

N'était elle pas allée avec lui faire ses adieux à Pierre et à Julien ?

N'était-elle pas demeurée avec lui sur le môle, en attendant le départ de la *France* ?

Bien plus, n'était-ce pas avec lui qu'elle était revenue de Marseille à Paris ?

Et cela ne datait que de quarante-huit heures au plus.

Elle était donc bien sûre de l'existence de Savariau, bien sûre de sa qualité.

A la question que lui posait sa mère, elle eût pu donner elle-même la réponse.

Elle ne l'avait pas donnée, et pour cause. Elle voulait voir d'abord le colonel.

Car, à mesure que la clarté entrait

dans son esprit, elle se faisait plus sinistre.

Tout cela, c'était la justification des terribles propos tenus par son oncle.

Tout cela c'était l'accusation d'intrigue, d'espionnage, devenue manifeste.

Tout cela c'était l'affreuse évidence que la maison de Mme de Folligny était le centre, le foyer, le "nid" de ces intrigues, de cet espionnage, de ces trahisons.

Oui, oui, tout s'enchaînait, tout s'élucidait maintenant.

Là-bas, au Golfe-Juan, l'agent le lui avait confessé, c'était Mme de Stohfeld qu'il surveillait, Mme de Stohlfeld, cheville ouvrière de toutes ces manœuvres cosmopolites. Et Mme de Stohfeld était l'"amie" de sa mère.

Une amère ironie venait aux lèvres de la jeune fille.

Une "amie" ? Elle savait à quoi s'en tenir sur cette amitié.

La jalousie d'Hedwige avait été la plus forte, elle l'avait emporté sur sa prudence, elle l'avait fait parler en une explosion de froides menaces.

Mais ici, à Paris, quels rapports existaient entre ce même Savarian et cet Américain, protecteur d'Helmann, et lui aussi "ami" de sa mère.

Encore ce mot "ami", qui reparaissait, odieux et faux.

Mais pour qu'elle fût ainsi "l'amie" de tout ce monde, ne fallait il pas que Mme de Folligny eût vécu longtemps dans son intimité ?

Et, en ce cas, était-ce bien le mot "amitié" qu'il fallait employer ?

N'en venait-il pas un autre plus terrible, plus déshonorant ?

Ne fallait il pas dire plutôt : COMPLICITÉ ?

Isabelle s'arrêta. Sa pensée n'osa aller plus avant dans cette terrible voie.

Car c'était sa mère qu'elle trouvait encore, toujours, devant elle.

SA MÈRE ! La femme dont le sein l'avait portée, la veuve du soldat qui avait été son père.

Tout à coup, une pensée affreuse, une pensée désolante l'envahit.

Elle venait de voir passer devant ses yeux trois mâles visages.

Elle venait d'apercevoir, ainsi que dans un songe, ces trois vaillants : Breton, Audouars, Héricourt, ceux auxquels elle avait dit adieu à Marseille.

Ils étaient partis pour le service de la France, en héros.

L'un, c'était le chef, la tête désignée pour conduire la mission.

L'autre, c'était le cœur plein d'une inextinguible flamme.

Le troisième, c'était le bras inlassable, le courage sans calcul.

Et, de ces deux derniers, elle avait eu plus qu'un adieu banal.

Héricourt lui avait parlé d'amour et elle en avait été troublée.

Pierre n'avait rien dit, mais ses yeux avaient parlé.

Et elle, Isabelle, avait accepté ce double hommage, laissé une double espérance au cœur de ces frères d'armes, rivaux sans le savoir.

Elle, Isabelle, — la fille d'une espionne peut-être !

Et, tandis que ces hommes s'en allaient là-bas, gardant son souvenir, prêts à mourir pour la patrie, en souriant à l'image de la femme aimée, — ici, à Paris, sous ce toit, c'était la trahison qui s'ourdissait, c'était leur mort qu'on préparait dans les conciliabules de trahison !

Non, non, cela n'était pas possible, cela ne pouvait être !

Elle ne pouvait plus tenir en place, elle avait hâte de sortir

Des sanglots lui brisaient la poitrine, des larmes ruisselaient de ses yeux.

Elle se faisait horreur.

Quoi ! Elle avait osé croire à la possibilité de cet amour, espéré qu'elle pourrait unir sa vie à celle de l'un de ces deux hommes, selon que son cœur le choisirait.

Mais qu'était-elle donc pour nourrir de telles espérances ?

Cette honte, ou ce malheur de sa mère, pesait sur elle, l'enveloppait.

C'était l'effroyable héritage, l'inéluctable condamnation qui faisait de son contact un opprobre, de son amour une flétrissure.

Et elle avait vécu des années dans ce milieu, respiré cette atmosphère !

Farouche, elle prononça elle même la sentence :

—Je n'ai point participé au crime, mais je dois l'expier. Je l'expierai......

Alors, une autre pensée lui vint, pieuse et consolante.

Elle n'était pas seulement la fille d'Héléna Andrianoe ; elle était aussi celle du général de Folligny, l'héritière du drapeau taché de son sang.

Quand elle se rendit, les yeux secs, au déjeuner, sa mère, lui dit :

—A propos, je viens de recevoir une lettre de Mme Stohlfeld. Elle rentre dans deux jours.

Isabelle se tint droite devant la veuve et lui dit :

—Maman, cette femme ne doit plus franchir le seuil de notre porte.

—Que dis-tu ?—s'écria Mme de Folligny, terrifiée par ces paroles.

—Je dis que cette femme porte la honte où elle entre, et que je ne veux pas de honte.

V

PERPLEXITÉS

Le colonel Derrien était dans un grand embarras.

Il venait de recevoir d'un notaire du Périgord l'avis qu'un parent assez éloigné du capitaine Audouars, lequel de son vivant, n'avait jamais donné signe de vie venait de mourir instituant Pierre son légataire universel.

Ce n'était pas une fortune à proprement parler, mais un appoint appréciable à la carrière du jeune officier, puisque tous legs payés, Pierre héritait de deux cent mille francs.

Et cette somme, représentée par des propriétés et des valeurs en portefeuille, arrivait au moment même où le capitaine Audouars venait de quitter la France.

Ne sachant quel parti prendre, Derrien appela Savariau.

—Vous êtes l'ami personnel d'Audouars—lui dit-il —Or, voici ce qui lui arrive. Faut-il l'en aviser là-bas ? Donnez-moi un conseil.

Abel se gratta la tête.

—Il n'a jamais eu de chance, mon pauvre Pierre. Si cela lui était venu plus tôt je crois savoir quelle aurait été sa première démarche.

Il ajouta cette ingénieuse parole de philosophe amateur :

—Il y a des gens qui ne savent pas mourir à temps.

Le mot fit rire le colonel. Il reprit néanmoins :

—Ça, c'est une jolie boutade, Savariau mais ce n'est pas une réponse.

A quoi l'agent, avec un soupir comique répliqua :

—Que voulez-vous, mon colonel ? Je n'entends rien aux questions de succession. Je ne l'ai jamais été clerc de notaire même pour mon compte.

Cependant, il me semble que vous devez aviser Pierre.

—Bien. Je l'aviserai à Kotonou, où ils arriveront dans trois semaines. Maintenant que cette question est vidée, il m'en faut aborder une autre.

—Je suis à vos ordres, mon colonel.

Sur un signe l'officier, il s'assit auprès du bureau de celui-ci.

—Savariau, commença Derrien, vous avez joué une rude partie à Nice et je n'ai que des éloges à vous adresser. Cependant......

—Cependant.........quoi mon colonel.

—Vous avez commis une imprudence, mon ami.

L'agent ouvrit des yeux étonnés. Le colonel poursuivit :

—Entendons-nous : une imprudence motivée, nécessaire, mais une imprudence tout de même.

—Vous voulez parler de l'affaire de Monte-Carlo, n'est ce pas ?

—Oui, mon cher Savariau. Car enfin en vous faisant remettre par ce Samuel Walter un faux signé d'Helmann vous avez donné prise sur vous.

—Je me suis dit cela, mon colonel j'ai joué le tout pour le tout.

Si Helmann s'avisait de dénoncer le faux, il faudrait n'est-il pas vrai qu'il fit connaître de qui il en tient la connaissance. Or, comme ce n'est ni vous, ni moi, qui en parlerons, il avouerait par là même ses relations plus que suspectes avec l'Américain.

—Je sais bien que l'hypothèse est invraisemblable mon ami. Mais, enfin ce

papier est de nulle valeur tant qu'il demeure enfoui dans vos propres cartons, et il devient matière à d'innombrables difficultés s'il en sort.

—Il n'en sortira pas, mon colonel. Au surplus, à cette heure, le Yankee doit connaître la valeur des documents livrés en échange. Il ne doit pas decolérer, et je serais heureux de voir un peu sa tête.

—Ne souhaitez pas de la voir trop tôt, mon cher ami.

—Pourquoi donc pas, mon colonel ?

—Parce que j'ai de sérieuses raisons pour me défier de cette tête-là, Bien certainement, elle rumine en ce moment quelque mauvais coup.

—Contre moi, mon colonel ? demande l'agent en riant,

—Contre vous et contre tout le monde mon brave Savariau.

Abel eut un haussement d'épaules plein de mépris.

—Est-ce que vous avez eu des renseignements à cet égard ?

—Oui. Vous allez en juger vous-même et me donner votre avis.

L'agent se recueillit et tendit une oreille attentive.

—Ecoutez,—reprit Derrien,—il y a quelques jours, j'ai reçu, la visite de ma nièce.

—Mlle de Folligny ? Vous pouvez être fier d'elle. Quelle adorable femme !

—Vous en parlez, comme si vous en étiez amoureux, Savariau ?

—Dame ! Mon colonel, il n'y aurait à cela rien d'étonnant.

Et souriant du tour qu'avait pris l'entretien, il ajouta :

—Mais tranquillisez-vous, Sans en tre, amoureux je l'aime tout plein.

—Il me semble que ces sentiments ne sont pas bien de vieille date ?

—C'est vrai. Aussi, vous en ai-je fait *meâ culpâ*, mon colonel.

D'ailleurs, je puis bien vous dire comment j'ai trouvé mon chemin de Damas, à son égard, sur la route de Cannes au Golfe Juan.

Et, là-dessus, il raconta à son chef émerveillé l'épisode de sa rencontre avec Mlle de Folligny dans la propre chambre de celle-ci aux "Bambous".

—Tiens ! Tiens !—fit Derrien—Isabelle m'avait bien dit qu'elle vous connaissait, mais non comment elle vous avait connu. Ça fait l'éloge de sa discrétion.

—Oh ! sur cette discrétion-là on peut compter ! Ce soir-là, Mlle de Folligny a reçu le dépôt d'un secret redoutable et est devenue notre collaboratrice......

—En effet, mon cher Savariau et je lui en ferai mon compliment.

Mais revenons à elle. Je vous disais donc que j'ai reçu sa visite.

—Oui, mon colonel. Vous en étiez là précisément.

—Or, savez vous ce qu'elle est venue me dire, ma nièce ?

—J'attends que vous me l'appreniez. S'agirait-il de la belle comtesse ?

—Un peu, mais beaucoup plus de l'Américain Walter.

—Ah ! —fit Abel,—Mlle de Folligny, le connaît donc celui-là ?

Et se frappant le front, il ajouta .

—Suis-je bête ? J'oubliais que Justine m'a révélé qu'il était des amis de la maison.

—Vous l'avez dit. Ce Yankee ne pouvait manquer à la collection des cosmopolites qui fréquenteent chez ma bellesœur et se servent d'elle pour se renseigner.

—Eh bien ! qu'est-ce que Mlle de Folligny vous a dit de lui ?

—Des choses graves, Savariau, et qui vous intéressent au premier chef.

Là-dessus, Derrien fit à l'agent le récit de la scène qui s'était passée entre la mère et la fille, telle qu'il la tenait d'Isabelle. Il conclut :

—Pour que cet homme tienne à savoir si vous êtes vraiment ce que vous vous êtes vanté d'être auprès de lui, il faut qu'il nourrisse d'assez fâcheux projets à votre encontre. N'est-ce pas votre avis ?

—C'est tout à fais mon avis, mon colonel.

—J'ai pensé que je ne pouvais tracer à ma nièce une ligne de conduite à suivre, avant de vous avoir consulté. Je l'ai convoquée pour aujourd'hui même, afin de la mettre en rapports aves vous.

Un coup de sonnette à la porte d'entrée interrompit l'officier.

—Tenez ! —fit-il.—C'est elle sans doute qui vient.

Il ne se trompait pas. C'était bien elle.

Mlle de Folligny entra, sérieuse, un peu pâle.

Elle tendit son front à son oncle et sa main affectueusement à Savariau.

—Nous parlions de toi, ma chère enfant,—fit gaiement le colonel,—et Savariau était en train de me dire de toi tout le mal possible.

Isabelle sourit tour à tour à l'officier et à l'agent.

—Vous me permettrez, mon oncle, malgré le respect que je vous dois, de ne pas ajouter foi à vos paroles. J'ai tout lieu de croire M. Savariau pour un de mes meilleurs amis, et je crois qu'il me rend la pareille.

—Vous pouvez ajouter, mademoiselle, que Savariau est très fier de cette amitié, —acheva l'agent avec une respectueuse sympathie.

Bon ! fit le colonel, très gai ; si vous entrez dans les compliments.........

Mais ce n'est pas tout ça, reprit-il. Au moment où tu es arrivée, nous nous entretenions de ton étrange communication de l'autre jour. Voudrais-tu lui redire ce que tu m'as confié ?

Isabelle ne fit aucune difficulté pour répéter à Savariau ce qu'elle avait rapporté à son oncle de son singulier entretien avec sa mère.

Puis, quand elle eut terminé son récit, elle demanda :

—Vous voyez, monsieur, vous êtes le principal intéressé. A vous de me dicter ma conduite à ce sujet. Que dois-je répondre à ma mère ?

L'agent avait courbé la tête.. Il méditait profondément.

—Hum ! se disait-il, c'est embarrassant, en vérité.

C'est en outre faire son jeu, puisque, en poursuivant Savariau apocryphe, il ne peut manquer d'atteindre le Savariau réel....

Reconnaître, au contraire, mon existence, c'est lui permettre de me retrouver sans effort, et, par conséquent, de me livrer à ses associés en espionnage.

Dans les deux cas je suis brûlé...inutilement.

Il hochait la tête sans s'arrêter à une solution.

Le dilemme était évidemment grave, de ceux qui exigent réflexion.

De temps à autre, il relevait le front et esquissait un geste de vague embarras.

—Eh bien ? —questionna le colonel,—avez-vous pris un parti ?

Tout à coup le front de l'agent s'illumina, ses yeux brillèrent,

—J'ai trouvé s'écria-t-il joyeusement.

—*Eureka !* disait Archimède, appuya le colonel Derrien.

—Vous êtes un homme de génie, monsieur Savariau, dit Isabelle.

—Certes oui, tu peux le proclamer, ma fille, confirma l'officier.

—Oh ! oui—fit Isabelle en riant.—J'en sais quelque chose,

Savariau avait derechef penché la tête Il la releva souriant :

—Oui, c'est ça, c'est bien ça. Il n'y a pas d'autre parti à prendre.

Et sa résolution bien prise cette fois, il parla :

—Mademoiselle, vous répondrez à Mme votre mère que Savariau existe.

—Hein ?—fit le colonel—Mais ce n'est pas possible, mon ami.

—Au contraire, mon colonel, il n'y a que cela de possible et je vous l'expliquerai demain ou après. Pour l'instant je ne veux pas faire languir Mlle de Folligny qui attend une solution.

La jeune fille sourit, pleine de confiance au génie de l'agent.

Elle ne le connaissait pas depuis bien longtemps mais elle avait pris l'habitude de le tenir pour infaillible tant sont grands le prestige et l'autorité des hommes de décision et d'énergie promptes.

Savariau, d'ailleurs, entrait dans quelques détails explicatifs.

—Par exemple, mademoiselle, je vais avoir besoin de votre concours.

—Il vous est tout acquis d'avance, monsieur, vous le savez.

Que me faudra-t-il faire ?

—Quelque chose qui n'exige pas un bien long apprentissage. Voici.

Votre charmante femme de chambre, Justine Lerminet, est pourvue d'un cou-

sin qui lui rend parfois des visites—oh ! pour le meilleur des motifs, en tout bien tout honneur, je vous prie de le croire.

—Tiens ! fit Isabelle en souriant—cette cachottière de Justine ne m'avait jamais rien dit de cela. Fiez-vous donc aux gens.

—Vous pouvez vous fier à elle, mademoiselle—fit l'agent redevenu sérieux en rendant ce témoignage.—Vous n'aurez jamais près de vous dévouement plus sincère et plus sûr que celui de cette brave fille.

—Vous me paraissez la connaître beaucoup, monsieur Savariau ?

—Assez pour lui rendre ce témoignage mademoiselle.

Mais nous revenons à notre sujet pour ne pas nous embrouiller.

Le cousin de Justine s'appelle Jérôme Blaisot. Il est paraît-il, Bourguignon comme elle, bien qu'à ma connaissance, et selon l'état civil, il soit originaire du Périgord, ma patrie.

Il lui a, dis-je, rendu quelques visites sous votre toit, et a même bu de votre vin à son corps défendant, du vin de cuisine bien entendu.

Le colonel et la jeune fille n'avaient pu s'empêcher de rire.

Ces boutades de Savariau enveloppant les sujets les plus graves de son irrésistible drôlerie auraient déridé la face d'un condamné à mort.

D'ailleurs l'agent poursuivit son exposition.

—Il faut de toute nécessité que Jérôme Blaisot revienne voir sa cousine. Mais vous aurez soin, mademoiselle, de n'être pas surprise de sa grande ressemblance avec moi, quand vous le surprendrez en tête-à-tête avec votre femme de chambre ce qui ne manquera pas d'arriver.

—Comment, monsieur Savariau,.. s'exclama, Isabelle—vous voulez que j'encourage ces amours clandestines d'une fille que j'avais crue irréprochable jusqu'à ce jour ?

—Et qui l'est, mademoiselle, qui l'est, je vous le jure. Du moins, ne puis-je me vanter d'aucune privauté. Seulement, elle est un peu naïve, et sous ce rapport, il vaut mieux qu'elle m'ait rencontré, que tout autre conducteur d'omnibus, je vous prie de le croire.

Les deux auditeurs se firent violence pour dompter leur hilarité.

—Comment ?—interrogea Isabelle—vous êtes conducteur d'omnibus.

—Oui, mademoiselle. N'allez pas l'oublier surtout. Je vous disais donc qu'il est indispensable que vous surpreniez le secret de Justine et que vous vous fassiez présenter, selon les règles, son cousin, Jérôme Blaisot.

Il faudra même qu'une fois ou l'autre comme par hasard, le dit Jérôme se rencontre avec le citoyen de la libre Amérique, Samuel Walter.

—Bien,—fit Mlle de Folligny,—je commence à comprendre votre jeu.

—Je me doutais bien que vous me devineriez. Pendant que je présenterai au dit Samuel la tête de Savariau sous le vocable de Blaisot, je lui présenterai une tout autre tête sous le nom de Savariau.

Ho ! ho ! croyez-vous qu'il s'y laisse prendre ? demanda Derrien.

Il faudra bien qu'il s'y laisse prendre, mon colonel, surtout si le Savariau postiche vient à lui avec une apostille de vous et des pièces à moi.

Le colonel réfléchit un instant, puis conclut avec bonhomie.

—Allons ! c'est bien machiné. Mais vous savez mon cher, il n'y a que vous pour jouer des farces de ce calibre-là. Je ne m'y risquerais pas, moi.

—Ce n'est pas votre affaire non plus, cela, mon colonel.

Heureusement, car il me serait impossible de garder le sérieux nécessaire.

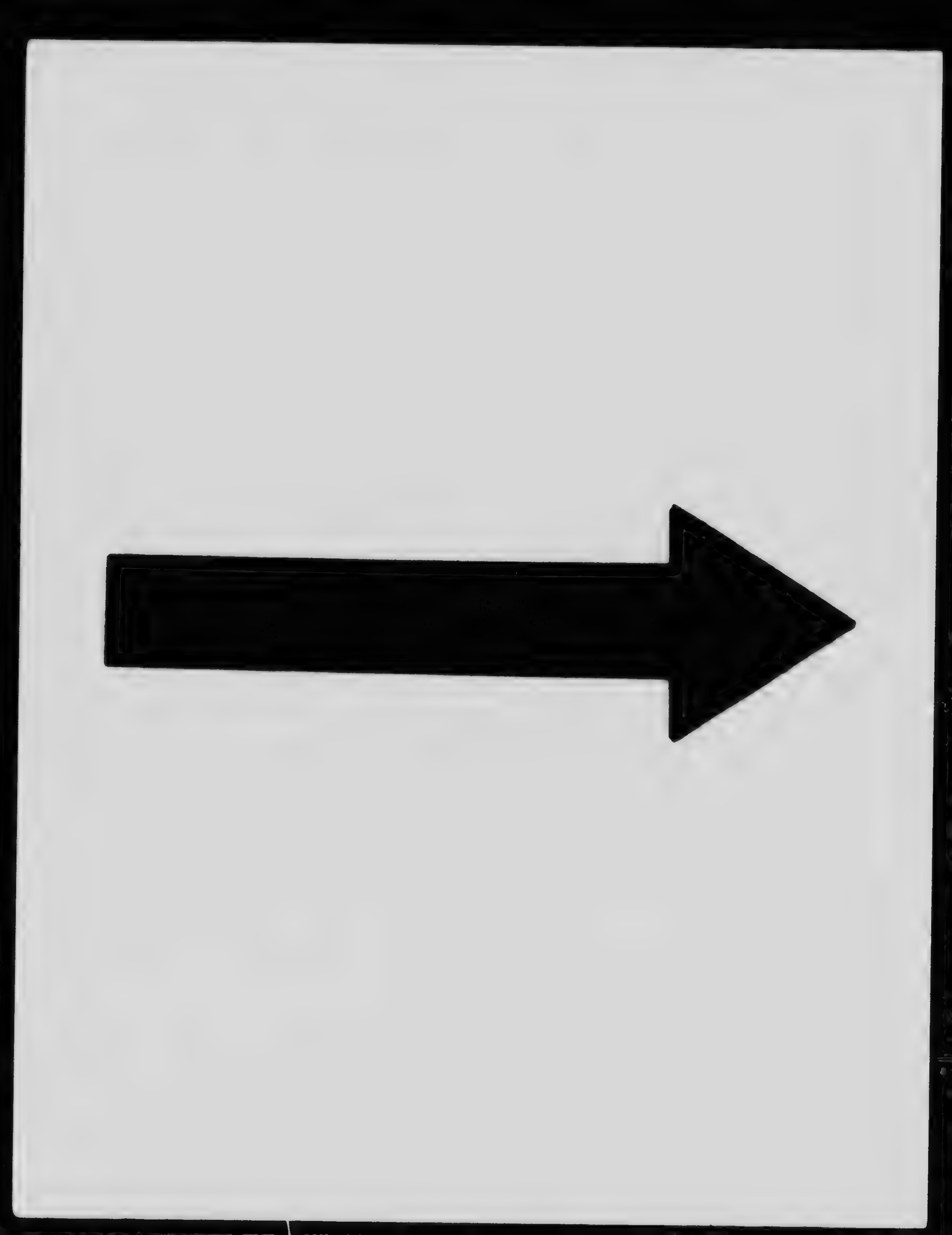
Tel fut le dernier mot du plan improvisé par Abel Savariau.

Isabelle de Folligny prit congé des deux hommes un peu plus souriante qu'elle n'était entrée. Cette audace allègre de l'agent l'avait réconfortée.

Mais, en prenant congé de lui, elle ne put s'empêcher de lui dire :

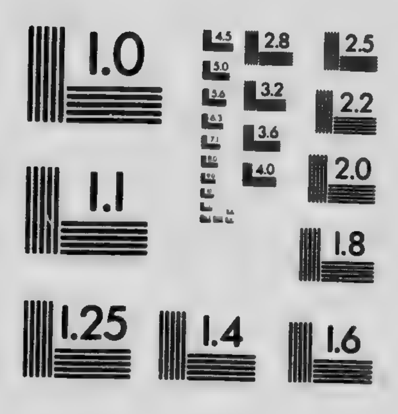
Fi, monsieur Savariau ! C'est bien laid tout de même d'abuser ainsi de la crédulité de ma pauvre Justine, de jouer avec son cœur.

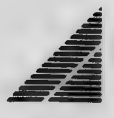
Mademoiselle, répliqua-t il, je vous dirai pour ma défense que, vous exceptée,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Justine n'aime pas beaucoup ses semblables. Son cœur est un peu un cœur d'artichaut. Il en restera pour le successeur que je me réserve,

Ils se séparèrent sur cette note gaie et la jeune fille regagna pensive l'appartement de la rue de Chanaleilles, rassurée malgré tout par la pensée qu'elle était protégée par un homme d'une telle intelligence.

A peine eut-elle quitté le cabinet du colonel que celui-ci se leva et, s'avançant vers l'agent, lui dit, le front soucieux :

— Je vous admire sincèrement, Savariau, mais c'est égal, je ne puis m'empêcher de frémir en songeant aux dangers auxquels vous vous exposez !

Et voyant la boutonnière vierge d'Abel, il ajouta avec amertume :

—Dire qu'on n'a pas encore jugé opportun de mettre là le ruban rouge, qu'on prodigue à tant d'intrigants et d'imbéciles ! Car enfin, vous livrez plus de batailles que n'importe quel soldat de notre armée et courez des périls bien autrement sérieux.— Oh ! l'injustice des hommes !

—Que voulez vous, mon colonel, ça viendra peut-être ? — fit Abel avec un sourire un peu triste.

La main du vieux soldat se posa sur son épaule :

—N'importe, Savariau...... Vous avez l'estime de vos chefs et des honnêtes gens.

—La vôtre me suffit, mon colonel,— répliqua l'agent, les yeux humides.

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main.

Avez vous encore à me consulter, mon colonel ?......interrogea Savariau.

Paul Derrien passa la main sur son front, comme pour en écarter un souci.

—Oui, —dit-il brusquement. — Je ne veux plus avoir rien de caché pour vous.

—Merci de cette confiance, mon colonel.

—Savariau,—fit le vieux soldat en se plaçant devant son subordonné qu'il regarda bien en face,—ceci n'est plus qu'un problème de famille, un doute qui me pèse au cœur. Vous venez de voir l'adorable enfant qui sort d'ici. Elle est la fille de mon beau-frère, du plus loyal soldat que j'aie jamais connu.

Comment expliquez-vous qu'une telle fille ait pu avoir une telle mère ?

—Je ne l'explique pas, mon colonel, je le constate.

Il y a beaucoup d'anomalie de ce genre dans la nature.

Mais ce n'est point là, j'imagine, le problème qui vous préoccupe ?

—Non, mon ami. Ce qui me torture, le voici :

Je crois, malgré tout, ma belle-sœur innocente des intrigues auxquelles elle se trouve mêlée.

—Moi, mon colonel, interrompit Savariau,—je fais plus que de le croire. J'en suis sûr.

—Alors, comment expliquez vous que cette malheureuse femme soit ainsi entourée, enveloppée ? Vous connaissez le proverbe : "Qui se ressemble s'assemble".

—Il n'est pas toujours vrai, ce proverbe. Si vous voyiez passer des prisonniers au milieu des soldats qui les gardent, appliqueriez vous le proverbe ?

Non, certes. Mais ...... qu'est ce qui vous inspire cette métaphore ?

La certitude que Mme de Folligny est dans une situation analogue, qu'elle est enchaînée par quelque secret cruel, captive d'un passé douloureux.

— Oh ! se récria le colonel.

Savariau étendit la main dans un geste solennel.

Mon colonel,—dit-il,— vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous ne vouliez plus "avoir rien de caché pour moi". Je veux vous prouver que cette confiance, qui m'honore, est fondée, et je vous en fournis la preuve sur-le-champ, si dur qu'il soit pour vous de l'entendre.

—Que voulez-vous dire ? — demanda l'officier troublé.

Alors, lentement, avec une précision de logique implacable, l'agent rappela au vieux soldat les détails déjà confiés par lui sur la vie étrange, irrégulière, de Mme de Folligny, sur ses relations bizarres avec Mme de Stohlfeld, avec Helman, avec Walter.

—Ces deux hommes dans cette maison interrompit Derrien ....A quel titre

y pénètrent-ils ? Je n'ai jamais pu le savoir.

—Je crois l'avoir deviné, moi, mon colonel.

Des gouttes de sueur perlaient aux tempes de Derrien.

—Et qu'avez-vous deviné, Savariau ? Que sont-ils pour ma belle-sœur ?

—Ils sont......

Savariau hésita. Visiblement, il n'osait aller plus loin.

—Allons, prononcez le mot. Ce sont ses......complices....

—Non, mon colonel ?.

—Alors, quoi ?......Je renonce à comprendre.

—Vous allez comprendre, dit lentement l'agent—Helmann est le fils de Mme de Folligny, et Walter le père d'Helmann.

VI

UNE VIEILLE HISTOIRE

Et, comme le colonel Derrien jetait un cri de protestation l'agent poursuivit :

—Ne protestez pas encore, mon colonel. Cette hypothèse est la seule acceptable. Je me permets d'ajouter qu'elle est la seule qui puisse servir d'excuse à la pauvre femme qui est votre belle-sœur.

L'officier se laissa tomber pesamment sur un fauteuil.

Il murmura avec une expression d'abattement pénible :

—Vous pouvez continuer, Savariau, le coup est porté maintenant.

Abel fixa sur son chef un humide regard plein de commisération.

—Je suis désolé, mon colonel,—dit-il, —de vous causer ce chagrin.

Mais, si vous vous donnez la peine de réfléchir vous vous rendrez compte que, de toutes les suppositions défavorables à Mme de Folligny, celle-là est encore la moins défavorable.

L'histoire remonte loin, puisque Mme de Folligny a près de quarante-sept ans, et que le capitaine Helmann en a plus de trente ;

—Oui, dit sourdement Derrien, il est même l'un des plus jeunes officiers de son grade, et il n'a rien fait pour justifier cet avancement. Au contraire, ses notes premières ont été détestables.

—Elles sont devenues meilleures depuis qu'il est à l'état-major, reprit Savariau ce qui semblerait établir qu'il a pris sa besogne à cœur.

—A moins que pour expliquer ce changement, on ne recoure à la pire des hypothèses en admettant que Simon Helmann ne soit devenu de son plein gré un virtuose de la trahison.

—Ce serait supposer, en ce que qu'Helmann est un monstre.

—Le monstre existe dans la nature physique, mon colonel. Pourquoi n'existerait-il pas aussi bien dans l'ordre moral ?

—Prenez garde, Savariau ; vous plaideriez les circonstances atténuantes.

—Et je les plaide, en effet, mon colonel. Comment expliquer, sans cela, qu'un officier français soit un traître de profession ? Le monstre a une excuse.

Derrien la tête sur son bras accoudé, prêta l'oreille.

—Aussi bien, reprit l'agent,—l'histoire d'Helmann est instructive la nature l'avait prédisposé aux besognes aventureuses. L'intervention de Samuel Walter a perfectionné la nature en dirigeant dans les voies du plus abominable des crimes, le crime contre la patrie, la trahison.

—Mais, encore une fois, Savariau, comment savez-vous ces choses ? D'où tirez-vous cette effroyable histoire ?

—Je la tire en partie, des renseignements puisés aux sources mêmes, en partie des aveux de Samuel Walter et de mes propres inductions.

—Les trois sources d'information se valent, mon ami, puisque c'est vous qui y puisez. Je ne vous contredirai donc pas.

—Merci du compliment mon colonel. Voulez-vous *toute* l'histoire.

—Tant qu'à faire d'écouter quelque chose, autant vaut tout entendre.

—Je commence donc. Vous m'arrêterez vous-même quand vous trouverez le récit fastidieux ou l'exposition suffisante.

Sur un signe d'assentiment du colonel, il continua :

—Donc, il y a de cela un peu plus de trente et un an, vivait à Marseille, dans la maison de son père, riche négociant en huiles et savons, une jeune fille d'une rare beauté, la plus belle fille de la cité phocéenne, disait la chronique du temps, entre l'Estaque et la Blancarde Mlle Eléna Andrianos.

Eléna Andrianos n'avait pas seulement la beauté, dont elle a conservé des restes éclatants. Elle était séduisante en toutes choses, gaie, spirituelle, bonne, qualités qu'elle a, d'ailleurs transmises à sa fille, votre nièce, Isabelle de Folligny. Et à voir la fille, on peut juger de ce que fut la mère.

Or, à cette époque vint à Marseille un jeune américain désireux d'apprendre la langue française. Il était le correspondant de la maison Andrianos. Il avait vingt-cinq ans environ. Eléna en avait seize.

Lui aussi était beau, ce Samuel Walter Comme tous les hommes de sa race, cet Anglo-Saxon était tenace, ce qui est une des formes de la fidélité.

Il aima Eléna et en fut aimé.

Mais le père Andrianos, bien que Grec d'origine, n'en était pas moins un bon Français. Il entendait ne marier sa fille qu'à un Français, ce Français fût-il, d'ailleurs, sans fortune.

Celle de M. Andrianos n'était point considérable. Elle s'élevait à trois ou quatre cent mille francs au plus. Mais très fier de ses enfants, le vieux négociant, honnête homme, avait l'habitude de dire :

—Mes filles feront comme leur mère, des mariages d'amour. Quant à mon fils, il fera comme moi, il gagnera sa vie.

C'était assurément très généreux, très libéral.

Mais le bon négociant, tout en proclamant le principe du " mariage d'amour " pour ses filles, n'entendait pas que celles-ci eussent d'autres amours que ceux dont il leur octroierait licence.

En conséquence, il fronça les sourcils et opposa un refus formel au désir manifesté par Eléna d'épouser par amour le jeune Samuel Walter.

Celui ci n'avait-il pas deux vices rédhibitoires ? Il était Américain et protes-tant.

Eléna plia sous l'orage. Elle ne con-traria point son père.

Bien plus. Fille soumise, elle se laissa marier par lui.

Or, il était advenu de cet amour ce qu'il advint de tant d'autres.

Elena avait épousé secrètement l'homme qu'elle aimait.

Un enfant était né, qu'il avait fallu cacher soigneusement et dont la naissance même avait été tenue secrète, grâce à la complaisance d'une institutrice, deve-nue plus tard, femme de lettres, la docte, mais énorme Eudoxie Férulard.

—La vieille Férulard ! — s'exclama Paul Derrien.

—Elle-même, mon colonel, et vous avez ainsi la clef des relations d'amitié qui ont toujours uni votre pauvre belle-sœur à ce bas-bleu encombrant.

—Miséricorde ! — s'écria l'officier, — qui eût pu supposer cela ?

—Je continue, mon colonel, reprit Sa-variau.

Il advint que l'enfant, élevé pendant trois ans aux environs de Marseille, fut brusquement enlevé par son père qui es-pérait, sans doute, s'en faire une arme contre M. Adrianos et l'obliger à recon-naître son mariage.

Mais Samuel Walter commit une faute grave à ce moment.

Il repartit pour l'Amérique, emme-nant le petit garçon.

Dans l'intervalle, se recevant pas de nouvelles, croyant Walter mort, faible comme elle l'a toujours été, Elena se laissa courtiser par un jeune officier agréé par son père et l'épousa.

L'officier, c'était le capitaine de Folli-gny, devenu depuis général.

Le reste de l'histoire d'Elena Andria-nos n'est que celle de Mme de Folligny. Vous la connaissez, mon colonel.

Mme de Folligny devint mère pour la seconde fois.

Elle le fut d'une fille, la jeune fille ad-mirable qui sort d'ici.

Elle fut bonne mère dans la mesure de ses forces, ou plutôt dans la mesures de sa faiblesse. Elle fut bonne épouse. L'ai-ma-t-elle ? Tout porte à le croire, car il

n'y a en elle ni méchanceté ni hypocrisie.

—Pauvre femme ! soupira le colonel.

—Par malheur,— reprit encore Savariau,—Mme de Folligny avait gardé un souvenir cuisant et, sans oublier Samuel Walter, elle aimait son mari, le père de sa fille.

Or, à cet homme qu'elle aimait, qu'elle respectait profondément, elle n'avait rien avoué de son passé.

Elle tremblait que le secret terrible n'éclatât un jour ou l'autre.

Sa vie fut donc une perpétuelle appréhension, une terreur continue.

En outre, elle ne savait toujours rien de Samuel, rien de l'enfant.

Tendre et d'une sensibilité presque maladive, elle s'apitoyait sur le sort de cette créature née de son sein, baptisée de ses larmes.

De la fortune paternelle un tiers lui était revenu.

M. Andrianos était mort. Son fils George avait péri dans un naufrage, après avoir perdu le bien qui lui revenait ; sa fille Hébé, l'aînée, était rentrée au couvent.

Elena n'avait eu guère que cent cinquante mille francs.

Un nouveau malheur vint la frapper.

Au moment ou Isabelle atteignait sa dixième année, le général de Folligny mourut, laissant les deux femmes sans soutien.

Je me trompe. Elles eurent pour soutien un homme juste, un officier sans peur et sans reproche, lui-même frappé dans ses plus chères affections.

—Savariau ! interrompit Paul Derrien, très ému.

—Vous ne pouvez m'empêcher de dire ce qui fut, mon colonel.

Vous devintes le consolateur, l'ami, le guide de la mère et de la fille. Pendant quinze ans vous ne vécûtes que pour les deux pauvres femmes affligées.... Isabelle vous paya de retour, mais Mme de Folligny eut le tort de vous cacher la vérité.

De là votre ignorance de la situation de ces dames, vos incertitudes, vos angoisses en présence de leurs dépenses, de là aussi la diminution de leurs ressources et l'impossibilité d'expliquer où se gaspillait leur argent.

Cet argent, mon colonel, c'était aux mains d'Helman qu'il allait.

Car. à peine le général de Folligny était il mort, que Samuel avait reparu.

Pourquoi cet homme n'avait-il pas reparu plus tôt ?

Obscure problème, mais dont je crois en peut trouver la solution.

Ici le colonel Derrien releva la tête et fit une remarque.

—Vous me croyez, Savariau, ne m'avez vous pas dit que vous teniez cet homme lui-même qu'il n'avait vécu que pour la vengeance ?

—Oui, c'est bien là ce qu'il m'a dit, ou plutôt qu'il a dit à son frère Philéas, momentanément ressuscité en mon humble personne,

—Dès lors, je ne m'explique pas qu'épris d'un tel désir de vengeance, cet homme ait déféré si longtemps le plaisir de l'assouvir.

—Mon colonel, l'adage ne dit il pas que la vengeance est "le plaisir des dieux".

—Des dieux, non pas des hommes, mon cher Savariau.

—Attendez. Les dieux ne sont-ils pas éternels ?

—Les dieux, encore une fois, non les hommes

—Mais l'homme ne peut-il devenir participant de la divinité précisément en lui prenant ce qu'il est susceptible de prendre ?

—Je ne vois pas très bien, mon cher ami, ou vous voulez en venir.

—A ceci, mon colonel ni plus ni moins que l'homme ne pouvant jouir de l'éternité dévolue, aux seuls dieux s'efforce à y suppléer en prolongeant autant qu'il peut ses satisfactions terrestres.

C'est ainsi qu'a parlé certainement l'homme dont nous nous entretenons

—Et vous concluez de ce raisonnement spécieux ?

—Que si Samuel Walter ne s'est pas montré plus tôt, c'est qu'il tenait à savourer sa vengeance, que, s'il s'était révélé plus tôt, il courait le risque de se jeter sottement dans les roues du char de

la destinée, de voir l'événement contredire au plan qu'il s'était tracé.

Or, ce plan, vraiment infernal était de frapper la femme qu'il avait aimée et qui l'avait délaissé pour un autre.

En reparaissant trop tôt, il se trouvait en face non plus de cette femme, mais de son mari, le général de Folligny. Il y avait des chances pour que celui-ci repoussât énergiquement l'accusation portée contre sa compagne qu'il tuât de sa main l'inventeur de ce qu'il pouvait tenir pour une calomnie.

Le colonel Derrien fit quelques pas saccadés.

Evidemment cette deduction ne le convainquait pas.

—Voyons, Savariau. Il me semble que votre raisonnement pêche par la base. Il implique cette hypothèse inadmissible que Walter attendait la disparition du général. Or, quel est l'homme, dites-le moi, qui peut spéculer sur la mort d'un adversaire, prévoir le terme de son existence, à moins d'y aider par ses propres manœuvres, ce qui ne semble pas être le cas du citoyen américain Samuel Walter.

—La chose n'est pas impossible, mon colonel. Le général de Folligny avait été blessé grièvement pendant la guerre. Il traînait, dans les derniers temps, une existence assez précaire, et il était possible dans une certaine mesure de prévoir sa mort.

Mais je n'insisterai pas sur cette raison que je reconnais peu concluante.

Il en est une beaucoup plus décisive et qui me paraît la seule vraie.

Samuel Walter, ainsi qu'il me l'a avoué, préparait une vengeance atroce.

Son plan consistait à élever à la brochette cet enfant du hasard, pour en faire un instrument de haine contre cette armée française, d'abord, à laquelle appartenait Folligny, contre cette femme ensuite qu'il allait atteindre dans ses affections les plus sacrées, dans ses entrailles de mère.

Or, pour obtenir ce résultat, il fallait que l'instrument fût prêt, que l'enfant,—le monstre, pour mieux dire, — fût arrivé à sa perfection. Simon Helmann était encore trop jeune pour cela. Le

Yankee l'élevait avec soin, pourvo
son éducation, l'entraînait, en q
sorte qu'au jour où il le fit ent
l'Ecole polytechnique. L'arme
sonnée dont il allait se servir était
de cet officier français.

Lorsque Helmann entra à l'Ecol
plication pour y achever ses étu
même temps que l'œuvre de son pè
général de Folligny était mort.

Savariau s'arrêta au bout de ce r
nement ardu.

Un long silence régna entre les
hommes.

—Oui, — dit le colonel, — c'est
cela. Les choses ont dû se passer a

Et, soudain, par une réflexion mo
il ajouta :

—Mais, j'y pense. Cet homme e
tré à l'Ecole sous le nom d'Helm
Où a-t-il pris ce nom, puisque son
s'appelle Samuel Walter ? De plus,
Français, tandis que son père est A
cain. Il y a là une autre obscurité.

Savariau n'avait pas prévu cette o
tion.

Il répliqua, les sourcils rappro
par une grande contention d'esprit :

—C'est juste, mon colonel. Vous
raison. Il y a là un nouveau mystè
éclaircir. Je m'étonne de n'y avoi
réfléchi plus tôt. J'y réfléchirai.

Et, avec un geste dubitatif, il conf
ses paroles.

—Bah ! quelque banale substitutio
faux à l'état civil.

C'est égal. Il faudra que je creuse
la. Qui sait ? Tout est si drôle en
affaire que je vais faire peut-être que
découverte importante.

—A propos,—acheva-t il—avez-
fait l'expérience projetée.

—Quelle expérience ? — demanda D
rien,—qui ne se souvenait plus.

—Celle des cartons, ainsi que n
l'avons déjà concerté entre nous ?

L'officier tressaillit et parut ma
l'aise devant cette question.

—Je vous avoue, mon ami, que
différé l'épreuve. Il m'en coûte tant
surprendre un officier français en fl
délit de trahison. J'ai voulu douter
plus longtemps possible. Ecoutez-m

—Hélas ! mon colonel, cette épre

est indispensable. Nous ne pouvons laisser s'égarer nos soupçons sur d'autres têtes.

—Soit !—prononça Derrien, sombre.—Demain, il est de service.

VII

A DEUX DE JEU

La semaine n'était pas achevée que Jérôme Blaisot avait rendu visite à sa jeune et pétulante cousine Justine Lerminet.

Il avait même fait cette visite du consentement de Mlle et Mme de Folligny, auxquelles, en garçon sérieux, il avait voulu être présenté.

Il tombait bien d'ailleurs, C'était "le jour" de ces dames.

Et ce jour là entre autres visites Mme de Folligny recevait celle toujours régulière de l'Américain Samuel Walter.

Mais, pour Samuel, cette visite avait un objet intéressé.

Il venait chercher la réponse à la question qu'il avait fait adresser indirectement au colonel Derrien par Isabelle de Folligny.

Celle-ci vint donc au salon malgré sa répugnance avec l'air le plus indifférent qu'elle put prendre, déjà instruite par Savariau de la conduite à tenir.

Le Yankee la salua avec la politesse froide qui le caractérisait.

Il avait toujours éprouvé une sorte de crainte en face de la jeune fille.

Il sentait qu'elle ne l'aimait point qu'il était antipathique.

Et, cependant, à la conscience pénible de cette animadversion se joignait chez l'Américain un sentiment inexplicable de tendresse pour cette ennemie.

Il aimait Isabelle,il la respectait. Il eût voulu pouvoir la nommer sa fille.

En cet homme étrange jeté par accident dans la plus bizarre des aventures, il y avait un mélange de bonté naturelle et de malice voulue.

Si quelqu'un eût pu descendre en cette âme tourmentée, qui n'osait se sonder elle-même, il y eût découvert les plus terribles contradictions.

Walter s'était voué à la vengeance. Il lui avait consacré trente années de sa vie.

Et voilà que de cette vengeance, il était las. Il n'en goûtait plus la saveur.

Sa monstruosité même commençait à lui faire horreur.

Et c'était pour se soustraire à ce remords commençant qu'il buvait.

L'ivresse, l'ivresse grossière et facile, éteignait en lui le feu des réflexions amères, des reproches lentement montés des profondeurs de sa conscience.

Mais il n'était pas toujours ivre.

Et, alors ces pensées importunes reprenaient le dessus.

Il se voyait en face de cette femme, dont il avait voulu se faire le bourreau, et qu'il aimait encore, qu'il aimait plus que jamais, malgré sa beauté déclinante. Lui, le fort, qui n'avait jamais eu pour loi que son caprice, il avait pitié de cette créature faible, à la merci des coups du sort.

Lorsqu'il récapitulait les souffrances qu'il lui avait imposées, les actes infâmes qu'il lui avait fait accomplir à son insu, il se trouvait odieux.

Près de cette femme il voyait cette fille aimante et dévouée, mais généreuse et fière qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer et d'aimer.

Alors par un retour sur lui même et sur son œuvre abominable, il comparait cette Isabelle qui n'était point sa fille, à cet Helmann qui était son fils.

Il se disait que l'un et l'autre étaient les enfants de cette même mère.

Le contraste était effroyable et lui poignait le cœur.

En face de cette jeune fille adorable, de cette créature d'élite, lui apparaissait ce jeune homme vil, aux instincts grossiers qu'il avait avili lui-même.

La fille appartenait à la mère,—le fils était son bien, son œuvre à lui.

Ah ! il avait réusi dans son effort, Il avait procréé un chef-d'œuvre.

Cet Helman n'était pas seulement l'instrument de sa vengeance.

Il était devenu l'outil de destruction dont se sert parfois le destin pour ruiner l'édifice d'un peuple, d'une race, d'une famille, d'un foyer.

Monstre dans l'ordre politique, il l'é-

tait aussi dans l'ordre moral. Il semblait que la nature eût souscrit à la vengeance de Samuel.

Il avait tout les vices cet Helmann. Au temps du collège, il volait des billes à ses camarades, à l'école, au régiment plus tard on l'avait fortement soupçonné de tricher au jeu, de recourir à la poncette.

Ses débauches étaient crapuleuses. Il s'enivrait comme un crocheteur.

Et, jamais, jamais, il n'avait eu pour son père une parole d'affection.

Son père ? Il est vrai que ce père était aussi son corrupteur.

Plus tard, le jour où emporté par l'exaspération de sa haine rétrospective, Samuel lui avait révélé le nom de sa mère, Helmann avait été cynique.

—Ha ! ha !—avait-il ricané,—c'est la bonne Folligny ? Eh bien ! mon cher père, il faudra qu'elle l'expie. J'entends tirer profit de ma situation. J'en ferai l'expérience auprès de ma mère.

Alors avaient commencé le chantage familial, les exigences éhontées et sans cesse renaissantes, les appels à la bourse maternelle.

Et, comme cette bourse ne suffisait pas c'était Samuel qui avait dû pourvoir.

Il y avait pourvu largement d'ailleurs.

Il ne pouvait s'y refuser, sous peine de voir s'effondrer son œuvre.

Et, maintenant, en la considérant, cette œuvre, il en éprouvait le dégoût.

Que faisait-il dans la vie ? A ses quarante-sept ans, quelle besogne utile avait-il accomplie ? Il n'avait servi que sa haine. Ce n'était pas assez.

Alors, des idées noires l'envahissaient, le torturaient.

Le spleen, ce brouillard mental des Anglo-Saxons, l'enveloppait de ses plis funèbres, comme ceux d'un linceul et il songeait à mourir.

Mais il ne mourait pas, non qu'il fût lâche, qu'il reculât devant cette solution à laquelle son âme de matérialiste ne répugnait point, mais simplement parce qu'il était l'esclave de l'habitude que la règle qu'il s'était tracée avait fini par faire de lui une façon d'automate de l'existence un être machinal.

Et c'était sous l'impulsion de l'origine, peut-être en désespoir de découvrir d'autres horizons à sa volonté qu'[...] sait celle ci persévérer dans [...] néfaste où il l'avait engagée.

D'ailleurs, son orgueil était des[...] en jeu et l'on sait quelle place tien[...] gueil dans l'âme d'un Saxon.

Là-bas à Monte Carlo, un homm[...] venu qui lui avait tenu tête qui lu[...] imposé un acte contre lequel se ré[...] cette honnêteté spéciale qui était [...] Il avait signé du nom d'un autre [...] du nom de son fils il avait avait c[...] un FAUX.

Ce faux il voulait le ravoir que[...] fussent les moyens à employer.

Et c'était pour cela qu'il avait [...] de Mlle de Folligny le renseign[...] indispensable à ses recherches la [...] tude de l'existence de Savariau.

Il attendit donc qu'Isabelle, les [...] tions échangées lui donnât la rép[...]

Ce fut Mme de Folligny elle-[...] qui le lui fournit.

—Mon cher Samuel,—dit-elle—[...] le a demandé à son oncle le détai[...] vous désirez connaître.

—Ah !—fit il, en s'inclinant [...] la jeune fille et mademoiselle Isab[...] obtenu une réponse de M. le c[...] Derrien ?

—Oui, monsieur,—répliqua la [...] fille, il y a bien, en effet, dans le[...] reaux du ministère de la guerr[...] employé du nom de Savariau.

Elle répondait affirmativement, [...] que l'agent le lui avait conseillé.

—Je vous remercie, mademoisel[...] Walter visiblement satisfait.

Isabelle ne prolongea point son [...] au salon.

Elle se dirigea vers la cuisine [...] sous un prétexte quelconque, elle f[...] tir Justine.

Alors, sûre d'être seule avec lui, el[...] au pseudo Jérôme Blaisot ;

—Voilà qui est fait. Le Yankee [...] renseigné sur sa demande.

—Très bien—répliqua l'autre.—I[...] à présent trouver un moyen de me [...] rencontrer avec lui. J'ai besoin de [...] confrontation.

Il y avait dans un coin de la cu[...] toute une charge de bois de chau[...]

que le charbonnier y avait montée le matin même.

—Etes-vous de force à porter tout ce faix au salon ? demanda Isabelle.

—Oui, répondit Savariau, en riant. Je vous vois venir.

Elle retourna au salon où elle se plaignit du froid humide.

—Rien n'est plus facile que d'allumer le feu, déclara Mme de Folligny.

Et, ouvrant elle-même la porte, elle cria à sa soubrette d'apporter du bois.

Au lieu de Justine, ce fut Jérôme Blaisot qui parut, portant sur sa robuste épaule toute la charge de bûches.

Bien que contrariée de cette intrusion de l'amoureux de sa bonne, Mme de Folligny ne put s'empêcher de rire devant cet effort inutile.

—Oh ! monsieur Jerôme, fit-elle, il n'en fallait pas tant !

—Dame ! madame, riposta le conducteur d'omnibus,—j'ai pensé que, comme ça, ça ne ferait qu'un voyage pour mam-zelle Justine.

—Il était si niais, si bonasse en parlant ainsi qu'Isabelle ne put contenir son hilarité. Elle s'écria lorsque Jerôme se fut éloigné.

—Il est impossible d'être plus bête que ce garçon ; Justine le mènera par le bout du nez.

—Vous connaissez cet homme madame—demanda l'Américain d'une voix hésitante.

—Oh ! oui, nous le connaissons,—répondit Mme de Folligny sans arrière-pensée. C'est un conducteur d'omnibus, un brave garçon, le prétendu de notre femme de chambre.

—Ah ! fit le Yankee dont le front ne s'était pas déridé.

—Est-ce que vous lui trouvez quelque chose de particulier ?— interrogea la veuve.

Il fallait que Samuel Walter fût bien peu maître de lui, car il répondit :

—Oui je lui trouve une étonnante ressemblance avec quelqu'un que je connais. Et, tenez, précisément avec ce Savariau.

—Oh ! fit Isabelle en riant ce n'est pas possible. Le nom a dû évoquer la ressemblance.

—Nullement madame mademoiselle je suis très sûr de ce que je vous dis.

Il ajouta, concluant ainsi presque par politesse envers les deux dames :

—Mais, du moment que vous connaissez ce garçon, il est évident que je me trompe.

Isabelle craignit une trop longue insistance sur ce sujet. Elle intervint.

—Si nous le connaissons ? Voilà plus d'un an qu'il fait la cour à Justine.

Ces mots " plus d'un an " parurent décisifs à Samuel Walter.

Il y prit même le motif de se retirer, ce qu'il fit en parfait gentleman.

Une heure plus tard, il réintégrait son hôtel de la place des Etats-Unis.

Là, il se plaça devant son pupitre et y traça ces lignes sur une carte-télégramme :

" Monsieur,

" J'ai quelques explications pressantes " à vous demander au sujet des rensei-" gnements que vous m'avez amicale-" ment fournis à Nice. Vous seriez donc " bien aimable de venir me voir en me " prévenant d'avance, au jour et à " l'heure qui vous conviendront le mieux, " soit chez moi, soit en tout autre en-" droit. "

Et, après avoir signé, il inscrivit sur l'enveloppe cette adresse.

Monsieur Savariau,
employé au ministère de la guerre,
boulevard Saint-Germain.

Ce message, il alla le jeter lui-même à la poste.

—Nous verrons bien, — se dit-il,—ce qu'il va me répondre.

En rentrant chez lui, pour la seconde fois, il y trouva du monde.

Le capitaine Helmann était venu dans l'intervalle de sa deuxième course et l'attendait depuis un quart d'heure environ.

— *Well*, garçon, lui dit l'Américain ; peut on savoir quel motif vous amène.

L'officier tira de sa poche une grande enveloppe bulle dont il étala le contenu sous les yeux de son père.

—Voici les pièces que vous désirez connaître, lui dit-il.

—Elles viennent du ministère de la guerre ?

—Elles en viennent et y retourneront demain. Je dois les remettre dans le carton où je les ai prises en cachette.

—Bien ! — fit encore le Yankee — comparons-les aux autres.

Il alla tirer d'un secrétaire les documents que Savariau lui avaient remis à Monte-Carlo, contre reçu signé du nom de ce même Helmann.

Un simple coup d'œil suffit aux deux hommes pour s'assurer que les pièces étaient identiques. Les papiers remis par l'agent avaient été copiés sur les documents du ministère eux mêmes.

—Voilà qui est clair,—prononça Samuel Walter—cet homme ne m'a pas trompé.

—Oui,—opina Helmann,—il a gagné son argent. Car il est impossible de douter de l'exactitude. L'authentique que j'ai là sort du cabinet même du colonel Derrien C'est bien le plan même de l'expédition.

Il se mit à lire à haute voix un exposé fort explicitement élaboré, d'un projet de pénétration en Afrique.

La mission, confiée à un lieutenant de vaisseau et à un capitaine d'infanterie de marine, devait partir de Gabès en Tunisie suivre les frontières de la Tripolitaine et du Ferrau pour gagner Tibesti et de là descendre jusqu'au Bahr-el-Abiad.

Divers noms d'officiers y étaient désignés comme pouvant être adjoints à la mission. Parmi ces noms figuraient celui du capitaine Audouars et celui du capitaine d'Héricourt.

Toutes les apparences étaient en faveur de l'exactitude de ce plan.

Hermann ne conserva plus aucun doute lorsque, au bas du document, il lut cette note, tracée au crayon rouge, de la main même du colonel Derrien :

« En cas d'insuffisance de l'un des offi-
« cier ci-dessus désignés, et à défaut de
« l'un d'eux, on pourrait agréer les offres
« du capitaine Simon Helmann. Garçon
« de mérite et d'intelligence. Notes anté-
« rieures médiocres ; présentement ex-
« cellentes. *Quid* de la santé. »

—Du moment que j'ai une copie conforme, — dit l'Américain,—vous pouvez remettre l'original où vous l'avez pris.

—Mais,—fit remarquer le capitaine,—ne nous semble-t-il pas, mon cher père qu'il convient de communiquer ces notes à M. le comte de Stohlfeld ou à sa femme nos alliés en toute cette affaire ?

Le Yankee hocha la tête en signe de dénégation.

—Simon, mon cher garçon, vous ne vous rendez donc jamais compte de mes intention ? Il ne me convient aucunement de livrer ces pièces aux ennemis de la France. Je n'ai aucune haine contre ce pays.

L'officier ouvrit de grands yeux surpris, dévisageant son interlocuteur.

—Vous avez raison, mon père, je ne vous comprends pas. Quelles peuvent donc être vos intentions si elles ne sont pas hostiles à la France ?

—Je vous l'ai déjà dit, mon ami. Je ne poursuis de ma haine que l'armée française. C'est elle que j'ai voulu déshonorer. Et il y a dans ces papiers, plus qu'il n'en faut pour la déshonorer.

—Comment cela ? encore une fois, je ne saisis point.

—Vous allez saisir. Si je remets ces documents au comte Otto, serviteur de l'Angleterre, ou à la comtesse, espionne de l'Allemagne, je sers les intérêts de ces deux peuples, au détriment de la France, mais sans aucun profit pour ma haine

Si, au contraire, je les garde pour moi, c'est ma haine seule que je sers et la France n'a pas le droit de me reprocher une trahison.

—Tout cela permettez-moi de vous le dire, c'est de l'hébreu pour moi.

—Je vais vous traduire cet hébreu, puisque vous vous refusez à le comprendre tout seul.

Supposez, que muni de ce document, je me rende dans les bureaux d'un grand journal français, un journal mondain, très international, très lu, peu scrupuleux, et que je lui communique ces pièces, il s'empresse de les publier, et qui révèle au public qu'une indiscrétion a été commise au ministère de la guerre où à celui des colonies. Je fais démentir par le journal en question que le ministre des colonies soit le coupable. Reste celui de la guerre.........

—Ah ! [illegible] bien bonne, ricana Helmann...... C'[illegible] bien imaginé.

Et, s'interrompant il devint tout à coup sérieux.

—Mais, mon chère père, vous n'y pensez pas En agissant ainsi, vous me livrez. C'est moi que vous accusez, moi, votre fils.

Samuel Walter se mit à rire

—Vous n'êtes vraiment pas bien fort aujourd'hui, Simon.

Comment est-ce vous que je livre puisque c'est de Savariau que je tiens la copie du document ?

—Ah ! fit Helmann c'est donc bien Savariau qui se nomme l'agent du ministère de la guerre ! Voilà une chose que je ne savais pas.

—Et,—poursuivit l'Américain—comme je ne désigne pas plus Savariau que vous même, il faut bien que la responsabilité remonte jusqu'au véritable responsable jusqu'au colonel Derrien.

—Ah ! c'est le colonel Derrien que vous voulez frapper ?

—Oui,—répondit Walter, dont les yeux eurent une lueur sinistre,—c'est lui. Je hais cet homme, non seulement parce qu'il est officier français, mais parce qu'il fut l'ami de votre mère, le beau frère de celle-ci. Je le hais enfin parce que je crois que ses soupçons se sont portés sur [illegible] Lui atteint, j'ai frappé l'état major tout entier.

Il se tut, absorbé par son idée fixe satisfait du résultat obtenu.

Un éclat de rire fort irrévérencieux le rappela à la réalité.

C'était le capitaine Helmann qui venait de rire de la sorte

—Ha ! ha ! ha !—fit il donnant libre cours à sa raillerie—voilà donc le projet machiavélique que vous avez ruminé trente ans mon digne père !

C'est pour aboutir à ce maigre résultat de déshonorer un vieil officier français, en essayant de flétrir en même temps l'état major de l'armée française que vous avez pendant trente ans renoncé à l'amour et à ses joies ; et par amour, j'entends aussi bien l'amour paternel que tous les autres ?

Voilà tout ce que vous avez rêvé pour votre fils, tout ce que vous avez su faire de lui ; un outil de vengeance contre un homme, ou même contre une catégorie d'hommes auxquels vous aviez déclaré la guerre ?

Eh bien moi ! Je veux mieux que ça, monsieur Samuel Walter.

Si grâce à vos soins, à votre éducation spéciale, je suis devenu l'homme sans scrupule, au-dessus des préjugés que je suis, le monstre, comme m'appelleraient les moralistes et les puritains, ce n'est pas uniquement pour jouer un rôle de comparse dans la tragi-comédie que vous avez si habilement et surtout si longuement élaborée

J'entends être moi même, travailler pour moi, sans vous si vous ne voulez pas m'aider, contre vous, au besoin, si vous essayez de faire obstacle à mes propres ambitions.

Le Yankee n'avait jamais entendu de semblables paroles dans la bouche de Simon Helmann.

—Simon, mon fils !—proféra-t il avec effort

Le misérable était debout en face de lui, le bravant

Je ne suis pas votre fils, monsieur Walter, au sens que la morale et la religion attribuent à ce mot qu'elles prononcent avec faveur. Vous m'avez dans la vie, par hasard. Je suis votre œuvre, selon la chair, comme je pourrais l'être de tout autre homme, moins méprisable que vous, puisqu'un autre homme, si criminel qu'il fût, eût été vraiment père, eût respecté en moi au moins le souvenir de l'amour dont je [illegible]

Vous n'avez rien fait de cela. Vous ne m'avez enseigné ni la patrie, ni la famille. La patrie, il en est une pour vous paraît-il, le citoyen de la libre Amérique, mais la mienne, celle que ma naissance, du moins, m'attribue, vous ne me l'avez montrée que comme le voleur à la tire montre à son apprenti le vieillard quinteux ou la vieille femme podagre dont il faut fouiller les poches avec dextérité, sans se faire prendre.

Ah ! cet art là, — c'est une justice à vous rendre, — vous m'y avez proprement initié. Je suis devenu un fort adroit pickpocket militaire.

Quant à la famille, j'aurais pu l'ai-

mer peut-être, si je n'avais appris à mépriser ma mère avant de la connaître. Parbleu ! la pauvre femme m'a témoigné plus d'affection que vous. J'en puis parler, moi qui, sans cesse, ai puisé dans sa bourse pour satisfaire mes moindres fantaisies.

Walter ne put s'empêcher d'interrompre

—Savez-vous, Simon, si ce n'était point ma bourse, à moi, qui alimentait celle de votre mère, qui vous défrayait de vos dépenses ?

Ti se redressa plein d'une insolence cynique.

—Eh ! Que m'importe, monsieur ? Que l'argent sorte de votre poche ou de celle de Mme de Folligny, je n'ai pas à le savoir. Je sais seulement où est le filon dont vous m'avez révélé l'existence et je l'exploite.

Un flot de sang monta aux joues de l'Américain.

—Misérable ! — proféra-t-il avec un inexprimable dégoût.—*Scoundrel !*

Mais l'apostrophe ne fit qu'accroître la gaîté d'Helmann.

—Mon cher père,—fit il,—voilà un exorde un peu long. Mais il m'a permis de vider mon cœur et de vous montrer que, désormais, il faut compter avec moi—Nous sommes à deux de jeu. J'entends être non votre instrument, mais votre allié, votre complice, si vous le préférez.

—En voilà assez.—prononça Walter irrité.—Que concluez vous ?

—Je conclus, d'abord, pour la petite affaire qui nous occupe présentement, que j'entends tirer profit des pièces que j'ai dérobées, et que je vais contre votre gré, les vendre à M. le comte de Stohlfield.

Walter fit un pas en avant et leva le bras, menaçant.

Ce bras fut détourné par Helmann railleur qui s'écria ;

—Ho ! Ho ! Ne me touche pas, papa ! Je te le rendrais !

Le dialogue s'arrêta sur cette insolence faubourienne.

Le valet de chambre venait d'ouvrir la porte et annonçait :

—Ça tombe à pic !—fit Helmann dans un dernier éclat de rire.

VIII

BRELAN DE HAINES

Le vieux seigneur germain entra, la tête haute, le monocle à l'œil, le gardenia à la boutonnière.

Vraiment, il avait belle mine, ce vieillard de 69 ans.

Il portait beau, avec sa face soigneusement rasée au menton et aux joues, ses cheveux poivre et sel encore très fournis, l'irréprochable pardessus, sur une irréprochable redingote, les pantalons rigi[des], les souliers à guêpres claires et le chapeau de soie à huit reflets.

Il vint tout droit au Yankee et lui ten[d]it la main :

—Bonjour, cher monsieur Samue[l]. J'aurais dû venir vous voir plus tô[t]. Mais depuis quinze jours qu'elle est ren[trée] de la Riviera, ma femme a pris u[n] soin scrupuleux de ma santé et ne m'[a] pas laisse l'exposer aux intempéries d[e] la saison.

—Ah ! c'est votre femme qui a eu ce[tte] attention-là, mon cher comte ? — de[manda] grossièrement Helmann, iron[i]que.

—Certainement, monsieur le capitain[e], riposta le vieillard en jetant un rega[rd] méchant à l'officier à travers le carre[au] dont était orné son œil droit — La com[tesse] de Stohlfeld a toujours eu pour m[oi] de ces attentions délicates que j'ai e[u] trop souvent le tort de méconnaître.

Prononcées d'un ton particulier, c[es] paroles arrêtèrent toute velléité de pers[i]flage sur les lèvres de Simon Helmann.

Il avait d'ailleurs, à ménager le comt[e] dont il allait avoir besoin.

Cependant la conversation s'était eng[a]gée à menus frais.

—Est-ce que vous n'êtes point al[lé] vous même dans le Midi, en ces dernie[rs] temps, monsieur Walter ? question[na] Otto. Quelqu'un m'a assuré vous av[oir] vu à Nice ou à Monte Carlo, je ne m[e] rappelle plus bien, au juste.

—Vous connaissez ma passion pour [la] roulette, répliqua le Yankee d'un air [de] parfaite indifférence. J'avoue que j'y [ai] cédé une fois de plus.

—Et... avez-vous gagné, au moins ?

—Ni perdu ni gagné. Je tiens mon vice en mains ; je joue très modérément.

Il se gardait contre toute surprise, ne voulant pas être pris au dépourvu.

Car, depuis la réunion, tenue chez lui, dans ce même salon, réunion à laquelle avait assisté, sans être vu, Savarian déguisé en Philéas, Samuel Walter avait gardé pour lui les révélations de l'agent.

Il avait fait bande à part, lâchant ses alliés du moment sur la piste d'une découverte possible relative à la mission projetée.

Cette petite manœuvre d'isolement n'avait certainement échappé ni au comte Stohlfeld ni à sa femme. C'était même, très probabalement, pour en découvrir la raison qu'Otto venait aujourd'hui rendre à son "ami" Walter une visite des plus intéressées.

Or, Samuel était trop fin pour ne point s'en apercevoir.

Et comme ils s'observaient réciproquement, cette mutuelle réserve pouvait se prolonger, à moins qu'une intervention étrangère n'y mit fin.

Cette intervention, ce fut celle d'Helmann, qui mit les pieds dans le plat.

—Voyons, monsieur Walter, — fit-il, sans phrases, — dites donc simplement à M. le comte de Stohlfeld pour quel motif vous vous êtes rendu à Monte-Carlo et quelle heureuse découverte vous y avez faite ?

—Ce n'est pas, j'imagine, demanda l'Allemand, une nouvelle martingale

Les yeux de l'Américain avaient étincelé regardant l'officier.

Celui ci parut ne pas s'émouvoir de leur expression. Il reprit :

—Il s'agit de ce fameux "plan" de mission que vous recherchiez tous.

Otto recula d'un pas. Les paroles d'Helmann étaient une révélation.

Jusqu'à ce jour, bien qu'il sût que le Yankee, leur indicateur ordinaire, était renseigné lui-même par un personnage approchant de très près la source des documents, il avait ignoré que ce personnage fût Helmann.

Sa surprise était donc sincère en faisant cette constatation.

Ainsi, il n'y avait plus de doute, l'homme qui livrait à l'étranger les pièces concernant la défense de la France était un officier français.

Bien que traître lui-même, Otto recula devant ce traître

Car il se souvenait d'avoir porté l'épaulette en son pays et, en ce temps déjà lointain, le seul respect de cette epaulette l'eût preservé de la forfaiture.

Il ne l'avait commise que le jour où il avait dépouillé l'uniforme.

Quant à Helmann, son plan était fort simple.

En agissant comme il venait de le faire il avait voulu marquer son premier pas dans la voie de l'affranchissement de la tutelle paternelle

Il avertissait Walter qu'il allait traiter directement, et pour son compte, de puissance à puissance avec l'agent allemand de l'Angleterre.

Il venait d'amorcer Otto. Restait à le prendre définitivement.

—De quel plan voulez-vous parler ?— commença Stohlfeld.

Helmann haussa les épaules. Puis, grossier à son habitude, il répliqua :

—Voyons, ne faites donc pas le malin, mon cher comte.

Nous sommes entre nous, c'est-à-dire entre gens qui se connaissent et s'apprécient à leur juste valeur. Donc, jouons cartes sur table

Je parle du plan de l'expédition française qui vient de partir de Marseille avec mission de traverser l'Afrique, des régions du lac Tchad jusqu'à celles du Haut-Nil. Fais-je erreur ?

La curiosité du comte était éveillée. Il ne sut pas dissimuler.

—Et, — ce plan, — vous le possédez, monsieur le capitaine ?

—Si je ne le possédais pas, je n'en parlerais pas.

—Et vous l'avez sur vous ? — répéta le traître palpitant.

A quoi l'autre traître, maître de lui, répondit :

—Il est là, dans ce portefeuille, à votre disposition

Il faut rendre cette justice à la clairvoyance d'Otto qu'il ne se méprit point sur la valeur et le caractère du personnage auquel il avait affaire.

Au lieu de perdre son temps à des

pour-parlers, à des préliminaires, il demanda :

—Combien en voulez-vous ?

—Quatre mille livres, répliqua hardiment le capitaine.

Un sourire de mépris vint aux lèvres du comte de Stohlfeld.

—Inutile de parler anglais. Je vous réponds en français, monsieur. Cent mille francs, c'est beaucoup trop, c'est dix fois trop, dût votre personne faire appoint à ces papiers.

—Alors, vous en offrez la dixième, comme ça, sans marchander.

—Oui. fit l'Allemand en toisant de toute sa hauteur Helmann.

—Fort bien. Je les garderai pour moi. Ils rentreront dans leurs cartons.

Et pendant quelques secondes, ils jouèrent la comédie de l'indifférence.

L'Allemand revint à la charge, le premier. posément.

—Je n'ai pas l'habitude de recommencer un marché. Mais c'est la première fois que je vois un officier vendre sa patrie. Pour la singularité du fait, je consens à doubler la somme, mais c'est mon dernier mot.

—Voici le mien, fit Helmann sur le même ton. Quarante mille francs, pas un sou de moins. Mon honneur vaut bien cela.

Votre honneur ne se rachètera pas pour ce prix... Soit ! J'accepte !

—Alors, donnant, donnant. Comment payez-vous ?

—En un bon sur la caisse de ma femme si vous y consentez.

Les deux coquins eurent le même regard outrageusement cynique.

Comme deux augures, ils se divinèrent et éclatèrent de rire.

—Vous la connaissez dans les petits coins, mon compère, plaisanta Helmann. Vous avez un certain culot de faire payer à l'Allemagne des documents qui vont aller en Angleterre.

Il mêlait l'argot aux mots précis. C'était sa diplomatie.

Pris de dégoût, Samuel Walter avait reculé de quelques pas, en se détournant.

Et comme le comte Otto ne se défendait pas, Helmann poursuivit :

N'importe ! donnez votre papier et [...] livre les miens.

Pardon fit l'Allemand je n'achète p[...] chat en poche.

La demande était légitime. Helma[...] ne pouvait réclamer pour lui le privilè[...] d'être payé avant contrôle de la marcha[...]dise.

Je suis bon prince, dit-il. Vérifiez l[...] pièces que voici.

Il ouvrit l'enveloppe où il avait repla[...]cé les papiers et mit ceux-ci sous l[...] yeux de son interlocuteur.

Alors se produisit un véritable coup [...] théâtre.

A peine l'Allemand eut il jeté l[...] yeux sur les pièces qu'un rire de dépit [...] la fois et de mépris éclata dans sa go[...]ge.

Helmann le considéra stupéfait. [...] surpris par cette hilarité anormale, Wa[...]ter lui-même, qui s'était désintéressé [...] marché, se retourna.

Otto avait rejeté les documents sur u[...] table près de lui.

C'est ça que vous voulez me vend[...] quarante mille francs, demanda-t-il.

Mais oui, répondit, Simon, assez dépi[...] de cette attitude.

—C'est tout vous n'avez pas autre cho[...] à me montrer ?

—C'est tout. Je n'ai pas autre chose.

—Eh bien ! mon cher monsieur, gard[...] ça. Je ne vous les paierais pas cinqua[...]te centimes. Ça ne vaut rien.

L'officier essaya de le prendre de hau[...] Il s'écria :

Vous rompez le contrat après av[...] pris connaissance des pièces. C'est [...] abus de confiance, monsieur

A quoi Otto, très flegmatique, fit ce[...] riposte mérite.

C'est vous monsieur qui commette[...] une escroquerie en me vendant des p[...]piers qui n'ont aucune valeur. La m[...]honnêteté est à votre actif.

Helmann avait froncé les sourcils. [...] allait jeter quelque injure.

Mais ce que venait de dire le com[...] l'avait plus alarmé que froissé.

Qu'est-ce qui vous donne le droit [...] parler ainsi ? demanda-t-il.

– Ce qui m'en donne le droit ? Mais [...] nature même de ces papiers.

—Ces papiers sortent des cartons du ministère, monsieur.

—Allons donc ! Je puis vous montrer les pareils qui sont depuis trois semaines en ma possession.

Pour le coup, Samuel Walter fut ressaisi par l'intérêt du débat.

Il s'avança vers les interlocuteurs et demanda à Otto :

—Depuis trois semaines, dites-vous, comte de Stohlfeld ?

—Depuis trois semaines, répliqua l'Allemand, et pour ne vous laisser aucun doute, je vais vous les montrer.

Ce disant, il tira à son tour de sa poche une enveloppe.

C'étaient les documents pris sur le pseudo capitaine Lamalgue.

Alors, ce fut une stupeur parmi les trois hommes.

Les papiers de Lamalgue, ceux que Savarian avait vendus à l'Américain, et ceux qu'Helmann avait dérobés dans le cabinet du colonel, étaient absolument pareils.

—Mais, risqua le capitaine, je ne vois dans la ressemblance de ces diverses pièces qu'une garantie de plus de leur authenticité.

—Dites de leur fausseté, répliqua M. de Stohlfeld avec un rire jaune.

—Pourquoi seraient-ils faux ? insista Simon Helmann.

—Parce que j'ai la certitude qu'ils ont été préparés de longue main à seule fin de dépister les recherches et de tromper simultanément tous ceux qui auraient pu avoir quelque intérêt à connaître le véritable plan.

Alors, il raconta l'épisode de Juan-les-Pins, le débarquement du capitaine Lamalgue, comment celui-ci s'était laissé prendre aux charmes de la belle Carmen, et dépouiller de ses papiers avec une bonne grâce suspecte.

A mesure qu'il parlait les visages de ses auditeurs s'allongeaient.

Un nuage assombrissait leurs fronts, un pli se creusait aux commissures de leurs lèvres. La colère les gagnait.

—Joués ! Nous avons été joués ! — prononça sourdement Walter.

Chez lui, cette colère était plus terrible que chez les autres.

Elle lui faisait les tempes et les narines toutes blanches.

Un frémissement incoercible lui secouait tout le corps.

Le silence qui régna quelques minutes était chargé d'orage.

A la fin, monsieur, comment avez-vous contrôlé vos remarques ?

Otto de Stohlfeld répondit tranquillement :

—De la manière la plus simple et la plus naturelle du monde, mon cher monsieur ; par des inductions d'abord, des expérimentations ensuite.

—Voulez-vous être assez bon pour nous l'expliquer ?

—Volontiers. Je crois que votre jugement confirmera le mien.

Voici donc les inductions pour commencer :

A la suite de l'attentat perpétré sur la personne du faux capitaine Lamalgue, j'ai voulu savoir, par un tiers, comment était composée la mission qui a fait partir de Marseille.

Ah ! Il n'a pas été facile de le savoir, je vous assure ! Les officiers mêmes qui en faisaient partie ont été avisés par dépêche la veille de leur départ. Et je suis d'autant mieux renseigné que l'un de ces officiers était, à ce moment-là, l'hôte de ma femme au Golfe-Juan.

—Le capitaine d'Héricourt, peut être ? questionna Simon Helman, avec son impertinence habituelle.

—Vous l'avez dit : le capitaine d'Héricourt, — répliqua Otto

Et sans s'arrêter à un détail, le comte reprit :

—Or, les officiers partis de Marseille étaient au nombre de trois : M. d'Héricourt, déjà nommé, le capitaine Pierre Audouars, et.........

—Mais ces noms, — interrompit Helmann, — confirment le plan que nous avons. Ils s'y trouvent désignés, en effet.

· Attendez — J'ai dit qu'ils étaient trois, ceux que j'ai déjà nommés et, en outre, le lieutenant de vaisseau Breton, chef de l'expédition.

—Ah ! — firent les deux auditeurs, — celui-là n'était point prévu.

—Ceci n'est qu'un détail. En voici un autre plus important.

Le steamer qui les a emportés est la *France*, lequel dessert ordinairement l'Algérie et les possessions françaises du Sénégal et du Gabon.

—Bon ! Mais ne peuvent-ils partir d'Algérie aussi bien que de Tunisie ?

—Ce n'est pas vraisemblable Pourquoi ajouteraient-ils un mois de traversée dans le Sahara alors qu'ils peuvent se l'éviter en partant de Gabès ? D'ailleurs, cette hypothèse tombe d'elle-même. Aucun des trois officiers n'est descendu à Alger. Par contre la *France* y a pris à son bord un médecin de marine du nom de Garneaux.

—En effet, — dit Helmann, devenu sérieux, — c'est significatif.

—Je suis bien informé, — continua l'Allemand. — J'avais des agents à Marseille et à Alger, deux journalistes, l'un se disant Alsacien, l'autre d'origine levantine. Mes présomptions sont donc fondées.

Mais il y a plus.

Des six hommes arrêtés à Juan-les-Pins, l'un est un indicateur de police que j'ai trouvé le moyen de faire parler. Il a avoué que le coup avait été monté ici, à Paris, et que le pseudo-capitaine Lamalgue n'était autre qu'un agent très fort, que le gouvernement emploie spécialement contre nous.

Samuel Walter serrait les poings avec fureur. Il grommelait :

—C'est le même, sans doute, qui m'a joué à Monte-Carlo. Je m'explique maintenant qu'il m'ait donné rendez vous là. Il avait besoin d'être partout à la fois, ou tout au moins, à proximité du théâtre de ses exploits.

Le comte de Stohlfeld n'avait pas terminé son exposition.

—Je ne m'en suis pas tenu là,—poursuivit-il, — j'ai voulu contrôler mes hypothèses.

En conséquence, j'ai fait venir Carmen et je l'ai interrogée.

Non seulement cette fille n'a pas été poursuivie, mais bien qu'effrayée d'abord elle jouit de la plus grande liberté. J'en ai profité pour l'amener avec moi à une réunion de la Société de géographie où le véritable capitaine Lamalgue donnait une conférence.

—Et, — demanda Helmann, — vous avez découvert la supercherie ?

—Naturellement. C'était inévitable. Eh bien, messieurs ! doutez vous encore ?

—Non, — répondit Walter, les dents serrées, — je ne doute plus.

Et, derechef, le silence s'établit entre les trois interlocuteurs.

—La conclusion de tout ceci, — repri flegmatiquement Otto, — c'est que nous avons été "roulés," ainsi que le disen les Français, et même très joliment rou lés. Si je n'étais qu'amateur, ou dilet tante, j'admirerais cette habileté. Mai j'en suis la victime et je veux ma revan che.

—Nous le voulons aussi, — pronon Helmann, qui voyait s'évanouir l'espoi de toucher les quarante mille francs pro mis par le comte.

—Est-ce également votre désir, mon sieur Samuel Walter ?

Le Yankee inclina la tête, affirmative ment. Il voulait se venger.

—En ce cas, messieurs, — fit le comt — il convient d'unir nos efforts et, d'a bord, nos recherches. Et la premièr mesure à prendre, celle qui s'impose, es de retrouver, ou plutôt de découvrir l'a gent que nous a joués.

Ce fut autour de l'Américain de pa ler.

—Monsieur le comte, — dit-il, — j'a sur vous un avantage, je connais le no de cet agent. J'en ai eu la confirmatio aujourd'hui même.

—Ah ! — fit Otto, — et vous le nom mez ?

—Abel Savariau. Je l'ai vu, je le r connaîtrais entre mille.

Il raconta de quelle manière il ava été mis en rapport avec le dit Savaria par son "cousin", le peintre Philé Walter, l'entrevue qu'il avait eue av lui au pied du tir aux pigeons de Mont Carlo, et comment il en avait reçu le d cument apocryphe, identique à ceux ses comystifiés.

Il ne parla point du faux Helman non plus que des deux cent cinquan mille francs qu'il avait sottement pay pour obtenir ce beau résultat.

La conclusion naturelle de ce trip aveu était un pacte d'alliance.

Trois mains s'étendirent et s'unirent dans un même serment de haine.

—Ce n'est plus même nos diverses nationalités que nous servons, — prononça l'Allemand, — c'est notre propre cause ; c'est une question de vie ou de mort Il faut retrouver ce Savariau et alors......

—Alors, fit Helmann, avec un geste menaçant, — malheur à lui !

Il avait le droit de parler ainsi, le traître. Sa tête était en jeu.

Au même instant, le valet de chambre rouvrit la porte et annonça :

—M. Abel Savariau, employé au ministère de la guerre.

Samuel n'eut que le temps de faire disparaître ses deux acolytes, en les cachant dans ce même cabinet de travail où trois mois plus tôt son frère Philéas avait si bien écouté aux portes.

IX

DÉSARROI

Tout d'abord l'entrée en scène de ce personnage inattendu avait jeté un grand trouble dans l'esprit de l'Américain.

Il ne comprenait pas que son visiteur pût répondre si tôt à son appel.

Il y avait trois heures à peine que lui, Samuel, avait jeté à la poste le petit bleu qui invitait l'employé à lui rendre visite.

Mais ce délai était suffisant pour expliquer sa venue.

D'ailleurs, l'homme qui entra tenait la carte à la main.

—Monsieur,—dit-il après avoir salué ce télégramme auquel,— pardonnez-moi de vous le dire,—je ne comprends pas un mot. J'ai cru que ce pouvait être une plaisanterie anticipant sur le 1er avril qui ne tombe qu'après-demain et au lieu de vous écrire, je me suis permis de me présenter en personne à votre domicile,—Vous êtes bien monsieur Samuel Walter ?

Le Yankee avait eu le temps de se remettre de sa surprise.

—Parfaitement, monsieur,—répondit-il.—Et vous êtes vous-même monsieur Abel Savariau, attaché au ministère de la guerre ?

—Parfaitement, monsieur, pour dire comme vous.

—En ce cas, monsieur je comprends votre étonnement. Vous ne me connaissez point ?

—Ni d'Adam ni d'Eve, c'est la première fois que je vous vois.

—Je puis en dire autant, monsieur.

—Alors quoi ?...fit l'homme avec stupeur.—Que signifie ?..

—Cela signifie monsieur,—répliqua l'Américain,—que nous sommes l'un et l'autre sans le pouvoir les jouets d'une erreur.

—Alors je n'ai plus qu'à me retirer, dit l'employé en s'inclinant.

Le Yankee le retint et lui avançant un siège :

—Je vous prie, au contraire de rester —dit-il.—Vous allez me renseigner.

Le visiteur s'assit ce qui mit mieux en relief l'énorme carrure de son torse puissant, les proportions herculéennes de son buste.

—Qu'y a t-il pour service ? — demanda-t-il poliment.

L'Américain offrit un cigare que le visiteur refusa.

—Vous venez de me dire que vous êtes bien Abel Savariau ?

—Pour sûr fit l'homme. Personne ne sait ça mieux que moi.

—J'en suis convaincu. Et y a-t-il longtemps que vous êtes au ministère ?

—Il y a dix ans, à mon retour du service après mon congé.

—Ah ! vous avez servi. Vous avez l'air d'un ancien soldat

—Soldat ? — se récria l'homme. —Jamais de la vie. J'ai fait mon temps comme canonnier dans la marine.

—Ah ! Et vos fonctions sont... spéciales au ministère ?

Les sourcils du visiteur eurent un rapide froncement.

Il devenait manifeste que cette espèce d'interrogatoire l'ennuyait.

—Pas plus spéciales que ça. — Je suis dans les bureaux comme les autres.

Et les poings sur les hanches, sans gêne, il dit :

—Mais enfin, monsieur, pourquoi me demandez-vous tout ça ?

Samuel Walter l'apaisa d'un geste amical.

—Je vais vous l'expliquer et vous comprendrez mes questions.

Il y a quelques semaines, j'étais à Nice et à Monte-Carlo, pour affaires. J'y reçus la visite d'un monsieur avec lequel j'avais été mis en relations par un de mes...... parents, et qui se vanta de me procurer certains renseignements un peu confidentiels au sujet d'une entreprise intéressant mon pays.

Ce monsieur me déclara se nommer Abel Savariau, comme vous, être attaché au ministère de la guerre, également comme vous.

Du reste, pour vous bien montrer ma bonne foi, veuillez regarder ceci.

Et il tendit à son interlocuteur la carte qu'Abel lui avait laissée.

—C'est drôle tout de même, fit le visiteur — Mais ce que je puis vous assurer, c'est que cela ne vient pas de moi. Je n'ai jamais de cartes semblables.

—C'est plus que drôle,—reprit l'Américain, car ce personnage se fit payer par moi une somme assez forte pour la remise d'un document qui, après examen attentif, a été reconnu faux.

L'employé fit un geste qui semblait dire : "Que voulez-vous que j'y fasse ?"

Il ajouta d'ailleurs, confirmant son geste :

—Cela prouve, monsieur, que vous avez été la victime d'un chevalier d'industrie qui a abusé de mon nom pour surprendre votre crédulité.

—Ma crédulité ! — s'écria l'Américain froissé.

—Je veux dire votre bonne foi. Il ne manque pas de ces gens-là.

—C'est ce que j'ai pensé. Aussi, suis-je très heureux de vous avoir vu aujourd'hui, car je me décide à adresser une plainte au parquet.

—Vous n'avez guère que cela à faire, bien que......

—Bien que ? ..... Achevez votre pensée, monsieur Savariau.

—Bien que ce ne soit là qu'une fiche de consolation, cher monsieur Walter.

Il y a plusieurs semaines, m'avez vous dit, que ces faits se sont passés ?

—Cinq semaines environ.

Le visiteur eut un nouveau geste dubi tatif et murmura :

—Cinq semaines ? C'est bien chanceux. On retrouvera peut-être l'homme, mais on ne retrouvera pas l'argent. Or, c'est à l'argent que vous tenez ?

—Je voudrais tenir aussi l'homme. Ça me ferait plaisir

—C'est plus facile assurément... Mais à Monte-Carlo...... il y a cinq semaines. Enfin, vous pouvez toujours essayer. En tout cas, comptez sur moi.

Il se leva définitivement pour prendre congé.

—Merci de votre promesse, monsieur, — fit l'Américain......... J'aurai l'honneur de vous la rappeler à l'occasion.

Il reconduisit le visiteur jusqu'à la porte afin d'être sûr de son départ. Après quoi, il revint soucieux au salon.

—Oui, compte sur moi mon bonhomme se disait le brave Guermeur en redescendant l'escalier. —J'ai fait pour toi au delà de mes moyens en ne te tordant pas le cou.

Pendant ce temps, Otto et Helmann étaient sortis de leur cachette.

—Eh bien ! leur demanda Walter, avez vous entendu ?

—Oui, — fit l'Allemand en hochant la tête.

—Et vous en concluez ?

—Que l'agent qui s'est joué de nous a pris le nom de cet homme, à moins que......

—A moins que ?.........

—Ce ne soit cet homme qui prenne le nom de l'agent.

—Quoi ! — s'écria Walter, — vous supposeriez ?.........

—Il faut tout supposer, — répliqua le comte... Pour ma part, je trouve extrêmement suspect que cet employé du ministère se soit rendu à votre appel sitôt après l'avoir reçu.

En tout cas, — ajouta-t-il, — cela ne change rien à notre entente, ni à nos dispositions. Ça ne fait que nous imposer plus de circonspection. Voilà tout.

Et il prit, à son tour, congé de l'Américain.

Au moment où il passait devant Helmann il lui dit :

— Capitaine Helmann, sa femme me

plaint de ne plus vous voir assez souvent. Rappelez-vous, je vous prie, que son jour est le vendredi et que, ce jour-là je reste avec elle jusqu'à trois heures.

C'était une invitation gracieuse à laquelle l'officier s'empressa de déférer avec reconnaissance. Sous la formule de politesse, il avait lu une demande de collaboration.

—Je serai heureux d'aller, dès vendredi prochain, — répondit-il, — m'excuser auprès de Mme la comtesse Stoulfeld.

Et dès que l'Allemand fut parti, il revint avec Walter.

—Je crois, mon cher père, fit il avec son cynisme ordinaire, — que je m'entendrai avec cet excellent comte. Il est aussi canaille que moi.

Le Yankee dévisagea de haut le misérable qui lui parlait.

—Vous me trouvez extraordinaire, — reprit Helmann. — Cela prouve que le disciple a surpassé le maître, que le fils est encore pire que le père, ce qui n'est pas peu dire.

—En vérité, — prononça Walter avec dégoût, — j'en arrive à douter que vous soyez mon fils. Un fils a toujours quelque ressemblance avec son père... Oui, vraiment, je doute.

—Gardez-vous en bien, — s'exclama le monstre, — car vous pourriez arriver à croire le contraire de ce que vous avez cru jusqu'ici, et ce serait désastreux pour moi.

—Pourquoi serait-ce désastreux ? interrogea dédaigneusement Samuel.

—Parce que vous n'auriez plus aucune raison d'entretenir mes folies.

Une fois encore l'œil du Yankee s'alluma. Décidément, la voix du sang ne criait pas en lui.

—Au lieu de fanfaronner sur vos vices dit-il, vous feriez mieux d'aviser avec moi au moyen de nous tirer tous d'affaire car vous êtes encore le plus compromis d'entre nous.

—Voilà une parole généreuse et bien paternelle, monsieur Walter.

—Je ne vous l'adresse que pour vous rappeler au sentiment de votre situation.

Et comme Helmann faisait un geste d'insouciance, l'Américain poursuivit :

—Vous n'êtes pas sans comprendre que, si un agent secret a pu nous berner tous assez proprement pour vous faire prendre dans les cartons du ministère des pièces aussi fausses que celles qu'il nous a livrées à nous-mêmes, c'est que cet agent vous connaît, ou que du moins il vous soupçonne.

Simon Helmann ne riait plus. Il avait même un peu pâli.

—Je vais plus loin, continua Samuel impitoyable.

Il est très probable, il est même presque certain qu'à cette heure on s'est aperçu, chez le colonel Derrien de la disparition de documents placés exprès à portée de votre main.

Un frémissement nerveux agita tout le corps de l'officier

—C'est pourtant vrai ce que vous dites-là. Je n'y avais pas beaucoup pensé.

Il saisit à la hâte son chapeau et s'élança vers la porte en criant ;

—Au revoir mon cher père. Il va être sept heures...... Peut-être trouverai-je encore quelqu'un.

Samuel Walter le retint d'un seul mot.

—Où courez vous ainsi ? — C'est du temps perdu. Quand vous arriverez, les bureaux sont fermés Vous ferez mieux de rester ici quelques minutes de plus. Nous causerons mieux

Helmann revint sur ses pas, étonné de ce revirement dans l'attitude de son père.

—Vous désirez m'entretenir ? — interrogea-t-il. Qu'avez vous encore à me dire

—Des choses sérieuses, Simon : si du moins, vous êtes assez sérieux pour m'écouter.

—Ho ! ho ! C'est solennel ! On dirait que vous allez prêcher sur un chapitre de la Bible.

—Pouvez vous, un instant seulement, vous dispenser de railler ?

—Me voici sérieux comme un bronze de Lhassa Je vous écoute.

Le Yankee fit quelques pas dans le salon, les mains derrière le dos

Il semblait en proie à une émotion d'autant plus étrange qu'elle ne lui était pas habituelle. Quelque chose s'était déplacé dans l'équilibre de ses facultés.

—Simon, —commença-t-il avec effort,

— vous m'avez parlé cruellement tout à l'heure. Vous m'avez insulté, et si j'en crois la morale de mon enfance, vous avez commis un grand crime. Le fils n'a pas le droit d'outrager son père. Rappelez-vous la malédiction de Noé sur Cham !

Helmann reprit son chapeau et fit un pas vers la porte.

—Oh ! si vous me parlez de Cham et de Noé, c'est que nous remontons au déluge. Je n'ai pas le temps de vous écouter, d'autant que ça m'a tout l'air d'être du radotage, mon cher père. Donc à bien tôt.

Le Yankee le saisit par le bras et doucement le fit rasseoir.

—Ecoutez-moi, Simon. Je ne serai pas long, d'ailleurs, je ne vous reparlerai pas de tout cela. C'est la première et la dernière fois.

—Soit ! —consentit Helman, visiblement ennuyé. Mais faites vite.

Il se mit à tourmenter du doigt les pointes de sa moustache noire.

—Donc, vous avez insulté votre père, — reprit Samuel,—et Dieu châtie ce crime.

—Encore ça ! — Laissez donc Dieu tranquille, et si ça peut vous faire plaisir agréez mes excuses.

Mais le Yankee suivait sa pensée devenue obsédante.

—Je ne vous garde point rancune, Simon. Je vous pardonne même, car vos paroles, si dures qu'elles aient été, m'ont ouvert les yeux et montré l'abîme, de mon cœur.

—Alors, je vous ai rendu service, monsieur, vous m'en voyez ravi.

—Oui. J'ai vu clair en moi. J'ai compris qu'en servant ma haine, je vous avais sacrifié, que j'avais été un mauvais père, que je méritais vos reproches

—C'est bien heureux. Etes-vous disposé à devenir meilleur ?

L'Américain s'arrêta devant le jeune officier et répondit :

—Oui, je veux devenir meilleur, mais je veux que vous le deveniez avec moi.

—Ça, c'est autre chose. Donnez-moi l'exemple, ouvrez-moi la voie.

—Comment entends-tu que je te donne cet exemple, que je t'ouvre cette voie.

—Oh ! c'est bien simple. Payez mes dettes et contituez moi vingt-cinq mille livres de rentes. En retour, je serai respectueux, je ne vous blaguerai plus.

Que se passait-il donc en ce moment précis dans l'âme de cet homme naguère si froid, si dur, si plein de hauteur et d'orgueil ? Mystères de la conscience !

Une exclamation jaillit de sa poitrine oppressée.

—Ce n'est pas ainsi que je veux vous convertir, mon cher Simon.

—Vous voulez donc me convertir ? Quand je disais que vous alliez prêcher.

—Simon, Simon,— répéta le Yankee, vous me raillerez après tant qu'il vous plaira ; écoutez-moi d'abord. Je sais fort bien que ce rôle ne me convient pas, que je ne vous y ai point habitué. Qu'importe !

Je ne sais à quelle force secrète, inconnue, j'obéis en vous parlant ainsi.

Mais je sais que cette force existe, qu'elle me contraint, qu'elle met sur mes lèvres ce langage qui vous étonne. Ecoute-le donc.

D'ailleurs, je sens que nous sommes l'un à l'autre à un moment décisif de notre existence. La vôtre, la vôtre surtout paraît exposée aux plus terribles menaces.

—Et c'est après m'avoir amené là que vous me dites cela ? railla encore Helmann.

—Je vous le dis parce que je crois qu'il est encore temps d'y échapper.

—Et comment y échapperais-je, selon vous, monsieur Walter ?

L'Américain hésite un moment. Il semblait reculer devant la solution.

Il en prit pourtant son parti et répondit à la question qui venait de lui être posée.

—Tenez, Simon, voici ce qui me semble pratique...... et loyal.

Je renoncerais à ma vengeance contre cet agent qui, après tout, en nous jouant, n'a fait qu'accomplir son devoir de bon Français. Vous, vous feriez le vôtre en vous rappelant que vous portez l'épée pour ce noble pays.

L'officier s'était levé. Il fit un pas vers l'Américain, et le regardant sous le nez :

—Hein ! — fit-il, narquois. — Comment dites-vous cela ? Je ne m'y reconnais plus vraiment. On m'a changé mon père en nourrice. Attendez que je vous considère.

Et il y avait une si souveraine, si odieuse insolence sur ses traits que, du coup, Samuel Walter en perdit son éloquence.

—Noble pays ? L'épée ? Devoir de Français ? — continua le monstre. — Décidément, vous êtes en enfance, monsieur Walter. Allez jusqu'au bout.

Je devrais revenir au ministère, me jeter aux pieds du colonel Derrien, mon oncle, lui faire une confession générale et lui demander, pour pénitence, de m'envoyer mourir quelque part, en Afrique, comme Audouars et Héricourt ?

Ah ! non ! Vous n'y êtes plus. Vous divaguez, mon bonhomme !

Et le chapeau sur la tête, avec une suprême impudence, il jeta ceci :

—Mon cher père, j'irai vendredi chez la comtesse de Stohlfeld pour entrer dans les bonnes grâces de son mari. Celui-là saura m'apprécier. — Adieu !

X

JUDAS

C'était le vendredi, jour de réception de la comtesse de Stohlfeld.

Quelques minutes avant de se mettre à table, Otto avait entretenu sa femme de certains projets qu'il nourrissait.

Jamais le ménage n'avait été plus uni. C'était entre les deux époux un échange d'amabilités et de sourires.

Maintenant le comte passait trois nuits sur sept sous le toit de sa femme. Il ne se séparait plus d'elle qu'en lui baisant cérémonieusement la main, ce qui jetait en un véritable désarroi mental ce pauvre et brave hauptmann Hermann von Stracken, rentré depuis quelques jours de sa villégiature sur les bords du Rhin.

Donc, ce vendredi, avant de se mettre à table, Otto et Hedwige avaient eu ensemble une conversation fort intime.

—N'oubliez pas, chère amie, — avait dit le comte, que j'attends aujourd'hui la visite de cette canaille d'Helmann.

—Je ne l'oublie pas, Otto. J'ai même pris à son regard quelques mesures de précaution commandées par les circonstances.

—Quelques mesures de précaution ? Qu'entendez-vous par là ?

—Vous n'ignorez pas que ce monsieur est fort mal élevé ?

—J'ai cru, en effet, m'apercevoir de la chose. C'est un vilain défaut.

—J'ai donc pris soin d'inviter à dîner, pour ce soir, une personne qui puisse atténuer par le contraste, les incongruités que le capitaine Helmann pourrait commettre.

—Ah ! et quel est ce paravent, cette personne de choix ?

—Une femme que vous ne connaissez guère, mais qui sera très fière de s'asseoir à notre table, et surtout d'être admise à mes réceptions.

Et vous la nommez, ma chère Hedwige.

—Mme Férulard, Olympe Férulard, très connue à Paris.

—En effet. Il me semble avoir entendu prononcer ce nom comme celui d'un bas-bleu redoutable.

—Et redouté, mon cher Otto. Elle tient dans une feuille féministe un emploi de critique très débridée qui lui a permis de se faire craindre.

—Bien. Mais votre heure est trois heures, et nous ne dînons qu'à sept.

—Rassurez-vous. Mme Olympe Férulard sera là à trois heures précises.

—J'ai prévenu Helmann que j'étais chez vous jusqu'à ce moment-là.

—Il arrivera donc plus tôt. Vous le recevrez le premier.

—Voilà qui est convenu, ma belle Hedwige. Merci pour votre complaisance. Si malotru que soit le drôle, n'oubliez pas qu'il est très exactement le coquin qu'il me faut pour mon entreprise.

—Je tâcherai de l'endurer le plus longtemps possible.

Ce pacte conclu, les deux époux déjeunèrent d'excellent appétit.

La comtesse ne s'était pas trompée.

Comme la demie après deux heures sonnait à la pendule, Helmann, lui sonnait à la porte de l'appartement.

Fritz Hopkirch, tout bleu et or, reçut l'officier.

Il l'introduisit sur-le-champ dans le cabinet du comte de Stohlfeld, en attendant que celui-ci se donnât la peine de le conduire lui-même au salon.

Simon Helman avait la face hilare, l'air joyeux.

C'est que trois jours s'étaient écoulés depuis son entrevue avec Otto, chez Walter.

Depuis cette date, il était revenu au ministère, hanté par une appréhension.

Avait-on découvert son indélicatesse ? Avait-elle éveillé les soupçons ?

Et tout de suite, il avait été rassuré sur les suites de son action.

Personne ne l'avait soupçonné, personne n'avait constaté la "fuite" des papiers

Les cartons du colonel Derrien étaient à leur place habituelle.

Il avait pu, en se dissimulant, remettre les documents dans leur cachette.

Tranquille de ce côté, sûr de n'être point pris en flagrant délit, l'officier avait pu rire, tout à son aise, des velléités de repentir de son père.

Il s'était dit que, celui là faisant défaut il lui restait l'Allemand.

N'était ce pas Otto lui-même qui l'avait invité à le venir voir ?

Il avait donc tout profit pour lui à se rendre à cette invitation.

C'était un homme habile et retors que cet Allemand.

D'autant plus retors et plus habile qu'il avait su se faire une auxiliaire de la belle comtesse Hedwige, son épouse.

Et, celle ci, pouvait servir Simon Helmann auprès de son mari

C'était vraiment une belle canaille que cet Helmann, ainsi que le jugeait sévèrement le comte, mais il avait une double excuse.

Il était, en même temps, inconscient et fat.

La moitié de ces qualités faisait de lui un coquin, l'autre moitié un sot.

Or, il ne faut pas confondre le "sot" avec l'"imbécile".

Un bon tiers de l'humanité se compose de sots.

Il faut entendre par là les gens contents d'eux mêmes, qui ne trouvent rien au-dessus de leurs capacité. Ce sont eux que Michelet a très exactement et très originalement définis lorsqu'il a écrit :

"*Le sot est l'homme qui est toujours à la hauteur de son idéal*".

Dans ce sens, Simon Helmann avait droit à l'intégrité de l'épithète.

Mais, en plus, il était dépourvu de sens moral, il ignorait le Bien et le Mal.

Indépendamment de sa nature perverse, il tenait de son éducation les rapides progrès qu'il avait faits dans la voie des complaisances.

En toute chose, il commençait par ne voir que son propre avantage.

Tout le reste s'effaçait à ses yeux. Il devenait spontanément le serviteur, l'esclave même de son égoïsme, et s'y complaisait.

Ce jour là donc, il entra sous le toit de la comtesse de Stohlfeld avec un ferme propos de n'en sortir qu'avec une bonne affaire dans son sac.

Dès que le comte l'eut reçu et eut allumé avec lui un cigare, le dialogue commença, vif, alerte, pressé d'arriver à un but.

—Mon cher monsieur Helmann, — débuta le comte, — j'ai beaucoup regretté, croyez-le, les paroles un peu...... acerbes que j'ai pu vous adresser l'autre jour en présence de cet excellent M. Walter.

Mais, outre que vous m'avez payé de la même monnaie, l'excuse que j'invoque est dans le sujet même de notre conversation.

Il est rare, en effet, que trois hommes mystifiés de la même façon conviennent entre eux de la mésaventure.

Or, la nôtre est une des plus remarquables que je connaisse.

Sans doute, répliqua l'officier Mais nous sommes, j'ose le croire, hommes à réparer de telles déconvenues, puisque nous avons jugé de le faire.

Et c'est précisément pour cela que j'ai tenu à vous revoir, cher monsieur.

Otto ne disait plus comme naguère, "monsieur le capitaine".

Il dépouillait cette tournure allemande en même temps qu'il supprimait à l'offi-

cier son titre. Il y a des habitudes diplomatiques qui ne tiennent pas à autre chose que ces nuances d'un langage savamment mesuré.

Plus tard, au cours de l'entretien, il verrait à rendre à Helmann son grade.

Présentement la prudence commandait de ne point trop laisser se souvenir qu'il était officier français, "monsieur" tout court était plus adroit.

Ah ! fit Simon, qui avait mordu à l'appât, vous tenez à me revoir ?

Certainement, cher monsieur. Vous êtes avant tout un homme de décision et d'audace. Ce sont de tels hommes que j'aime à rencontrer.

Vous me flattez, monsieur, mais je suis sensible à cette flatterie.

Laissez-moi vous apprendre, toutefois, que l'audace, chez moi, n'est que l'absence de tout préjugé, et que la décision en est le corollaire.

Ici, c'était le sot qui venait d'apparaître. Le coquin n'était pas loin.

Le comte Otto daigna sourire de cette définition.

Le mot, chez vous, cher monsieur, est aussi précis que la conception est nette.

—Oh ! — plaisanta Helmann, — je pourrais vous dire également que la netteté résulte en ma conception de ce que ma conscience n'a rien à craindre de l'obnubilation des scrupules.

-Que voilà d'heureuses et justes expressions, monsieur le capitaine !

Otto avait jugé le moment opportun.

Il voulait savoir si cette " obnubilation des scrupules" s'écartait aussi bien de la conscience de l'officier que de celle de l'homme.

C'était pour cela qu'il venait de dire "monsieur le capitaine".

A quoi Helmann répondit avec le même cynisme.

--Il va sans dire, monsieur, que je suis prêt à faire des affaires avec vous selon ma condition et dans la mesure de mes moyens.

Mais votre condition est celle ...... de l'officier.

—Et voyez-vous un obstacle à notre collaboration éventuelle ?

Si préparé que fût Otto à l'impudeur du drôle, cette réplique l'écœura.

—Bien, monsieur,—fit il, — nous nous reverrons à ce sujet.

Et, comme le cigare était fumé, il conduisit Helmann au salon.

La comtesse y était déjà en tête à tête avec Mme Férulard.

C'était un type "bien parisien", que cette femme de lettres.

Au physique, elle avait le dehors d'un hippopotame. L'hypertrophie des chairs l'infiltration du tissu adipeux l'avaient rendue énorme, presque monstrueuse, sans lui ôter ses prétentions à la beauté et au charme. Elle écrivait même des livres sur cette question de la conservation de la beauté, elle y donnait des conseils aux femmes désireuses d'éterniser leur jeunesse.

Ces livres ne valaient ni plus ni moins que quantité d'autres productions du même genre. C'étaient de ces banalités prétentieuses qui se terminent invariablement par des notes recommandant des poudres spéciales, des onguents merveilleux, des pommades épilatoires des dentifrices sans pareils

Les amis de Mme Férulard assuraient qu'elle gagnait beaucoup d'argent à cette littérature, que ses livres se vendaient très bien

Mais elle avait aussi ses ennemis. Qui n'en a pas ?

Et ces derniers trouvaient créance auprès des sceptiques lorsqu'ils affirmaient que la "comtesse Agnès" — c'était le nom de guerre, ou de grâce de la femme-auteur — avait plus d'une corde à son arc, plus d'une flèche dans son carquois.

Et ce carquois était, — insinuait on,— le même que celui de l'Amour.

Les dehors et les allures de la personne justifiaient ces insinuations.

La grosse femme n'apparaissait jamais que la figure outrageusement peinte, l'abdomen couvert de breloques, les doigts garnis de bagues

Telle quelle, elle avait été ravie d'être reçue chez la comtesse de Stohlfeld.

Elle y était venue dans l'exultation de ses chairs débordantes et de son esprit enflé d'orgueil. Elle réalisait sans doute quelque vieux désir de sa vie

Hedwige l'avait reçue avec les plus grands égards.

Mais ces égards mêmes auraient dû être un avertissement.

Il n'était pas normal que la grande dame ouvrit son salon à une femme aussi décriée que l'était Mme Férulard, sans un motif caché.

Mais le bas-bleu ne se souciait point de cela.

Que lui importait ?

Et, en franchissant le seuil de la comtesse, elle pouvait se dire :

—Allons ! Voilà que je vais travailler pour l'Allemagne aussi

Travailler était un de ces euphémismes dont les malandrins sont coutumiers.

On a remarqué que les pires coquins eux-mêmes ont de ces pudeurs du langage.

Ils évitent de se disqualifier à leurs propres yeux.

Donc, Mme Férulard avait été reçue avec égards !

Elle était, depuis dix minutes, assise dans un fauteuil, échangeant avec sa noble hôtesse les considérations les plus ingénieuses sur la pluie et le beau temps, lorsque, la porte s'ouvrant, le comte Otto parut, conduisant Simon Helmann.

—Ma chère Hedwige, — fit-il très amicalement, — voyez quelle agréable surprise nous a faite M. le capitaine Helmann.

—Voilà qui est vraiment trop aimable de votre part, monsieur le capitaine — dit la comtesse en tendant sa main à baiser.

Et présentant son mari à la grosse femme, elle ajouta :

—M. le comte Otto de Stohlfeld.

La Férulard répondit par sa plus solennelle révérence à la salutation ultra-respectueuse du grand seigneur germain

Mais, en même temps, elle jetait un oblique regard sur l'officier.

La comtesse, elle, l'observait sans y mettre malice.

Ce regard lui parut étrange, plein d'une tendresse bizarre, qui n'était point celle d'une femme amoureuse, comme l'aurait voulu la réputation avariée de la femme lettres.

Non, c'était quelque chose de très doux un mélange d'orgueil et de complaisance, de vanité et de crainte, tel que pourrait être le regard d'une mère pour son fils.

Et cette étrangeté n'échappa point à l'œil observateur d'Hedwige.

Elle se demanda quel lien il pouvait y avoir entre cette femme-auteur qui avait passé l'âge des amours romanesques et cet officier ambitieux dont son mari disait qu'il en avait besoin pour sa canaillerie.

Quand on fait de la diplomatie une profession, on prend l'habitude voir à toutes choses sous l'angle étroit, mais aigu, des causalités.

Mme de Stohlfeld se posa tout de suite la question :

—Quelle peut être la raison de cette mutuelle sympathie ?

Car elle avait remarqué qu'Helmann avait répondu par un salut familier au petit signe de bienveillance qui lui avait fait la Férulard.

—Je vois, — dit-elle en souriant, — que vous vous connaissez déjà. Je n'ai donc pas besoin de vous présenter l'un à l'autre.

—En effet, — dit la grosse femme, — j'ai déjà eu l'honneur de voir M. Helmann en diverses maisons, notamment chez Mme de Folligny.

—Ah ! — fit Hedwige, — c'est chez Mme de Folligny que vous vous êtes rencontrés.

—Et, — répondit l'officier, — je profite de cette circonstance, madame, pour vous apprendre que j'ai dû en bonne partie mon avancement à l'affectueuse sollicitude de Mme Férulard.

La femme de lettres rougit de plaisir. Elle se fit modeste néanmoins.

—Non, monsieur, — répliqua-t-elle, en minaudant, — c'est à votre propre mérite que vous devez cet avancement. Pour moi, si j'ai été quelquefois assez heureuse pour rappeler votre nom à tel ou tel de vos supérieurs, je n'ai fait que les aider à jeter sur vous des yeux plus attentifs. J'en ai reçu la récompense.

Cela ressemblait à du marivaudage, mais du marivaudage sincère, dans lequel les deux interlocuteurs disaient mieux qu'ils ne pensaient.

Et ce problème devenait intéressant pour l'observatrice.

—Ah ! — fit elle — vous avez eu l'occasion, chère madame, d'intervenir en

faveur de M. Helmann ? Vous ne pouviez faire un meilleur emploi de votre influence. Laissez-moi vous en féliciter.

A quoi la Férulard, de plus en plus modeste, répliqua :

—Très petite influence, ma chère comtesse, et qui n'a pas eu beaucoup à faire. M. Helmann est, en effet, un officier du plus brillant avenir.

—Ah ! ça,— se demanda Hedwige,— jusqu'où vont-ils aller ainsi dans cette voie de l'admiration mutuelle ? Ce n'est pas très naturel.

Et son esprit intrigué, se mit à chercher les motifs de ces compliments réciproques avec plus d'archarnement.

Car il lui paraissait évident qu'il y avait un accord tacite des deux parties dans l'éloge, et elle devinait qu'une entente secrète unissait cette grosse femme équivoque à ce soldat douteux.

Cependant, la conversation se généralisa bientôt.

Helmann, séduit par le charme de la femme, poussa ses travaux d'approche. La Férulard, sans aucune jalousie, fit son jeu du mieux qu'elle put, et Mme de Stohlfeld put s'apercevoir qu'elle était elle même le point de mire de cette double visée. Elle ne s'en troubla point.

—Ah ! —pensa-t-elle.—Otto m'a amené ce répugnant personnage pour que je le payasse des services qu'il lui rendrait. Moi, je vais lui rendre de pareille en envoyant la Férulard se faire payer à ses guichets. Décidément, avec mon mari, je serai toujours dupe.

Et, sur cette résolution bien féminine, elle mit un terme aux deux visites qui menaçaient de s'éterniser en s'excusant auprès de ses visiteurs d'un besoin d'écrire quelques lettres pressantes.

Elle invoqua ce motif avec une bonne grâce souriante qui la rendit plus séduisante encore aux yeux énamourés d'Helmann.

Quant à Mme Férulard, elle la conquit tout entière en lui annonçant qu'elle aurait "l'honneur et le plaisir" de l'aller voir chez elle sous peu de jours, pour s'entretenir de choses d'art et de littérature.

Puis, quand elle les eut congédiés l'un et l'autre, elle revint s'enfermer dans sa chambre afin de s'y recueillir dans la méditation.

Or, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, que pouvait être la méditation de la comtesse Hedwige de Stohlfeld, sinon un retour amer sur le passé et une âpre préparation aux revanches de l'avenir ?

Jeune, belle, n'ayant connu de la vie que la désillusion et l'amertume, n'ayant goûté d'autre allégresse que les joies toutes factices qu'elle avait su se créer, n'ayant eu les ivresses de l'amour que pour les voir se convertir aux farouches revendications de la haine, elle ne s'en résignait point encore à n'être que la placide compagne du bon et fidèle Hermann von Stracken, elle acceptait moins la continuation d'un rôle d'associée ou de vassale aux côtés d'un vieil époux vicieux.

Elle entendait s'offrir, au moins pour les années de jeunesse qui lui restaient encore, les voluptés violentes au sein desquelles on étouffe le remords. Et parmi ces satisfactions égoïstes et implacables, elle plaçait au premier rang celle d'assouvir son ressentiment contre la femme innocente qui lui avait ravi le cœur de Julien d'Héricourt.

XI

LES POISONS DE LOCUSTE

Une semaine était écoulée depuis le jour où Simon Helmann s'était rencontré avec Mme Férulard, chez la comtesse de Stohlfeld.

La comtesse de Stohlfeld venait rendre à Mme Férulard sa visite.

Elle y venait sans faste, n'ayant pris ni ses chevaux ni sa voiture, mais dans un simple "sapin" de louage, pris à la station de l'avenue Marceau

Or, Mme Férulard demeurait présentement vers le milieu de la rue de Maubeuge.

Elle occupait là un bel appartement de six pièces dont deux avaient été converties par elle en salon.

Et ces salons méritaient l'attention des connaisseurs.

Il y avait là des meubles antiques rares, de tous les styles, des bahuts f

mands et bretons, des buffets remontant au quinzième siècle, soit qu'on les eût trouvés intacts et entiers, soit, ce qui était plus vraisemblable, qu'on les eût composés de pièces et de morceaux avec une véritable entente des juxtapositions, des toiles et des bronzes de maîtres, des tapisseries merveilleuses, des bibelots d'art, des porcelaines, des faïences, des poteries de tous les âges et de toutes les origines, des ivoires, des émaux, des cuivres.

Comment, par quels moyens, et quelle persévérance, cette femme était-elle arrivée à posséder, à grouper, à accorder toutes ces choses qui finissaient par constituer un véritable musée, un trésor d'inestimable valeur ?

Seule, elle eût pu répondre à cette question, à moins que le curieux ne fît porter son enquête sur toutes les personnes qui avaient pu se trouver avec elle ou en rapports d'affaires ou d'intérêts.

Quels services secrets avait-on voulu rémunérer de la sorte ?

Car parmi ces meubles et ces objets d'art, il était possible de faire un tri

On pouvait, avec un peu de psychologie mondaine, reconnaître à leurs caractères les choses données par des hommes ou celles qui venaient de femmes. Et si à la rigueur on s'expliquait que des femmes eussent payé ainsi des obligations importantes, on se demandait quel genre de bons offices les clients masculins de Mme Ferulard avaient voulu rétribuer.

La femme auteur avait une histoire.

L'histoire disait d'elle qu'originaire de Marseille elle avait été belle, en sa jeunesse, de cette beauté charnue qui fleurit volontiers dans la métropole de la Provence.

Pauvre, en ce temps là, et de condition assez infime, elle avait été institutrice et avait tiré parti d'une instruction très complète et très soignée qui lui avait permis de s'introduire dans les plus riches familles, où elle avait réussi à se créer d'importantes relations.

Maîtresse d'un certain avoir, elle avait, pour des raisons vagues, sur lesquelles on n'insistait pas, pris le chemin de la capitale.

Là, elle avait vécu obscurément pendant cinq ou six années.

Et de cette ombre elle était sortie brusquement, avec éclat même, avec une œuvre d'imagination, un roman assez vif, dans lequel elle étalait sa connaissance de certains milieux spéciaux au sein desquels elle avait vécu jadis.

Mais, dès ce moment, les mauvaises langues s'étaient donné carrière, tant par la critique de ses productions qu'en colportant des histoires exhumées de ce même passé douteux.

La vérité du fait était qu'à partir de ce jour le succès avait souri à Mme Ferulard et l'avait constamment accompagnée.

Telle était Mme Ferulard, réelle et légendaire.

Qu'est-ce qui pouvait amener chez elle la comtesse Hedwige ?

Cette question était celle que s'était posée Abel Savarian, à la suite d'un entretien avec Fritz Hopkirch, qui l'avait mis au courant des nouvelles relations de sa maîtresse avec la femme-auteur.

Attentif à ne rien négliger de ce qui pouvait le servir, ayant le flair du péril dont il était lui-même menacé, l'agent avait porté toute son observation sur le ménage Stohlfeld.

Il avait compris, en effet, que là était le centre des menaces dirigées contre lui, que là s'ourdissait le réseau de pièges dont on avait essayé de l'envelopper.

C'était donc là qu'il devait pénétrer lui-même.

Fritz lui avait raconté que la visite de Mme Ferulard avait coïncidé avec celle d'Helmann chez la comtesse de Stohlfeld.

De la Ferulard, il ne s'était jamais inquiété que pour connaître le rôle qu'elle avait joué dans la dissimulation et l'éducation de ce même Helmann.

Il connaissait les bruits calomnieux qui circulaient sur les rapports de Mme de Folligny avec le bas-bleu, comment on accusait la veuve du général de tenir chez celle-ci les emplois de femme à remarier.

Tout cela il l'avait tenu pour faux.

En homme de sens et de flair, il avait pressenti le vrai mot sous l'inanité des apparences et des racontars.

Ce vrai motif, il l'avait enfin découvert.

Il avait su que la femme de lettres avait, jadis, adopté et élevé comme sien l'enfant que l'on donnait aujourd'hui pour le fils de Samuel Walter et d'Elena Andrianos.

Comme le colonel Derrien, il s'était étonné que ce fils d'étranger eût pu entrer si facilement dans l'armée française et passer par l'Ecole polytechnique sous un nom qui n'était pas le sien.

Cela avait éveillé ses soupçons et, à Marseille, il s'était renseigné.

Or, à Marseille, il avait fait une étrange découverte dans les registres de l'état civil.

Il y avait relevé aux naissances, sous la même date, ou plutôt à vingt quatre heures de distance, dans la même maison la venue au monde de deux enfants dont l'aîné avait été inscrit sous le prénom de "Samuel," fils de père et mère inconnus, et le cadet sous celui de Simon Helmann, fils de Jean Helmann, courtier de commerce, et d'Olympe Férulard.

Il n'avait pas eu le temps de fouiller le registre des décès.

Mais, dès ce moment, sa conviction avait été faite.

Helmann était le mari de la veuve Férulard.

L'enfant de Samuel et d'Elena n'avait-il pu être substitué à celui de Jean Helmann et d'Olympe Férulard.

C'est ainsi sans doute que Simon Helmann figurait dans le monde avec un état civil irréprochable.

Et maintenant un doute nouveau assaillait l'esprit de l'agent.

Cette version-là était-elle la vraie ?

Fallait-il admettre définitivement la croyance que Simon Helmann était vraiment l'enfant de l'Américain et de la veuve ?

Car une autre hypothèse se présentait à lui.

La substitution pouvait n'avoir été qu'apparente.

Qui pouvait assurer qu'Helmann n'était pas en réalité l'enfant que désignait l'état civil, c'est-à-dire le "vrai fils" de Jean Helmann et d'Olympe Férulard ?

En ce cas, il n'y avait d'autre substitution que celle par laquelle Olympe Férulard avait fait passer son propre enfant pour celui du richissime Yankee, dont elle avait surpris la bonne foi.

De la même façon n'avait-elle pas influencé l'esprit timide et crédule de Mme de Folligny ?

Le chef-d'œuvre de cette femme n'avait-il pas été de faire élever et entretenir son fils par des parents supposés dont elle possédait le secret ?

A peine entrée dans l'esprit de Savariau cette hypothèse l'éclaira d'un jour nouveau. A sa clarté, il lui sembla mieux comprendre les événements.

Mais, telle quelle, elle ne suffisait pas à les expliquer entièrement.

Il résolut donc d'avoir la clef de cette énigme, la solution de ce problème.

Pour y parvenir, il résolut de pénétrer lui même chez la Férulard.

Comment allait-il s'y prendre pour y pénétrer ?

Il ne trouva rien de mieux que de jouer à nouveau le personnage qu'il avait si bien joué naguère, celui de Philéas Walter.

Philéas ne s'était-il pas présenté chez Samuel en se donnant pour candidat éventuel à la main d'Isabelle de Folligny?

Il fallait reconnaître que le Yankee n'avait guère encouragé les intentions matrimoniales de son "cousin".

Peut-être, Mme Férulard s'y montrerait-elle plus favorable ?

C'était un coup hardi à tenter.

Mais Abel Savariau n'était-il pas l'homme de toutes les audaces ?

Allons ! se dit-il, je ferai ma visite le même jour que la comtesse et je tâcherai de passer dans son ombre.

Il se disait, avec raison, que Samuel n'avait dû révéler à personne l'existence du "cousin" importun.

Même à Guermeur jouant le Savariau, il n'avait rien dit de précis sur le rôle que le dit cousin avait tenu dans ses rapports avec l'agent du ministère.

Il pouvait donc se risquer à reprendre le personnage.

Donc, il épia le jour de la visite de la comtesse.

Ce jour-là, Philéas Walter vint rôder aux alentours de la rue de Maubeuge.

Il avait toutes les chances pour lui.

La maison portant le No 310, celle où habitait Mme Férulard, était située en face d'un café d'assez brillante apparence.

Ce fut dans ce café, tout contre la vitre que s'installa le peintre.

Il paya sa consommation dès qu'elle fut servie afin de conserver la liberté de ses mouvements et de pouvoir sortir à son gré.

Comme la demie après deux heures sonnait, un fiacre s'arrêta devant la maison d'en face. Une femme vêtue de couleurs sombres en descendit.

L'œil d'Abel Savariau était de ceux qui ne se trompent point.

Cette femme c'était la comtesse de Stohlfeld.

Il laissa à la visiteuse le temps de monter trois étages.

Après quoi, traversant la rue, il gravit à son tour l'escalier.

Une soubrette très accorte, mais plus fûtée que Justine, le reçut.

Philéas Walter remit sa carte, tandis qu'on le faisait entrer dans l'un des salons aux meubles d'art.

Mme Férulard, vint tout de suite le recevoir.

Monsieur — demanda-t-elle, — je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais votre nom est celui d'une personne avec laquelle je suis en vieilles relations d'amitié. Seriez-vous son parent ?

—Je suis le cousin de M Samul Walter, madame,—répondit l'agent, afin de n'être pas congédié sur l'heure.

—Ah ! —prononça la grosse dame.— ce nom suffit à vous accréditer auprès de moi. Mais je serais désolée, monsieur d'avoir à vous faire attendre, et j'ai là, cependant, une visite qui......

—Qu'à cela ne tienne, madame, — répondit galamment Savariau.—J'attendrai si, toutefois, je ne suis pas opportun. Car ce que j'ai à vous dire, est assez grave, et je ne demeure pas à Paris, ce qui m'obligerait à revenir.

—En ce cas monsieur, je ne saurais vous dire qu'une chose. Veuillez m'accorder quelques instants. Je tâcherai d'être à vous le plus tôt possible. Excusez moi.

Et elle prit congé de son visiteur pour retourner auprès d'Helwige.

D'un coup d'œil, Savariau eut fait le tour du salon.

C'était une pièce fort bien disposée pour l'audition d'une confidence.

Les murs était capitonnés et tendus d'étoffes épaisses qui contribuaient à étouffer la voix. Les meubles, très encombrants, malgré l'art qui avait présidé à leur disposition, ne laissaient que fort peu de place aux personnes admises dans cette retraite parfumée.

—Peste ! —se dit Savariau—pour peu que l'autre salon soit tendu de même façon, je ne pourrai rien entendre du dialogue.

Un petit bruit vint la rassurer contre cette éventualité.

Un frôlement à peine sensible de l'autre côté du mur venait de lui révéler l'existence d'une porte dissimulée sous une tenture.

D'une main prudente, Mme Ferular y retournait une clef.

—Excellente précaution,—pensa Philéas,—et qui m'épargne à moi même l soin d'en faire autant, pour éviter toute rentrée imprévue. De cette manière, a moins serai-je prévenu du retour de la da me.

Et, sûr de n'être pas surpris, il introduisit son cornet acoustique dans la ser rure.

—Ecoutons patiemment, —se dit-il,— Ça tuera le temps.

Décidement, Philéas Walter était u monsieur fort indiscret.

Cette fois, il en fut pour ses frais.

Le salon voisin avait été tapissé meublée tout comme celui où il se trou vait. La Férulard était femme de précau tions.

—Allons ! —se dit philosophiquemen l'agent,—il faut savoir se contenter. tâcherai que ma propre conversation so plus instructive. Car il faut absolumen que je sache ce que l'Allemande vien faire ici.

Or, tandis qu'il consolait ainsi sa cu riosité l'entretien était des plus intére sants de l'autre côté de la porte capito née.

Tout d'abord, la femme de lettres avait été prolixe.

—Ah ! comme c'est aimable à vous, ma chère comtesse, de venir ainsi me voir sans façon ! Je vous en suis vraiment reconnaissante. Jamais, dans mes nombreuses relations, je n'avais encore rencontré une femme aussi parfaitement aimable.

En mettant à l'air toute sa rhétorique des grands jours :

—Laissez-moi vous dire, tout de suite, que mes remerciements procèdent un peu de mon égoïsme. Vous avez dû vous laisser dire que je suis "professeur de beauté" à l'usage des femmes du monde?

Ce disant l'énorme bas bleu riait d'un rire aussi épais que sa personne.

—Eh bien ! Mes théories ne sont que trop souvent contredites par les faits. On ne rend pas belles celles qui ne le sont pas. Il n'y a encore que la nature, voyez-vous, chère comtesse, pour faire des chefs-d'œuvre. Jugez si je vous sais gré de me fournir ainsi une fois de plus l'occasion d'admirer en votre personne l'un de ces chefs-d'œuvre de la nature ?

Hedwige reçut le compliment à bout portant sans sourciller.

Elle se disait, en femme d'esprit qu'il faisait partie du répertoire professionnel de la rutilante matrone étalée dans le fauteuil en face d'elle.

—Chère madame,—fit-elle dès qu'elle put placer un mot,... je dois vous avouer que c'est aussi une visite intéressée que je vous fais.

—Ah ! — répliqua Olympe, — je serai heureuse de vous être agréable.

—Il s'agit, — reprit Hedwige, — de vous demander un double renseignement que seule vous pouvez me donner m'a-t-on assuré.

Un renseignement ? Le visage de la Férulard se renfrogna

Les renseignements, c'était ce qu'elle donnait le moins volontiers.

Demander un renseignement, en effet c'est supposer, en toute politesse, que la personne à laquelle on le demande a de meilleurs moyens d'informations que les autres, c'est lui attribuer un peu la faculté de lire ou même de surprendre les secrets d'autrui dans leur intimité.

Or, Olympe Férulard savait beaucoup de secrets.

Mais elle ne les savait que pour elle-même ; elle n'aimait pas en faire bénéficier ses amis et connaissances, à plus forte raison, les étrangers.

Car ces secrets c'était son arsenal d'armes défensives.

C'était par eux qu'elle tenait en respect les agresseurs possibles.

Nul ne cherche à nuire à celui qui peut dévoiler une tache occulte de sa vie.

Olympe Férulard vivait avec le monde sur le pied de la paix armée.

Et voilà que la comtesse l'abordait sur ce terrain désagréable.

Non seulement elle venait demander un renseignement, mais elle en voulait deux.

Mme Férulard composa donc son visage pour répondre.

—S'il m'est possible de vous satisfaire chère comtesse.

—Voici de quoi il s'agit reprit Hedwige en souriant.

Il se présente une double occasion de mariage pour deux personnes que vous connaissez comme moi, — mieux que moi, veux-je dire !

—Ah ! très bien ! Et vous les nommez ces personnes ?

—L'une, c'est Mlle Isabelle de Folligny, à laquelle je m'intéresse particulièrement.

—Je l'aime beaucoup, aussi, cette mignonne, — prononça la grosse femme avec le regard faux du chat qui va allonger un coup de griffe,

Et que désirez-vous savoir au sujet de Mlle de Folligny ?

La comtesse mordit le bout de ses gants avec une hésitation.

—C'est bien entre nous, madame, n'est-ce pas, ce que nous disons ?

—Pouvez vous en douter, madame ? — répliqua le bas-bleu.

—Eh bien ! Il s'agirait, d'abord, de savoir quelle est la fortune exacte de cette jeune fille.

Olympe Férulard eut un nouvel accès de son gros rire.

—D'abord, m'avez-vous dit ? C'est la première question ?

Eh bien ! la réponse est facile ; sa fortune ?......... Elle n'en a pas.

—Bien ! Je m'en doutais un peu. Mais le candidat éventuel n'attache qu'une médiocre importance à cette question. La seconde lui tient plus au cœur.

—Ah ! Fort bien ! Et... quelle est cette seconde question ?

—Celle de l'honorabilité, tant de la personne que de sa famille.

Mme Férulard fit un haut-le corps et parut un peu choquée

—L'honorabilité ! — se récria t-elle, — mais je la tiens pour absolue. Et j'ose même invoquer à l'appui mes vieilles relations avec la famille de Folligny. L'honorabilité, mais elle est absolue. Il n'y a pas une tache sur ce nom-là. Pauvreté n'est pas vice, vous le savez.

—Aussi n'est-ce pas d'une tache de ce genre que l'on s'inquiète.

—De quoi donc s'inquiète t-on, alors ?

Le visage de la comtesse prit une expression de circonstance.

—Il a couru, — oh ! sous des formes très atténuées, — des bruits fâcheux sur Mme de Folligny, sur la nature et l'origine de ses relations avec M. Samuel Walter.

—Ah ! Et l'on a pu faire des suppositions blessantes à ce sujet !

—Comme vous dites. On a insinué des choses assez désobligeantes pour la mémoire de feu M. le général de Folligny.

—Ce sont là de pures calomnies, chère madame. J'ai beaucoup connu Eléna Andrianos avant comme après son mariage. Je puis affirmer qu'elle a toujours été une épouse modèle, une femme irréprochable.

Malgré ses quarante-huit ans qui approchent, la mère d'Isabelle est encore très belle, remarqua la comtesse.

—Oui, et elle devait l'être à un merveilleux degré lorsqu'elle était jeune fille.

Ces paroles firent remonter l'esprit de la Férulard bien des années en arrière, sans doute, car ses yeux devinrent rêveurs, et elle murmura, sans y prendre garde, des paroles d'un sens concentré.

—Oui, certes, elle était belle. Ce fut alors que Samuel l'aima.

Et, se reprenant aussitôt, elle essaya de s'excuser.

—Je vous demande pardon, chère comtesse. Je me suis laissée aller au souvenir et j'ai dit peut-être des choses......

—Oh ! vous avez simplement fait allusion à l'amour de M. Walter.

—Amour lointain, et dont on s'est servi pour calomnier cette pauvre Eléna, car je gage que de là viennent les rumeurs désobligeantes auxquelles vous faisiez allusion tout à l'heure.

—Vous l'avez dit, — fit la comtesse en souriant.—Ce n'est pas de Mme de Folligny pendant son mariage, mais d'Elena Andrianos avant son mariage, prétendre que ce premier amour aurait donné des résultats appréciables en la personne d'un enfant.

—Dit-on cela ? La malignité publique va t-elle jusque-là ?

—Elle va plus loin encore, puisqu'elle désigne même l'enfant.

La Férulard joignit les mains et leva les yeux au ciel.

—Le monde est bien méchant, comtesse. — Méfiez-vous du monde.

—Si méchant qu'il soit, riposta Hedwige, il n'accuse pas sans qu'il y ait des apparences...... Vous connaissez le proverbe : "Il n'y a pas de fumée sans feu".

Hedwige ne poussa pas plus loin son enquête sur ce point.

Elle était suffisamment renseignée.

Nonchalamment, de l'air le plus indifférent du monde, elle dit :

—Donc, Mme de Folligny est à votre sens une personne honorable.

—C'est l'avis de tous, — répliqua la bonne Mme Férulard.

La comtesse s'était levée pour sortir. Parvenue à la porte, elle s'arrêta.

—Ah ! j'allais oublier le second renseignement ! ...... s'écria-t-elle.

—C'est vrai, reconnut Olympe. — Il y en a un second.

—Celui-ci — reprit Hedwige, — concerne quelqu'un qui vous est moins connu. Il s'agit d'une jeune fille riche et titrée qui s'est éprise de M. le capitaine Helmann.

L'attaque était si inattendue qu'Olympe en perdit contenance.

—Ah ! — murmura-t-elle, — un riche mariage pour Si...... pour M. Helmann ? — En quoi puis-je vous y aider, chère comtesse ?

—Mais.... simplement en m'affirmant madame, que M. Helmann, n'est pas précisément, cet enfant de Mme de Folligny et de M. Samuel Walter.

Le coup était bien porté, avec une sûreté de main bien grande, puisqu'il parvint à désarçonner une jouteuse telle que la Férulard.

Elle vit les yeux de l'étrangère fixés sur elle, la fouillant

—Mais, chère madame, — balbutia-t-elle, — comment voulez-vous que je vous donne une telle affirmation ? Je...... je ne connais que fort peu M. Helmann, ainsi que vous venez de le reconnaître vous-même.

Hedwidge avait partie gagnée. Elle s'en apercevait bien.

C'était elle, maintenant, qui tenait cette femme à sa discrétion.

Ce court dialogue, elle l'avait échangé, la main sur le loquet de la porte.

Elle oublia de fermer cette porte qui resta entre-bâillée.

Or, dans le salon à côté, quelqu'un était aux écoutes ; qui avait l'oreille fine.

Savariau pouvait entendre les derniers mots.

—Ah ! Ah ! — se dit-il, attention. *In cauda venenum*, dit le proverbe. C'est peut-être dans la queue de cet entretien qu'est le secret.

Alors, par phrases hachées, par saccades, le dialogue lui arriva.

Il entendit la grosse femme, haletante, balbutier une assez pitoyable défense de Mme de Folligny ; il entendit la comtesse implacable, maîtresse d'elle-même, préciser ses questions de manière à arracher à son interlocutrice les derniers aveux qu'elle se chargerait de convertir en accusations précises, et dont elle avait besoin.

—Je comprends maintenant, — se disait Abel. — Cette démarche de l'Allemande n'a rien de politique, cette fois. Ce n'est pas en espionne, c'est en femme jalouse qu'elle est venue ici. Le peu que lui a révélé la Férulard va lui fournir une arme, une arme empoisonnée contre Isabelle. Elle va la frapper dans son amour et son respect pour sa mère...... Pauvre Isabelle !

Et il se mit à récapituler les faits du passé.

—Oui, c'est cela, c'est bien cela. La jalousie. Cette femme hait mortellement Mlle de Folligny parce que celle-ci, à son insu, lui a ravi le cœur d'Héricourt.

C'est pour cela qu'elle a voulu la tuer, là-bas, sur le rocher de la Tradelière, d'où Pierre l'a sauvée, c'est pour cela qu'elle s'empare du témoignage de Mme de Folligny.

Et, farouche, les poings serrés, il murmura.

—Allons ! Abel, que pourrais-tu faire pour empêcher cette vengeance abominable ?—Hélas ! cela n'est pas de ta compétence, les choses du cœur des femmes ne te regardent pas. Ah ! si Pierre était ici !

Un bruit de portes ouvertes, de salutations échangées dans le corridor, lui annonça que Mme de Stohlfeld s'en allait.

—A mon tour, — pensa-t-il.— Voyons à compléter mes inductions.

L'entrée de Mme Férulard coupa court au soliloque.

Celle ci commença par renouveler ses excuses d'avoir fait attendre si longtemps son visiteur. Il ne la laissa pas poursuivre.

—Vous aviez laissé la porte entr'ouverte, madame, dit-il en souriant, ce qui m'a rendu indiscret malgré moi.

J'ai reconnu, en effet, la personne que vous reconduisiez.

—Ah ! fit Olympe, dont le trouble augmenta sensiblement.

—Oui, reprit le pseudo-Philéas, et quelques paroles parvenues à mon oreille m'ont fait savoir qu'elle était ici pour le même motif que moi. Du moins j'ai fait cette déduction.

Les yeux de la Férulard s'ouvrirent démesurément.

—Je vous étonne, n'est-il pas vrai, madame, poursuivit Savariau, profitant des avantages que lui donnait la stupeur de son interlocutrice. Votre étonnement cessera quand je vous aurai appris que je connais depuis longtemps la comtesse de Stohlfeld, et quand je vous aurai fait connaître le motif de ma visite.

Et, comme elle ne paraissait que plus stupéfaite, l'agent joua hardiment ses atouts.

Il fit part à Olympe de l'amour qu'il avait conçu pour Isabelle de Folligny, de la visite qu'il avait faite à ce sujet à son "cousin" Samuel, insistant sur ce titre de "cousin" afin de laisser à la femme auteur le temps et les moyens de découvrir la véritable parenté avec son "frère".

Un sourire entendu de Mme Férulard lui montra qu'elle avait compris.

—Samuel ne m'a guère encouragé, — reprit-il. — J'aurais pu abuser auprès de lui de certains détails de son passé, sur lesquels, précisément, Mme de Stohlfeld vous interrogeait tout à l'heure.

Pour le coup la grosse femme devint si rouge, si émue que Philéas put craindre une congestion cérébrale. Il n'en voulut pas profiter.

—Inutile de vous dire, chère madame, que je n'ai pas cédé à cette tentation. Et entre parenthèse, laissez-moi vous dire que j'ai admiré tout à l'heure, sans écouter volontairement, je vous prie de le croire, avec quelle habileté vous avez éludé les questions de cette méchante femme.

Car elle est capable, n'en doutez pas, de se servir de ce secret contre mon frère et contre cette pauvre Mme de Folligny que vous avez si chaleureusement défendue.

La " défense chaleureuse " n'avait guère été qu'une défaite de Mme Férulard. Mais c'était avec intention que Savariau recourait à cet euphémisme. Il voulait gagner la confiance d'Olympe.

—Oh ! monsieur, — répondit celle-ci, — j'ai fait ce que j'ai pu.

—Vous avez bien fait madame, — reprit Philéas. — Il est encore heureux qu'elle ne vous en ai pas dit plus long. Car, enfin, je la connais cette belle Polonaise. Je gage qu'elle vous a parlé d'un projet de mariage pour Mlle de Folligny.

—Comment savez-vous ?......... — s'écria t-elle, épouvantée par la clairvoyance de son interlocuteur.

Il se mit à rire et, familier, il prit la main du bas-bleu.

—Comment je sais ? Mais ne viens-je pas de vous dire que je suis candidat à la main d'Isabelle ? Vous comprenez que j'ouvre l'œil, n'est-ce pas, sur tout ce qui l'intéresse et par conséquent m'intéresse aussi.

Or, voilà des années que nous connaissons la belle Hedwige, mon frère et moi que nous savons de quoi elle est capable.

Eh bien ! voulez-vous que je vous dise quel est son candidat à elle pour Mlle de Folligny ? Voulez-vous que je vous le dise ?

Olympe Férulard ne soufflait plus un mot. Ce peintre américain la pétrifiait par son assurance.

—Ce candidat, continua Abel, jouant audacieusement le tout pour le tout c'est précisément le capitaine Helmann dont nous sommes seuls, vous et moi, à connaître l'histoire, et c'est pour faire éclater ce scandale, qu'elle soupçonne que Mme de Stohlfied est venue aujourd'hui, essayer de vous faire parler. Comprenez-vous.

—Oui, je comprends — fit la grosse femme, palpitant d'effroi, — c'est horrible ce que vous m'annoncez là. Mais du moins, ce pauvre capitaine Helmann n'aura point à souffrir de cette méchante femme.

Philéas fut magnanime.

—Voulez-vous être mon alliée, madame Férulard, — dit-il, — et je vous jure que ni vous ni M. Helmann n'aurez rien à redouter d'elle.

Elle voulut l'alliance avec joie, et Savariau, pensif, put se dire, en se retirant :

—Tout de même, ce serait drôle ! — Si Helmann était le......... ! J'aimerais mieux ça !

XII

NOUVELLES DE LA MISSION

En rentrant chez lui, Savariau trouva un mot du colonel l'appelant au ministère.

Il était trop tard pour s'y rendre ce jour-là. Il ne s'y trouva que le lendemain ; l'officier le reçut avec une certaine émotion.

Des nouvelles de la mission étaient parvenues au ministère.

C'étaient les premières. Elles n'avaient pas encore grande importance.

La mission venait de quitter les rives de l'Ogooué pour s'engager dans les ter

res. La période des difficultés et des épreuves ne commençait, à proprement parler, que de ce moment-là. Il ne pouvait en être question.

Et, cependant, le peu que contenait le rapport du lieutenant de vaisseau Breton suffisait à montrer que lui et ses vaillants compagnons s'engageaient d'un cœur hardi et fort dans la rude voie des explorations où tant de Français héroïques les avaient précédés.

Ils allaient faire ce qu'avaient fait avant eux, avec des succès divers et des moyens proportionnés à leur tâche, les hommes qui, au siècle dernier, donnèrent à la France l'empire colonial de l'Inde, si lâchement abandonné à l'Angleterre, et les "arpents de neige" du Canada, devenus eux aussi la proie du léopard britannique, ce qu'avaient fait les Dupleix et les Montcalm, les La Bourdonnais et les Bussy, et plus tard, les Lagrandière, les Bonvalot, les Bretonnet, les Mizon, les Flatters, les Monteil, les Galliéni, les Frey, les Marchand, les courageux pionniers d'une civilisation qui n'est pas uniquement celle des trafiquants.

Ils allaient apprendre à des peuplades sauvages, encore endormies dans la torpeur de l'esprit, le nom d'un peuple qui s'est fait, sous tous les cieux, le chevalier du droit, le défenseur des faibles et des opprimés.

Et tous avaient conscience de leur rôle, tous étaient fiers de leur mission.

Entre autres lettres, il en était une qui était à l'adresse de Savariau.

Elle venait de la côte barbare, écrite de la main de Pierre Audouars.

L'agent en fit sauter le cachet avec une émotion profonde.

Devinait-il ce que lui écrivait le vaillant officier ?

Sans doute, car cet officier était, ainsi qu'il l'avait dit à Héricourt, l'être qu'il aimait le plus au monde, "son frère de lait", aussi cher qu'un frère par le sang.

Elle était pleine de mélancolie, cette épître venue d'Afrique.

"Mon cher Abel, — écrivait Pierre, — quand tu recevras ces lignes, nous aurons sans doute atteint les bords du Congo et alors les moyens de communication deviendront beaucoup plus difficiles. Tu ne m'accuseras donc pas si nos nouvelles deviennent irrégulières. Sois assuré pourtant, et donnes-en l'assurance à "maman" que, ma pensée sera avec vous jusqu'à mon dernier souffle, si Dieu ne veut pas que je vous revoie sur la terre de France.

"Nous voici donc en face de l'Inconnu. Certes, nous savons où nous allons et ce que nous avons à faire. Mais, tu le sais, en cette carrière d'explorateurs, on a beau marquer les étapes d'avance, on n'est jamais sûr du chemin parcouru que lorsqu'on a planté les jalons".

"Ce qui s'ouvre devant nos pas c'est le désert, un désert relatif, sans doute, un désert au sein duquel vivent des créatures humaines, mais désert néanmoins pour les hommes de notre couleur et de notre race, pour ceux-là surtout qui ont vécu d'une façon plus intense la vie du cœur et de l'esprit.

"Je puis te dire l'impression de tristesse que dégage la vue de ces vastes plaines arides ou cultivées, peuplées ou vides d'habitants.

"C'est une immensité monotone, pleine de soleil et pleine de mort."

Ces premières réflexions écoulées, l'officier entrait dans les descriptions.

Et, vraiment, il décrivait à merveille, il était peintre.

Pour décrire, il laissait son cœur traduire ses émotions, et sa plume prenait une chaleur communicative. Elle donnait la vie au paysage qu'elle faisait passer sous les yeux du lecteur charmé et ébloui.

—C'est un poète, ce Pierre ! — murmurait Abel en lisant les pages où son ami avait laissé s'épancher le trop plein de sa généreuse nature.

Mais ce poète, sans cesser d'être le peintre exact et fidèle des lieux qu'il traversait, était plein d'une mélancolie rêveuse.

—"Que te dirai-je, mon cher Abel, de mes sentiments personnels, ou, plutôt, de mes retours sur ma personne ? Hélas ! c'est l'endroit le plus pénible de ma lettre, car pour te dépeindre l'état de mon âme, je suis obligé de toucher à la blessure de mon cœur.

"Cette blessure, tu la connais, tu sais

comment elle me fut faite, et à quelle profondeur j'ai été atteint.

"Tu connais aussi la chère créature qui l'a faite, à son insu, hélas! Car j'ai eu bien des fois l'occasion de constater qu'il n'existe rien en elle des sentiments qu'elle a fait naître en moi. En des moments particulièrement propices à leur expression, rien n'est tombé de ses lèvres qui pût être un encouragement à mes propres espérances. J'ai gardé le silence et j'ai bien fait.

"Je le garderai pour toujours, mon cher Abel, et ce secret de larmes ne sortira pas de mon cœur, dont il restera la consolation suprême.

"Car je te dois de t'apprendre qu'après notre départ de Marseille, les circonstances m'ont fait dépositaire du secret d'un autre, qui est aujourd'hui mon ami, non l'ami que tu es et que tu resteras pour moi, mais un homme digne pourtant de ce titre. Je veux parler d'Héricourt.

"Or, Héricourt aime aussi ; aime avec la même ferveur, sinon avec la même abnégation que moi, et le renoncement serait pour lui la mort.

"Je ne veux pas qu'il meure. Trop de noblesse et de vaillance s'allient en lui à une certaine faiblesse de résolutions pour que je consente à lui laisser subir une aussi cruelle épreuve. Héricourt est un admirable soldat qui servira brillamment son pays. Je ne veux pas priver la France d'un fils tel que lui. Entre lui et moi, je n'hésite pas, et........."

—Et tu te sacrifies, pauvre cœur de héros, sans t'apercevoir que si la France avait à choisir entre vous, c'est toi qu'elle préférerait.

Il acheva la lettre en s'essuyant les yeux à plusieurs reprises.

—Non, — se dit il, — tu as beau faire ton sacrifice, Dieu ne l'acceptera pas, et je ne l'accepte pas davantage. A moi de plaider ta cause et de faire l'aveu que ton amour n'a osé prononcer.

Cette résolution prise, Savariau voulut voir au plutôt Mlle de Folligny. Il avait hâte de lui dire quel amour puissant elle avait fait naître dans l'âme de ce héros qui marchait à la mort, le cœur et l'esprit pleins de son souvenir, les yeux em-plis de son image.

Mais ce n'était pas chose facile que d[e] voir Isabelle chez elle.

Pour y parvenir, ne fallait-il pas [...] présenter avec les traits et sous le voc[a]ble du conducteur d'omnibus, le ch[er] cousin de Justine?

Et lorsque Jérôme Blaisot apparaissa[it] il était tout naturel que Mlle Justine [se] l'appropriât. On a des cousins pour so[i] non pour ses maîtres.

En outre, Savariau commençait [à] éprouver quelque remords du rôle qu'[il] jouait auprès de la pauvre fille, et d[u] long mensonge dont il la berçait.

Il avait formé des projets de retraite, songeant sérieusement à se substituer u[n] candidat plus en rapport avec les rêve[s] de Mlle Lerminet.

Et dans cette intention, il avait jeté le[s] yeux sur l'honnête Fritz Hopkirch leque[l] pour avoir porté quelques messages d[e] sa maîtresse à Mme de Folligny, ava[it] eu l'occasion de voir et d'admirer Ml[le] Justine et en était féru d'amour.

Cette passion de Fritz agréait fort [à] Jérôme Blaisot.

Le difficile était de la faire partager [à] sa jolie cousine.

Il était hors de doute, en effet, que l[a] gentille soubrette préférait de beaucou[p] le sémillant conducteur d'omnibus, qu[i] avait déjà l'avantage d'être son parent, [à] l'Alsacien quadragénaire et un peu lour[d] dont elle avait conquis les pensées.

Un autre danger, non des moindres, était que Jérôme Blaisot pouvait se ren-contrer avec Fritz dans l'antichambre d[e] Mme de Folligny, ce qui eût été un éche[c] pour la diplomatie de Savariau.

Celui-ci prit donc la plume, ce qu[i] était un peu bien solennel et prévint Mll[e] de Folligny qu'elle recevrait incessam-ment la visite d'un peintre américain d[u] nom de Phileas Walter.

Il demandait à la jeune fille de lui in-diquer l'heure et le jour où elle serait vi-sible *seule*.

La réponse ne se fit pas attendre.

Isabelle fixa le rendez-vous au lende-main, pendant une absence de sa mère.

Et le lendemain, ce fut d'un éclat d[e]

rire irrésistible qu'elle salua le peintre yankee.

—Chut ! — lui dit Savariau, un doigt sur la bouche, — Justine ne m'a pas reconnu.

—Pas plus que je ne vous eusse reconnu moi-même, si vous n'aviez pris soin de m'avertir.

Et très cérémonieusement, elle adressa la parole au visiteur.

—Est-ce à ma mère ou à moi, monsieur, que vous désirez parler ?

La question avait pour but de sauvegarder les apparences aux yeux de la soubrette.

Cette précaution était inutile.

Justine était trop bien élevée, et surtout trop dévouée à sa jeune maîtresse, pour suspecter même en une pensée rapide le bien fondé de ses relations.

—Mademoiselle, — répliqua Savariau, avec son imperturbable gaminerie, — je dois vous informer à la faveur de ce déguisement que je suis éperdument épris de vous. C'est donc à Mme de Folligny que j'aurais dû correctement faire ma première visite. Mais, voyez combien l'amour aveugle ceux qu'il tient, — j'ai pris pour confidente de ma flamme des personnes dont je désirais obtenir l'appui auprès de vous.

—Et, — demanda Isabelle, — ces personnes, vous les nommez ?

—M. Samuel Walter et Mme Olympe Férulard.

—Ah ! fit la jeune fille, — se mordant les lèvres jusqu'au sang pour ne point céder à une nouvelle envie de rire, — et l'on vous a répondu ?

—De la manière la plus vague et la plus désespérante.

—De sorte que vous avez préféré ne vous en remettre qu'à vous-même du soin de me faire savoir une recherche qui m'honore ?

—Vous l'avez dit, mademoiselle. — J'ajouterai pourtant que mes visites auprès des personnes que je viens de nommer n'ont pas laissé d'être instructives et fructueuses...... J'ai eu ainsi l'occasion d'apprendre qu'une dame qui fut de vos amies s'apprête à vous causer un vif ennui à l'encontre duquel je tiens à vous mettre en garde.

Cette fois Isabelle n'eut plus envie de rire.

Le ton sur lequel Savariau avait prononcé ces mots l'avait alarmée.

—Sauriez-vous aussi bien, monsieur, de quelle nature est cet ennui ?

—Je crois le savoir ; en effet, mademoiselle. Il s'agirait d'une calomnie dont vous ferez bien de ne tenir aucun compte vu qu'elle procède d'une vengeance.

—Et cette calomnie me vise... personnellement ?

Isabelle avait un peu hésité en posant cette question.

—Une vive, mais fugitive rougeur avait coloré ses joues pâles.

—Non, — mademoiselle, — répondit Abel, — ce n'est pas vous qui êtes visée.

—Alors, je devine ce que cela peut-être —répliqua la jeune fille, avec un sourire de dédain que démentait la tristesse de ses yeux.

Un instant Savariau eut la pensée de tout lui dire.

Ne valait-il pas mieux la prévenir des intentions de Mme de Stohlfeld ?

Il se tut pourtant.

Une pudeur bien naturelle lui était venue à ce moment.

Il avait reçu d'Isabelle le titre d'ami, et cela devant le colonel Derrien, son oncle ; il était plus que l'ami de Pierre Audouars dont il venait plaider la cause et tâcher de traduire l'aveu.

Etait-ce bien à lui qu'il appartenait de porter à cette femme, qu'il aimait maintenant comme la plus chère, la plus respectée des sœurs, le premier coup que lui destinaient de perfides ennemis ?

Ne serait-il pas toujours temps d'intervenir pour la consoler lorsque la perfidie de Mme de Stohlfeld aurait rendue publique la faute lointaine de Mme de Folligny ?

Il ne voulait pas être le premier à faire rougir cette fille de sa mère.

Il la laissa donc à son illusion, à la croyance que la calomnie signalée ne porterait que sur les agissements louches de Mme de Folligny sur le terrain politique.

Car la tristesse d'Isabelle n'était déjà que trop justifiée de ce côté-là.

Elle la laissa voir à Savariau en quelques paroles émues.

—Je vous remercie, toutefois, monsieur de l'affectueuse sollicitude dont vous m'entourez. C'est une bonne chose dans la vie que de pouvoir compter sur l'amitié.

—La mienne vous est acquise, vous le savez, mademoiselle.

—Oui, je le sais, monsieur, et je bénis le jour où il m'a été donné de vous rencontrer. Cela me reporte à un moment bien récent encore, mais où, pourtant, j'ai ressenti les plus grandes joies et les plus profondes afflictions de mon existence.

—Ne gardez la mémoire que des joies, mademoiselle.

Il vit trembler une larme au bord de ses paupières.

Il ne voulut pas qu'il en vint d'autres pour grossir ces pleurs.

—J'ai d'autres nouvelles meilleures à vous donner, — dit-il en souriant.

—Des nouvelles meilleures, à moi ? D'où pourraient elles me venir ?

—Elles vous viennent comme à moi de la terre d'Afrique.

—Ah ! de la mission ! — s'écria Isabelle. — Ce ne peut être que de la mission !

—Oui, de la mission. Elles sont arrivées hier au ministère.

—Oh ! que vous avez été bon de me les apporter ! Il ne pouvait, d'ailleurs, me venir d'heureuses nouvelles que de ce côté-là. Dites les-moi vite.

Et son visage était empreint d'une si réelle, d'une si profonde allégresse que Savariau se félicita lui même d'avoir eu cette pensée.

Il eut pourtant un petit désir égoïste : celui de se laisser interroger.

—Elles sont assez sommaires, ces nouvelles. Elles ne viennent que du Gabon.

—En attendait-on de plus complètes ?

—Assurément non. Il y a neuf semaines à peine que nos amis ont quitté la France. Ils ne sont encore qu'au début de l'entreprise.

—Et, combien de temps estimez-vous qu'elle doit durer, cette expédition ?

—En mettant toutes choses au mieux, elle ne peut prendre fin avant dix-huit mois !

Dix-huit mois ! Oh ! mon Dieu, que c'est long ! — Dix huit mois !

—Et dix-huit mois pénibles, mademoiselle, dix-huit mois d'efforts incessants, de luttes continuelles contre le climat, contre le pays, contre les animaux, contre les hommes même.

—Contre les hommes, dites-vous ? — Ces nègres sont donc hostiles ?

—Ils ne le seraient point par eux-mêmes, mais ils obéissent à des influences diverses. Je ne dis rien des prédications musulmanes, des encouragements à la guerre sainte, répandus par les esclavagistes et leurs alliés.

Mais il faut compter, en outre, sur les obstacles qui ne manqueront pas de susciter les autres nations européennes, l'Angleterre principalement, qui ne peut supporter l'idée de voir croître le renom de la France et qui mettra dans les roues tous les bâtons qu'elle pourra.

—Heureusement, — fit Isabelle, — que ce sont des Français.

—Oui, vous pouvez le dire, et de vrais Français, les plus nobles, les plus dignes de ce nom. — Ah ! si je vous lisais ce que m'écrit mon brave Pierre.

—Oh ! lisez, lisez, monsieur. Ainsi M. Andouars vous a écrit ?

Il remarqua qu'en prononçant ce nom la voix d'Isabelle avait tremblé. Il vit ses yeux briller d'une flamme ardente, mais il ne sut pas dénoter si cette flamme était celle de l'enthousiasme ou celle de l'amour.

—Pierre m'a écrit en effet, mademoiselle, et il m'a semblé lire entre les lignes de sa lettre quelque chose comme l'expression d'une tristesse.

—D'une tristesse ? ... murmura-t-elle émue... Est-ce qu'il regrette son départ ?

—Ce serait mal le connaître que de lui attribuer un pareil sentiment.

—En effet, le peu que j'ai pu savoir de M. Andouars me l'a toujours révélé comme l'homme par excellence du devoir, le soldat sans peur et sans reproche.

—Vous dites vrai, mademoiselle, mais dans ce soldat il y a un homme.

—C'est là son plus beau titre de gloire monsieur Savariau.

—C'est sans doute aussi la principal cause de sa souffrance.

Il se fit un instant de silence pendant lequel Abel l'entendit soupirer.

—La souffrance ? — reprit Isabelle, tandis qu'un pâle sourire glissait sur sa belle figure attristée. — Est il possible qu'un homme semblable souffre ? Tenez monsieur, dois-je vous en faire l'aveu ; je m'étais habituée à considérer M. Audouars comme une créature de choix, un être supérieur à l'humanité.

—Supérieur à la moyenne des hommes je le veux bien. Mais pourquoi supérieur à l'humanité ? L'humanité contient en elle toutes les grandeurs.

—Et aussi toutes les petitesses, monsieur. M. Audouars n'a pas de petitesses.

—Considérez-vous donc la souffrance comme une petitesse ? Estimez-vous que l'homme qui souffre s'amoindrit ?

—Cela dépend des causes de la souffrance. Il m'a semblé que M. Audouars était inaccessible à certains sentiments qui font le malheur de beaucoup de créatures humaines, qui peuvent faire leur bonheur aussi.

—Précisez davantage. Quels sont à vos yeux ces sentiments ?

—Mais je ne sais trop si l'on peut les classer ; l'orgueil, l'ambition, l'amour.

—L'amour ? Vous supposez Pierre incapable d'aimer ?

Isabelle se recueillit avant de répondre

Elle craignit d'avoir blessé l'amitié du frère de lait.

—Non,—fit-elle, enfin,—non, je ne le crois pas incapable d'aimer.

Mais peut-être ne saurait-il aimer comme les autres hommes. L'attachement d'un cœur comme le sien doit se fonder sur des qualités très hautes, sur des vertus presque inaccessibles à la pauvre nature humaine. En un mot, je crois que M. Audouars n'aimera jamais qu'une femme digne de lui.

Elle ajouta avec une pointe d'amertume dans sa sincérité :

—Elle sera heureuse, cette femme, elle aura le droit d'être fière d'un tel amour. Mais une telle femme existe-t-elle ? Peut-elle même exister ?

Savariau répondit avec une douceur dont on ne l'aurait pas cru capable :

—Une telle femme existe, mademoiselle, du moment où elle conçoit la possibilité d'être aimée de la sorte et qu'elle acquiert la certitude.

Isabelle arrêta sur lui ses grands yeux où un peu de trouble se lisait.

—Ainsi, vous croyez, monsieur, qu'une femme peut inspirer de l'amour à M. Audouars, à la condition de le comprendre et de l'aimer aussi ?

—Je le crois si bien, mademoiselle,—répondit il,—que je ne doute pas un instant que la tristesse de Pierre ne vienne de ce qu'il a déjà rencontré cette femme.

—Ah ! fit Isabelle, qui tressaillit.

—Et,—reprit Savariau,—tel que je connais mon frère, je suis sûr que s'il n'a point parlé, c'est qu'une délicatesse excessive ou une ombrageuse fierté a mis un sceau sur ses lèvres. Il aura voulu être deviné.

Un bruit de pas dans le corridor interrompit la conversation.

C'était Mme de Folligny qui rentrait d'une course un peu longue.

—Il ne me reste, mademoiselle, qu'à vous offrir mes plus respectueux hommages—dit le faux Philéas en sortant du salon où Mme de Folligny entrait.

XIII

LE SECRET

C'était le jour du vernissage.

Cette solennité bien parisienne, exclusivement parisienne, peut-on dire avait attiré à l'ouverture des Salons tout ce que la capitale compte d'élites multiples en y comprenant celles qui n'ont pas droit à ce titre.

Ce jour-là, le colonel Derrien était venu chercher sa nièce pour l'emmener avec lui aux Champs-Elysées, d'abord, au Champ-de-Mars ensuite, car le Salon des dissidents avait eu son vernissage particulier l'avant-veille du jour choisi par son concurrent.

—Nous déjeunerons ensemble chez Ledoyen, — avait dit le vieux soldat à sa nièce. — De cette façon, tu m'appartiendras pour toute la journée.

Il avait ajouté en riant :

—C'est bien le moins que je m'octroie un jour de congé tous les trois mois.

Isabelle avait accepté avec joie, heureuse de faire plaisir à son oncle.

Ils étaient partis de la rue de Chana-

leillies l'allégresse sur le visage et dans le cœur, lui tout fier de promener sa belle nièce, la fille de toute son affection, elle tout aussi fière de la tendresse de ce vieux soldat qu'elle s'était accoutumée à chérir comme un père.

Ils avaient, l'un et l'autre, d'autres motifs à leur joie.

Maintenant que la mission Breton avait heureusement débarqué sur la côte d'Afrique et avait pu prendre, sans encombre, le chemin du Haut-Congo, le colonel Derrien ne redoutait plus les efforts combinés des nations rivales. Il savait que, quoi qu'il advînt, les trois couleurs de France seraient arborées partout où stationneraient les vaillants explorateurs et s'y déploieraient triomphalement.

Et comble de satisfaction, maintenant que les rapports de Savariau l'avaient tranquillisé sur le compte de sa belle-sœur il éprouvait la même sécurité à l'endroit des trahisons veillant autour de lui.

Malgré les pièges tendus, il n'avait pu prendre Helmann en flagrant délit.

Au fond de lui-même, il en était heureux.

Il pouvait douter encore de la culpabilité du jeune officier.

Il avait encore le droit de croire à la vertu sans tache de l'armée.

Les raisons d'Isabelle étaient d'une autre nature.

Elle les tirait de sa conversation récente avec Savariau.

Et les paroles de celui-ci chantaient dans sa tête et dans son cœur.

Le peu qu'il lui avait dit lui avait ouvert les yeux.

Pierre Audouars l'aimait.

Elle était fière de cet amour si bien caché.

Ce n'était pas encore chez elle ce sentiment omnipotent, dominateur, qui s'empare de l'être tout entier, qui ne souffre pas de partage, qui ne tolère pas la tiédeur.

Non. Mais c'était déjà ce besoin de l'être cher, ce désir de sa présence, cet appel du revoir qui met des larmes dans les yeux et dans le cœur, qui fait préférer à tout en ce monde la parole d'affection, la douceur du regard, la bonté du sourire qu'il accorde.

Et devant la terre parée de ses frondaisons nouvelles, sous ce ciel de printemps d'un bleu encore un peu pâle, égay[illegible] un beau soleil de mai, la jeune fille [illegible] tait une espérance inconnue entrer en elle et l'inonder de ses clartés.

Cette impression lui paraissait exquise. Elle n'en avait jamais éprouvé de semblable. La vie se montrait à elle sous un aspect tout nouveau.

Et elle se répétait tout bas les paroles de Savariau, comme un encouragement à cette espérance descendue du ciel.

Ils avaient atteint le Palais de l'Industrie.

Le colonel entra, enorgueilli des regards d'admiration et des chuchotements laudatifs que soulevait sur leur passage la beauté d'Isabelle de Folligny.

Ils traversèrent ainsi les groupes nombreux qui se détournaient de la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art pour admirer cette merveille de la nature.

Ils montèrent ainsi tout droit aux salles de peinture et s'y mêlèrent à la foule attirée par les œuvres capitales.

Ils avaient déjà parcouru quatre ou cinq de ces salles, s'arrêtant devant quelques toiles de maîtres renommés, lorsque parvenus au salon carré, de l'une des portes, ils modérèrent d'un commun accord leur allure.

A vingt-cinq pas devant eux, ils venaient d'apercevoir la belle comtesse de Stohlfeld au milieu d'un groupe nombreux d'admirateurs dont elle provoquait les rires par des réflexions piquantes.

Elle stationnait devant un portrait placé à la cimaise.

Mais, quelque désir qu'eussent Isabelle et le colonel de n'être point vus de la belle Allemande, ils ne purent échapper à ses regards investigateurs.

Et la jeune fille put entendre, en passant, Hedwige jeter, à assez haute voix ce propos qui fit naître des sourires pleins de malignité :

—C'est la mère du capitaine Helmann. Elle est fort belle, en effet.

La venimeuse parole atteignit Isabelle en plein cœur.

Car, ce portrait, elle venait de l'apercevoir et de le reconnaître.

C'était celui de sa mère, le portrait de Mme de Folligny.

Le colonel, par bonheur, n'avait point entendu le propos.

Il eut une surprise profonde à la vue du portrait.

D'abord, il n'en voulut pas croire ses yeux.

—Oh ! mais, vois donc, Isabelle, — dit il à sa nièce, — on jurerait que c'est ta mère que le peintre a voulu reproduire.

Dominant sa nièce de la moitié de la tête, il ne vit pas sa pâleur.

—En effet, — murmura la jeune fille d'une voix très faible, — on dirait maman.

Déjà le colonel feuilletait le catalogue du Salon.

No [illegible]40. Portrait de Mme de F***, lut-il avec stupeur.

Et cela était signé du nom d'un peintre en grande vogue.

—Mme de F***, — grommela-t il..... Folligny......... c'est bien ça.

Et ses sourcils se froncèrent, une ride lui coupa le front.

—Ta mère ne m'avait rien dit de cela, — murmura-il, visiblement contrarié. Le savais-tu, toi, petite ? Ce n'est pas une minime surprise pour moi.

—Je l'ignorais comme vous, mon oncle, murmura Isabelle.

Et, comme ils s'éloignaient du portrait la voix de la comtesse parvint encore aiguë et mordante à son oreille. Elle disait :

—On assure que c'est un Américain très riche qui a commandé ce portrait.

Isabelle trembla au bras de son oncle. Elle vit tout danser autour d'elle.

Oh ! l'horrible souffrance que celle-là ; l'affreuse torture !

Elle se sentait frappée par derrière, lâchement, sans qu'elle pût se défendre.

La calomniatrice était là, près d'elle, à quelques pas, la voyant pâlir et chanceler au milieu de cette cohue de désœuvrés mondains.

Et elle frappait à coup sûr, sachant la victime dans l'impuissance.

Que pouvait faire Isabelle, en effet ? Quelles armes possédait-elle ?

Son premier devoir n'était-il pas de se taire, d'éviter tout esclandre ?

Elle ne le devait pas seulement à la réputation de sa mère.

Elle le devait encore à cet honnête homme, à ce vieux soldat, au bras duquel elle marchait en ce moment, et qui n'eût pas supporté, lui, un tel affront.

Oh ! qu'il était loin, maintenant le rayon de soleil, le rayon d'espérance entré naguère dans son cœur ? Qu'était devenu le rêve ?

Tout lui semblait noir à présent. L'éclatante lumière qui traversait les vitres de la toiture, tamisée par le vélum de toile interposé, lui paraissait cruelle, éclaboussant sa honte, la faisant mieux ressortir.

Tel fut l'empire de la souffrance morale que le physique même en fut influencé.

Une douleur atroce cercla les tempes de la jeune fille. Elle chancela.

Le colonel s'alarma de cette indisposition soudaine.

—Qu'as-tu donc, ma petite Isabelle ? On dirait que tu n'es pas bien.

—C'est vrai, répondit-elle, je ne me sens pas bien.

Il la considéra de nouveau et son inquiétude s'accrut

Isabelle était affreusement pâle. Elle se soutenait.

—Ramenez-moi à la maison, mon oncle,—dit-elle.—Je ne sais pas ce que j'ai.

Ce fut un gros chagrin pour le colonel que de perdre cette journée qu'il avait espéré passer allégrement dans la compagnie de sa nièce.

D'ailleurs cette serie d'indispositions, se succédant l'une à l'autre dans un si bref délai, commençait à le remplir d'angoisses.

Il se demandait si la santé de la jeune fille n'était pas sérieusement ébranlée, s'il n'y avait pas là les prodromes d'un état pathologique menaçant.

Toutes ces réflexions assombrissaient ses pensées dans le trajet de la voiture qui ramenait Isabelle rue de Chanaleilles.

Puis, l'épisode du portrait acheva d'irriter son humeur.

—Je vais dire à ta mère ma façon de penser sur ces bizarreries,—murmura-t-il entre ses dents, au moment où ils quittèrent le fiacre.

Isabelle le supplia de n'en rien faire.

—Oh ! mon oncle,—prononça-t-elle—remettez à plus tard. Vous connaissez maman, vous savez qu'elle prendra mal la chose, et, dans l'état où je suis, vraiment, je n'ai pas la force de subir une scène pénible entre elle et vous.

Tu as raison, ma fille — répondit-il affectueusement.—aussi bien, l'incident est-il de peu d'importance. Soigne toi, d'abord. Nous verrons à reparler de cela......plus tard.

Il quitta donc sa nièce après avoir échangé avec sa belle-sœur quelques paroles plutôt maussades, promettant de revenir prendre de ses nouvelles le lendemain.

Or, le lendemain réservait aux uns et aux autres des surprises.

Isabelle qui s'était enfermée dans sa chambre, afin d'y demeurer seule en face de sa douleur, avait été sauvée par une crise de larmes. Une fois encore, elle survivait à l'épreuve, choisie, en quelque sorte par le destin, pour tout souffrir sans en mourir.

Justine était venue portant les soins et les consolations de son dévouement, s'efforçant d'étendre sur cette pauvre âme endolorie le baume que l'affection maternelle n'y savait point verser.

Mme de Folligny, en effet n'avait su que dire en voyant sa fille souffrante.

—Ma chère enfant, il faudra que tu consultes sérieusement un médecin au sujet de ces troubles nerveux, car ils commencent à devenir trop fréquents pour que tu les laisses passer à l'état chronique.

A quoi Isabelle avait répondu simplement.

—Oui, maman sois sans crainte, je consulserai.........un de ces jours.

Que pouvait-elle répondre en effet, à cette femme indifférente et frivole qui était sa mère et de laquelle lui venait tout le mal dont elle souffrait présentement ?

Au reste, son indisposition n'avait pas été grave.

Ainsi que l'avait dit Mme de Folligny, qui ne croyait pas si bien dire, tout s'était borné à cette secousse "nerveuse".

Mais cette secousse allait être suivie d'une autre.

Le lendemain, vers deux heures de l'a-près-midi au moment même où Isabel[le] et sa mère, le repas achevé, se disp[o]saient à reprendre, l'une le chemin de [sa] chambre, l'autre celui des visites [et] magasins auxquelles s'usait la moitié [de] son existence, un coup de sonnette à [la] porte d'entrée les surprit.

Justine qui n'avait rien su des inim[i]tiés ou des brouilles survenues depu[is] quelques semaines, introduisit la visite[u]se au salon et annonça sans y mettre [de] précautions.

—Mme la comtesse de Stohlfeld.

L'impression de cette annonce fut tr[ès] diverse chez les deux femmes.

La mère la reçut avec une sorte [de] crainte, regardant timidement sa fil[le] comme pour lui demander de ne pas [se] laisser emporter à aucune violence.

La fille, elle, se redressa hautaine, tr[a]gique.

Et l'expression de sa physionomie ét[ait] telle que Mme de Folligny en fut ter[ri]fiée et qu'elle lui demanda sur le ton [de] la prière :

—Que vas-tu faire, Isabelle ? Je t'[en] conjure : pas de violences.

D'une voix sèche, coupante comme u[ne] lame, Isabelle répliqua :

—Il n'y aura pas de violence, mam[an]. Vous pouvez vous rassurer à ce su[jet]. Mais, après ce qui s'est passé entre no[us], l'audace de cette femme est trop gran[de]. Elle mérite d'être châtiée. Je vais [le] faire.

—Isabelle ! — gémit encore Mme de Folligny.

Et elle essaya de s'accrocher aux b[ras] de sa fille, de la retenir.

Isabelle la repoussa avec une do[uce] violence.

Elle marcha résolument vers la po[rte] du salon.

—Ma fille, mon enfant, — implora [la] faible créature atterrée, songe à ce [que] tu vas faire. C'est une haine mort[elle] que tu vas t'attirer sans raisons, [sans] provocations.

—Sans provocations ? — fit la je[une] fille, dont un rire amer souleva la go[rge] oppressée. Tenez, maman, vous n[e sa]vez pas ce que vous me dites. J'a[ime] mieux la haine ouverte de cette fem[me]

que sa venimeuse amitié. En lui ouvrant votre porte, vous feriez pis qu'une lâcheté, vous commettriez une immense sottise.

Au bout d'efforts et de prières, Mme de Folligny murmura :

—Eh bien ! vas-y seule, alors. Je ne veux pas assister à cette scène.

—Soit ! répondit ironiquement Isabelle. — Cela vaut mieux ainsi.

Et laissant sa mère s'affaisser sur une chaise, elle entra dans le salon.

Elle y trouva Mme de Stohlfeld, assise et attendant.

—C'est ma mère que vous avez voulu voir, madame ? — dit Isabelle.

—C'est votre mère, en effet, que je voulais voir, mademoiselle.

—J'ai donc à vous informer que ma mère ne pourra vous recevoir ni aujourd'hui, ni les jours suivants, madame, et vous devez en connaître la raison.

—Non, en vérité, mademoiselle, — je l'ignore, — fit la comtesse, bravant le dédain de cette hautaine rupture.

—C'est que vous avez la mémoire courte, madame ; sans remonter jusqu'à des souvenirs déjà vieux de trois mois, je vous rappellerai seulement la journée d'hier. J'étais au Salon des Champs Elysées.

—Pour y admirer, sans doute, le portrait de votre mère, mademoiselle.

—Peut-être était-ce là le motif de ma présence. Mais je crois ne rien vous apprendre en vous disant que je me trouvais à quelques pas d'un groupe où vous paraissiez obtenir un succès d'éloquence.

—Et vous ne m'en avez pas avertie, chère amie ? Fi ! que c'est laid ! J'aurais été heureuse de présenter à mes amis la fille de Mme de Folligny.

—Que vous veniez d'insulter lâchement par la plus odieuse des calomnies, calomnie que j'ai eu la triste fortune d'entendre.

Ah ! vraiment ! Je suis désolée d'avoir pu vous faire de la peine.

Un sourire de dégoût plissa les lèvres de la jeune fille.

—Finissons en, madame — dit-elle. — Vous êtes venue voir ma mère. Ma mère a chargé sa fille de vous chasser de chez elle.

La figure de Mme de Stohlfeld était devenue cramoisie.

—Me chasser ? Vous dites bien "me chasser ?" — s'exclama-t-elle.

—Je dis bien "vous chasser". C'est la revanche de la villa des Bambous, avec cette différence que, là-bas, vous congédiez une locataire, tandis qu'ici j'expulse une intrigante et une espionne

Les traits d'Hedwige se décomposèrent. Elle blêmit.

Ce dernier mot venait de la frapper au plus intime de son être.

Elle se voyait découverte, devinée. Pour qu'Isabelle lui jetât ainsi sa honte à la face, il fallait qu'elle se sentît bien sûre de sa force.

—Ah ! proféra-t-elle péniblement, d'une voix rauque, par soubresauts, vous me bravez, Isabelle de Folligny ! C'est toujours la lutte sans merci qui se continue entre nous, et vous ne demandez pas grâce ? Très bien ! Il me faudra donc vous écraser en détail.

Eh bien ! Rêvez encore de votre amour-essayez de vous persuader que le capitaine Julien d'Hericourt, à son retour d'Afrique, osera rechercher en mariage la fille d'une femme dont la honte sera publique, qu'il consentira à épouser avec la fille le déshonneur de la mère ?

Ah ! elle avait bien su ce qu'elle voulait la mauvaise femme, elle avait bien préparé son arme, bien mesuré la portée de ses coups, car elle vit Isabelle chanceler sous son apostrophe.

A la vérité, elle se méprit sur le sens qu'Isabelle attachait à ses paroles.

Ce n'était point de l'amour d'Héricourt qu'elle était en peine à ce moment. Elle commençait à lire dans son propre cœur, et l'image qu'elle y voyait gravée n'était point celle de Julien.

Mais ce qui était vrai pour Héricourt l'était aussi pour Audouars. Pierre, l'austère, l'irréprochable Pierre, qui avait gardé jusqu'ici le silence, ne le garderait-il point éternellement lorsqu'il connaîtrait le stigmate de la fatalité sur le front innocent d'Isabelle ?

Toutes ces réflexions traversaient l'esprit de la jeune fille avec la soudaine violence d'un éclair sinistre, lui labouraient

le cœur ainsi que le soc d'une charrue retournant le sol.

Mme de Stohlfeld debout, la lèvre lourde d'invectives, la regardait en face avec des yeux luisants de haine.

—Sortez, madame, — dit Isabelle, — avec un geste sans réplique.

Elle n'insista point. Qu'était-elle venue faire là, sinon porter à sa rivale l'assurance que c'était bien d'elle qu'était venu le coup ?

Sa besogne infâme était accomplie. Isabelle était frappée mortellement et le fer empoisonné restait dans la blessure.

Elle pouvait s'en aller satisfaite.

Dans l'antichambre, elle se croisa avec le colonel Derrien qui entrait.

L'officier la salua en homme du monde, froidement.

A son tour, il pénétra dans le salon où il trouva sa nièce frémissante encore de la scène précédente et sa belle-sœur tout en larmes.

L'officier était lui-même soucieux. Il avait le front chargé de nuages.

—Qu'y a t-il donc ? Que se passe t il ? demanda-t-il avec sollicitude.

Et, comme Mme de Folligny ne pouvait surmonter ses pleurs, ce fut Isabelle qui répondit à la question que venait de poser le vieux soldat.

—Il y a, mon oncle, que je viens de chasser la femme qui sort d'ici !

Il releva la tête comme un cheval qui flaire l'odeur de la poudre.

—N'est-ce que cela ? — dit il, — s'adressant à sa belle-sœur. — Isabelle a bien fait, ma chère Elena. Ce n'est pas moi qui la blâmerai. Il y a longtemps que vous auriez dû le faire.

Et, se laissant aller à son légitime ressentiment, il s'écria :

—Car, enfin, cette femme était votre pire ennemie. Je ne veux en dire davantage, et ces relations ne faisaient que vous compromettre. Isabelle y a mis bon ordre. Embrasse-moi, ma nièce. Tu es une vraie fille de soldat.

Elle ne demandait pas mieux, la pauvre enfant.

Elle se jeta dans les bras du colonel qui la serra sur son cœur.

Les larmes, trop longtemps contenues, firent enfin explosion. Elle put pleurer à son aise sur cette poitrine qui ne battait que pour elle.

Mais le colonel trouvait l'occasion bonne pour dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

—Et ce n'est pas la seule personne que vous devriez jeter à la porte de votre maison, ma sœur. Il y en a d'autres tout aussi répugnantes.

—Lesquelles ?—sanglota Mme de Folligny—Me faudra-t-il rompre avec tous mes amis pour satisfaire à vos exigences.

—Ma sœur— répliqua le colonel—je ne vous demande que de sacrifier à votre honneur, à votre repos.—Vous ne sauriez croire le tort que vous vous portez.

—Mais qui encore dois-je renvoyer ?—Quelles sont les personnes les plus suspectes.

—Qui ?—s'écria Paul Derrien incapable de se soutenir. Mais toutes les personnes dont la présence chez vous ne s'explique pas, dont la réputation douteuse entache la vôtre par son contact.

—Vous feriez mieux de les nommer, ces personnes au lieu de proférer des accusations vagues.—D'ailleurs je crois les deviner ces noms, que vous n'osez prononcer.

Il y a, d'abord, un vieil ami, un ami d'enfance, M. Samuel Walter, qui vous est suspect. Il y a aussi un jeune homme, M. Simon Helmann. C'est un officier, pourtant, celui là.

Le colonel ne fut pas maître de son sentiment.

—Eh bien, oui ! fit-il, — en voilà un que vous devriez jeter à la porte, impitoyablement. D'ailleurs, il est possible que je vous épargne cet ennui, en le faisant arrêter demain matin.

Il s'était oublié, il en avait trop dit en une fois.

Mme de Folligny s'était levée toute blanche. Elle marcha sur lui.

—L'arrêter, lui ? Arrêter Helmann ? Pourquoi l'arrêter ?

Elle était livide. Un spasme soulevait sa poitrine.

Le colonel ne vit pas ce trouble de la malheureuse femme.

Il répliqua avec une brutalité sans malice :

—Parce que c'est un détestable officier

parce que nous venons de découvrir qu'il a commis des actes souverainement répréhensibles, des actes...d'indélicatesse..

Mme de Folligny jeta un cri rauque et s'enfuit du salon.

Derrien fit un geste de colère. Il reprit son chapeau en disant :

—Décidément, cette femme ne comprendra jamais rien. Elle est incurable.

Et il sortit, reconduit par sa nièce, sans remarquer le trouble accru de celle-ci.

Isabelle revint au salon, pesamment, les tempes cerclées de fer.

Elle sentait que le drame n'était pas entièrement joué.

Elle ne se trompait pas. Il restait le dénouement, un dénouement terrible.

Sa mère était devenue folle, les yeux hagards.

La pauvre femme se jeta sur sa fille, éperdument.

Elle lui prit les mains d'une étreinte fébrile, et s'agenouilla :

—Isabelle,—sanglota-t-elle,— Isabelle, ma fille, mon enfant ! Il faut que tu coures chez ton oncle, il faut que tu empêches cette chose affreuse. Il ne faut pas qu'il soit arrêté, entends-tu. Il ne le faut pas.

—Maman,—murmura la jeune fille, qui se sentait vaciller.

—Non, suppliait la malheureuse, non, cela ne se peut pas. Tu l'empêcheras, ma fille. Tu as de l'influence sur ton oncle, tu lui diras...

—Maman, proféra péniblement Isabelle, mon oncle est soldat, il sait son devoir, il en est le meilleur juge.

—Oh !—pleura l'infortunée, en se tordant les mains, en baisant celle de sa fille,—tu ne comprends donc pas, tu ne veux pas comprendre.. Eh bien ! Ce que cette femme t'a dit tout à l'heure, ce que tu as traité de calomnie...

—Maman,—dit violemment Isabelle, —taisez vous, taisez-vous ! Je vous défends de vous déshonorer.

Mais elle continuait sa plainte, son horrible aveu.

—La vérité,—elle t'a dit la vérité.

Comprends tu enfin, mon enfant ?—Simon...Helmann ?...... Elle a dit vrai ! C'est......mon fils !

XIV

BAS LES MASQUES

Ce furent de terribles jours que ceux qui s'écoulèrent pour Isabelle depuis celui où le secret de honte avait éclaté sur les lèvres de sa mère, après avoir été divulgué par celles de la comtesse de Stohlfeld.

Jamais la pudeur féminine, jamais l'amour filial ne furent mis à une plus cruelle épreuve.

Et, pourtant, elle en sortit victorieuse, l'admirable jeune fille.

Elle se dévoua pour sa mère. Avec des larmes de honte, avec des mots qui lui brûlaient la bouche, elle vint supplier son oncle d'épargner le misérable que sa mère, Mme de Folligny, reconnaissait pour son fils, et qu'elle-même, Isabelle, était bien contrainte de reconnaître pour son frère.

La lutte fut longue entre le colonel Derrien et sa nièce.

Le vieux soldat, plein du sentiment de l'honneur, imbu des vieux principes qui firent de l'armée française la plus noble incarnation des vertus collectives et du dévouement sans restriction à la patrie, voulait frapper impitoyablement le misérable félon dont il avait pu prendre en flagrant délit la perfidie.

Isabelle vint en suppliante, elle se traîna à ses pieds ; elle implora non la grâce du traître, mais celle de sa mère. Ce frère dont, si peu de temps auparavant, elle ignorait la parenté avec elle, ce frère à l'égard duquel elle n'avait jamais dissimulé son aversion, n'apparaissait dans son existence que pour y apporter la ruine de ses espérances, la flétrissure au front de la pauvre femme dont elle ne connaissait que trop bien la faiblesse.

Et, cependant, elle fit son devoir de sœur, un devoir tout nouveau pour elle.

Elle fut sublime d'abnégation. N'osant plus croire à sa propre influence, elle chercha un auxiliaire et le trouva dans Abel Savarian, dont elle avait su se faire un ami sûr et dévoué.

L'agent unit ses prières aux siennes et vint supplier le colonel.

Réunis ils parvinrent à arracher au

vieux soldat, non le pardon du criminel, mais simplement un ajournement des mesures de rigueur.

Derrien promit de différer sa sentence, d'accorder au coupable un délai de plus ample information, jusqu'au moment où des preuves plus certaines de la forfaiture lui feraient une obligation de sévir sans pitié.

Ce délai de grâce permit aux divers intéressés d'attendre ainsi le mois de juin. A ce moment des événements se produisirent qui firent un instant oublier au colonel, les soins intérieurs de ses fonctions.

D'autres nouvelles venaient d'arriver d'Afrique.

Elles étaient assez tristes ces nouvelles. Le lieutenant de vaisseau Breton parlait des maladies, suites des redoutables fatigues qui éprouvaient sa petite colonne, dont il faisait, d'ailleurs, les plus grands éloges.

Il parlait en même temps de difficultés politiques s'ajoutant aux obstacles géographiques, de résistances partielles et locales, vraisemblablement suscitées par des mauvais vouloirs latents, par d'occultes influences dont il fallait chercher l'origine plus loin qu'au cœur des agglomérations noires, peut-être dans les sourdes menées des nations européennes jalouses de la prépondérance et du prestige que pouvait acquérir la France.

—Oh ! disait le colonel, — voilà qui m'irrite d'avantage contre ce misérable qui n'a pas craint d'essayer de trahir son pays en vendant à l'étranger le plan de notre expédition ! Ah ! si je puis trouver contre lui une preuve, une seule, j'agirai je vous le garantis, Savariau, sans aucune considération des souffrances de ma belle-sœur et de ma nièce. Qu'est ce que l'intérêt de ma famille en regard de celui de la France ?

—Ces sentiments vous honorent, mon colonel, répondait l'agent, mais êtes-vous bien sûr de servir ces intérêts en provoquant le scandale ? Ne voyez-vous pas quelle joie vous aller procurer à ces mêmes étrangers en leur fournissant la preuve qu'il peut y avoir des traîtres, des gens à vendre, au cœur même de l'armée française ?

Pour moi je crois entendre déjà leu railleries et les gorges chaudes qu'i vont faire de notre honneur national. N leur accordez pas cette satisfaction, mo colonel. Il ne faut pas que ces gens- rient dans le temps même où la Fran devra pleurer.

Et, ébranlé, Paul Derrien réponda assez hésitant.

—Mais, alors, conseillez moi, Savaria Que feriez-vous à ma place ?

Et, l'agent de répliquer hardimen sans hésitation aucune :

—A votre place, mon colonel, j'étouf rais la chose, j'éviterais le bruit.

—Etouffer ? —Mais, en ce cas, c' l'impunité garantie aux coupables ?

—L'impunité ? — Soit ! Cela va mieux qu'une punition maladroite.

—Qu'appelez-vous "une punition m ladroite", Savariau ?

—J'entends par là une mesure te qu'elle pourrait donner lieu à des co mentaires désobligeants, à une prot tation du coupable, à l'intervention da l'affaire de gens qui n'auraient que tr de raisons de s'y mêler afin de susc un scandale au profit de l'étranger.

En parlant ainsi, mon colonel, je allusion à des choses que vous conn sez aussi bien que moi. Vous savez, q y a sur notre terre de France, de m vais fils de la patrie, trop disposés à desservir en signalant à ses ennemis fautes qu'elle peut commettre.

Ces graves arguments firent une fonde impression sur l'auditeur.

—Oui, —dit il,—vous parlez en h me prévoyant, Savariau.

Et, laissant le sujet, il tendit à l'a une double enveloppe.

—Voici qui vous concerne, mon ami.

Sans doute des nouvelles plus inti Ne vous gênez pas pour les décache

La permission accordée, Abel, se d'en profiter pendant que son chef c nuait à dépouiller le reste du courrie

Sa surprise fut grande en consta que l'une des missives lui venait d'F court.

Le jeune officier lui écrivait sur le le plus amical.

"Cher monsieur Savariau, je tien

plume pour mon ami Pierre qui est tenu lui par un accès de fièvre. Je n'ai pas oublié vos paroles du départ à Marseille et la dette de reconnaissance que j'ai contractée. Elle m'est douce et chère, cette dette, et facile à payer, car Pierre est maintenant mon frère autant que le vôtre. Une seule chose m'afflige un peu. Il a des motifs de tristesse qu'il ne veut pas me faire connaître au point qu'il m'a chargé de vous adresser, sans le lire, le second pli que vous recevrez en même temps que celui-ci. C'est son "testament", m'a-t-il dit. Je m'acquitte de la commission, sans rien ajouter.

« Ecrivez-nous dès que vous le pourrez. Quelques mots de vous feraient du bien à Andouars. Non, certes, qu'il ait besoin d'être réconforté. Je ne connais rien de plus beau que le spectacle de ce soldat sans reproche endurant toutes nos misères sans fléchir un instant. Or, elles sont grandes, nos misères. Je vous en épargne la description.

« Moi, vous savez, j'ai toujours été assez insouciant de ces choses-là. Mais je reconnais qu'il y a des heures dures ; par exemple de marcher trois heures dans la brousse, avec un soleil de feu sur la tête et de ne trouver à l'étape que de l'eau croupie, pleine de scorpions, pour se rafraîchir—oh ! quelle ironie,—le vin de nos outres tourné en un atroce vinaigre.

"Allons ! Je ne veux pas vous assombrir. Ecrivez-nous. Nous laissons derrière nous un poste problématique. Cependant, jusqu'ici, les noirs ont accompli fidèlement leur mission de courriers. Ce sont de bons diables.

"Donc, si vous voulez nous écrire, adressez votre prochaine missive au poste de Diou-Koua-Massoua jusqu'au 30 juin, et à celui de Foro jusqu'au 15 juillet. Nous espérons atteindre ces points en un mois et demi. Après, ce sera l'Inconnu."

—Brave garçon ! murmura Savariau en s'essuyant les yeux.

Il rompit alors le cachet de la seconde enveloppe, beaucoup plus volumineuse.

Et ses yeux s'obscurcirent de nouveau lorsqu'il parcourut les lignes suivantes :

— "Je soussigné Pierre Andouars capitaine au 3e régiment d'artillerie présentement attaché à la mission Breton, sain de corps et d'esprit, âgé de trente-six ans et neuf mois exprime ici mes dernières volontés, au cas où la mort me surprendrait dans le cours de l'expédition actuelle.

"J'institue pour exécuteur testamentaire et légataire universel Abel Savariau agent de recherches près le ministère de la guerre, mon frère de lait et mon meilleur ami, à charge par lui de s'acquitter des legs ci-énumérés."

Suivaient les dispositions par lesquelles l'officier répartissant la fortune à lui échue depuis son départ de France et dont il n'avait pu prendre possession laissait à Mme Savariau, mère de son ami, une somme de cinquante mille francs et une autre somme de deux cent mille francs environ à Mlle Isabelle de Folligny.

Le testateur ajoutait en manière de conclusion du document.

« Je demande à Abel Savariau de se faire l'interprète de mes sentiments respectueux auprès de Mlle de Folligny, en la priant de me pardonner si je touche maladroitement peut-être au secret de son c[illegible]

"J'a[illegible]ner en effet, qu'elle ressens une i[illegible] partagée pour le capitaine Julien [illegible]éricourt aujourd'hui mon compagnon et mon ami.

"Mes brèves, et pourtant déjà vieilles relations avec Julien d'Héricourt m'ont permis d'apprécier ses qualités de cœur et d'esprit. C'est un noble et vaillant officier qui fait honneur à l'armée et à la France.

Mon vœu serait que Mlle de Folligny pût suivre son inclination. »

Savariau borna là sa lecture. Ses larmes tombaient sur le papier.

—Pauvre Pierre ! — mumura-t-il, — être de sensibilité et de sacrifice.

Il remit les deux papiers dans leurs enveloppes et le tout dans sa poche.

Le colonel venait précisément de terminer son examen du courrier,

—Eh bien ! Savariau ?—questionna-t-il —bonnes nouvelles ?

—Oui, mon colonel, relativement. Ils souffrent beaucoup, les braves gens Andouars a la fièvre. Il m'envoie son testament.

—Son testament, allons donc ? Est-il gravement atteint ?

—J'espère que non. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui me parle de sa fièvre.

—Ah ! Et qui donc, alors, vous donne ce détail ennuyeux ?

—M. d'Héricourt, mon colonel. C'est vraiment un brave garçon.

Et avec une réelle satisfaction, Abel réitéra son aveu.

—Vous aviez raison, mon colonel. C'est un noble cœur et une belle nature. Je m'étais trompé sur son compte et je rougis aujourd'hui de mon erreur.

Il ajouta néanmoins, avec un hochement de tête significatif :

—C'est égal, vous avez bien fait de l'arracher aux griffes de cette femme.

Le colonel s'était levé.

Il riait dans sa moustache, en tapant sur l'épaule à l'agent.

—Vous avez raison de revenir là-dessus mon cher. Vous êtes-vous assez trompé ?

—Pas tant que ça, mon colonel, puisque nous sommes arrivés à trouver une autre piste.

Rappelez-vous notre premier entretien dans votre cabinet, nos suppositions, nos hésitations.

—Oui, et nos hypothèses, malheureusement confirmées au sujet de l'autre.

La voix de l'officier se fit sourde en prononçant ces mots.

La tristesse lui revenait.

Savariau s'était tourné, à moitié, distrait un instant.

—Est-ce que vous avez quelqu'un à vous attendre dans le couloir ? — demanda-t-il.

—Non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parcequ'il m'avait semblé entendre marché dans le corridor.

—Oh ! le planton. Il lui arrive de se promener jusqu'à ma porte.

Il ajouta très tranquille en montrant la dite porte :

—Elle est protégée par un tambour qui grince désagréablement. J'ai même réclamé pour qu'on fit huiler les gonds. Ils doivent être rouillés.

Et, revenant au sujet de leur entrevue, il dit à l'agent :

—Savez-vous qu'ils ont marché vite, là-bas. Ils sont déjà dans l'Oubanghi. S'ils vont de ce train, ils seront dans trois mois à la frontière du Bongho.

Et, penché sur une carte, il montrait à Savariau l'itinéraire de la mission.

—Trois mois, c'est peut-être trop dire, mon colonel. Nous sommes en juin seulement. Mais il pouraient s'y trouver vers la fin d'octobre.

—Ce serait déjà un beau résultat, mon cher. Mesurez le chemin parcouru.

—Hélas ! — soupira l'agent, le plus difficile sera encore à faire. Il restera la traversée du Mittou, du Moron, de l'Ouateb, avant d'atteindre le Chillouck.

Et pendant quelques minutes, ils restèrent ainsi à deviser sur la carte, discutant le plan, supputant les chances des hardis explorateurs.

Un frôlement presque imperceptible contre la porte les fit tressaillir.

—Cette fois, j'en suis sûr, — fit Savariau,—il y a quelqu'un là.

Mais le colonel avait entendu comme lui.

Sans réfléchir, sans hésiter, il s'élança vers la porte et l'ouvrit.

Leur stupeur et leur indignation étaient profondes.

Un homme était là, un homme qui écoutait, et qui chercha à fuir au moment où l'officier ouvrit la porte.

Surprie, il s'arrêta court, comme pétrifié, ne bougeant plus.

Alors seulement les deux hommes le reconnurent.

L'homme qui écoutait aux portes, c'était le capitaine Helmann.

Il y eut quelques secondes d'un lourd silence.

On pouvait entendre haleter les divers acteurs de cette scène.

Le colonel avait eu le temps de revenir à lui.

Il s'apercevait de l'imprudence qu'il venait de commettre.

En ouvrant ainsi la porte, il avait démasqué Savariau.

La faute était irréparable. L'agent, en pleine lumière, avait été vu par l'officier félon. Selon le terme consacré, il était désormais "brulé".

De cela, Abel se rendit compte en même temps que son chef.

Il put lire sur les traits de celui ci le chagrin de la faute commise, mêlé à la colère qui faisait bouillonner tout son sang dans ses artères.

Il jugea d'un coup d'œil la situation. Il n'était plus possible de reculer.

D'autant que, le premier de tous, avec un effrayant cynisme, le capitaine Helmann avait recouvré son sang-froid et son assurance.

Savariau s'avança donc vers le colonel et lui dit :

—Je crois, mon colonel, que je n'ai plus rien à faire ici. Monsieur va me replacer.

Et, ce mot "monsieur", il le prononça avec un indicible mépris.

—Restez, ordonna Derrien. Puisque le hasard vous a fait le témoin de l'indiscrétion de monsieur, il est juste que vous le soyez jusqu'au bout.

En même temps, d'un geste impérieux il faisait signe à Helmann d'entrer

Le capitaine entra superbe de flegme, jouant ses dernières cartes.

Quand il fut en face du colonel, celui-ci lui jeta aux visage :

—Vous êtes un misérable, monsieur.

Pas un muscle ne bougea sur la face du traître.

Il répondit flegmatiquement, un sourire ironique aux lèvres :

—Pourquoi misérable ? Parce que j'ai eu la maladresse de m'arrêter quelques secondes sur notre seuil avant de frapper à votre porte ?

—Vous mentez, riposta Derrien. Vous écoutiez derrière cette porte.

—Si vous êtes sûr, je ne vous démentirai pas, mon colonel.

—Ne m'appelez pas ainsi. Entre vous et moi il ne peut plus y avoir rien de commun.

Au surplus ce n'est pas une surprise pour moi.

—Vous vous attendiez donc à me rencontrer là ?

—J'étais sûr de vous trouver, un jour ou l'autre, sur le chemin de la trahison et du crime, monsieur Helmann. Vous le connaissez, ce chemin.

L'officier haussa les épaules avec la plus parfaite indifférence.

—Voilà une accusation gratuite dont j'aurais le droit de vous demander compte, si vous n'étiez pas mon supérieur.

—Je ne vous en rendrais pas de raison, monsieur. Vous n'êtes pas de ceux auxquels on fait un tel honneur.

Mais, pour ne vous point laisser la moindre occasion de croire que je me trompe sur votre compte, je vais vous énumérer mes griefs.

—Je serai heureux de les connaître afin d'y répondre.

—D'y répondre ? — Nierez-vous que depuis que vous êtes attaché au ministère vous n'ayez mis la main à une suite d'investigation de détournements, de fuites dont nous avons longtemps cherché l'auteur sans le découvrir ?

—Et c'est parce que vous ne l'avez pas découvert que vous vous en prenez à moi ?

—C'est parce que nous ne pouvons nous en prendre à d'autres qu'à vous que je vous assure—Nierez-vous être l'auteur du vol des pièces livrées il y a un an par vous à la comtesse Stohlfeld et reprises par nous au capitaine Von Stracken ?

—Je ne sais de quelles pièces vous voulez parler ?

Savariau fit un pas vers lui et prononça nettement :

—Le colonel parle de six documents enlevés aux cartons du ministère et au nombre desquels figurait un projet de mission en Afrique. Ces documents furent retrouvés dans la valise du capitaine Hermann Von Stracken, émissaire de la comtesse de Mme de Stohlfeld.

—Retrouvés... par vous sans doute ?—demanda railleusement Helmann.

—Par moi ou par un autre, il n'importe.

—C'est vrai. Eh bien ! Qu'y a-t-il là-dedans me concernant ?

—C'est vous qui avez remis ces documents au capitaine d'Héricourt, lequel les transmit à une tierce personne pour les livrer à la comtesse.

—En ce cas, c'est M. d'Héricourt le coupable, ce n'est pas moi.

—Pardon,—reprit l'agent que commençait à agacer cette résistance opi-

niâtre et qui ne se laisserait pas troubler, il le sentait,—pardon, c'est vous qui avez pris les pièces au ministère. M. d'Héricourt n'a été que votre commissionnaire inconscient.

—Auprès de la tierce personne... que vous nommez ?

—Le nom de cette personne est inutile en cette circonstance.

—Il me paraît au contraire, indispensable. Si vous ne le donnez pas, c'est que vous n'êtes pas sûr de votre accusation.

—Nierez-vous — fit le colonel — intervenant de nouveau, que vous ayez pris dans mon propre cabinet, celui où nous sommes en ce moment, des pièces relatives à un premier projet de mission africaine, et, cela, il y a deux mois à peine ?

Helmman releva la tête et regarda audacieusement son contradicteur.

—Non, je ne le nierai pas. J'ai pris, en effet, dans vos cartons, mon colonel sans vous en prévenir parce que j'ai jugé que cela n'en valait pas la peine, un projet d'ailleurs parfaitement insignifiant que je voulais consulter, le prenant pour plus important.

Tandis qu'il parlait avec ce bel aplomb du coquin qui se doute qu'on n'a pas de preuves contre lui, Paul Derrien hésitait sur le parti à prendre.

—Il suffit monsieur,— dit-il enfin. — Vos dénégations n'infirment pas mes assertions. Elles ne changent rien à ma conviction. Vous aurez à vous justifier devant les juges que je vais réclamer pour vous. En attendant je vous informe que vous êtes d'ores et déjà en état d'arrestation.

—D'arrestation ? —se récria Helmann, dont l'assurance tomba d'un seul coup.

—Oui, — répondit le colonel, — et je vais y procéder ici même.

Il marcha délibérément vers la porte, afin de jeter un ordre.

Peut-être venait-il de prendre cette résolution extrême en présence de l'impudente attitude du coupable et aussi pour sauvegarder l'incognito de Savarian, dont Helmann devait avoir découvert la qualité.

Et, pourtant, un combat terrible se livrait en lui.

Arrêter ce félon, n'était-ce pas joindre une nouvelle imprudence à la première ? N'était ce pas envoyer un officier devant le conseil de guerre sans preuve suffisantes, en lui laissant le droit de crier à l'injustice ? N'était-ce pas accréditer contre l'autorité militaire une légende de partialité que ne manquerait pas d'alimenter l'impunité laissée à Julien d'Héricourt et à Mme de Folligny ? N'était-ce pas, enfin engager l'armée en des débats qu'une opposition, depuis longtemps à l'affût de scandales, se garderait bien de laisser se clore sur un jugement rigoureux ?

Or, tandis qu'il hésitait ainsi, tout en dissimulant son trouble, Helmann, effrayé, malgré tout, par les conséquence possibles d'une production en justice faisait une suprême tentative pour y échapper.

—Mon colonel, — dit-il, la voix changée, il n'est pas possible que vous m fassiez arrêter sur de tels soupçons et propos de bagatelles.

—Bagatelles, vous appelez cela des bagatelles ? — fit le vieux soldat, oubliant que répondre à l'inculpé c'était discuter avec lui.

—Des imprudences, si vous l'aime mieux,—reprit Helmann.

—Un officier n'a pas le droit de com mettre de telles imprudences, monsieur

—Admettons-le, mon colonel. Mais il n'y a pas là matière à arrestation.

—C'est ce que nos juges apprécieront. Ils prononceront entre vous et moi.

Et il fit un nouveau pas vers la porte.

Helmann n'était plus en possession de ses moyens.

Une conscience chargée ne vaut rien à un homme qui plaide l'innocence.

Or, celle de l'officier était noire de forfaitures antérieures.

C'est une terrible chose qu'un renvoi devant un conseil de guerre.

Dut celui-ci renvoyer l'accusé absous, il n'en reste pas moins, aux yeux de beaucoup, suspect de n'avoir échappé au châtiment que faute de preuves.

Et les preuves pouvaient se fournir contre Helmann.

Il suffisait d'assembler en faisceau les présomptions qui pesaient sur lui.

Le misérable laissa voir son trouble vainement dissimulé.

La face convulsée, les mains et les yeux suppliants, renonçant aux fanfaronnades de son attitude première, il s'avança vers Derrien.

—Mon colonel, — supplia-t-il, — laissez-vous toucher. Je vous le répète, je ne suis coupable que d'imprudences. Ne m'infligez pas une honte à laquelle je ne pourrais survivre et qui rejaillirait peut-être sur d'autres personnes, sur des êtres innocents et qui vous sont chers.

—Monsieur Helmann, — riposta le vieil officier, — je sais à quoi vous faites allusion. Je ne vous répondrai que par une parole historique, celle d'un Régent de France : "Quand j'ai du mauvais sang je le tire."

—Soit ! — gémit Simon, — je n'invoquerai donc pas une circonstance qui vous paraîtrait aggravante. Je vous dirai seulement, que désirez-vous ? Une réparation, qui épargne une tache au bon renom de l'armée ?

Eh bien ! mon colonel, je quitterai l'armée, je donnerai ma démission.

Les yeux de Derrien rencontrèrent ceux d'Abel et y lurent une acceptation.

—Asseyez-vous là, dit-il à l'officier flétri en lui désignant son secrétaire, — et rédigez moi séance tenante votre lettre de démission.

Helmann obéit.

Et, quand il sortit, la tête basse du cabinet du colonel, Savariau dit à celui ci.

—Voici un ennemi démasqué, mais il me tient entre ses mains.

XV

LEUR FILS

Ce fut avec un visage pâle et des yeux pleins de haine que, le lendemain de ce jour, Simon Helmann se présenta place des Etats-Unis, chez Samuel Walter.

A la vue de cette face décomposée, le Yankee s'alarma.

—Que vous arrive t il donc, Simon?—demanda-t-il avec plus de sollicitude dans l'accent qu'il n'en avait réellement dans le cœur.

—Il m'arrive, — répondit l'ex-officier d'artillerie,—que j'eusse mieux fait de suivre vos conseils, lorsque vous me suggériez, il y a quelques jours, la pensée d'aller trouver spontanément le colonel et de lui avouer mes......imprudences.

—Ah ! fit l'Américain tout à coup assombri,—et maintenant ?

—Maintenant,—il est trop tard.

—Pourquoi est-il trop tard, Simon ?

—Pourquoi ? Mais ne l'avez-vous pas deviné ? Tout est découvert.

Le père et le fils restèrent un instant debout en face l'un de l'autre.

Pour l'Américain, cette nouvelle était imprévue.

Elle n'était pas seulement imprévue, elle dérangeait tous ses plans.

Ce Samuel Walter n'était plus le même homme depuis le jour où il avait eu avec son fils le terrible entretien au cours duquel celui-ci l'avait odieusement raillé au nom de sa propre morale.

Il s'était fait dans l'esprit de l'Américain un étrange revirement.

Helmann lui était paru sous un jour

si effrayant qu'à cette clarté sinistre il avait pu contempler et juger sa propre ignominie.

Ce monstre, ce fils dénaturé, c'était son propre fils.

Ce n'était pas seulement son fils selon la chair et le sang ; c'était le fils de sa pensée et de sa volonté, le produit de l'abominable éducation qu'il lui avait donnée.

En même temps, par voie de contraste, l'image charmante d'Isabelle se montrait à lui.

Alors, une sorte de remords était entrée dans son âme.

Et comme cette âme était violente de par sa nature, capable des meilleures comme des pires résolutions, Samuel Walter était passé, sans transition, d'un extrême à l'autre.

—Je réparerai le mal que j'ai fait,— s'était-il dit brusquement.

—Réparer ? Quel était le sens exact, la portée de ce mot à ses yeux ?

Oh ! il était logique jusqu'au bout, ce Yankee farouche et résolu.

Réparer, c'était faire le contraire de ce qu'il avait fait jusqu'alors.

C'était abdiquer la vengeance, renier la haine, reprendre le chemin de l'amour.

Reprendre le chemin de l'amour, c'était revenir au vieux rêve, à l'ancienne tendresse, vainement refoulée, pour cette femme encore belle, qu'il avait entrepris si longuement de torturer en la frappant au cœur par la main de son fils.

Réparer, c'était rendre à cette femme, dans son cœur d'abord, dans l'estime des hommes ensuite, la place dont il l'avait fait choir en voulant l'avilir.

C'était lui donner la fortune, l'honneur le repos, la considération.

Réparer, c'était faire à Isabelle une part de bonheur telle qu'elle permît à ce père repentant de l'appeler quelque jour sa fille.

Réparer, c'était encore sauver Simon, s'il était possible de le faire ; c'était, en tout cas le mettre dans l'impossibilité de nuire.

Et comme tout s'enchaînait dans ce cerveau de logicien, puisqu'il renonçait à la vengeance, puisqu'il abjurait la haine, réparer, c'était servir cette France dont il avait été l'hôte ingrat ; c'était rend[...] à son armée le respect qu'il lui avait r[...] fusé.

Or, Samuel était entré résolume[...] dans cette voie de la réparation.

Ses premiers actes avaient été plei[...] de déférence envers Mme de Folligny.

C'était lui qui, voulant plaire a[...] goûts frivoles de la veuve, avait comma[...] dé le magnifique portrait qu'on avait a[...] miré au Salon des Champs-Elysées.

Il ne s'était point douté qu'en agissa[...] de la sorte, il prêtait le flanc à la ma[...] gnité publique et lui livrait préciséme[...] celle qu'il voulait honorer.

Moins encore eût-il pu deviner le co[...] qui allait frapper Isabelle de Folligny.

Cette première manifestation de son [...] pentir allait être suivie de beaucou[...] d'autres.

Il fallait seulement qu'il eût le tem[...] de les fournir.

Et voilà qu'Helmann venait d'une se[...] le parole, jeter le désarroi dans son [...] prit, le désordre dans ses résolutions, [...] perturbation dans son plan.

Helmann découvert, c'était l'offici[...] noté d'infamie, marqué au fer rouge [...] la dégradation

C'était pour le fils l'impossibilité [...] retour volontaire, de la réparation spo[...] tanée.

C'était peut-être l'impossibilité po[...] lui, le père.

Car le colonel Derrien connaissait [...] relations avec Simon. Il enveloppait [...] la même réprobation l'officier et son pr[...] tecteur, sous lequel il avait déjà pe[...] être deviné le père non avoué, mais m[...] dissimulé.

Ce fut donc un terrible moment q[...] celui de la première explication.

Elle fut brève, d'ailleurs. En quelqu[...] mots, Hellmann raconta à l'América[...] ce qui s'était passé au ministère, co[...] ment il s'était laissé surprendre, que[...] scène violente s'était produite entre s[...] chef et lui.

Il ne céla rien. C'était inutile. Il [...] l'apostrophe violente de Derrien, sa d[...] fense à lui, Helmann, repoussée, l'ord[...] d'arrestation imminent, et, pour finir, [...] lettre de démission écrite sur la pro[...] table du colonel.

Samuel avait écouté, la tête basse, ce douloureux récit.

—De sorte que murmura-t-il enfin, vous n'êtes plus officier ?

—Je ne le suis plus, gronda le jeune homme, en serrant les poings. J'y tenais pourtant, à ce titre. Ah ! J'ai été un fier maladroit.

—Il faut en faire votre deuil, mon père. Je ne vous donnerai plus de renseignements.

Walter releva sa tête pensive et calme. Il murmura :

—Je n'en avais plus besoin, Simon. Je les aurais même refusés.

—Refusés ? s'écria Helmann, repris par le démon de l'impertinence.

—Oui, refusés. J'ai péché en vous détournant de vos devoirs. J'en suis puni en même temps que vous, et je m'incline sous le châtiment.

Une mauvaise flamme pas a dans les prunelles d'Helmann.

—Voilà des sentiments dont vous m'aviez donné un avant-goût. Ils ne sont pas rassurants pour moi... "Quand le diable se fait vieux — dit un proverbe — il se fait ermite". Encore, si en vous faisant ermite, mon cher père, vous aviez songé à m'assurer une situation !

—Qui vous dit que je n'y songe pas, Simon ?

—Ce serait d'un bon père et je vous bénirais. Mais vous savez ce que j'entends par situation. J'ai beaucoup de vices à nourrir.

—Avant de vous répondre, fit l'Américain rêveur, j'ai besoin de faire une démarche auprès d'une personne qui s'intéresse à vous.

Le mauvais fils éclata d'un rire insolent et cynique.

—Pourquoi recourir à cette figure de rhétorique pour me dire que vous voulez en causer avec ma mère ? Entre nous, monsieur Walter, c'est du temps perdu et une démarche inutile. Quel avis voulez-vous que puisse vous donner une cervelle aussi pauvre que celle de la bonne dame de Folligny ?

—C'est de votre mère, en effet, que je désire prendre l'avis, Simon. Et laissez-moi vous dire tout de suite que, si je puis souffrir sans les relever vos impertinences à mon égard, je ne saurais les supporter à l'égard de la pauvre femme qui vous aime, vous si ingrat envers elle.

Il acheva, congédiant le jeune homme sur ces dernières paroles :

—Revenez demain, dans l'après-midi, vers deux heures.

—Aurez-vous eu le temps de réfléchir demanda Helmann irrévérencieux.

Samuel Walter ne répondit pas et le laissa sortir sans l'accompagner.

Mais à peine Simon eut-il quitté la maison que l'Américain prit une carte et adressa à Mme de Folligny, le billet suivant :

"Dans l'intérêt de notre commune affection, j'ai besoin que vous consentiez à venir jusque chez moi demain, à deux heures. Je vous supplie par tout ce que vous avez de plus cher de m'accorder cette faveur."

Le reste de la journée et la plus grande partie de la nuit qui suivit, Samuel passa dans une sorte de veille et de retraite recueillie, consacrées à la méditation.

C'était la première fois qu'il osait demander à Mme de Folligny de venir chez lui. Il était allé souvent chez elle. Jamais il n'avait sollicité sa visite.

Viendrait-elle ? Il le souhaitait ardemment sans oser l'espérer.

Car cette femme qui, trente ans plus tôt, dans une heure de faiblesse, lui avait appartenu, avait su, depuis lors, si faible qu'elle fût encore, lui imposer le respect.

Elena Andrianos avait commis une faute lorsqu'elle était jeune fille.

Du jour où le choix de son père l'avait unie au capitaine de Folligny, cette femme avait été une épouse fidèle. Nonchalante, frivole, dépourvue d'énergie, elle en avait assez pour vaincre les séductions du dehors, pour demeurer la compagne irréprochable de son mari, même après la mort de celui-ci.

Tout cela, Samuel Walter le savait.

Tout cela avait accru son respect pour la veuve du général de Folligny, pour la mère d'Isabelle ; tout cela faisait à ses propres yeux, sa conduite plus odieuse.

Et maintenant que cette conduite avait reçu son couronnement, c'est-à-dire son châtiment, dans la chute définitive d'Hel-

mann, l'Américain comprenait que sa responsabilité,à lui seul,était engagée envers cette femme.

Il lui devait la vérité, pour qu'elle l'ai dât dans son œuvre de réparation.

Puisqu'il ne pouvait plus, seul, sauver son fils, il allait faire appel à son concours.

Il allait essayer de le sauver avec elle et par elle.

Il attendait donc sa venue avec une impatience angoissée.

Elle vint.

Comme deux heures sonnaient à la pendule du salon, le valet de chambre de Walter annonça à celui-ci qu'une dame désirait lui parler.

Et ce n'était pas une ..diocre surprise pour le domestique, lequel n'avait connu jusqu'alors à son maitre d'autre amour que celui du wiskey.

Il fit donc entrer Mme de Folligny dans le salon.

—Vous m'avez demandé de venir, Samuel, je suis venue.

Elle dit cela d'une voix contenue, avec beaucoup de lassitude.

Walter s'inclina respectueusement devant elle.

—Madame, — fit-il, — je vous ai priée de venir parce que ce que j'ai à vous communiquer est grave. Et j'ai d'abord à vous demander pardon pour la grande peine que je vais vous causer.

Un sourire amer eclaira les traits de la pauvre femme.

Vous allez me causer de la peine ? Oh une de plus, une de moins...

Et elle eut un geste de résignation découragée.

—Vous avez raison, — confessa-t il, — je vous ai fait beaucoup de peine en votre vie, madame. J'ai été mauvais, je le reconnais, très mauvais. Je ne le suis plus ou du moins je ne veux plus l'être.

Mme de Folligny se retourna et le regarda curieusement.

Elle n'était pas habituée à l'entendre parler de la sorte.

Ses yeux exprimèrent la stupeur où ce langage la jetait.

—Je vous étonne, — reprit tristement Walter. — C'est ma condamnation. Qui sait ? Pourquoi ne serait-ce pas ma justification, ma réhabillitation, si vous pré[...] rez. Je suis un grand coupable, mad[...] me. Je veux expier.

La surprise était trop forte pour la [...] siteuse. Elle lui ôtait la voix.

Quand elle parvint à dominer son tro[...] ble, elle balbutia :

—Ne venez-vous pas de me dire q[...] vous alliez me causer une grande peine[...]

—Oui — fit-il d'une voix sourde — u[...] grande peine — la dernière.

—Tiens ! pourquoi la dernière ? Q[...] vous promet de dire cela ?

—Je le dis parce que, ce chagrin, [...] n'est pas moi qui vous le cause, madam[...]

Il va venir ici, tout à l'heure, qu[...] qu'un qui vous est aussi cher que je [...] suis peu sans doute — un homme [...] tient une grande place dans vos pensé[...]

—Simon ? — s'écria la veuve avec [...] goisse......... Est-ce de lui que vous p[...] lez ?

—C'est de lui, en effet, Elena — c'[...] de notre fils que je parle.

—Ah ! — fit-elle palpitante. — Il [...] est arrivé un malheur ?

—Oui, un malheur dont je suis la ca[...] se dans une certaine mesure.

Elle était tombée sur une chaise, [...] proie à une inexprimable souffrance.

Avant que l'Américain pût lui exp[...] quer de quelle nature était le malhe[...] dont il venait de lui faire la cruelle [...] nonce, la porte s'était ouverte, le va[...] avait crié :

—M. le capitaine Simon Holmann ! [...]

L'ex-officier d'artillerie entra, le fr[...] soucieux.

A sa vue, Mme de Folligny s'était [...] vée impétueusement. Elle courut v[...] lui.

—Simon,—interrogea t-elle,—qu'est[...] que M. Walter me dit ? Il vous est arr[...] un malheur.

Il eut un geste évasif, moitié narqu[...] moitié dépite.

—Un malheur ? — Si l'on veut ? [...] dépend de la manière de le prendre.

—Mais encore de quoi s'agit-il ? D[...] vite. Vous voyez bien que je suis sur [...] charbon ardents.

Il considéra la pauvre femme. Il [...] l'atroce inquiétude qui lui poignait [...] cœur.

Un peu de pitié lui monta dans le regard. Il essaya de sourire et dégageant sa main droite que Mme de Folligny retenait passionnément entre les siennes.

—J'ai donné ma démission avant-hier, —répondit-il.

—Votre......démission ?

Chose étrange ! Ce ne fut point de la terreur ni du chagrin, qui se peignit sur les traits de la veuve. On eût dit plutôt qu'elle éprouvait un soulagement.

La nouvelle qu'elle avait prévue était, sans doute, beaucoup plus grave.

—Ah !—murmura-t-elle enfin, — vous avez donné votre démission ?

Et, après quelques secondes d'hésitation, elle ajouta :

—C'est un malheur, en effet, mon ami. Mais j'en redoutais un plus grand.

—Que redoutiez-vous donc, madame ? —questionna t-il, surpris à son tour.

Elle hésita, prise elle-même au dépourvu. Elle bégaya :

—Hé ! que sais-je ? —Des choses plus graves,—i[illegible]éparables ?— Votre arrestation ?

—Mon arrestation ? — murmura Helmann, en pâlissant.

Cette parole de la veuve lui révélait que le péril qu'il avait couru était réel.

Pour que Mme de Folligny laissât échapper un tel cri, il fallai[illegible] eût entendu, qu'elle eût eu d'ava[illegible] menace suspendue sur sa tête. Elle répétait sans doute possible, quelque propos tombé par mégarde de la bouche du colonel Derrien.

Il en conçut de l'amertume et le laissa voir à ses auditeurs.

—Ah !—fit-il,—vous supposiez que je pouvais être arrêté ? Vous aviez donc eu vent de la chose ? Et vous ne m'en aviez rien dit ? Vous ne me préveniez pas ?

Elle sentit la justesse du reproche. Son cœur de mère s'en émut :

Elle voulut s'en défendre, le réfuter. Elle s'affola complètement.

—Eh bien ! oui, — s'écria-t-elle, je le savais. Il paraît que vous avez commis des irrégularités......graves des......indélicatesses, à ce que dit mon beau-frère.

—Des indélicatesses ? — fit Helmann avec explosion.—Voilà qui est trop fort.

—Je ne sais pas si c'est bien le mot,— reprit la veuve, voulant atténuer la portée du terme —Mais je sais que c'étaient des motifs sérieux, puisqu'il parlait de vous faire arrêter.

—Et vous n'avez pas protesté, vous, ma mère, contre ces accusations ?

—Que pouvais-je faire ? — gémit-elle. —J'ignorais les accusations dont vous étiez l'objet. Alors, j'ai tenté ce que j'ai pu. Votre sœur—Isabelle, veux-je dire— est allée se jeter aux genoux de son oncle, le supplier. Elle a obtenu votre grâce.

Une sorte d'émotion assez étrange modifia un instant la physionomie d'Helmann.

—Ah ! —articula t-il lentement,—Isabelle a fait cela pour moi ?

—Oui, elle a fait cela, Simon. C'est une admirable fille que votre sœur.

La voix de Walter répéta comme un écho :

—C'est une admirable fille !

L'ex-officier s'était mis à marcher à pas lourds dans le salon.

Il parlait, comme parle un homme dans le songe, par phrases hachées.

—Ainsi, le colonel Derrien voulait me faire arrêter ? Le brave homme ! L'excellent oncle !

D'ailleurs, il me l'a déclaré lui-même. Il n'y a pas d'erreur, c'était bien son intention.

Et c'est aux prières d'une femme, de ma sœur, que je dois d'avoir évité cette honte.

C'est à Isabelle, à Isabelle seule que doit aller ma reconnaissance. A tous les autres, ma haine ! Et elle sera terrible, cette haine, je le jure.

—Simon ! — s'écria Mme de Folligny, épouvantée par le rayonnement des yeux de cet homme qu'elle appelait son fils,— Simon, ne parlez pas ainsi.

Elle courut à lui, frémissante. Elle essaya de l'entourer de ses bras

Il la repoussa brutalement, laissant déborder tout le fiel de son âme.

—Ma haine, ai-je dit, ma haine ! Haine contre ce vieil officier stupide qui n'a su ni me corriger, ni me comprendre, contre cette armée qui m'aurait chassé de ses rangs et que je méprise pour la dureté de sa règle, pour l'étroitesse de ses devoirs,

contre ce pays lui-même qui ne sait pas faire la part des intelligences aussi bien que celle des appétits violents ou des légitimes ambitions.

—Malheureux ! — pleura la mère douloureuse, — vous blasphémez la patrie !

—La patrie ! — s'exclama-t il, avec un effroyable rire. — Q'est ce que cela ? Je l'ignore, et je le disais l'autre jour à cet homme qui nous écoute et que vous appelez mon père.

La patrie, vous en avez une, vous, madame, il en a une, lui aussi, et cependant vous n'en avez tenu aucun compte, le jour où, pour satisfaire votre caprice d'un moment, vous m'avez jeté dans la vie sous un nom qui ne m'appartient pas plus qu'il ne vous appartient, à vous ! La patrie ? Quelle est la mienne ? Est-ce la vôtre, ou celle de M. Walter ? Me l'avez-vous enseigné, vous, madame ?

—N'étiez-vous pas officier français ?— osa t-elle dire.

—Comme j'aurais été officier américain ! Sans autre certitude, sans autre convention que celle d'une carrière à fournir, d'une position à me faire.

Et ne contreignant plus son tempérament, il s'écria :

—Eh bien ! ne trouvez pas mauvais que je veuille imiter votre exemple, suivre, moi aussi, la nature, obéir à mes instincts qui sont ceux de toute créature humaine. Ah ! la France ne veut pas que je suive ma voie sous ses drapeaux, que je la serve à ma manière ! Eh bien ! soit ! Je me servirai moi-même, et tant pis pour la France si elle se trouve sur mon chemin. Je passerai outre.

—Samuel Walter prit la parole. Il s'avança vers le jeune homme.

—Simon — dit-il avec solennité — je suis le coupable. Je vous ai mal élevé. J'ai fait de vous ce que vous êtes. Et parce que j'ai commis la faute, j'entends la réparer.

C'est pour cela que j'ai pris votre mère à témoin. Vous m'avez reproché d'avoir été un mauvais père. Voulez-vous que j'essaie d'en être un bon ? Mettez-moi à l'épreuve. Vous êtes libre d'embrasser telle carrière qu'il vous plaira. Je suis prêt à vous y aider dans la mesure de mes forces. Qu'exigez-vous
moi ?

—Je vous l'ai dit : votre fortune —
pliqua cyniquement le monstre.

—Je ne puis vous donner ma for
— reprit Samuel avec calme. — Je
ai déjà beaucoup donné. Mais je
vous servir une rente. Voulez-vous
cette rente soit de six mille dollars ?
vous la ferai.

—Trente mille francs par an à un
me qui en dépense le double ?

—Il faudra pourtant vous contente
cela, Simon.

—Mon fils, — ajouta Mme de Foll
émue jusqu'aux larmes, — il me se
que l'offre de votre père est plus que
sonnable. Vous serez riche avec
trente mille francs.

Helmann eut un rire insultant en
pondant à la veuve :

—Vous n'y pensez pas, ma pauvre
me. Que monsieur donne cet arge
ma sœur pour lui constituer une dot
sera mieux placé.

Et reprenant son chapeau, le d
aux lèvres, il acheva :

—Adieu, mon père et ma mère
saurai me passer de vous Il y a à
un homme qui m'assure, lui, une for
un prix digne de moi. Il sait ce c
peut me payer. Et si vous voulez s
son nom, il s'appelle le comte Ott
Stohlfeld.

XVI

FLIRT

Le grand prix était couru. La ch
accrue dispersait les habitants
grande ville dans les plages et les
giatures de la côte.

Le colonel Derrien, prenant que
jours de congé, avait emmené Mm
Folligny et Isabelle dans une station
néaise de l'extrémité de la Bretagne

De son côté, la belle comtesse de S
feld s'était rendue à Dinard où elle
coutume de passer deux mois au
de la saison d'été.

Or, près de la villa magnifique
superbe Polonaise avait transport
pénates, un hôtel mondain, quoique

ses modeste apparence, avait ouvert ses portes à ses hôtes de passage.

C'était là qu'était descendu le peintre américain, Philéas Walter.

Depuis sa visite à Mme Férulard, l'excentrique artiste avait eu des raisons particulières de s'absenter de la capitale.

Au mois de juin surtout, n'avait-il pas eu la surprise désagréable de laisser voir au capitaine Helmann, suspect de trahison, les traits, de l'agent Abel Savariau, son "double" en nombre d'occasions ?

C'était donc autant par mesure de prudence que pour continuer ses recherches que Philéas Walter était venu, comme par hasard, s'échouer sur l'opulente plage de Dinard, chère à monsieur le prince de Galles, alors futur roi d'Angleterre, et grâce à lui, chère à quantité de personnes mondaines de la colonie anglaise.

Etrange peintre, d'ailleurs que ce Yankee original.

Sa palette avait toutes les nuances et son pinceau tous les dons.

Il brossait avec la même maestria le paysage le plus compliqué ou le portrait le plus difficile. Le malheur était qu'il ne montrait jamais ses œuvres.

A dire vrai, il avait apporté dans ses bagages une boîte à couleurs, un chevalet portatif et même deux ou trois toiles représentant des vues de mer.

Seulement, ces vues avaient été prises, toutes, sur la Côte d'Azur.

Et, quand on le plaisantait sur sa manière de travailler, qui consistait à ne rien faire de tout le jour, il répondait sérieusement, comme tout pince-sans-rire :

—Je travaillerai chez moi, à mon retour. Pour l'instant, je ne fais que retenir et garder dans mon œil des impressions, des contrastes, entre les eaux de l'océan Atlantique et celles de la Méditerranée. De cette façon, je puis peindre la mer en chambre.

Cependant un jour qu'on l'avait raillé plus fort que de coutume, Philéas Walter avait pris une boîte d'aquarelle et gentiment troussé une série d'esquisses et de pochades qui firent l'admiration des railleurs devenus penauds.

Dès ce moment, personne ne douta plus de son talent.

On le porta même aux nues, ce qui fit pénétrer sa réputation d'abord, sa personne ensuite, au chalet Frigga, qu'occupait la comtesse Hedwige.

La peinture n'était pas la seule occupation de Philéas.

L'amour paraissait tenir une grande place dans sa vie.

Pour un homme aussi épris d'Isabelle de Folligny qu'il avait prétendu l'être chez son frère Samuel, et chez la Férulard, il n'en trouvait pas moins des loisirs en faveur de l'amour libre ou plutôt de cette contrefaçon de l'amour moderne qu'on a appelé *flirt*, sans doute parce que les Anglais, nos ennemis en toute chose, n'ont pas voulu écrire à la française le verbe *fleureter*, lequel date d'Henri IV et de Fleurette de Nérac.

Or, depuis qu'Hericourt l'avait quittée la belle Hedwige avait voué son nom à la haine et à l'execration, il s'était écoulé assez de temps pour que son cœur fut en partie cicatrisé.

Ce peintre original, poète à ses heures gai et sémillant le reste du temps, avait plu à cette Allemande, bien Française par la verve, mais qui n'en avait pas moins gardé de son pays d'origine les brumeuses rêveries de la poésie germanique.

Il lui arrivait de dire à cet adorateur qui la changeait de ses courtisans ordinaires, aux compliments engoncés comme leurs faux-cols :

—Savez vous, monsieur Philéas, qu'on ne vous dirait pas Yankee ?

—Pourquoi donc, cher Madame ? — répondait le peintre.

—Mais simplement parce que vous n'avez rien de ce peuple-là, que vos allures sont celles d'un Français dont vous parlez si bien la langue !

—Tiens ! vous leur trouvez donc des qualités, à ces Français-là, madame ?

C'est au moins surprenant de la part d'une Allemande.

Et, très légèrement, ainsi que le voulait son caractère, l'artiste avait ajouté :

—Moi, c'est tout le contraire, j'adore la France et les Français. Cela tient sans doute, à ce que je ne suis Américain que de nom. Ma mère était Française et j'ai passé toute mon enfance dans ce pays.

—Seriez-vous parent de M. Samuel

Walter, que je compte au nombre de mes amis ?

—C'est mon...cousin, — riposta Philéas avec un sourire qui en faisait entendre beaucoup plus long.

Mme de Stohlfeld n'insista pas sur cette parenté problématique.

Cela fit songer Philéas. Il se dit que, certainement, elle irait aux renseignements.

Mais il avait pris ses précautions de ce côté.

Bien qu'il eût négligé de renouveler sa visite à son frère depuis celle qui lui avait permis d'empocher un chèque de huit mille livres sterling, il était à peu près tranquille· Samuel ne l'avait pas reconnu dans les traits de Savarieau.

Quant à la Férulard, il lui avait fermé la bouche le plus poliment du monde en lui faisant entendre qu'il saurait reconnaître ses services lorsqu'il serait devenu l'heureux époux d'Isabelle de Folligny.

Et, en beau tireur, il estima qu'il devait d'autant plus prendre l'offensive qu'il courait plus de risques avec une adversaire constamment sur ses gardes.

Il se mit donc à faire une cour assidue, resserrant ses lignes autour de la place investie de ce cœur qui ne se défendait point, par lassitude sans doute et aussi par le désir de remplacer l'amour défunt par une amourette vivante.

Quelqu'un vint fort inopinément se jeter à la traverse.

Ce quelqu'un ne fut autre que le hauptmann Von Stracken.

Jaloux par nature, Hermann prit encore ombrage des entreprises du peintre.

Il le laissa voir à la comtesse qui lui répondit en riant :

—Ce garçon m'amuse, mon ami. Ne vous alarmez donc pas.

Et Philéas lui-même, prenant en pitié le pauvre garçon, de lui dire :

—Capitaine Von Stracken, me pardonneriez vous un accès de fanchise ?

Hermann répliqua assez bourru :

—Pourquoi me demandez-vous ça, monsieur Philéas Walter ?

—Parce que vous m'êtes très sympathique, mon cher capitaine, et que j'ai l'idée qu'avec un peu de mutuelle bonne volonté nous pourrions arriver à fai[…] une paire d'amis.

—Je ne vois pas cela, moi, monsie[…] Philéas Walter.

—Bah ! Vous devez vous tromper. […] suis même sûr que vous vous trompez.

—Ah ! Et qu'est ce qui vous don[…] une telle assurance ?

C'était au bord de la plage que se t[…] nait ce dialogue.

Le peintre prit familièrement l'offici[…] allemand par le bras.

—Tenez, je vais tout vous dire, et apr[…] ça, vous ne m'en voudrez plus.

Hermann écarquilla ses paupières. […] sans-gêne de cet homme le stupéfiait.

—Écoutez, — poursuivit Philéas, […] vous vous méfiez de moi parce que je fa[…] une cour, très discrète, à Mme de Stoh[…] feld, dont vous êtes, depuis longtemps, […] fidèle adorateur.........

—Monsieur ?... — interrompit l'of[…] cier allemand.

—Chut ! ne vous fâchez pas. Ecoute[…] moi jusqu'au bout.

Vous n'êtes pas seulement amoureu[…] vous êtes jaloux comme un tigre.

Il voulut encore protester, mais l'aut[…] ne lui en laissa pas le temps.

—Attendez, vous dis-je. Vous avez t[…] de vous alarmer de mes politesses enve[…] une femme supérieurement belle. […] sont là, laissez-moi vous le dire, jeux i[…] nocents, distractions de bains de m[…] rien de plus.

En revanche, vous ne prenez auc[…] ombrage de la présence d'un rival infi[…] ment plus dangereux que moi. C'est […] mari que je parle.

—Hé ! — laissa échapper le pau[…] Hermann, — que puis-je y faire ? Sa f[…] ce, c'est précisément d'être le mari, c'e[…] à-dire l'obstacle contre lequel tous les […] forts viennent se briser.

—Bah ! Vous vous découragez t[…] vite, mon cher capitaine, et si, comme […] crois le comprendre, vous êtes épris p[…] le bon motif, c'est-à-dire si vous v[…] proposez de remplacer avantageusem[…] le comte de Stohlfeld, au cas où sa fe[…] me deviendrait veuve, je vous trou[…] bien patient, bien longanime à son éga[…]

—Monsieur, reprit Hermann, c'est […] première fois qu'un homme ose me te[…]

de semblables propos. Voulez-vous donc me contraindre à vous tuer ?

—Oh ! pas le moins du monde, capitaine. Et entre nous, permettez-moi de vous le faire remarquer, me faire tuer pour vous avoir exprimé ma sympathie, ce ne serait pas seulement faire acte d'ingratitude, mais aussi d'imbécilité.

—Ah ! ça, est-ce que vous ne me conseillez pas, vous, de tuer le comte ?

—Moi ? Allons donc ! Vous êtes bien Allemand, mon cher. Si, comme moi, vous aviez vécu longtemps en France, vous seriez familiarisé avec les finesses de cette langue. Je ne vous conseille pas de tuer le comte, mais simplement de vous en débarrasser.

—M'en débarrasser ? Et comment cela ?

—En trouvant un moyen de pousser la comtesse à divorcer.

—Ah ! — fit Hermann, que cette parole du tentateur venait de mordre au cœur.

—Oui, mon cher capitaine, et au besoin, de faire intervenir de hautes influences.

—De quelles hautes influences voulez-vous parler ?

Philéas haussa les épaules avec un geste d'agacement.

—Est-ce à moi, Américain, de vous dire quelles sont les hautes influences qui dans votre pays, pourraient agir efficacement en faveur d'un divorce.

—Mais un divorce ne se prononce pas sans motif......... graves ?

—Pensez-vous donc que la comtesse en manque ?

—Certes non. Mais elle ne veut pas s'en servir.

Sans y prendre garde le brave Teuton s'était laissé entraîner tout doucement au fil de la conversation.

Et maintenant il était pris. Il avait happé l'hameçon.

Son interlocuteur le tenait à sa merci et pouvait tout lui dire.

—Eh bien ! — continua le peintre, — si Mme de Stohlfeld a des scrupules, ne pouvez-vous l'aider à les vaincre ? Au besoin, ne pouvez-vous agir par vous-même, soulever contre votre adversaire un incident de telle nature que la femme aimée ne puisse se refuser à la mesure indispensable à son honneur ?

—Que voulez-vous dire ? — questionna Hermann avec inquiétude.

Ils avaient atteint l'extrémité de la plage. Il était assez tard.

En ce moment l'horizon de mer se dorait d'un crépuscule merveilleux.

Paramé se détachait, resplendissant, sur la rive opposée.

La Rance semblait une rivière de clair métal venant se perdre dans l'azur immaculé de la Manche. Au fond, dans le Sud, les lointains estompaient les murs de Saint Malo et la sombre tour Solidor. Au Nord, le mont Saint Michel étincelait comme un joyau miraculeux.

Il n'y avait plus sur la grève que de rares promeneurs.

Philéas Walter n'y prit pas garde.

Il en était arrivé à ce point du dialogue où il fallait conclure.

—Capitaine Von Stracken, — dit-il en saisissant le bras de l'officier allemand, — croyez-vous que Mme de Stohlfeld pourrait demeurer la femme du comte Otto, si son mari était frappé d'une peine capitale, alors même qu'il n'en mourrait pas ?

Hermann eut un haut-le-corps si brusque qu'un galet roula sous son pied pesant et qu'il fût infailliblement tombé si son compagnon ne l'eût soutenu.

—Une peine......... capitale ? — bégaya-t-il. —Et pour quel crime, monsieur ?

— Pour crime de haute trahison envers son pays, par exemple.

Ce fut autour de l'officier de saisir son interlocuteur par le bras.

—Vous en avez trop dit pour vous arrêter là, — fit il avec une sourde violence. On n'accuse pas sans preuves un homme comme le comte. D'ailleurs, comment vous, Américain, en France, auriez-vous pu savoir ces choses ? Fournissez des preuves, sinon.........

—Sinon... quoi ? — demanda paisiblement Philéas.

La menace était inutile. Hermann le comprit au regard que lui jeta le peintre, le plus tranquillement du monde.

Les paroles que Philéas venait de lui adresser ressemblaient à d'autres paroles prononcées jadis par Hedwige.

Il demeura sans voix mais ses yeux continuèrent sa question.

—Je veux bien vous répondre, capitaine, — reprit l'artiste, — bien que vos procédés ne soient pas ceux d'un homme aimable.

—Si vous êtes sincère, — répliqua Von Stracken, — vous m'excuserez.

—Je vous excuse, en effet. — Sachez donc que je ne détiens pas les preuves, mais que vous les trouverez à coup sûr entre les mains de mon cousin, M. Samuel Walter, un ami du comte et de la comtesse. Il vous démontrera clairement qu'Otto de Stohlfeld espionne sa femme et trahit son pays au profit de l'Angleterre.

Et, pour mettre les point sur les *i*, — acheva t-il, — vous n'aurez qu'à vérifier mes dires auprès de la comtesse ellemême.

Vous savez ainsi que depuis deux années, mon frère a servi d'indicateur bénévole aux deux époux, mais que le somte seul a fait parvenir au Foreign Office certains renseignements de nature à faire échouer tous les projets de l'Allemagne.

Et, maintenant, capitaine Von Stracken si vous voulez savoir pourquoi je vous livre tous ces détails qui peuvent vous être utiles, si vous vous demandez quel service j'attends de vous en retour de celui que je vous rends, je vais vous faire connaître tout le fond de ma pensée.

Loin d'être pour vous un rival dangereux, je ne fais la cour à Mme la comtesse de Stohlfeld que pour me faire bien venir d'elle, et j'attends de vous que vous la décidiez à appuyer ma candidature à la main d'une jeune fille française dont je suis, pour le moins, aussi épris que vous l'êtes vous-même de la comtesse Hedwige.

Voulez-vous me donner la main et me rendre ce service d'ami ?

Hermann n'avait plus aucun doute, aucun soupçon.

—Si vous m'aviez dit cela au début de notre entretien, monsieur Philéas Walter,—murmura-t-il, un peu honteux de son attitude antérieure,—je n'eusse certainement pas prononcé ces paroles que je......

Allons ! N'en parlons plus, capitaine. Nous voici alliés. Je ne fais qu'un souhait en votre faveur, c'est que vous soyez délivré au plus tôt de ce vieux polisson d'Otto, afin d'épouser en toute paix votre comtesse.

Ils se séparèrent fort amicalement sur cette déclaration.

Philéas alla dîner à la table d'hôte de son hôtel, tandis qu'Hermann von Stracken, rentrait à la villa Frigga où Hedwige le retenait à dîner.

Grande fut la surprise du peintre lorsque, invité lui-même à passer la soirée chez sa belle voisine, il y trouva le comte, frais débarqué du dernier train.

Cette surprise lui fut même assez déplaisante.

Il crut remarquer, en effet, à plusieurs reprises qu'Otto le dévisageait avec persistance, à la dérobée. Quant à la comtesse, prévenue sans nul doute par le bon Hermann, elle fut d'une amabilité exquise.

—Ah ! monsieur Philéas, —lui dit-elle,—le doigt levé dans un geste d'amical le menace,—il paraît que vos madrigaux enflammés n'avaient qu'un but, celui de me rendre propice à vos vues matrimoniales sur Mlle de Folligny ?

Et, riant de bon cœur, elle compléta sa pensée d'un ton orignal.

—C'est plus rassurant pour mon mari mais moins flatteur pour moi.

Il s'excusa, le pauvre peintre, prétextant sa timidité, excuse qui ne fit qu'accroître l'hilarité de la belle mondaine. Bref, il fit une dépense d'esprit incroyable, c qui le conduisit jusque vers les minuit.

Minuit est une heure très tardive au bains de mer.

Lorsque Philéas prit congé de ses hôtes, le comte, très prévenant, s'offrit à le reconduire.

Le peintre refusa vainement. Il dut accepter l'escorte d'Otto.

Celui-ci s'était muni d'une petite lanterne à forte lentille, afin d'éclairer, disait-il, les fondrières du chemin, long à peine de trois cents mètres.

Or, ils n'avaient pas fait cent pas loin de la grille de la villa qu'ils croisèrent un groupe de nocturnes promeneurs, un homme et une femme.

La lanterne du comte Otto s'éle

brusquement, projetant sa forte lumière sur la figure de son compagnon. En même temps une exclamation retentit.

—Et deux mains de femme, les mains de la senora Carmen Hualdès, se posèrent sur le visage de Philéas auquel elles arrachèrent d'un seul coup sa fausse barbe.

D'un formidable coup de poing, l'agent démasqué envoya le comte Otto rouler à deux pas en arrière. La lanterne tomba à terre et s'éteignit.

Mais, si vite qu'il s'enfuit, Savariau avait été reconnu. Il entendit une voix d'homme, d'Helmann, disant dans la nuit :

—C'est bien lui ! Inutile de chercher davantage ! Nous le retrouverons !

XVII

GUET-APENS

Ainsi, pour la seconde fois, Abel Savariau, l'homme Protée, l'agent insaisissable, celui qui, depuis tant d'années, avait passé à travers les mailles de tous les filets tendus par l'étranger, celui qui avait joué à l'ennemi les tours les plus invraisemblables, venait de se faire surprendre comme un écolier par l'adversaire le plus intéressé à le perdre.

C'était le comte Otto qui avait machiné l'aventure, ourdi le piège dans lequel il venait de tomber.

Une colère furieuse s'alluma dans l'âme de l'agent. Il s'abandonna pendant quelques instants aux projets les plus divers, les plus déraisonnables. Son inébranlable bon sens reprit le dessus.

— Je suis fou, — se dit-il. — Après tout, combien sont-ils présentement à me connaître ? Cinq, six au plus : Otto et sa femme, Hermann, l'Américain, la gueuse qui est venue me livrer, — Helmann.

Ce dernier nom le fit réfléchir.

—Oui, Helmann. C'est bien sa voix que j'ai entendue. Il était aussi du complot. — Un officier français ! Oh ! le misérable !

Il médita quelque temps dans sa chambre d'hôtel.

Il ne voulu pas se coucher, A six heures du matin, il y avait un train pour Rennes, un train express qui le ramènerait à Paris dans la soirée.

A cinq heures, il déjeuna d'un morceau de pain sec, régla sa note et partit.

Le long du trajet, il reprit sa méditation laborieuse.

Qu'allait-il faire ? Devait-il prévenir le colonel Derrien de sa mésaventure ?

Ce serait lui donner l'alarme trop tôt, le pousser peut être à prendre quelque mesure inopportune et prématurée ? Mieux valait attendre.

—Et puis, — se disait l'indécouragable soldat, — je ne suis pas encore vaincu.

Ce sont deux échecs, mais quel homme de guerre n'en compte pas dans sa carrière ?

Dans ces deux échecs, il en est un qui ne m'est pas imputable. C'est le colonel lui-même qui a commis la faute en me laissant voir par Helmann.

Et quant au second, — vraiment, il était impossible, de le prévoir. Je ne pouvais me cacher à tout jamais parce qu'il a plu au capitaine Lamalgue de se promener librement dans Paris, ou ailleurs, ce qui est son droit.

Crânement, il releva la tête et regarda l'avenir en face.

—Et bien ! — Après ? — Je n'ai qu'une chose à faire : demander un congé de trois mois. Je ne l'aurai pas volé. Je quitterai Paris, je m'en irai avec maman achever l'été quelque part, aux environs, dans la banlieue, me reposer et, en même temps, me refaire une virginité.

Mettons, d'ailleurs, les choses au pis-aller. — Je suis brûlé, soit !

Mais comme le phénix qui ressuscite de ses cendres, Savariau est mort, c'est convenu, mais Jérôme Blaisot est vivant. Vive Jérôme Blaisot !

Et la partie recommence, et, cette fois, c'est la lutte !

Ce disant, il serrait le poing et le tendait dans la direction de l'Ouest, vers ce Dinard qu'il venait de quitter et que fuyait le convoi.

Le soir, il surprit la bonne Mme Savariau au moment où elle se couchait.

Le lendemain, il lui notifia en riant qu'il avait un congé de trois mois qu'il

entendait passer avec elle à la campagne.

Mais comme il ne pouvait s'éloigner trop de Paris, il jeta son dévolu sur une petite maisonnette fort isolée, située à la limite d'Asnières et de Bécon-les-Bruyères. Il y installa sa mère le surlendemain et vint lui tenir compagnie en fils très empressé.

Mme Savariau ne fut pas sans s'étonner un peu de ce brusque déplacement. Elle en fit même la remarque à son fils.

Il avait loué pour trois mois, sous le nom de Mme Blaisot.

Nouveau motif de surprise pour la vieille dame.

Force fut à Abel de lui confesser qu'en agissant de la sorte il se cachait aux regards d'ennemis invisibles aux aguets.

Certes, le cœur de la mère frémit à ces nouvelles.

Mais elle n'était pas pour rien fille, veuve et mère de soldats.

Elle ne laissa donc rien paraître de son trouble et se borna à dire à son fils :

—Que veux-tu, mon pauvre enfant, — si tu tombais sur le champ de bataille et qu'on me rapportât ton corps, si, comme notre Pierre, tu mourais, là-bas, dans les déserts de l'Afrique, et que je reçusse, pour toute consolation, un avis du ministère et une lettre de condoléance du ministre, il me faudrait bien accepter ce que Dieu m'aurait infligé.

Je considère que c'est la même chose aujourd'hui pour nous.

Tu es soldat tout comme les autres ; ton champ de bataille, c'est la lutte quotidienne, et Paris est un désert peuplé plus redoutable que ceux de l'Afrique.

Je me tiens prête à tout. Je serai toujours fière de toi.

Savariau embrassait alors allégrement la vieille femme et la réconfortait à l'aide de vaillantes paroles où il mettait avec intention beaucoup de blague parisienne et un peu de cette fanfaronnade qui ne messied point aux héros.

Et, cependant, tout au fond de lui-même, il n'était point rassuré.

Le pressentiment, cet avertissement secret et inexplicable qui, si souvent, sert d'avant-coureur aux catastrophes, lui tenaillait l'âme.

Il ne se dissimulait point que la lutte n'était que commencée.

Pourquoi ses ennemis se fussent-ils arrêtés en chemin ?

S'ils avaient tenu à le connaître, c'était apparemment pour le frapper à coup sûr pour venger en une seule fois sur sa personne les humiliations subies, les confusions accumulées, les trahisons démasquées.

Depuis qu'il avait loué cette petite maison d'Asnières, il s'entourait des plus grandes précautions, plus encore pour la mère que pour lui.

Il en sortait le matin de bonne heure et n'y rentrait qu'à la nuit faite, lorsque, par extraordinaire, il était retenu au ministère par le colonel.

S'il était libre, au contraire, il passait tranquillement la journée auprès de Mme Savariau, s'occupait avec elle aux menus travaux du ménage.

Car à cet homme d'activité, à cet être qui haïssait le repos, il fallait un travail constant qui lui fît presque une distrac-tion.

Bien qu'il n'eût pas tout dit au colone[l] il lui avait fait part, néanmoins, de cer-taines appréhensions.

Et c'était sur le conseil, sur l'ordr[e] même de son chef, par mesure de préca[u]tion, qu'il avait pris ce congé bien mér[i]té.

Il avait raison de prévenir et de redou-ter, le vaillant garçon.

Ses ennemis ne désarmaient point.

Moins que jamais il avait le droit [de] s'endormir dans la sécurité.

Otto se croyait sûr de la victoire d[é]sormais.

Depuis les événements de Dinard, S[a]variau s'étant réfugié dans une retra[ite] provisoire, il avait fallu confier les m[is]sions secrètes à des subalternes dont [le] zèle ne suppléait point aux talents [du] merveilleux policier.

La surveillance s'en était fatalement r[es]sentie. Elle s'était relâchée.

Et, à la faveur de ce relâchement, l'e[n]nemi infatigable avait pu renouer en p[aix] ses trames, ourdir de nouveaux compl[ots,] préparer d'autres machinations.

Otto s'était empressé de mettre à pr[ofit] la liberté dont il jouissait.

Son premier soin avait été de retourner l'esprit d'Hermann dans lequel Savariau avait fait germer de si habiles préventions.

Il avait ressaisi celui de la comtesse qu'il avait remis sous le joug.

Puis il avait dévoilé à Samuel Walter la supercherie dont il avait été victime sous les apparences de ce Philéas, son frère, disparu pour toujours, et dont l'agent avait incarné le personnage pour lui escroquer une somme de deux cent cinquante mille francs.

A la vérité, l'Américain avait paru peu ému de la révélation.

Bien qu'il se fût assuré chez son banquier ordinaire qu'aucun flibustier, abusant du nom de Philéas Walter, n'avait touché le montant du chèque délivré par lui, il avait consenti à prêter la main aux combinaison du comte, désireux qu'il était de retrouver le faux ordre qu'il avait laissé aux mains de Savariau sous la signature d'Helmann.

Il ne restait donc plus aux quatre associés qu'à ressaisir leur adversaire à moitié dévoilé et à le mettre définitivement dans l'impossibilité de nuire.

En même temps qu'il poursuivait contre Savariau une œuvre de vengeance personnelle, le comte de Stohlfeld, en général habile, élaborait un vaste projet, bien en rapport avec ses facultés d'homme d'Etat.

Il réunissait, de l'autre côté de la Manche, les concours utiles en hommes et en argent, pour l'organisation et la mise en marche, à travers l'Afrique, d'une colonne expéditionnaire destinée à se jeter au-devant et à la travers de la mission française.

Mais, pour ne point s'égarer en chemin, pour arriver au moment psychologique, il fallait savoir où elle se trouvait, connaître son itinéraire, ses ressources, sa composition, son personnel.

On ne devait plus songer à ravir ces informations au ministère.

Helmann, le premier, l'unique informateur, n'appartenait plus à cette armée française qu'il avait indignement trahie.

Mais Helmann, aujourd'hui transfuge, avait pu fournir quelques indications précieuses.

De même qu'il avait su reconnaître Savariau dans Philéas Walter, il s'était rappelé certains détails de l'entretien surpris par lui le jour il avait été pris lui-même, écoutant aux portes, par le colonel Derrien, et par l'agent.

Entre autres souvenirs précis, il avait gardé celui d'une lettre reçue par Abel, lettre contenant des renseignements et des notes sur les étapes de la mission.

Si l'on pouvait mettre la main sur cette lettre, on aurait remporté une victoire décisive, livré une première bataille sur un terrain choisi.

Or, cette lettre était au pouvoir de Savariau lui-même.

C'était donc encore et toujours vers le redoutable agent que devaient converger tous les efforts de ses implacables adversaires.

Cette nécessité proclamée, Otto et ses acolytes décidèrent qu'il fallait, à tout prix, s'emparer de la personne d'Abel, ou, du moins, le paralyser tout le temps indispensable à la perquisition de ses papiers.

Un seul homme, cette fois, ne fut pas du complot.

A vrai dire, l'Américain Samuel Walter ne fut pas consulté.

On commençait à se méfier.

On le trouvait indifférent et mou.

Il semblait se désintéresser progressivement de toute cette intrigue.

Helmann avait tenu ses complices en garde contre ce qu'il appelait cyniquement les vertus "in extremis" de son père.

Et, pourtant, le Yankee avait dit à Otto en lui exposant son plan d'expédition en Afrique :

—Si vous parvenez à recouvrer le chèque que j'ai délivré à cet agent, je vous en abandonne la valeur.

Le comte avait recueilli cette promesse avec reconnaissance.

Mais il n'avait pas cru devoir informer Walter du projet dirigé contre la liberté et la vie de Savariau. Il avait reçu carte blanche. Il n'exigeait pas qu'on précisât davantage le blanc-seing qu'on lui avait donné.

Ce fut dans les premiers jours d'octobre que le projet reçut son exécution.

Il avait fallu tout ce temps aux conjurés pour prendre leurs dispositions.

A force d'investigations, de recherches minutieuses, ils avaient l'adresse de tous les Savariau habitant Paris.

Il y en avait quarante trois.

L'un d'eux, habitant seul avec sa mère, avait fermé son appartement au mois d'août pour aller habiter la campagne.

Mais on supposait qu'il ne devait pas être bien loin, car toutes les semaines, la mère, femme d'ordre et de soins, venait régulièrement aérer l'appartement et en bâlayer la poussière.

Avec ces morceaux de renseignements, Otto avait réussi à faire un renseignement complet, à pousser d'habiles inductions.

Il avait alors fait courir la banlieue des hommes à lui, au nombre desquels se trouvaient deux des bandits autrefois recrutés par Fritz Hopkirch pour le compte d'Hedwige de Stohlfeld, et arrêtés à Juan-les-Pins, lors de l'attentat commis sur la personne du capitaine Lamalgue.

Lorsque, enfin, tout avait été prêt, lorsqu'on avait été bien certain de la nouvelle résidence de l'agent, lorsqu'on avait su les jours où il rentrait de bonne heure et ceux où il rentrait tard, l'action finale avait été dirigée.

Ce jour-là, Savariau devant rester au ministère jusque vers les dix heures du soir, Mme Savariau avait reçu une dépêche ainsi conçue :

« Viens me rejoindre chez nous et attends-moi de huit à onze, le soir. »

Le télégramme était signé *Abel*, suffisamment obscur pour qu'un autre que la mère n'y pût lire, suffisamment explicite pour qu'elle entendît par les mots "chez nous" le domicile de la rue du Cherche-Midi.

Et Mme Savariau ayant quitté la petite maison de Bécon, pour n'y rentrer que fort tard le soir, peut-être même le lendemain seulement, des cambrioleurs bien stylés y pénétrèrent.

....

Il est nuit, une nuit pluvieuse, noire, sans lune, qui rend plus sinistre encore l'isolement silencieux de la campagne.

Le mot "campagne" est ici un terme impropre.

Rien n'y ressemble moins, en effet, qu
la banlieue de Paris.

Et, dans cette banlieue, rien n'est plu
sombre, plus lamentable d'aspect, que c
régions qui se peuplent, petit à petit, d'u
nombre croissant d'habitants pauvre
réfugiés là pour échapper à l'étreinte a
phyxiante, aux gros loyers et aux dif
cultés de vivre qui rendent Paris progre
sivement inhabitable pour les gens to
bés dans le dénuement.

La maison louée par Savariau s'élè
toute seule, au milieu d'un terrain vag
mal clôturé de planches.

Elle est entourée d'un jardin grillé
fer où poussent de maigres baliveaux.

C'est le type du vide-bouteille disgr
cieux, si commun aux environs de la
pitale.

L'agent l'a choisie tout exprès pour
router les soupçons.

Qui donc devinerait sa présence en c
te cahute de petits rentiers qui s'écha
pent de Paris, tous les dimanch
moyennant leurs trente-cinq centimes
voyage, pour venir respirer là un
moins chargé de microbes ?

Et, pourtant, ils l'ont découverte, c
retraite, ceux qui ont intérêt à conna
l'asile de leur insaisissable adversaire.

En ce moment, il est neuf heures
soir.

A l'aide d'une forte pesée, ils ont
vert la porte d'entrée, après avoir pén
dans le jardin par dessus la petite mu
le de l'enclos.

Et ils fouillent consciencieusement
fracturent les armoires et les comm
pour y trouver ce qui fait l'objet de l
recherches.

Ils sont quatre : deux brutes, à m
patibulaires, escarpes ou rôdeurs de
rière pour lesquels tout profit est a
table, toute besogne propre, et deux l
mes qu'à leurs dehors on peut reco
tre pour des gens d'un monde supér
du moins à l'apparence.

Depuis plus d'une heure, ils sacc
ainsi la maison déserte.

Ils n'ont rien découvert, et leur
éclate en interjections furieuses !

Tout à coup le comte Otto, car
est, pousse un cri de satisfaction.

Au milieu d'un stock volumine

paperasses, il vient de trouver une enveloppe portant le timbre des possessions françaises du Gabon.

Il en retire la lettre qu'elle contient et la communique à son compagnon qui la parcourt d'un œil rapide.

—Est-ce cela ? — demande-t-il.

—C'est bien cela, —répondit l'autre.— Nous pouvons nous en aller.

En ce moment, un bruit extérieur arrête les quatre cambrioleurs.

Un pas pressé court sur le sable de l'allée du jardin.

—Ah ! — fait Stohlfeld, — il rentre plus tôt qu'on ne l'attendait.

D'un geste impérieux, il commande aux bandits :

—Chargez-vous de lui !

Et lui-même se réfugie dans une chambre voisine.

C'est bien lui, en effet, c'est Savariau, qui rentre de Paris avant l'heure prévue et qui vient rassurer sa mère avec laquelle il n'a pas dîné.

D'un coup d'œil, il a vu les traces d'effraction, la porte forcée.

Il a aperçu de la lumière à travers les volets du premier étage.

Il devine ce qui se passe à l'intérieur. Une angoisse affreuse l'étreint.

—Les misérables !... maman ! Ils ont assassiné maman !

Il pousse la grille dont il sait le ressort. En quatre bonds, il atteint l'entrée de la maison, il gravit l'escalier.

Pas une arme, ni revolver, ni couteau ni canne.

A peine a t il atteint le palier qu'un choc violent le repousse. Quelque chose de lourd lui a ouvert le crâne. Il remonte Une courte lutte s'engage.

Il tombe. Un fer aigu lui a labouré la poitrine. Il s'évanouit.

L'évanouissement dure peu. Il le sent. Et, cependant, avec une énergie farouche il se ranime, il s'ordonne de vivre, de lutter encore.

Il se redresse, avec d'horribles souffrances.

Il se traîne sur les genoux et les mains.

Il parvient à allumer une bougie.

Partout le désordre et le pillage, mais nulle trace de lutte.

Et, sur une table, ouverte, bien en vue la dépêche adressée à sa mère.

—Dieu soit loué ! — murmure-t-il, — maman n'était pas là.

Avec des soubresauts, il va de chambre en chambre.

Les bandits ont eu le temps de tout bouleverser.

Ils n'ont rien trouvé, du moins Savariau le croit, car il croit avoir sur lui la lettre d'Héricourt.

—Allons ! — murmure-t-il, — encore un effort !

Cet effort, il l'accomplit.

Le voilà dans la rue.

Il referme la porte et la grille.

Un fiacre en maraude passe à vide. Il l'arrête.

—Rue Casimir-Perier, — dit-il d'une voix éteinte au cocher.

Une heure plus tard, Savariau sonne à l'appartement du colonel.

Derrien n'est pas couché. Il travaille tard dans la nuit.

A la vue de cet homme défait et livide, il prend peur.

—Mon colonel, — prononce l'agent, pris d'étouffements, — ils ont leur revanche. Ils m'ont trouvé......

Prévenez ma mère, rue du Cherche Midi.

Il ne peut en dire davantage. D'un mouvement expressif, il déboutonne son vêtement, il découvre la poitrine rouge il montre son front sanglant.

Et, vaincu enfin, l'obscur héros, l'admirable soldat de France, tombe inanimé, au pied du fauteuil où le colonel l'a fait asseoir

—Les misérables !...pleure le vieil officier, désespéré.

XVIII

DOUBLE AVEU

Il y avait quinze jours que Savariau gisait sur sa couche.

Le soir où il était tombé, mourant, aux pieds du colonel Derrien, celui-ci avait immédiatement appelé un médecin et prévenu la pauvre mère qui attendait son fils au logis de la rue du Cherche-Midi.

Le médecin avait hoché la tête.

Des deux blessures reçues, l'une celle de la tête, était presque insignifiante. Des lavages antiseptiques, une suture de la peau du crâne suffiraient à y mettre bon ordre.

L'autre était grave. Elle intérressait le poumon droit.

La pointe d'un couteau à virole avait perforé le thorax et déchiré le parenchyme sur une étendue de plusieurs centimètres.

Un hémorragie interne était à redouter.

Le blessé n'était pas transportable. Le tour de force qu'il avait accompli en venant ainsi de Bécon à Paris l'avait déjà épuisé.

Force fut donc au colonel de le garder chez lui.

Il le fit avec un empressement plein d'affection.

—Docteur,—dit-il au chirurgien, — la vie de cet homme me tient plus au cœur que celle de milliers d'autres. Ce n'est pas seulement comme ami que je parle c'est aussi comme chef, ayant pu juger de sa valeur.

La France et l'armée ont le plus grand intérêt à conserver cet excellent soldat.

Il donna donc des ordres précis et rigoureux pour que le blessé eût tous les soins désirables. Il l'installa dans sa propre chambre et mit Mme Savariau en mesure de veiller en personne sur son fils.

Dès le second jour, il vit bien que la pauvre femme aurait besoin d'une aide.

La fièvre s'était déclarée, en effet, accompagnée du délire, avec des intermittences d'exaltation et de collapsus.

Il ne fallait pas qu'une étrangère, une personne douteuse, pût approcher ce malade dont la parole contenait de si graves secrets.

Le colonel prit rapidement son parti.

Il se rendit rue de Chanaleilles. Il voulut voir sa nièce.

—Isabelle,—lui dit-il.—je viens te demander un grand service.

—Je suis prête, mon oncle,—répondit-elle simplement.

—Il faut que pour un délai que je ne puis apprécier tu consentes à devenir garde-malade, ou plutôt aide-garde-m lade.

—Garde-malade ? Je veux bien. A près de qui ?

—Chez moi, mon enfant, — aup d'un homme que j'estime et que j'ai auquel, tu as accordé toi-même ton af tion.

—M. Savariau, je suis sûre. Oh ! m Dieu !

Elle ajouta, frémissante d'anxiété :

Que lui est-il donc arrivé, mon oncl

—On l'a assassiné—murmura-t-il d ne voix sourde.

—Assassiné !.... C'est cette fem n'est-ce pas ?

Et prenant le main de la jeune fille, dit très bas :

—Tu comprends que tout le monde peut remplir l'office de garde-malade près d'un tel blessé. Il y faut quelqu de sûr, de très sûr. Tu me compren Tu trouvera sa mère déjà installée à chevet. Elle le soigne très bien, le teur aussi. J'espère qu'à nous tous, e bon Dieu en plus, nous parviendron le tirer de là.

—Etes-vous donc si effrayé que mon oncle ?

—Hum ! Je ne suis pas rassuré. Il de quoi.

Ce fut ainsi que Mlle de Folligny sa place aux côtés de la vieille Périg dine, qui l'accueillit avec une profo reconnaissance en laissant pour la mière fois, couler ses pleurs.

Alors commença la lutte de l'affec et du dévouement contre la mort bl et menaçante, planant sur cette couc

Elle fut vaillamment engagée et so nue cette lutte.

Pas un instant le pauvre blessé ne laissé seul.

Toujours auprès de lui, de nuit co de jour, veillèrent la tendresse d'une re infatigable, l'amitié d'une sœur.

On le disputa avec acharnement maine de l'ange noir.

Oh ! les longues, les tristes jour les dures et lourdes veilles !

Et cela se prolongea jusqu'au mo où la fièvre, enfin jugulée, fit plac morne abattement des grandes dé sions physiques.

Ce jour-là, le blessé reprit la connaissance claire du monde extérieur.

Il voulut parler. On lui imposa le silence, un silence absolu.

Il ouvrit pourtant la bouche. Il prononça des paroles émues, pleines de larmes, des paroles de reconnaissance pour les amis penchés sur lui, pour le colonel, si bon, si généreux, pour le médecin, soigneux et empressé, pour sa mère, pour Isabelle de Folligny.

—Vous, mademoiselle, — murmura-t-il avec un pâle sourire, — je crois ne pouvoir vous aimer davantage. Je m'aperçois que mon affection a encore grandi. Pardonnez-moi de vous le dire !

—Chut ! — interrompit-elle. — Vous n'avez plus de fièvre. Le docteur est plein d'espoir. Tenez-vous tranquille. Nous vous guérirons.

—Plus de fièvre ! — soupira-t-il. — Mais... je suis si faible.

Il éprouvait maintenant cet état de misère organique qui est pire que l'exaltation : la prostration des forces, le délaissement de la chair, l'épuisement de l'énergie.

Il lui semblait être plus près de la mort.

Et, la voyant seule dans la chambre, il lui demanda :

—Est-ce que maman n'est pas avec vous ?

—Non, — répondit-elle. — Je l'ai envoyée se reposer un instant.

—Ah ! Tant mieux ! — Pauvre maman ! —Mais vous-même, mademoiselle, vous devez être écrasée de fatigue ? Songez donc, voici plus de quinze jours que je suis là, que j'encombre ce bon colonel.

—Taisez-vous, — ordonna-t-elle, — voyant que l'émotion le gagnait. Le colonel est ravi de ce qu'il a pu faire, et, moi, je me porte comme un charme. Il me fallait ce régime. Je commençais à engraisser, à m'alourdir.

Il sourit en considérant la taille souple et élégante de son interlocutrice.

—Toujours bonne ! Vous êtes bien la plus adorable créature qui soit au monde.

Il ajouta avec une affection indicible du regard :

—Enfin, si je ne puis vous remercier moi-même, il y a quelqu'un qui le fera à ma place, quelqu'un que vous connaissez bien......

—Qui donc ? — demanda-t-elle, troublée, oubliant la prescription du silence.

—Vous savez bien qui ! Mon frère de lait, Pierre Audouars.

Et, se soulevant avec effort, il parut chercher quelque chose.

—Oh ! je vous en prie, — fit-elle, l'obligeant à se recoucher, — ne faites pas de mouvements. Vous allez me faire gronder par le docteur. Dites-moi ce que vous désirez. Je vous le donnerai moi-même.

Il resta quelques secondes immobile, très pâle, le souffle court.

—Vous avez raison, il ne faut pas que je remue, — reprit-il. — Je crois que je vais mourir, mademoiselle Isabelle. Je n'ai donc que peu de temps...

Et avec un geste affectueusement suppliant, il demanda.

—Mes habits sont-ils là, ou bien les a-t-on emportés ailleurs ?

La jeune fille chercha autour d'elle. Elle aperçut un veston suspendu dans un angle de la pièce, à un patère.

Elle le prit.

—Est-ce là le vêtement que vous demandez ? — interrogea t elle.

Il fit de la tête un signe affirmatif. Puis, très faible, avec des saccades.

—Dans la poche, — articula-t-il, — un papier. Prenez et lisez.

Elle fit ce qu'il désirait.

Elle lui montra divers papiers.

Il en désigna un.

—Tout de même, — c'est heureux que maman ne soit pas là. Je vous dois beaucoup de reconnaissance, mademoiselle. Je crois m'en acquitter en partie en vous remettant ceci. Lisez cette lettre. Elle vous fera plaisir. J'aurais eu un gros chagrin de mourir sans vous l'avoir fait lire.

Et, comme épuisé par ce flot de paroles, il dit :

—Allons ! Je me tais. Il me semble que je vais dormir. Lisez à votre loisir.

Il avait un sourire très doux sur les lèvres. Elle eut peur de ce calme extraordinaire.

Il lut son inquiétude, il la rassura affectueusement.

—Je me sens mieux, je vous l'assure. C'est du bon sommeil qui me vient.

Et, se retournant sur l'oreiller, il ferma les yeux.

Elle resta un instant debout au chevet, anxieuse, écoutant la respiration.

Il ne s'était pas trompé. C'était "du bon sommeil". Le souffle était normal.

Alors, plus tranquille, elle vint s'asseoir près de la petite table sur laquelle reposaient la lampe et les divers objets nécessaires aux soins du malade.

Elle ouvrit le manuscrit d'une main hésitante.

Il lui semblait qu'en le faisant, elle touchait à un objet sacré, quelque chose comme une relique, et c'était une crainte pieuse qui la tenait.

Elle y jeta les yeux néanmoins et, dès les premiers mots, elle comprit.

Une sorte de lueur fulgurante l'aveugla.

Cette lettre que le blessé l'avait priée de lire, c'était le testament d'Audouars.

Le testament ?......

Une immense secousse ébranla Isabelle.

Un torrent de pleurs ruissela de ses yeux.

—Ainsi, — se dit-elle à travers ses sanglots, — voilà comment il m'a aimée, comment, il m'aime, lui que je n'ai su ni deviner ni comprendre.

Voilà la cause, l'explication de son mutisme.

Tandis que je flottais entre ces deux tendresses, tandis que je me défendais contre les paroles de l'autre, lui, Pierre, il lisait sur mes traits mon incertitude et mes doutes.

Il sacrifiait son propre bonheur, son propre amour, il prononçait sa sentence, laissant à Dieu le soin de l'exécuter, ne gardant pour lui même que le droit d'assurer mon bonheur, de m'aimer au delà de la mort.

Elle s'interrompit. Une épouvante l'envahissait tout à coup.

—La mort ? ... Est ce que ? ... Pourquoi Savarias m'a-t-il donné cette lettre à lire ?

Et c'est un testament...... On n'ouvre les testaments qu'après la mort de ceux..

Elle glissa du fauteuil, à genoux sur l
tapis de la chambre.

—Seigneur, Seigneur implora-t-elle,—
faites que je me trompe, faites que cett
horrible pensée ne soit qu'une folie d
mon cerveau ! Qu'il vive, qu'il vive e
c'est pour lui pour lui seul que je vivrai
Car vous le savez, ô mon Dieu et je le sai
aussi à cette heure,— c'est lui que j'aim
que j'ai toujours aimé !

Et ses yeux cherchaient le ciel au tr
vers des ombres de cette chambre où su
un lit de cruelles souffrances reposait u
mourant un mort peut-être......

La mort ! La mort ! toujours la mort
Pourquoi cet horrible cauchemar pou
quoi ce spectre de deuil dans cette nui
dans ce silence funèbre ?

Elle se releva éperdue.

Elle tendit l'oreille.

Il lui sembla que tout bruit de respir
tion avait cessé.

Palpitante, elle se pencha sur la co
uhe.

Et voici que lentement très lenteme
le blessé ouvrit les yeux des yeux imme
ses dont on ne voyait que le blanc sous
faible clarté de la lampe.

Il parla comme on p[illegible]le en songe
phrases brèves mais nettes.

—Ils ont soif.— Oh ! Qu'il fait cha
—On étouffe.— De l'eau ! Il est mor

—Oh ! — se dit Isabelle dont la te
reur croissait, — a-t il eu la même pe
sée que moi ? Son esprit est-il avec eu
là-bas ?

Est ce une hallucination ou une
sion ?

Le dormeur parlait plus lentement pl
posément.

—Un autre, — un autre encore !
Pauvres noirs !— Ah ! un blanc !
C'est lui, Pierre, Pierre est tombé ..
Héricourt le relève. Il tombe encore !

Debout au pied du lit, les mains te
dues [illegible] l'excès de l'angoisse, Isabe
jetait [illegible] Dieu une prière désespérée,
rouche. Elle faisait violence au ciel.

Quelques mots, les derniers, errère
comme un son vague sur la bouche
blessé :

—Ah ! Il se relève, il marche —
marchent tous. — De l'eau ! Voilà
l'eau !

Et un long soupir s'exhala de sa poitrine ses traits grippés se détendirent.

Le repos apaisa cette face douloureuse.

La vision de souffrance avait pris fin.

Isabelle demeura là, à le contempler.

Il était parfaitement calme.

Sa poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement.

Avec des précautions, elle allongea les doigts, elle toucha le pouls du malade.

Il était fort et plein, mais mesuré. La fièvre n'était pas revenue.

—Elle revint vers la table, — elle voulut relire le manuscrit.

Un pas très léger l'avertit qu'on entrait dans la chambre.

Elle se retourna et vit le bon visage de Mme Savariau.

—Déjà relevée ? — fit-elle d'un ton de doux reproche. — Vous vous êtes reposée à peine deux heures, maman ?

Elle lui disait "maman" avec l'affectueuse familiarité de son âge, comme elle l'avait entendu dire à Abel lui-même.

La vieille femme sourit doucement.

—Deux heures suffisent à mon âge. C'est votre tour.

—C'est toujours mon tour. Je ne fais q. e me reposer.

—Vous en avez plus grand besoin que . — insista la mère.

Et, montrant son fils immobile :

—Comment va t-il depuis que je ne suis venue ? — questionna t-elle.

—Je crois qu'il va aussi bien que possible. Il dort.

La vieille femme s'assura de ce qui disait la jeune fille. Puis :

—Je crois que le bon Dieu me le laissera, fit elle. — Je l'ai tant prié !

—Moi aussi, — répondit Mlle de Folligny avec élan.

Mme Savariau vint prendre sa place dans le fauteuil.

—Allons, mademoiselle Isabelle, soyez raisonnable. Vous avez veillé la nuit dernière. Allez dormir cette nuit. J'y suffirai Je n'ai plus sommeil. Il n'est qu'onze heures. Vous avez le temps de rentrer chez vous.

Elle se laissa convaincre.

Le malade allait mieux, selon toute apparence. Il était sous la garde de sa mère.

Et puis, elle-même se sentait un peu lasse, et, d'ailleurs, les pages qu'elle venait de lire lui emplissaient l'esprit de rêves étranges, de rumeurs inconnues. Elle éprouvait le désir de se retrouver seule un moment.

En passant devant le cabinet de son oncle, elle y vit de la lumière.

Le colonel travaillait.

Il demanda à sa nièce des nouvelles du blessé et voyant qu'elle se retirait, il jeta sur ses épaules son manteau, boucla son ceinturon et, l'accompagna jusqu'à la rue de Chanaleilles.

Depuis qu'elle veillait le malade, elle était attendue jusqu'à minuit par la fidèle Justine Lerminet.

Ce soir-là, en rentrant, elle lui trouva la mine longue.

—Qu'as tu, ma petite Justine ? — demanda-t-elle avec sollicitude, — on dirait que tu as pleuré ?

—Je n'ai pas pleuré, mademoiselle, mais je ne suis pas contente tout de même.

Et la gentille soubrette confia à sa maîtresse que, depuis plus de deux mois, son cousin Jérôme Blaisot n'avait pas donné signe de vie.

Isabelle se sentait toute disposée à la plaindre, lorsque l'aimable fille ajouta :

—S'il n'est pas plus sérieux que ça, je l'oublierai aussi. Je ne suis pas embarrassée pour trouver des épouseurs. C'est vrai que Jérôme me plaisait plus que les autres mais il y a quelqu'un de plus avantageux que lui, il y a M. Fritz, — mademoiselle sait bien, — M. Fritz, le valet de chambre de la comtesse.

Et, songeant au pauvre Savariau étendu sur son lit de souffrance, Isabelle éprouva un peu d'affliction à trouver Justine si volage.

—Pourtant, — se dit elle, — tout est pour le mieux. Ce n'est pas Jerôme, de cette façon, qui aura le désagrément de rompre. Et quant à ma chere Justine, elle est déjà aux trois quarts consolée.

Elle acheva la nuit sur des rêves plus doux, se promettant de faire parler Savariau dès que le médecin l'aurait permis.

Le lendemain, en s'éveillant, elle re-

eut des mains de sa mère un billet que lui adressait le colonel :

"Tu peux prendre tout le jour de repos, — lui écrivait son oncle. Le docteur sort d'ici. Il nous a enfin rendu l'espoir. Notre ami est hors de danger. Mais il lui faudra beaucoup de soins et une longue convalescence."

Aucune nouvelle ne pouvait réjouir plus complètement Isabelle... Indépendamment de la chaude amitié qu'elle avait vouée à l'agent, et qui s'intéressait à son prompt rétablissement, elle avait encore pour lui un attachement spécial, un peu égoïste, presque superstitieux, qui lui montrait dans la personne d'Abel comme le gardien et le bon génie de sa destinée.

Elle ne tint donc compte de la lettre de son oncle que pour s'habiller plus vite et courir au chevet du malade.

Elle le trouva mieux portant, en effet mais fort attristé.

Maintenant que la mort s'éloignait de lui, Savariau sentait peser plus lourdement sur lui le poids des responsabilités encourues. L'esprit rendu plus libre par le recul des menaces du corps, s'inquiétait des conséquences de l'événement. Une plainte montait des lèvres du blessé.

Plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte. L'agent s'enfonçait de plus en plus dans de mornes rêveries, en un mutisme douloureux.

Le colonel vint lui-même l'interroger à ce sujet.

Alors le pauvre garçon vida son cœur avec des larmes.

—Mon colonel, — confessa-t il, — je viens de m'apercevoir que ma maladresse entraînait des conséquences plus graves que je ne le croyais.

Une lettre que je possédais, une lettre que vous m'aviez remise et dans laquelle M. d'Héricourt m'indiquait d'avance les étapes de la mission, m'a été volée par ces bandits.

Je suis un homme fini, brûlé, déshonoré.

Je suis un malheureux !

Et il pleurait comme un enfant, lui qui ne pleurait jamais.

Derrien le rassura du mieux qu'il put, affecta de rire de ses craintes, bien qu'i[l] éprouvât lui même les plus vives inquié[tudes].

tudes.

Ne venait-il pas d'apprendre, en effet qu'une mission anglaise se préparait [à] remonter le Nil jusqu'à ses sources, e[n] partant de Khartoum pour se dirige[r] vers le Kordofan ?

Le Kordofan ! C'était le terme indiqu[é] de la mission Breton.

Le colonel ne laissa néanmoins rie[n] voir de ses alarmes.

—Bah !—répondit-il aux doléances d[u] blessé, — nous ferons encore de la jol[ie] besogne ensemble, mon cher ami. Présen[tement] l'essentiel est de vous rétablir.

On était en novembre.

Il y avait six semaines que l'agen[t] avait été frappé.

Par mesure de prudence, on n'ava[it] rien divulgué de cet attentat.

Les coupables pouvaient donc croire [à] l'impunité.

Elle leur était à peu près garantie. L[es] agents secondaires, monnaie de Savaria[u] n'étaient ni assez forts, ni assez informé[s] pour qu'on pût leur confier d'aussi délic[a]tes recherches. Le seul Guermeur, sty[lé] par Savariau, son maître et son am[i] avait pu recueillir çà et là quelques re[n]seignements utiles.

Il était donc urgent de remettre s[ur] pied le plus tôt possible le seul homm[e] capable de tenir tête à la coalition d[es] intérêts ennemis.

—Ce qu'il faudrait à notre bless[é] avait déclaré le médecin,— ce serait u[n] séjour de trois mois dans une station d[u] Midi, sur les bords de la Méditerrané[e] afin de remettre en état le poumon a[t]teint.

Une station dans le Midi,—cela n'éta[it] guère dans les moyens de Savariau ni d[e] sa mère.

Dans la carrière périlleuse qu'il av[ait] embrassée, on ne fait pas fortune.

C'était donc un souci nouveau, c[ar] l'hiver s'annonçait rigoureux, et un [re]froidissement pouvait introduire la t[u]berculose dans ces poumons où le co[u]teau d'un assassin ne lui avait que tr[op] bien ouvert la voie.

On en était là des incertitudes et [des] craintes, lorsqu'un événement se prod[uisit]

sit que l'on put considérer comme miraculeux.

Un matin, Mme de Folligny, après quelques hésitations, aborda sa fille pour lui dire avec une timidité insolite.

Isabelle, j'ai une faveur à te demander.

—Vous, maman ! — s'écria la jeune, —que signifie ?

—Ecoute-moi, mon enfant. Après ce qui s'est passé entre nous, après mes tristes aveux, je ne devrais plus te parler en mère. Je n'ai plus droit à ton respect.

Un sanglot lui avait coupé la voix.

Isabelle ne l'avait pas laissée reprendre Elle s'était jetée impétueusement à son cou, la couvrant de baisers, mêlant ses larmes aux siennes.

—Maman, maman,—lui disait-elle en l'étreignant, la tutoyant pour que la protestation fût plus vraie, la caresse plus chaude au cœur,—je te défends de me dire de ces choses. Tu es ma mère. Rien ne m'empêchera de te chérir et de te vénérer.

Alors, peu à peu, la mère avait recouvré son calme. Elle avait pu expliquer à sa fille que la faveur qu'elle en attendait c'était qu'elle consentit à recevoir Samuel Walter qui sollicitait un entretien particulier avec la jeune fille.

Bien que surprise et même contrariée d'une telle démarche, Isabelle avait consenti, ne voulant point refuser à sa mère, qu'elle trouvait maintenant pâle et changée, ce que celle ci nommait une faveur.

L'entrevue avait eu lieu le lendemain même de ce jour.

Elle avait été solennelle et émouvante, si émouvante même que la jeune fille en était restée ébranlée, se croyant le jouet d'un rêve.

Samuel était entré dans le salon de Mme de Folligny, grave et recueilli, d'un recueillement presque religieux.

Ce n'était plus l'homme au front hautain, à l'œil sec qu'elle avait connu jusqu'alors et dans lequel elle ne voyait qu'un ennemi.

Celui qui se présentait à elle avait le front rayé d'une ride profonde, les paupières humides.

Pourtant, elle avait été glaciale dans son accueil.

—Vous avez désirez me parler, monsieur,—avait-elle dit,—je vous écoute.

Elle avait fermé elle-même les portes du salon et l'avait invité à s'asseoir.

Il ne s'était point assis.

Tout au contraire, il s'était avancé vers elle respectueusement.

—Mademoiselle, — avait-il répondu, avant de vous exposer l'objet de ma visite particulière, j'ai, d'abord, ayant été coupable, à vous demander pardon.

Et il avait fléchi le genou devant elle, faisant sa confession sincère avec des larmes dans les yeux et dans la voix.

Oui, il avait été coupable, grandement coupable.

Puisqu'elle savait, par sa mère ellemême, le drame de leur passé commun elle était le juge naturel dont la sentence pouvait les réhabiliter ou les flétrir à jamais. Il avait fait le mal, mais il voulait le réparer.

Et il avait commencé cette réparation.

Elle l'avait relevé, ne voulant point voir à genoux cet homme qui avait des cheveux blancs.

Déjà ébranlée, elle lui avait demandé ce qu'il entendait par le mot "réparation" et quel en était le commencement qu'il invoquait.

—Mademoiselle,—avait répondu Walter, — je sais aussi quel est l'homme auquel vous prodiguez ce dévouement. Je connais cet homme pour l'avoir combattu naguère. Aujourd'hui, je l'admire et suis tout prêt à le servir.

Mais il lui reste des ennemis puissants et nombreux. Je les connais aussi bien que lui-même. Seul je peux le protéger contre eux.

J'ai su que le médecin qui le soigne a ordonné son transfert dans le Midi. Je viens d'acheter à Beaulieu une villa que je mets à votre disposition et à celle de votre mère. Transportez-y votre blessé. Soignez-le et faites-moi seulement la grâce de me considérer désormais comme le premier de vos serviteurs.

Très émue, Isabelle avait eu, néanmoins, une dernière méfiance.

—Et qui m'assure, monsieur, que ceci n'est pas un piège tendu à cet homme ?

Samuel Walter ne s'était point irrité de cette remarque.

—Vous êtes en droit de ne point me croire sur parole, mademoiselle. Mais consultez M. le colonel Derrien, votre oncle. Je suis en mesure de lui fournir, aussi bien qu'à M. Savariau lui-même, la preuve de ma loyauté.

XIX

ALLIANCE

Ce fut une scène d'une imposante grandeur qui se déroula, trois jours plus tard, chez le colonel, entre ces trois hommes si différents, Paul Derrien, Samuel Walter et Abel Savariau.

L'agent était assis dans un ample fauteuil.

Au moment où entra son ancien adversaire, il se souleva pour le saluer.

—Ne faites pas de mouvements, monsieur, — dit l'Américain. — C'est moi qui vous dois le salut. — Vous êtes un glorieux blessé.

Et s'approchant de lui, il ajouta avec noblesse.

—Avant de vous demander votre main, je tiens à vous montrer que je crois avoir mérité cet honneur. Et, d'abord, je dois me justifier.

Je n'ai pris aucune part à l'attentat dont vous avez été victime. J'en ai ignoré le projet. A dire le vrai, je tenais à recouvrer certain papier que vous m'aviez fait signer à Monte Carlo, d'un faux nom.

—Du nom de... votre fils, n'est-ce pas, monsieur Walter ?

—Du nom de mon fils. Je n'essaierai point de nier un fait qui est depuis longtemps, je pense, à votre connaissance. Cette pièce était compromettante pour lui, inutilement et injustement.

Je tenais à la recouvrer.

On me promit de me la rendre. Je ne m'inquiétai pas des moyens.

Voilà ma faute. Je la confesse sans restriction.

—Ainsi, — demanda l'agent, — ce n'est pas vous qui avez dénoncé à vos alliés la supercherie par laquelle je me suis fait passer pour votre frère ?

—Je vous répondrai avec la même franchise que je ne pouvais le faire pour l'excellente raison que, pas un instant, je n'avais soupçonné une supercherie aussi audacieuse. Vous aviez fort bien joué votre rôle. Le premier doute qui m'ait assailli n'a pris naissance que le jour où j'ai appris de mon banquier que personne n'avait touché le chèque délivré par moi à ce faux Philéas.

—Et, — demanda encore Savariau, — ce n'est pas vous qui avez mis M. Helmann sur la voie de la découverte en signalant la présence de Philéas à Dinard ?

La voix de l'Américain se fit sourde et son front s'inclina :

—M. Helmann, mon fils, est devenu spontanément mon plus mortel ennemi, le jour où il s'est aperçu que le repentir était entré en moi.

L'entretien se poursuivit quelques minutes encore sous cette forme étrange et presque discourtoise d'interrogatoire.

Il fallait que le repentir dont parlai[t] Samuel fût bien sincère pour que l'or[-]gueilleux Yankee consentît à se laisse[r] questionner de la sorte. Et, plus qu[e] ses affirmations, cette preuve morale éta[-]blissait sa bonne foi et l'absence de tout[e] arrière-pensée.

On en vint enfin au chapitre immédi[a-]tement intéressant.

Très simplement, très noblement, Sa[-]muel renouvela son offre de mettre à [la] disposition de Savariau la villa qu'il v[e-]nait d'acheter à Beaulieu, déclarant qu'[il] était prêt à fournir une preuve plus con[-]cluante encore de son dévouement dési[n-]téressé.

—Laquelle, monsieur ? demanda [le] colonel Derrien.

L'Américain tira de sa poche un m[é-]moire à couverture de couleur.

—Voici, — dit-il, — l'acte de ven[te] notarié. Je suis prêt à signer entre v[os]

mains une donation de l'immeuble à telle personne que vous désignerez : Mme ou Mlle de Folligny, ou M. Savariau lui-même.

L'agent eut un brusque tressaillement en même temps que l'officier.

—Vous êtes un homme de cœur, monsieur Walter, dit Abel en tendant la main à celui dont, si peu de temps avant, il avait été l'implacable adversaire.

Jamais poignée de mains ne fut plus énergique, ni plus loyale.

Le colonel s'avança à son tour et dit en souriant :

—Savez-vous monsieur Walter, que c'est une véritable alliance que nous concluons là ? Me permettrez vous de vous demander quelle est là dedans la part que vous vous faites à vous-même, l'avantage que vous en pourriez retirer ?

—Colonel, — répondit l'Américain, — je pourrais vous répondre que c'est déjà un avantage que de pouvoir se rendre le témoignage d'avoir réparé, ne fût-ce qu'en partie, le mal qu'on a pu faire.

Mais je n'essaierai pas de vous donner le change, encore moins de me le donner à moi-même. Tout homme a, en ce monde, une ambition ou un rêve, à moi est de redevenir digne de la femme que j'ai aimée autrefois et dans l'existence de laquelle je ne suis entré que pour y porter la douleur et l'humiliation.

La destinée, je la reconnais, lui a été, néanmoins, plus propice qu'à moi.

Epouse fidèle, elle a reçu sa récompense dans les vertus de sa fille, et c'est le spectacle de ces vertus qui, plus que tout le reste, m'a ramené au bien.

Au contraire, je n'ai eu moi, pour châtiment de mes fautes qu'un fils aux perversités duquel je n'ai que trop aidé par mes leçons autant que par mes exemples.

S'il agrée à la mère d'Isabelle de Folligny que je consacre à son bonheur la dernière part de ma vie, je croirai que Dieu m'a pardonné les crimes de sa première moitié.

Il se fit un moment de silence entre les trois hommes également émus.

—Monsieur,—fit Savariau, — je voudrais vous traduire ma sympathie présente en paroles assez fortes pour effacer en vous le souvenir de mon hostilité passée.

J'aimerais surtout à vous exprimer par des faits plus que par des mots ma gratitude envers votre générosité.

Je ne sais malheureusement rien qui puisse me permettre un tel témoignage envers vous. Les événements me fourniront peut être une occasion.

—Monsieur Savariau, —interrompit Samuel,—il est un point peut-être sur lequel, consulté par moi, vous pourriez m'aider de vos conseils.

Je tiendrais ces conseils pour aussi utiles, concluants que les preuves de fait auxquelles vous avez fait allusion.

—Interrogez en ce cas, monsieur. Je répondrai selon mes moyens.

L'Américain parut lutter contre un scrupule délicat.

—Dans votre admirable campagne de recherches qui vous permit de nous tenir tous si longtemps en echec, il vous fut donné de rencontrer sur votre chemin une femme aussi perfide que belle, aussi, intelligente que perfide.

—La comtesse Hedwige de Stohlfeld voulez-vous dire ?

—Oui, la comtesse Hedwige.

Cette femme m'a souvent fait peur.

Tout est raisonné chez elle.

L'amour même ne lui fait pas commettre de fautes qu'elle ne puisse ou ne sache réparer. Ce n'est pas au point de vue de son action contre la France que je vous parle d'elle en ce moment.

Cette action-là, je la connais. Peut-être même pourrais-je vous fournir quelques renseignements précis à ce sujet.

Non, ce n'est pas de cette action-là que je vous parle.

Ce que je voudrais savoir, c'est le motif de la haine implacable contre deux femmes qui ne lui ont jamais fait de mal

Je vous ai dit mon admiration sincère, enthousiaste même, pour Mlle de Folligny—Quels sont, les connaissez-vous, les motifs de la haine d'Hedwige de Stohlfeld contre Isabelle de Folligny ?

Savariau sourit en fin psychologue qui s'est fait observateur.

—Etes vous donc si naïf ou si ignorant des choses féminines, monsieur Walter, que vous ne sachiez point que la

motif d'une haine de femme c'est toujours la jalousie ?

Et, comme l'Américain s'étonnait, ne comprenait pas comment une créature aussi réservée qu'Isabelle avait pu alarmer la jalousie de la belle Allemande, Savariau lui fit sommairement l'histoire des amours de Mme de Stohlfeld et d'Héricourt, celle de la rivalité inconsciente d'Isabelle, de l'attentat commis sur la jeune fille à l'île Sainte-Marguerite, enfin de la démarche de la comtesse chez la Férulard, démarche à laquelle il avait en partie assisté.

Au nom de la Férulard, Samuel Walter avait tressailli.

—Ah !—fit-il,—vous croyez que c'est elle qui a livré à la Stohlfeld le secret dont celle-ci s'est servie pour frapper la fille en lui jetant la honte de sa mère ?

—Vous ai-je dit cela ?—questionna Savariau.— Je ne le pense pas.

—Ne m'avez-vous pas dit que Mme de Stohlfeld s'est rendue chez Mme Férulard.

Savariau narra son entrevue avec la femme auteur, l'intéressante conversation qui s'en était suivie, comment il avait pu reconstituer la scène précédente entre elle et la comtesse Hedwige.

— Et, tenez, — poursuivit l'agent, — laissez-moi vous dire que, de ce côté-là, vous avez peut-être à vous instruire. Il convient que vous élucidiez par vous-même d'obscurs problèmes, car certaines choses ne me paraissent pas claires. Si je ne me trouvais point dans l'état lamentable où je me vois réduit, je les eusse mises au point. Mais ce que je ne puis faire vous le pouvez. Croyez-moi, cela en vaut la peine, dans votre intérêt et celui de Mme de Folligny.

L'Américain regarda son interlocuteur avec inquiétude.

—Que voulez-vous dire ? — interrogea-t-il.—De quelles choses obscures entendez-vous me parler ?

—J'entends par là des points douteux, des choses indécises d'un passé qui est vôtre et non pas mien. Veillez sur la Férulard. Il y a dans la vie de cette femme des ténèbres qui couvrent des mystères. Prenez garde, monsieur Walter, à n'être point éternellement la dupe de cette aventurière !

—La dupe ?—s'écria Walter, que ce mot avait galvanisé.

— Oui, — acheva Savariau. — Rien ne me prouve que cette femme ne vous a pas constamment menti depuis plus de trente ans, qu'elle n'a pas joué à vos dépens un jeu qui ne profitait qu'à elle-même. — Peut-être que les registres de l'état civil de Marseille vous fourniraient d'intéressantes révélations.

Samuel ne parlait plus.

Il s'était levé en proie à une agitation fébrile.

Ses lèvres remuaient sans parvenir à articuler un son.

Des questions s'y pressaient, suscitées par les paroles énigmatiques de l'agent, et auxquelles, avec une foudroyante rapidité, son esprit répondait lui-même.

A la fin il parut recouvrer son calme.

Spontanément, il revint vers le blessé et lui prit la main qu'il pressa à plusieurs reprises, avec une énergie qui suppléait au défaut de termes expressifs. Finalement, il dit :

—Merci ! Je crois vous comprendre. J suivrai votre conseil.

Et au moment de prendre congé de ses deux auditeurs, il revint brusquement vers eux et, s'adressant à Paul Derrien, cette fois :

—Colonel, — fit-il, — avez-vous eu vent du projet d'expédition que l'Angleterre envoie en ce moment de la haute Egypte dans le Soudan ?

L'officier tressaillit. Il ne s'attendait pas à cette question.

—Oui, — répondit-il, — j'en ai entendu parler. Avez-vous quelques renseignements à ce sujet ?

Walter tira de sa poche un imprimé en quatre pages et le tendit.

— Lisez vous-même, colonel. Voici le plan élaboré à Paris par le comte Otto de Stohlfeld en personne.

Vous pourrez y voir que le gouvernement britannique a accepté le projet, qu'il le seconde même. Quant aux avantages commerciaux, — très problématiques, — d'une semblable expédition, ils ne sont stipulés que pour justifier les dépenses très certaines de la campagne aux

yeux des jingoes londoniens qui ont eu la naïveté de mettre des sommes d'argent dans l'affaire.

Paul Derrien avait déjà, d'un œil rapide, parcouru l'espèce de circulaire tirée à un très petit nombre d'exemplaires qu'il tenait à la main.

—Pouvez-vous me laisser ceci ? demanda-t il au Yankee.

—De grand cœur, — répliqua Samuel, — et je crois m'acquitter ainsi de ma dette et répondre à la confiance que vous m'avez témoignée.

Derrien tendit à son tour le document à Savariau.

—Lisez cela, mon cher, — lui dit-il,— et donnez-moi votre avis.

L'agent se mit à lire, et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, son front s'assombrissait. Un pli se creusait entre ses sourcils.

A la fin, se tournant vers le colonel, il fit cette simple remarque :

—L'expédition devait partir de Khartoum vers le 25 octobre. J'ai été frappé le 5 du même mois, et nous sommes au 28 novembre. — Ah ! le coup était bien monté.

—Que voulez-vous dire, Savariau ?

—Je veux dire, — gronda l'agent, et des larmes de rage impuissante jaillissaient de ses paupières, — que pendant que je suis ici, cloué sur un fauteuil, la bande anglaise doit être déjà dans le marais de Bahr-el-Abad, je veux dire que la lettre d'Héricourt leur était indispensable, et qu'elle leur a bien servi !

Il demanda au colonel de lui faire passer une carte d'Afrique.

—Oh ! — fit il, — se consolant un peu à la parcourir des yeux, — il y a encore loin du Nil Bleu au Bahr-el-Chazal. Je connais les Anglais. Ils mettront plus de temps à se rendre de Khartoum à El-Obéid que les nôtres pour franchir la distance qui sépare le Dar-Banda de l'Ouateb.

Allons ! On peut espérer encore. Il y y un mois à peine que les habits rouges sont en chemin ; il y en a dix que nos héros battent la brousse.

—Vous avez raison d'espérer, mon ami, — conclut le colonel. — On a reçu hier des nouvelles au ministère par la voie du Wadaï. La colonne avait atteint la station de Rafaï, sur la rivière Mhomou.

—Alors ! — fit Savariau avec enthousiasme, — ils toucheront au but. Dieu les protège. Vive la France !

—Vive la France ! répéta gravement l'Américain. Mon pays lui doit son indépendance. Je saurai travailler à sa gloire.

—Ce que vous faites pour elle en ce moment, monsieur, — répondit le colonel ému, — vous donne déjà droit à notre reconnaissance.

—C'est le commencement de la réparation, — acheva Samuel Walter ; — c'est aussi, pour moi, celui de la réhabilitation.

Ils se séparèrent sur ces paroles. L'entente était conclue désormais. Il ne leur restait plus qu'à coordonner leurs divers efforts et, malheureusement, en ce moment, Savariau, le plus actif des trois, était réduit à l'impuissance.

Sa présence chez le colonel avait été fort bien dissimulée.

D'ailleurs, cette disparition de l'agent, depuis près de deux mois, ne laissait pas que d'inquiéter ceux qui avaient tramé le guet-apens.

Habitués par une longue suite de défaites et de surprises aux métamorphoses de ce Protée, ils se demandaient à bon droit, quel avatar nouveau préparait leur redoutable et insaisissable ennemi.

Mais ce silence les rendait plus circonspecte, les tenait dans l'immobilité.

"La prudence est la mère de la sûreté" — enseigne le proverbe.

Ils restaient donc tranquilles, provisoirement.

Il est vrai que cette tranquillité à Paris n'empêchait pas Otto de Stohlfeld de se remuer beaucoup ailleurs.

Tous les jours, Savariau pouvait lire dans les journaux anglais ou allemands des nouvelles dont il connaissait la provenance

Elles concernaient toutes, ces nouvelles, la marche de la mission Breton.

Hier, c'était la rumeur venue on ne savait d'où, de la mort du chef de l'expédition ; aujourd'hui celle d'un soulèvement des tribus noires, de l'agression de la colonne par un chef redouté.

—Et demain, — disait Savariau, beaucoup plus rassuré, — on nous apprendra qu'ils sont tous morts de faim, qu'ils ont été dévorés par des cannibales, ou par le simoun. Tant que ces bruits-là circuleront, je n'aurai pas beaucoup d'inquiétude. On veut tâter l'opinion, décourager les énergies, faire désarmer ou abandonner nos héros.

....

Cependant le mois de décembre était venu, Mme de Folligny et Isabelle avaient fait leurs malles, donnant à Justine un congé de quelques mois, afin qu'elle pût retourner au pays et préparer sa famille à l'idée de son mariage avec l'excellent Fritz Hopkirch.

Mme Savariau, de son côté, avait fait un trousseau complet pour son cher malade, lequel commençait à marcher seul dans sa chambre.

Enfin, le 10, Samuel Walter vint annoncer qu'il avait retenu, pour le surlendemain, cinq places de lits-toilettes sur la ligne du P.-L. M.

—Vous continuerez jusqu'à Beaulieu —directement,—dit-il à Savariau, — j'ai besoin de m'arrêter quelque temps à Marseille.

Qu'allait-il sortir désormais de cette inaction forcée de l'agent ?

QUATRIÈME PARTIE

DANS LES PLIS DU DRAPEAU

I

A BEAULIEU

Beaulieu, joli nom, site admirable, morceau du ciel tombé sur la terre où il enchasse son azur sur un chaton de roches grises limitant le firmament, comme pour bien marquer que l'ange déchu qui ravit ce coin du paradis ne peut sortir de cet étroit domaine où il a apporté l'Eden.

C'est qu'en effet Beaulieu est le joyaux de prix de cette côte, si riche, qui est elle-même une parure de joyaux. Nulle part, sauf à Monaco peut-être, la mer n'est aussi parfaitement bleue. Cette crique taillée par un Génie exilé du ciel, s'arrondit comme une vasque à partir du promontoire de Saint-Jean, cap ombreux et vert qui semble borner là toute l'admirable rade de Villefranche. Un port en miniature, des jetées pour bateaux de plaisance, au-dessus d'une eau langoureuse, pareille à une femme endormie et rêvant d'un amour sans nuages, des villas somptueuses cachant leur splendeur sous des voiles de verdure, le grand panneau de roches qui ferme ce décor, où court, dissimulé par les oliviers, les palmiers et les mimosas, le blanc lacet de la Corniche, tel est ce lieu enchanteur qui porte son nom en vedette, ainsi qu'une coquette affiche ses prétentions à l'indéfectible beauté.

Les heureux de la terre s'y sont donné rendez-vous. Il n'y a point de place sous ce ciel, semble t il, pour la plainte des douleurs humaines.

Et pourtant, existe-t il un endroit sur la machine ronde où le soupir ne s'exhale, où la souffrance n'exerce son empire ? Peut être y a-t il, en ces villas discrètes, dans les lumineuses ampleurs de ces hôtels à noms britanniques, des cœurs qui gémissent, des cerveaux pleins de doute et d'angoisse ?

Oui, il y en a. Là-haut, au-dessus du splendide à mi-côte, escaladant le mur de roches, se dresse une maison toute blanche, avec des toits de tuiles rouges et des volets verts.

C'est là que, depuis un mois, se sont installées Mme et Mlle de Folligny, Abel Savariau et sa mère.

La maison appartient, disent les gens du pays, à un richissime Americain, dont le nom n'est encore que vaguement connu. On ne sait pas davantage ceux des habitants de la villa.

Mais on peut les voir, tous les jours descendre par le petit chemin qui conduit à la maison blanche, ou suivre les pentes de la Corniche. Ils viennent jusqu'au bord de l'eau bleue. Souvent ils s'embarquent tous les quatre sur un bateau que guide un seul marin.

Alors, l'homme, un convalescent, aide à la manœuvre de concert avec le matelot, l'aviron à la main, prudemment toutefois, car on assure qu'il se remet des suites d'une blessure grave, d'un duel sans doute, où il a dû être gravement atteint.

Une des femmes tient la barre : le plus souvent, c'est la jeune fille, une jeune fille si belle qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu d'aussi belle.

Et l'embarcation s'envole en plein rêve, marquant à peine d'une ride légère le front pur de l'onde ensoleillée.

Telle est la vie tranquille que mènent à Beaulieu les quatre échappés de la géhenne parisienne, une vie de repos et de tranquilles plaisirs, au sein desquels se rétablissent leurs santés ébranlées.

Mme de Folligny se relève lentement, mais sûrement, de ses secousses morales.

Quant à Abel Savariau, il est déjà virtuellement rétabli.

Cette existence de rentier lui pèse. Il lui arrive d'en faire l'aveu.

Mais c'est à Isabelle, à la seule Isabelle qu'il confie cet aveu.

—Voyez-vous, lui dit-il, en hochant la tête, ceux qui, comme moi, ont toujours eu une existence active, presque tourmentée, ne peuvent jamais se faire à ces repos prolongés. Il leur faut le mouvement et le travail, la dépense de l'esprit et du corps.

Je ne suis point à mon affaire ici, et mieux que toutes les consultations de la Faculté, mon impatience de rentrer dans ma vie antérieure me prouve que je reviens à la santé.

Isabelle sourit à ces confidences. Elle les comprend.

Elle non plus n'est pas la femme des longues oisivetés, des loisirs vides où l'esprit se meut machinalement, à la merci des caprices ou des nonchalances du corps.

Il lui faut l'essor de la pensée, les élans du cœur, les luttes de la volonté.

Ici, c'est la monotonie quotidienne, le prévu d'une vie réglée et ordonnée, ce qui convient aux êtres déjà las, qui aspirent à la contemplation paisible des horizons approchant de l'au-delà.

A vingt-six ans, ce qu'il faut à la femme, c'est l'amour agissant, le dévouement, le sacrifice, l'oubli de soi-même et des banalités du jour.

Isabelle vit ici entre deux femmes, dont l'une, robuste et forte, sortie du peuple, n'a jamais connu les miévreries du farniente mondain, dont l'autre, au contraire, créature d'indolence et de passivité, a toujours subi l'influence du temps et des milieux.

Et si elle admire l'énergie de cette femme du peuple qui mourra sur la brèche sans avoir connu la fatigue, même dans le désœuvrement, elle ne peut se défendre d'une commisération affectueuse pour cette fleur délicate et fragile, trop secouée par la tempête, et qui est sa mère, Elena de Folligny.

A celle-ci, c'est bien le séjour qui convient, le régime qu'il faut.

Il y a plus de vingt ans que la veuve du général n'est revenue en ce pays où elle est née, où s'est écoulée son enfance. Et, comme dans le mythe antique, depuis qu'elle a touché la terre natale, voici que cette terre lui rend progressivement la santé et la force.

Il n'est pas jusqu'à sa beauté, cette beauté jadis fatale et qui la rendit célèbre, qui ne refleurisse sous ce ciel de saphir, aux caresses de cette brise tiède, propice aux frêles plantes qui n'ont pour fin que de charmer.

A quarante-sept ans, Elena Andranos a recouvré l'éclat de la jeunesse.

Et Isabelle la considère avec admiration, une admiration qu'elle laisse déborder de ses lèvres en paroles pleines de sincères flatteries :

— Oh ! maman, maman, si vous continuez, vous allez porter un tort grave à votre fille. Je n'oserai plus me montrer près de vous.

Elle sourit, la pauvre femme faible, demeurée enfant malgré les années.

C'est avec des propos semblables qu'on l'a toujours bercée.

Et elle est heureuse de se retrouver belle après avoir craint un instant de voir s'effacer ses charmes sous l'attouchement brutal du chagrin.

Il y a un mois qu'ils sont là, un mois qu'ils se sont séparés de Samuel Walter

à Marseille, où l'Américain est demeuré pour des motifs connus de seul Savariau.

Depuis cette date, il n'a donné signe de vie que par de brèves lettres, indiquant qu'il est absorbé par des recherches exigeant de brusques et coûteux déplacements.

La nouvelle année est venue, et ce jour-là, le 1er janvier, l'ami nouveau et séparé a signalé son souvenir en envoyant les étrennes de l'amitié.

Il y a eu des bibelots de prix, des bonbons fins, venus de Paris, à l'adresse des trois femmes. Pour Savariau, il a reçu, dans un même écrin, trois objets bien différents, — *with kind regards*, — un porte-cigares de millionnaire, un revolver dernier modèle, une jumelle marine incomparable.

—Ceci, — a-t-il dit en riant, — est aussi symbolique que le cadeau des Scythes à Darius : la lorgnette est une allusion à l'œil de la police, elle signifie que je dois voir venir mes ennemis de loin ; — le revolver m'enjoint de les combattre sans pitié comme sans arrêt ; enfin le porte-cigares m'annonce que je verrai leurs vains projets s'évanouir en fumée.

Isabelle avait beaucoup ri de ce symbolisme fantaisiste.

—Nous verrons ce qu'en pensera M. Walter à son retour.—dit-elle.

Or, en attendant que Walter reparût, les jours s'écoulaient avec la même monotonie qui excitait les impatiences de l'agent.

Elle fut brusquement interrompue le matin du 9 janvier par la remise d'une dépêche venant de Paris et adressée à Savariau.

Le télégramme ne contenait que ces mots :

Nouvelles graves. J'arrive. Paul.

L'agent montra le message à Isabelle avec ce simple commentaire :

— Pour que le colonel vienne en personne, il faut qu'il y ait du nouveau.

Il ne se trompait point.

Le colonel Derrien débarqua à Beaulieu, le lendemain, vers une heure.

Savariau et Isabelle étaient venus l'attendre à la gare.

Dès qu'il eût embrassé sa nièce et serré la main à l'agent, il dit, sans périphrases :

—Etes-vous mieux de votre séjour ici mon cher Savariau ?

—Tellement mieux, mon colonel,— répliqua gaiement Abel,—que je ne demande qu'à m'en aller.

—Cela tombe à merveille, car je vais avoir besoin de vous.

—A la bonne heure ! Voilà qui va me changer un peu.

—Suis-je de trop, mon oncle ? — demanda discrètement Isabelle.

Derrien sourit avec mélancolie et l'embrassa de nouveau.

—Après tout ce que tu as fait pour nous, mon enfant, peux-tu poser une telle question ? Tu es au courant de nos soucis. Je tiens même à ce que tu assistes à notre entretien. Les femmes ont souvent des idées qui ne viennent point aux hommes.

Et, comme ils remontaient à pas lent[s] la route, le colonel s'arrêta en un endroi[t] désert, bordé de deux larges haies de mi[mosas] en fleurs.

—J'aime autant vous dire cela tout d[e] suite, — commença-t-il. — Là-haut, j[e] serai un peu occupé par les deux mère[s]. Au moins aurez-vous le temps de réflé[chir], chacun de votre côté, avant de m[e] donner vos impressions.

Il leur révéla alors le motif de sa déci[sion] un peu précipitée.

Trois jours plus tôt, un courrier éta[it] venu d'Afrique.

Il portait de mauvaises, ou plutôt d'a[larmantes] nouvelles.

La mission Breton n'avait pas enco[re] atteint les frontières du Mitton.

Elle rencontrait d'innombrables dif[fi]cultés, des obstacles tout à fait impr[é]vus.

La mauvaise volonté des peuplad[es] noires était évidente.

Elle était excitée et entretenue par d[es] émissaires musulmans venus du Soud[an] supérieur, des régions du Darfour et [du] Kordofan obéissant eux-mêmes sans a[u]cun doute à des excitations de meneu[rs] européens, Italiens ou Anglais.

Ce n'était pas tout.

Le colonel avait vu à Paris même Samuel Walter.

Celui-ci était soucieux. Sans aucun doute ses soucis avaient pour cause des préoccupations intimes et personnelles.

Interrogé par le colonel, auquel il avait livré spontanément des avis qu'il tenait lui même de la légation des États Unis, Walter avait révélé que la mission anglaise partie de Khartoum, s'avançait à marches forcées dans la direction du Sud Ouest.

Elle avait pour objectif évident de barrer la route aux Français

—Un conflit est donc imminent, — termina le colonel, — conflit d'autant plus terrible que l'un des chefs de la colonne anglaise, peut-être même le chef principal, est un transfuge, un ancien officier français.

—Helmann, sans doute ? — laissa échapper Savarian.

—Vous l'avez dit, — murmura Derrien sourdement. Je ne prononcerai pas ce nom maudit.

—Mon frère ! — s'exclama Isabelle, en joignant les mains. Mon frère... traître,

—Hélas ! C'est le seul titre qui lui convienne désormais !

Je suis donc venu, mon ami, pour prendre votre avis. Il y a quelque chose à faire, évidemment, mais quoi ?

Je n'ai pu résoudre tout seul cette question. J'espère avec votre aide prendre au plus tôt une résolution.

Faut-il envoyer un émissaire ?

Y a t-il lieu de demander au gouvernement lui-même d'intervenir par une action prompte et décisive ?

Savarian hocha la tête. Le problème était épineux.

—Vous aviez raison, mon colonel. Cela demande réflexion.

Il se mit à marcher en silence sur la route, les yeux baissés, l'esprit en ébullition.

Isabelle, palpitante les mains tordues, le cœur et les yeux gros de larmes, répétait :

—Mon frère ! Mon frère ! Un traître ! Oh ! mon Dieu ! Mon Dieu !

—J'allais oublier de vous remettre ce qui vous concerne, — dit l'officier.

Et il tendit à Savarian une lettre que celui-ci eut toutes les peines du monde à déchiffrer, tant l'encre en était pâle, l'écriture tremblée.

Elle venait de là-bas. C'était Pierre qui l'avait écrite.

—Mon cher Abel, — disait Audouare, — ces lignes te parviendront-elles ? Je l'ignore. Je les confie à Dieu en même temps qu'à notre courrier, Ahmadou, un tirailleur sénégalais, un héros noir dont je raconterai quelque jour, si je te revois, les exploits aussi obscurs que sa personne.

Nous sommes dans une situation critique. Tout nous manque, hors le courage et l'amour de la France. J'en suis à mon quatrième accès de fièvre, moi si fier jadis de ma résistance aux climats équatoriaux.

Le commandant Breton est assez malade en ce moment, et je le supplée le mieux que je peux. Héricourt est tout simplement admirable, et si nous ne l'avions pas, je crois que toute gaîté serait bannie du milieu de nous. Il me disait l'autre jour : "—Audouare, je suis destiné au fer ou au plomb. Tout le reste ne peut rien contre moi."

"Et il est certain que tout semble glisser sur ce garçon-là. Il est de fer ; il vit dans la pestilence des marais comme une couleuvre, dans la flamme du soleil comme une salamandre. Je n'ai jamais vu son pareil.

Toute gaîté mise à part, mon cher Abel, notre situation est grave.

Je ne sais si nous arriverons au bout de nos peines.

Les noirs, les Arabes surtout, nous suscitent toutes sortes d'ennuis. Nous avons dû marcher le fusil à la main tous les jours et toutes les nuits depuis un mois.

Le plus grave, c'est que nos ennemis avoués ne sont pas les plus redoutables.

On sent qu'une haine tenace, venue de loin, une haine froide et raisonnée, coordonne et guide ces mauvaises volontés.

Et la lettre se terminait sur un souvenir corroboré d'un vœu.

—Il est des choses que je ne puis dire qu'à toi seul Tu sais quelle est l'image gravée au fond de mon âme. S'il t'arrive de voir ou d'approcher la chère créature aime-la pour moi. Ne lui dis rien de

mon secret ; mais, si la certitude de ma mort parvient jusqu'à toi, alors seulement, dis-lui que ma dernière pensée aura été pour elle.

Il venait d'achever sa lecture et de passer la main sur ses yeux humides lorsqu'il vit Isabelle de Folligny venir vers lui.

—Monsieur Abel, — lui demanda-t elle très grave, — me croyez-vous folle ?

Il la considéra avec stupeur :

—Folle, vous ? — Vous êtes le cerveau le plus sain, l'esprit le plus lucide que je connaisse. Pourquoi cette étrange question ?

—Afin que vous n'éprouviez aucune surprise de l'idée que les paroles de mon oncle on fait naître en moi.

—Et quelle est-elle, cette idée, mademoiselle ?

—Ecoutez moi, — reprit-elle, en posant sa belle main blanche sur le bras de Savariau. — Vous êtes le frère de Pierre et assez mon ami pour me comprendre. Je ne veux pas que mon frère, à moi, puisse se trouver aux prises avec le vôtre. J'aime Pierre Audouars.

—Vous aimez Pierre, — répondit-il, profondément ému.

—J'aime Pierre, je l'aime depuis longtemps, depuis la première heure où je l'ai vu, sans doute. Mais j'ignorais cet amour ! je me trompais sur son caractère et sa nature. Aujourd'hui, je vois clair, je lis en moi,

Si Pierre meurt, jamais,— entendez-moi, mon ami, et retenez mon serment,— jamais un autre amour fera battre mon cœur. Je resterai fidèle à son souvenir.

Savariau hésita, puis demanda, indécis, timide :

Et...l'autre ?...le capitaine d'Héricourt

Une fugitive rougeur monta aux joues d'Isabelle.

—Vous avez eu raison, monsieur Abel, de prononcer ce nom. Il me rappelle qu'un instant j'ai pu me tromper sur mes propres sentiments.

Et, grâce à cette erreur, j'ai fait souffrir, sans le vouloir, deux hommes de cœur, deux frères d'armes, faits pour se chérir.

—Et qui se chérissent quand même, mademoiselle.

—Je le sais. Aujourd'hui cette équivoque n'est plus possible. Mon cœur s'est prononcé en connaissance de cause. Il appartient à Pierre.

—Comme le sien vous appartient, mademoiselle Isabelle,—dit l'agent en tendant à la jeune fille la lettre qu'il tenait encore toute ouverte dans sa main.

Elle lut ces lignes d'adieu du vaillant soldat.

—Oh ! fit-elle —pourquoi la pensée ne peut-elle trouver des ailes pour le corps Comme la mienne m'aurait promptement transportée en ce coin d'Afrique où nous allons pourtant aller ensemble n'est ce pas monsieur Savariau ?

Derechef les yeux d'Abel trahirent sa stupéfaction.

Isabelle sourit.

—Vous croyez que j'avais raison tout à l'heure de vous demander si vous ne me croyiez pas folle ?

Et comme il ne répondait pas elle redevenait sérieuse.

—Non, je ne suis pas folle, mon ami. Vous allez me comprendre. Puisque de la même mère sont nés deux enfants puisque l'un de ces deux enfants est un traître il faut que l'autre se jette en travers de la trahison.

Il faut que Simon Helmann ne parvienne à combattre sa patrie et ses frères qu'en passant sur le cadavre d'Isabelle de Folligny.

Savariau demeura un instant immobile, sans voix.

Puis solennellement, il se découvrit, e comme l'avait fait naguère Samuel Walter, mais pour de tout autres motifs, i plia le genou devant la jeune fille.

—Mademoiselle de Folligny,—dit il, i n'y a rien en France d'aussi grand qu vous.

Elle le releva, pleine d'enthousiasme e de résolution.

Une heure plus tard, le colonel Der rien, vaincu dans ses dernières résistances, s'était rendu à ses arguments. Il eu pourtant une objection suprême.

Et...ta mère ?...demanda t-il, les larmes aux yeux.

—Ma mère,—répondit l'héroïque créature,— donnera sa fille à la France, comme Mme Savariau lui donne son fil

D'ailleurs n'aura-t-elle pas pour veiller sur elle, vous d'abord mon oncle, et aussi l'homme généreux dont nous recevons l'hospitalité et qui ne vit plus que pour elle ?

On arrêta les lignes du projet étrange, mais grandiose, auquel on venait de s'arrêter.

Il fut convenu que le colonel ferait partir de Paris le brave et vigoureux Guermeur,—qu'accompagnés de ce solide comparse, Savariau et Isabelle partiraient aussi secrètement que possible, traverseraient l'Italie, s'embarqueraient à Brindisi pour Djibouti, afin de doubler les étappes et de rejoindre la mission française en traversant l'Abyssinie, la voie la plus courte qui leur fût ouverte.

—Nous pouvons y être en deux mois —avait dit Savariau.

La veille du départ, il adressa à Samuel Walter une brève missive.

"Je ne puis attendre votre retour pour vous exprimer ma gratitude. Je pars. On vous expliquera pourquoi. Mais je m'acquitte en partie en vous répétant mes paroles de Paris : "Interrogez la Férullard." Veillez sur celle qui vous est chère... Je vous recommande ma mère. Et maintenant, au revoir, s'il plaît à Dieu !"

II

LA VÉRITÉ

Cette lettre, l'Américain la reçut à Paris des mains du colonel.

Il avait le même front soucieux qu'à leur première rencontre.

Derrien n'osa l'interroger.

Il apprit, toutefois, incidemment que Walter venait de Marseille.

Et com[illegible] il s'étonnait qu'étant si près de la rive [illegible]e, il ne se fût pas détourné un seul jo[illegible]our aller voir ses amis et ses obligés [illegible] Beaulieu, le Yankee répondit.

—Non, colonel, je n'ai pas voulu. Sur une indication un peu vague de M. Savariau, j'ai poursuivi des recherches qui ont été presque couronnées de succès

Il me reste encore un témoignage, décisif, celui-là, à recueillir.

M. Savariau me le signale dans la lettre que vous venez de me remettre.

S'il est conforme à ce que je crois être la vérité, Dieu aura été pour moi moins sévère que je ne le méritais.

Mais en même temps il aura ôté au cœur de la pauvre femme qui fut ma complice involontaire une angoisse et un remords tout aussi immérités que l'indulgence céleste à mon égard.

Paul Derrien eut en partie le soupçon de cette vérité poignante dont lui parlait son interlocuteur.

Ce fut d'une étreinte émue qu'il lui serra la main en lui disant :

—Tous mes vœux pour que vos désirs se réalisent. Quelles que soient les fautes de votre passé, vous avez droit aux récompenses du sort.

Ce même jour, Samuel Walter se fit porter rue Gallilée au logis de la comtesse de Stohlfeld.

Hedwige était chez elle et ne fut pas peu surprise en recevant la carte de Samuel.

Il y avait plus de six mois qu'elle ne l'avait vu

Le retour de cet homme la surprit et l'inquiéta tout d'abord.

Mais elle avait foi en son étoile et aussi en son intelligence.

Ce n'était pas pourtant que depuis l'été écoulé elle eût fait un grand usage de ses moyens intellectuels, en plein chômage.

Elle était fort désœuvrée, en effet la belle comtesse et elle s'ennuyait.

Depuis qu'elle avait conclu une alliance politique avec son mari, le comte Otto avait pris en mains la direction de leurs communes affaires.

De la sorte l'intrigante "Polonaise" avait été reléguée au second plan.

Elle n'avait guère travaillé que pour l'Angleterre.

Or, travailler pour Otto, c'était travail- pour l'Angleterre.

Une note très polie — trop polie même — lui avait été adressé en "haut lieu". On lui signalait avec ménagements, il est vrai, — que certaines nouvelles intéressant l'empire avaient été connues du Royaume-Uni bien avant de l'être par l'Allemagne.

C'était un mauvais son de cloche pour l'espionne.

En outre le fidèle Hermann avait été mandé brusquement de l'autre côté du Rhin. Là, tout en lui signifiant son élévation au grade de chef d'escadrons, politesse à laquelle il avait été très sensible, on lui avait fait comprendre qu'il ferait sagement en stimulant le zèle de la comtesse de Stohlfeld, qui paraissait se ralentir.

Hermann, excellent courrier, autant que gaffeur sincère, n'avait eu rien de plus pressé que d'informer l'adorée du mécontentement déguisé dont il avait reçu la confidence.

L'appréhension que la comtesse avait éprouvée, au premier moment, à la vue de la carte de Walter, fit donc place à une réelle satisfaction.

Quoique cet homme vint lui dire ce ne pouvait être que du nouveau.

Or du nouveau dans sa situation c'était pain bénit.

En l'allongeant d'un peu de sauce en le cuisinant habilement, elle en pouvait faire un plat présentable en haut lieu un mets qui fit oublier le peu de saveur de ses communications précédentes réputées de médiocre valeur.

Elle reçut donc l'Américain avec un empressement sur la cause duquel celui-ci ne se méprit point un seul instant.

Après l'échange des formules de politesse, les reproches de pure forme sur le long temps écoulé depuis la dernière entrevue, la comtesse, pressée d'en venir au fait, posa la question attendue de son visiteur :

—Et parmi les événements politiques, cher monsieur, en est-il un qui en ces derniers temps vous ait paru de quelque importance ?

Il répondit par un coup droit à cette insidieuse question.

—Parmi les événements auxquels je m'intéresse, il n'en est qu'un, madame qui ait quelque importance à mes yeux et je ne vous cacherai pas qu'il m'a fort mal disposé à l'égard de votre mari.

—Ah ! vraiment !— s'écria Hedwige, affectant de sourire, — et qu'a donc bien pu faire ce pauvre Otto pour vous désobliger si fort ?

—Un acte que je qualifierais presque d'indélicatesse, si je ne savais que la morale de M. le comte de Stohlfeld est depuis longtemps, à l'abri des scrupules.

—Ho ! ho ! je vois que vous êtes sérieusement prévenu contre lui.

—Aussi sérieusement qu'on peut l'être, madame.

—Vous me bouleversez. Que vous a-t-il fait encore une fois ?

Samuel répondit pesant ses termes avec intention.

—M. le comte de Stohlfeld a engagé sans mon autorisation, sans me prévenir même dans une entreprise pleine de hasards pour ne pas dire de périls, une personne sur les décisions de laquelle j'avais le droit d'être consulté.

La comtesse joua la surprise avec une incomparable virtuosité.

—Une personne sur laquelle vous avez des......droits ? — demanda-t-elle.

—Je n'ai point dit que j'avais des droits sur cette personne, mais seulement que j'avais le droit d'être consulté su ses actes.

—Je ne connais aucune personne qu vous tint de si près, monsieur Walter— Ah ! si, pourtant, il y avait ce peintre, c M. Philéas, un homme fort amusant, m foi ! Mais je pense que vous êtes au jourd'hui aussi édifié que nous-même sur l'authenticité du personnage.

—Ne jouons pas au plus fin, mada me,—fit sérieusement le Yankee.—Il n s'agit point ici de l'agent Savariau, su qui un attentat d'une souverain maladresse a été commis—également mon insu—et qui, présentement se cach sans doute afin de mieux préparer une surrection désastreuse pour vos intérê

—Nos intérêts, voulez-vous dire ? fit remarquer Hedwige en insistant sur première personne du possessif.

Samuel n'y prêta aucune attention poursuivit :

—Non, madame, il ne saurait ê question de l'agent Savariau, même carné en mon problématique par Philéas Walter.

La personne dont je parle, et que v avez connue, est le capitaine Helma

—M. Helmann était donc votre rent ? — demanda-t-elle le plus na ment du monde.

—L'ignoriez-vous ?—répondit l'Américain, hésitant.

—A dire le vrai, j'en avais comme un vague soupçon, à le voir si constamment, si familièrement auprès de v Mais, je l'avoue, ce n'était là qu'une hypothèse, analogue aux bruits qui en faisaient un fils de Mme de Folligny.

—Hypothèse que, cependant, vous n'avez pas craint de vulgariser, madame.

—Oh ! comme tout le monde, monsieur Cela n'avait pas de conséquence.

—Si peu de conséquence, en effet, que vous l'avez jetée à la face d'une fille innocente, l'obligeant à rougir de sa mère.

—Mlle de Folligny m'avait insultée gravement monsieur. Il peut se faire qu'en lui répondant je me sois un peu départie de la réserve qu'on a l'habitude de garder en de pareils sujets.

—Et voilà un manque de réserve qui m'obligera peut-être à tuer, un de ces jours, M. le comte Otto de Stohlfeld.

—En vérité, vous iriez jusque-là ? Je ne savais pas à Isabelle de Folligny un si chaud protecteur. Sa mère aurait le droit d'en être jalouse.

—Encore une ironie malheureuse et qui ne fait que corroborer mon envie de rechercher en M. de Stohlfeld le responsable de vos venimeuses insinuations.

Mais trêve de propos malsonnants. Ce n'est point l'honneur de Mlle de Folligny que je me suis proposé de défendre. Il est au-dessus des attaques.

C'est celui du capitaine Helmann qu'aucune raison, désormais, entre nous du moins, ne saurait m'empêcher de reconnaître pour mon fils.

En l'engageant dans une expédition étrangère au profit de la seule Angleterre et contre la France dont il porta l'uniforme, M. le comte de Stohlfeld a commis un acte abominable dont je le tiens responsable envers moi.

A ce moment seulement la comtesse se rendit compte du danger de la situation.

Elle comprit qu'entre cet homme et son mari une haine implacable allait surgir.

Ils ne s'étaient jamais beaucoup aimés jusque-là.

Leur inimitié serait mortelle, car elle connaissait la farouche ténacité de Walter.

Or, elle avait intérêt à ce que son mari ne mourût pas encore.

Bravement, elle se jeta entre les deux adversaires éventuels.

—Monsieur, — dit-elle, hautaine, — mon mari ignorait certainement les liens qui vous unissent à M. Helmann. D'ailleurs, c'est M. Helmann lui-même — il est assez grand garçon pour cela — qui est venu s'offrir spontanément au choix du comte de Stohlfeld.

Que ce soit-là l'acte d'un assez mauvais Français, je ne saurais le nier. Mais laissez-moi vous dire que si vous aviez des preuves concluantes de vos.. droits, vous venez les proclamer bien tard.

Et, avant que Samuel pût lui donner la réplique, elle ajouta, très ingénument, en mordillant le bout de ses ongles roses :

—A moins que vous n'ayez dissipé depuis peu des doutes assez excusables sur une paternité aussi lointaine que nébuleuse ?

—Que signifient ces réticences, madame ? questionna Samuel frémissant.

—Rien autre que ce que j'y mets, monsieur. Votre.. fils est né en France, pays où, de par la loi, la recherche de la paternité est interdite.

Or, il peut arriver une multitude d'erreurs dans les actes de l'état civil lorsque la légitimité d'une filiation donne pour origine à un enfant une famille dans laquelle il n'est que substitué.

—Vous en dites trop ou pas assez, madame ?

Hedwige s'était levée, glaciale, signifiant le congé au visiteur.

—J'en ai trop dit, probablement, monsieur, mais j'estime qu'il y en a assez sur ce sujet. Je n'ai pas à vous renseigner là dessus. Peut-être trouveriez vous dans Paris des personnes qui pourraient préciser ce qui n'est pour moi qu'une hypothèse sans intérêt, d'ailleurs.

Elle n'avait pu rien tirer de Samuel. Elle le renvoyait sans façon.

—Allons ! se dit-il en sortant. — Savarian a raison. Il n'y a que la Férulard qui puisse me donner le mot de l'énigme.

Et, sans retard, il courut chez le bas-bleu, rue de Maubeuge.

Elle n'attendait pas plus cette visite

que ne l'avait attendue la comtesse de Stohlfeld.

Mais contre celle-ci, du moins, Walter avait des armes.

C'était lui qui avait fait de cette femme ce qu'elle était aujourd'hui, lui dont la générosité lui avait fourni cette richesse mobilière qui lui avait permis de faire dans le monde où elle vivait, figure de femme savante et lettrée, lui qui, depuis plus de trente ans, alimentait ses dépenses, sans que jamais il en eût obtenu d'autre service que celui de garder le silence sur sa faute originelle.

De ce secret, elle avait largement vécu.

Et voilà que Mme de Stohlfeld, venant après Savariau, il est vrai, lui jetait le même avertissement de doute, l'informait qu'il pouvait bien être la dupe d'une créature sans scrupules.

Une colère, ou plutôt un dépit, le gagnait d'avoir été si longtemps le jouet de sa propre crédulité autant que de ce silencieux chantage.

Et, malgré tout, un désir le hantait, le désir que ce chantage fût réel, que la duperie existât, le désir de s'être trompé trente ans.

N'être pas le père d'Hellman, quelle joie!

Pouvoir se dire que cet être perverti jusqu'aux moëlles, ce monstre au sens littéral du mot, n'avait point été procréé par lui, qu'Eléna Audrianos, la mère d'Isabelle, n'avait pas conçu ce fruit de corruption, — n'était-ce pas un bonheur qu'il eût payé de sa fortune?

Que lui faisaient donc, à cette heure, en regard de cet inestimable avantage, les parcelles, de cette fortune qu'il avait laissé tomber aux mains avides d'Olympe Férulard?

Il entra chez elle l'âme partagée entre ces deux sentiments: le ressentiment contre sa mauvaise foi, l'espoir encore peu certaine de connaître enfin par elle la vérité.

Elle le reçut avec son habituelle prévenance, s'enquérant de sa santé comme de celle de Mme de Folligay, prodiguant les interjections et les superlatifs.

Il l'arrêta assez sèchement dès les premiers mots de compliment.

—Madame Férulard, — lui dit-il, — je viens pour causer sérieusement avec vous.

Elle vit sa mine soucieuse, son front chargé de nuages.

—Est ce que nos conversations ne sont pas toujours sérieuses? demanda t elle.

—Non, — répondit-il froidement, — si j'en crois certaines apparences, certains doutes qui me sont venus.

Voici trente ans que nous nous connaissons, n'est-il pas vrai?

—Il y a même plus de trente ans, monsieur Samuel.

—Il n'importe. Un peu plus, un peu moins. En ce cas, il y a trente ans et plus que vous me mentez indignement.

Elle fit un haut-le-corps brusque, et ne put s'empêcher de pâlir

Si habitué qu'un être humain soit au mensonge, il garde toujours au-dedans de lui l'appréhension de voir ce mensonge démasqué.

—Je ne vous comprends pas, bégaya-t-elle.

—Vous allez me comprendre mieux, reprit Walter. J'attends de vous, d'ailleurs, un acte de sincérité.

E, posément, avec le regard et le ton d'un juge d'instruction, il procéda à un interrogatoire qui la prit au dépourvu.

—Vous vous nommez Olympe Férulard, dit-il, de votre nom de jeune fille.

C'est sous ce nom que je vous ai connue, c'est celui que vous portez présentement.

Cependant, vous avez été mariée à un homme du nom de Helmann, celui-là même dont mon fils, est censé être le fils, de par les déclarations de l'état civil.

—Oui, soupira la femme de lettres, — et vous savez, monsieur Walter, quel sacrifice nous avons fait le jour où nous avons assumé cette responsabilité?

—Ce sacrifice, madame, vous a été payé ce qu'il valait.

Vous étiez vous-même, à cette époque, mère d'un enfant reconnu par vous et par son père et légitimé, plus tard, par un mariage subséquent.

Or, à vous en croire, cet enfant serait mort avant ce mariage, et c'est à lui que vous et votre mari auriez substitué mon fils.

—C'est l'expression de la pure vérité, monsieur Samuel.

L'Américain, qui s'était assis au début de l'entretien, se leva brusquement et attacha son clair regard sur la femme de lettres.

—C'est l'expression du plus pur mensonge, — dit-il brutalement. — Le capitaine Helmann n'est pas et n'a jamais été mon fils, mais le vôtre.

L'enfant mort et déclaré sous le nom de Samuel était bien vraiment celui de ma faute.

Vous n'avez nullement trompé l'état civil ; ainsi que vous l'avez prétendu, vous n'avez trompé que moi et la malheureuse femme dont, pendant trente ans vous avez exploité la crédulité surtout lorsque par suite d'une aberration monstrueuse, je me servis de vous pour la torturer odieusement.

Et n'essayez pas de nier. Je viens de Marseille où j'ai pu constater la régularité des déclarations.

L'enfant confié à vos soins, votre enfant est mort, moins de six mois après sa naissance.

C'est le vôtre qui l'a remplacé et c'est pour avoir connu votre mensonge que le malheureux Helmann, l'homme qui vous avait épousée, vous abandonna et vint plus tard se faire tuer, en 1870, en servant la France.

Au surplus, je ne vous demande rien, rien qu'un aveu.

Tout ici vous accuse.

Ces meubles, c'est moi qui vous les ai payés lorsque vous vîntes de Marseille à Paris lorsque, voulant vous faire une place dans la littérature, vous alléguâtes le besoin d'avoir un salon. Ces potiches, ces bronzes, ces tableaux, vous sont venus de la malheureuse Elena lorsque vous lui vendîtes d'année en année, un silence qu'elle payait trop cher,

Olympe avait baissé la tête. Elle écoutait ces reproches d'un air hypocrite prête à se redresser aux derniers mots.

—De quoi tout cela vous a-t-il servi, nous a-t-il servi à nous-même ? A peine à élever un homme dont la carrière s'achèverait dans une catastrophe épouvantable.

Soudain, le visage de la femme de lettres changea d'aspect.

Une angoisse affreuse le décomposa. Elle crut que Samuel Walter lui annonçait la mort de ce fils pour qui elle avait été criminelle.

—Simon est mort ? — bégaya-t-elle d'une voix entrecoupée.

Walter entrevit la vérité. Il comprit que cette femme si misérable par ailleurs, avait encore des entrailles de mère que c'était là qu'il fallait la frapper afin d'en arracher le cri révélateur.

—Oui, — répondit-il durement, — il est mort.

Alors, sur ce visage convulsé par une douleur atroce, la maternité trop longtemps méconnue fit éclater son témoignage.

—Oui, gémit-elle oui, vous avez raison.

Je suis punie dans mon inutile mensonge par la ruine de mes espérances.

C'était pour lui pour lui, seul que j'avais menti Vous étiez riche vous étiez généreux. C'est vrai j'ai exploité ces qualités et cette fortune au profit de mon enfant. Et maintenant c'est fini, fini à jamais, je ne le reverrai plus.

Ah ! vous n'avez pas à me frapper. Quel châtiment comparable à cette douleur pourriez vous m'infliger ? Simon est mort ! Je puis m'en aller aussi.

Et les mains jointes la face blêmie par l'afflux du sang surexcité, elle tomba à genoux devant Walter, implorant sa pitié.

—Pardonnez-moi, monsieur Samuel ! Voyez à quelles extrémités je suis réduite !

La souffrance n'était pas pour vous. C'était mon cœur, à moi, le cœur de la mère qui devait subir le dernier supplice. Pardonnez-moi, pardonnez au nom de celui que je pleure.

Il eut envie de la détromper, ayant pitié d'elle.

Il ne le fit pas, pensant qu'il serait toujours temps de lui rasséréner le front. Présentement, il avait son aveu Cela lui suffisait.

Samuel Walter se trompait. A peine avait-il franchi la porte du salon que la malheureuse femme s'abattait lourde-

ment sur le tapis terrassée par l'hémorragie célébrale.

III

COURRIER SUR COURRIER

En sortant de chez la Férulard, Samuel revint en toute hâte chez le colonel.

Sa journée était bien remplie, si bien remplie qu'il s'en sentait le cœur léger le front rasséréné.

Derrien le vit bien à son allure au moment où il entra chez lui.

—Vous êtes porteur de bonnes nouvelles, monsieur Walter ? dit-il en tendant la main à l'Américain.

—Oui, répondit le Yankee, les meilleures que je puisse espérer, du moins en ce qui me concerne.

Helmann n'est pas mon fils.

—Ah ! fit le colonel. Je vous en félicite de tout mon cœur.

Et pris d'une certaine inquiétude, il demanda.

—Est-il celui de... ?

Samuel acheva sa pensée en un sens différent.

—Il est le fils de qui il devait être, de Mme Férulard.

Un soupir de soulagement dégagea la poitrine de l'officier.

Alors Samuel lui raconta la double visite qu'il venait de faire.

Il lui dit son entretien aigre-doux avec la comtesse de Folligny, la froide colère de celle-ci, ses dernières paroles indicatrices de la vérité qu'il devait découvrir une heure plus tard chez la femme-auteur. Il lui fit le récit de son entrevue avec cette dernière, se terminant par l'explosion d'un aveu, d'ailleurs attendu.

—Ainsi, — dit Paul Derrien, — cet odieux mensonge a duré trente ans ?

—Plus de trente ans, colonel, puisque le capitaine Helmann a dépassé cet âge. Cette femme a commis une véritable forfaiture, mais je la lui pardonne en considération du poids qu'elle vient d'ôter à ma conscience, et aussi, parce que j'admire, malgré moi, l'amour maternel même en ses forfaits.

—Vous avez raison, — murmura Derrien. — Cette femme aimait son enfant.

Et avec un soupir de regret, il ajouta :

—Quel dommage que cette révélation vienne si tard !

Pourquoi dites-vous cela, colonel ?... interrogea Walter.

—Parce que, si elle était venue quinze jours plus tôt, Isabelle de Folligny ne fût point parti. Elle serait restée près de sa mère, qui a grand besoin d'elle, hélas !

Et il fit part à son auditeur, ému jusqu'aux larmes, de la sublime pensée qui avait guidé l'héroïque jeune fille.

—Elle a voulu se jeter au devant de son frère, l'empêcher de consommer son crime, ou mourir à ses pieds, mettant son cadavre comme une infranchissable barrière entre lui et la trahison.

Il faut remonter jusqu'à l'antiquité romaine pour trouver de pareils exemples. Non, depuis Véturie aux genoux de Coriolan, rien d'aussi simplement émouvant n'a été accompli par une femme.

Samuel Walter avait penché la tête. Il s'essuyait les yeux.

Il la releva brusquement, et regardant son interlocuteur :

—Ne serait il pas possible de la faire revenir sur sa décision ?

Derrien eut un geste évasif.

—Il est bien tard maintenant. Voic[i] quinze jours qu'ils sont partis, et s'il[s] n'ont pas encore atteint la côte abyssin[e] ils n'en sont pas bien loin.

D'ailleurs, comment les prévenir [?] Comment leur adresser une dépêche q[ui] ne soit interceptée ? Et où la leur adre[sser] ? Leurs étapes nous sont inconnue[s]. Ils vont les brûler, n'ayant d'autre obje[c]tif que d'arriver les premiers.

—Mais, — interrompit Samuel, — pourrait-on envoyer une estafette, courrier spécial, avec ordre de les rejoi[n]dre par les voies les plus rapides ?

Derrien secoua la tête négativement.

—Nous n'avons pas de crédits qui permettent d'engager les fonds de l'E[tat] en une semblable entreprise, et les mi[...] sont insuffisants.

C'est une dépense forcée d'une diza[ine] de mille francs au moins.

Walter ouvrit son portefeuille [...] une simplicité expéditive.

—En voici vingt mille, colonel. E[...]

yez l'émissaire. Je prends ces fonds sur les cinquante mille que cet honnête homme de Savariau m'a restitués.

—C'est une noble action que vous accomplissez là, monsieur Walter—répondit Derrien...... Mais sera-t elle efficace ? Réfléchissez bien avant de courir le risque de perdre inutilement une pareille somme !

—C'est tout réfléchi, colonel. Je la perdrai pour la France.

—Alors, la France vous en remerciera. Mais il faut trouver le messager.

—Vous n'avez personne sous la main ?

—Personne dont je sois absolument sûr, c'est-à-dire qui réunisse toutes les conditions de dévouement, d'énergie et d'intelligence.

—Peut-être pourrais-je, moi-même, vous fournir quelqu'un ?

—Ah ! et comment nommez-vous l'homme que vous avez en vue ?

Le Yankee réfléchit un instant. Puis, avec une certaine lenteur, il dit :

—Oui, l'homme que j'ai en vue me paraît apte à cette délicate mission, moins délicate au fond qu'elle n'en a l'air.

C'est un nommé Fritz Hopkirch, naguère valet de chambre de la comtesse Hedwige de Stohlfeld, et qui a quitté cette grande dame parce qu'il nourrit des projets de mariage avec une jeune fille, elle-même femme de chambre chez les dames de Folligny.

Sur les conseils de sa future, ce brave garçon est venu m'offrir ses services. La petite Justine, très prévoyante malgré sa naïveté réelle, a deviné sans doute les projets caressés par moi et s'est dit qu'en s'attachant à mon service son futur époux lui conserverait sa place chez Mme de Folligny à laquelle elle est, d'ailleurs, très dévouée.

Un sourire avait glissé sur les lèvres du colonel.

Walter vit ce sourire et en demanda la raison.

Derrien confia alors à l'Américain très égayé le rôle que Savariau avait joué lui-même auprès de la gentille soubrette et comment, pendant la maladie de ce cousin problématique, la douce Justine avait fort ingénument fait choix d'un autre épouseur.

Les deux hommes eurent un accès d'hilarité qu'ils laissèrent passer

—Tout de même, — ajouta le colonel en riant, — elle ne va pas vous bénir, la petite Justine. Voilà le second mari qui lui passe sous le nez.

—Bah ! — fit Walter, — je le ferai riche à son retour en dotant Justine.

—Oui, — acheva le colonel, — je connais ce Fritz. C'est un garçon intelligent auquel Savariau accordait sa confiance.

—Oh ! — fit le Yankee, — s'il avait la confiance de Savariau, nous pouvons lui donner la nôtre. Je vais l'employer au plus vite.

Il rentra chez lui et se mit en quête de trouver l'Alsacien.

Le lendemain, Fritz se présentait à son nouveau patron.

L'entretien fut bref et décisif. Les hommes de l'autre côté de l'Atlantique n'ont pas l'habitude de traîner en affaires.

—Mon garçon,—lui dit brièvement Samuel, — vous avez beaucoup connu M. Abel Savariau, autrement dit Jérôme Blaisot, n'est-ce pas ?

Et, comme le valet de chambre de la comtesse hésitait, ne voulant pas trahir le secret professionnel, Walter sourit et lui dit paternellement :

—Oui, votre silence confirme les renseignements que j'avais sur vous. Vous êtes discret et fidèle. Vous avez servi chez la comtesse de Stohlfeld au profit de Savariau, c'est-à-dire la France.

Je vous en félicite.

Or, pour vous mettre bien à l'aise, je vous dirai que Savariau est aujourd'hui mon ami. Vous pourrez aller de ma part vous renseigner auprès du colonel Derrien, qui vous a lui-même désigné à mon choix. Voici ce que j'attends de vous.

Et prenant une carte d'Afrique, il expliqua à l'agent subalterne la mission qui allait lui être confiée.

Au lieu de suivre la route de mer, Fritz débarquerait à Alexandrie, y prendrait la voie ferrée et tâcherait de rejoindre la mission anglaise par le plus court. Que s'il n'y parvenait point, il se jetterait dans le sud par Berben, gagnerait l'Abyssinie et ferait l'impossible pour atteindre

Savariau et ses compagnons avant qu'ils se fussent engagées dans les contrées marécageuses du Haut-Nil.

—Vous le voyez, —acheva Walter, — c'est une mission de confiance. De votre zèle et de votre intelligence dépend peut-être la vie des trois personnes auxquelles nous sommes attachés. Vous avez à sauver Savariau, Mlle de Folligny et Guermeur.

—Guermeur et Mlle Isabelle sont là-bas ? fit l'Alsacien en tressaillant.

—Oui, mon ami, dès lors, vous voyez l'importance de votre rôle.

—Bien, monsieur. Je vais partir. Si je n'arrive pas, c'est que je serai mort.

—Il ne faut pas que vous mouriez mon garçon.

—Je ne mourrai pas, dit paisiblement le valet de chambre.

Alors Walter lui remit les vingt mille francs qu'il avait voulu donner au colonel Derrien, promettant au brave garçon une somme égale à son retour, pour son mariage avec la jolie Justine.

—Je me charge d'elle, ajouta t il. Je vais la reconduire auprès de Mme de Folligny. N'oubliez pas que nul — pas même elle — ne doit connaître l'objet de votre voyage. Demain je vous remettrai la lettre que vous donnerez à Savariau et le colonel des recommandations pour les agents français que vous pourrez rencontrer sur votre chemin.

Toutes les mesures étant prises, Walter rédigea la brève épître qu'il confia à Fritz :

"Mon cher ami.

"L'homme qui vous remettra ces lignes vous est connu. Vous pouvez donc vous en remettre à lui du soin de ramener en France Mlle de Folligny. Il est inutile en effet, que votre vaillante compagne s'expose à de plus grands dangers. Vos avertissements étaient sérieux, vos prévisions fondées. L'homme qu'elle est allée combattre n'est pas plus son frère qu'il n'est mon fils. Et maintenant, que Dieu vous garde, et les héros que vous avez voulu sauver. Vive la France !

"Votre ami.

"Sam. Walter."

Soixante-douze heures plus tard, après avoir conduit lui-même Justine un peu consolée jusqu'à la blanche maison de Beaulieu, l'Américain revenait à Marseille serrer la main au brave Fritz sur le pont du paquebot des Messageries qui l'emportait vers l'Egypte.

—Faudra-t-il vous écrire, monsieur Walter ? — demanda le vaillant garçon.

—Toutes les fois que vous le pourrez, mon ami, et quand vous jugerez qu'il en vaut la peine, sans vous compromettre.

Ce ne fut pas une poignée de mains, ce fut une chaude accolade que l'Américain donna à ce valet de chambre improvisé courrier de cabinet.

Et comme il reprenait le train de Nice il acheta un journal de Paris.

Ses yeux furent invinciblement attirés par l'information suivante.

"Nous apprenons la mort de Mme Olympe Férulard, l'écrivain bien connu, l'auteur de tant de livres sur l'hygiène la conservation de la beauté et même de romans assez lestes. Mme Férulard est morte d'apoplexie à l'âge de cinquante-six ans.

Dire que Samuel Walter versa des larmes à cette nouvelle serait évidemment exagérer l'impression de mélancolique pitié qu'il en ressentit.

—Allons ! — prononça-t il en manière d'oraison funèbre,— en voilà une qui aura vu un triste couronnement de son œuvre !

Que Dieu lui accorde pitié !

Dès le lendemain, il s'installa à son tour dans la villa de Beaulieu.

Ce fut alors pour cet homme étrange, et dont la vie avait connu de si formidables péripéties une existence nouvelle, à la fois apaisante et angoissée.

Pour la première fois, en effet depuis trente ans il se reposait.

Il se reposait, s'il est permis de donner le nom de repos à l'oisiveté forcée du corps, alors que l'esprit en perpétuelle agitation, erre en de lointaines aventures à la suite d'êtres chers dont il ignore la destinée.

C'était le cas de Samuel Walter qui tous les jours, d'un œil anxieux essayait

de mesurer, ou plutôt de deviner, sur la carte la marche et les étapes des aventuriers héroïques partis les uns après les autres pour cette sombre terre du soleil où la mort vient presque toujours causer le naufrage de la gloire.

Mais, plus près de lui à ses côtés un souci d'une autre nature détournait parfois son esprit de ces lointaines préoccupations.

N'avait-il pas à soutenir, à consoler la pauvre et faible femme dont il s'était institué le gardien et l'ami dans l'espoir de voir renaître les jours d'un passé irrévocable et refleurir l'amour des premières années, qui n'avait été fécond qu'en douleurs ?

Et un peu de consolation lui venait lorsque, appuyée à son bras, Elena de Folligny, oubliant ses angoisses de mère tournait son cœur vers cet homme qui voulait devenir son époux, et avec des regards humides lui disait.

—Vous êtes bon, Samuel. Vous m'avez bien aimée, moi et les miens. Suffira-t-il que je vous aime pour vous en récompenser ?

IV

SOUS L'ÉQUATEUR

C'est là-bas, dans l'Afrique ardente, au milieu des plaines torrides et des marécages empestés, sous le quatrième dégré au Nord de la ligne équinoxiale.

Le convoi des explorateurs blancs s'avance péniblement.

Il a perdu du monde depuis son départ de la côte, beaucoup de monde : deux des sous-officiers français, une trentaine de soldats noirs sont tombés sur cette route de feu.

Ils dorment quelque part, dans l'immense étendue brûlante, et nulle main amie n'ira déposer des fleurs sur leurs tombes ignorées que le sable ou la brousse effaceront demain.

Mais le reste a survécu, le reste marche encore d'un pas hardi vers le but proposé. Deux fois, trois fois, l'un après l'autre, les divers chefs ont fléchi sous le poids du jour, un seul excepté.

Audouars a été malade, Breton a été malade, le docteur Garneaux lui-même a payé son tribut à la maladie.

Seul, l'invincible Héricourt va de l'avant, la tête haute, le corps souple et frais, usant les montures, étonnant les spahis et les tirailleurs, leur montrant la voie, ranimant, réconfortant tout le monde par sa bonne humeur et ses saillies, ses superbes bravades au destin.

—Le fer ou le feu, — dit il crânement. — Vous pourrez craindre pour moi quand viendra le moment de se battre.

Il est venu, pourtant, ce moment.

On s'est battu, on se bat, on se battra encore. Hier, aujourd'hui, demain.

Chaque jour amène une escarmouche nouvelle. Chaque fois Héricourt est de la partie.

Tandis que Breton et Audouars conduisent les fantassins et l'artillerie, lui, il charge à la tête de ses spahis, sur les quelques chevaux anémiés qui ont survécu aux fatigues de l'effroyable traversée. Ou bien avec les mébara razziés, il organise un escadron volant qui supplée à la cavalerie manquante.

Et l'ennemi cède devant ce tourbillon, et une invisible protection couvre l'impétueux soldat, un archange le couvre de son égide et vole devant lui, écartant balles, flèches et sagaies.

Cependant, la situation de la colonne empire tous les jours.

Elle est entrée maintenant dans la zône des marais pestilentiels.

On avance par saccades, par soubresauts, cherchant des gués, mettant à l'eau, selon les cas, les chaloupes de toile démontables. Il faut marcher dans le limon et la vase où l'on s'embourbe jusqu'à mi corps, se tailler à la hache des sentiers au travers de hautes herbes palustres, pousser devant soi les bateaux, y remonter pour la nuit et stationner des heures entières dans cet océan de verdure flottante dont on ne peut distinguer les bords.

Plus de vivres. On se nourrit de salaisons qui accroissent la soif ardente. A peine, çà et là, un coup de fusil heureux fournit-il aux cuisiniers quelque héron, quelque grue couronnée, quelque flamant au plumage rouge vif : On mange de tout du rat d'eau comme de l'hippopotame.

Plus d'eau potable. Il faut filtrer l'eau croupie du marais et l'additionner d'alcool pour la rendre supportable et digestible.

Plus de bois pour le feu des aliments. On doit couper trois jours d'avance les joncs des marais que le soleil séchera sur les bateaux.

Plus de sel surtout, la grande privation du désert.

Et néanmoins, au milieu de ces luttes et de ces souffrances, ni découragement, ni plaintes. Ces hommes, qui vont mourir peut-être, qui rapporteront de ce prodigieux voyage la tare d'incurables maladies, ne profèrent aucun murmure.

Ils savent la grandeur de la tâche qui leur incombe et le lustre qu'elle doit apporter au renom de la France. Ils n'y failliront pas.

En même temps que pour la France, ils travaillent pour l'humanité, pour les races futures, et même pour ces peuplaces des dégradées, agglomérations d'êtres embryonnaires ou déchus, qui les reçoivent le fer à la main, qui voudraient leur interdire le soleil.

Un moment vient où la lutte redouble, où il semble désormais impossible de faire un pas de plus en avant.

On est sorti, pour quelque temps du moins, de la région marécageuse ; on a trouvé un territoire fertile, riche en bétail, sur les collines plus fraîches du Morou.

Mais voilà que les hostilités redoublent.

Sans qu'on puisse se l'expliquer, les tribus nègres refusent les vivres. Elles passent de la résistance passive à l'agres sion violente.

Il ne s'écoule pas une nuit qu'on ne doive repousser une attaque.

Il faut prendre de vive force les objets indispensables à l'alimentation, coucher en joue les propriétaires récalcitrants qui ne veulent pas même le prix de leur marchandise.

Le lieutenant de vaisseau Breton tient un conseil de guerre.

—Il est manifeste, — dit-il, — que nous sommes en présence d'une mauvaise volonté concertée et guidée par une direction occulte. Je suis d'avis que nous devons prendre une résolution énergique et livrer bataille au gros de nos adversaires qui se cachent quelque part.

Tout le personnel dirigeant de la mission se range à cet avis.

En conséquence, après quarante-huit heures de repos accordé aux troupes de la colonne, Breton, Audouars et Héricourt, entraînant toutes leurs forces, un peu plus de trois cent cinquante hommes se portèrent en avant dans la direction du Nord-Est, vers le territoire du M'Boro, dont le roi nègre paraissait être un des plus acharnés meneurs de la résistance.

Un combat de deux heures livra aux blancs la personne du chef récalcitrant et de ses deux principaux ministres.

Par malheur, on eut à déplorer la perte d'une dizaine de tirailleurs et, fait plus grave, le lieutenant de vaisseau Breton fut lui-même grièvement blessé.

—Audouars, — dit-il en tombant, — c'est à vous que reviennent désormais la charge et l'honneur du commandement.

—Je ne les accepte que pour vous suppléer, mon ami, — répondit l'officier d'artillerie. — En attendant votre rétablissement, je ferai de mon mieux. Comptez sur Héricourt et sur moi.

Et tandis qu'on installait le blessé dans la case même du roi nègre, Pierre et Julien interrogeaient les trois prisonniers.

Toutes leurs conjectures étaient fondées.

Depuis près de trois mois, des émissaires venus du Nord, du Darfour et de l'Egypte sans aucun doute, parcouraient le pays, créant l'agitation, prêchant la guerre sainte, semant les sapèques à pleines mains.

A leurs excitations furieuses, ces envoyés des chefs musulmans du Soudan ajoutaient d'explicites promesses.

L'Angleterre, la puissante, l'invincibl Angleterre, qui possédait l'Egypte et qui bientôt, posséderait le monde entier, al lait envoyer une armée formidable pou chasser les aventuriers français et sou mettre à sa domination les tribus qui s seraient faites leurs alliées.

En revanche, elle comblerait de dons de privilèges les chefs noirs qui embra seraient sa cause et serviraient ses int rêts.

Ces révélations étaient déjà pleines de signification.

Mais il y avait pis encore, et recourant tantôt à la séduction, tantôt à la menace les deux officiers arrachèrent aux captifs de plus importants aveux.

Ils surent ainsi qu'une mission anglaise était partie de Khartoum pour leur barrer la route, que cette mission n'était pas à plus de deux journées de marche du M'Boro, et qu'après avoir poussé devant elle les peuplades noires en avant-garde elle viendrait achever elle-même la ruine de l'expédition française.

—Fort bien, — insista Audouars, — tu as bien parlé ! Nous saurons te récompenser : Mais nous voulons te montrer d'abord ce que peuvent les soldats de la grande nation française.

Dis nous où se trouve la mission des Anglais et qui la commande, et nous irons prendre nous-mêmes leurs chefs pour les obliger à reconnaître les droits de notre glorieux pays.

Si tu refuses de nous la dire,— acheva le jeune généralissime, — demain au lever du jour vous serez pendus toi et tes deux ministres à l'arbre des Fétiches devant ta case, sur la place de ton village.

Cette menace, corroborée par la récente victoire des Français eut tout son effet.

Non seulement les prisonniers firent connaître l'emplacement du camp anglais mais ils révélèrent les noms des deux hommes qui le commandaient.

La stupeur et l'indignation d'Audouars et d'Héricourt furent au comble lorsque parmi les noms ils entendirent prononcer celui d'Helmann.

—Helmann ? — se récria Héricourt,— non, ce n'est pas possible ! — cette vieille moitié de sorcière nous trompe. Helmann ici ?

Audouars hocha la tête.

—Pour que ce noir voulût nous tromper, il faudrait qu'il sût notre mission. En outre comment expliquer qu'il eût cité tout exprès ce nom qui nous étonne.

—C'est vrai, —confessa Héricourt. — Mais comment expliquer aussi qu'Helmann.........

Pierre posa la main sur l'épaule de son frère d'armes.

—Julien, — lui dit-il tristement, — vous avez connu Savariau.

—Hélas ! le jour de notre départ seulement...

—Et vous avez confiance en son jugement, n'est-ce pas ?

—C'est-à-dire que je le tiens, simplement, pour un homme de génie.

—Eh bien, mon ami, dans une circonstance inoubliable de ma vie. Abel Savariau, me montrant mon camarade, me dit avec un accent si terrible que je n'osai protester contre l'accusation :

"Regarde bien cet homme, Pierre, c'est un traître !"

—Un traître ? — s'exclama Héricourt. Savariau vous a dit cela ?

—Oui, il me l'a dit, et, à cette heure, les confidences de ce nègre viennent de me remettre en mémoire les circonstances de l'entrevue au cours de laquelle Abel me tint ce formidable langage.

Et Pierre Audouars raconta à son compagnon l'entretien qu'il avait eu avec Simon Helmann en cette soirée si cruelle pour lui où sortant, de chez Mme de Foligny, il avait rencontré l'officier félon dans la rue, à la porte presque de la maison.

—Et je me rappelle, continua-t-il, qu'il me parla le premier de la mission, m'annonça ma nomination probable, manifestant le désir de s'y faire attacher lui-même et insistant pour que je le recommandasse particulièrement au colonel Derrien.

—Sans doute, accorda Héricourt. Mais il ne me paraît pas moins tout à fait invraisemblable que nous l'ayons là, devant nous ; songez donc qu'il n'y a pas encore quinze mois que nous avons quitté la France, Audouars.

—Je le sais, mais ce ne serait pas une impossibilité. D'ailleurs, partie de Khartoum, la mission anglaise n'a guère eu à parcourir qu'un cinquième de notre trajet.

—Il faudrait donc supposer que le dépit a poussé ce malheureux à trahir ?

—Le dépit ? Peut-être ! — Pour que Savariau l'eût qualifié ainsi à ce moment, il fallait qu'il le connût bien, et que le malheureux n'en fût pas à son coup d'essai.

Ils demeurèrent un moment silencieux. Un nuage passait sur le front de Julien.

—A quoi pensez-vous, mon ami ? — demanda Audouars.

—A bien des choses, — répondit le jeune homme, essayant de secouer la tristesse qui était devenue visible sur son mâle et beau visage.

—Ne pouvez-vous me confier ce qui vous chagrine, Héricourt ?

L'officier se retourna, ému, et prit la main de Pierre.

—Vous savez bien que je n'ai rien de caché pour vous, Audouars. Cependant je n'aurais pas voulu vous assombrir vous même. Je suis un peu superstitieux.

—Ha ! Ha ! — essaya de plaisanter l'officier. — Je m'en doutais.

—Bon ! En ce cas, je vous dirai tout. — Vous savez quel sentiment m'a inspiré Mlle de Folligny ? Je vous l'ai avoué, il y a longtemps.

—Oui, — répondit Audouars, en penchant la tête pour que son compagnon ne vît pas l'altération de son visage.

—Eh bien ! — reprit Héricourt, cet amour ne me porte pas bonheur.

J'ai remarqué que presque tout ce qui m'est arrivé de malheureux en ces derniers temps s'est produit après une rencontre de Mlle de Folligny.

Il souligna sa phrase par ces mots un peu ironiques.

—Elle a le mauvais œil.

Une exclamation presque indignée jaillit de la poitrine d'Audouars.

—Isabelle, le mauvais œil ? — Vous êtes fou, Héricourt !

Il n'avait pas été le maître de son émotion. Elle venait de se trahir.

—Ah ! — fit Julien, en regardant son ami — comme vous avez dit cela !

Mais déjà Audouars s'était ressaisi. Il répondit en souriant :

—Je l'ai dit comme tout le monde, l'aurait dit à ma place.

—Non fit Héricourt, — en secouant la tête. Vous y avez mis une chaleur, une conviction... Tenez, vous l'avez dit comme un amoureux.

—Julien !.. voulut protester l'officier d'artillerie.

—Eh ! mon cher, — poursuivit l'autre doucement, — j'y songe. Il n'y a là rien que de très naturel. Pourquoi une aussi admirable créature n'aurait-elle pas suscité l'amour d'autres hommes ? Ne le mérite-t-elle pas ? Vous lui avez sauvé la vie, Pierre, sans parler, sans exprimer le vœu de votre cœur. Vous êtes digne d'elle, vous. Vous mériteriez qu'elle vous......

—Héricourt ! — s'écria Audouars, — par grâce, taisez-vous.

—Pourquoi me taire, mon ami ? Parce que j'envisage une hypothèse, d'ailleurs très raisonnable ? Serais je moins votre ami, si vous étiez le préféré ? — Et, tenez, laissez-moi vous le dire, — vous êtes le seul homme dont je ne serais pas jaloux.

—Allons ! — fit Audouars en passant son bras sous celui de son compagnon,— laissons là ce sujet de conversation. Comme votre chef actuel, j'ai le droit de vous commander. Parlons d'autre chose.

—De quoi donc pourrions-nous parler ? — fit mélancoliquement Héricourt.

—Mais de nos préoccupations les plus immédiates, du salut de la mission.

—Vous avez raison, — fit le jeune homme, en se secouant comme pour s'arracher à un rêve. — C'est là qu'est notre premier souci. Qu'allons-nous faire ?

—Mon avis, — dit Audouars, — est qu'il nous faut au plus tôt vérifier les assertions de ce roitelet noir et tâcher de reconnaître la position de la mission anglaise.

—Oui, — accorda Héricourt... et pour cela, le plus tôt ne sera que le mieux.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

—Ecoutez, Pierre, je vais vous faire une proposition hardie.

—La hardiesse a toujours été dans vo[s] habitudes, fit Audouars gaiement.

—Oui. C'est peut être un défaut. Ma[is] dans les circonstances présentes, je n[e] crois pas que c'en soit un. Voici mo[n] idée :

Voulez vous que je prenne demain tou[s] mes cavaliers et mes méharistes et que [je] parte avec eux en reconnaissance jusqu'[au] camp anglais ?

Si c'est bien Helmann qui le comma[nde]

de, ainsi que le prétend ce moricaud, je prends l'engagement de vous le rapporter pieds et poings liés.

Ce serait rompre le cercle de fer dont on prétend nous entourer ; ce serait la fin de nos difficultés, sans aucun doute. Les noirs n'auraient plus aucune confiance en des gens qui se laissent surprendre comme des enfants.

Audouars ne put s'empêcher de sourire à l'idée de son ami.

Elle était de celles qui plaisent du premier coup aux âmes vaillantes.

—Hum ! — fit-il, — je devrais vous embrasser pour votre belle audace. Et néanmoins j'hésite à vous laisser tenter un pareil coup.

—Pourquoi hésitez-vous, mon commandant ?

Et Julien d'Héricourt avait pris l'attitude du soldat qui attend un ordre.

—Pourquoi j'hésite ? c'est bien simple : Parce que je me demande s'il est vraiment sage de détacher de notre petite troupe un contingent qui la diminue encore, s'il ne serait pas plus avantageux de porter toute la colonne à la rencontre de l'ennemi éventuel et de l'obliger ainsi à se démasquer.

Héricourt secoua la tête en signe de dénégation.

—Je ne suis pas du tout de votre avis, mon cher général, et je vous propose même d'en référer à Breton en personne. Le docteur m'a affirmé tout à l'heure qu'il allait mieux, et que la plaie ayant saigné abondamment, la blessure ne s'envenimera pas. Il peut donc tenir conseil dans sa tente. Il y a urgence, ce me semble, à prendre une décision à cet égard.

Ce n'est pas, d'ailleurs, une attaque que je vous propose. Je n'emmènerai avec moi que vingt hommes, qu'il est plus facile de dissimuler qu'une colonne comme la nôtre. Avec cette poignée de lascars, je puis approcher le campement anglais assez près pour y faire irruption à un moment choisi et accomplir le coup de main que je vous ai indiqué.

Audouars se rendit à l'avis de son camarade.

Une heure plus tard, le conseil de guerre se tenait au chevet du lieutenant de vaisseau blessé.

Atteint d'une balle à la cuisse droite, Breton avait pu craindre un instant l'amputation.

Or, sous ce ciel brûlant, dans ces régions malsaines, au milieu de ce dénûment absolu, l'amputation équivalait à la mort.

Aussi l'héroïque marin avait-il dit au médecin :

—Soignez-moi comme vous pourrez. Je risque le tout pour le tout. A la grâce de Dieu ! Je ne veux pas vous embarrasser de ma personne. Vous laisserez mon corps sous un arbre avec une croix.

Ainsi préparé au suprême voyage il avait écrit une noble et touchante lettre d'adieu à sa femme et à ses enfants. Puis il avait confié cette missive funèbre à Audouars, avec prière au dernier survivant de la mission de la faire tenir à sa famille.

La destinée avait été propice à ce vaillant.

Il n'avait pas subi l'amputation, il n'était pas mort et il ne mourrait point, affirmait le docteur Garneaux, si l'on pouvait atteindre la crête de quelque haut plateau.

Breton prit donc part au conseil qui se tint près de lui.

Il accepta l'idée d'Héricourt et, sur son avis, il fut décidé que cette idée recevrait son exécution dans la nuit même qui suivrait ce jour.

On était à la fin de mars ; le temps des grandes tempêtes de sable qui bouleversent le Sahara et étendent leurs ravages jusque dans les régions fertiles et cultivées de la zône équinoxiale, était passé.

Il fallait donc profiter des belles journées pendant lesquelles le rayonnement, nocturne, si rapide et si redoutable sous l'Equateur, assurait aux voyageurs la possibilité d'une marche longue sans fatigues excessives.

Héricourt courut au campement et choisit parmi ses hommes les vingt cavaliers les plus solides qu'il put trouver.

Dix seulement avaient des chevaux.

Les dix autres, sous le commandement d'un maréchal des logis qui avait servi dix ans au Sénégal et au Soudan durent enfourcher les dromadaires capturés, un mois avant, et conservés avec d'autant

plus de soin que cet animal est très rare sous ces latitudes où, pour des cause encore inconnues, il vit difficilement.

Des calculs de probabilités fort ingénieusement déduits permirent de supposer avec vraisemblance que le campement de la mission anglaise devait se trouver à une vingtaine de milles dans le Nord-Est.

Héricourt avait acquis en ces quinze mois une trop sûre connaissance des habitudes des populations indigènes pour ignorer qu'il aurait besoin d'un guide sûr en ces parages totalement inconnus pour lui.

Il fit donc sortir de la case où on les tenait enfermés sous la garde des baïonnettes, un des deux ministres du roi du M'Boro. Par son ordre, le noir fut lié sur la croupe d'un méhari destiné à ouvrir la marche.

Cette mesure de précaution prise, l'officier tint au nègre un discours expressif.

—Tu vas nous montrer le chemin· Nous partirons au lever de la lune. Si au point du jour nous n'avons pas vu le camp anglais, je te brûlerai la cervelle de ma main. Te voilà prévenu. Marche droit.

On bâillonna l'homme de manière à supprimer ses cris, s'il lui prenait fantaisie d'appeler au secours.

Alors, en attendant l'heure du départ qui ne devait sonner que vers le milieu de la nuit, Julien d'Héricourt alla s'étendre sur une toile de tente en face de la case où devrait veiller Audouars.

Là, pour la première fois l'impétueux soldat se sentit gagner par l'incantation du désert, par les rêveries de la solitude.

Il vit le soleil descendre rapidement puis tomber comme un bolide sanglant de l'autre côté de l'horizon.

Il vit les collines vertes ou ocreuses se teindre en pourpre, les cimes calcinées des basses montagnes s'embraser comme d'un incendie sous le crépuscule instantané et fulgurant.

Alors une griserie intense le pénétra, un vertige fit vaciller sa tête et se troubler sa vue.

Au milieu de l'étendue, il vit un songe grandir et l'envelopper.

Et l'hallucination fut complète, absolue.

Il perdit la conscience du réel. Ce fut l'hallucination qu'il vécut en ces courts instants.

Elle fut singulière, cette hallucination. Elle se substitua à l'existence ordinaire ; elle emporta le rêveur éveillé en un pays de chimères où le cauchemar se mêlait aux plus enivrantes supercheries d'une espérance pieusement entretenue.

Et quand Héricourt sortit de ce songe prodigieux, il demeura un moment stupide, plongé dans l'hébétude de cette merveilleuse et terrifiante vision.

—Oh ! — se dit-il, — que s'est-il donc passé ? En quelle mystérieuse contrée ai-je été transporté ? N'ai-je pas traversé le royaume des ombres et de la mort ?

Il regarda sa montre. Un quart d'heure s'était écoulé depuis la minute où il s'était allongé sur la toile, en face d l'immense panorama.

Mais ce quart d'heure avait suffi pou éteindre le soleil et jeter la nuit sur l globe.

La lune n'était pas encore levée. courut jusqu'à la case occupée par Pier Audouars.

Il avait besoin de voir son ami, de l parler, pour s'assurer qu'il était bi éveillé, qu'il jouissait de toutes ses facu tés.

—Qu'avez-vous, Julien ? — deman Pierre, surpris par les yeux hagards jeune homme et ne comprenant rien à s trouble.

—J'ai, — répondit Héricourt d'u voix chantante et bizarre, — que je vi de faire un rêve singulier, gracieux terrible à la fois, et que je suis venu v le raconter.

Là, tout à l'heure, à quelques pas la porte, deux formes de femmes me s apparues, sortant de la terre, du mil des champs.

L'une, c'était cette Allemande que aimée et trahie.

Elle est venue vers moi, sans par avec des yeux très tendres. Elle m'a lacé de ses bras, comme une amour passionnée, mais, en même temps, d main droite, elle m'a crevé la poit elle en a arraché mon cœur, et m'a l sanglant sur le chemin.

Alors, l'autre, Isabelle de Foll qui venait derrière elle, s'est approc

son tour. Elle m'a vu mortellement blessé, baignant dans mon sang et comme je la suppliais du regard de remettre mon cœur dans ma poitrine, elle m'a dit :

"Pierre ? Qu'avez-vous fait de Pierre ?" Je n'ai pas su répondre, et j'ai senti que je mourais.

Voilà mon rêve, Audouars. Il me semble que c'est un présage, un emblème de ce qui m'attend, de ce que le sort me réserve. Je vais mourir et Isabelle sera votre femme. — N'est ce pas que ce doit être cela ?

Audouars considéra son ami avec une sorte d'effroi.

Héricourt eut un sourire triste.

—Oui, — fit-il, — je vois dans vos yeux que vous demandez si je n'ai pas été la victime du mirage des sables, de quelque subite insolation......

Non, Pierre. J'ai toute ma raison. Je n'ai jamais été plus sain de corps, et j'ose le dire, d'esprit.

Je n'attends que le lever de la lune pour partir avec mes hommes à la découverte du camp anglais.

J'ai même pris toutes mes précautions pour cela, et vous-même n'auriez pu mieux les prendre. — Tout cela ne peut empêcher que j'ai vu, il y a un quart d'heure à peine, ce que je viens de vous décrire.

Je crois à l'interprétation possible des songes. Les livres saints nous l'enseignent. Pourquoi le mien ne serait-il pas une vision de l'avenir qui m'attend ? Je tomberai victime de la haine de cette femme que j'ai trahie, et Isabelle vous aimera.

En ce moment la case s'illumina d'une grande clarté blanche.

—La lune, — s'écria Julien. — C'est l'heure de partir, adieu. Pierre, adieu, mon frère et mon ami. Laissez-moi vous embrasser.

—Oh ! de grand cœur, mon grand enfant, — répondit Audouars en serrant Héricourt dans ses bras.

Et, sur le seuil du village, il regarda s'éloigner la petite colonne de cavaliers que guidait l'étrange et vaillant garçon.

Alors, les yeux brouillés de larmes, Pierre se dit à lui-même :

—Tout de même, s'il avait raison ?

V

HELMANN

A vingt milles dans le Nord, entre le Souif et l'Abil, près du village noir de Raunbekh, la colonne anglaise a dressé ses tentes.

Il y a là tout près de six cents hommes avec quatre canons Maxim.

Trois cents réguliers égyptiens y sont commandés par leurs officiers et sous-officiers ordinaires.

A leur tête est un Anglais qu'on appelle le colonel High, vieux routier de l'Inde et du Sud-Africain.

Et sous les ordres de ce briscard britannique marche Simon Helmann, le transfuge, l'officier d'artillerie français qui a accepté de servir la plus mortelle ennemie de la France.

C'est lui qui commande l'artillerie, lui qui, demain, si son chef le lui ordonne, tournera la gueule de ses canons contre ses compatriotes, contre ces héros au cœur pur, dont il fut naguère le frère d'armes.

Pourtant, il n'est venu là qu'à contre-cœur.

Il a fallu l'attrait d'une bien forte somme, un demi million promis par le comte Otto de Stohlfeld, pour le décider à partir.

Car, dans cette âme de mercenaire, la soif de l'or domine. Ce condottière a besoin de beaucoup d'or pour alimenter ses vices Il en a beaucoup.

Il a aussi de l'ambition, ce renégat de la patrie.

Il rêve d une gloire spéciale, d'un renom analogue à celui de Stanley, d'une course impitoyable à travers le continent noir, d'une sorte d'empire personnel qu'il se taillerait là, parmi les races dégradées sans autre loi que son caprice, sans autres bornes que celles de son désir.

Et voilà qu'on lui assigne des limites, qu'on lui donne pour chef un soudard grossier, brave sans doute, mais incapable de tenir tête à une attaque de combattants européens. Et c'est lui, Helmann, qui doit assister cet Anglais brutal et buveur, qui doit l'aider de ses conseils, lui prêter les ressources de son in-

telligence et de la science qu'il a puisée dans les écoles de France.

Or, il les connaît, ces adversaires possibles qu'il doit combattre.

Il sait leur valeur, leur intrépidité, leur génie.

C'est d'abord le lieutenant de vaisseau Breton, dont la réputation est européenne, qui a accompli des exploits quasi surhumains, front de marbre, organisme d'acier, ignorant ce que peut bien être un pas en arrière, administrateur sévère et juste, comptable incorruptible des deniers de l'Etat.

C'est ensuite Pierre Audouare, son camarade d'école, son aîné à la Polytechnique, entré numéro deux, sorti numéro un, Audouare, dont tous les officiers d'artillerie, ses égaux ou ses supérieurs, proclament la rare intelligence, Audouare pareil aux héros antiques et dont il va affronter, à la fois, la science infaillible et l'indéfectible intégrité.

C'est enfin Julien d'Héricourt, et celui-là, peut-être, l'épouvante plus que les deux autres ; Julien d'Héricourt le chevalier " l'enfant perdu", comme l'appellent ses compagnons, l'incomparable écuyer dont on cite les tours de force, les épique chevauchées au Soudan et à Madagascar, Héricourt qui descend à cheval des talus de vingt mètres de haut, sous un angle de vingt-cinq degré, Héricourt dont le sabre est un éclair que les spahis et les goums indépendants prennent pour guide dans les rouges mêlées.

Et autour de ces trois hommes formidables, se rangent d'autres officiers, des sous-officiers, des soldats endurcis aux privations, aux marches forcées que rien n'a pu arrêter jusqu'ici, qui viennent de culbuter, les uns après les autres tous les obstacles que l'intrigue britannique a opposés à leur marche victorieuse.

Encore un effort et ils toucheront au but. Ils tourneront les collines du Tchir et de l'Ouateh ; ils entreront triomphalement dans le massif montagneux de l'Abyssinie.

A de tels hommes que peut-il opposer, lui, Helmann ?

Un ramassis d'Arabes fanatiques de mangeurs de haschich, recrutés à grand'peine parmi les transfuges des Derviches parmi les hordes indisciplinées d'Osman-Digma et d'Abdullah, et pour soutenir ceux-ci, des mercenaires égyptiens de pauvres fellahs arrachés à leurs familles et aux travaux des champs, soldats qu'on mène au fouet et au bâton; et qui ne tiendront pas une heure devant les baïonnettes des tirailleurs sénégalais ou les sabres des spahis d'Héricourt.

Certes, la perspective n'est pas brillante, et le traître ne s'en réjouit pas.

Mais la haine s'accroît, en raison même des difficultés à vraincre.

Oh ! ces frères trahis, comme il les hait, comme il voudrait les anéantir !

Parfois un vague remords monte en son âme obscurcie. Il a honte de son crime.

Mais cinq cent mille francs sont un chiffre sérieux, et il sait qu'on les lui paiera au retour. Il en a déjà touché le cinquième, acompte sur le prix de la trahison.

Puis, ne garde-t-il pas au cœur l'ulcère de sa flétrissure.

Sa mémoire lui fait revivre la terrible scène du ministère.

Il a encore devant les yeux la colère du colonel, le visage méprisant de Savarieu.

Il a encore dans l'oreille l'épithète vengeresse de Derrien :

"Vous êtes un misérable ! "

Et tout cela réclame vengeance, tout ce'a veut une prompte et sûre oblitération qui efface en lui le souvenir, comme les sables du désert effaceront les cadavres des officiers et des soldats français vendus et livrés à l'ennemi.

Alors Helmann médite sur les meilleurs moyens à prendre pour vaincre.

Il a vu les noirs attaquant l'éléphant, harceler la vaillante bête de leurs flèches et de leurs sagaies, sur les flancs, par derrière, avant de l'attaquer de front et il se dit que c'est encore là le meilleur moyen de briser la force de cette colonne héroïque. Dès qu'elle sera épuisée, on pourra la braver en face.

Pour obtenir ce résultat, il n'est pa[s] d'intrigue qu'il ne noue.

Ici, c'est un chef musulman qu'on achète en lui permettant de razzier à

son gré de paisibles villages dont il emmènera les habitants pour en faire ses esclaves.

Là, c'est un vieux roi féticheur qu'on menace de détrôner pour donner ses terres et ses femmes à un frère qui conspire contre lui.

Et chaque soir, ces excitations sournoises sont suivies d'effet.

Alors d'abominables scènes de férocité, de cannibalisme même, se produisent.

L'Anglais y assiste en indifférent, en curieux même.

Helmann, lui sent parfois se révolter en lui une fibre de sensibilité qu'un sang plus ardent, une éducation plus raffinée, y ont développée.

Mais il ferme les yeux, il laisse faire.

N'est ce pas lui, d'ailleurs, qui a provoqué ces violences, exercé ces férocités ?

Ne faut-il pas que que l'effort porte son plein effet, que le Français libérateur et justicier voie se dresser contre lui la coalition des ignorances et des fanatismes ?

Et, néanmoins, pendant ce temps, la redoutable colonne s'approche.

Il n'y a pas encore quatre mois qu'on a quitté Khartoum.

Vingt milles encore, un peu plus, un peu moins, et l'on se heurtera aux premières lignes de la mission française.

En attendant, à chaque pas qu'il fait, le soudard anglais annexe des territoires à l'empire britannique. Le pavillon écartelé flotte sur les moindres hameaux.

Qu'arrivera-t-il le jour où, en face de lui, les trois couleurs se dresseront, superbes, relevant le défi de l'ennemi héréditaire ?

La mission anglaise ne se presse donc plus d'avancer.

Elle a fait halte à Raunbekh ; elle laisse l'adversaire suivre sa voie.

On verra demain s'il y a lieu de fermer aux Français la route du Chillouk.

En ce matin-là, Helmann est couché sous sa tente, luttant contre l'énervante torpeur du jour, fumant avec dégoût le chiboukh placé devant lui.

Brusquement, un noir se présente, envoyé par le colonel High.

L'Anglais écrit à son lieutenant :

"Cher monsieur Helmann, oserai-je vous rappeler que les ordres de Londres sont précis et que nous devons nous y conformer ?

"Nous ne devons, à aucun prix, tolérer que vos compatriotes franchissent les bornes du Morou et atteignent la rivière Abil.

"Or, j'apprends à l'instant qu'il y a trois jours, à la suite d'un combat où ils ont mis en fuite trois mille noirs, les Français ont occupé le territoire du M'Boro, dont ils retiennent le roi prisonnier.

J'apprends, en outre, que trois blancs, dont on ignore la nationalité, ont été vus hier au voisinage de Bor, se dirigeant vers Lado.

Il y a urgence à intervenir avant que les deux caravanes aient opéré leur jonction, car ces voyageurs inconnus me paraissent suspects.

Je vous requiers donc de prendre des mesures pour vous emparer de leurs personnes, vous enjoignant, au besoin, de les tuer sans pitié, s'ils manifestent quelque veilléité de résistance."

A la lecture de ces lignes, Helmann s'est levé avec colère.

Tout son sang d'ancien officier français a bouillonné.

Violemment, il a froissé l'insolent message de l'Anglais.

—Va dire au colonel, — crie-t-il durement à l'Egyptien, — que je vais aller le trouver.

Et, tout en ceignant son sabre, en se coiffant du casque, il grommelle entre ses dents :

—*Tolérer !*.... Ha ! ha ! Tolérer ! — *Vos compatriotes !* Ils se gêneront "mes compatriotes" pour lui brûler la "tolérance" .. ... "*Voyageurs suspects.*" C'est ça même, mon vieux. On viendra te demander ta permission pour voyager dans un pays où il n'y a ni bornes ni routes

Et avec un rire aigu, il ajouta :

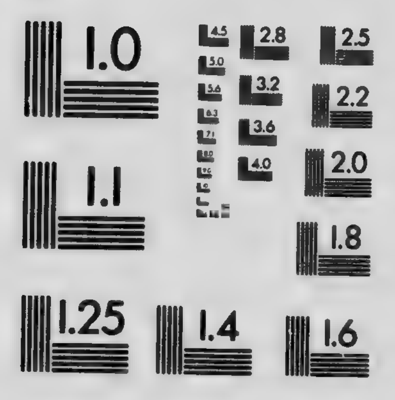
— Comme je te pendrais volontiers avec le chanvre dont les troupiers font leur haschich.

Mais quelle que fût son irritation, il n'en devait pas moins obéissance et respect à son chef, car le colonel High était son "chef".



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Dix minutes plus tard, il entrait dans la tente de celui-ci.

Le soudard était assis sur un pliant, à côté d'une table de zinc sur laquelle il humait un sherry gobler fortement assaisonné de gin.

Il ne se leva même pas pour recevoir son visiteur.

—Ah ! vous voilà ! monsieur Helmann — dit-il en manière de salut.

Simon était d'humeur peu endurante. Il répliqua :

—Pardon, colonel. Vous devez m'appeler par mon grade.

—Ha ! — ricana le fils d'Albion. — Et quel est-il, votre grade ?

—J'ai une commission de major : vous le savez bien.

—C'est vrai, — fit dédaigneusement l'autre. J'oubliais. Vous avez servi dans l'armée française.

Ces mots furent prononcés sur un ton d'inexprimable mépris, tant pour l'homme que pour le peuple dont il était parlé.

Helmann ne les releva pas. Il dévora l'affront.

Que pouvait-il faire, d'ailleurs ? Cet homme n'était-il pas son chef ? N'avait-il pas accepté de servir sous ses ordres ? Cette commission de major dont il se prévalait, il ne l'avait qu'à titre d'étranger. Et ici, dans ce camp, en face de l'ennemi, il n'avait qu'à s'incliner. Toute réplique un peu vive pouvait être prise pour un acte d'insubordination, de rébellion même contre l'autorité du colonel.

Il connaissait les Anglais, il les savait expéditifs.

Et, en cette circonstance, l'Anglais c'était ce vieux soldat, raide et grossier, qui, simple enseigne dans l'Inde pendant l'insurrection de 1857, avait fait attacher des Indiens rebelles par centaines à la gueule des canons.

Etant donné ce passé du colonel High et le sien propre, Simon Helmann pouvait se dire, en toute vraisemblance, qu'un acte d'arbitraire du vieil officier ne donnerait lieu à aucune instruction. L'Angleterre n'accorderait aucune attention à la mort d'un transfuge, la France ne réclamerait rien en faveur d'un traître.

Il dévora donc l'outrage, se promettant de prendre sa revanche.

Impunément insolent, le colonel High reprit :

—Donc, major Helmann, puisque major il y a, vous avez lu mon billet ?

—Je l'ai lu, mon colonel, — répliqua Simon d'une voix altérée.

—Ah ! et qu'allez-vous faire pour exécuter mes ordres ?

—Ce que vous feriez vous-même, colonel. Je vais envoyer une reconnaissance dans la direction que vous me signalez afin de voir ce que sont ces voyageurs.

—Il ne s'agit pas de les voir, monsieur, mais de les prendre.

—On tâchera de les prendre. Mais ce n'est pas si facile que ça. Vous ne connaissez pas les Français, mes "compatriotes", comme vous les appelez.

—Pardon ! Je les ai vus en Crimée. Quand ce sont de vrais soldats, ils sont aussi braves que des Anglais. Nos ordres sont formels.

—Nos ordres ne nous prescrivent pas d'arrêter des voyageurs.

—Nos ordres nous prescrivent d'arrêter tout ce qui peut porter ombrage à l'Angleterre.

—Et le droit des gens, colonel, qu'en faites-vous ?

—Le droit des gens, c'est le droit de la plus grande Angleterre.

Il n'y avait point à raisonner avec une aussi sublime brute.

Helmann courba la tête une fois de plus et s'éloigna en disant :

—C'est bien, colonel. Je vais veiller à l'exécution de vos prescriptions.

Mais tout en s'éloignant, il ne pouvait s'empêcher de murmurer :

—Ah ! magnifique idiot, je suis curieux de savoir quel usage tu feras de ces principes, quand tu te trouveras en face de Breton, d'Audouare et d'Héricourt.

A peine revenu vers les mauvais soldats dont il avait à faire de bons canonniers, Simon fit venir un sous-officier d'infanterie montée et lui donna une mission précise.

—Prends dix hommes avec toi. Tu vas courir droit au Sud, vers l'Ahil. Tu y rencontreras probablement trois voyageurs blancs qui vont à la rencontre de

Français. Tu leur raconteras que tu fais partie de la mission française et que tu es envoyé par le capitaine Audouars pour les ramener dans leur camp, parce qu'on leur a indiqué un mauvais chemin —Voyons ! As-tu compris ? Sauras-tu faire cela ?

L'Egyptien était intelligent. Il comprit. Il répéta sa leçon.

—Bien ! — fit le transfuge. — Va-t-en et reviens avec les blancs.

La journée s'acheva dans l'incertitude. Une impatience grandissante surexcitait la grossièreté du colonel anglais, qui ne cessait de gourmander son lieutenant l'appelant "major" à tout instant, avec un rire plein d'impertinence.

Le soir vint. Aux derniers feux du jour, on vit revenir la colonne.

Mais alors, le colonel High vit s'accomplir à sa barbe un fait surprenant.

Parvenue à un quart de mille du camp anglais la colonne avait fait halte. Les blancs qu'elle ramenait reconnurent le drapeau britannique.

On entendit un coup de feu ; on vit tomber le sous-officier qui commandait le détachement. En même temps, trois cavaliers passèrent à bride abattue sur le front du camp anglais. L'un d'eux cria nettement :

—Capitaine Helmann, je vais commander le peloton d'exécution.

—Savariau !... —murmura le traître qui recula livide et tremblant.

IV

LA POURSUITE

Une fusillade crépita sur le front des Egyptiens.

C'était la réponse du colonel High à l'héroïque bravade de Savariau.

Aucun des cavaliers ne fut atteint. Emportés par leur élan, ils avaient déjà mis des centaines de yards entre eux et leurs adversaires.

—En selle ! rugit le vieux massacreur d'Indiens.

Et lui-même enfourchant l'un des chevaux qui se trouvaient sous sa main s'élança suivi d'une quarantaine de cavaliers à la poursuite des fuyards. Une chevauchée formidable commença.

La garde du camp restait aux ordres du " major " Helmann.

C'était bien Savariau, ainsi qu'il l'avait reconnu qui lui avait jeté la terrible apostrophe.

Il y avait deux mois et demi que l'agent accompagné d'Isabelle et de Guermeur, avait quitté la France.

Afin d'éviter d'innombrables ennuis et des périls peut-être redoutables pour une femme, la jeune fille avait adopté le costume masculin.

Il se composait d'une sorte de blouse grise assez ample pour dissimuler les formes, d'un large pantalon terminé par des guêtres de drap, d'une ceinture où passait un revolver à six coups, d'un baudrier à cartouches et d'un casque de toile sous lequel s'enfouissait l'abondante chevelure noire de l'heroïne.

Savariau et Guermeur s'étaient costumés à l'avenant.

Tous trois avaient pris le train pour Gènes traversé l'Italie dans toute sa longueur et s'étaient embarqués à Brindisi.

De là, le paquebot des Messageries d'Indus, les avait portés à Djibouti, d'où sans retard, brûlant les relais que la prévoyance de Savariau apprêtait d'avance, ils avaient parcouru l'Abyssinie en voyageurs pressés.

Ils avaient dû s'arrêter néanmoins à Addis-Ababa, auprès du négus Ménélik, ami sincère de la France et dont la rumeur publique annonçait qu'il s'apprêtait à combattre les Italiens, violateurs de son territoire.

Ils avaient ainsi perdu une semaine à la cour du "Roi des Rois ".

Puis, ils avaient repris la course, doublant les étapes.

Ils savaient l'avance qu'avait sur eux la mission anglaise.

Deux voies s'ouvraient à leurs résolutions.

Ou se porter par le Nord-Ouest au-devant de la mission anglaise, afin qu'Isabelle pût se jeter en travers des projets de son frère.

Ou aller par le plus pressé vers la mission française et l'avertir du danger qu'elle courait, de la menace qui lui venait du Nord.

La première hypothèse fut promptement examinée.

—Mademoiselle, — dit Savarian à sa compagne — les quelques vagues renseignements que nous avons recueillis nous montrent l'expédition anglaise formée d'un assez fort contingent de troupes égyptiennes. Il est aisé d'en déduire qu'elle est placée sous le commandement d'un officier anglais et qu'Helmann n'y peut occuper qu'une place secondaire.

Dans ces conditions, et en supposant même qu'il renonce pour sa part à ses projets antipatriotiques, il n'y peut renoncer que seul. Il n'est pas vraisemblable que la mission anglaise abandonne son projet à votre prière et qu'elle consente à céder la place.

L'argument était concluant : Isabelle le reconnut.

—D'autant plus, — ajouta l'agent, — que votre démarche héroïque peut s'accomplir *in extremis*, s'il devenait impossible d'éviter un conflit entre les deux colonnes. Réservez vous donc jusqu'à ce moment.

—Vous avez raison, mon ami, — répondit Mlle de Folligny. — En toutes choses, j'ai toujours admiré la précision de votre bon sens et votre claire vue des choses. Je l'admire encore plus en la circonstance présente. Marchons donc vers les Français.

Elle murmura avec une fierté qui fit briller ses yeux :

—Ce sont là, d'ailleurs, mes vrais frères, ainsi que les vôtres.

La résolution prise, le plan fut promptement arrêté.

On était encore dans la région des montagnes. On trouvait çà et là des ânes et des mules comme bêtes de transport, peu ou point de chevaux, et les difficultés croissaient à chaque pas.

Il fallait sortir des gorges formidables de Choa pour gagner les hauts plateaux du Metcha et les rives de la rivière Addoua.

De là, l'on se jetterait, à l'aventure, dans les plaines du Chillouk.

Que de dangers de toute nature pour une femme !

Mais cette femme était une Française — de cette race qui enfanta les femmes gauloises Velleda, Eponine, Victoria, la mère des empereurs, et plus tard, Jeanne Hachette, Catherine Segurane et la plus grande de toutes Jeanne d'Arc.

Isabelle se borna à dire à ses deux compagnons, en leur montrant les horizons de l'Ouest :

—Là sont l'honneur et la patrie ! Allons !

Ils allèrent.

Jusqu'aux frontières du Chillouk, une escorte abyssine les accompagna.

N'étaient ce pas des amis, des Français des fils de cette nation admirable dont l'univers a appris à prononcer le nom comme celui du peuple chevaleresque dont l'épée sort toujours du fourreau pour la justice et pour le droit ?

Le Chillouk était placé sous les ordres d'un ras tributaire et sujet du Négus, mais sujet hésitant, douteux.

Il accueillit les voyageurs avec méfiance et ne leur accorda qu'une escorte de mercenaires qu'il fallut grassement payer.

On était en février. Au lieu du froid vif des montagnes, on entrait dans les chaleurs de la zone torride. Il fallut ralentir la marche, raccourcir les étapes de jour, espacer celles de nuit, à cause du mauvais vouloir des hommes.

Alors commencèrent les plus redoutables souffrances.

Ce furent de terribles journées que celles où l'on dut marcher sous un soleil de feu, à travers les sables et marécages. Sans quitter un instant leur compagne, Guermeur et Savariau se tinrent constamment aux aguets, l'arme au poing, toujours chargée.

La nuit, autour du feu des bivouacs en plein air, les deux hommes veillèrent à tour de rôle afin d'assurer le sommeil à la vaillante créature qui, pas une fois n'avait hésité.

Isabelle, il faut le dire, excitait leur admiration.

C'était une merveille de courage et d'endurance, un être d'acier résistant à toutes attaques de la maladie, ne paraissant pas même ressentir les atteintes de ce climat meurtrier.

Et quelles nuits que ces veillées sous un ciel brusquement refroidi par le ra-

yonnement des plaines, autour d'un brasier qu'il fallait entretenir à tout prix dans la crainte des grands fauves, alors que, dans les ténèbres environnantes, grondait, tonnerre vivant, la voix des lions.

Ah! ces veilles et ces marches terribles, Isabelle de Folligny ne devait point les oublier ! Elle devait garder en sa mémoire le souvenir de cette traversée du désert, accomplie en de si douloureses circonstances.

On gagnait petit à petit du terrain ; on se rapprochait des Français.

Mais les obstacles grandissaient en s'accumulant.

Il devenait visible pour les yeux les moins prévenus qu'on entrait dans une zone dangereuse, soumise à une influence hostile.

On s'en aperçut lorsque, au passage à gué de l'Addoura, l'escorte des gens du Chillouk remit les voyageurs aux mains d'une troupe de noirs du Morou, recrutés à la hâte par les soins d'un Abyssin resté fidèle.

Il fallut abandonner la moitié des bagages.

—Qu'importe ! s'écria la vaillante Isabelle. Tant qu'il nous restera un fusil et des balles, nous ne serons pas vaincus

Un acte d'indiscipline se produisit le troisième jour de l'entrée dans les marais de l'Addoura et de l'Ahil.

Il est vrai qu'il fut promptement réprimé par Savariau.

D'un geste, il montra à Guermeur le chef des mutins.

Le colosse marcha sur lui, le revolver au poing.

Il ne fit point feu : il tenait l'arme par le canon.

S'en servant comme d'une massue, il broya d'un seul coup le crâne du rebelle, qui tomba sans pousser un seul gémissement.

L'exemple porta ses fruits. Une terreur salutaire inspira aux porteurs noirs le respect de ce demi-dieu, qui tuait d'une chiquenaude.

Mais alors l'hostilité prit une autre forme.

Au lieu de se traduire par la résistance ouverte, elle se fit cauteleuse.

Les guides s'égarèrent fréquemment ; on se trompa de route.

Tantôt on descendit trop bas dans le Sud, tantôt on remonta trop haut vers le Nord

Et, de la sorte, on perdit un temps précieux à tourner dans un labyrinthe.

Ce fut à ce moment que la présence des voyageurs fut signalée au camp anglais.

Un fuyard de leur escorte vint trouver un sous-officier égyptien.

Celui-ci informa sur-le-champ le colonel High, qui donna l'ordre à Helman de mettre au plus tôt la main sur ces explorateurs inconnus.

Lorsque les cavaliers envoyés par le traître eurent dit à Savariau, dans leur charabia barbare, qu'ils venaient de la part du capitaine Audouars, le cœur d'Abel bondit de joie à la nouvelle.

Il se décida à suivre l'envoyé et congédia son escorte.

Ce fut donc sous la garde des dix cavaliers égyptiens que Savariau, Guermeur et Isabelle, auxquels Helmann avait envoyé des chevaux par mesure de prévenance, s'avancèrent vers leur ennemi, sans soupçonner le piège tendu.

Mais, chemin faisant, un doute vint à l'esprit d'Abel.

Comment Audouars avait il pu lui envoyer un émissaire, puisque nul, dans la colonne française, ne pouvait connaître encore l'approche des trois envoyés du colonel Derrien ?

Ce soupçon grave se confirma à la vue d'un sourire narquois sur la face bronzée du soldat du khédive.

En quelques mots rapides. Savariau fit part de ses doutes à Mlle de Folligny et à Guermeur.

Je crois, — leur dit-il, — que cet homme nous mène à un guet-apens.

Je vais marcher auprès de lui. Tenez bien vos bêtes en main. Au premier signe de trahison, je brûle la cervelle à ce coquin, et nous piquons des deux dans la direction opposée. Que Dieu nous garde !

Les prévisions de l'agent n'étaient que trop fondées

Tout à coup, à un quart de mille en avant, sous les feux du soleil déjà plus bas, des tentes apparurent, dominées par

le drapeau anglais, que High n'avait pas fait enlever.

Savariau jeta un rapide regard d'intelligence à ses compagnons.

Il poussa sa monture droit au sous-officier égyptien.

—C'est là le camp français ? — demanda-t-il brièvement.

—Oui, — répliqua avec audace l'émissaire d'Helmann.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage.

Le revolver d'Abel venait de lui fracasser le crâne.

Il tomba, et tandis que ses hommes affolés, accouraient en tumulte, l'agent, enlevant son cheval, criait à Isabelle et à Guermeur :

—A toute bride dans le Sud Ouest !

....

Il y avait une heure qu'ils galopaient ainsi furieusement dans la brousse, poursuivis par le colonel High et ses cavaliers.

Et c'était une poursuite endiablée, une chasse implacable.

L'Anglais avait senti monter à son cerveau de brute vaillante une irrésistible colère. Il avait oublié ses devoirs de chef d'un corps d'armée, ses obligations de guide de la misson.

Il ne voyait plus que l'injure à venger, l'injure à l'Angleterre.

Là, sous ses yeux on venait de lui tuer un soldat.

Alors, cette âme de sous-officier montée en graine avait pris feu.

Il avait cédé à l'instinct de la vengeance ; il avait chargé.

Et maintenant il courait comme un fou, à la poursuite des Français.

Peu à peu, derrière lui le détachement s'éclaircissait.

Des vides se faisaient dans les rangs, soit que les mercenaires éprouvassent une lassitude, soit que leurs bêtes, peu faites à de telles galopades, ne pussent fournir une aussi longue traite.

De temps à autre, un cheval butait et s'abattait, une sangle se rompait, un cavalier vidait les arçons. Et le colonel jurant et sacrant n'avait pas assez d'injures dans son vocabulaire pour apostropher ces "brutes".

Le gin, fouetté par la course, lui ôtait toute prudence.

Et, devant lui, à bonne distance les fuyards raillaient son effort.

Cependant, ils faiblissaient, eux aussi.

Ils ne pouvaient mener bien loin une telle chevauchée.

Le soleil touchait à l'horizon, la nuit allait se faire dans ces solitudes peuplées d'épouvantements.

Savariau et Guermeur, mieux montés que leur compagne avaient dû ralentir leur allure pour porter secours à celle-ci s'il en était besoin.

Visiblement, le cheval d'Isabelle perdait du terrain.

Et le colonel approchait, crevant sa bête, tenant son sabre d'une main, de l'autre un revolver, la bride entre les dents.

—Garde à vous, mademoiselle, cria Savariau qui poussa son cheval vers elle, prêt à engager une lutte corps à corps avec le vieux soudard anglais.

En même temps Guermeur avait arrêté sa monture.

Tranquillement, il décrocha sa carabine et l'épaula, visant l'officier.

Savariau jeta un cri pour l'en détourner.

Un tel acte était une déclaration de guerre.

Il était trop tard. Le marin avait fait feu.

Mais ce n'était pas pour rien qu'il avait été canonnier de la flotte.

C'était un tireur incomparable.

Il avait visé, non l'homme, mais son sabre qui flamboyait.

La balle frappa l'arme au-dessus de la croisière ; la lame se rompit en deux morceaux.

—Goddam ! rugit le vieil enragé, dont on entendit l'exclamation.

Abandonnant son pommeau encombrant il prit son pistolet de la main droite.

Mais Isabelle avait aussi saisi le sien.

Elle se retourna sur sa selle, elle vi[sa] le cheval de l'ennemi.

Celui ci n'était plus qu'à une quarantaine de pas.

Le coup partit. La bête atteinte au poitrail, tomba sur ses genoux.

—Goddam ! cria encore le colonel pris sous son cheval.

Mais avant qu'il pût se relever, Savariau était sur lui et lui mettait le canon de sa carabine sur la tempe.

—Un seul mouvement et je te brûle la cervelle prononça l'agent, d'un accent qui rendit à l'héroïque ivrogne la claire vue de la situation.

En même temps, Guermeur faisant de son fusil une massue, chargeait seul les cavaliers égyptiens.

Il n'y en avait plus guère que quatre ou cinq devant lui.

En deux moulinets, il en assomma deux.

Les autres n'attendirent pas le choc. A la vue de leur chef désarçonné et qu'ils jugèrent prisonnier, ils s'enfuirent lâchement.

Les trois Français étaient maîtres du terrain.

Cependant le colonel, renversé sur le sol, ne cessait de grommeler dans sa moustache.

Sa situation n'était pas seulement critique ; elle était ridicule.

Il était entièrement à la merci de ses adversaires.

Sans relever son arme, Savariau, très courtois, lui dit en anglais :

—Monsieur, vous avez fait tout ce que vous pouviez faire pour nous prendre. Vous avez été malheureux. De plus, vous avez violé le droit des gens en attaquant des voyageurs inoffensifs. Nous aurions le droit de vous tuer. Nous n'en ferons rien, parce que nous sommes des gentlemen. Nous ne parlerons même pas de cette aventure, car vous n'auriez pas les rieurs pour vous, et l'Angleterre vous infligerait un blâme sévère pour vous être laissé prendre comme un lièvre forcé. Rendez-vous donc.

Le colonel sacra une dernière fois. Puis, vaincu, il tendit à Savariau son pistolet par la crosse.

Alors l'agent l'aida à se relever.

—Allons ? — dit-il, — voilà qui est bien. Nous allons vous mettre sur la route du retour. Entre nous, vous avez eu tort, et vos soldats sont de parfaits imbéciles. Ce n'est pas moi qui vous servirai de guide.

Et montrant Guermeur qui revenait, ramenant les chevaux de deux Egyptiens morts, il ajouta avec un aimable sourire :

—Nous allons même vous fournir une monture de rechange. Nous vous devons bien cela.

Et sur ces mots d'une douce ironie, Abel offrit au vaillant démonté le cheval fourbu qui avait failli laisser prendre Mlle de Folligny.

L'officier, rugueux et marmonnant, remonta en selle sans dire merci.

Savariau eut un dernier sarcasme à son adresse :

—Bon voyage, monsieur, et gare aux lions ! Pardon de ne pas vous reconduire.

Ils virent le pauvre colonel s'éloigner dans les vapeurs violettes du soir.

Alors seulement, l'agent un peu assombri, fit un retour sur leur propre situation.

—Nous n'avons pas de quoi nous réjouir beaucoup, — confessa-t-il. Il nous reste un quart d'heure de jour, et pas de routes, pas de feux.

Isabelle désigna une ligne de collines à quelque six cent mètres.

—Nous pouvons passer la nuit là, — dit-elle.

—Hum ! — fit Guermeur, c'est encore bien près des "English."

Ils marchèrent pourtant vers le massif sourcilleux et s'y engagèrent.

La nuit les y surprit. Un éboulis de blocs titanique leur fournit un abri provisoire. Ils y campèrent du mieux qu'ils purent, laissant reposer leur bêtes.

—Pourvu, — murmura Savariau, — que ce ne soit point l'ordinaire habitation de quelque famille de lions ?

Non. Les lions rôdaient plus loin, dans la plaine, à l'entour des kraals nègres. Les trois voyageurs en furent quittes pour écouter à distance la tonnante fanfare de chasse des grands lions.

Tout à coup, vers deux heures du matin, ils tressaillirent.

—Ecoutez, — dit Isabelle, — on dirait une troupe en marche.

—Oui, — répondit Guermeur, en armant sa carabine, — je vous l'avais bien dit.

Le vieux coquin nous garde rancune. Il envoie des gens à notre recherche

—A la grâce de Dieu ! — murmura Savariau.

Rapidement, avec des courroies, ils muselèrent leurs chevaux et se tinrent immobiles, attendant les événements.

Le bruit se rapprochait, un bruit cadencé, rythmique.

C'était manifestement le pas d'une troupe en marche, d'une troupe de cavalerie.

Mais cette troupe ne venait pas du camp anglais, du moins à l'apparence.

Elle semblait, au contraire, se diriger vers lui.

La lune s'était levée, éclairant un admirable paysage.

Alors dans la clarté blanche, les trois fugitifs, retenant leur haleine, virent défiler sous leurs yeux une espèce de caravane, dont ils purent compter le nombre et distinguer les vagues silhouettes.

Il y avait là dix hommes à pied et dix autres sur des chameaux.

Enveloppés de longs burnous clairs, ils ressemblaient à ces Touaregs du désert, pillards des troupes de voyageurs commerçants et dont la férocité n'a d'égale que leur courage.

Et ce défilé de fantômes, dont on n'entendait plus les pas, avait quelque chose de terrifiant sous la splendeur de cette nuit équatoriale.

—Une ronde d'Egyptiens ! — souffla Savariau. Nous l'avons échappé belle.

Il se trompait. Les fantastiques passants n'étaient que l'audacieuse colonne conduite par Julien d'Héricourt à la recherche d'Helmann.

La nuit s'acheva paisiblement et sans autre incident.

Au point du jour, harassés de fatigue, n'ayant rien mangé depuis près de vingt-quatre heures, les trois voyageurs reprirent la route du Sud Ouest.

VII

LES TROIS COULEURS

Héricourt a atteint les avant postes du camp anglo-égyptien.

Ses précautions ont été bien prises.

Les hommes ont enveloppé les pieds des chevaux et des meharis de bouchons de paille et de tampons de chiffons mouillés, qu'ils rafraîchissent toutes les heures.

De la sorte, la colonne a pu s'approcher sans bruit des lignes ennemies.

Il est trois heures du matin environ. Tout dort dans le camp. Rien ne parait supposer à un observateur que ces vaillants soldats viennent de perdre cinq ou six hommes dans une poursuite stupide et infructueuse, et qu'au nombre des disparus figure leur généralissime, le brave colonel High, — rien que ça.

Tout dort, — non cela n'est pas exact. Quelqu'un ne dort pas.

Le major Helmann veille, lui.

Car c'est lui qui commande en chef à cette heure, lui, le renégat, le transfuge, le traître.

Il semble que le destin lui sourit, que la chance soit en sa faveur, que son vaste et impudent projet soit à la veille de s'accomplir.

Les circontances mêmes ne viennent-elles pas de le servir, en le vengeant des grossièretés du vieux soudard britannique ?

Qui donc eût supposé que cet alcoolique brutal irait se jeter, comme un enfant, tête baissée, dans la plus sotte aventure possible, — qu'il se lancerait, pris de folie, à la poursuite de trois inoffensifs ?

Aussi le traître ne s'est-il pas pressé de lui envoyer du renfort.

Mollement, très-mollement, il a envoyé un détachement d'une trentaine d'hommes battre la campagne aux environs.

Au bout d'une heure le détachement est rentré au camp, ramenant quelques éclopés de la poursuite

Du colonel, pas de trace.

Ce chef qui ne commande qu'avec la schlague ou le " chat à trois queues" ne leur tient pas au cœur.

D'ailleurs, Helmann n'a pas renouvelé l'ordre des recherches.

Il préfère attendre le jour. Il tiendra alors toute sa troupe sous la main.

D'ailleurs il n'a pas bien sa tête à lui.

Tout ce qui vient de se passer lui fait l'effet d'une rêve, d'un mauvais rêve.

A-t-il vécu ces événements qui ont eu la durée d'un éclair ?

N'est-il pas le jouet de quelque subite hallucination ?

Savariau lui est apparu, Savariau qu'il a laissé à Paris mourant à la suite du cambriolage de sa maison, Savariau qu'il redoute plus que tout au monde.

Et ce Savariau fantastique, ou son ombre, car tout est possible dans ces mirages du désert, dans les accès de la fièvre pestilentielle, — et aujourd'hui, Helmann est disposé à tout croire possible, — ce Savariau lui a jeté une effrayante parole :

—*Capitaine Hellmann, je viens commander le peloton d'exécution.*

Alors le misérable se ressaisit. Il secoue l'influence morbide.

Il n'a point la fièvre, son pouls est normal, sa tête libre.

C'est bien l'agent qu'il a vu et entendu, l'homme d'acier, l'homme Protée.

Il se rappelle qu'au moment de quitter Paris, le comte Otto très sombre lui a dit le front plissé, l'œil mauvais.

—Nous ne l'avons pas tué. — Nous le retrouverons sur notre route.

Et Helmann a des frémissements de colère à cette pensée.

Il l'a retrouvé sur sa route, le formidable champion.

Qui sont les deux hommes qui l'accompagnent ?

Il l'ignore, et n'en a, d'ailleurs aucun souci.

Ce qu'il lui faut c'est l'agent français.

Celui-là seulement et de tout le reste, il fait son affaire.

Et de tous ses vœux, il appelle le jour.

Quand viendra-t-il, ce jour qui lui permettra de pousser ses recherches, de retrouver ce fugitif ? Car il ne peut être bien loin, dans ce pays sans routes sans abris, sans vivres, sans guides.

A cette heure, la chance l'a servi, Sûrement, serré de trop près, il a dû faire usage de ses armes, il a dû casser la tête au brave colonel High.

Et ce service qu'il a rendu à Helmann ne lui sera pas compté, au contraire.

Quand on aura retrouvé dans la brousse ce que les lions et les hyènes auront laissé du vieil ivrogne, lui, Helmann, fera à ces débris de pompeuses obsèques pour consoler l'Angleterre. Et comme il faudra du sang sur cette tombe, pour apaiser les mânes du vieil égorgeur, on ne fera par languir Savariau. Douze fusils chargés seront des juges.

Oh ! le jour ! Quand donc reviendra le jour ?

Et roulant de telles pensées, l'ex-officier français a regagné sa tente à la limite du camp.

Il se jette tout habillé sur son lit.

Tout à coup il lui semble qu'un pas a résonné près de lui, qu'un contact a frôlé l'épaisse toile.

Il se redresse en sursaut.

Et ce qu'il voit à la douteuse clarté de sa lampe, l'épouvante.

Un homme a soulevé la porte de toile. Il est entré, suivi de plusieurs autres, pareils à des ombres, ces hommes tiennent leurs sabres nus à la main.

—C'est bien vous, Helmann, dit une voix.—On ne m'avait pas trompé.

Le traître a un frisson de terreur.

L'homme qui lui parle, c'est Héricourt

Alors, hors de lui, exaspéré, il saisit le revolver à portée de sa main, il tire.

—Misérable traître ! — dit l'officier en chancelant.

Et désignant Simon qui s'est mis en défense, il crie :

—Vivant ! Prenez-le vivant !

Mais il n'est plus temps.

A la vue de son capitaine blessé, un des spahis s'est rué sur le transfuge et, esquivant le second coup de feu, lui a passé son sabre au travers du corps.

Helmann et Héricourt sont tombés en même temps.

Appuyé aux épaules de deux soldats. Julien se traîne jusqu'aux chevaux. On le hisse sur l'un des méhara, et le prisonnier sur un autre.

En route ! — ordonne le vaillant officier, essayant de comprimer la blessure par laquelle tout son sang menace de s'écouler.

Et, tandis que le camp s'éveille et court aux armes, l'audacieuse poignée de héros qui vient d'accomplir le coup de main, s'éloigne en toute hâte et se replie vers les positions françaises.

Ils y rentrent au point du jour salués par les hourras de la troupe qui s'est portée à leur rencontre.

Mais, hélas ! la joie n'est pas de longue durée.

Audouars s'est jeté en pleurant sur Héricourt qu'on vient de porter dans sa case où le docteur Garneaux est accouru.

—Mon rêve, Pierre, mon rêve, — prononce le vaillant garçon avec un mélancolique sourire. — Quand je vous disais que le fer ou le plomb pourraient seuls me tuer ? Je vais mourir.

—Vous ne mourrez pas, — répond Audouars, com...imant vainement ses larmes pour ne ... alarmer le blessé.

Mais il a déjà vu le docteur, qui ne lui laisse aucun espoir.

Le poumon gauche est perforé. La balle est allée se loger sous la colonne vétébrale. La blessure est mortelle, promptement mortelle.

Et l'autre blessé aussi va mourir. Le sabre de l'Arabe a été foudroyant.

Tel a été le résultat de cette nuit terrible.

Un héros est tombé en voulant châtier un traître.

Et si la colonne française a pu mettre la main sur celui qui vendait ses frères, elle va avoir à pleurer le vaillant soldat auquel son impétuosité a été funeste.

Terrible nuit, en effet, que va suivre une journée plus terrible encore.

Car les contingents noirs se sont assemblés de nouveau.

Ils se sont formés en masse compacte. Le double exploit des Français les a remplis de terreur tout d'abord. Mais, maintenant, le peur les rend braves.

Ils veulent écraser ces hommes terribles qui luttent et qui triomphent, un contre cent.

Audouars n'a pas même le temps de donner des soins au blessé.

Les éclaireurs viennent de l'informer que l'horizon du Nord est assombri par les hordes ennemies. Le roi du M'Boro, qu'Héricourt avait emmené avec lui et qu'on a laissé fuir dans le camp anglais au moment de ramener l'officier blessé, a couru chez les siens. Il ramène plus de cinq cents guerriers au combat, et les villages voisins lui prêtent main-forte.

C'est le moment pour Audouars de montrer ses qualités d'homme de guerre, de faire œuvre de général.

—Pierre, — lui a demandé Héricourt, — puisque vous allez vous battre placez moi au centre, sous un parasol, afin que je puisse mourir avec vous au grand soleil.

—Soit ! — répond Audouars, farouche. Votre présence excitera encore nos hommes à faire tout leur devoir.

Par son ordre, on transporte le mourant sur la place du village, en face de la case où Breton, déjà mieux portant, demeure immobile, impatient de prendre sa part de la lutte

En même temps, il distribue ses tirailleurs derrière les palissades et leur recommande de viser posément, de ne point perdre leurs balles.

Les quatre mitrailleuses commandent les portes par lesquelles l'ennemi pourrait essayer de forcer le passage.

Tout d'abord, les noirs s'approchent prudemment.

Ils ont peur de ce village silencieux dont les blancs ont fait un blockhaus, où ils s'apprêtent à recevoir l'assaut.

Çà et là, quelque coup de feux éclate, isolé, mal dirigé.

Le village se tait encore. Il reste sur la défensive.

Mais, peu à peu, l'attaque se dessine e se fait plus serrée.

Les assaillants se sont disséminés au tour des palissades.

Ils viennent par petits groupes, se con certant entre eux, s'animant, se récon fortant les uns les autres.

Tout à coup, une balle passe par-des sus la muraille de bois et vient déchire une natte pendant à une case.

—Ho ! Ho ! murmure Audouars q ...nd l'oreille à la détonation spécia Voilà qui vient de chez nos voisins.

Il a reconnu le choc sec et cassé du f sil moderne à répétition, du Mauser du Winchester.

Il court aux lignes, mesure les dista ces, donne ou rectifie la ligne de tir jugeant le moment opportun, comman le feu.

Déjà les noirs, oubliant toute pruden ont épaissi leurs rangs.

Ils s'avancent par paquets de vingt ou de trente à la fois.

Ce sont là de merveilleuses cibles. Le fusil y trouve son compte.

Et, soudain, toute la ligne de tirailleurs fusille à la fois l'ennemi.

En un clin d'œil, les morts et les blessés s'amoncellent.

Les bandes se rompent et s'enfuient avec d'affreux hurlements.

Mais elles se reforment, elles reviennent, elles rampent dans les hautes herbes.

Et pareils à de sombres couleuvres, les nègres se glissent, prêts à donner l'assaut aux retranchements. Leurs corps nus et souples se dissimulent derrière le moindre obstacle. Il faut les tirer au jugé. On les manque souvent, et Audouars sent venir le moment où les démons noirs seront assez nombreux pour se ruer en masse sur les portes.

Il n'hésite pas.

Les tirailleurs se rassemblent et, tandis qu'une partie d'entre eux se resserre autour des cases, une centaine d'autres, appuyés par deux mitrailleuses, sortent brusquement du village, baïonnette au canon.

Une première décharge du maxim laboure le sol, une seconde épouvante l'ennemi qui se redresse à l'improviste.

Le clairon sonne la charge. Sénégalais et soudanais, la chéchia au vent, bondissent sur les porteurs de sagaies.

Et c'est alors le grand jeu de la baïonnette.

En un clin d'œil, l'impétueuse colonne a brisé le cordon d'investissement et culbuté les masses assaillantes sur les berges du ruisseau qui sert de fossé au village.

En même temps, la mitrailleuse fauche au loin les fuyards.

Les pertes de l'ennemi sont énormes.

Il va se reposer et laisser reposer les assiégés qui, eux aussi, vont relever leurs morts.

Il y en a cinq, trois tirailleurs et deux spahis. Il y a aussi une douzaine de blessés.

Audouars rassemble ses hommes. Il distribue double ration, avec de nobles paroles.

Puis, il revient vers le principal blessé. Héricourt se sent mourir. L'oppression grandit d'heure en heure.

—Pierre, — dit-il lentement, — j'ai eu une syncope tout à l'heure et j'ai rêvé que je la voyais là, sur ce mamelon en face de nous. Elle était tout de blanc vêtue, comme un ange. Elle est venue à moi et m'a tendu la main en me disant : "C'est pour vous aider à monter."

Et je suis monté en effet haut, haut, bien haut, par-dessus les collines, par-dessus les montagnes dans le ciel bleu et j'ai vu un pays merveilleux où tout était chants, et fleurs, et lumière.

Il avait pris la main de son ami entre ses mains brûlantes.

—Je serai mort avant la nuit, mon frère.

La mort m'aurait été douce, si mon rêve avait eu quelque chose de la réalité si j'avais pu vous donner l'un à l'autre vous unir dans une suprême étreinte.

Audouars était tombé à genoux près de la misérable couche de feuillage. Il pleurait amèrement ne cachant point ses larmes.

Autour de lui des spahis bronzés et noirs veillaient aux portes.

—Ils reviennent, — murmura Héricourt. Allez Pierre.

Audouars courut aux avant-postes.

L'attaque recommençait.

Cette fois elle débuta par une vive fusillade crépitant autour des cases.

Trois soldats furent encore atteints.

Et voilà qu'à travers le bruit des coups de fusil, un sifflement éclata.

Un obus, d'ailleurs mal pointé, vint éclater à trente mètres environ des retranchements.

Héricourt se souleva sur ses bras. Audouars accourut.

—Que voulez-vous Julien ? — demanda-t-il.

—Avez-vous entendu ? — fit le blessé. Ils ont du canon.

Il ajouta, avec une navrante expression :

—Ça vient du camp anglais, comme l'autre, le malheureux qui m'a tué. Ah ! si l'on pouvait me hisser en selle, m'attacher à mon cheval, je crois que j'irais

bien encore leur prendre cet outil de trabison.

Et, plus faible, retombé sur son grabât il dit :

—Voulez-vous m'envoyer mon maréchal des logis ?

Un grand Arabe, à tête fine et vaillante, s'approcha sur un signe d'Audouars. Il mit un genou en terre et baisa la main du mourant.

—Daoud, — fit celui ci, — tu viens d'entendre le "grand moukattab".

Prends les dix hommes de cette nuit et allez le chercher.

—Oui, capitaine, fit le spahi. On va li porter à toi.

Et, sans autre hésitation, il appela ses cavaliers et se mit en selle.

—Quels hommes, n'est-ce pas, Audouars ? dit le blessé en montrant à son frère d'armes la poignée de centaures se ruant irrésistiblement dans la brousse à travers les nuées de flèches et de lances. Si on leur demandait de prendre le soleil d'assaut, ils l'essaieraient.

Or, tandis que le détachement de spahis s'ouvrait une rouge trouée vers le canon qu'ils allaient prendre, les masses ennemies s'assemblaient pour un suprême assaut.

—Décidément, ils sont trop !—murmura Audouars en épongeant une sueur glacée sur son front Il faudrait essayer de sauver les blessés.

Il entra dans la tente du lieutenant de vaisseau Breton.

—Commandant,—lui dit-il,—les chemins de l'oued sont libres. Vous pouvez encore battre en retraite sur le Morou. Je m'engage à tenir avec cent hommes jusqu'après demain.

Le blessé se souleva avec effort.

—Audouars, lui dit-il sur un ton d'amical reproche, avez-vous pu croire que je rentrerais en territoire français après vous avoir laissé ici avec votre cher et vaillant Héricourt, dont le docteur vient de me faire connaître l'état désespéré.

—Commandant, répondit Pierre, nos ordres portent que nous devons nous replier sur le Wadaï et le Baghirmi, si nous reconnaissons qu'il est impossible d'atteindre le Chillouk.

—Mon camarade, répliqua fièrement le marin, nous sommes à moins d'une journée du Chillouk. Nous mourrons tous ici ou nous passerons. J'ai dit.

Audouars s'inclina avec un geste de déférence.

—Encore un mot,—ajouta l'officier de marine.

Si nous ne parvenons pas à nous dégager de ces démons, s'il n'y a plus de ressources, je vous demande de m'avertir quand le moment de mourir sera venu.

—Bien, commandant,—répliqua Audouars.

Il sortit de la tente. La fusillade faisait rage au dehors.

Audouars inspecta les postes.

L'ennemi s'était rapproché, mais n'avait pu forcer encore les lignes.

—Ah ! pensa le jeune homme, nous sommes à l'heure psychologique du miracle Nous avons fait tout ce que l'homme peut faire. A Dieu de faire le reste, de nous faire vaincre ou mourir.

Et, sombre, il jeta les yeux sur le pauvre petit fanion tricolore qui flottait sur la case royale. Héricourt vit son front soucieux.

—Audouars, lui dit-il, vous vous dites que si nous avions un drapeau, un vrai drapeau, ce serait une consolation ?

—Oui, répondit l'artilleur troublé. Comment avez vous pu ?.........

—Regardez,—interrompit le mourant en posant sa main sur le bras de son ami. — C'est mon rêve qui se réalise.

Et son doigt montrait à Pierre le versant du mamelon opposé.

Une colonne qu'on pouvait évaluer à une centaine d'hommes accourait, prenant l'ennemi à revers. La fusillade crépitait dans le dos des noirs affolés qui livraient passage aux nouveaux venus.

Et, au milieu de ceux-ci, trois cavaliers se montraient, dont l'un agitait au-dessus de sa tête la large flamme d'un drapeau français.

—Qu'est cela ?—murmura Pierre Audouars au comble de la stupeur.

—Mon rêve, je vous l'ai dit,—prononça la voix éteinte d'Héricourt.

Et Pierre put se dire, avec une terreur religieuse :

—J'ai demandé à Dieu le miracle. Le miracle se ferait-il ?

Il reste, les yeux fixés sur la colonne de secours, fasciné par le spectacle.

Et soudain, il recouvra sa raison. Il vit ce qu'il devait faire.

Pour la seconde fois, il rassembla les hommes, en choisit cent, ceux qu'il avait laissés tout à l'heure à la garde du camp et les entraînant avec lui.

—En avant !—commanda-t-il.

L'élan fut irrésistible. Enthousiasmés par la vue du renfort qui leur arrivait, les héroïques soldats se surpassèrent.

Et une seule charge, ils refoulèrent l'ennemi, la baïonnette dans les reins, jusqu'au de là du ruisseau

Là se creusait une vallée séparant les deux collines.

Les noirs s'y entassèrent, se défendant en désespérés, refusant de se rendre.

Alors on n'eut plus qu'à tuer. Ce fut un vrai massacre.

Et sur le champ de victoire, tandis que l'ennemi s'enfuyait, éperdu, définitivement écrasé cette fois, les deux colonnes se rejoignaient et Pierre se jetait, fou de joie, dans les bras de son frère de lait.

Alors, reconnaissant Isabelle sous son costume masculin, il fléchit le genou devant elle, la saluant de son sabre ensanglanté.

—C'est vous qui nous apportez le salut,—dit-il solennellement

Les tirailleurs avaient croisé leurs fusils. Ils y firent asseoir la jeune fille que quatre d'entre eux portèrent sur leurs robustes épaules.

Et comme ils rentraient dans les palissades, ils virent revenir Daoud et ses dix hommes, rouges de sang.

Un canon d'acier était attelé à leurs montures saignantes.

VIII

UN LINCEUL DE GLOIRE

Le jour était sur son déclin.

On n'avait pu s'expliquer encore. Ni Audouars, ni Savariau, n'avaient échangé les paroles de mutuelles congratulations.

On était encore dans l'effervescence de la victoire remportée, du miracle libérateur, n'osant encore croire au bonheur qui arrivait, craignant de le voir se fondre dans les brumes mauves qui montaient du couchant.

Et, plus que tout le reste, l'angoisse des adieux les étreignit. [illegible]

Car ils s'étaient tous assemblés autour de la couche sommaire où allait expirer Héricourt.

Lui aussi avait eu sa part de joie commune, de la fête de délivrance. Sur ses traits dont les méplats s'accusaient d'avantage aux ombres de la mort, une allégresse surnaturelle resplendissait.

Lorsque Isabelle tout en larmes s'était penché sur lui, le preux avait pris galamment la main de la jeune fille, brunie, hâlée par le soleil d'Afrique et, comme aux plus beaux jours de ses succès mondains, l'avait portée à ses lèvres.

—Je vous attendais,—lui dit-il, — je savais que vous deviez venir.

En voyant les regards surpris qu'elle attachait sur lui :

—Vous ne me comprenez pas,—murmura-t-il, avec un triste sourire.—Je n'ai pas le temps de vous expliquer, Pierre vous racontera tout.

Elle essaya de lui adresser des paroles de réconfort et d'espérance.

Il secoua la tête, très résigné.

—Non, ne me parlez pas de la [illegible]. Vous ne pouvez pas savoir. A l'instant où je suis, à cette extrême frontière, on voit d'un œil bien différent la vie et ses joies. C'est une douce mort que Dieu m'accorde et je l'en bénis. Je n'ai pas de famille. Avec la patrie, vous êtes tout mon amour et tout mon bien. Or, je fermerai mes yeux sur le triomphe de la patrie, sur le bonheur de ceux que j'aime. Que puis-je souhaiter de plus ?

Sa voix faiblit. Il murmura encore :

—Ah ! le dernier moment n'est plus bien loin. Pierre dressez le drapeau devant moi, et vous, mademoiselle, faites-moi une petite croix que je puisse emporter dans ma tombe.

Isabelle, refoulant ses larmes, ôta de son cou une chaîne et en détacha une petite croix d'or qu'elle mit aux mains du blessé.

Il la baisa pieusement et dit encore :

—J'aurais aimé dormir mon dernier sommeil dans la terre de France.

—Nous remplirons votre vœu, mon capitaine,—fit Savariau qui avait pris affectueusement une des mains que lui tendait l'officier.

Celui-ci fit encore un geste. Le grand Arabe s'approcha.

—Embrasse-moi Daoud, dit Héricourt.

Et l'homme qui tout à l'heure avec dix de ses compagnons, avait pris un canon se mit à fondre en larmes et à gémir comme un enfant.

Une convulsion agita le corps du mourant. Il eut une courte syncope.

Il rouvrit les yeux. Il vit Breton soutenu par le docteur Garneaux.

—Commandant, — demanda-t il avec une dernière coquetterie êtes-vous content de moi

—Vous êtes un héros, — répondit simplement le marin.

D'un dernier geste, le mourant appela Pierre et Isabelle.

Il prit leurs mains et les unit avec une formule de tendresse.

—Aimez vous bien. Mon rêve ! Souvenez-vous ! Priez pour moi !

Il ne parla plus, mais ses yeux ne les quittèrent plus.

Et, comme l'astre touchait l'horizon une buée passa sur les prunelles et les ternit, tout d'un coup un souffle aussi doux que celui d'un enfant s'exhala de sa bouche.

Il était mort.

Alors au milieu de l'universelle émotion, Mlle de Folligny se leva.

Elle alla prendre le drapeau que quelques heure plus tôt elle avait si fièrement arboré au milieu de la bataille.

—Commandant, —dit-elle, — ce débris glorieux a une histoire. Il fut sauvé à Metz par mon père, le général de Folligny alors simple commandant.Un coup de baïonnette l'a troué sur la poitrine » me de l'homme qui l'avait sauvé. Je demande qu'on en fasse le linceul du héros qui vient de nous quitter.

—C'est une noble pensée mademoiselle,— répondit le lieutenant de vaisseau Jamais plus glorieux suaire n'a été plus vaillamment conquis. Demain au point du jour, nous y ensevelirons notre glorieux mort. Qu'il soit enveloppé de ses plis.

Isabelle étendit la dépouille tricolore sur le cadavre et se penchant elle ferma ces yeux ouverts sur l'aurore éternelle.

Dormez en paix.— Julien d'Héricourt, —murmura-t-elle—La France saura faire grande la mémoire de votre sacrifice.

Et ses paupières s'emplirent de larmes en souvenir de cet homme, si jeune et si beau, si plein de noblesse et de fougue dont les douces paroles avaient un instant,—instant bien court,—fait battre son cœur.

—Il est mort pur et sacré—prononça tout près d'eux une voix qui s'éteignit dans un rauque sanglot.

Tout le monde se retourna frémissant, tant ce sanglot décelait une douleur sans borne, une incurable souffrance.

Et tous purent voir un homme d'une pâleur spectrale, portant à la poitrine une large tâche rouge qui chancelait en s'appuyant à l'affût du canon sur lequel on allait placer le corps.

Cet homme c'était le traitre capturé la veille, celui-là même dont la main fratricide avait tué Julien d'Héricourt; c'était Simon Helmann.

Le premier mouvement fut un mouvement d'horreur.

On se détourna de lui avec dégoût,Isabelle elle-même recula.

Mais Helmann joignit les mains e murmura :

—Vous tous qui êtes prêts à me mau dire, commandant Breton, capitaine Au douars, tous officiers et soldats ne m condamnez pas encore. Je vais payer m dette, et il est un pouvoir qui lave tou honte : la mort.

Ils se turent et, pensifs, troublés, l'é coutèrent.

—Je vais mourir, continua Simo Helmann—je vais mourir flétri et châti Mais du moins je ne mourrai pas en tra tre. Commandant Breton, capitaine A douars, et vous monsieur Savariau, tout l'heure vous m'entendrez. J'ai le moye de réparer ma faute.

Il y eut une longue sensation dans l rangs des auditeurs.

—Aidez-moi à m'agenouiller, supplia le malheureux.

Guermeur s'élança derrière le blessé et le soutint sous les aisselles.

On vit alors le pauvre corps épuisé, loque sanglante, s'incliner vers le sol avec un effort qui le fit hoqueter, mettant une écume rouge aux commissures des lèvres, et la voix brisée de Helmann murmura dans un sanglot.

—Julien d'Héricourt, pardonnez-moi ! Dieu m'est témoin que je vous ai frappé sans conscience. C'est mon châtiment d'avoir été l'instrument de la destinée.

Il ne put en dire davantage. Une syncope le coucha à côté du mort.

—Qu'on le reporte à sa case,—ordonna Audouars.

Deux soldats prirent le blessé et l'emparèrent.

Le docteur Garneaux accourut et le soigna sans espoir.

La syncope fut longue, le blessé ne recouvra ses sens qu'au milieu de la nuit.

Pendant ce temps, les spahis de Daoud taillant à coups de hache, dans un des arbres au bois dur, le cercueil de Julien d'Héricourt.

Quel est ce bruit ? —demanda Helmann en s'éveillant.

Et avec la clairvoyance des mourants il ajouta :

—Ah ! oui, je sais ..... la bière ? Vous allez l'emmener en France. Il reposera dans la patrie, à l'ombre d'un clocher avec la bénédiction d'un prêtre et les larmes de ses amis.

La France pleurera ses funérailles.

Moi, je n'ai plus d'amis, je n'ai plus de patrie, je n'ai plus de famille.

Ses yeux parurent chercher autour de lui.

Il vit le médecin penché sur lui et à quelques pas en arrière, Audouars qui pleurait.

—C'est lui que vous pleurez, — dit-il timidement.

L'officier étendit la main et d'une voix rauque répondit.

—Je pleure sur vous deux, Simon Helmann sur lui comme ami, sur vous comme soldat.

—Capitaine Audouars, demanda le blessé, M. Savariau est là ?

—Il est auprès de Mlle de Folligny. Voulez-vous le voir ?

—Qu'ils viennent tous les deux, — haleta le mourant.

Ils vinrent. Helmann fit un signe, le médecin et les autres témoins s'écartèrent.

Et lorsque Isabelle et l'agent furent tout près de lui, le mourant parla.

—Monsieur Savariau, et vous, mademoiselle, j'ai une déclaration à vous faire. Elle est importante et va vous ôter un grand poids du cœur.

Je ne suis point le fils de votre mère, Isabelle de Folligny, je ne suis point votre frère.

Je suis le fils d'une femme qui, peut-être, expie à cette heure la honte de m'avoir mis au monde. Elle se nomme Olympe Férulard. Vous la connaissez.

Un soupir qu'elle ne put contenir dilata la poitrine d'Isabelle.

—Je le savais — prononça gravement Savariau.

—Vous porterez à votre mère, à vous, l'aveu de mon crime, et aussi à l'homme généreux que j'ai contribué à abuser. Vous direz à Samuel Walter comment finissent les traîtres repentants Et maintenant, pardonnez moi.

—Je vous pardonne, — fit Isabelle en comprimant ses sanglots.

—Je vous pardonne, — répéta Savariau qui pleurait aussi.

Le mourant eut une parole pressante :

—Rappelez les officiers ; allez chercher le commandant. Je n'ai plus que des secondes à vivre.

L'instant d'après, Breton, Audouars, Garneaux, entouraient la couche.

—Ecoutez,—dit le mourant, je veux servir la France une dernière fois. Demain, au point du jour, prenez hardiment l'offensive et remontez vers le Nord-Est. Toutes les tribus, là-bas, vous seront favorables, et le vieux High n'osera pas vous inquiéter.

Evitez le Chillouk. Laissez le Sobir et Lado dans le Sud, marchez vers le Sobat et l'Addoura. J'ai fait préparer sur tout le parcours des vivres et des postes. Vous trouverez dans une poche de ma capote quatre-vingt mille francs d'or et de banknotes. Prenez les. Ils sont a

moi, bien que ce soit de l'or anglais. Il est juste qu'il vous serve. C'est ma dernière trahison.

Un affreux sourire contracta sa face livide.

—Helmann, — prononça Breton,—au nom de tous les officiers et de tous les soldats de la mission, au nom de la France, je vous pardonne ! Vous avez réparé le mal que vous avez commis. Mourez en paix.

Toutes les mains se tendirent, ratifiant la sentence du commandant.

—Le mourant eut une dernière prière.

—Mettez mon corps sous un rocher, avec une croix dessus, tourné vers le Nord.

Une secousse suprême convulsa ses traits. Il retomba sur sa couche.

L'aurore était venue. Le soleil de feu allait de nouveau incendier le ciel. Et il fallait profiter de la terreur infligée aux indigènes pour reprendre la marche en avant.

A l'extrémité sud du village une tranchée avait été creusée.

On y déposa les corps des soldats noirs tombés dans le combat de la veille.

Un peu plus loin, une fosse s'ouvrirait solitaire au flanc d'un roc.

Ce fut là que Simon Helmann alla dormir le sommeil de l'éternité la face tournée vers le nord sous la croix que son repentir avait sollicitée.

Il ne resta plus alors qu'à rendre les derniers honneurs au héros.

On l'avait enveloppé dans le drapeau de Metz apporté par Isabelle de Folligny.

La jeune fille s'approcha de la dépouille. D'une main tremblante elle déchira un lambeau du glorieux suaire.

Alors par morceaux inégaux elle distribua ce débris aux compagnons et aux amis d'Héricourt, aux survivants de son épopée, s'en réservant un morceau pour elle-même.

Le fidèle Daoud baisa la relique et la plaça parmi ses amulettes

Alors on procéda à la mise en bière.

Et ce fut un spectacle poignant que cette cérémonie funèbre.

La bière, fabriquée à la hâte par les pauvres soldats, était une grande boîte rectangulaire faite d'un bois pesant et dur, qu'il faudrait renouveler en arrivant dans quelque région plus civilisée. On l'avait tapissée entièrement de feuilles de fer-blanc arrachées aux dernières caisses de la mission,

Le corps y fut étendu, lavé dans l'eau phéniquée, entouré de fleurs et de plantes aux puissants arômes, dont la propriété devait être de le dessécher au plus tôt.

Puis on ferma le cercueil, après que chacun des assistants y eût jeté sa dernière branche verte, au lieu de la pelletée de terre des cimetières français.

Alors, la bière fut hissée sur l'affût d'un canon.

Et, comme on amenait l'une des pièces qui la veille avaient fait un si vaillant service dans la bataille, on vit Daoud, farouche, s'avancer.

—Non, commandant ! —dit-il en son jargon sabir. Li n'être pas li bonne. Li donner canon anglais, li être à moi, li avait pris, li porter capitaine Héricourt.

On fit droit à cette délicatesse de cœur du grand Arabe.

On traîna le Maxim anglais pris dans la charge fabuleuse, et celui qui, mourant, avait envoyé ses soldats à la victoire ou à la mort reposa sur le trophée d'héroïsme arraché à la perfidie et à la trahison.

Le commandant Breton fit sonner le rassemblement.

Tous les hommes de l'expédition, le fusil chargé, formèrent le carré autour du corps.

Appuyé sur l'épaule d'Audouars, hâve la face terreuse, l'officier de marine parla.

Et son discours fut tel qu'il pouvait jaillir en de telles circonstances, du cœur et de la poitrine d'un soldat français.

—Camarades !—s'écria-t-il d'une voix qui sonna comme le roulement sourd d'un tambour voilé de crêpe,—c'est ici que nous allons saluer pour la dernière fois le chef que vous avez connu et aimé, le compagnon et l'ami que nous pleurons.

Plus tard, dans quelques mois, en France, nous l'espérons, ses compatriotes émus lui rendront des honneurs dignes de sa mémoire immortelle.

Mais quel hommage peut plaire davantage à l'âme de Julien d'Héricourt, présente au milieu de nous, que ce témoignage de larmes et de louanges, rendu sur son cercueil par ceux qui furent ses frères d'armes et qui resteront les narrateurs enthousiastes de ses exploits glorieux ?

Français, — car vous l'êtes tous ici,— Français de la patrie antique et lointaine, Français de la terre d'Afrique, la patrie adoptée, vous voyez comment meurt pour cette patrie un héros auquel la vie avait souri et qui sacrifia pour elle sa force, sa jeunesse, son ambition, peut être même ses plus légitimes amours. Restez donc fidèles à cette France, comme vous le serez à la mémoire de ce mort. Souvenez-vous qu'elle est immortelle parmi les peuples. Les hommes passent, tombent. La France, elle, ne saurait mourir !

Il se tut, épuisé, et ce fut Audouars qui le porta pour ainsi dire à sa case, avec l'aide du docteur Garneaux.

A genoux à côté du canon, Isabelle de Folligny priait.

Il ne restait plus qu'à prendre le chemin du retour indiqué par Helmann.

Plus tard, dans quelques mois en France, nous l'espérons, ses compatriotes émus lui rendront des honneurs dignes de sa mémoire immortelle.

Mais quel hommage peut plaire davantage à l'âme de Julien d'Héricourt présente au milieu de nous que ce témoignage de larmes et de louanges, rendu sur son cercueil par ceux qui furent ses frères d'armes et qui resteront les narrateurs enthousiastes de ses exploits glorieux ?

Français, — car vous l'êtes tous ici, — Français de la patrie antique et lointaine, Français de la terre d'Afrique la patrie adoptée, vous voyez comment meurt pour cette patrie un héros auquel la vie avait souri et qui sacrifia pour elle sa force sa jeunesse, son ambition, peut être même ses plus légitimes amours. Restez donc fidèles à cette France comme vous le serez à la mémoire de ce mort. Souvenez vous qu'elle est immortelle parmi les peuples. Les hommes passent et tombent La France, elle ne saurait mourir !

Il se tut, épuisé et ce fut Audouars qui le porta pour ainsi dire à sa case, avec l'aide du docteur qui priait.

Il ne restait plus qu'à prendre le chemin du retour, indiqué par Helmann.

Trois salves de mousqueterie, auxquelles les canons de la mission prêtèrent l'accord de leurs voix d'acier, honorèrent le départ du funèbre convoi.

Derrière, pendant l'espace d'un mille, le fidèle Daoud marcha, tenant en bride par la figure le coursier du glorieux défunt

Puis vinrent les porteurs, au milieu desquels prit place le commandant Breton, étendu dans un hamac de lianes.

Audouars ne put faire accepter à Isabelle le même mode de locomotion.

—Nous suivons un enterrement, — dit elle avec un doux et triste sourire.

Ce fut une étrange caravane qui déroula ses replis aux flancs des montagnes du M'Boro.

Au loin, sous les feux du levant, les cimes pelées apparurent dans leur ocre incendié, semblables à des torches funéraires ; les gorges se découpèrent en ombres crues, les vallées dessinèrent leurs antres ravinés par les eaux des torrents.

La marche se poursuivit grave et silencieuse jusqu'à la ligne de faîte de l'Ouateb, bornant les rives du Sobat.

Helmann n'avait pas menti. Des postes étaient préparés d'avance.

Alors des collines plus vertes se montrèrent ; on traversa des oasis fraîches. On put goûter un peu de repos.

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées qu'on atteignait les villages amis du Metcha. On entrait en Abyssinie.

Ce fut à ce moment qu'un matin, comme il sortait de sa tente, Abel Savariau fut informé par Pierre Audouars qu'un blanc, arrivé la veille au camp français, demandait à lui parler.

IX

NOUVELLES DE FRANCE

L'étonnement de Savariau fut au comble lorsque, dans le fantaisiste voyageur, il reconnut le fidèle Hopkirch.

—Toi, Fritz ! — s'écria t-il, les bras tombants.

—Moi même, monsieur Blaisot, — répliqua l'Alsacien.

Alors, dans un transport d'enthousiasme, Abel ouvrit ses bras à l'arrivant et l'accola dans une chaude étreinte.

—Ah!—fit-il ,oyeusement,—la France peut être fière de ses fils! Que peut elle craindre quand de simples valets de chambre lâchent leurs meilleurs maîtres et traversent les déserts pour la servir?

Il entraina le brave garçon, qu'il présenta successivement à tous les membres de la mission, en commençant par le commandant.

—Voilà un gaillard qui est parti de Marseille, il y a deux mois, à notre recherche et qui nous arrive avec des nouvelles fraîches de la France, des nouvelles pour nous seule. Ah! Il n'a pas musé en chemin!

Isabelle et Guermeur connaissaient déjà l'honnête Fritz.

—Aussi,—demanda la jeune fille en souriant,—vous avez quitté Mme la comtesse de Stolhfeld, une si bonne place?

—Mademoiselle ne sait pas pourquoi j'étais chez la comtesse—fit-il en clignant de l'œil dans la direction de Savariau.

Si je l'ai quittée c'est par rapport à mon mariage avec Mlle Justine la femme de chambre de mademoiselle, vu qu'elle ne peut pas souffrir cette femme-là.

—Comment? Vous avez épousé Justine? Elle ne m'a pas attendue?

—Ni moi non plus?—ajouta gaiement Jérôme Blaisot.

Isabelle jeta à celui-ci un regard de reproche qui le rendit confus.

—Ce n'est pas encore fait mademoiselle —répondit Fritz. —Ça ne se fera qu'à mon retour. Je suis maintenant chez M. Samuel Walter.

Il s'adressa directement à Savariau.

—C'est même de sa part que je viens—fit-il en tendant à l'agent les lettres du colonel et de l'Américain dont il était porteur.

Savariau prit les lettres et les lut avec attention.

Après quoi il tendit à Isabelle la missive rapide que Samuel Walter avait confiée aux soins du bon Fritz.

Elle confirmait la déclaration d'Helmann.

—Que Dieu lui pardonne à tous deux! murmura Mlle de Folligny embrassant dans le même généreux pardon le fils et la mère.

Tout était fini, cette fois, bien fini, de l'abominable cauchemar qui, depuis si longtemps, pesait sur la vie de la jeune fille.

—Et maintenant, — dit-elle avec une certaine tristesse, — il va être temps de songer au retour en France.

—En effet, — fit Savariau, — nous ne saurions attendre la mission qui est obligée de séjourner ici quelque temps encore

Au reste, on n'était pas encore arrivé au port.

Il fallait traverser l'Abyssinie, où le bruit des exploits de la mission française et de la déconvenue des Anglais avait excité le plus grand enthousiasme.

Le voyage des braves jusqu'aux frontières du Harrar fut une marche triomphale. Une station de cinq semaines sur les hauts plateaux leur permit de refaire en partie leur constitution anémiée.

Ce fut au cours de ce trajet qu'Abel put expliquer à Pierre et au lieutenant de vaisseau Breton tout ce qui s'était passé en France après leur départ de Marseille.

Ils surent ainsi quels tours de force et d'habileté prodigieuse l'agent avait accompli, comment il avait mis en défaut les limiers du comte Otto, comment, pris en flagrant délit, le malheureux Helmann s'était enfoncé dans sa trahison, comment d'ennemi acharné qu'il était auparavant, l'Américain Samuel Walter était devenu l'ami le plus sûr, l'auxiliaire le plus dévoué.

Savariau raconta en outre avec une modestie à laquelle Isabelle de Folligny ne put faire violence à plusieurs reprises l'attentat dont il avait été victime.

Narrés par Isabelle, les divers épisodes de la carrière si courte mais si bien remplie, de Philéas Walter produisirent d'inextinguibles hilarités.

Ce premier récit terminé on voulut connaître les péripéties du voyage de Fritz Hopkirch.

Elles étaient beaucoup moins simples, beaucoup moins dramatiques.

D'ailleurs l'ex-valet de chambre les exposa sans y mettre trop d'apparat.

Il dit comment parti de Marseille sur un steamer des Messageries il avait débarqué à Alexandrie et voyagé jusqu'à Khartoum en se donnant pour le domestique d'un officier de l'armée anglo-égyptienne.

Là, ne pouvant rencontrer son maître éventuel, il s'était fait donner un laisser passer, afin de rejoindre le lieutenant Galway, attaché à la mission du colonel High.

La chance l'avait servi à souhait.

Le lieutenant était mort et enterré de la veille lorsque Fritz arriva au camp anglais.

Inutile de dire qu'il se contenta de saluer le colonel High sans demander à l'officier à présenter son hommage au "major" Helmann.

Celui-ci étant à l'avant-garde de la colonne, Fritz put suivre la même route que ceux qu'il avait mission de déjouer jusqu'aux rives du Bahr-el Ghazal.

Là, profitant d'informations discrètement recueillies, il brûla la politesse à ses compagnons de route et fila à l'anglaise.

C'était un coup hardi, mais Fritz Hopkirch, ancien soldat de Gravelotte, ne connaissait pas la peur.

Pendant une semaine, il s'était perdu et avait erré de côté et d'autre, à la recherche, soit de Savariau, soit de la mission française.

Et ce n'était qu'après le sanglant combat du M'Boro qu'il avait appris la marche en avant de ses compatriotes et la retraite des Anglais.

Alors il était revenu sur ses pas et au bout de quelques tâtonnements, avait fini par rejoindre ceux qu'il cherchait depuis deux mois.

Telle la double narration égaya pour quelque temps les ennuis du séjour sanitaire et fit patienter leur désir de revoir la France.

Vers la fin d'avril Isabelle, Savariau, Guermeur et Fritz Hopkirch se séparèrent de leurs amis en leur donnant rendez-vous dans la patrie.

Ils ne les précédaient que de quelques semaines.

L'un ou l'autre des officiers aurait pu devancer cette date et prendre son congé de ce moment.

Pourquoi ne partez nous pas avec nous monsieur Pierre ? demanda Isabelle au capitaine Andouars.

Il répondit, avec une touchante simplicité :

—Le commandant Breton est plus malade que moi, mademoiselle. Je dois ramener mes pauvres soldats.

Et, lui montrant la dépouille du mort glorieux, emprisonnée cette fois dans un cercueil en bois de cèdre et qui reposait dans la chapelle des Pères franciscains de Harrar, il ajouta :

—N'ai je pas la garde de mon autre frère et n'est-ce pas moi qui dois le ramener jusqu'à la terre de nos pères, jusqu'à, la douce France ?

—C'est vrai, fit Isabelle en essuyant ses yeux. Lorsque vous débarquerez à Toulon, je serai la première à vous recevoir.

—Je retiens la promesse,— dit gravement Pierre.

—Et, maintenant — demanda-t-elle tandis qu'une fugitive rougeur colorait ses joues—n'emporterai-je pas de vous un souvenir......pour ceux de là-bas ?

—Vous saluerez de ma part Mme de Folligny et le colonel Derrien. Vous raconterez à votre oncle ce que nous avons fait ensemble et séparément. Ce sera une noble joie pour son cœur de soldat.

La voix d'Isabelle se fit très douce, mais très tremblante :

—Et moi monsieur d'Audouars n'aurai-je pas de vous une parole, la parole que j'attends et que le pauvre mort a la moitié prononcée ?

Ils étaient en face l'un de l'autre, sans témoins.

Audouars, répondit frissonnant d'un ton exquis.

—Il y a des paroles qui n'ont toute leur douceur que dans l'air et sous le ciel de la patrie. Quand nous serons là-bas j'oserai vous le dire. Ici, je vois trop l'héroïne et je ne sais que l'admirer.

Et pliant le genou, il prit un peu du manteau d'Isabelle et y appuya ardemment les lèvres.

—Au revoir donc dans la patrie, Pierre Audouars,—murmura-t-elle, frémissante. — Vous voulez que j'attende, j'attendrai. Ce sera mon expiation.

—Oh ! — fit-il, avec un geste désolé, est-ce là ce que vous prenez de l'aveu que je n'ai pas su faire ?

—Non, — répondit-elle, avec un adorable sourire. Je sais trop ce que vous mettez de votre âme dans vos pensées pour me refuser à différer l'instant du bonheur que vous me réservez.

Elle partit le même jour et tous les membres de la mission la conduisirent aussi loin qu'ils le purent sur la route brûlée où les mules s'effacèrent bientôt sous un voile de poussière blanche.

Alors Audouars revint, la tête lourde, vers l'humble chapelle où reposait le corps de Julien d'Héricourt.

Il s'approcha de la bière et, après une brève prière, il mit sa main sur le cercueil.

Et son âme endolorie parla à l'âme invisible du disparu.

—M'as-tu compris, Julien, mon frère ? es-tu content de moi ?

Je n'ai pas voulu que mon cœur eût une parcelle de vraie joie tant que mon front garderait ton deuil, je n'ai pas voulu que celle que tu as aimée et que j'adore entendit des paroles d'amour près de tes glorieux restes.

Dors en paix, mort vaillant. Sans doute, en ta vie nouvelle, tu regardes en pitié nos misères terrestres. Dieu t'a donné la seule fin que doive ambitionner un soldat, et tu m'a laissé, en échange de cette gloire, le plus radieux amour qui puisse faire battre un cœur d'homme.

Nos parts sont égales, Julien d'Héricourt. Mais si l'un de nous devait envier l'autre, ce serait moi. Car ton rôle est fini en ce monde. Le mien n'est pas commencé dans l'amour que me réserve l'avenir ? Toi, tu es entré dans l'immortalité.

Il se pencha sur la funèbre châsse et, libre, cette fois, le front sur le drap mortuaire, il le mouilla de ses larmes.

Pendant ce temps, sur la route fuyante, Isabelle désormais muette ne pouvait détacher ses yeux de l'horizon sous la couche duquel elle avait vu disparaître la silhouette du héros vivant près de la bière du héros mort.

Un mois plus tard, à l'aube, Savariau vint la chercher dans sa cabine et lui montra une tache brillante au-dessus des brumes mauves de la côte.

—Notre-Dame de la Garde ! — La patrie, — murmura t-il, ému.

Elle lui serra la main, et envoyant un baiser à la céleste apparition :

—Bonne mère, murmura-t-elle, eux, quand les ramènerez-vous ?

X

VERTU RÉCOMPENSÉE

Ce que Savariau n'avait pu prévoir, ce que Fritz Hopkirch n'avait pu dire, c'est le dénouement imprévu qu'avaient eu, pendant leur absence, les relations de Samuel Walter avec la comtesse Otto de Stohlfeld.

Un soir, dans le courant d'avril, Mme de Folligny avait reçu une carte d'Hedwige entourée d'un fragment de journal.

Sur un fragment on lisait ces terribles lignes :

"Le gouvernement s'est enfin décidé après un long silence, à nous donner des nouvelles de la mission Breton.

"De graves événements sont se produits dans ce coin reculé du monde qui s'étend des monts de l'Abyssinie aux rives du Congo.

Nous avions, les premiers informé nos lecteurs qu'une mission anglaise était partie de Khartoum dans l'intention bien précise de couper la route à l'expédition française, en empêchant celle-ci de pénétrer en Abyssinie par les plaines du Chillouk et de mettre ainsi nos possessions africaines en contact avec l'empire de notre allié éthiopien, le négus Ménélik.

"Le ministère savait ces choses et n'avait rien fait pour s'y opposer.

"Un ancien officier français un renégat de la patrie le capitaine d'artillerie Simon Helmann, n'avait pas rougi d'accepter un important commandement dans la mission anglaise.

"Or, dans les derniers jours de mars, les deux colonnes se rencontrèrent, et un conflit inévitable se produisit.

"Que se passa-t-il alors ? Au ministère des colonies, ont est muet sur la question. Les détails manquent assure t-on.

"Quoi qu'il en soit, voici ce que nous avons pu savoir par nos propres information.

"Au moment de la rencontre des deux troupes, et devant l'hostilité payée des tribus indigènes, le capitaine d'Héricourt l'un des plus vaillants soldats de notre armée, à la tête de quelques cavaliers, s'empara de la personne du capitaine Helmann. Blessé lui-même, il ramena son prisonnier blessé.

"Tous deux sont morts à peu d'heures d'intervalle dans le camp français.

"Quelle sera la suite donnée à cette malheureuse affaire où la France a à déplorer la perte d'un de ses plus nobles enfants ?

"La mauvaise foi et la perfidie de nos voisins d'outre-Manche nous paraissent trop évidentes pour que cet incident ne fasse pas l'objet d'une interpellation à la rentrée du Parlement des vacanc de Pâques.

"C'est le capitaine Pierre Audouars et le lieutenant de vaisseau Breton, chef de l'expédition, qui ramèneront en France la glorieuse dépouille du capitaine d'Héricourt.

"Nous apprenons au dernier moment que le gouvernement a élevé le lieutenant Breton au grade de capitaine de frégate et le capitaine Audouars à celui de chef d'escadron d'artillerie.

"Le maréchal des logis de spahis Ali-ben-Daoud est nommé sous-lieutenant des spahis sénégalais."

Telle était la funeste nouvelle rapportée par le morceau de journal perfidement découpé.

Quant à la carte, au-dessus du nom,

COMTESSE HEDWIGE DE STOHLFELD

elle portait ces mots finement tracés à la main.

(Sincères doléances).

Mme de Folligny était seule dans son salon au moment où était arrivée l'odieuse missive relatant la funeste nouvelle.

Elle l'avait décachetée et avait parcouru les lignes imprimées.

Elle n'avait pu aller jusqu'au bout de sa lecture.

Avec un cri déchirant, elle était tombée évanouie.

A ce cri, Justine était accourue, suivie de Samuel Walter et de Mme Savariau.

D'un coup d'œil l'Américain avait tout compris.

Alors il avait déploré les scrupules de délicatesse qui l'avaient empêché jusqu'alors de faire connaître à la malheureuse femme ses découvertes à Marseille.

Il l'avait relevée et emportée d'un bras robuste dans sa chambre.

C'était là que, pendant huit jours, la mère d'Isabelle avait flotté entre la vie et la mort, sous la menace d'une hémorragie cérébrale.

A la fin, le médecin qui la soignait, rassuré pour sa vie, avait craint pour sa raison.

Il avait conseillé à Samuel un remède héroïque,

—Il faudrait provoquer chez la malade,—avait-il déclaré, — une nouvelle émotion, contraire, s'il était possible, du moins aussi violente que la première.

Ce remède, Samuel, tremblant d'angoisse l'avait appliqué.

Un jour comme en entrant dans la chambre de la pauvre femme, il venait de la trouver enfouie dans un fauteuil et pleurant silencieusement, il s'était approché d'elle et lui avait dit brusquement :

—Pourquoi pleurez-vous, Elena ?

Elle avait répondu, redoublant de sanglots amers :

—Vous savez bien pourquoi je pleure, Samuel Walter.

Il avait insisté, préparant l'effet progressivement, par doses mesurées en quelque sorte, redoutant la révélation finale.

—Non, je ne le sais pas, mon amie. Je ne vous comprends pas.

Elle avait fixé sur lui un regard plein de détresse.

Il avait poursuivi, très calme en apparence :

—Si c'est au sujet d'Isabelle, que vous

êtes inquiète, vous vous alarmez à tort. Ne savez-vous pas qu'elle s'est embarquée sur le Mé-Kong, le 1er mai, et qu'elle sera ici dans dix jours au plus tard ?

La malade avait secoué la tête et murmuré lamentablement.

—Non, ce n'est pas à son sujet que je pleure et cependant, c'est d'elle seule que je devrais m'occuper désormais. Car elle est bien ma fille tandis que l'autre... Mais pouvez-vous empêcher le cœur d'une mère de saigner à la mort de ses enfants ?

—De ses enfants, sans doute, sans doute Elena.

Mais quand ce ne sont pas ses enfants.

Mme de Folligny se leva, les yeux brillants et fiévreux, avec des larmes encore pendues au longs cils de ses paupières.

—Que voulez-vous dire, Samuel ? interrogea-t-elle anxieusement.

Il ne fit pas de réponse immédiate, il se contenta d'un geste évasif.

Elle le pressa plus vivement, elle marcha sur lui.

—Voyons, Sam, — appuya t-elle, — vous n'avez pas l'habitude de parler en vain. Je vous connais. Tous vos termes toutes vos phrases, sont réfléchis et calculés. Pourquoi m'avez-vous dit ce que vous venez de me dire ? — Est-ce que... est-ce que.......... ce malheureux ?

—N'était pas plus votre fils qu'il n'était le mien, Elena !

Elle recula toute blanche. Ses lèvres s'agitèrent. Un instant Walter eut peur. Il trembla de la voir s'abattre comme la première fois.

Mais une réaction se produisit. Le sang remonta à son visage décoloré.

Bien que haletante encore, elle parvint à articuler :

—Il n'était pas mon fils, ni le vôtre ? Est-ce vraiment là ce que vous m'avez dit, Samuel ?

L'Américain respira longuement. Il n'avait plus peur.

Le coup était porté. Elle n'en était pas morte.

—Non, — fit-il, se rapprochant d'elle, et lui tendant les bras pour la soutenir,— non, pauvre femme, pauvre mère, dans votre longue infortune, Dieu vous a épargné celle-là. Vous n'étiez pas la mère de cet homme. Vous n'avez pas à le pleurer.

Et alors, avec des ménagements de délicatesse exquise, dont nul n'aurait pu le juger susceptible, il versa le baume sur la plaie de ce cœur, il le laissa saigner en abondance, afin qu'il n'y restât rien du mensonge qui, pendant trente ans, l'avait empoisonné.

—Ce n'était pas votre fils, mon amie, ce n'était pas "notre fils." C'était l'enfant de cette femme qui a vécu de sa forfaiture et de notre crédulité.

Notre enfant à nous, Elena, était mort dans les six mois qui suivirent sa naissance, et cette femme lui substitua le sien. Elle m'en a fait l'aveu, toute en larmes, le jour où, anticipant sans le savoir, sur la catastrophe qui vient de se produire, je lui annonçais faussement que Simon Hellmann n'existait plus.

Alors, comme elle l'écoutait, plus calme, résignée, il lui raconta comment il avait appris, puis découvert par lui-même la vérité, quels avis circonspects, il avait reçus de Savarian, les minutieuses recherches auxquelles il s'était livré à Marseille, et, pour finir, la double scène de confession chez la comtesse Hedwige de Stohlfeld, et chez Olympe Férulard.

—Cette femme, — ajouta-t-il, — alors même que je n'aurais pas renoncé à la punir, je ne le pourrais plus. Dieu s'est chargé lui-même de ce soin. Elle est morte désespérée.

Mais l'autre, — gronda-t-il, les sourcils froncés et les poings serrés, — l'autre, la créature perverse et méchante qui n'a pas craint d'abuser d'un secret qu'elle savait mensonger pour exercer contre vous une abominable vengeance, cette comtesse Hedwige mérite un châtiment, — et elle l'aura.

—Comme vous dites cela, Samuel ? — murmura Mme de Folligny terrifiée.

—Je dis cela,— répliqua Walter,— comme le dirait à ma place tout homme convaincu de la perversité de cette femme et qui sait que l'immanente justice atteint tous les crimes de ce monde même les plus lointains, même les plus cachés.

Mais laissons ce sujet. Elena. Séchez

vos larmes. Ne pensez plus qu'à l'heure, maintenant prochaine, qui vous rendra votre fille, l'admirable enfant dont vous devez être fière, autant que la France, sa patrie.

Pendant les jours qui suivirent, il se montra si empressé, si généreux, si plein d'une noble et pieuse tendresse, que le bonheur rentra sous le toit de la maison blanche et que le soleil printanier, déjà trop chaud, parut mettre des rayons de joie sur cette douleur qui faisait tache au ciel d'azur, à la baie de saphir de Beaulieu. Une lettre venue d'Afrique y porta le suprême épanouissement.

Isabelle rentrait saine et sauve. Elle revenait accompagnée d'Abel Savarian, de Gueurmeur et de Fritz Hopkirch. Et, dans un post-scriptum enjoué, elle disait à sa mère :

—Préviens ma petite Justine qu'un vieil ami à elle, son cousin Jérôme Blaiset, est avec nous,— qu'il ne lui garde nullement rancune et qu'il sollicite même l'honneur d'être témoin à son mariage.

C'était la note gaie. Elle eut le don de dérider un instant la figure grave et soucieuse de Samuel Walter.

Six jours environ avant celui où les voyageurs étaient attendus à Marseille, l'Américain quitta Beaulieu alléguant qu'il se rendait à Paris pour décider le colonel Derrien à venir embrasser sa nièce à l'arrivée.

Or, le voyage de Samuel Walter avait un autre but.

A peine débarqué à Paris en grande toilette de grands jours, tout de noir vêtu il se fit porter rue Galilée où il demanda le comte de Stohlfeld.

Le comte Otto était précisément chez sa femme et venait d'avoir avec elle une explication des plus orageuses.

Il avait reçu des détails plus précis sur les événements d'Afrique.

C'était une découverte complète la ruine de ses espérances et le Foreign-Office très irrité le cassait aux gages sans lui ménager l'expression de son mécontentement.

Il était à court d'argent ayant escompté une réussite qui n'était pas venue, et son syndicat exaspéré par l'insuccès lui coupait les vivres.

C'était la ruine pour le vieux viveur. Il allait retomber sous le joug de sa femme, et le hasard assurait à celle-ci une trop facile histoire.

Hedwige d'ailleurs était lasse de complaisances.

Ses éternels trente ans avaient soudainement vieilli.

Sans qu'elle voulût se l'avouer, la nouvelle de la mort d'Héricourt l'avait violemment atteint dans ses fibres les plus sensibles. Elle savait maintenant qu'Isabelle de Folligny n'avait pas répondu à la passion du jeune officier, et elle se reprochait sa maladroite jalousie qui l'avait empêchée de trouver pour retenir son amant, de ces paroles qui grisent, de ces caresses qui affolent.

Il était mort là-bas, tué par l'homme que son mari avait sottement recruté, la maudissant sans doute, fidèle à ce drapeau qu'il avait préféré à son amour.

Otto était donc mal venu à lui demander des complaisances.

L'orage touchait à sa fin au moment où Walter se présenta.

Il avait été des plus violents, étant donnés le tempérament sanguin du mari et la froide ténacité de la femme.

Les beaux bras blancs d'Hedwige gardaient des ecchymoses bleuâtres et sous l'âpreté de la douleur, ses beaux yeux s'étaient rougis de larmes,

L'annonce de la visite du Yankee tomba là-dedans comme une goutte glacée dans une eau en ébullition.

Otto, encore frémissant donna l'ordre de l'introduire.

Et, comme la comtesse faisait mine de se retirer, il la retint brutalement.

—Non, je ne veux pas que vous vous éloigniez. Je tiens à ce que vous assistiez à la réception que je vais faire à ce monsieur.

S'il avait connu les intentions de Samuel il eût chanté moins haut.

L'Américain entra, hautain et d'une politesse toute saxonne.

—Je suis bien aise de vous voir, monsieur Walter, — commença le Teuton avec ironie— J'ai quelques questions à vous poser.

—Pardon—réplique l'autre.—J'en ai moi-même une à adresser à madame. Elle ne souffre pas de retard et vous êtes trop galant homme et trop bon mari pour vouloir passer avant votre femme.

Otto avala sa salive un peu de travers, tandis que la comtesse demandait avec indifférence au visiteur.

—En quoi puis-je vous être bonne ou agréable, monsieur ?

Walter avait mis la main à son portefeuille. Il en tira le fragment du journal reçu quelques jours plus tôt par Mme de Folligny et la carte de railleuses condoléances qui l'accompagnait.

—Est-ce bien vous madame ?—interrogea-t il en s'inclinant—qui avez envoyé cette carte et ce morceau de journal ?

—C'est moi en effet monsieur.

—Et vous en saviez la portée sans doute, madame.

—La portée, non. Je voulais tout simplement m'acquitter d'un devoir de politesse, et même d'amitié envers cette chère madame de Folligny. Tout le monde en eût fait autant à ma place.

—Oh / non, madame. Vous seule pouviez faire un aussi terrible usage d'un secret que vous saviez fort bien être une œuvre de mensonge.

—En ce cas mon attention n'a pu qu'être plus sensible à Mme de Folligny.

—Si sensible en effet qu'elle a failli la tuer.

—Oh ! vraiment ! N'ayant jamais été mère je ne pouvais savoir à quel degré la sensibilité maternelle peut s'émouvoir.

—La sensibilité féminine aurait dû vous suffire, madame. Je suis venu pour la mettre à l'épreuve et demander à M. de Stohlfeld......

Ce disant, Walter se tournait vers le comte et lui montrait la carte.

—..Si, en sa qualité de mari, il reconnait les dettes de sa femme ?

L'Allemand se redressa, très dédaigneux.

—J'ai le droit de me désintéresser de celles que j'ignore.

L'Américain eut un petit rire cinglant comme une cravache.

—Je vois qu'on ne m'avait pas trompé en m'affirmant que dans la peau blanche c'est madame qui paie pour son mari.

—Monsieur ? ...... rugit le comte, en s'avançant d'un pas.

—Et—poursuivit l'Américain sur le même ton, en désignant les bracelets v[illegible] lacés que les doigts du vieil époux avait laissés dans la peau blanche et fragile des poignets d'Hedwige—j'ai la satisfaction de constater que, chaque fois, vous donnez à madame bonne et valable quittance.

—Monsieur ! cria encore Otto dont la face couperosée se congestionnait.

Il fit un pas de plus en avant, le bras levé.

Le Yankee, flegmatique, l'arrêta d'un simple geste.

—Monsieur le comte de Schlfeld, je vous prie de remettre à demain la bonne envie que vous paraissez avoir de me tuer.

Aujourd'hui, je ne me laisserais pas faire, je vous en préviens.

—C'est bien, monsieur, fit Otto, assagi,—Où vous trouve t on ?

—Je crois que vous connaissez mon adresse, monsieur.—Mais n'intervertissons pas les rôles. C'est à moi de vous demander la vôtre.

Cette dernière insulte ne laissait plus aucun doute sur les intentions peu conciliantes de Samuel Walter. Le comte prit une carte à lui, sur laquelle il traça une ligne au crayon. C'est son domicile propre qu'il indiquait.

—Vous voyez, monsieur, fit le Yankee toujours persifleur—que j'ai bien fait de parler le premier. Ceci vous épargne des questions oiseuses. En prenant congé de vous, je n'ai plus qu'à vous féliciter sur l'heureuse issue de votre tentative anglaise. Ne m'inscrivez pas sur la liste de votre prochain syndicat.

Il salua profondément la comtesse qui, debout, très pâle, le considérait avec une haine qui n'était pas exempte d'admiration.

Quand il eut quitté le salon, elle dit froidement à son mari.

—La justice est entrée sous notre toit sous la figure de cet homme. Elle vous tuera demain.

La comtesse Hedwige avait dit vrai.

Dans l'après-midi du même jour, le colonel Derrien et un ami personnel de Samuel se présentèrent à l'adresse indiquée par le comte de Stohlfeld.

Ils y trouvèrent le commandant Hermann von Stracken et un autre officier.

Par une dernière bravade contre le destin, le comte Otto avait choisi pour l'un de ses témoins son successeur éventuel.

Les conditions de la rencontre furent promptement réglées.

L'Américain, bon prince, renonçait à la qualité d'offensé et laissait à adversaire le choix des armes.

Celui-ci réclama le pistolet et quatre balles au commandement.

C'était son exercice favori. Il y excellait.

On l'avait vu chez Gastinne-Renette, et dans autres stands, faire d'invraisemblables cartons. Walter était un homme mort.

Pourtant, il ne mourut pas. La chance a de ces caprices.

Lorsque le lendemain matin, derrière le champ de courses d'Auteuil, le commandant von Stracken, désigné à cet effet, frappa les trois coups dans les mains, il fit accourir, d'un même appel, la fée des amours patients et l'Ange des trépas rapides.

La balle du comte Otto emporta une mèche de cheveux gris derrière l'oreille de Samuel Walter.

Celle de Samuel frappa le comte au-dessous de l'oreille, mathématiquement tranchant la carotide, broyant le bulbe rachidien.

La mort fut instantanée.

On coucha le vieillard, mort comme il avait vécu, sur l'herbe de la pelouse, afin de lui prodiguer les premiers soins.

Le médecin, hélas ! n'eut qu'à constater le décès.

Et, en le voyant, livide et raidi sur le sol le bon Hermann dut se tenir à quatre pour ne point donner l'acolade au généreux Yankee.

Comme il fallait "user de ménagements envers la veuve, ce fut encore le bon Herman qui fut chargé de lui porter la nouvelle, tandis que le "sapin" qui portait le cadavre, destiné à un cercueil de chêne, cheminait lentement vers la rue Galilée.

Il faut rendre cette justice à Hermann qu'il s'acquitta très correctement de sa mission.

Quand il arriva, la comtesse, malgré l'heure matinale,—dix heures environ,—était levée et même tout à fait habillée...de noir.

Hermann parut surpris, mais sut prendre une figure de circonstance.

—Madame,—commença-t-il hypocritement,—j'ai la douleur....

—Vous n'avez pas besoin de continuer,—interrompit Hedwige.—Otto est mort, n'est-ce pas ?

—Oui,—fit von Stracken de plus en plus surpris. Vous le saviez donc ?

—Non, mais je m'y attendais. On a des pressentiments.

Elle ajouta, pénétrée d'une pensée bien pieuse :

—Il faudra prévenir le chapelain de l'ambassade. Il avait besoin de prières.

—Alors, Hedwige, osa murmurer l'amoureux, maintenant ....

—Maintenant, je suis en France et la loi française exige dix mois de... précaution. Je m'y conformerai. Le deuil va bien aux blondes.

—Et que ferai je pendant ce temps-là ? —soupira le pauvre garçon.

—Vous ? Vous tiendrez le serment que vous avez fait de retrouver votre voleur de documents.

C'est une occupation sérieuse. Vous l'immolerez aux mânes du comte.

—Merci, pensa Hermann. — Je ne le connais que trop, maintenant celui-là. Ce n'est pas le moment de mourir.

XI

P. P. C.

Paris est à la fois dans la joie et dans le deuil.

Les rues tumultueuse ont une animation inaccoutumée.

Aux fenêtres de presque toutes les maisons des drapeaux sont arborés.

Mais ces drapeaux sont cravatés de crêpe.

Et la foule se porte par grandes ondes dans les Champs-Elysées.

Car c'est là que va passer le funèbre

cortège qui se rend à Notre-Dame pour y assister au service funèbre en l'honneur du capitaine Julien d'Héricourt et des soldats de la mission Breton tombés au champ d'honneur.

Depuis la veille, la glorieuse dépouille a été déposée à Saint-François-Xavier.

C'est là que des parents éloignés, de plus nombreux amis sont venus passer la dernière veillée du corps, aux côtés des spahis se relevant, l'arme nue, autour du cercueil.

C'est là au... qui viennent la prendre les délégations de toutes armes, les officiers généraux et subalternes, les représentants du pouvoir, qui vont l'escorter jusqu'en cette église métropole, d'où les restes sortiront pour aller dormir dans le vieux caveau de famille, dans la petite ville d'Héricourt, à cette frontière de l'Est que le vaillant soldat avait rêvé de défendre quelque jour.

Et, maintenant, le cortège défile entre deux haies de soldats, l'arme renversée, et les tambours roulent sinistrement sous leurs crêpes tout le long du parcours.

Les cordons du poêle sont tenus par un lieutenant de vaisseau et ... le capitaines.

Derrière le char, marche le cheval du mort, tenu en bride par l'ordonnance noir ; derrière, au nombre des membres de la famille, le sous-lieutenant Daoud qu'on voit pleurer à chaudes larmes.

Et, en arrière, on se montre les chefs et les soldats héroïques de la mission : le capitaine de frégate Breton, le chef d'escadrons d'artillerie Audouars le médecin principal Garneaux les sous-officiers, les fantassins et les cavaliers noirs.

Le défilé dure plus d'une heure, et le peuple ému, recueilli, le contemple avec admiration.

A l'intérieur de la basilique les murs sont tendus de noir. Une grande croix d'argent domine l'autel. Des flammes bleues voltigent sur des torchères de bronze.

La cérémonie commence, grandiose et solennelle, à la voix de l'orgue, au chant sublime du Dies iræ et des prières liturgiques.

Puis un prêtre monte dans la chaire et fait entendre à l'assistance les grandes vérités de la foi couronnant le glorieux enseignement du patriotisme.

A gau... de la nef, au milieu des invités de ...que, une femme en grand deuil est a...ouillée, une femme admirablement belle qui se tient inclinée, le front dans ses mains.

On ch...chote un nom ; on raconte que peu de jours plus tôt, elle a perdu son mari, vieillard de soixante-dix ans, un étranger qu'elle aimait jusqu'à l'adoration.

Il y a des âmes sensibles pour la plaindre sincèrement.

Et il est heureux que l'étiquette ait placé le commandant von Stracken à dix ou douze rangs plus haut sur la droi[te]. Il ne peut voir de sa place la belle comtesse Hedwige pleurer, ni se demander pour qui sont ses larmes.

—Pauvre femme ! — murmurent les compatissants.

Ah ! oui, pauvre femme, car elle méri[te] à cette heure, la pitié.

Elle aussi a senti le remords pénétre[r] en elle.

Ce décor sombre et solennel, ces chant[s] d'église cette parole sacrée, ont ravivé en elle une foi lointaine, fait revivre le[s] souvenirs.

Elle songe que ce mort, elle l'a aimé et en a été aimée.

Elle se rappelle ses caresses et ses dou[x] propos, ses chants de fête, ses regard[s] enfiévrés.

Et tout cela est fini, tout cela ne rena[î]tra plus.

Jamais, plus jamais, elle n'entend[ra] cette voix, elle ne reverra ce sourire.

Le chant d'amour est désormais mu[et] sur cette bouche violette ces yeux po[ur] toujours ternis et fermés n'auront pl[us] la lueur fascinante de l'ivresse.

C'est fini,— fini. Plus rien ne reviv[ra] du passé.

Et elle pleure, la comtesse Hedwige, elle pleure lourdement, durement, sa[ns] parvenir à comprimer l'affreux sang[lot] qui brise sa poitrine.

Autour d'elle, la compassion se f[ait] plus touchante.

—Pauvre femme ! —répète-t-on.—Elle n'aurait pas dû venir ici. Cette cérémonie a dû renouveler sa douleur. Vraiment ! elle aimait bien son mari.

Une semaine plus tard, Mme de Stohlfeld, relevant d'une indisposition subite causée par l'émotion, était alanguie sur une causeuse dans son salon, écoutant, d'une oreille distraite, les paroles de patient amour du commandant Hermann von Stracken.

—Hedwige,—lui disait-il avec une ferveur admirable,—voici déjà deux mois écoulés depuis le jour qui vous fit veuve, et, comme un écolier impatient, je raye les jours sur le calendrier.

Et, cependant, pas plus qu'avant, vous ne m'avez fait entendre le moindre encouragement. Je ne sais pas encore la douceur d'une parole d'espoir éclose sur vos lèvres.

Elle le considère, lasse d'abord, bien- : attendrie.

—Pauvre Hermann ! —murmure-t-elle enfin doucement.

Et sa belle main blanche se pose sur le crâne chevelu du reître, ainsi que celle d'une dompteuse sur la fauve crinière d'un lion.

—Pauvre Hermann ! —fait-elle ravie.
—Vous me plaignez donc un peu.

Elle soupire. Ses lèvres esquissent quelque chose qui ressemble à un sourire.

—Oui, avoue-t-elle,— je vous plains. J'admire votre longue patience, votre fidélité à toute épreuve, et je me dis que ce fut un malheur pour vous, Hermann, de me rencontrer sur votre chemin.

—Hedwige ! —s'écrie-t-il éperdu.

—Vous méritiez mieux, mon ami, mieux que moi, veux-je dire. A une tendresse comme la vôtre il eût fallu une âme ingénue et blanche, un cœur vierge de toute passion comme de toute souffrance, au lieu de la créature lacérée, vaincue et brisée par l'existence que je suis. Ai-je le droit d'accepter ce dévouement ? Mon devoir ne serait il pas de le refuser ?

Alors, lui, le sublime amoureux, de se prosterner à ses pieds.

—Hedwige ! —supplie-t-il les mains jointes,—est-il possible que vous me parliez de la sorte ? Quoi ! Dois-je trouver en vous un tel doute après une aussi longue épreuve ? Et me traiterez-vous toujours en enfant, comme lorsque, petite fille, vous preniez plaisir à me monter sur les épaules, à tirer à pleines mains mes cheveux, à me battre comme une bête de somme, sous prétexte que ma force devait servir à vos caprices.

Je suis resté l'enfant vigoureux d'alors avec cette différence que j'ai acquis en plus la force morale. Allez-vous abuser de votre pouvoir sur ma vieille amitié ? Du moins, quand vous étiez enfant avais-je pour prix de mes peines la permission de mettre un baiser sur vos joues. Et aujourd'hui, quand vous me souriez, j'ai toujours peur de voir une raillerie dans la rose clarté de ce sourire.

Elle lui abandonna sa main qu'il dévora de baisers.

—C'est vrai —fit elle ingénument— je vous ai tourmenté, enfant, femme, je vous torture encore, et toujours sans vouloir.

Ecoutez-moi, Hermann, et peut-être trouverez vous en votre loyauté candide un moyen de m'enchaîner à jamais à votre unique désir.

Je vous parais méchante, peut-être, et, sans doute, je le suis inconsciemment.

Au fond, voyez-vous, mon ami, je ne suis qu'une femme malheureuse, une malade qui a besoin de beaucoup de ménagements et de pitié. La vie m'a labourée comme une terre en friche. J'eusse peut être été meilleure, si j'avais moins souffert.

Vous me parlez de votre force ; vous en avez le droit, je le reconnais.

Mais est-elle assez grande cette force, pour me prendre et pour m'emporter loin de ce monde menteur et mauvais, pour m'arracher aux tentations de la haine, comme à celles de l'amour, pour m'isoler à jamais du contact de la perversité et des misères humaines ?

—Oh ! —répondit le pauvre garçon à genoux,—ne dit on pas que l'amour fait des miracles, qu'il peut soulever des montagnes ? Le mien a soulevé le poids du temps. Pourquoi ne mettrait-il pas autour de vous assez de dévouements quotidiens, une enceintes de hauteurs inac-

cessibles du sommet desquelles le monde vous paraitrait si petit et si misérable que vous n'auriez plus envie de descendre.

Il avait parlé avec une flamme intense qui avait transfiguré son visage rude et grossièrement sculpé. Les "vergiss mein nicht" de ses yeux avaient resplendi comme les profondeurs d'un lac saturé de soleil.

Cette fois le regard d'Hedwige laissa lire un étonnement.

—Oh ! —fit-elle, avec une vivacité,— vous êtes poète, Hermann.

Et, convaincue, sincère, elle se pencha vers le soldat agenouillée.

De ses deux belles mains blanches elle saisit la large tête carrée et sur ce front rayonnant de bonheur, elle appuya longuement ses lèvres.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit.

Le valet qui avait succédé à Fritz, un Germain bon teint pour le coup, s'avança et dit en allemend à sa maitresse :

—Madame, il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

—Quel est le nom de ce monsieur ? — questionna Hedwige étonnée.

—Il y a dit que vous ne le connaissiez pas, mais que vous seriez heureuse de le recevoir, car il y a des choses importantes à vous communiquer.

—Des choses importantes ? Qui peut bien être cet importun ? — Enfin, n'importe.

Faites-le entrer.

Et, comme Hermann, discret, voulait s'éloigner, elle le retint.

—Non. Votre présence ne sera peut-être pas inutile.

Le visiteur anonyme entra et salua en gentleman accompli.

C'était un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, admirablement pris dans sa redingote noire à la boutonnière de laquelle un ruban de la Légion d'honneur mettait sa tache rouge.

Il était brun, grisonnant légèrement par plaques, fort joli homme, d'ailleurs dont une fine moustache noire relevait les traits énergiques et l'allure très militaire.

La comtesse et l'officier se dire in petto qu'ils avaient déjà vu ce visage quelque part, mais sans mettre aucun nom dessus.

—Madame, dit l'inconnu, en s'inclinant aimablement devant Hedwige je vois que vous ne me reconnaissez point.

—En effet, monsieur répondit-elle. Cependant.

—Ni vous non plus monsieur le commandant von Stracken.

Un geste bref fut toute la réponse d'Hermann.

—Cependant, — continua l'étrange personnage,—vous m'avez déjà vu ensemble et séparément. Permettez-vous que je vous rappelle toutes ces circonstances ?

Mais très volontiers, monsieur —prononça Mme de Stohlfeld, ravie de la bonne grâce du visiteur mystérieux — en lui désignant un siège.

Il s'assit et s'exprima, le sourire aux lèvres :

—Le souvenir que je vais évoquer n'a rien de désagréable que pour moi-même. Il remonte au mois d'août dernier, à votre séjour dans la jolie station de Dinard.

La mémoire revint en même temps aux deux auditeus.

—Philéas Walter ! — s'écrièrent-ils simultanément.

—Alias Abel Savarieu, agent du ministère de la guerre.

Et comme la maîtresse de céans et son futur époux s'étaient levés en proie à une émotion facile à comprendre, le visiteur se leva aussi et salua derechef avec son plus agréable sourire.

—Je ne le suis plus, madame — poursuivit-il. — Je reprends mon rang d'officier de réserve. Mais je vous devais une visite de condoléances et une de félicitations à monsieur. Je suis heureux de pouvoir m'acquitter en même temps de ce double devoir.

Ceci fut débité avec une urbanité telle que les deux Allemands n'osaient se fâcher d'une telle audace.

—Oui — reprit l'agent — Philéas Walter est mort et ne ressuscitera pas... Mais il avait laissé à Abel Savariau dans sa mémoire, je ne veux par dire ses mémoires, puisqu'ils n'en avaient qu'une à eux deux, un si aimable souvenir de Mme

la comtesse de Stohlfeld que je n'ai pu me refuser la joie de venir complimenter la future Mme von Stracken.

—Trêve de compliments railleurs monsieur,— dit la comtesse assez sèchement. —Votre présence ici nous indique suffisamment que vous prenez une revanche décisive et que vous portez une menace sur vous.

Il répondit avec le même flegme enjoué.

—Ce serait méconnaître mes intentions et mon caractère, madame· Je viens de vous apprendre que je n'occupe plus les fonctions officielles que vous savez. Chaque chose a son temps et les meilleurs amis se séparent à la longue.

Non. L'agent Savariau n'a aucune raison de vous nuire ou même de vous... épier. Il peut vous exprimer librement l'intérêt qu'il vous a toujours porté.

Et pour vous en fournir une preuve immédiate, je commencerai par délivrer l'esprit du commandant d'un souci qui l'obsède depuis deux ans et plus, en lui révélant que le voyageur qui, vers la station de Crouy-sur-Ourcq, le soulagea d'une importante valise, offerte par une main très chère, c'était moi.

—Vous ?— s'écria Hermann, frémissant. Et vous osez le dire ?

—Pourquoi pas, mon cher commandant ? Ne vous l'ai-je pas fait restituer avec tout son contenu,— je dis tout ?

Hedwige avait pris son parti du persiflage. Elle en riait.

—Allons, Hermann,—dit elle,—remerciez monsieur qui en tout ceci, s'est conduit non seulement en galant homme, mais en homme d'esprit.

Von Stracken s'exécuta de fort bonne grâce.

—Monsieur,—dit-il,— je souscris d'autant plus volontiers au jugement de Mme de Stohlfeld, qu'en agissant comme vous le faites, vous me rendez, et par la même occasion à vous-même, un véritable service.

—Ah ! Et et puis-je connaître le caractère de ce service, —pour m'en féliciter ?

—Assurément. J'avais fait le serment solennel de vous tuer comme un chien si jamais je vous découvrais.

—Et......... comment éludez-vous un aussi redoutable serment ?

—C'est bien simple. Vous vous découvrez vous-même, donc ce n'est pas moi qui le fais. Les conditions de mon vœu ne sont pas remplies.

—C'est juste, —reconnut Savariau,— voilà un distingué subtil qui me paraît venir en droite ligne de la patrie de Fichte et d'Hegel.

—Ne raillez pas nos philosophes,— plaisanta Hedwige. Ils vous sauvent la vie.

—Pardon réclama Abel.—Si j'en crois les renseignements de Kant, le monde extérieur n'est qu'une illusion nécessaire des catégories de l'entendement. Donc, en me tuant, moi, Savariau. M. le commandant von Stracken eût mis à mort le non-moi de son voleur de valise.

L'Allemand daigna rire de cette judicieuse plaisanterie.

—Au surplus,—continua Abel,— vous eussiez regretté la chose, monsieur le commandant, car elle vous eût privé d'abord des sages avis d'un certain Philéas Walter,—ensuite...

—Ensuite ?...— questionna Hermann, voyant hésiter son interlocuteur.

—Vous n'auriez pu recevoir d'Abel Savariau en personne un conseil amical dont il est heureux de vous faire bénéficier.

—Ah ! nous y voici,—fit Mme de Stohlfeld en pinçant les lèvres.

Elle souligna sur-le-champ sa remarque d'une réflexion.

—Profitons donc de ce bon conseil, puisqu'il est gratuit.

Abel était resté debout. Il s'expliqua avec des circonlocutions imagées :

—Madame la comtesse et monsieur le commandant, je ne vous apprendrai rien en vous disant que la France, terre hospitalière, entoure d'une sollicitude maternelle ses hôtes illustres autant que ses propres enfants.

—Et les congédie quand ils l'importunent, n'est-ce pas ?

—Il y a du vrai dans ce que vous dites, madame. Mais, ici, ce n'est pas tout à fait le cas. Le gouvernement français en effet, sait tout ce qu'il doit de considération à des amis de la prospérité nationale aussi illustres que vous l'êtes. Il tient à la leur témoigner de son mieux et ses moyens pour le faire ne sont pas discutables.

Or, le gouvernement a pensé, avec juste raison, d'accord en cela avec le représentant de votre glorieux empereur, que le veuvage de Mme la comtesse de Stohlfeld serait moins âpre sur la terre natale que sur nos bords habitués à admirer sa beauté sous de moins sombres couleurs,

Personnellement, j'ai pensé que, fidèle et galant chevalier, M. le commandant Von Stracken ne laisserait pas s'éloigner de France celle qu'il a faite dame de ses pensées sans la suivre vers les rivages heureux où l'hymen couronne sa flamme.

Si désagréable que fut la commission, elle était enveloppée de formes si élégamment amenées que la comtesse ne put s'empêcher de rire.

—Dites moi, monsieur Savariau, ça doit se chanter ces choses-là ?

Il répondit sur le même ton débonnaire et enjoué :

—La musique n'en est pas encore faite, madame. Mais si vous y tenez je pourrai la commander à un mien ami, chef de fanfare dans un de nos régiments de l'Est.

—Et il y aurait un titre à ce morceau à cette " marche ", n'est-ce pas ?

—Naturellement, ça s'appellerait " la conduite des mariés.

Il se fit un assez long silence. Puis la comtesse dit brusquement.

—Ainsi, l'on en a assez de nous. On nous expulse.

—Oh ! le vilain mot, madame. Non. On vous pris seulement d'aller veiller de plus près à vos intérêts d'outre-Rhin. Et monsieur le commandant ne saurait en être marri. Les lunes de miel en Allemagne, ne s'écornent pas aussi facilement qu'en France.

—Et— combien de temps me laisse-t-on pour mon déménagement ?

—Un mois à partir du jour où vous l'aurez annoncé.

Hedwige marcha vers les fenêtres du salon. Elle les ouvrit et fit un pas sur le balcon à balustres de pierre d'où la vue descendait jusqu'au ruban ensoleillé des Champs-Elysées.

—Adieu, Paris, — soupira-t-elle. — Tu ne veux plus de moi. Je n'attendrai pas le congé par huissier,

En quittant la maison Savariau s
sait :

—P. P. C. —Allons ! voilà qui es
Maintenant retournons à Beaulieu.
faut-il pas assister au mariage de l
Samuel ?

Il ajouta souriant et rêveur.

—Et aux fiançailles de Pierre et d
belle !

XII

L'AMOUR CHANTE

La gloire est quelquefois une co
gne importune.

Qui ne s'est apitoyé sur le sort de
lustre marin Duilius, auquel Rome
le récompenser de sa victoire, avai
troyé un joueur de flûte qui l'acco
gnait chaque fois qu'il sortait de sa
son.

Cette manière de promener un g
homme comme les chevriers par
promènent leurs chèvres ne serait
en nos temps modernes, pour donner
coup d'attrait à la gloire. Elle en d
terait peut-être.

Car déjà, même sans flûtiste, l'ho
célèbre, n'a que trop à faire pour s
barrasser des curiosités importune

A partir du moment où la renomm
consacré, il ne s'appartient plus. I
vient la propriété de ses contempo
et de l'histoire.

C'est là l'inconvénient que Br et
Audouare eurent l'occasion d'appré
son exacte valeur.

Pendant les deux mois qui sui
leur rentrée en France, ils durent
ter aux fêtes données en leur hon
accepter les invitations trop souven
portunes et égoïstes où d'ambitieux
patriotes, enthousiastes matrones l
hibèrent autant pour leur propre
faction que pour la glorification de
hôtes de passage.

Le jour vint enfin où ils purent d
ment se dérober à ce délire gênant.

Ce jour-là, après une chaude p
de mains, donnée dans le restaur
ils prirent leur dernier repas en com
le capitaine de frégate prit le chem
la Bretagne où l'attendait une f

impatiente et Andouars celui de la rive bleue, où il allait enfin connaître les joies de l'amour partagé.

Partagé ? Hélas ! ce mot avait pour lui un sens cruel encore.

En cette âme d'une exquise sensibilité, tout était motif à souffrance.

Il venait de passer aux côtés d'Isabelle de Folligny près de trois mois d'une existence héroïquement tourmentée.

Chaque jour, il avait pu voir l'admirable fille dans ce rôle qu'elle s'était donné, il avait pu juger sa constance et son courage.

Vingt fois des paroles d'aveu lui étaient venues aux lèvres.

Il ne les avait pas prononcées.

Deux sentiments, aussi purs l'un que l'autre s'accordaient pour lui faire un devoir de cette réserve exagérée.

...ait su le secret d'Héricourt. Et maintenant que la mort l'avait délivré d'un rival sans qu'il eût même souhaité cette délivrance, il gardait plus précieux et plus doux le souvenir de l'ami disparu.

Il n'avait pas voulu attrister l'âme du cher mort par une joie qu'il eût jugée prématurée, et il avait fait large et sincère la part du deuil.

L'autre sentiment était en quelque sorte, plus amer.

Pierre s'était trop bien habitué à l'idée qu'Isabelle aimait Julien pour ne point souffrir d'un bonheur qui semblait lui échoir par héritage.

Et telle était la violence de cette souffrance qu'elle l'eût fait renoncer à l'amour d'Isabelle de Folligny s'il eût été persuadé qu'elle ne l'aimerait que par déférence envers le vœu suprême du mort.

Quelle torture que celle-là, qu'il devait garder au-dedans de lui-même ainsi qu'une lame empoisonnée, car il ne pouvait ...jure en faire l'aveu à la jeune fille.

Or, le soir de son départ, comme il rentrait pour prendre ses malles au petit hôtel du quartier des Invalides où il avait habité pendant les quelques mois qui avaient précédé son départ pour l'Afrique, le garçon lui remit une lettre.

La lettre venait du Midi. Elle était d'Abel Savarian. Il la décacheta et lut :

“Mon cher Pierre,

“Tâche d'arriver au plus tôt. J'ai des motifs sérieux de te presser. Il y a ici quelqu'un dont les belles joues pâlissent et maigrissent un peu, dont les yeux rougissent souvent et qui ne se plaît pas néanmoins, signe grave.”

Le commandant courut au bureau télégraphique le plus voisin et écrivit.

—*Pars ce soir. M'arrêterai Cannes vingt-quatre heures en pèlerinage.*

Cela fait, il se fit porter à la gare, dîna au buffet et monta dans le train.

Et seul dans un angle du compartiment vide, car à ce moment de l'année le Midi caniculaire n'attire plus personne, il se mit à relire, avec des yeux tantôt humides, les lignes si brèves et si pressantes que venait de lui adresser Savarian.

—Les joues pâlissent,—les yeux rougissent,—répétait-il, ivre d'amour.

Et, pourtant, le doute affreux subsistait. Il ne pouvait croire qu'elles fussent pour lui, cette rougeur et cette pâleur.

Pendant ce temps, le train roulait, dévorant l'espace.

Et, plus rapide que le train, la force magnétique courait sur les fils de fer et se traduisait en paroles précises, annonçant le retour attendu.

Il arriva à Beaulieu vers les dix heures du matin, le télégramme espéré.

Abel n'eut rien de plus pressé que de le montrer à Isabelle.

Elle le lut avec émotion. Puis un instant surprise, elle murmura :

—A Cannes ? Pourquoi s'arrête-t-il à Cannes ? Et qu'elle pèleri...?

La phrase ne s'acheva pas.

Soudain le beau visage pâle resplendit d'une intense de joie.

Un tressaillement rapide agita le beau corps frémissant.

—Oh ! — murmura-t-elle — j'ai compris...je sais.

Et comme les yeux de Savarian l'interrogeaient, elle ajouta :

—Embrassez-moi, monsieur Abel. Jamais je n'ai été aussi heureuse, peut-être ne le serais-je plus autant. C'est à vous qui m'avez fait ce bonheur, de me féliciter le premier, vous qui êtes mon frère, puisque vous êtes le sien.

L'agent, très ému, s'avança vers "les belles joues " qui s'offraient à son baiser.

Mais alors, comme pris de scrupule, il s'arrêta.

—Non, —dit-il, avec son intonation la plus drôle,—il faut laisser la place intacte car je devine ce que vous allez faire. Moi ce sera...au retour.

Et saisissant la main de la jeune fille, gagnée par la même gaité, il y posa respectueusement ses lèvres.

Une heure plus tard, Isabelle prenait le train pour Cannes.

Elle y arriva une heure de l'après-midi, et ne sortit pas de la gare.

Mais, derrière les vitres de la salle d'attente, le cœur battant, elle épia l'arrivée du rapide de Paris.

Il n'eut pas de retard, ce rapide. Il arriva dans le délai prescrit.

Il portait peu de voyageurs, partant peu de bagages.

Isabelle vit descendre les voyageurs. Son regard impatient eut tôt fait de trouver celui qu'elle cherchait.

Alors, mystérieuse et voilée, elle le suivit à distance.

Pierre Audours laissa ses colis en consigne.

Puis il sortit de la gare, sans se douter qu'il était suivi.

Il traversa la petite ville et vint droit à la Croisette.

—J'ai deviné, — pensa Isabelle. — Je sais où il va.

L'officier se dirigea vers le port et retint une barque.

L'instant d'après, Mlle de Folligny put voir l'embarcation se détacher du port et gagner le large, avec vent d'Ouest, se dirigeant vers Sainte-Marguerite.

Alors, sous l'ardente chaleur de cette journée de juillet, insensible à tout le reste, elle marcha le long de la mer, les yeux fixés sur la voile blanche qui décroissait en un rythmique amoindrissement.

La jeune fille atteignit ainsi la pointe de la Californie.

Le bateau ne s'arrêta point à l'île, devant le fort.

Il poursuivit sa course vers la Tradelière apaisée, endormie sur son lit de vagues bleues.

—C'est là, pensa Isabelle,— qu'i
venu m'arracher à la mort.

Elle doubla la pointe, passant sou
jardins poudreux, au pied des mur
clôture des villas incendiées.

Elle ne souffrit pas de ce ciel inca
cent, de ce sable de braise.

Elle continua à regarder l'horison

La barque dansait sur les flots, r
ment, d'un mouvement d'almée qu
dense son pas, elle montait et desce
dans une caresse.

—Ce jour-là, c'était la fureur de
gues — pensa Isabelle ; -- aujour
c'est le bercement d'une espérance.

L'embarcation tourna autour de l'
puis vira de bord.

—Il revient, —se dit la jeune fill

Il revenait, en effet, mais non pa
le même chemin.

Comme si elle eût glissé sur le
vant miroir, la barque rasait l'eau

Et quand elle fut tout près de la
Isabelle surprise, abaissa son om
devant son visage. Il lui avait s
qu'Audouars l'avait vue.

Mais non. Il atterrit au-dessous du
min de Notre Dame des Pins et re
vers la route d'Antibes, toute bl
dans la lumière crue.

Elle se remit à le suivre, lente
avec précaution.

A la hauteur de l'octroi de Vall
il fit halte et alla s'asseoir sur le tal
la voie ferrée. Isabelle n'eut que le
de se cacher dans un chemin latér

Il fit là une pause de dix minu
repartit dans l'Est.

—Je sais où vous allez, Pierre, p
ça la jeune fille parlant à elle-mêm

C'est ici que vous m'avez quitt
soir du terrible jour, ici que je vo
vu pleurer.

Je refais tout votre pèlerinage, je
cours la voie douloureuse.

Un kilomètre plus bas, c'était l
tail et l'avenue des Bambous.

La villa se laissait voir à travers
mures brûlées ; le belvédère surgis
dessus des cocotiers et des palmiers j

Là encore Pierre s'arrêta et conte
la maison et le jardin avec des yeu
les paupières desquels elle crut
scintiller des larmes.

Puis, d'un pas délibéré, plus rapide, il poursuivit sa route.

Alors Isabelle, le laissant continuer sa marche sur le grand chemin poussiéreux, coupa par le bourg du Golfe-Juan et gagna les étroits sentiers qui longent les rails, se dirigeant vers Juan-les Pins.

Elle prenait ainsi une avance d'une demi-heure.

Il était cinq heures du soir. Elle se sentait un peu lasse.

Car elle avait parcouru une route assez longue, huit ou neuf kilomètres, sans s'en apercevoir, et elle se demandait comment elle regagnerait Beaulieu.

La plage était déserte. Les villas de la côte désertes dormaient sous leurs volets fermés.

Isabelle choisit pour s'y reposer l'ombre d'une maison faisant saillie sur la grève. Un tas de pierres lui fournit un siège. Elle s'y assit.

Et, là, elle attendit celui qui allait venir.

Son attente ne fut pas longue, quoique anxieuse.

Tout à coup, des pas sonnèrent sur le macadam de la route, des pas fermes, d'homme jeune. Elle soupçonna qu'il irait se placer où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

Elle fit le tour de la maison, dépassa l'enclos qui lui servait de jardin, et se trouva à moins de dix pas du voyageur.

Il ne la vit pas venir.

Absorbé par la contemplation du féerique panorama, il n'avait pas détourné les yeux. Un rêve exquis s'encadrait dans le cadre merveilleux que l'Estérel et le golfe faisaient au soleil couchant, et, dans cet épanouissement de la nature, le souvenir prenait une intensité de vie qui le détachait de la terre.

Elle s'approcha à petits pas, retenant son souffle.

Elle put entendre le sien, oppressé, entrecoupé par les larmes.

Il se chantait à lui-même la chanson du passé souhaitant la bienvenue à l'avenir' Il parlait sa pensée tout haut.

Et c'était à elle, à elle Isabelle qu'il s'adressait.

Comme sous l'empire du songe, ainsi que la fièvre d'une incantation, il évoquait les heures vécues et s'efforçait de leur rendre la vie.

Sa voix même avait une étrange puissance, une sonorité douce et caressante, quelque chose comme la vibration d'une harpe éolienne sous les brises du printemps.

Autour de lui, la nature muette semblait prêter l'oreille.

—Isabelle,—murmurait-il,—si les objets avaient une âme, ils garderaient l'écho des paroles qui furent prononcées ici, et, en me voyant revenir vers eux, ils me rendraient la fraîcheur des premières émotions. Je verrais votre ombre s'alanguir sur ces galets ; j'entendrais le bruissement de votre robe sur cette terre aujourd'hui desséchée ; je verrais votre silhouette sur le feuillage sombre de ces pins, sur la blancheur de cette route.

Hélas ! Le poète l'a dit : Tout passe ! Seul le cœur de l'homme ne vieillit pas ; seul, il garde la trace des douleurs où des rêves, sans garder celle des années enfuies.

Isabelle, Isabelle, où donc est votre voix chérie, où donc est votre ombre bien-aimée ? Qu'est devenue la poussière qui but mes larmes, l'air qui frôla vos cheveux noirs, la nuit qui se fit claire à mon regard, lorsque je venais contempler la plaine lumineuse, derrière laquelle je soupçonnais votre présence ? Isabelle, où donc êtes vous, vous-même, vous, l'adorée de mon rêve et de ma vie ?

Et ses mains se joignirent en une ardente supplication.

Elle n'y put tenir. Haletante, elle vint tout près et dit :

—Je suis là, Pierre. Vous m'avez appelée. Je suis venue.

Il se retourna tout d'une pièce ... Son regard demeura fixe, comme halluciné. Elle vit qu'il doutait de sa raison, qu'il ne croyait point au témoignage de ses yeux.

Alors, souriante, lui tendant les mains, elle répéta :

—Je suis là, Pierre. C'est bien moi, ce n'est pas mon ombre.

Il avança timidement le bras, il prit les mains qu'elle lui tendait et quand il en sentit la chaleur dans les siennes, il

compris qu'il ne rêvait point, qu'il était en face de l'enivrante réalité.

—Vous ? — osa-t-il prononcer,—vous que je croyais là-bas, à Beaulieu, loin de moi ?

—Moi, — répondit-elle, — ainsi que dans un chant,—moi qui vous ai deviné et qui viens de faire avec vous votre pèlerinage.

—Mon pèlerinage ?—murmura-t-il

—Oui. J'étais à Cannes, dans la gare, quand vous êtes descendu du train. Je vous ai suivi sur la Croisette je vous ai vu vous embarquer pour Sainte Marguerite ; j'ai vu la barque qui vous portait tourner autour de la Tradelière, puis revenir vers la Californie, où vous avez pris terre pour suivre la route.

Vous avez pleuré, comme autrefois, au même endroit, sans soupçonner que je pleurais en vous suivant, vous vous êtes arrêté devant les Bambous et je me suis cachée pour n'être pas reconnue.

—Quoi !—murmura-t-il éperdu—était ce donc vous cette silhoutte claire que j'ai aperçue sur le rivage, cette ombrelle blanche qui se détachait dans le soleil ?

—C'était moi, — répondit Isabelle.— Ce matin, Abel, votre frère et le mien, m'a montré votre dépêche, et j'ai deviné votre pensée. Douterez-vous encore de moi ?

—Non,—fit-il, en extase, — non, car douter ce serait ne plus vous aimer !

—Alors, jugez-vous le moment venu de prononcer les paroles que vous n'avez pas voulu m'adresser sur la terre d'Afrique ?

Il eut un grand frisson de tout son être. Elle reprit :

—Je les attends, ces paroles, Pierre. Votre secret, je le possède. Mon cœur l'avait pressenti, mais j'en ai acquis la certitude le jour où, au chevet de Savariau blessé et se préparant à la mort, j'ai lu vos dernières volontés et le testament par lequel vous disposiez de moi, comme si vous en aviez le droit.

—Est-ce donc un reproche que vous m'adressez ?

—Non, mais je voulais vous bie
trer que Dieu ne ratifie pas toujou
vœux imprudents de l'homme. Vo
donniez à..l'autre, et, déjà, j'é
vous pour toujours.

Il trembla derechef. L'aveu jai
fin de ses lèvres.

—Oh ! —fit il,—vous ne pouvez
prendre, mademoiselle, vous ne
savoir à quel point je vous aime !
vous, les amours comme le mien
toujours celui qui les ressent, et j'av
le sacrifice de ma vie. Pardonn
d'avoir pu faire celui de mon a
C'était votre bonheur, non le mie
je rêvais, et je me fusse estimé tr
yé d'une larme au bord de ma tom

Je vous aimais tant, Isabelle, j
aime tant, que vous étiez, que vou
encore pour moi la vision que l'h
créature insatiable, poursuit à
tous les heurts, tous les décourag
de l'existence sans espérer jama
teindre. Votre ombre même étai
moi la compagne du songe merv
de mon âme.

—Regrettez-vous ce songe ? —
da-t elle, se penchant vers lui.

—Non murmura-t-il, énam
puisque vous descendez du ciel
réaliser puisque c'est vous que
que j'entend, que je possède enfin
je ne peux plus mourir,—je veux
vivre pour vous désormais, pou
seule, vous, la suprême récomp
tout ce que j'ai fait de bon.

—Et pour la patrie, Pierre, —
gravement, en lui montrant le
de l'étoffe sacrée qui avait été le
d'Héricourt. Que ce morceau d
vous rappelle en même temps
heures sombres, les heures crue
dès avant nos cœurs eux-mêm
mour de la France nous avait in
blement unis.

Il l'attira dans ses bras. La be
brune reposa sur l'épaule du sol
couchant, le soleil en gloire de
sur l'Estérel.

—Parle, parle seule, — chanta-t-il, comme en une prière.—Ta voix, c'est le verbe humain de la terre, c'est le cantique de la nature fondant tout ce qui fut la noblesse de ma pensée, l'enthousiasme de mon cœur.

Tu es tout pour moi aujourd'hui : l'amour, la renommée, la Patrie elle-même. Héroïne, tu veux être femme pour moi. Fais que je t'adore !

Et, tandis que les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel, ils achevèrent le "pèlerinage", silencieux, laissant monter l'hymne de leurs âmes.

Et comme, sous le couvert de l'ombre, il cherchait dans ses yeux les scintillations de la voûte, elles les releva vers lui, avec deux larmes diamantées.

—Pierre,—dit-elle, je ne le sais que d'aujourd'hui : Je t'ai toujours aimé.

FIN